



UNIL | Université de Lausanne

Unicentre

CH-1015 Lausanne

<http://serval.unil.ch>

---

Year : 2020

## Des spatialités qui engagent et qui lient : le tourisme sportif de nature et ses communautés de pratique

Geffroy Valérien

Geffroy Valérien, 2020, Des spatialités qui engagent et qui lient : le tourisme sportif de nature et ses communautés de pratique

Originally published at : Thesis, University of Lausanne

Posted at the University of Lausanne Open Archive <http://serval.unil.ch>

Document URN : urn:nbn:ch:serval-BIB\_FAF2B91FC2F61

### **Droits d'auteur**

L'Université de Lausanne attire expressément l'attention des utilisateurs sur le fait que tous les documents publiés dans l'Archive SERVAL sont protégés par le droit d'auteur, conformément à la loi fédérale sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA). A ce titre, il est indispensable d'obtenir le consentement préalable de l'auteur et/ou de l'éditeur avant toute utilisation d'une oeuvre ou d'une partie d'une oeuvre ne relevant pas d'une utilisation à des fins personnelles au sens de la LDA (art. 19, al. 1 lettre a). A défaut, tout contrevenant s'expose aux sanctions prévues par cette loi. Nous déclinons toute responsabilité en la matière.

### **Copyright**

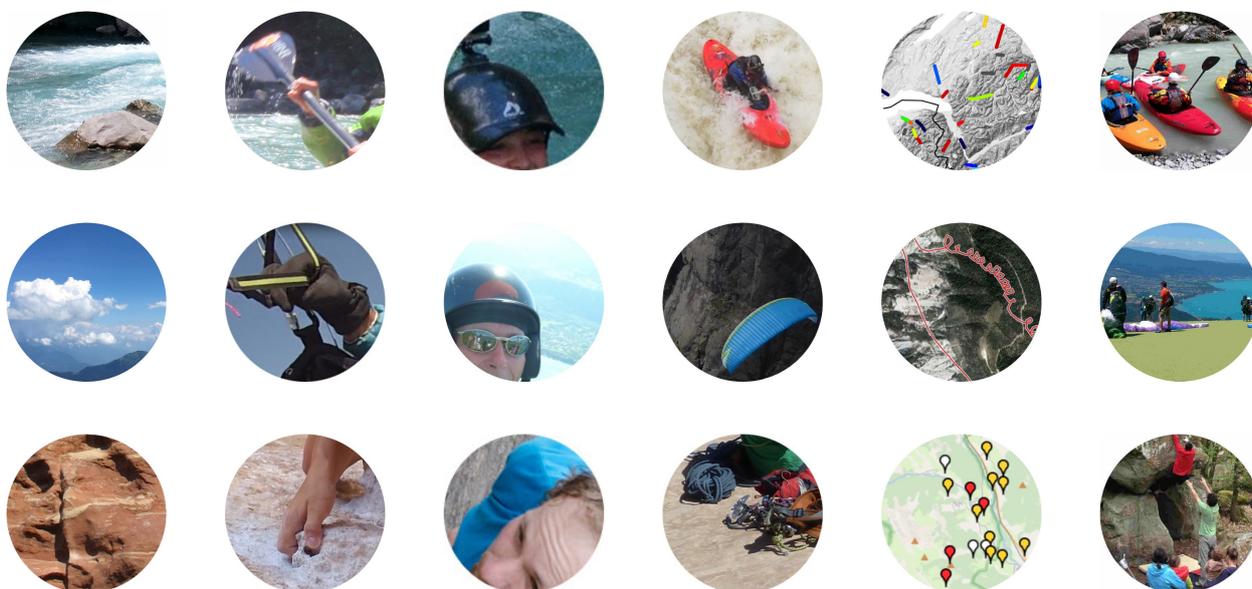
The University of Lausanne expressly draws the attention of users to the fact that all documents published in the SERVAL Archive are protected by copyright in accordance with federal law on copyright and similar rights (LDA). Accordingly it is indispensable to obtain prior consent from the author and/or publisher before any use of a work or part of a work for purposes other than personal use within the meaning of LDA (art. 19, para. 1 letter a). Failure to do so will expose offenders to the sanctions laid down by this law. We accept no liability in this respect.



UNIL | Université de Lausanne

Faculté des géosciences  
et de l'environnement  
Institut de géographie  
et durabilité - Site de Sion

## Des spatialités qui engagent et qui lient : le tourisme sportif de nature et ses communautés de pratique



### Thèse de doctorat

présentée à la Faculté des géosciences et de l'environnement de l'Université de Lausanne par :

**Valérian Geffroy**

diplômé de master de géographie de l'École Normale Supérieure de Lyon

Jury :

Professeur Mathis Stock, Université de Lausanne, directeur de thèse

Professeur Philippe Bourdeau, Université Grenoble-Alpes

Professeure Szilvia Gyimóthy, Copenhagen Business School

Professeur Thierry Joliveau, Université Jean Monnet de Saint-Étienne

Professeur Fabien Ohl, Université de Lausanne

sous la présidence du Professeur Christian Kull, Université de Lausanne

Lausanne, 2020



UNIL | Université de Lausanne  
Faculté des géosciences et de l'environnement  
bâtiment Géopolis bureau 4631

## IMPRIMATUR

Vu le rapport présenté par le jury d'examen, composé de

Président de la séance publique :	M. le Professeur Christophe Clivaz
Président du colloque :	M. le Professeur Christian Kull
Directeur de thèse :	M. le Professeur Mathis Stock
Expert interne :	M. le Professeur Fabien Ohl
Experte externe :	Mme la Professeure Szilvia Gyimóthy
Expert externe :	M. le Professeur Thierry Joliveau
Expert externe :	M. le Professeur Philippe Bourdeau

Le Doyen de la Faculté des géosciences et de l'environnement autorise l'impression de la thèse de

**Monsieur Valérian GEFROY**

Titulaire d'un  
*Master en géographie*  
*De l'Ecole normale supérieure de Lyon*

intitulée

**Des spatialités qui engagent et qui lient: le tourisme sportif  
de nature et ses communautés de pratique**

Lausanne, le 6 mars 2020

Pour le Doyen de la Faculté des géosciences et de  
l'environnement

Professeur Christophe Clivaz

# Remerciements

Mes remerciements vont à toutes les personnes qui, par leur travail, leur participation, leur conversation ou leur simple présence, ont contribué à faire de cette thèse ce qu'elle est, ou à rendre belles les années que j'y ai consacrées.

Merci d'abord aux participantes et participants à ce travail de recherche, qui ont bien voulu se prêter au jeu de l'entretien, et partager ainsi avec moi un peu de leur vie et de leurs loisirs. Je ne peux pas ici les citer nommément en raison de leur nombre, mais surtout en raison de l'anonymisation que ce travail leur fait subir, qui les affuble de pseudonymes plus ou moins fantasques, et ce pour assurer une confidentialité dont l'importance leur paraîtra peut-être discutable au vu des sujets dont nous nous sommes entretenus.

Merci à ceux et celles qui sur les terrains de recherche m'ont accueilli, dirigé, conseillé, accompagné. À Kalymnos, je pense au microcosme francophone qui m'a communiqué son bonheur d'appartenir un peu à cette île, et à André en particulier. Je pense aussi à cet échantillon cosmopolite de la communauté grimpeuse avec qui j'ai eu le plaisir d'écumer les falaises de l'île tout en menant mon travail. À Saint-André-les-Alpes, je remercie notamment l'école Aérogliss, dont la buvette a constitué le camp de base idéal pour la conduite de mes entretiens. Pour les mêmes raisons, merci aux gérantes et gérants et au personnel du Radeau et du camping des Guérins à L'Argentière-la-Bessée, de la Cabane des Gigi's et de l'Atterro à Talloires, du camping du Grand Canyon à La Palud-sur-Verdon. Merci également aux écoles et autres prestataires de sports de nature qui ont accepté ma présence, parfois plusieurs jours durant, dans leurs activités et auprès de leurs clients; en particulier Simon Montmory à Kalymnos, Les Passagers du Vent à Talloires et Vagues à Bonds dans la haute vallée de la Durance.

Merci à Mathis Stock pour avoir accordé autant de temps, d'attention et d'intérêt à mon travail. Merci à lui d'avoir endossé, parfois à son insu, tous les rôles que la progression de mon travail nécessitait : éclaireur, contradicteur, supporter, cadreur, surveillant de près, renfort disponible au loin, sceptique, confiant... Merci d'avoir su opérer ce dosage savant de contrainte, de liberté et d'adaptation.

Merci aux nombreuses autres personnes qui ont apporté à ce travail leurs conseils ou leur conversation scientifique. Merci en particulier à Philippe Bourdeau, mais aussi à Marc Langenbach, pour avoir partagé avec moi en plusieurs occasions, dès les débuts de ma thèse, leur expertise sur les questions qui m'intéressaient. Merci aux membres du jury de cette thèse, pour leur présence bienveillante le jour J, leur lecture approfondie de mon travail et la richesse de leurs commentaires : Philippe Bourdeau encore, pour son accueil de mon travail dans un champ où lui-même a posé de nombreux jalons; Szilvia Gyimóthy, qui a bien voulu faire l'effort, inédit pour elle, de se plonger dans une thèse écrite en français — et probablement pas dans le français le moins alambiqué qui soit; Thierry Joliveau, qui a eu la gentillesse d'apporter sa perspective sur un sujet qui

n'était pas pour lui des plus centraux; et Fabien Ohl, qui a considéré avec bienveillance mon excursion risquée sur les plates-bandes de la sociologie.

Merci à tout le personnel, à Sion ou à Lausanne, qui rend possible au quotidien notre travail, tout particulièrement Christine et Christelle. Merci à l'équipe de Sion en général, pour l'accueil chaleureux et ensoleillé dans les locaux comme dans le groupe de recherche, merci à Christophe et Leïla en particulier.

Merci à toute la « nouvelle vague » — qui s'achève bientôt déjà — des doctorantes et doctorants de Sion, Morgane, Seraina, Ellina, Silvia, Alex, pour cette belle et efficace émulation thésarde, mais aussi pour tous ces précieux moments à ne pas bosser en leur compagnie. Merci aussi à la relève sédunoise, Léa, Diane, Marjolaine, Jonathan, pour les mêmes raisons même si depuis moins longtemps. Merci Mosè, Tristan, Yan, et toutes et tous les autres de la superbe équipe doctorale et post-doctorale de l'IGD.

Merci aux amies et amis de Villefontaine, de Paris, de Lyon et d'ailleurs, merci à mes parents, à mes frères, à Silvia, d'avoir été là avant et pendant. J'ai hâte de partager l'après avec vous.

# Sommaire

<b>Agitations terre-à-terre, eau, air : introduction générale</b>	<b>1</b>
<b>1 Définitions et état de l'art</b>	<b>9</b>
1.1 Tourisme et sport, deux chantiers de recherche pour dégager les sens du loisir . . . . .	9
1.2 La géographie face aux mobilités, aux émotions et aux pratiques de l'espace . . . . .	25
1.3 Conclusion : des premiers pas aux questions de recherche . . . . .	38
<b>2 Théorie</b>	<b>41</b>
2.1 Cadre théorique . . . . .	41
2.2 Analyser le tourisme sportif comme pratique : déclinaison conceptuelle	73
<b>3 Méthodes et Terrains</b>	<b>109</b>
3.1 Les terrains de recherche : choix empiriques et . . . pratiques . . . . .	110
3.2 Les matériaux : concevoir, générer, analyser . . . . .	122
3.3 Traitement des matériaux . . . . .	150
<b>Transition : annonce du propos</b>	<b>163</b>
<b>4 Lieux rêvés, mondes voyagés, sites investis : la construction médiatique et physique d'espaces en commun dans la pratique touristique-sportive</b>	<b>165</b>
4.1 Les espaces transnationaux des pratiques touristique-sportives de nature	167
4.2 Le rôle des médias spécialisés dans l'établissement des réputations et des hiérarchies . . . . .	173
4.3 Organisation spatiale d'une centralité mondiale multi-sportive : le bassin de la Haute-Durance . . . . .	180
4.4 Valeurs symboliques des lieux de pratique . . . . .	187
4.5 Les lieux où la communauté prend vie . . . . .	192
4.6 Discussion : dispersions et convergences . . . . .	201
<b>5 La coordination des savoirs spatiaux : pratiques médiatiques et schèmes de communication</b>	<b>209</b>
5.1 Une analyse des plates-formes web de partage de l'information géographique pour les sports de nature . . . . .	210
5.2 Spatialités complexes, jargons géographiques . . . . .	247
5.3 Discussion : la médiation numérique des spatialités . . . . .	253

<b>6</b>	<b>Immersion et action : un mode d'engagement touristico-sportif</b>	<b>261</b>
6.1	Satisfactions de l'engagement : le mode de pratique immersif-actif . . .	263
6.2	Pratiques médiatiques de l'immersion-action . . . . .	286
6.3	Discussion : l'immersion-action comme spatialité corporelle; fonde- ments de la perception, esthétique du contact et communautés de prises	303
<b>7</b>	<b>Du tourisme au mode de vie : variables spatiales et temporelles de l'enga- gement</b>	<b>329</b>
7.1	Extensions géographiques de la passion . . . . .	331
7.2	Sport et voyage : qualifications d'une relation . . . . .	337
7.3	La place de l'activité sportive dans le temps à disposition . . . . .	348
7.4	Discussion : la pratique touristico-sportive dans une théorie de l'enga- gement . . . . .	355
	<b>Conclusion générale</b>	<b>369</b>
	<b>Glossaire</b>	<b>381</b>
	<b>Table des figures</b>	<b>383</b>
	<b>Table des tableaux</b>	<b>385</b>
	<b>Table des matières</b>	<b>386</b>
	<b>Bibliographie</b>	<b>391</b>

# Agitations terre-à-terre, eau, air : introduction générale

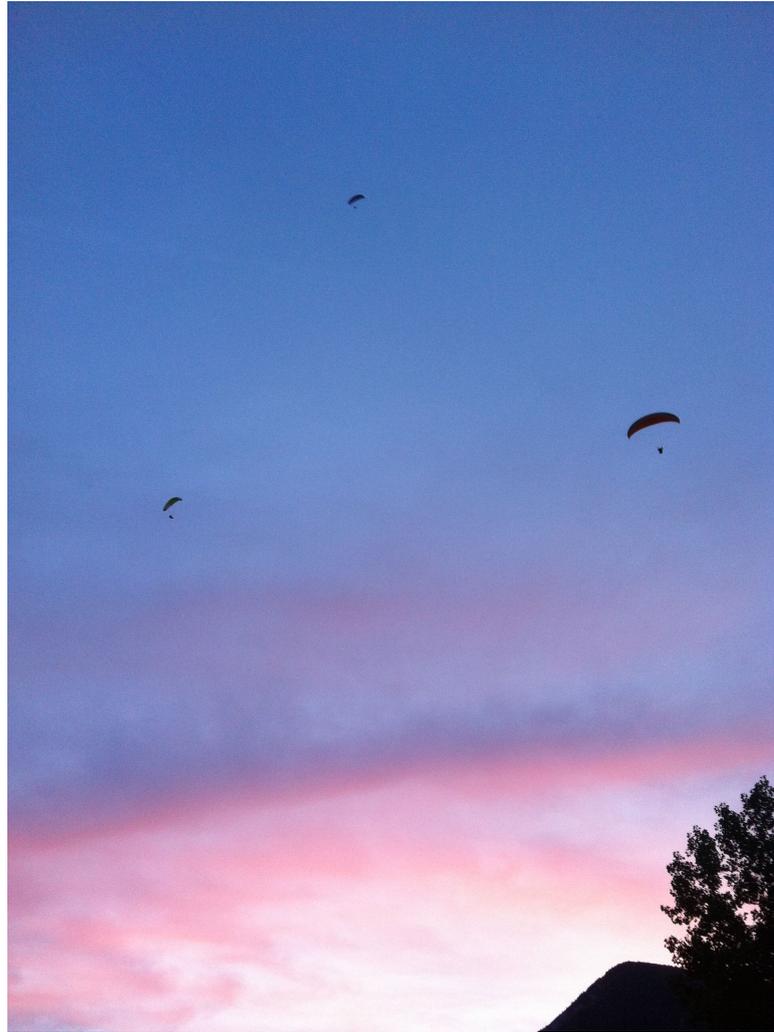
Que peut-on comprendre d'un phénomène social et de son déroulement dans l'espace en le regardant de loin? Autant le dire d'emblée, ce n'est pas là l'objectif de cette thèse, ou pas le principal. Mais les photographies ci-contre donnent l'occasion de se poser la question. Dans ce type de scènes, depuis un point de vue distant, que peut-on donc voir?

On peut voir des personnes qui fourmillent, qui se rassemblent et s'agitent, sur des terrains rocheux accidentés, y progressant parfois même à la verticale; on peut voir des formes oblongues et colorées qui dessinent un ballet dans le ciel, en s'y élevant et s'y croisant.

On peut voir des environnements matériels étranges pour la vie humaine, les airs, la roche, l'eau, obstinément parcourus, de manière répétée, par ces animaux qui



FIGURE 0.1 – Flatanger, Norvège. Cliché : R. Geffroy



**FIGURE 0.2** – Saint-André-les-Alpes, France. Cliché : V. Geffroy

semblent n'avoir pas grand-chose à y faire, qui n'ont de toute évidence pas les moyens d'y évoluer, et qui doivent donc recourir à des objets complexes ou à des gesticulations douloureuses pour parvenir, laborieusement, à s'y mouvoir un tant soit peu.

Ces portions de l'espace visible, on peut les observer comme des tableaux, s'émerveiller de leurs couleurs vives, de leurs formes fascinantes, de leurs arrangements subtils.

Mais que se passe-t-il si l'on approche de ces scènes? Si l'on prend la peine de questionner les actions qui s'y déploient, par exemple en allant parler aux personnes qui en sont les auteures? Il se peut que l'on découvre alors des mondes entiers de projets, d'aspirations, de sociabilités, de règles, de références, de sensations. Il se peut que l'on entrevoie des mécanismes élaborés, ou des chorégraphies improvisées, de parcours des espaces et de considération pour la matière et pour les autres humains. Il se peut que l'on constate des manières de faire diverses, riches, cohérentes, de faire avec ces espaces que l'on observait d'abord de loin.

C'est plutôt, on l'aura compris, ce second effort que j'entreprends avec cette thèse. Pour autant, la perspective singulière qu'offre la vue de loin ne doit pas être totalement

abandonnée, car elle est susceptible de donner à voir des formes d'ensemble qui peuvent aider à la compréhension : des collectifs, des similitudes, des régularités, des distinctions grossières, par exemple. En outre, la vue de loin n'est pas une perspective si curieuse : c'est un de nos rapports relativement courants à l'espace, et c'est notamment une des modalités par lesquelles, de temps en temps, on prend le temps d'apprécier le simple fait d'être au monde.

## Esquisses

Ces instantanés de scènes, ces fragments d'espace, dont je viens de proposer une description possible, témoignent de deux occurrences du phénomène social que je souhaite explorer dans ce travail, que je désignerai comme les *pratiques touristiques et sportives de nature*.

La première image montre un rassemblement d'escalade organisé en Norvège à l'été 2012, autour d'un site de pratique constitué d'une grotte granitique aux dimensions exceptionnelles. Encore peu développé à l'époque, et de réputation très limitée, ce lieu devait par la suite connaître une très forte exposition médiatique dans le milieu de l'escalade sportive, autour de plusieurs performances qui ont repoussé les limites de la difficulté dans cette pratique. Mais en 2012, déjà, le site avait attiré pour une semaine plusieurs dizaines de grimpeuses<sup>1</sup> venues de toute l'Europe pour y pratiquer ce sport. La seconde image est prise en situation de recherche, sur un des terrains d'enquête choisis pour ce travail. Elle montre trois parapentes ayant décollé peu avant le coucher du soleil, à des altitudes variables, en train d'approcher petit à petit de l'aire d'atterrissage ; sous deux de ces parapentes se trouvent des personnes, Cédric et Nathan, avec qui je mènerai un entretien semi-directif peu après leur retour sur la terre ferme. Les deux hommes sont des parapentistes assidus, et ont tous deux un mode de vie qui fait la part belle à cette activité : Cédric recherche des emplois saisonniers dans des lieux propices au vol, et change donc très régulièrement de lieu de résidence ; il a par ailleurs passé plusieurs années à voyager autour du monde, sa voile l'accompagnant sur une partie du parcours, et son cheminement se laissant guider là aussi par les endroits propices au parapente ; Nathan, de son côté, travaille à mi-temps, et dans son temps libre sillonne très régulièrement les régions montagneuses du sud de la France dans son van aménagé, circulant de site de vol en site de vol. Saint-André-les-Alpes est un des lieux où les deux hommes avaient de fortes chances de se rencontrer : c'est en effet un des sites de vol libre les plus réputés de France et d'Europe, qui accueille donc à la belle saison une population substantielle d'amateurs de ces loisirs aériens.

En évoquant ces cas, j'ai abordé de nombreux aspects du tourisme sportif de nature qui le rendent pertinent et stimulant pour l'analyse géographique. Ce sont, comme toutes les pratiques touristiques, des pratiques qui portent suffisamment d'intérêt aux lieux pour induire un déplacement librement choisi. Ce sont des pratiques où se développe une certaine expertise des milieux biophysiques, autour de mouvements et de

---

1. Ici, l'emploi du féminin ne doit pas être compris comme une restriction à un seul genre, mais comme un choix de ne pas utiliser les marques du masculin comme forme grammaticale neutre. Dans mon texte, j'emploierai de manière aléatoire la forme féminine et la forme masculine quand il s'agira de désigner des groupes comprenant plusieurs genres (par exemple l'ensemble des pratiquantes et des pratiquants d'un sport, ou l'ensemble des chercheurs et des chercheuses, ou encore un groupe de personnes interrogées). Dans les cas — rares — où j'aurai réellement besoin de désigner les personnes d'un seul genre au sein d'une population, je le préciserai ou emploierai des formules plus explicites. J'observerai par ailleurs la règle de l'accord de proximité.

formes de progression considérées comme plaisantes, et demandant une maîtrise spécifique du corps et de l'environnement. Ce sont des pratiques qui désignent certaines configurations topographiques comme particulièrement adaptées, ou particulièrement désirables, pour les formes de progression en question. Ce sont des pratiques où se développent, donc, des conceptions des lieux propres à des collectifs spécifiques, et certainement des valeurs, des symboliques, des esthétiques associées. Un premier objectif, très général, de cette thèse, sera donc de faire sens de ces diverses dimensions spatiales, de comprendre comment elles se nouent dans un ensemble de pratiques sociales. Qualifier ces pratiques de sociales, cela signifie notamment supposer qu'elles ne concernent pas que l'échelle individuelle, mais font sens d'une manière relativement similaire pour un nombre substantiel de personnes. Ce que je souhaite donc proposer ici, c'est une analyse approfondie des spatialités d'une communauté mobile et transnationale de pratiques de loisirs — ce qui n'est pas un exercice si courant en géographie, et qui devrait produire à tout le moins un ensemble cohérent de connaissances empiriques, un ensemble original si les pratiques touristique-sportives s'avèrent effectivement caractérisées par des manières distinctes de « *faire avec l'espace* » (Lussault et Stock, 2010).

Un second objectif sera de rendre compte, à travers cet objet d'étude, d'évolutions culturelles et sociétales contemporaines, ici ébauchées à partir de constats généraux, d'observations relativement courantes, faites par la littérature scientifique, les médias, ou même le discours commun. Un premier constat est celui de la présence de plus en plus importante du loisir dans la vie quotidienne et dans la vie sociale. J. Dumazedier parlait déjà, il y a plus de cinquante ans, de l'émergence d'une « *civilisation du loisir* » (1962). En particulier, le sport et le tourisme sont deux domaines de pratiques qui continuent de s'étendre. Le tourisme, longtemps vu et vécu comme réservé aux espaces et aux temps de l'exceptionnel, tend à infuser le quotidien, et à s'hybrider avec d'autres pratiques, d'autres registres (Équipe MIT, 2011). Parmi ces hybridations, il y a notamment celle du tourisme et du sport. Un second constat est celui de la valorisation générale et relativement consensuelle de l'activité physique et de la mobilité. Elles sont aujourd'hui érigées en modèles de vie, et constituent de véritables injonctions, à la fois à l'épanouissement personnel (Viard, 2006) et à la recherche de la performance dans tous les domaines de la vie (Han, 2015). Un troisième constat est celui du renouvellement considérable de l'attention accordée à l'environnement biophysique, qui passe notamment par une forte valorisation de la « nature » sur un plan moral, mais aussi affectif et esthétique (Castree, 2014; Sajaloli et Grésillon, 2019). Un quatrième et dernier constat : nos pratiques sociales et culturelles sont de plus en plus imagées, enregistrées, partagées. En particulier, les pratiques à dimension esthétique ou ludique sont abondamment médiatisées (au sens simple de « mises en images et en information »), et diffusées dans les réseaux de sociabilité, via Internet principalement (Hepp et Krotz, 2014b). Ceci est considérablement facilité par les technologies du numérique, devenues le mode dominant de la communication. Le tourisme comme le sport, comme porteurs des valeurs positives de la mobilité et de la santé active, sont des domaines privilégiés de déploiement de cette médiatisation, autour notamment de la présentation de soi (Goffman, 1973).

## Projet

Entre cet objet d'étude et ces constats s'est élaboré mon projet personnel de recherche. Il s'est ancré dans ma propre expérience du tourisme sportif de nature, en tant que pratiquant de l'escalade sportive et du tourisme d'escalade. De cette perspective interne, par ma fréquentation des lieux de pratique, salles d'escalade en ville comme sites naturels, et ma fréquentation des personnes impliquées dans la pratique, j'ai pu mesurer directement l'importance du phénomène, en ayant d'abord une idée grossière de la proportion de personnes, parmi les pratiquantes, qui consacrent tout ou partie de leurs vacances à des mobilités pour l'escalade — une proportion non négligeable, qui donne au phénomène une véritable pertinence sociale. J'ai pu observer à quel point, pour nombre de ces personnes, le voyage constituait un des aboutissements de la pratique sportive de nature, une modalité de pratique particulièrement désirable, et d'autant plus désirable qu'elle s'inscrit dans les espaces et les temps du hors-quotidien. J'ai pu constater le pouvoir fédérateur de certains lieux réputés, aussi bien par leur puissance évocatrice, leur statut de références culturelles et symboliques au sein des communautés, qu'en tant que lieux de rassemblement et de rencontre. Ces observations de première main m'ont par ailleurs donné l'intuition d'une dynamique de développement du tourisme sportif de nature, d'une augmentation importante du nombre de personnes attirées par cette forme de mobilité et de loisir; intuition fondée notamment sur le constat de phénomènes connexes, en particulier le formidable essor récent de l'escalade comme sport urbain<sup>2</sup>. De cette position d'observateur de l'intérieur donc, un certain nombre de signes m'ont convaincu de la valeur de ce phénomène comme objet de recherche pour les sciences sociales.

Mais c'est plus précisément un projet de géographe qui a ainsi germé. C'est pour l'étude de la dimension spatiale des pratiques de loisir que le tourisme sportif de nature m'est apparu comme un objet de recherche privilégié. Ces pratiques constituent un domaine de recherche particulièrement vaste et riche en raison de la grande diversité des rapports à l'espace qui s'y jouent. Elles allient en effet l'attrait pour les mobilités au loin et pour le mouvement immédiat; elles allient la recherche de sensations corporelles et la construction symbolique des lieux; elles allient le déplacement vers des lieux non familiers et l'appropriation des environnements biophysiques, par la transformation en jeu des contraintes des éléments — par la course, la glisse, l'ascension, l'itinérance, etc. Ce qui interroge de manière pressante le géographe dans ces pratiques, c'est aussi le constat de l'enthousiasme et des satisfactions que provoquent de tels rapports à l'espace, le fait qu'un travail géographique d'une telle complexité soit considéré comme un loisir.

Il s'agit donc ici, d'abord, d'un projet de construction de connaissances : mon travail fournira des données empiriques sur le tourisme sportif de nature et ses spatialités, il permettra d'apprendre à connaître un groupe de personnes et leurs pratiques de l'espace, en décrivant leurs actions et en leur donnant la parole. Dans le souci d'une exploration empirique approfondie et diversifiée, ce sont trois sports de nature différents que j'étudierai, qui ont donc en commun l'environnement biophysique peu anthropisé comme terrain de jeu, mais jouent avec des éléments différents de cet environnement :

---

2. Le nombre de salles d'escalade commerciales aux États-Unis connaît ainsi une croissance d'environ 10% par an depuis 2013 (« Gyms and Trends 2018 », John Burgman, 29 avril 2019, <https://www.climbingbusinessjournal.com/>), phénomène également observé en Europe, en Suisse par exemple (« La grimpe, du sport de niche au marché de masse », Caroline Christinaz, 18 septembre 2018, *Le Temps*).

le kayak de rivière, l'escalade sportive, et le parapente. Ce souhait de diversification des perspectives et des expériences passera également par l'exploration — à travers le regard des pratiquants surtout — de plusieurs terrains d'enquête, tous pôles importants des sports en question, et tous attracteurs majeurs de mobilités touristique-sportives : la région du lac d'Annecy et celle de Saint-André-les-Alpes, en France, pour le parapente ; la région du haut bassin de la Durance, en France, pour le kayak de rivière ; et enfin pour l'escalade, l'île de Kalymnos en Grèce, et le canyon du Verdon en France.

Mais il s'agit aussi d'un projet de réflexion conceptuelle et théorique : ces explorations empiriques serviront à nourrir des questionnements contemporains de la géographie, et secondairement des études du tourisme, autour des domaines conceptuels du tourisme, du sport et de la nature, tous envisagés au prisme des spatialités, et tous envisagés comme pratiques de l'espace. C'est un projet de réflexion sur ce qu'est une pratique de l'espace, dans toutes ses dimensions, comme imbrication de mises en jeu du corps, de la matière, des émotions et des significations ; et en particulier sur ce qui, dans une pratique de l'espace, peut être consciemment travaillé par les individus. En effet, la dimension réflexive ou intentionnelle des pratiques de l'espace est plus aisément accessible dans certaines pratiques que d'autres : les loisirs ici à l'étude, fondés sur des décisions constantes de placement et de mouvement (choisir de partir à tel endroit pour grimper, choisir tel passage entre deux rochers pour descendre une rivière), semblent un matériau adéquat pour une telle réflexion. C'est aussi une réflexion sur la façon dont les pratiques de l'espace se construisent comme pratique sociale, c'est-à-dire sur le potentiel de certaines activités à constituer des corpus cohérents et reconnaissables de manières de faire, et par conséquent à regrouper et lier les individus autour de projets semblables.

Ce projet de réflexion, qui se déploiera de la théorie à l'empirie en passant par les concepts et les méthodes de recherche, sera donc guidé par ces deux problèmes centraux qui donnent son titre à ma thèse, appliqués aux spatialités du tourisme sportif de nature : ce qui engage, et ce qui lie.

La notion d'engagement peut être comprise au premier abord comme qualifiant ce qui attire, ce qui est « engageant », et qui pousse donc à s'impliquer dans un ensemble d'actions, un ensemble de relations, un processus. Ici, dans le cadre d'une pratique de loisir, le postulat général sera celui de la poursuite relativement libre de satisfactions individuelles. La notion d'engagement évoque donc, d'abord, cette question générale de l'appréciation des spatialités, qui constituera une de mes deux questions de recherche. Mais le concept d'engagement sera transformé, au cours de cette thèse, en contribution à une théorie des pratiques informée par la géographie : une manière de problématiser la relation constante de coordination entre le monde matériel et social et des projets d'action — en l'occurrence, des projets de loisir.

Le verbe « lier » renvoie ici aux liens sociaux, et plus généralement à tout ce qui crée du commun entre les individus humains. Le rôle de l'espace dans ce problème, de la contribution des spatialités à la création de mondes communs entre les humains, fondera l'autre question de recherche. Ici, plus précisément, le cadre et l'effort théorique conduiront à explorer les liens qui se tissent dans des projets d'action partagés, et relativement normés par des idées et émotions partagées : ce sont les communautés de pratique qui seront au centre du propos, plutôt que, notamment, les communautés d'appartenance. Ces deux concepts, l'engagement et les communautés de pratique, constitueront le cœur du travail de réflexion de cette thèse.

Ce travail de thèse est donc issu de constats généraux sur les sociétés contempo-

raïnes, de l'identification d'un objet de recherche et de son appropriation personnelle en projet de connaissance, et de l'espoir que l'exploration de cet objet puisse faire avancer à la fois la connaissance de ces grandes évolutions socio-culturelles et la réflexion géographique. Ce qui suit est le déploiement, non linéaire, non exhaustif, de ce projet initial.



# Chapitre 1

## Définitions et état de l'art

Je présenterai ici l'objet d'étude central, les pratiques touristiques et sportives de nature, en définissant les principales notions qui permettent de le désigner; et en montrant, à travers un état de la littérature, sa pertinence pour différents champs de recherche et les questions spécifiques qu'il leur pose.

### 1.1 Tourisme et sport, deux chantiers de recherche pour dégager les sens du loisir

J'emprunte l'expression « pratiques touristiques et sportives de nature » (alternativement, « tourisme sportif de nature ») à plusieurs travaux qui en font leur objet principal (Bourdeau, 1995b; Langenbach, 2016; Mao, Corneloup et Bourdeau, 2003). On ne trouve nulle part, cependant, de définition synthétique de l'expression, qui est renvoyée aux définitions des différentes notions qui la composent. Je propose d'abord de reprendre ces différentes définitions, et de montrer comment elles peuvent se combiner pour désigner clairement un phénomène spécifique; pour ensuite montrer comment, à la croisée des champs de recherche du tourisme et du sport, animés par leurs propres débats sociétaux et conceptuels, le tourisme sportif de nature constitue une problématique spécifique et originale.

#### 1.1.1 Définitions

##### 1.1.1.1 Le tourisme

Le tourisme étant aujourd'hui non seulement un secteur économique majeur, mais aussi et surtout une des principales modalités de rencontre des humains des différentes aires culturelles et régionales, il est tout naturel que les institutions internationales en aient fait un objet d'étude et un champ d'action. C'est ainsi que l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT) a été intégrée en 1976 à l'Organisation des Nations Unies (ONU). Cette institution, dans une perspective de comptabilité et de mesure du phénomène, a proposé des définitions précises du tourisme et du touriste : celui-ci est « *une personne entreprenant un voyage hors de son environnement habituel, impliquant au moins une nuitée à l'extérieur de celui-ci, mais pour moins d'un an, pour un motif quelconque autre que pour l'emploi dans une entité résidente du pays ou lieu visité* » (United Nations Statistical Division, 2010, p. 10). Cette définition rigoureuse a comme principal défaut de ne pas distinguer les motifs du déplacement, et notamment d'intégrer les déplacements

professionnels à un concept désignant à l'origine des déplacements de loisir — et c'est en réalité encore le cas aujourd'hui, le « tourisme d'affaires » étant encore clairement exclu de la conception commune du *tourisme* tout court.

La définition précise du tourisme comme phénomène social est donc à chercher du côté des sciences humaines et sociales. Ce sont en particulier les sociologues, les anthropologues et les géographes qui se sont attelées à cette tâche. Dans la sphère francophone, on trouve parmi les travaux récents les plus aboutis ceux des géographes de l'équipe MIT (2002, 2005, 2011). Ils proposent une définition du tourisme basée sur trois éléments (Knafou et Stock, 2013) :

- « *un déplacement* » — qui n'est pas seulement un moyen pour accéder à des lieux, mais bel et bien une des fins de l'activité touristique ;
- « *une inscription dans le hors-quotidien* », c'est-à-dire « *un éloignement de l'individu de sa demeure et de son espace de vie habituel* » ;
- « *la récréation comme intentionnalité ou mode d'engagement* », la récréation étant définie comme « *la reconstitution, après le travail, du corps et de l'esprit* » (Équipe MIT, 2002, p. 104).

Pour ce qui est des écrits anglophones, une des synthèses les plus influentes, et une des définitions les plus complètes, est proposée par John Urry (1990), en sept « *caractéristiques minimales* » du phénomène touristique. Une partie de ces items relève en effet des propriétés du tourisme plutôt que de sa définition ; mais les trois premiers sont, à peu de choses près, identiques à ceux proposés par l'équipe MIT. Il s'agit de (*ibid.*, p. 2-3) :

1. « *Une activité de loisir, qui implique son contraire, le travail organisé et régulé.* »
2. « *Un mouvement de personnes vers, et leur séjour dans, des destinations.* »
3. « *Ces destinations sont hors des lieux normaux de résidence et de travail. Il y a une intention de rentrer*<sup>1</sup>. »

Ces trois éléments forment donc une définition cohérente et suffisante du tourisme comme phénomène social et culturel. Il faut cependant pointer la principale différence entre les deux définitions : le choix du terme « loisir », pour Urry, et du concept de « récréation » pour l'équipe MIT, comme motifs fondamentaux du tourisme. Urry, comme de nombreux autres auteurs, considère comme cruciale la dimension régénérative ou compensatoire du tourisme. Mais il n'en fait pas pour autant un élément de définition, à la différence de l'équipe MIT. Je choisis également de considérer la « récréation » comme une caractéristique majeure, mais non essentielle, du tourisme ; et donc de lui préférer le concept de *loisir* comme élément de définition du tourisme. L'idée de récréation me paraît en effet trop restrictive par rapport à la diversité des investissements personnels de la pratique touristique : celle-ci peut aussi bien viser à la reconstitution des forces vitales érodées par le travail, ou encore à une quête quasi existentielle de l'« authenticité » (MacCannell, 1976), qu'à une fugace recherche de pur plaisir le temps d'un week-end, fût-ce au prix d'un épuisement physique dû, par exemple, à l'enchaînement de plusieurs nuits festives à Berlin ou Ibiza — loin, donc, d'une volonté de reprendre des forces pour attaquer un lundi laborieux... Certes, pour

---

1. « 1. Tourism is a leisure activity which presupposes its opposite, namely regulated and organised work. [...] 2. Tourist relationships arise from a movement of people to, and their stay in, various destinations. [...] 3. The journey and stay are to, and in, sites which are outside the normal places of residence and work. [...] There is a clear intention to return 'home'. »

l'équipe MIT, la récréation ne se limite pas à celle des forces de travail ; bien plus largement, elle permet de caractériser le touriste « *comme une personne porteuse d'un projet existentiel* » (Équipe MIT, 2002, p. 103). Mais je choisis justement, en préférant le terme de loisir, de ne pas considérer la pratique touristique comme nécessairement investie d'une dimension existentielle.

Malgré les nombreux débats qui animent le champ des études du tourisme, que je présenterai ci-dessous, un certain consensus semble se maintenir sur les définitions du tourisme proposées ci-dessus, du moins dans le champ des sciences sociales. Les critiques de la notion de tourisme, en effet, ne portent pas tant sur sa définition que sur sa pertinence ; elles ne proposent pas tant de faire évoluer la notion que de lui en préférer d'autres, d'élargir les perspectives au-delà du phénomène touristique, voire d'abandonner le mot de « tourisme » face à des évolutions sociétales qui le rendraient obsolètes. C'est pourquoi je considère la notion comme suffisamment robuste pour l'utiliser, tout au long de ce travail, dans l'acception, presque identique à celle de Knafou et Stock (2013), de *déplacement et habiter temporaire hors des lieux du quotidien à des fins de loisir*.

Pour la notion de loisir, le principal élément de définition est le choix libre de l'activité. La question de la liberté est bien sûr complexe ; elle est délimitée en négatif par les obligations sociales ou vitales. Historiquement, ce sont le travail et l'État qui constituent les principales instances de production d'impératifs, c'est donc en opposition à ces instances (le travail en particulier, en raison de sa prépondérance temporelle) que se définit le loisir. J. Dumazedier en donne la définition suivante (1962, p. 29) :

Le loisir est un ensemble d'occupations auxquelles l'individu peut s'adonner de son plein gré, soit pour se reposer, soit pour se divertir, soit pour développer son information ou sa formation désintéressée, sa participation sociale volontaire ou sa libre capacité créatrice après s'être dégagé de ses obligations professionnelles, familiales et sociales.

Ce dernier triptyque (professionnelles, familiales, sociales), censé récapituler les registres de l'obligation, pourrait être discuté, en arguant par exemple que la valorisation actuelle de l'épanouissement par le travail et la réussite remplace en partie l'obligation par l'incitation, ou encore que le temps consacré à la famille peut être vécu comme un temps de loisir et de ressourcement par rapport au travail ; mais je retiens l'essentiel de la définition, à savoir la notion d'*occupation libre*. Un autre élément essentiel de la définition du loisir, implicite dans la définition de Dumazedier, est formulé clairement par Elias et Dunning (1994, p. 124) : « *Lorsque l'on choisit ses loisirs, considérer son propre plaisir, sa propre satisfaction peut, dans certaines limites socialement prescrites, prévaloir.* » La sociabilité est certes un élément essentiel de nombre de pratiques de loisir ; mais, contrairement en particulier au domaine du travail, c'est la satisfaction de soi plutôt que celle d'autrui, ou plus généralement d'obligations collectivement construites, qui prime. C'est là le cœur de la théorie du loisir d'Elias et Dunning, que je présenterai plus loin (partie 1.1.2.1) : la vie en société est synonyme d'obligations collectives et de répression des pulsions et émotions individuelles ; le domaine du loisir est celui qui, au sein de cette société, permet un certain relâchement de cette coercition, une libération contrôlée des désirs individuels. On peut ajouter enfin à la définition du loisir son caractère minoritaire en termes de temporalité du quotidien. Il reste en effet aujourd'hui de l'ordre de l'exceptionnel, le quotidien étant « normalement » organisé par le domaine des obligations, celles du travail, mais aussi celles qui occupent une grande partie du « temps libre » (*ibid.*).

### 1.1.1.2 Le sport

Bernard Jeu (1972) propose un article de « définition du sport » assez peu rigoureux, mais riche : entre les postulats implicites et les formulations parfois arbitraires, on y trouve des pistes théoriques fertiles. Au contraire, Parlebas (1999a) en propose une définition rigoureuse, qu'il synthétise en une phrase : le sport se définit comme l'« *ensemble des situations motrices codifiées sous forme de compétition et institutionnalisées*<sup>2</sup> ». La confrontation de ces deux définitions, et quelques réflexions complémentaires, me permettront d'élaborer une définition personnelle du sport que j'utiliserai dans le présent travail.

Le mot *sport* désigne d'abord, pour Jeu (1972, p. 153), une « *activité libre de plein air* ». On peut s'étonner d'une première composante de définition aussi restrictive, qui semble exclure les activités pratiquées en salle. L'auteur va même jusqu'à réinsister sur cet aspect un peu plus loin : « *L'activité de plein air est en effet surtout une coexistence pacifique de l'homme avec la nature. [...] [Celle-ci] constitue la valeur poursuivie* » dans l'activité sportive (*ibid.*, p. 154). Mais B. Jeu ne s'explique pas sur ce qu'il entend par « plein air » ni par « nature », et insiste plutôt, pour ce premier élément de définition, sur la notion de « liberté », qui inscrit donc clairement le sport dans le champ des loisirs : « *On fait ce qu'on veut comme on veut. C'est l'absence d'obligation qui prédomine* » (*ibid.*, p. 154). Liberté dont il ne manque pas de souligner le caractère paradoxal, puisque le sport implique aussi de suivre des règles : c'est une « *liberté qui oblige* » (*ibid.*, p. 155), une liberté de se donner des restrictions. C'est en tout cas à cette notion de liberté que semble se rattacher celle de « plein air ». Plutôt donc que d'imaginer que l'auteur souhaite « enfermer dehors » le sport, on peut interpréter ses formulations comme une manière de désigner la liberté de mouvement du corps dans la pratique sportive, liberté dont le « plein air » et la « nature », sont les espaces paradigmatiques, et servent ici à désigner, plus ou moins métaphoriquement, tout espace propice au déploiement de l'énergie physique. Parlebas (1999a) désigne plus explicitement l'activité physique, par l'expression de « situations motrices », c'est-à-dire les situations où le mouvement est un objectif et pas seulement un moyen. Et pour cet auteur, le sport est strictement composé des mouvements « codifiés », loin de l'idée de la liberté comme critère premier. En fait, pour Parlebas, le sport comme activité de « plein air » et de « libération » a bien existé, mais seulement dans son stade « naissant », lorsqu'il était l'apanage d'une classe oisive et fortunée : « *Le sport naissant est manifestement du côté de la ludomotricité* », c'est-à-dire centré sur le plaisir du mouvement; dans sa version moderne, « *le sport s'est démocratisé, étroitement réglementé et assagi.* »

Pour B. Jeu, la deuxième composante de définition du sport est « *un effort systématique de domestication de son propre corps [...]. On veut maîtriser son corps* » (Jeu, 1972, p. 154). Cette idée de domestication renvoie d'une part à un des objectifs couramment avancés de l'activité sportive, qui est le contrôle de sa santé et/ou de son apparence corporelle; mais aussi — et c'est là qu'elle peut tenir lieu d'élément de définition — au principe de maîtrise des gestes et des postures que demande la pratique sportive, notamment dans une perspective de performance. Pour Parlebas, cette maîtrise du corps est certainement comprise dans l'idée de codification du mouvement; mais il n'en fait pas un objectif de l'activité sportive.

Enfin, le mot sport désigne la « compétition », et les deux auteurs se rejoignent sur

---

2. Toutes les citations qui suivent de Parlebas sont issues de l'article « Sport » de cet ouvrage organisé en lexique.

ce point. Pour Jeu, cela signifie que le sport porte des valeurs de « contradiction », de « victoire ou de défaite ». Il voit dans ce troisième élément de définition le principe le plus fort et le plus intéressant du sport, au point de considérer cette dichotomie victoire/défaite comme le couple de valeurs cardinales du sport, sur lequel elles pèsent « *un peu comme le bien et le mal en morale ou le vrai et le faux en logique* » (*ibid.*, p. 154). Ce sont ces valeurs qui ancrent le sport le plus distinctement dans la société, car elles ont trait à la violence, à l'opposition et à l'acceptation des règles. Parlebas, de son côté, insiste également sur la compétition comme élément de définition nécessaire du sport, mais il affirme également l'absolue nécessité de l'institutionnalisation : pour lui, ne peut être qualifiée de sport que l'activité qui constitue un « *phénomène massif qui impose un dispositif institutionnel* », à savoir « *l'instance fédérale [...], indicateur objectif de cette institutionnalisation* ».

Mais le principe de compétition comme l'institutionnalisation sont de moins en moins considérées comme indispensables à la définition du sport. Les travaux de J.-P. Augustin, notamment, partent du constat de l'évolution notable du statut et des pratiques du sport pour revoir cette définition. Reconnaisant la tendance lourde à l'émancipation des pratiques sportives par rapport aux cadres stricts des règles fédérales et de la compétition, à l'instar d'A. Loret (1995) qui parle d'une « *révolution du sport des « années fun* » » autour des motifs de la glisse, de la contre-culture, de la communauté, ou encore des sensations, Augustin propose de distinguer les activités sportives des activités *ludo-sportives*. Ces dernières désignent « *des modalités souvent non-institutionnelles, non compétitives et hors club* » (Augustin, 2011, p. 364), là où les sports sont des « *réalités institutionnelles normées par des règles et débouchant sur la compétition* » (*ibid.*, p. 364). Augustin rejoint là Parlebas pour considérer que le sport au sens strict correspond en fait à un moment relativement bien identifié et restreint dans l'histoire des jeux et des activités physiques : c'est le sport « moderne », qui trouve ses origines dans l'Angleterre du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme on l'admet généralement. Les évolutions du dernier demi-siècle, qui engendrent des pratiques moins attachées — voire explicitement opposées — aux institutions et à la compétition, telles que les sports dits « de nature », « extrêmes », « de rue », ou encore le « sport-santé », nous obligent, selon Augustin, à introduire de nouveaux concepts tels que celui qu'il propose.

Pour ce travail, je considérerai que le concept de « sport » ou l'expression « pratique sportive » peut englober aussi bien les sports au sens moderne que les pratiques ludo-sportives d'Augustin. Ce dernier concept me paraît pertinent pour qualifier l'évolution récente des cultures sportives (voir partie 2.2.1.1), et désigner de nouvelles formes qui émergent en leur sein, mais je ne crois pas qu'elles se différencient de manière « radicale » (*ibid.*, p. 364) du premier concept. En effet, les deux éléments considérés par Augustin comme discriminants, l'institution et la compétition, sont rarement totalement absents des pratiques ludo-sportives. D'une part, les pratiques se voulant au départ alternatives sont bien souvent rattrapées par l'institutionnalisation, dès lors en fait qu'elles viennent à se démocratiser. D'autre part, les modalités d'une même pratique peuvent être très variables selon les groupes ou les individus ; et dans bien des sports, les pratiques institutionnalisées et les pratiques libres peuvent cohabiter sans trop de contraintes ou de conflits<sup>3</sup>. Mais surtout, les termes d'« institutionnalisation » et de « compétition » peuvent à mon avis être élargis sans dénaturer le concept de sport.

---

3. Dans certains cas et certains sports, tout de même, les différents modes de pratique peuvent entrer en conflit, pour des questions de risque et d'assurance (en escalade par exemple), pour des questions de rareté de la ressource (surf par exemple), etc.

On peut considérer que l'institutionnalisation n'est qu'une modalité de l'*organisation*, et qu'il y a sport à partir du moment où l'activité physique est un tant soit peu organisée; dès lors, donc, qu'un groupe d'individus, même très réduit, même constitué en toute informalité, se rassemble autour d'une activité physique en la pratiquant selon certaines conventions, même fluides, même sans aucun caractère obligatoire. Si les activités physiques de loisir offrent d'innombrables possibilités de variations<sup>4</sup>, on peut donc considérer qu'elles « font sport » à partir du moment où un groupe d'individus reconnaît l'intérêt de les pratiquer d'une manière similaire, la répétition des gestes et procédés esquissant leur formalisation. Ainsi, certains sports de nature sont principalement définis et formalisés par le matériel utilisé : le kayak peut être vu comme l'ensemble des déplacements permis par l'immersion dans l'eau avec un bateau non motorisé à coque fermée et une pagaie; le parapente comme l'ensemble des déplacements dans les airs permis par l'usage d'une voile sans armatures et conçue pour permettre l'ascension (par distinction avec, respectivement, le deltaplane et le parachute). Ces objets techniques, qui permettent de se mouvoir efficacement dans des milieux spécifiques, déterminent l'essentiel des conventions qui donnent leur cohérence à ces sports. Au-delà, des règles supplémentaires peuvent être instaurées, à des fins de sécurité, ou de compétition, ou pour créer des sous-disciplines; mais elles ne touchent pas à la définition même de ces sports. En outre, l'aspect compétitif, qui est pour Augustin le deuxième élément dont l'absence distingue les pratiques ludo-sportives des sports, ne se limite pas nécessairement aux compétitions officielles et à l'affrontement de l'autre : la confrontation, et le désir de réussite, peuvent se jouer à l'échelle individuelle, voire dépasser la logique binaire de la victoire et de la défaite. En escalade, par exemple, la formalisation de la difficulté par une échelle de cotation permet une mesure individuelle de la performance, de la même manière que la mesure du temps lors d'une course sur une distance définie. Cependant, dans l'escalade comme dans bien des sports de nature, un discours courant consiste à minorer l'importance de la performance pour valoriser l'harmonie ou le plaisir. Mais même dans cet esprit non antagoniste et non compétitif, même là où aucune victoire ne peut être validée, ni par affrontement ni par quantification, on peut trouver satisfaction dans la sensation de maîtrise, et/ou de progression, donc dans une forme de performance principalement subjective.

Je retiens donc la formulation suivante pour définir la pratique sportive : *toute forme d'activité organisée, c'est-à-dire déterminée par des conventions, même informelles, et fondée sur l'exercice du corps et de la motricité, à des fins de loisir ou de compétition.*

### **1.1.2 Tourisme et sport, au cœur des interrogations sur les fonctions sociales du loisir**

Je présente ici les principaux questionnements qui ont animé les sciences sociales à propos du tourisme et du sport. Dans le cadre des théories du loisir, ces domaines de pratique ont d'abord été traités comme des espaces de libération des contraintes sociales; or, des évolutions récentes sont venues remettre en question le postulat de l'exceptionnalité des pratiques de loisir, et la recherche a mis en évidence leur fusion progressive avec les autres domaines de la vie.

---

4. Là où, au contraire, le sport professionnel ne peut exister sans un degré assez élevé d'institutionnalisation.

### 1.1.2.1 Des domaines à part? Le loisir en négatif du quotidien contraint

La seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle ayant vu, dans les pays riches, se démocratiser rapidement les pratiques de loisir, celles-ci se sont tant bien que mal imposées comme sujet d'importance pour l'étude de ces sociétés. L'historien néerlandais J. Huizinga postule dès 1938 (Huizinga, 1938) le caractère fondamentalement ludique des rapports sociaux, voire de la nature humaine, et invite donc les sciences sociales et humaines à aborder frontalement cette question, qui n'est alors pas considérée comme un domaine légitime pour la pensée et la théorie. Si sa réflexion ne se limite pas au temps libre, elle ouvre tout de même la voie aux travaux sur le loisir; on commence à considérer cet espace-temps particulier comme caractéristique des sociétés modernes, voire d'une nouvelle ère historique, à l'instar de J. Dumazedier (1962), dont les travaux fondent un nouveau courant de la sociologie. Une fois admis que les pratiques de loisir font sens dans la société, on peut tenter de les explorer, de les analyser, de les interpréter. Au sein de ce vaste domaine, deux catégories en particulier se distinguent, qui prennent une ampleur nouvelle dans le cadre de la « révolution du temps libre » (Dumazedier, 1988) : le tourisme et le sport, qui deviennent peu à peu des normes sociales, et se constituent donc comme deux chantiers de recherche majeurs au sein de la littérature sur le loisir.

N. Elias et E. Dunning (1986) défendent ainsi la thèse selon laquelle le sport, comme « arène de l'excitation contrôlée<sup>5</sup> », est un des facteurs fondamentaux du « processus de civilisation ». Loin de n'être qu'un à-côté, un élément accessoire de la vie des sociétés, les pratiques sportives, dont les auteurs retracent l'histoire, contribuent fortement à réguler la violence des individus, car elles permettent une expression contrôlée de leurs pulsions. Cette fonction de dévouement ou d'exutoire, communément attribuée au sport, est également décrite par des auteurs tels que B. Jeu (1977) ou R. Caillois (1958), pour qui les sports sont intimement liés au fait culturel, en traduisant dans le divertissement des mécanismes fondamentaux de la gestion des émotions, des rapports sociaux ou des valeurs partagées. Pour tous ces auteurs, les sports constituent des espaces d'expression libre des mouvements et des émotions dans des sociétés où celles-ci sont contraintes.

Dans cette perspective, le phénomène touristique vient rejoindre le phénomène sportif : il possède également une fonction de « libération », c'est en tout cas une des premières et principales hypothèses d'explication de cet ensemble de pratiques. Le tourisme est, pour l'équipe MIT (2002), un moyen de « récréation » de soi et/ou des forces de travail. Pour MacCannell, la séparation drastique entre le monde du travail, quotidien, et celui de la culture et du loisir, est une caractéristique centrale de la modernité des sociétés industrielles :

La société industrielle a élevé le travail sous toutes ses formes à un niveau d'importance sociale sans précédent, en usant de techniques telles que la rationalisation et la déculturation de l'environnement de travail. [...] La culture s'est développée et différenciée comme jamais, s'étendant au-delà des élites qui la monopolisaient, devenant populaire, mais en s'éloignant toujours plus du monde quotidien du travail<sup>6</sup>. (MacCannell, 1976, p. 35)

Dans une telle analyse — largement soutenue par la critique marxiste du capitalisme moderne — le tourisme appartient donc à ces mécanismes créés pour assurer la repro-

5. « arena of controlled excitement »

6. « Industrial society elevates work of all kinds to an unprecedented level of social importance, using as its techniques the rationalization and the deculturation of the workplace. [...] Culture grew and differentiated as never before, escaping the elite groups that had previously monopolized it. It became popular, but it receded ever further from the workaday world. »

duction et l'acceptabilité du système productif, en évitant l'épuisement physique et mental des travailleurs. Il est certain, en tout cas, que la généralisation du phénomène est, dans la plupart des pays, intrinsèquement liée à la mise en place des congés payés (Réau, 2011). Une grande partie de la théorie du tourisme s'est donc fondée sur l'idée que le tourisme s'inscrivait en négatif de l'organisation des sociétés modernes par le travail. Cela n'est pas synonyme, loin s'en faut, d'une entière libération des contraintes sociales du quotidien ; Rojek, notamment, explique comment l'idée elle-même d'« évasion » du quotidien est un produit des structures sociales dominantes : « *l'expérience du temps « libre » a toujours été soumise à la régulation morale*<sup>7</sup> » (Rojek, 1991, p. ii). Mais l'idée du tourisme comme rupture avec le quotidien ne se limite pas au domaine du travail. La recherche en géographie, ainsi qu'en anthropologie, a largement exploré l'hypothèse de la rupture avec l'environnement du quotidien, et plus généralement du déplacement hors de cet environnement pour aller à la recherche d'une confrontation à l'altérité, celle des lieux comme celle des humains (Bruner, 2005 ; Ceriani et al., 2005).

C'est là une des dimensions essentielles du sens accordé aux lieux et à l'espace dans la pratique touristique : la conception de l'*ailleurs* (« away ») par opposition à l'environnement familier, le *chez soi* (« home »). L'*ailleurs* géographique est bien sûr une question de déplacement, mais aussi d'interprétation subjective des lieux. Il se décline dans des notions telles que l'exotisme, l'altérité, l'étranger, le dépaysement, voire l'évasion (Amirou, 2012 ; Équipe MIT, 2002). Les lieux peuvent posséder, différemment en fonction des personnes qui les appréhendent, en particulier en fonction de leurs origines géographiques, cette qualité de l'*ailleurs* qui est la « *capacité à offrir de la différence et de la distance, que celle-ci soit physique ou idéelle, vécue, imaginée ou rêvée* » (Bourdeau, 2003, p. 31). Certains types de touristes peuvent chercher l'*ailleurs* « pour l'*ailleurs* », c'est-à-dire la confrontation à l'altérité comme source d'excitation et/ou d'apprentissage ; mais l'*ailleurs* touristique reste le plus souvent un *ailleurs* rêvé, fantasmé, empruntant par exemple à l'idéal géographique du paradis (Amirou, 2012). Enfin, la mobilité en elle-même porte aujourd'hui une dimension esthétique et des valeurs : elle est « *devenue une norme sociale positive* » (Stock, 2006a). Lash et Urry lient cette valorisation de la mobilité à l'émergence, dans les sociétés contemporaines, d'une réflexivité accrue sur nos conditions de vie et d'existence :

Ceci peut être décrit comme le développement d'un « cosmopolitisme » esthétique [...]. Un tel cosmopolitisme présuppose des habitudes de mobilité extensives, une posture d'ouverture à l'altérité, une propension à la prise de risques, et une aptitude à examiner et porter des jugements esthétiques sur différentes natures, différents lieux et différentes sociétés, à la fois aujourd'hui et par le passé<sup>8</sup>. (Lash et Urry, 1994, p. 256)

De manière générale, le loisir serait donc l'espace-temps se distinguant du travail quotidien, s'opposant à la routine ; au sein de ce domaine, le sport serait le sous-domaine de l'expression et de l'exercice des énergies physiques, le tourisme serait celui du déplacement hors des lieux du quotidien pour bénéficier d'aménités d'autres lieux, de l'expérience de l'étranger ou de la nouveauté, ou simplement de l'éloignement. On revient là à la théorie d'Elias et Dunning du « *spectre du temps libre* » (1994, chapitre 2). Il s'agit d'un modèle de classification des activités hors-travail, selon les catégories suivantes (p.131-133) :

7. « 'free' time experience has always been subject to moral regulation. »

8. « This can be described as the development of an aesthetic 'cosmopolitanism' [...]. Such a cosmopolitanism presupposes extensive patterns of mobility, a stance of openness to other and a willingness to take risks, and an ability to reflect upon and judge aesthetically between different natures, places and societies, both now and in the past. »

- Actions routinières du temps libre (satisfaction des besoins biologiques, actions routinières du ménage et de la famille);
- Activités de temps libre intermédiaires servant principalement des besoins périodiques pour l'orientation et/ou l'autocontentement et l'autodéveloppement (travail bénévole, travail privé tourné vers soi, etc.);
- Activités de loisir (sociabilité pure, activités de type mimétique ou ludique, etc.).

Le critère essentiel de cette classification est le degré de « *dé-routinisation* », c'est-à-dire de « *relâchement contrôlé des contraintes sur les émotions* » (*ibid.*, p. 130). Les loisirs sont donc identifiés comme les activités offrant le plus haut degré de dé-routinisation. Selon ce modèle, la combinaison du sport et du tourisme offrirait donc des pratiques particulièrement fortes en émotion, particulièrement plaisantes, car cumulant plusieurs caractéristiques d'opposition à la routine. On semble tenir là une théorisation solide de ces pratiques, qui permet de comprendre clairement d'une part leurs attraits, et d'autre part leur rôle dans le fonctionnement des sociétés.

Cependant, le modèle d'Elias et Dunning me semble limité par la trop forte opposition qu'il dessine entre la routine et le loisir. Au sein de ce modèle en effet, non seulement les activités de loisir sont définies par le plus fort degré de dé-routinisation, mais la notion d'excitation est également tenue comme à peu près équivalente à celle de dé-routinisation. Ainsi, y compris dans les temps libres, la routine est pour ces auteurs quasiment synonyme de pauvreté émotionnelle :

À moins que l'organisme ne soit ému et exalté de temps à autre par quelque expérience excitante, la routine et les contraintes, comme ingrédients nécessaires au bon ordre et à la sécurité, peuvent engendrer un assèchement des émotions, un sentiment de monotonie, dont la monotonie émotionnelle du travail n'est qu'un exemple. (*ibid.*, p. 97)

Le modèle d'Elias et Dunning ne semble donc pas envisager réellement la possibilité d'une activité de loisir à la fois excitante et routinière. Cela tient à réalité à leur conception des « routines et contraintes » : ce ne sont pas celles du quotidien et des habitudes en général, mais plus spécifiquement celles de l'organisation des sociétés étatiques et industrielles, qui consistent pour eux en un étouffement relatif des émotions et désirs individuels. Dans le cadre d'une telle conception du loisir et de la routine, on peine, par exemple, à intégrer les satisfactions personnelles liées à l'habitude librement choisie, dans le cadre d'un hobby ou d'un entraînement sportif — la dimension répétitive n'est en effet pas envisagée en elle-même comme source de satisfaction, mais comme un biais nécessaire pour accéder à d'autres formes de satisfaction. On peine également à aborder efficacement une activité qui se déploierait à différents degrés de quotidienneté; or, c'est par exemple le cas des personnes qui pratiquent une activité sportive quotidiennement ou hebdomadairement, et qui y éprouvent de la satisfaction, du plaisir, au-delà des seuls impératifs de l'entretien du corps et de la santé, et qui pratiquent également l'activité lors de leurs vacances, voire organisent leurs vacances en fonction. Je souhaite pouvoir traiter de telles modalités des pratiques de loisir, et je postule même qu'elles sont dominantes au sein des communautés de pratiques touristico-sportives. Elles questionnent le rôle de la dé-routinisation dans les pratiques de loisir, elles interrogent la possibilité d'une intégration forte des pratiques de loisir au quotidien des individus. La recherche sur le loisir a largement engagé ces réflexions; c'est ce que je présente dans le paragraphe suivant.

### 1.1.2.2 Tourisme, loisir, quotidien : des délimitations obsolètes?

De nombreux travaux ont remis en question le postulat de l'exceptionnalité du tourisme, et plus généralement des pratiques de loisir, dans les sociétés contemporaines et dans la vie de leurs individus. Dans cette sous-partie, je montrerai donc que la solidité des catégories conceptuelles de « tourisme » et « loisir » est aujourd'hui quelque peu ébranlée; pour autant, cela ne remet pas en cause mon usage de ces catégories telles que je les ai définies dans les parties précédentes. Leur interrogation critique constituera une des pistes de problématisation, notamment autour du gradient entre tourisme et mode de vie, et leur éventuelle remise en cause appartiendra aux conclusions de ce travail.

Lash et Urry (1994) font ainsi du loisir et du tourisme un des éléments centraux d'une théorie de la post-modernité qui fait le constat d'un effondrement progressif des catégories claires d'organisation et de compréhension de la société qui caractérisaient la période moderne. Ils avancent l'idée d'une transformation fondamentale des mobilités dans les sociétés contemporaines, où elles deviennent centrales. Pour les mobilités de loisir et le tourisme, cette transformation passe par un accroissement, mais aussi par une désorganisation, après une période moderne caractérisée par l'organisation quasi-industrielle du voyage, dont l'acteur central et emblématique est le tour-opérateur. Les mobilités s'organisent désormais davantage à l'échelle individuelle, ce qui semble laisser une plus grande liberté de choix aux touristes, une plus grande personnalisation des voyages selon les goûts, les désirs, les styles. Lash et Urry inscrivent ainsi le tourisme dans un processus général de « *dé-différenciation* » caractéristique de la post-modernité (ibid., p. 272), un brouillage à la fois des frontières « verticales » (les classes, la haute culture et la culture populaire) et des frontières « horizontales » (entre les différentes sphères d'activité). Ce processus est pour les auteurs avant tout lié à la médiatisation de la culture et à sa transformation en activité de consommation de signes et de symboles, dont le tourisme ne serait plus qu'une instance parmi d'autres :

Cette implosion est le résultat des effets profonds des médias et de l'esthétisation de la vie quotidienne [...]. Étant donné que ce que nous consommons est de plus en plus fait de signes et d'images, il n'y a plus de simple « réalité » séparée de ces modes de représentation. Ce qui est consommé dans le tourisme, ce sont des sémiotiques visuelles, et parfois des simulacres; et c'est également ce que nous consommons dans nos agissements supposément non touristiques<sup>9</sup>. (ibid., p. 272)

La post-modernité serait donc caractérisée par une esthétisation massive de la vie quotidienne, qui aurait pour corollaire dans le tourisme, perdant par là-même de sa spécificité, une certaine distanciation de l'attraction touristique classique, une attitude blasée, cynique et amusée que les auteurs qualifient de « *post-touristique* ». Cette conception du loisir est critiquable, dans la mesure où elle peut apparaître comme une sémiotisation excessive du loisir, qui semble se limiter à une économie de la consommation de symboles. Elle permet toutefois de souligner l'extension de l'attention esthétique à de nombreux domaines du quotidien, en droite ligne avec l'idée que le tourisme est avant tout un regard (Urry, 1990), et peut donc tout à fait se porter sur d'autres objets que les attractions touristiques. Et plus généralement, c'est une

9. « There is implosion as a result of the pervasive effects of the media and the aestheticization of everyday life [...]. Since what we increasingly consume are signs or images, so there is no simple 'reality' separate from such modes of representation. What is consumed in tourism are visual signs and sometimes simulacrum; and this is what is consumed when we are supposedly not acting as tourists at all. »

explication parmi d'autres de l'infiltration généralisée du loisir et du divertissement dans le quotidien.

Ce concept de « dé-différenciation » a en tout cas eu un succès notable dans le champ des études touristiques (Uriely, 2005), sans nécessairement se limiter aux cadres théoriques de la post-modernité et de l'économie des symboles. En effet, un certain nombre de travaux empiriques montrent que la dé-différenciation est aussi celle des espaces-temps, des mobilités et des pratiques qui semblaient auparavant appartenir clairement au champ du tourisme. Ainsi, nombre de travaux ont montré les interpénétrations entre le domaine du travail, et plus généralement du quotidien, et celui du tourisme. Munt (1994) décrit ainsi la façon dont certaines pratiques distinctives de voyage contribuent à construire un *ethos* de classe et un capital symbolique qui peut être valorisé notamment dans le domaine professionnel. Uriely (2001) propose une typologie des individus qui voyagent en combinant tourisme et travail, et montre la diversité des situations, des « migrants-touristes » qui cherchent explicitement à se fixer temporairement dans des lieux où ils profiteront d'un environnement de loisir ou d'activités spécifiques — à l'exemple des snowboardeurs qui vont parfois jusqu'à changer d'hémisphère pour prolonger leur quête de la neige en travaillant en station (Thorpe, 2012, 2014) — aux personnes en voyage « d'affaires » ou de conférence qui profitent de leur déplacement pour visiter les lieux ou s'adonner à des activités de loisir. Certains travaux ont également documenté des tendances notables de remise en question éthique, politique et existentielle de la place du travail dans la société et dans la vie. Parmi les « *global nomads* », notamment, on constate un rejet assez net des injonctions au travail salarié, à la possession matérielle, à l'accumulation de capital (Kannisto, 2016). Bourdeau et Berthelot montrent cependant que, « *même si la diffusion du tourisme et des loisirs a contribué à la relativisation des valeurs du travail (Viard, 2000, 2006), ceux-ci restent profondément ancrés dans la culture du travail en fonctionnant à la fois comme rupture compensatoire et revitalisation de l'énergie productive* » (Bourdeau et Berthelot, 2009, p. 2). Mais la perspective de la décroissance, en rejetant l'hégémonie du travail sur la vie, amène à rejeter les formes de loisirs contraintes par cette hégémonie, ainsi que les formes de loisir calquées sur les valeurs du productivisme et de la surconsommation (ibid.). Il s'agit là d'affranchir le tourisme de la « *société du travail* » dont il serait un « *étendard* », pour lui faire prendre des formes indépendantes du travail rémunéré, lui donner une place autonome dans la vie des individus, et le développer selon des rythmes et des valeurs spécifiques. Les évolutions du rapport au travail peuvent se traduire notamment par une « réévaluation » des activités banales du quotidien, qui sans relever de l'exceptionnel, de la « dé-routinisation », peuvent tout à fait être considérées comme reposantes, excitantes ou épanouissantes :

Les pratiques que nous appelons loisir/tourisme se mélangent avec d'autres domaines de la vie, et les régimes de travail deviennent de plus en plus flexibles. Bien des personnes continuent, certainement, de voir leur travail comme le principal domaine d'investissement personnel et identitaire. Pour ces personnes, il se peut que ce qu'elles font en dehors du travail soit de la simple routine (les tâches ménagères, l'entretien du jardin, les visites « obligatoires » à la famille, s'occuper des enfants), mais pour d'autres cela peut relever du loisir et constituer un élément essentiel de leur vie et de leur épanouissement<sup>10</sup>. (Crouch, 2013, p. 2)

10. « Practices that we understand by leisure/tourism merge with other areas of life, and work regimes are becoming increasingly flexible. For many people their primary investment of themselves and their identity may still be in their work. It may be that what they do outside of work is merely routine (house-keeping, garden maintenance, 'necessary' visits to family, looking after the children) yet for others may be key fulfilling parts to their lives as leisure. »

Parmi les cas de divorce clair entre les espaces-temps de l'exceptionnel et la fonction de loisir dé-routinisant, on observe des tendances contrastées, voire opposées. Ainsi, certains travaux ont mis en évidence des pratiques de « *relance d'un imaginaire récréatif de proximité* » (Bourdeau, 2009a, p. 6) dans un contexte de revalorisation de l'ancrage local et de remise en question éthique et politique des grandes mobilités, qui pousse à chercher près de chez soi ses terrains de jeux, voire à choisir son lieu de domicile en fonction des opportunités de loisir (Corneloup, Bourdeau, Bachimon et al., 2014; N. Martin, Bourdeau et Daller, 2012). Au contraire, les études sur les « *lifestyle mobilities* » (S. A. Cohen, Duncan et Thulemark, 2015) ou le backpacking de longue durée (S. A. Cohen, 2011) vont dans le sens d'un effacement de la notion d'un « chez soi » fixe : certaines personnes finissent par faire de la mobilité constante un élément central de leur vie et de leur identité, voire ne parviennent plus à envisager un retour définitif dans leur pays d'origine ou une installation durable (S. A. Cohen, 2011; Kannisto, 2016).

P. Bourdeau considère ainsi que l'une des deux grandes tendances qui conduisent à l'hypothèse de l'émergence d'un « après-tourisme » (Bourdeau, 2018) est la « *recomposition des relations Ici-Ailleurs* », principalement autour de l'« *hybridation croissante entre pratiques, temps, lieux, économies touristiques et non touristiques, qui produit de multiples entre-deux là où prévalaient ruptures, frontières et spécialisation* » (Bourdeau, 2014, p. 25). Il cite notamment, parmi les éléments et processus de cette recomposition : l'« *essor des pratiques urbaines* » (voir par exemple Dorvillé et Sobry, 2006; Lebreton, 2010; Stock et Lucas, 2012); la « *touristification des lieux ordinaires* » (voir par exemple Füller et Michel, 2014; Lashua, 2015); le « *renouveau des pratiques de proximité* » et le « *recentrage sur le domicile des pratiques récréatives* » (voir par exemple Jeuring et Haartsen, 2017; Vergopoulos, 2014); ou encore le « *développement des migrations d'agrément [qui] repose[nt] sur le choix d'un lieu de vie en fonction de critères récréatifs et non plus professionnels* » (voir par exemple N. Martin, Bourdeau et Daller, 2012; Moss, 2006; F. Richard, Dellier et Tommasi, 2014). Je fais l'hypothèse d'un élément supplémentaire, d'un autre ensemble de pratiques qui viennent s'ajouter à ces processus d'hybridation entre l'ici et l'ailleurs : il s'agit de ce qu'on pourrait appeler « l'exportation ciblée des passions », ou les mobilités vers et dans des lieux choisis pour leur adéquation à une activité de loisir qui se déploie également dans le quotidien, ou à tout le moins dans des temporalités régulières. Ce sont des pratiques qui procèdent clairement de l'aspiration à un ailleurs, mais où l'activité pratiquée est en continuité avec l'habituel. Elles relèvent d'une volonté de s'adonner, peut-être plus librement ou plus intensément, à un loisir qui emplit déjà la vie, qui est une source régulière de plaisirs ou de satisfactions, plutôt que de rechercher une rupture avec des routines. De telles tendances ont été décrites, en particulier, par les notions de « *special interest tourism* » (Trauer, 2006; Weiler et Hall, 1992), que je traduirai simplement par « tourisme spécialisé », et de « *serious leisure* » (Stebbins, 1982), ou « loisir sérieux » pour l'idée de loisirs faisant l'objet d'un investissement personnel fort et régulier. Ces notions, dont je tenterai d'évaluer la pertinence, visent avant tout à identifier des secteurs de marché et des pratiques de consommation; elles ne comprennent pas de véritable réflexion géographique sur le rôle de la mobilité et des lieux, sur ce qui pousse à « exporter » les pratiques de loisir plutôt que de se contenter d'une activité de proximité. En m'inscrivant dans les débats de la géographie (voir partie 1.2), je souhaite justement explorer cette perspective spécifique. Par le choix de mon objet de recherche, les pratiques touristico-sportives, je pense donc pouvoir illustrer efficacement une tendance, et interroger d'une manière spécifique l'évolution contemporaine des relations entre l'ici et l'ailleurs dans la vie des individus. Je pense

également pouvoir apporter des éléments de précision de l'interrogation générale de l'« *après-tourisme* » (Bourdeau, 2018). En proposant cette notion, qu'il qualifie de « *préconcept* » (p. 9), Bourdeau acte le constat des tendances qui transforment le phénomène touristique, mais affirme également la nécessité d'affiner leur caractérisation et, probablement, de proposer de nouveaux concepts pour expliquer ce qui se joue après le tourisme. À ce titre, parler de post-modernité ou d'après-tourisme n'est que l'étape initiale d'une reconceptualisation nécessaire des phénomènes sociaux dont on parle. Parler d'après-tourisme, comme parler de post-modernité, est avant tout une façon de se demander si les phénomènes que l'on qualifie existent encore, du moins sous les formes qui ont amené à créer un concept pour les qualifier. La question derrière l'expression d'« après-tourisme », c'est donc « peut-on encore parler de tourisme? » Et si la réponse est non, comment parler des phénomènes qui continuent d'y ressembler?

### **1.1.3 Le « tourisme sportif », secteur de niche ou pratique cohérente et distincte?**

#### **1.1.3.1 Le tourisme sportif, objet et champ de recherche**

Le tourisme sportif forme aujourd'hui un champ de recherche à part entière, bien que très spécialisé; l'existence de la revue *Journal of Sport & Tourism* en témoigne. Les appels à étoffer le champ d'études sont nombreux, constants depuis au moins une vingtaine d'années (H. J. Gibson, 1998b; Pigeassou, Bui-Xuan et Gleyse, 2003; Weed, 2006), y compris pour inviter les chercheuses et chercheurs à lui donner une plus grande consistance théorique (Gammon, Ramshaw et Wright, 2017; Weed, 2005). En effet, la catégorie de « tourisme sportif » a dans un premier temps peu été problématisée. Il s'agissait avant tout d'une catégorie de description d'un phénomène observé, à savoir la participation à des activités sportives ou en lien avec le sport au sein d'une mobilité touristique. La littérature était en fait, et est toujours, largement dominée par les sciences de l'économie et de la gestion (Pigeassou, Bui-Xuan et Gleyse, 2003). Là, la perspective sur le tourisme sportif est celle de l'exploration d'un nouveau marché, et les principaux objectifs sont de proposer des catégorisations opératoires pour segmenter le marché et identifier des profils de consommateurs (Bouchet et Bouhaouala, 2009; Kurtzman et Zauhar, 2003). En phase avec les intérêts de l'« *industrie touristique* », nord-américaine en particulier (H. J. Gibson, 1998b), la recherche s'est concentrée sur le secteur qui représente l'essentiel de l'activité commerciale, à savoir le tourisme — spectateur principalement — d'événements sportifs. La distinction sémantique entre « sport(s) tourism » en anglais et « tourisme sportif » est à cet égard probablement déterminante dans les orientations différenciées de la recherche. En langue anglaise en effet, et notamment en Amérique du Nord, le domaine sémantique du sport est bien plus habité qu'en Europe par la pratique spectatrice, par le sport professionnel et la compétition; en France en particulier, on admet souvent de façon tacite<sup>11</sup> que « tourisme sportif » signifie « pratique sportive en situation touristique », et la pratique spectatrice est plutôt considérée comme secondaire (Pigeassou, 2004; Sobry, 2004).

Les nombreuses définitions du tourisme sportif proposées (pour le détail des références, voir Pigeassou, 2004) dans ce premier corpus de recherche obéissent donc à une

11. Cela est peut-être dû, également, à la nature adjectivale du mot « sportif », là où le substantif « sport » en anglais semble laisser place à tout ce qui est relatif au sport.

logique cumulative, de description catégorielle des pratiques observables, à l'exemple de celle de H. J. Gibson (1998b, p. 49), parmi les plus citées :

Un voyage de loisir qui amène les individus hors de leurs environnements de résidence pour participer à des activités physiques, assister à des activités physiques, ou célébrer des attractions associées à des activités physiques<sup>12</sup>.

Mais d'autres travaux, relevant plutôt des sciences humaines et sociales, s'attachent à une compréhension du tourisme sportif comme pratique sociale signifiante. Ils tentent de comprendre, du point de vue des individus et de leurs pratiques, la relation spécifique qui se noue entre le tourisme et le sport, la place de l'activité sportive comme « *noyau* » de l'attractivité touristique, au sens de Leiper (1990). C'est dans cette perspective que C. Pigeassou propose la définition suivante du tourisme sportif (Pigeassou, 2004, p. 45) :

un déplacement (organisateur d'un espace-temps touristique) initié par un environnement (spécifié par la destination) et par la participation à des phénomènes caractéristiques de la culture sportive ludique comprise comme expression d'une activité motrice et/ou de manifestations culturelles.

Cette définition, centrée sur les pratiques et la motivation du projet touristique, permet de dépasser la vision purement économiste ou managériale du tourisme sportif, et les travaux où celui-ci est approché comme un mélange de « *tourisme et de sport sous forme d'objets consommables, et dont l'objectif est la satisfaction de la consommatrice* »<sup>13</sup> (Pigeassou, Bui-Xuan et Gleyse, 2003, p. 32). C'est la définition de Pigeassou qui se rapproche le plus des acceptions du « tourisme » et du « sport » que j'ai retenues ci-dessus. Pour ce travail, je ne m'intéresse qu'aux pratiques relevant de l'« *activité motrice* », c'est-à-dire de la pratique du sport; j'écarte donc dès maintenant de ma réflexion les mobilités motivées par les spectacles sportifs ou le patrimoine sportif, et j'appellerai « tourisme sportif » ce que Gibson appelle le « *tourisme sportif actif* » (H. J. Gibson, 1998a), et qui se confond en grande partie avec le « tourisme sportif de nature », dont je proposerai un état des lieux et une définition synthétique plus loin dans ce travail. Le choix d'une définition centrée sur la pratique de l'individu fonde également les travaux que je présente ci-après, qui portent sur les enjeux et significations géographiques, sociologiques, anthropologiques ou psychologiques du tourisme sportif.

### 1.1.3.2 Enjeux et significations du tourisme sportif

L'approche géographique, d'abord, offre de nombreuses pistes d'étude du tourisme sportif. C'est ce que tentent de démontrer Higham et Hinch (2006) dans la revue analytique de la littérature qu'ils proposent. Ils détaillent ainsi les apports spécifiques de la géographie à la problématique de l'attractivité des lieux, considérés comme « destinations »; à la question des ressources touristiques, notamment au travers du prisme paysager; et enfin à la question du sens des lieux. En dehors de cette dernière perspective, la recherche géographique sur le tourisme sportif s'est donc principalement positionnée dans la perspective *territoriale*, c'est-à-dire qu'elle a pris pour objets les espaces administrés, régions ou « destinations » touristiques, et s'est interrogée sur les enjeux, pour ces territoires, du tourisme sportif. Les axes d'étude emblématiques de cette perspective sont la gouvernance, les jeux d'acteurs, et le « développement »

12. « leisure-based travel that takes individuals temporarily outside of their home communities to participate in physical activities, to watch physical activities, or to venerate attractions associated with physical activities. »

13. « tourism and sport in the form of consumer objects whose aim is consumer satisfaction »

— économique — des territoires (Higham, 2005 ; Langenbach, 2016 ; Mao, Corneloup et Bourdeau, 2004). La perspective des *spatialités* ou des pratiques de l'espace (voir partie 1.2.2), qui s'intéresse plutôt aux rapports à l'espace développés dans la pratique, est moins abondamment explorée. En France, la recherche en sciences sociales sur le tourisme sportif s'est principalement développée au sein de l'université de Grenoble, et en particulier autour de l'équipe du Cermosem, dont les travaux portent plus généralement sur les loisirs sportifs de nature et/ou de montagne (Bourdeau, Corneloup et Mao, 2002 ; Bourdeau, 2003, p. 6-18). Ces auteurs ont montré que la recherche française sur les « cultures sportives de montagne » s'était principalement développée autour d'une lecture de la structuration des territoires, conçus comme espaces « supports » d'une activité sportive et économique et comme espaces « produits » par des interactions entre groupes d'acteurs et des stratégies de gestion et de développement (Bourdeau, Corneloup, Mao et Boutroy, 2004). La prise en compte de la dimension touristique s'est donc faite essentiellement dans ce cadre, en considérant les espaces comme récepteurs et supports d'une activité, et l'activité touristique comme levier de développement pour des bassins économiques et démographiques (Bourdeau, 1995b ; Corneloup, Bouhaouala et al., 2001 ; Corneloup et Bourdeau, 2002 ; Corneloup, Bourdeau et Mao, 2006 ; Marsac, 2009). Le tourisme sportif en tant qu'ensemble de mobilités de ses pratiquantes et en tant que rapport spécifique à l'espace est donc peu conceptualisé, à l'exception du travail de Bourdeau (2003), qui propose des pistes d'interprétation en insistant sur le rapport à l'ailleurs qui se joue dans ces pratiques, et sur la construction d'espaces du hors-quotidien désirables. C'est plutôt dans la recherche sur les *sports de nature* qu'il faut en rechercher les éléments pertinents de conceptualisation géographique, comme on le verra dans la partie 1.2.4.

En revanche, dans le champ spécifique du tourisme sportif, un autre ensemble de travaux, plutôt d'ordre sociologique, tente de saisir les dynamiques et relations qui animent les groupes sociaux formés autour des pratiques de tourisme sportif. Une des illustrations fortes de la place croissante prise par la sphère du loisir dans la vie des individus est en effet la constitution de communautés et de cultures qui deviennent parfois des référents identitaires majeurs et des espaces de sociabilité primordiaux pour les individus. Souvent le fait d'individus fortement impliqués, le tourisme sportif est, pour Jones et Green (2006), un domaine privilégié de ce que Stebbins a appelé le « *loisir sérieux* » (Stebbins, 1992). L'engagement est en effet pour le moins « sérieux » lorsque l'on va jusqu'à voyager pour pratiquer un sport ou assister à une compétition. Cette forme de loisir se traduit notamment par une recherche constante d'amélioration technique et de profits symboliques pour progresser dans ce qui s'apparente à une carrière ; et la pratique de l'activité sportive dans ses lieux emblématiques, et le déplacement nécessaire pour les atteindre, sont des sources majeures de profit symbolique (Lamont, 2014). Cette approche emprunte beaucoup aux notions proposées par P. Bourdieu de « *champ* » (Bourdieu, 1984) et de « *capital social* » (Bourdieu, 1980a), pour décrire les enjeux de pouvoir et de reconnaissance sociale qui animent, par exemple, un groupe de kayakistes passionnés partis explorer les rivières de Nouvelle-Zélande dans le cadre d'un « *voyage d'aventure organisé* » (Kane et Zink, 2004). De telles communautés sportives forment des champs à part entière par les ancrages très forts des pratiquants dans leurs communautés et leurs lieux de pratique. Ces groupes forment de véritables cultures (Pociello, 1999), avec leurs référents spécifiques et leurs tensions, leurs territorialités et enjeux d'appropriation (Léséleuc, 2004), leurs moments de célébration de cette culture, notamment dans le

cadre de mobilités collectives (Green et Chalip, 1998). Et la mobilité, justement, devient dans bien des cas un élément central de ces cultures sportives, un style de vie fortement valorisé (Thorpe, 2014) qui contribue à former et entretenir des réseaux de sociabilité transnationaux actifs.

Enfin, le champ d'études du tourisme sportif est marqué par une tendance notable à l'analyse de la pratique comme une « expérience » (Shipway et Stevenson, 2012). La notion a connu un succès important dans les études du tourisme, notamment pour s'éloigner de la seule perspective visuelle et sémiotique qui dominait dans les travaux de Urry (1990) ou de MacCannell (1976), et insister sur la dimension multisensorielle (Larsen et Urry, 2011), incorporée (Veijola et Jokinen, 1994) et performative (Edensor, 2000a) de la pratique touristique. Or, le tourisme sportif est une expérience particulièrement centrée sur la dimension physique de l'activité, et est à ce titre caractéristique de l'importance croissante du corps dans la culture contemporaine, comme le résume K. Martin (1992), cité par H. J. Gibson (1998a, p. 159) : « *En cet âge de la santé sportive, on ne reste pas planté là à admirer des destinations exotiques, on les randonne, navigue, skie, grimpe, trekke, plonge, à voile, à rames, en traîneau à chiens, à cheval, VTT ou kayak de mer* »<sup>14</sup>. Dans les travaux sur le tourisme sportif, la perspective de l'expérience se traduit notamment par l'insistance sur la recherche de sensations fortes, de l'excitation liée, par exemple, à la vitesse, à la glisse ou au risque (Morgan, Moore et Mansell, 2005). Et ces expériences fortes s'accompagnent bien souvent d'interprétations psychologiques voire existentielles : la notion d'« *authenticité existentielle* » (Wang, 1999) en particulier, forgée pour désigner la sensation d'une expérience conforme à un Soi auto-réflexif, a été mobilisée comme une notion privilégiée pour traiter du tourisme sportif (Hinch et Higham, 2005 ; Lamont, 2014 ; Rickly-Boyd, 2012). Selon ces travaux, la pratique sportive serait une forme particulièrement forte d'investissement de l'individu dans la pratique touristique, notamment en raison de la mobilisation réflexive du corps et de l'identité qu'elle permettrait.

### 1.1.3.3 Conclusion : le tourisme sportif, objet-carrefour de recherche

Le tourisme sportif constitue donc un champ de recherche autonome, qui semble porter des enjeux spécifiques. Un de mes objectifs dans ce travail sera de valider son existence comme phénomène social cohérent et distinct, et plus spécifiquement comme *pratique*, au sens des théories de la pratique que je présenterai plus loin.

Le choix du tourisme sportif comme objet me paraît particulièrement intéressant car il offre une perspective originale aux débats sur le tourisme et le sport que j'ai évoqués dans cette partie 1.1 :

- Il joint deux activités présentées, dans les théories du social, comme des activités de libération d'un quotidien contraint ; serait-ce donc un cocktail particulièrement puissant de loisir et d'épanouissement ?
- Il interroge la question de la rupture de la routine comme dimension nécessaire de l'activité de loisir, peut-être en contradiction avec la proposition précédente : plutôt qu'une rupture libératoire avec le quotidien, s'agirait-il simplement d'une exportation ciblée des passions ?

---

14. « in these fit times, you don't just stand around admiring exotic destinations, you hike, float, climb, ski, trek, dive, sail, paddle, dogsled, horseback, mountainbike and sea kayak them. »

- Il est caractéristique d'investissements forts dans les pratiques de loisir, en termes de temps, d'identité, peut-être même d'investissements existentiels : serait-ce là un des postes les plus avancés de l'intégration existentielle du loisir au quotidien ?

## 1.2 La géographie face aux mobilités, aux émotions et aux pratiques de l'espace

Les pratiques touristiques et sportives de nature amènent à soulever quelques-uns des problèmes importants de la géographie contemporaine ; je les présente dans cette partie, en les raccordant aux enjeux spécifiques de mon objet d'étude. Les trois premiers débats que je développerai — l'intégration à la réflexion géographique des mobilités, des pratiques de l'espace, des émotions — constituent l'arrière-plan épistémologique qui permet d'aborder mon objet de recherche dans ma perspective spécifique. Le quatrième point portera sur la notion de nature : je défendrai l'idée que le tourisme sportif est un des champs où il est encore pertinent, aujourd'hui, d'employer et d'interroger cette notion en géographe. Je conclurai en montrant comment ces questionnements géographiques m'amènent à une question de recherche spécifique à la pratique touristique et sportive de nature.

### 1.2.1 Le tournant mobilitaire, ou l'espace au prisme du mouvement

Les sociétés contemporaines, dans la phase la plus récente de leur mondialisation, ont connu un essor considérable et une diversification des mobilités. Plus encore, elle semble s'être généralisée, ce qui conduit Sheller et Urry (2006, p. 207) à faire le constat suivant :

Le monde entier semble être en mouvement. Les demandeurs d'asile, les étudiantes internationales, les terroristes, les membres des diasporas, les vacanciers, les femmes et hommes d'affaires, les stars du sport, les réfugiées, les routards, les pendulaires, les jeunes retraitées, les jeunes professionnels mobiles, les prostituées, les forces armées — celles-là et bien d'autres encore remplissent les aéroports, les bus, les bateaux et les trains du monde entier<sup>15</sup>.

Cela pour insister sur le fait que la mobilité, y compris internationale, n'est plus l'apanage de celles et ceux qui peuvent la choisir, même si la fréquence et les motifs de la mobilité restent des critères qui discriminent clairement les mouvements du monde riche et ceux du monde pauvre. En outre, la mobilité généralisée est aussi celle des objets et des informations ; le tout contribue fortement à dessiner un système global complexe qui ne peut plus être compris sans penser les circulations, flux et déplacements : « *les différentes dimensions des sociétés humaines — sociabilité, individualité, communication, économique, politique, etc. — sont fondamentalement informées par la mobilité à l'échelle mondiale* » (Stock, 2008, p. 144).

Les sciences sociales ont donc dû effectuer leur « *tournant mobilitaire* » (Sheller et Urry, 2006) pour suivre ces évolutions (voir aussi Allemand, Ascher et Lévy, 2004). Si l'étude des mobilités était déjà bien engagée par plusieurs sous-champs disciplinaires des sciences sociales (Ortar, Salzbrunn et Stock, 2018), Sheller et Urry ont proposé d'en

---

15. « All the world seems to be on the move. Asylum seekers, international students, terrorists, members of diasporas, holidaymakers, business people, sports stars, backpackers, commuters, the early retired, young mobile professionals, prostitutes, armed forces — these and many others fill the world's airports, buses, ships, and trains. »

faire un « *nouveau paradigme* », qui propose de s'éloigner de la perspective « *sédentari-  
ste* », qu'elles caractérisent comme suit :

Le sédentarisme considère comme normales la stabilité, la signification et le lieu, et comme anormales la distance, le changement, et l'absence de sens du lieu. Le sédentarisme est souvent vaguement inspiré de Heidegger, pour qui habiter (ou *wohnen*) signifie résider ou loger, être installé en paix, se sentir bien, ou chez soi, dans un lieu. C'est la façon dont les humains devraient habiter la terre<sup>16</sup>. (Sheller et Urry, 2006, p. 208)

Une rupture avec cette perspective implique de reconsidérer les sociétés au prisme de la mobilité, et de ne plus considérer le mouvement comme un épiphénomène. Il s'agit donc bien d'un renouvellement paradigmatique, permettant de reconsidérer des objets de recherche anciens ainsi que d'ouvrir de nouvelles perspectives. Ortar, Salzbrunn et Stock (2018, p. 42) synthétisent comme suit les apports et effets de ce tournant mobilitaire dans les sciences sociales :

(1) un « regard de mobilité » qui appréhende le mouvement dans toutes les situations sociales; (2) des approches transnationales qui construisent un monde social au-delà et entre des frontières étatiques y compris par les circulations; (3) une réflexion sur les multirésidentialités qui articulent l'analyse de la pratique de plusieurs logements à celle des circulations entre ces lieux; (4) une importance donnée aux imaginaires de la mobilité; (5) la découverte des liens entre circulation des personnes, objets et informations qui s'est traduite par l'étude de la culture matérielle et des technologies d'information et de communication comme de la dimension sensible des déplacements.

Le troisième point, en particulier, peut passer par exemple par le postulat de l'émergence des « *sociétés à individus mobiles* » et l'étude de nouveaux modes d'« *habiter poly-topique* » (Stock, 2005, 2006a), où la pluralité des lieux est reconnue comme constitutive du mode de vie. L'hypothèse repose sur plusieurs constats : les individus sont de plus en plus « *géographiquement pluriels* », c'est-à-dire qu'ils ont plusieurs référents spatiaux, y compris pour la construction de leur identité; les individus sont plus autonomes dans leurs pratiques et dans leurs choix des lieux; ils ont également un plus grand éventail de possibilités de localisation de leurs actions, et peuvent donc dans la mesure de leurs moyens sélectionner les espaces les plus pertinents pour leurs actions et projets. Le domicile principal n'est dans cette perspective plus considéré comme le seul ou le principal lieu de référence des individus, mais tous les lieux pratiqués sont inclus, en fonction du temps que les personnes y passent, des significations qu'elles leur donnent, des interactions sociales qui s'y jouent, etc. Les mobilités restant bien sûr soumises à des conditions de pouvoir et de richesse, la latitude de choix des lieux est extrêmement inégale selon les individus et les situations. Mais les modes de vie mobiles ne sont pas que ceux de l'élite mondialisée et du tourisme : ils concernent aussi les mobilités diasporiques ou les migrations forcées. Ce qui, *a minima*, lie ces situations et ces pratiques très différentes, c'est la pluralité géographique des trajectoires et des ancrages. Le tournant mobilitaire peut aussi signifier la nécessité d'envisager les formes de circulation selon un « *continuum* », plutôt que de maintenir des distinctions devenues fragiles : « *des associations temporaires lieu-pratique remplacent aujourd'hui largement l'ancienne opposition entre migration et circulation* » (Stock, 2008, p. 141). Dans le cas des mobilités pour les loisirs sportifs par exemple, réfléchir en termes de continuum peut ainsi permettre de comprendre que le déplacement sur un site de

---

16. « Sedentarism treats as normal stability, meaning, and place, and treats as abnormal distance, change, and placelessness. Sedentarism is often derived loosely from Heidegger, for whom dwelling (or *wohnen*) means to reside or to stay, to dwell at peace, to be content or at home in a place. It is the manner in which humans should inhabit the earth. »

pratique proche, pour quelques heures après une journée de travail, relève en partie du même projet qu'un séjour à l'autre bout du monde de plusieurs semaines dans un lieu de pratique de ce même sport, ou encore qu'une itinérance internationale de plusieurs mois ou années guidée par la pratique sportive.

Pour le tourisme, cette théorie renouvelée des mobilités encourage, dans une perspective semblable à celle de la « dé-différenciation » évoquée plus haut (partie 1.1.2.2), à envisager toute la diversité des motifs ou projets à l'origine d'un déplacement de plusieurs jours hors de son domicile, ainsi que la combinaison de ces motifs, y compris dans l'hybridation possible entre loisir et obligation : tout un courant de recherche s'est notamment développé sur la « visite aux amis ou à la famille » (VFR, « visiting friends and relatives »), qui se situe bien souvent à la frontière entre le loisir et l'obligation. Larsen, Urry et Axhausen (2007) montrent ainsi comment les déplacements de ce type sont devenus nécessaires à la « *conduite de la vie sociale à distance*<sup>17</sup> », et qu'ils contribuent donc à une érosion des distinctions qui délimitaient auparavant le domaine du tourisme, telles que chez soi/ailleurs, familier/exotique, quotidien/hors-quotidien, etc. Ces dichotomies finissent par être totalement inopérantes, du moins pour catégoriser les phénomènes sociaux (elles peuvent continuer d'avoir une certaine pertinence pour la conception subjective que les individus ont de leurs mobilités), dans des cas tels que ceux du nomadisme choisi comme mode de vie (Kannisto, 2016). De tels cas relèvent des « modes/styles de vie mobiles », ou « *lifestyle mobilities* », ces circulations régulières, aux ancrages multiples mais temporaires, et qui finissent par constituer un élément essentiel de l'identité et de l'existence des personnes dont elles organisent le quotidien (Duncan, S. A. Cohen et Thulemark, 2016). Les pratiques sportives de nature semblent être un domaine propice au développement de telles formes de mobilités (Rickly, 2016; Thorpe, 2012). Est-ce dû à une valorisation particulière du mouvement et de la mobilité relative à l'identité sportive? À une sociologie particulière des populations pratiquant le tourisme sportif? À la construction d'un « chez soi » transférable à tous les lieux de la pratique sportive? Toujours est-il que de telles pratiques témoignent du caractère structurant de la grande mobilité pour certaines activités ou certains groupes sociaux; et qu'elles interrogent très directement les frontières entre tourisme, loisir et migration (Duncan, S. A. Cohen et Thulemark, 2016).

### 1.2.2 La géographie des pratiques, ou l'espace travaillé dans l'action

L'« espace » des géographes est aujourd'hui le concept le plus englobant du vocabulaire de la discipline. En témoigne la définition particulièrement synthétique donnée par M. Lussault et J. Lévy dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* : « *Une des dimensions de la société, correspondant à l'ensemble des relations que la distance établit entre différentes réalités* » (Lévy et Lussault, 2013). Pour ces auteurs, la société existe dans l'espace, avec l'espace, et par l'espace; et la géographie a pour ambition de traiter de tout ce qui touche à la société, mais à travers cette dimension particulière qu'est l'espace. L'espace sert donc de concept définitionnel pour la géographie comme science sociale. Il peut également servir de concept accueillant toutes les « formes » de l'espace si l'on accepte, avec Stock (2007, p. 114), de le considérer comme concept de plus « *haut niveau de synthèse, englobant d'autres termes : lieu, paysage, environnement, milieu, distance, localisation, endroit, ville, territoire, région, district, distance, localisation, qualité d'espace, limite, paysage, agencement, niveau d'échelle,*

---

17. « social life conducted at-a-distance »

*etc.* » Et aujourd'hui, le paradigme dominant des sciences sociales se fonde notamment sur les postulats constructiviste, interactionniste et processuel (Stock, 2006b, p. 29-31), que l'on retrouve donc explicitement formulés dans les définitions les plus influentes de l'espace, telles que celle de Massey (2005, p. 9) :

1. nous reconnaissons l'espace comme produit d'interrelations; comme constitué par des interactions, de l'immensité du global au minuscule de l'intime. [...]
2. nous concevons l'espace comme la sphère de possibilité de l'existence de la multiplicité, au sens de la pluralité simultanée; comme la sphère de coexistence de trajectoires distinctes; comme la sphère, donc, de coexistence de l'hétérogénéité. [...]
3. nous reconnaissons l'espace comme toujours en construction. [...] Peut-être pouvons-nous imaginer l'espace comme une simultanéité d'histoires-jusqu'ici<sup>18</sup>.

Un des développements importants de la géographie, relativement à ces définitions, a été celui d'une géographie des pratiques et de l'action, s'inscrivant dans un « tournant actoriel » mais aussi dans un « tournant interprétatif » (Stock, 2006b, p. 27). La géographie s'est ainsi projetée à de nouvelles échelles, celles du corps, de l'individu et de l'inter-subjectivité, dans de nouvelles temporalités et de nouveaux enjeux, notamment ceux de la vie quotidienne et des agissements banals, de la négociation constante de l'environnement parcouru et représenté; cela autour de travaux fondateurs tels que ceux de la *time-geography* (Hägerstrand, 1970; Pred, 1977) ou de N. Thrift et sa « théorie non-représentationnelle » (Thrift, 1983, 2007). De ce mouvement découlent également des perspectives telles que celle de M. Stock, qui propose une théorie de l'« habiter » comme synonyme de « pratiquer les lieux géographiques » (Stock, 2004), qui vise notamment à montrer que les « rapports aux lieux » ne sont pas seulement de l'ordre de la signification, mais doivent pour être pleinement compris être soumis à « une étude centrée sur les pratiques, dans lesquelles les significations des lieux sont mobilisées par les individus en actes, en situation, dans un projet » (*ibid.*, §4). M. Lussault fait une proposition proche, celle de la géographie comme l'étude des « spatialités » des acteurs, où l'espace est considéré comme un ensemble de ressources et de contraintes, négociées au moyen de compétences spécifiques (Lussault, 2003, 2007, 2014) Les deux auteurs proposent une synthèse de leurs théorisations respectives sous l'expression englobante de « faire avec l'espace » (Lussault et Stock, 2010). Les travaux de D. Crouch proposent une perspective similaire, qu'il résume ainsi autour d'un concept-clef pour saisir l'action humaine, celui d'« espacement » ou d'« espacer », qui rejoint la conception de l'espace par Lévy et Lussault présentée ci-dessus, comme un ensemble de relations de distance :

Le terme « espacer » est utilisé ici pour identifier les manières dont les individus, subjectivement et en pratique, négocient leur environnement matériel. Le concept d'espacer se positionne dans l'agir, dans le faire sens (y compris la réinterprétation de l'espace « donné ») et dans les mécanismes d'ouverture des possibilités<sup>19</sup>. (Crouch, 2003, p. 1945)

Je ne m'attarde pas ici sur ces propositions théoriques, que je présenterai plus en détail dans la partie 2.1.5, où j'expliquerai également mon choix du concept de « spatia-

18. « we recognise space as the product of interrelations; as constituted through interactions, from the immensity of the global to the intimately tiny. [...] we understand space as the sphere of the possibility of the existence of multiplicity in the sense of contemporaneous plurality; as the sphere in which distinct trajectories coexist; as the sphere therefore of coexisting heterogeneity. [...] we recognise space as always under construction. [...] Perhaps we could imagine space as a simultaneity of stories-so-far. »

19. « The term 'spacing' is used to identify subjective and practical ways in which the individual handles his or her material surroundings. Spacing is positioned in terms of action, making sense (including the refiguring of 'given' space), and mechanisms of opening up possibilities. »

lité » pour englober l'ensemble des rapports à l'espace. Je souhaite plutôt ici montrer comment la géographie de l'action et des pratiques a travaillé les objets d'étude que sont le tourisme et le sport. Le tourisme est un objet privilégié pour une géographie des pratiques, en ce qu'il associe une action de déplacement à un intérêt marqué pour les lieux : c'est une « *expérience de géographie spontanée* » (Lazzarotti, 2010, p. 8). Pour Stock, il est donc un objet paradigmatique de la théorie de l'habiter ; il est un « *mode d'habiter* » parmi d'autres, qui se distingue par le fait qu'il est fondé sur la mobilité et sur le rapport à des lieux hors-quotidien, et en cela il est un élément fondamental de la reconceptualisation des sociétés par les pratiques et les mobilités (Stock, 2015a). Crouch (2000) défend une approche géographique similaire du loisir et du tourisme, centrée sur le concept de lieu plutôt que sur celui d'espace. Il insiste sur le fait que la pratique des lieux est « *embodied* », incorporée ; sur le fait que l'individu et son corps travaillent l'espace dans le loisir et le tourisme, produisant ainsi de la connaissance sur le monde, une « *lay geography* », une géographie banale, commune, qui fait écho à l'idée de Lazzarotti ci-dessus d'une géographie « spontanée » ; et sur le fait que c'est notamment dans l'interaction et la sociabilité que l'on en vient à aimer et valoriser les lieux du loisir et du tourisme, à en faire des lieux signifiants et désirables. Dans les études du tourisme, en outre, la perspective spatiale sur l'action et sur le corps a connu un important succès à travers sa traduction comme « performance » : cette notion, issue principalement des travaux de Goffman (1973) et de Certeau (1980), entend rendre compte des manières stratégiques, réflexives, interprétatives, éventuellement subversives, d'appréhender et de pratiquer l'espace, par le corps et l'action (Baerenholdt et al., 2004 ; Chapuis, 2010 ; Edensor, 2001), ainsi que de la force expressive du corps en action, notamment en termes d'identité<sup>20</sup>. Pour ce qui est du sport, et de l'activité physique en général, la géographie s'en est surtout préoccupée à travers le courant de la théorie non-représentationnelle, qui s'est attaché à montrer le caractère signifiant de l'expérience de la matière et du mouvement, notamment dans sa dimension pré-réflexive et sensible, pour la conduite de l'action humaine et de la vie sociale ; les pratiques physiques de loisir ont été des objets d'étude centraux pour cet effort théorique, notamment la danse et la marche (McCormack, 2008 ; Thrift, 2007 ; Wylie, 2005).

Je souhaite enfin, avec ce travail, contribuer à deux développements bien spécifiques de la géographie de l'action, encore peu explorés.

Il s'agit d'abord de l'étude de l'outillage numérique des pratiques de l'espace. Le numérique est en effet devenu une technologie majeure de l'organisation des sociétés, notamment de leur organisation spatiale. Pour répondre à cet enjeu, la recherche en géographie a étudié la structuration de l'espace urbain et des mobilités par l'informatique et les algorithmes, sous l'impulsion notamment de Kitchin et Dodge (2011) ; le rôle des données massives et notamment des traces géographiques dans la compréhension des comportements individuels et collectifs, mais aussi pour le contrôle et la rationalisation de ces comportements (Kitchin, 2013 ; Kwan, 2016 ; Lucchini et Elissalde, 2016 ; Mericskay, Noucher et Roche, 2018) ; et les transformations induites par le numérique et le Web pour la représentation et le partage de l'information géographique (Goodchild, 2007 ; Joliveau, 2010 ; Zook et Graham, 2007). En revanche, l'étude de la mobilisation de ces outils par les individus dans la pratique de l'espace est resté un sujet plus rare (voir toutefois Quesnot, 2016b ; Valentin et al., 2011). Le domaine du tourisme, cependant, est un contexte particulièrement intéressant pour comprendre

---

20. Mais la question de la performativité de l'identité est moins issue des réflexions géographiques que de la pensée de Butler (1989).

la façon dont les pratiques sont « *assistées par le numérique* » (Stock, Coëffé et Violier, 2017, p. 134), en particulier les pratiques de l'espace. Le tourisme est en effet une pratique de l'espace faisant appel à des enjeux de cheminement, auxquels répondent aujourd'hui notamment des services numériques fondés sur la géolocalisation, ainsi qu'une pratique productrice de connaissance géographique (Calvignac et Jalaudin, 2014; Liebman Parrinello, 2001; Vincent, 2014). Par ailleurs, la gestion de la distance (au domicile, aux proches) en mobilité touristique est désormais radicalement transformée par les outils numériques qui permettent la communication synchrone (Stock, Coëffé et Violier, 2017, p. 135-136; Jauréguiberry et Lachance, 2016). L'étude de l'outillage numérique des pratiques de loisir apporte donc une perspective intéressante à la géographie de l'action, dans la mesure où elle permet d'envisager les connaissances, les techniques, les appareillages ou encore les compétences engagées dans la pratique de l'espace, sans pour autant se restreindre à une perspective strictement utilitariste : dans le tourisme sportif par exemple, on emploie certes l'ensemble de ces moyens, mais à des fins gratuites, non nécessaires, ludiques.

Le second développement est, justement, la conception du jeu comme une manière parmi d'autres de « faire avec l'espace ». C'est une perspective qui conçoit l'espace de toutes les manières exposées ci-dessus, dans sa dimension corporelle, interactionnelle, symbolique, technique; mais le tout à des fins esthético-ludiques. Quelques rares travaux tentent d'en faire un véritable cadre d'interprétation au sein d'une géographie de l'action. C'est le cas de la proposition de Crouch (2010, 2015) de considérer un objet spécifique, le paysage, comme une manière de « *flirter avec l'espace* », expression qu'il explique ainsi :

une manière de conceptualiser le paysage comme actif, à travers les notions de créativité et d'espace. Le paysage est ainsi situé dans une expression et une poétique de l'espacement : on le voit comme constitué sur le mode du flirt : contingent, sensuel, incertain, étrange<sup>21</sup>. (Crouch, 2010, p. 7)

Avec une telle conceptualisation, la pratique de l'espace n'apparaît pas comme la succession d'une résolution de problèmes, ou comme une recherche de l'efficacité dans les déplacements ou dans le travail de la matière, mais plutôt comme une relation à l'espace, une relation stimulante, distrayante, esthétisante, instable, surprenante. C'est à mon sens une manière efficace de caractériser synthétiquement la pratique de l'espace qui se joue, en particulier, dans les domaines du tourisme et du sport. Pourtant, peu de travaux sur ces objets de recherche ont employé une telle perspective. L'article de Gyimóthy et Mykletun (2004) en est un des rares exemples, qui étudie, dans une pratique de tourisme dite « d'aventure », la recherche de la confrontation avec l'espace, du défi, et d'une certaine esthétique marquée par le risque, en synthétisant le tout par la notion de « *play* ». J'ai également proposé l'expression de « *jouer avec l'espace* » comme base conceptuelle de l'étude du tourisme sportif de nature (Geffroy, 2017), proposition que ce travail me permettra d'explorer, et que je détaillerai donc plus loin.

### 1.2.3 Émotions et affects : l'espace éprouvé

La géographie de l'action, pour reconnaître pleinement l'étendue de l'interprétation des lieux et des espaces par les humains, ne peut faire l'économie de l'étude de la

---

21. « The article suggests a way of conceptualizing landscape as active, through notions of creativity and space. Landscape is situated in the expression and poetics of spacing : apprehended as constituted in a flirtatious mode : contingent, sensual, anxious, awkward. »

dimension émotionnelle et affective des rapports à l'espace. Les émotions contribuent en effet à produire du sens ; et plus spécifiquement, les émotions liées à la pratique de l'espace contribuent à produire les sens attribués à l'espace. Certes, l'émergence d'une géographie de l'action a été motivée notamment par le souhait de se détourner d'une approche des rapports à l'espace centrée sur les « représentations », approche considérée comme excessivement intellectualisante et interprétative (Stock, 2004 ; Thrift, 2007). Cependant, aucun des courants qui se réclament de cet effort théorique n'a proposé d'abandonner l'étude des représentations, ou défendu une approche strictement matérialiste des rapports à l'espace. Un des importants chantiers actuels de la géographie est de faire une théorie des spatialités susceptible de connecter pleinement les rapports idéels et les rapports matériels à l'espace. Et la prise en compte des émotions est un des liens qui visent à faire cette connexion.

C'est l'éditorial d'Anderson et Smith (2001) qui est généralement considéré comme la première formulation explicite, en tant que champ de recherche, des « géographies des émotions », ou « *emotional geographies* ». L'objectif de ce courant est de « reconnaître les émotions comme manières de connaître, d'être et de faire, dans le sens le plus large ; et s'en servir pour amener les connaissances géographiques au-delà de leurs domaines habituels du visuel, du textuel et du linguistique<sup>22</sup> » (ibid., p. 7). La géographie des émotions est ancrée dans une « *ontologie relationnelle*<sup>23</sup> » (Pile, 2010, p. 10) ; c'est une géographie de l'interaction entre l'individu et le monde, humain comme non-humain, car c'est dans l'interaction que se situent les émotions :

Nous attribuons à une surprenante diversité de sources externes une capacité d'action émotionnelle — en disant par exemple que des nuages bas nous rendent moroses, tandis qu'un ciel bleu nous met de bonne humeur [...]. Nos façons d'exprimer nos émotions reconnaissent leur qualité interactionnelle. [...] Sans aucun doute, nos émotions *comptent*. Elles ont des effets tangibles sur notre environnement, et peuvent façonner notre expérience et la nature même de notre être-au-monde<sup>24</sup>. (Davidson et Milligan, 2004, p. 524)

Les auteures évoquent ici la façon dont, couramment, on attribue à l'environnement non-humain la responsabilité de certaines de nos émotions : c'est un des exemples les plus évidents de la pertinence des émotions comme champ d'investigation pour la géographie. Mais plus généralement, les émotions « *peuvent être considérées comme une sorte de tissu connectif qui lie les géographies expérientielles du psychisme et du corps humains avec le contexte général des géographies sociales des lieux*<sup>25</sup> » (ibid., p. 524). Il s'agit donc, à travers l'exploration des émotions, de comprendre notre relation sensible au monde ; et plus généralement, de comprendre que cette sensibilité contribue pleinement à la façon dont nous faisons sens du monde (ibid., p. 524) — de l'espace et des lieux en particulier.

L'intégration des émotions à la réflexion géographique prend racine dans trois courants principaux (Bondi, 2005) : la géographie « humanistique », la géographie féministe et la géographie non-représentationnelle. Ces courants n'emploient pas

---

22. « recognizing the emotions as ways of knowing, being and doing in the broadest sense; and using this to take geographical knowledges [...] beyond their more usual visual, textual and linguistic domains. »

23. « relational ontology »

24. « While we attribute emotional agency or capacity to a surprising range of external sources—saying, for example, that low clouds make us gloomy, while blue skies raise our spirits—our heart-felt articulations of emotion, themselves, acknowledge their interactional quality. [...] Without doubt, our emotions *matter*. They have tangible effects on our surroundings and can shape the very nature and experience of our being-in-the-world. »

25. « Emotions, then, might be seen as a form of connective tissue that links experiential geographies of the human psyche and physique with(in) broader social geographies of place. »

nécessairement le terme « émotions » de manière centrale, et le mêlent, sans toujours bien les distinguer, à d'autres concepts tels que sentiments, affects ou esthétiques. Ils emploient ces concepts à des fins différentes et selon des modalités épistémiques différentes. Je détaille ici ces différentes perspectives pour positionner mon propre traitement, dans ce travail, des émotions liées aux spatialités.

La question des relations affectives à l'espace a notamment été posée en termes d'attachement aux lieux et d'ancrage. Il s'agissait, pour la géographie dite « humanistique » en particulier, de comprendre les « attitudes » et les « valeurs » attribuées aux différents environnements de vie de l'humain, c'est-à-dire la dimension culturelle et psychologique de l'attraction ou de la répulsion pour les lieux, exprimée par Tuan dans ses notions de « *topophilie* », entendue comme « *le lien affectif entre les personnes et le lieu ou l'environnement*<sup>26</sup> » (Tuan, 1974, p. 4), et de « *sens du lieu* », qui résume la façon dont les perceptions et les conceptions de l'espace sont appropriées par l'individu pour en appréhender certaines portions (Tuan, 1979). Ces travaux ont constitué une étape importante pour le développement d'une géographie attentive aux significations accordées à l'espace, mais une étape limitée par une perspective fixiste et par le primat de la perception, qui dessinent finalement un rapport assez détaché des individus au lieu :

On peut connaître un lieu sans en être pleinement conscient, à travers le toucher et des souvenirs de parfums, sans recours au discernement de l'œil. [...] Et pourtant il n'est possible de prendre pleinement conscience de notre attachement au lieu qu'une fois qu'on l'a quitté et qu'on peut le *voir* depuis une distance<sup>27</sup>. (*ibid.*, p. 411)

La géographie humanistique a donc été critiquée pour reproduire une forme de séparation entre l'individu et l'environnement, par sa conception des émotions comme relevant des « *mondes subjectifs intérieurs des individus, souvent provoqués par des stimuli externes, mais ressentis par les individus et leur appartenant*<sup>28</sup> » (Bondi, 2005, p. 435). La géographie humanistique se trouvait ainsi limitée par le primat de l'individu et une « *compréhension de l'action humaine privilégiant la conscience et l'agentivité humaines*<sup>29</sup> » (*ibid.*, p. 435).

Une telle conceptualisation ne permet qu'une compréhension limitée du rôle du corps, notamment, et des multiples implications de l'espace dans l'action qui ne font pas intervenir la conscience et la réflexion. La théorie non-représentationnelle est une réponse à ces lacunes, en proposant en particulier de penser l'« *affect* » comme une force majeure de déclenchement et conduite de l'action (Thrift, 2004). Il décrit les affects comme des manières de réagir à des stimuli, de sentir des choses ou des processus, non-réflexives ou non rationnelles, et ancrées en grande partie dans le fonctionnement physiologique de notre corps : le concept recouvre ce qu'on appelle communément les émotions, les sentiments, mais aussi les impulsions (« *drives* »). Pour Thrift, c'est une forme d'intelligence du monde : « *L'affect est une forme d'intelligence du monde différente, mais c'est malgré tout de l'intelligence*<sup>30</sup> » (*ibid.*, p. 60). La compréhension

26. « the affective bond between people and place or setting »

27. « We can know a place subconsciously, through touch and remembered fragrances, unaided by the discriminating eye. [...] Yet it is possible to be fully aware of our attachment to place only when we have left it and can *see* it as a whole from a distance. »

28. « emotions were attributed to the inner, subjective worlds of human individuals, often arising as responses to external stimuli, but felt by and belonging to human individuals. »

29. « humanistic geography was overly concerned with individual experience, and was limited by an understanding of human action that privileged human consciousness and human agency »

30. « Affect is a different kind of intelligence about the world, but it is intelligence none-the-less »

de nos actions dans l'espace doit dans cette perspective aussi passer par la prise en compte des affects relatifs à l'inscription ou au mouvement dans un environnement ; une telle notion permet de comprendre, par exemple, la sensation de beauté qui envahit subitement à la découverte d'un paysage inconnu et spectaculaire, ou le plaisir intense de la glisse sur la neige ou sur l'eau : inhérents au rapport à l'espace et à la matière, ces événements individuels peuvent survenir en dehors de toute signification préétablie de l'espace et des lieux, mais contribuent grandement à construire ces significations. La théorie non-représentationnelle, sans toujours distinguer clairement les émotions des affects, tend à considérer les premières comme des états mentaux identifiés et exprimés par les individus — plutôt de l'ordre de la cognition donc —, et les seconds comme des ressentis pré-réflexifs, ambiants plutôt qu'individuels — relevant plutôt du corps (Bondi, 2005, p. 437). Ce sont plutôt les seconds, les affects, qui constituent l'objet privilégié de la théorie non-représentationnelle. Et dans son souci d'insister sur le pré-réflexif et le non-verbal, ce courant de recherche postule l'inexpressibilité des affects, donc l'impossibilité de faire correspondre de tels ressentis à des émotions nommées. Une des conséquences épistémiques et méthodologiques de ce postulat est une profonde méfiance envers les interprétations par les individus de leur propre vie affective, donc envers les méthodes de recherche discursives (Bondi, 2005 ; Pile, 2010). C'est une des critiques importantes adressées à la théorie non-représentationnelle, notamment par la géographie féministe :

les géographes féministes trouvent la recherche informée par la théorie non-représentationnelle trop abstraite, trop peu touchée par la façon dont les personnes font sens de leurs vies, et par conséquent trop « inhumaine », peu fondée, distanciatrice, détachée et, ironiquement, désincarnée<sup>31</sup>. (Bondi, 2005, p. 438)

La géographie féministe a en effet, au contraire, fondé son travail et ses méthodologies sur la prise en compte des émotions comme mode de connaissance légitime du monde, en réaction aux prétentions rationalistes et objectivistes de la géographie moderne (Bondi, 2005 ; Volvey, 2016). Le courant féministe a donc initié en géographie des travaux sur le potentiel de certains espaces à générer certaines émotions chez les personnes, et sur l'importance des positions sociales et identitaires dans l'appréhension émotionnelle des espaces — à l'exemple de la géographie de la peur féminine dans l'espace public (Valentine, 1989), ou encore de l'expérience du monde chez les personnes souffrant de maladies mentales (Parr, 1999). Les géographes féministes considèrent donc « *que les émotions imprègnent les environnements sociaux et physiques aussi bien que les expériences subjectives des individus*<sup>32</sup> » (Bondi, 2005, p. 436). La géographie féministe a également proposé un renouveau méthodologique fondé sur une considération plus approfondie de la subjectivité des personnes dans les situations de recherche, et sur une éthique de l'attention, du « *care* » ; ce renouveau s'est concrétisé notamment par l'importation des méthodes de la psychanalyse dans la recherche géographique (Bondi, 2005 ; Volvey, 2014), mais plus généralement par des méthodes de recherche qui accordent une importance centrale à l'expression par les personnes de leurs propres émotions. Ainsi, le discours des personnes sur leur expérience de l'espace est considéré comme une source légitime, et même indispensable, de savoir géographique.

31. « feminist geographers find research informed by non-representational theory too abstract, too little touched by how people make sense of their lives, and therefore too 'inhuman', ungrounded, distancing, detached and, ironically, disembodied. »

32. « feminist geographers have suggested that emotions permeate social and physical environments, as well as the subjective experiences of individuals. »

Dans ce travail, mon traitement des émotions correspondra plutôt à cette dernière perspective épistémologique, dans la mesure où j'admettrai la pertinence du discours des personnes, en l'occurrence les pratiquants du tourisme sportif de nature, sur leurs propres pratiques de l'espace et sur les émotions associées. Je m'inspirerai cependant également de la géographie non-représentationnelle pour reconnaître qu'il y a dans les pratiques sportives de nature, et dans la relation matérielle du corps à l'environnement en général, des affects qui ne font pas sens autrement que par le corps, qui restent inexprimables par le discours. M'intéressant dans ce travail à des pratiques de loisir, j'interrogerai le domaine des émotions principalement dans la perspective d'une recherche intentionnelle d'émotions positives. Je parlerai en particulier de l'« appréciation des spatialités », et des dimensions esthétique<sup>33</sup> et ludique des spatialités, pour désigner les diverses manières dont les rapports à l'espace touristiques et sportifs mobilisent des émotions ou affects agréables.

#### 1.2.4 Catégorie de l'action, catégorie symbolique : la nature comme terrain sportif et ailleurs touristique

Ces développements contemporains de la géographie amènent à aborder d'une manière renouvelée un objet ancien, parfois jugé archaïque, de la discipline : la nature. C'est aussi la spécification de mon objet d'étude qui m'y amène ; comme je le détaille dans cette partie, la nature est à la fois le terrain des sports que je souhaite étudier et une forme d'ailleurs déterminant pour ce tourisme spécialisé.

L'expression « sports de nature » est une catégorisation courante pour désigner ces pratiques sportives qui se déroulent en extérieur et dans des terrains peu ou pas standardisés. Elle est à peu près équivalente à l'expression anglaise « outdoor sports ». L'une comme l'autre sont des créations relativement récentes ; pourtant, à aucun moment de son histoire le sport ne s'est limité à des pratiques en intérieur, ni même en stade ou terrain standardisé. Cependant, les pratiques qui ont conduit à la naissance de ces expressions avaient ceci de nouveau qu'elles recherchaient et valorisaient explicitement les milieux naturels comme terrains sportifs. L'attrance pour la nature a en effet grandement contribué aux évolutions culturelles du sport évoquées par, entre autres, A. Loret (1995) et J.-P. Augustin (2011), et caractérisées par la quête d'une plus grande liberté d'action ; c'est notamment dans la nature que l'on a pensé trouver cette liberté. La notion de nature est donc un « *pilier important de l'armature sémantique* » (Boutroy, 2007) de tout un ensemble de loisirs qui conçoivent les espaces peu anthropisés, d'apparence sauvage, comme un terrain de jeu privilégié. Ceux-ci ont fait l'objet d'une délimitation classificatoire en France, par l'expression d'« activités physiques de pleine nature » (APPN), aujourd'hui remplacée par l'expression « sports de nature » dans les textes de loi<sup>34</sup>. Mais, comme le note Boutroy, « *la "nature" ne peut constituer une propriété substantive* » (ibid.) de définition des sports, c'est-à-dire une caractéristique intrinsèque de l'activité ou de son espace de pratique. Le concept de nature ne peut être utile qu'en tant qu'« horizon sémantique », c'est-à-dire comme un

33. L'usage du terme « esthétique » implique ici d'admettre que le domaine de l'esthétique ne se limite pas à un jugement, détaché de son objet, selon les critères du beau, mais englobe l'ensemble des émotions liées aux facultés d'appréhender le monde, idéellement et corporellement (Volvey, 2014). Le tourisme sportif met en effet en jeu aussi bien l'appréciation de la beauté (des environnements biophysiques ou du mouvement, en particulier) que les plaisirs non-réflexifs, ceux du corps et de la sensation en particulier.

34. Voir notamment l'article L311-1 du Code du sport, et voir la liste des sports inclus, établie par le Pôle Ressources National Sports de Nature dans un de ses documents de synthèse (2007).

ensemble de discours et de sensibilités partagés par une proportion de pratiquantes suffisamment importante pour constituer un élément de définition de la pratique. En effet, les sciences sociales ont procédé à une entreprise de « dérèfification » (*ibid.*) de la nature, qui empêche d'en attribuer la qualité à une portion d'espace définie. Il y a donc aujourd'hui, en géographie comme dans les autres sciences sociales, un large consensus sur l'idée que la nature n'est pas un concept opérant pour décrire l'espace, pour désigner un environnement biophysique qui serait distinct de l'environnement anthropique. C'est l'idée de l'hybridité (Whatmore, 2002) qui s'est imposée : il n'y a pas de nature extérieure à la société, et en retour il n'y a pas de monde social qui se serait affranchi du monde biophysique. Cela signifie certes qu'aucune portion de l'espace terrestre n'échappe à l'action humaine ; mais cela signifie aussi qu'il est illusoire de penser que la société est le seul lieu de l'action : avec la théorie des actants de Latour, notamment, on a réinsisté sur l'existence significative du monde non-humain et de ses capacités d'action, ce qui bat en brèche l'idée moderne d'un monde totalement et définitivement anthropisé.

Mais si la catégorie de nature reste efficace pour qualifier, dans le langage courant, des activités telles que des sports, c'est qu'elle reste associée à des caractéristiques perceptibles, principalement de l'ordre d'un faible degré d'anthropisation visible ; et qu'elle constitue des terrains de pratique spécifique. Les sports dits de nature sont ainsi caractérisés d'abord par l'« *incertitude* » du milieu. Parlebas en fait un critère important de classification des activités sportives, en distinguant les sports où l'incertitude provient de l'adversaire et ceux où elle provient du milieu physique (Parlebas, 1999a, article « *incertitude* »). Les milieux incertains sont ceux que l'utilisateur ne connaît pas ou ne maîtrise pas *a priori*. Cela peut tenir au fait que l'utilisateur les découvre au fur et à mesure de la pratique, ou encore au fait qu'ils sont susceptibles de changer dans la temporalité même de la pratique sportive : le support même du déplacement peut être mouvant, la vague pour le surf par exemple, les conditions météorologiques peuvent être déterminantes. C'est cette dimension qui explique que les sports de nature soient régulièrement caractérisés par la notion de risque : en montagne ou en mer, notamment, le terrain peut présenter de nombreux aléas susceptibles de menacer l'intégrité physique de ceux et celles qui les parcourent. Les sports de nature sont donc en grande partie caractérisés par l'adaptation nécessaire du corps sportif au terrain et aux éléments. En cela, ils se distinguent clairement des sports se déroulant en milieu standardisé, où la pratique est cantonnée à un terrain aux dimensions définies par des règlements. Mais l'absence de standardisation ne signifie ni absence totale de conventions, ni absence d'artificialisation. Entre les deux pôles opposés du terrain de tennis et de la vague surfée, on trouve une grande diversité de terrains plus ou moins régis par des conventions, et plus ou moins artificialisés, et il est bien difficile de dire où commencent les sports « de nature » sur ces gradients. Le traçage de sentiers, la pose de protections métalliques permanentes sur les parois rocheuses, le dégagement du bois mort dans une rivière, la délimitation d'une aire d'atterrissage, sont autant d'opérations d'aménagement destinées à des pratiques sportives couramment identifiées comme « de nature » (respectivement l'escalade, les sports d'eau vive, le vol libre). Ce qui distingue ces opérations toutefois, c'est la recherche d'une certaine épure dans l'aménagement des milieux, un souci de limiter l'artificialisation, et avant tout ses aspects visibles. Cela dit, le degré légitime d'artificialisation, souvent associé à des arguments de commodité et de sécurité, ne manque pas de susciter des débats passionnés au sein des communautés sportives, voire de structurer des styles de pratiques

au point d'en faire des sous-catégories clairement distinctes, à l'instar de l'**escalade sportive**, de l'**escalade artificielle** et du **trad climbing**<sup>35</sup>. En outre, les sports de nature, en se développant, se sont également diversifiés selon un gradient d'artificialisation du milieu : Corneloup (2002) distingue ainsi ces modalités selon les notions d'« *indoor* », « *aroundoor* », « *outdoor* » et « *wildoor* », selon un degré décroissant d'artificialité de l'environnement de pratique, donc selon le degré de contrôle du milieu de pratique, la pratique *indoor* réduisant au maximum l'incertitude du milieu.

Mais la nature est aussi un espace investi symboliquement, on lui attribue des valeurs esthétiques, voire morales. Bourdeau (2003) montre ainsi comment la nature est construite comme un « ailleurs » des sociétés contemporaines, et constitue par conséquent une destination touristique de première importance. L'auteur montre que les sociétés contemporaines, dont l'urbain est l'espace de vie principal, l'espace du quotidien, ont progressivement construit une notion de « nature » — qui ne recoupe que partiellement la notion ancienne de « campagne » — par opposition à un urbain de plus en plus chargé de valeurs négatives. L'appréhension des espaces comme étant « de nature » est en fait une mesure de leur « degré de naturalité », c'est-à-dire d'altérité par rapport à l'espace urbain : « *un gradient croissant d'altérité peut être observé selon un degré décroissant de proximité et d'artificialité* » (*ibid.*, p. 31). S'appuyant sur de telles conceptions de l'ailleurs, les pratiques touristiques et sportives de nature constituent un « *entre-deux* », un lien constitutif de l'appréhension de l'espace par des populations majoritairement citadines qui viennent chercher, en montagne en particulier, des ailleurs désirables (Bourdeau, Mao et Corneloup, 2011). Là, le gradient présenté ci-dessus, qui s'étend de l'*indoor* au *wildoor*, fonctionne comme un gradient d'altérité. Le domaine spatial des sports de nature, l'« *outdoor* » et le « *wildoor* », recoupe en grande partie celui du tourisme sportif. La notion de « nature » fonctionne donc notamment comme synthèse du caractère d'altérité des espaces qu'elle désigne. Les espaces « de nature » sont ceux qui sont *autres* par rapport à l'urbain, qui est aujourd'hui l'espace quotidien de la majorité de la population mondiale, et *a fortiori* des populations des sociétés riches.

Deux thèmes, liés aux conceptions esthético-ludiques de la nature, semblent essentiels pour le tourisme sportif, et concentrent une grande partie de la littérature scientifique sur le sujet : il s'agit du concept d'aventure et de celui de nature sauvage, « *wilderness* ». La notion d'aventure est utilisée comme concept classificatoire surtout dans la littérature anglophone (Buckley, 2006; Taylor, Varley et Johnson, 2013; Weber, 2001). Elle désigne d'abord une certaine relation au risque, qui relève selon Weber (2001) de l'acceptation plutôt que de la recherche, ou de la mise en danger volontaire; l'auteure souligne en effet que nombre d'études montrent que le risque est surtout présenté par les pratiquantes comme un paramètre à négocier, en fonction de ses compétences et connaissances, dans le but justement de se confronter à un niveau acceptable de risque (Ewert et Hollenhorst, 1989). Il s'agit donc d'une recherche de l'incertitude, mais aussi de découverte ou de connaissance; connaissance sur soi-même, à travers la mise à l'épreuve des capacités personnelles, mais aussi connaissance du monde (Weber, 2001). La notion d'aventure est en effet aussi liée à l'idée d'exploration (*ibid.*), de sérendipité (Kane, 2010), voire de jeu, avec le risque, avec l'inconnu, et avec ses propres limites (Gyimóthy et Mykletun, 2004). Weber (2001) note que cette projection vers l'ailleurs ou l'inconnu fait de la dimension touristique une composante

---

35. Voir le glossaire.

essentielle du loisir d'« aventure », mais qui reste peu théorisée, les études se focalisant principalement sur le rapport aux environnements de la pratique sportive. Marsac (2009, 2013) montre par exemple que le caractère lointain de la destination pratiquée est essentiel dans l'interprétation aventureuse du voyage sportif. Goeury (2011) montre que le caractère de l'isolement, voire de l'enclavement, est un important critère de valorisation pour certains espaces de pratique, territoires pauvres et relégués dans les confins de leurs espaces nationaux, qui apparaissent ainsi comme des espaces à part, des ailleurs par excellence pour l'Occident mondialisé; et les représentations exotiques des populations qui habitent ces espaces contribuent à leur accorder ce statut (Bott, 2013). La construction symbolique de ces espaces comme ailleurs touristiques leur attribuent de fortes valeurs d'aventure, de confrontation à l'altérité qui peuvent alimenter des processus de distinction sociale par le tourisme. En outre, l'idée de tourisme « d'aventure » entretient des liens forts avec la notion de nature, ou d'« outdoor », mais ce lien est assez peu exploré dans la littérature, en dehors de l'idée d'environnements intrinsèquement caractérisés par le risque, car non contrôlés : le danger serait inhérent aux milieux tels que la montagne ou l'eau vive, ou aux terrains et modalités spécifiques des pratiques (la pente, l'isolement, les conditions climatiques, etc.). La nature, pratiquée par le sport, serait par ailleurs une source de bien-être mental et physique (Houge Mackenzie et Brymer, 2020). Le motif par excellence de l'espace « naturel » et de forte altérité, donc propice à l'aventure, est celui de la « wilderness », ou nature sauvage. Whatmore présente ainsi cet idéal :

Les acceptions communes du « sauvage » placent les créatures et les espaces ainsi qualifiés en dehors du domaine de la société humaine. Par bien des aspects ce traitement du sauvage comme un extérieur intact, comme la pierre de touche d'une nature originelle, définit les paramètres des conceptions politiques contemporaines de l'environnement<sup>36</sup>. (Whatmore, 2002, p. 9)

Et le loisir, en particulier les sports de nature, en particulier le tourisme, jouent un rôle important dans la rencontre de ce « sauvage » idéalisé, donc dans ces conceptions politiques de l'environnement. Le tourisme dans les espaces peu anthropisés est le creuset d'une construction de l'idée de la nature sauvage, de son expérience, et de son incarnation dans des espaces (Brookes, 2001 ; Fletcher, 2014). Et certains lieux ou certaines régions s'approprient les notions d'aventure et de nature sauvage pour les placer au cœur de leur identité touristique, à l'exemple de la Nouvelle-Zélande (Cloke et Perkins, 1998; Kane, 2010).

L'idée de nature est donc profondément ancrée dans certaines pratiques touristiques, et en particulier dans le tourisme des sports qui se fondent, pragmatiquement et symboliquement, sur l'incertitude des milieux peu anthropisés et sur leur valorisation esthétique-ludique. En conclusion de toutes les précisions définitionnelles exposées au long de ce texte, j'utiliserai donc pour ce travail l'expression de *pratiques touristiques et sportives* (ou *touristico-sportives*) *de nature*. Je définis cette notion comme suit : la pratique touristico-sportive de nature est un *déplacement et un habiter temporaire, organisés par et pour la pratique d'une activité physique de loisir, dans des espaces vécus à la fois comme « hors-quotidien » ou « autres » et « de nature »*.

36. « Everyday understandings of the 'wild' place the creatures and space so called outside the compass of human society. In various ways this treatment of the wild as a pristine exterior, the touchstone of an original nature, sets the parameters of contemporary environmental politics. »

### 1.3 Conclusion : des premiers pas aux questions de recherche

Ce chapitre introductif m'a permis de présenter les grandes lignes des champs de recherche dans lesquels je souhaite inscrire mon travail, et de proposer une définition — sémantique et théorique pour l'instant, avant de la décliner plus loin en termes méthodologiques et empiriques — d'un ensemble de pratiques qui constituent mon objet de recherche. J'ai d'abord présenté les questions relatives au tourisme et au sport comme champ de recherche pertinent pour ce travail, mais je l'ai fait dans une perspective principalement géographique; j'ai ensuite présenté les grandes réflexions propres à la discipline géographique, ainsi que leurs applications au sport et au tourisme. Ce sont bien, prioritairement, les apports espérés aux débats de la géographie qui guident la problématisation de cette thèse, telle que je la présente ci-après.

La question qui peut être considérée comme l'interrogation fondamentale de la géographie, en tant que science sociale, est la suivante : *comment fait-on du social avec du spatial? Comment l'espace contribue-t-il à faire tenir ensemble les individus — ou à les séparer?*

À cela, initialement<sup>37</sup>, la géographie a répondu : le spatial crée du social par l'ancrage prolongé dans un territoire et dans la communauté qui l'occupe; par la co-présence durable des individus; par l'identification subjective au territoire d'ancrage; par la délimitation topographique de communautés juridiques, politiques, administratives. Tous les débats exposés ci-dessus (partie 1.2) peuvent être rapportés à cette question fondamentale, et tous contribuent à une complexification de la réponse que la géographie y apporte, au fil de l'affinement des théories aussi bien que des évolutions sociétales.

La contribution du tournant mobilitaire, c'est de montrer qu'on ne pratique pas l'espace que comme une surface, on pratique une diversité de lieux d'inégale importance et on envisage notre monde également par le mouvement. Le social se développe donc aussi à distance, en réseau, en mouvement; le tourisme appartient aux phénomènes qui entretiennent cette réalité.

La contribution de la géographie de l'action, c'est de montrer que l'espace n'est pas qu'un contenant ou un support, mais aussi une matière travaillée par les individus; il s'intègre à des projets, constitue des obstacles et des ressources, est constamment négocié dans l'action. La pratique de l'espace se développe à un niveau fondamentalement individuel, constitue des manières de « faire avec l'espace », ou « modes d'habiter », différenciés; mais la construction spatiale du social, qu'elle soit affinitaire (entre-soi résidentiel, foyer familial, lieux de tourisme spécialisé, etc.) ou normative (lois d'urbanisme, cadastre, règles tacites de proxémie, etc.), relève toujours d'une plus ou moins grande coordination collective des modes d'habiter.

La contribution de l'étude des émotions et des affects de l'espace, c'est de montrer que l'espace et sa pratique sont chargées de symboles, de valeurs, provoquent de la douleur ou de la joie, du dégoût ou du plaisir, de l'ennui ou de l'excitation. Cette dimension est cruciale dans les manières de pratiquer l'espace, en particulier dans le domaine du loisir, où la liberté est plus grande de suivre des préoccupations affectives. Le sport comme le tourisme peuvent à ce titre être appréhendés comme des pratiques esthétiques et/ou ludiques de l'espace. Les conceptions et les joies partagées de l'espace peuvent notamment être source de liens sociaux forts.

---

37. C'est-à-dire à l'époque de la « géographie traditionnelle » (Lévy, 2013b), la géographie « déterministe » puis « possibiliste » d'avant les « nouvelles géographies » (Claval, 2003).

Ce sont ces réflexions de la géographie, et l'espoir de trouver dans une pratique mobile de loisir certains des ressorts spatiaux de la relation entre individu et collectif, qui inspirent mes questions de recherche. Je reprends donc cette question générale, « comment faire du social avec du spatial », en l'appliquant à une pratique mobile et de loisir — une pratique en décalage par rapport aux spatialités d'ancrage et d'obligations. La question de recherche de ce travail peut donc être formulée ainsi :

*Comment les spatialités du tourisme sportif de nature créent-elles du social? Comment contribuent-elles à établir entre les individus de la cohésion, de la coordination, de la communication?* Pour répondre à cette question générale, je tenterai de distinguer les spatialités essentielles de la pratique touristique et sportive de nature, et d'explorer systématiquement les façons dont elles relient expérience individuelle et expérience collective. Je passerai par une étude empirique de trois sports de nature, le parapente, l'escalade sportive et le kayak de rivière, en rencontrant leurs communautés dans leurs lieux de pratique, et en interrogeant leurs rapports à l'espace. Dans ce contexte, la question de recherche générale sera alimentée par plusieurs sous-questions : quels sont les espaces de circulation touristique et les lieux de pratique sportive, comment s'articulent-ils à différentes échelles? De quelles constructions symboliques font-ils l'objet? Comment l'information à propos de ces espaces circule-t-elle? L'expérience corporelle de l'action sportive et de l'environnement biophysique peut-elle être communiquée, partagée?

**Question 1**

Ma deuxième question de recherche est une autre question importante pour une géographie attentive aux émotions et aux interprétations de l'espace : *comment les spatialités du tourisme sportif de nature sont-elles appréciées par les individus?* En tant que pratiques de loisir mobilisant centralement l'espace et les lieux, les mobilités touristiques pour le kayak, l'escalade et le parapente semblent en effet combiner des éléments de spatialité pour constituer une pratique désirable. Là aussi se posent des sous-questions que mon travail tentera d'aborder : les spatialités peuvent-elles être appréciées pour elles-mêmes? Quelle est la place du mouvement, de la relation avec la matière, de l'expérience corporelle dans les satisfactions émotionnelles et affectives en jeu dans de telles pratiques? Comment l'expérience esthétique et ludique individuelle de l'espace peut-elle constituer des valeurs partagées? Quel degré de satisfaction personnelle les personnes pratiquant ces loisirs peuvent-elles en retirer? En particulier, ces pratiques peuvent-elles quitter la sphère du loisir pour devenir un véritable mode de vie?

**Question 2**

Ces questions de recherche s'accompagneront d'hypothèses aux statuts différents ; la première constitue une hypothèse de travail, qui doit faire l'objet d'une validation minimale pour assurer la cohérence du propos ; les trois suivantes constituent plutôt des propositions de réponses aux questions de recherche, des hypothèses d'ordre conceptuel à explorer — plutôt qu'à confirmer ou infirmer.

Il existe des *pratiques touristico-sportives de nature*, c'est-à-dire une population non négligeable d'individus qui voyagent *pour un sport* dans des lieux qu'ils conçoivent comme *de nature*, et pour qui cela constitue un projet d'action.

**Hypothèse 1**

Si ce projet d'action tend à prendre des proportions existentielles, alors la pratique de mobilité pour les sports de nature constitue un *mode de vie* plutôt qu'une forme de tourisme.

**Hypothèse 2**

Autour de ce projet d'action générique se forment des *communautés de pratique* — terme que j'expliquerai plus loin dans ce travail —, c'est-à-dire un ensemble relativement cohérent de personnes se reconnaissant dans ce projet et dans ce collectif.

**Hypothèse 3**

#### **Hypothèse 4**

Ces pratiques touristico-sportives de nature constituent un *faire avec l'espace singulier*, à la fois ludique, esthétique et mobile.

La partie suivante présentera le cadre théorique que je construis pour répondre à ces questions et traiter ces hypothèses ; c'est un cadre théorique fait sur mesure pour l'appréhension des spatialités d'une pratique et de sa communauté.

## Chapitre 2

# Théorie

Ce chapitre s'organise en deux parties, qui constituent deux étapes dans l'orientation et l'organisation de mon propos.

La première présente le cadre théorique; c'est une formulation des « options de pensée » que je choisis, une orientation générale de ma manière d'aborder les phénomènes à l'étude. Ce cadre théorique découle en priorité d'une tentative de positionnement dans les débats de la géographie exposés ci-dessus, et secondairement de mes efforts de contribution au champ des études du tourisme. Il consistera en une lecture personnelle et orientée des théories de la pratique.

La seconde formule le cadre conceptuel de mon travail; c'est une explication des principaux outils de langage que j'emprunte, que je remodèle ou façonne pour désigner et analyser les différents aspects de mon objet de recherche, les pratiques touristico-sportives de nature. Ces outils découlent du « filtrage » de mon cadre théorique par mes questions de recherche et mes hypothèses de travail. Ils s'organisent autour de trois principaux concepts : le concept central de *communauté de pratiques*, pour désigner la formation d'un collectif par des schèmes partagés d'action et de conception; le concept de *corporéité*, pour analyser le rôle du corps en action dans les spatialités et leur partage; et le concept de *pratiques médiatiques*, pour étudier la mobilisation de l'information et de l'image dans les spatialités et leur partage. Les théories de la pratique, comme on le verra, demandent d'employer ces ensembles conceptuels en étroite relation les uns avec les autres.

### 2.1 Cadre théorique

J'ai exprimé ci-dessus mon point de départ théorique, avec l'état de l'art, les définitions et les questions de recherche : je souhaite, en m'inscrivant dans les courants et avancées de la géographie évoquées ci-dessus (partie 1.2), faire une géographie de ce que les gens font, une géographie de l'action, plutôt qu'une géographie de l'espace ou des territoires. Je souhaite étudier la façon dont cette action, en mobilisant l'espace de multiples manières, crée du commun entre des individus, notamment à travers la mobilité, et notamment par les affects, les aspects esthétiques et ludiques, qui caractérisent les pratiques de loisir. Le corpus des théories de la pratique, que j'exposerai ici, est en adéquation avec ces objectifs.

Qualifier de *pratique* mon objet d'étude, le tourisme sportif de nature, semble au premier abord une évidence : c'est un ensemble d'activités conduites par des humains,

qui sont à la fois touristiques, sportives, et « de nature », selon les définitions que j'ai données de ces trois termes. « Pratique » est un terme courant et commode : il désigne tout ensemble de comportements ou d'actions humaines qui, par leurs similitudes ou régularités, semblent former un ensemble à peu près homogène. Il y a des pratiques de loisir et des pratiques professionnelles, des pratiques rituelles et des pratiques de sociabilité; des « bonnes » pratiques et des pratiques « répréhensibles »; des pratiques individuelles et des pratiques collectives, dont la cohérence est dessinée respectivement par la répétition chronologique et la similarité interindividuelle; on qualifie de pratiques le jardinage, la consommation d'héroïne, la prière, l'évasion fiscale... On voit que les critères d'homogénéité et les domaines d'application de la notion sont extrêmement variés. Cette homogénéité, cette impression d'ensemble, fait bien souvent des pratiques un critère de désignation des groupes humains : les pratiques peuvent différencier les ethnies, les cultures artistiques, les générations, les sensibilités politiques, etc.

Mais il existe aussi, en philosophie et dans les sciences sociales, tout un ensemble de réflexions qui constituent les théories de la pratique, où le terme ne prend pas un sens fondamentalement différent, mais est étayé conceptuellement et précisé. Il s'agit d'un ensemble théorique recentré sur l'action, sur le corps, et sur les modes communs de connaissance du monde; d'un ensemble théorique qui tente une synthèse dans l'action de l'idéal et du matériel, de l'individuel et du collectif; et qui tente d'expliquer le social par le social, plutôt que par des réalités sous-jacentes ou dissimulées.

### **2.1.1 Les théories de la pratique : origines, projets, principes**

Il est difficile d'identifier très clairement un champ de réflexions qui constituerait une « théorie de la pratique »; mais plusieurs auteurs (Reckwitz, 2002; Schatzki, Knorr-Cetina et Von Savigny, 2001) discernent tout de même une cohérence suffisante dans un certain nombre de travaux pour désigner ainsi un important courant des sciences humaines et sociales, qui s'y développe depuis un demi-siècle environ<sup>1</sup>. Ce courant a été fondé par quelques grands édifices théoriques à visée d'explication quasi-systématique du social, principalement ceux de P. Bourdieu (1972, 1980b) et A. Giddens (1984), qui ont explicitement entrepris de construire, pour le premier, une « théorie de la pratique », et pour le second, une « théorie de la structuration ». Mais le courant de pensée est loin de se limiter à ces « grandes théories », ni dans ses inspirations ni dans ses développements. Les travaux plus récents, aux ambitions plus modestes, relèvent plutôt d'un recentrement que d'une refondation de la théorie du social; ils voient dans la pratique plutôt une *perspective* innovante et efficace pour traiter des phénomènes sociaux qu'un renouvellement paradigmatique radical. Mais l'ensemble de ces travaux se retrouvent, à tout le moins, sur la centralité accordée, pour l'analyse du social, à l'*action* envisagée comme *pratique*. Cette partie 2.1.1 présentera les principaux ressorts épistémologiques de ce corpus théorique.

Les travaux de Bourdieu restent une inspiration majeure, et séminale, pour les théories de la pratique. C'est à ce titre que je les présenterai ici, parce que leurs postulats fondamentaux permettent de mieux comprendre les développements ultérieurs des théories de la pratique, dont je m'inspirerai en priorité. Mais je montrerai au fur et à mesure de la présentation de ce cadre théorique pourquoi les concepts bourdieusiens

1. Si l'on admet, comme le fait Reckwitz (2002, note 3), qu'il n'entretient qu'un rapport lointain avec la philosophie pragmatiste américaine, de Peirce, Dewey, James et Mead.

ne sont pas les plus adaptés pour le traitement, notamment, de la spatialité des pratiques et du phénomène touristique. Le projet bourdieusien peut être résumé comme une tentative de développer une compréhension *véritablement sociale* de l'action, car libérée des rigidités des « structures » sociales comme de la dictature de la raison individuelle, et rendant donc compte de la relation que l'individu tisse avec le collectif, plutôt que de traiter prioritairement de l'un des deux pôles. Bourdieu construit en effet sa théorie de la pratique comme une voie médiane entre deux positions contraires, toutes deux abusives, vers lesquelles tendent, selon lui, la plupart des tentatives antérieures d'analyse de l'action humaine. Il s'agit de l'objectivisme et du subjectivisme, tendances plus ou moins équivalentes, en sciences sociales, au structuralisme et à l'individualisme respectivement. La première restreint trop radicalement le pouvoir d'action de l'individu, la seconde lui en accorde trop. Bourdieu présente donc ainsi sa « philosophie de l'action » :

Cette philosophie [...] s'oppose radicalement aux présupposés anthropologiques [...] qui considèrent comme irrationnelle toute action ou représentation qui n'est pas engendrée par les *raisons* explicitement posées d'un individu autonome, pleinement conscient de ses motivations. Elle ne s'oppose pas moins aux thèses les plus extrêmes de certain structuralisme en refusant de réduire les *agents* qu'elle tient pour éminemment actifs et agissants [...] à de simples épiphénomènes de la structure. (Bourdieu, 1996, p. 9-10)

Ce faisant, Bourdieu entend dépasser les dichotomies traditionnelles qui conduisent à séparer l'action individuelle de son contexte social, ces « *oppositions socialement très puissantes, individu/société, individuel/collectif, conscient/inconscient, intéressé/désintéressé, objectif/subjectif, etc.* » (ibid., p. 10), en proposant un ensemble conceptuel apte à rendre compte de l'intégration systématique et dynamique du contexte social dans l'action individuelle.

Pour Bourdieu, les phénomènes sociaux se jouent en effet essentiellement dans la négociation constante conduite par l'individu dans l'action. Toute forme de structure ou de convention sociale s'exprime avant tout par des *régularités* dans l'action individuelle. Une des questions essentielles qu'il se pose est donc celle de savoir ce qui détermine la régularité de nos actions. Et il s'élève contre une réponse simpliste à cette question, celle de la règle, ou plutôt contre la tendance à lui donner trop d'extension, et trop de pouvoir explicatif :

Faire de la *régularité*, c'est-à-dire de ce qui se produit avec une certaine *fréquence*, statistiquement mesurable, le produit du *règlement* consciemment édicté et consciemment respecté [...], c'est glisser du modèle de la réalité à la réalité du modèle. (Bourdieu, 1972, p. 253)

Pour se garder de cette réponse simpliste, la science sociale doit donc questionner les conditions de production des comportements et des actions des acteurs sociaux. Partant, Bourdieu propose de construire une théorie de la pratique, c'est-à-dire du mode de génération de l'action en contexte social. Un élément essentiel de la réponse qu'il propose est le concept d'*habitus*, qu'il définit ainsi :

[les *habitus* sont des] systèmes de *dispositions* durables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principe de génération et de structuration de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente des fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. (ibid., p. 256)

L'habitus est une *incorporation* des régularités de l'action et des réactions de l'environnement, qui *finale*ment agit comme un principe d'organisation et de structuration du comportement. Le terme essentiel de « disposition » permet de désigner ces caractéristiques de l'individu qui ne lui sont pas intrinsèques, mais qui se construisent petit à petit par la succession de ses actions et l'évaluation de leur « efficacité ». Le déroulement des interactions sociales et des jeux de sociabilité en constitue une des illustrations les plus évidentes selon Bourdieu : ils sont le cadre d'un « déchiffrement » constant et spontané de l'autre et de son discours, de décryptage des réactions des autres agents, et d'*ajustement* en conséquence du langage, de l'attitude, des messages, etc. L'habitus est le résultat de l'accumulation de ces expériences et de leur consolidation en « modèles d'action » plus ou moins stabilisés. C'est donc le résultat d'une série de choix, de réactions voire d'improvisations, bien sûr partiellement contraintes par les conventions sociales, qui *semblent* construire une structure, un ensemble de règles — mais en apparence seulement. L'objectif de Bourdieu est justement de ne pas s'en tenir à cette apparence, mais de reconnaître le caractère construit et dynamique de toute régularité des phénomènes sociaux. La notion d'habitus permet de garder ce postulat toujours présent à l'analyse. Pour faire le lien entre l'habitus, individuel, qui est pour lui le principe de génération de l'action, et l'échelle collective, où l'on peut observer la normativité des comportements, Bourdieu propose deux autres concepts centraux, ceux de *champ* et de *capital*, qui désignent respectivement l'ensemble formé par des individus aux habitus relativement similaires, donc par une reconnaissance mutuelle de schémas de pratique et d'enjeux communs, et toutes les caractéristiques ou biens attachés aux individus et qui possèdent une valeur dans les échanges (Bourdieu, 1972, 1980b, 1984, p. 113-120). L'habitus est plutôt le concept synthétique qui permet d'expliquer directement les régularités dans l'action, tandis que le champ et le capital désignent plutôt les contextes et les fins de l'action.

Le projet épistémologique de Bourdieu est donc fondateur en ce qu'il ouvre la voie à une science sociale fondée sur le social « en train de se faire », sur la constitution du social qui est en fait une co-constitution du social et de l'individu. Son souci d'effacer le clivage entre ces deux pôles le conduit donc à poser les bases d'un nouveau champ d'études, qu'on pourrait désigner comme celui de l'*action négociée et régularisée*. On retrouve donc déjà chez Bourdieu les principaux ingrédients qui font aujourd'hui de la théorie de la pratique un courant relativement cohérent. Reckwitz (2002) identifie trois principales caractéristiques qui constituent, selon lui, le terrain commun des théoriciens de la pratique :

- un intérêt pour le quotidien, le banal, l'expérience commune du monde ;
- l'influence du tournant culturel ou interprétatif dans la théorie du social ;
- les références aux œuvres tardives de Wittgenstein et à Heidegger.

Ce sont là les sensibilités épistémologiques qui les rassemblent. Wittgenstein est notamment convoqué pour argumenter de la subordination de la règle à la pratique (toute règle est interprétée, et on choisit ou non de la respecter) ; Heidegger pour les fondements de la phénoménologie, qui se traduit dans les sciences sociales par une insistance sur le caractère vécu de l'expérience et sur la connaissance immédiate du monde (voir partie 2.2.2). La synthèse proposée par Schatzki (2001a) se concentre plutôt sur l'objet commun de cette tendance théorique — qui, selon lui, ne forme pas un corpus théorique unifié, *une* théorie à proprement parler. C'est un ensemble d'efforts qui convergent autour d'un objet central, la pratique, dont la définition connaît de

nombreuses variations, mais dont les caractéristiques suivantes sont plus ou moins admises :

- les pratiques sont des ensembles d'activités humaines ;
- ce sont des activités matérielles, « incarnées »<sup>2</sup>, c'est-à-dire qu'elles mettent en jeu le corps et les choses : elles en dépendent, mais elles sont aussi le lieu où le corps se façonne comme entité sociale ;
- ce sont également des activités dépendant de compétences partagées et de schémas de compréhension, de représentation, de conception : elles sont aussi un travail de *sens*.

Il s'agit donc bien pour ces théoriciens de se tourner vers l'action contextualisée comme fondement de la constitution du social. Insister sur le commun, le courant, c'est mettre la régularité des actions au fondement de la cohérence des sociétés ; insister sur l'interprétation, c'est admettre que l'action inclut des opérations de sens, par lesquelles les individus adaptent et réfléchissent sans cesse leurs agissements. Cette dernière dimension, dite culturelle ou interprétative, est ce qui, pour Reckwitz, distingue clairement les théories de la pratique des autres théories dominantes — et plutôt antérieures — de l'action humaine, notamment celles de l'*homo œconomicus* ou de l'*homo sociologicus*. Les théories de la pratique appartiennent au champ des théories culturelles dans la mesure où elles tentent d'« *expliquer et de comprendre les actions en reconstruisant les structures symboliques de connaissance qui encadrent l'interprétation du monde selon certaines formes, et les conduisent à se comporter en conséquence* »<sup>3</sup> (Reckwitz, 2002, p. 245-246). Les théories de l'*homo œconomicus* ou de l'*homo sociologicus*, au contraire, ignorent ces structures de sens. Plus précisément encore, les théories de la pratique se distinguent, parmi les théories culturelles, par ce qu'elles considèrent comme la composante fondamentale, la « plus petite unité » du social (et donc de sa théorisation). Alors que d'autres théories « situent » le social dans l'esprit humain, dans les discours ou dans les interactions, celles de la pratique le situent dans la pratique, entendue comme « *un type de comportement régularisé constitué par plusieurs éléments interconnectés : des formes d'activité corporelle, des formes d'activité mentale, des « choses » et leurs usages, un savoir sous-jacent formé de schémas de compréhension, de savoir-faire, d'états émotionnels et de connaissances motivationnelles* »<sup>4</sup> (ibid., p. 249). Si Reckwitz tente ici de donner une définition cumulative et exhaustive de la nature des pratiques, celle-ci revient finalement à ces trois éléments fondamentaux que sont la régularité, l'action, et la combinaison de la matérialité et de l'interprétation. Schatzki, de son côté, propose une définition de la notion de pratique qui me semble à la fois la plus synthétique et la plus précise, et que j'adopte donc : « *En somme, une pratique est un ensemble de faires et de dire organisés par une combinaison de schémas de compréhension, une série de règles, et*

---

2. « embodied » en anglais. Ce terme, difficilement traduisible, croise les significations de « corporel », « incarné », et « incorporé », à tout le moins.

3. « explaining and understanding actions by reconstructing the symbolic structures of knowledge which enable and constrain the agents to interpret the world according to certain forms, and to behave in corresponding ways. »

4. « a routinized type of behaviour which consists of several elements, interconnected to one other : forms of bodily activities, forms of mental activities, *things* and their use, a background knowledge in the form of understanding, know-how, states of emotion and motivational knowledge »

*une structure téléoaffective*<sup>5</sup> » (Schatzki, 2001b, p. 61). Cette définition se fonde sur la combinaison essentielle de la matérialité et de l'interprétation dans l'action, en mettant les actions matérielles et les actions discursives sur le même plan, et montre comment celles-ci tiennent ensemble : sur le mode de l'organisation par des *conceptions partagées* — c'est ainsi que je propose de synthétiser les trois éléments énumérés dans la définition, schémas de compréhension, règles et structures téléoaffectives, éléments dont je présenterai la définition plus loin (partie 2.1.4.2). Le terme de « conception », en effet, me paraît une synthèse efficace de différentes notions qu'on rencontre dans les sciences sociales pour désigner les productions mentales humaines pertinentes pour la conduite et l'organisation de la vie sociale : « connaissance », « idée », « représentation », « understanding », « discours », « imaginaire », « sentiment », etc. De plus, le terme de « conception » contient explicitement une dimension dynamique et constructiviste. Enfin, il s'applique à divers domaines qui relèvent aussi bien du matériel que de l'idéal : on conçoit un produit industriel, un enfant, un projet, une théorie.

On trouve également chez les tenants de la *sociologie pragmatique* une théorisation poussée de l'action humaine en tant que pratique. Ce courant de pensée est pragmatique dans la mesure où il accorde une attention constante à la contextualisation de l'action, ce qui se traduit par un déplacement de la focale vers la « pluralité » des mises « à l'épreuve » des individus, là où la sociologie traditionnelle privilégiait l'explication par les « différenciations de statuts, d'appartenances à des groupes sociaux ou de dispositions durables » (Thévenot, 2006, p. 6). Une telle perspective invite donc à insister sur la pluralité des rôles de l'acteur selon les situations, ce qui s'inscrit dans un effort de critique — mais aussi de prolongation — de la théorie bourdieusienne, dont l'habitus donnerait une vision trop univoque, homogène, monolithique de l'action individuelle (Boltanski et Thévenot, 1991 ; Lahire, 1998 ; Thévenot, 2006, chapitre 9). Ces différents rôles doivent être expliqués en s'attachant à la fois aux situations précises dans lesquelles ils sont adoptés, et par la référence à des systèmes de justification différenciés, notamment dans l'« inégale portée de la mise en commun » (Thévenot, 2006, p. 238) des actions en jeu. En effet, pour Thévenot, qui a développé cette catégorisation de l'action en « régimes d'engagement », le degré de « publicisation », de « mise en commun » de l'action est un critère central de l'« ajustement » constant des acteurs humains aux situations auxquelles ils sont confrontés. Et les « pratiques » sont pour lui un modèle d'action parmi d'autres, distingué par le plus bas degré de publicisation. Alors que les actions « en public » sont celles qui relèvent le plus évidemment du social, les pratiques sont, elles, aux frontières du social, ce sont les actions qui affleurent à peine dans les domaines « de la réflexion, du choix, et même de la conscience. Les activités sont apparentées à des habitudes irréfléchies et incorporées » (*ibid.*, p. 10). La conceptualisation des pratiques chez Thévenot se distingue de celles précédemment évoquées, ne les situe pas tout à fait sur le même plan. En effet, chez Schatzki notamment, est pratique tout ensemble d'activités humaines qui forme un champ offrant une certaine cohérence (une « organisation ») ; chez Bourdieu, le terme désigne aussi des ensembles d'activités, mais surtout constitue le fondement général de détermination des actions — *la pratique* comme creuset de l'action. Chez ces deux auteurs donc, la pratique est un constituant fondamental du social, et couvre l'ensemble du champ des activités humaines. Pour Thévenot au contraire, les pratiques sont une famille d'actions parmi d'autres. Pour comparer sur ce point les positions de Thévenot et de Bourdieu, on peut

5. « In sum, a practice is a set of doings and sayings organized by a pool of understandings, a set of rules, and a teleoaffective structure. »

dire que là où les actions irréfléchies et incorporées constituent un « point de départ » de l'action humaine chez Bourdieu, à partir duquel peuvent se construire éventuellement des actions réflexives, Thévenot choisit de considérer que l'acteur se place en fonction des situations dans un mode d'action plus ou moins réflexif. L'action individuelle est donc considérée plutôt comme une succession de changements de registres (« régimes d'engagement ») que comme un seul et même processus, en constante évolution. Mais sa notion, plus restrictive, de pratique rejoint largement les efforts des autres auteurs dans la mesure où, cas limite du caractère social de l'action, elle permet d'en interroger les fondements, et d'insister sur les dimensions que la mise en discours de l'action réflexive tend à dissimuler : la prégnance de la matérialité, de l'incorporation, de la régularisation.

La notion de pratique ne fait en tout cas aucunement référence à des déterminants hégémoniques, qu'ils soient du côté du collectif ou de l'individuel : aucune superstructure, aucune loi de rationalité. Un des effets principaux de la théorie de la pratique, selon Reckwitz, c'est en effet de nous éloigner de la posture intellectualiste en remettant au centre les déterminants ordinaires de l'action, c'est-à-dire « *le corps et ses mouvements, les choses, les savoirs pragmatiques et les routines*<sup>6</sup> » (2002, p. 259). En somme, l'horizon de la théorie de la pratique est de rapprocher l'*analyse* du social de la *constitution* du social, ordinaire, commune, courante; il s'agit donc d'un effort d'affinement de la théorie des sciences sociales, pour rendre leur discours plus précis et plus réaliste.

### 2.1.2 Combiner matérialité et conceptions

Le projet des théories de la pratique est anti-intellectualiste en ce qu'il contient un désaveu de la modélisation formelle trop poussée du social et de l'action, ainsi que de l'analyse de l'action comme résultat des vues et des « pesées » de l'esprit. Par conséquent, il se traduit par un renouveau de l'attention à la matérialité, au rôle des choses et du corps. C'est donc un objectif fondamental des théories de la pratique que de battre en brèche la dichotomie entre action et conception; l'action étant comprise, au sens le plus fondamental, comme les mouvements de la matière dont sont composés les acteurs, en interaction avec la matière qui les environne, et les conceptions étant comprises comme les productions mentales de ces acteurs. Cette dichotomie entre action et conception, qui trouve de nombreux avatars dans l'analyse scientifique comme dans le discours courant (les discours contre les actes, l'intellect contre le matériel, la théorie contre la pratique, le rêve contre la réalité. . .) est notamment héritée de la tradition cartésienne de distinguer le corps de l'esprit. La perspective de la pratique tente au contraire d'appréhender toute activité humaine comme un ensemble d'actions corporelles et matérielles, constamment informées par des représentations et des conceptions, plus ou moins conscientes et structurées, plus ou moins partagées entre les acteurs, et qui s'actualisent constamment dans l'action.

Cette combinaison nécessaire est un des fondements de la théorie de Bourdieu, via le concept d'*habitus*. Et les théories contemporaines de la pratique s'en font les héritières directes, en faisant du corps et de la matière des éléments premiers de la définition de la pratique, à l'exemple de la formulation de Schatzki : « *une pratique est un ensemble de faire et de dire*<sup>7</sup> » (2002, p. 73); et les « *actions impliquées* [dans

6. « bodily movements, things, practical knowledge and routine »

7. « A practice is a set of doings and sayings. »

*la pratique] sont, d'abord, des faïres et des dire corporels<sup>8</sup> » (2002, p. 72). À l'origine de la « découverte » du corps par Bourdieu, il y a sa recherche, déjà évoquée, d'un compte-rendu réaliste des régularités<sup>9</sup>. Et c'est justement dans le corps humain, via la notion d'« incorporation », qu'il trouve sa réponse (Bourdieu, 1972). C'est l'idée qu'une grande partie de l'action humaine passe par l'habituatïon, par l'accumulation de schémas d'interprétation, de réaction, de mouvement, etc. Et que le « lieu » de cette accumulation, c'est le corps. Non pas le corps au sens strictement matériel, mais le corps au sens de site et véhicule de l'individualité. C'est l'idée que la vie et l'action sont loin d'être entièrement déterminées par la conscience et la raison ; que celles-ci contribuent certes à construire des schémas, des savoir-faire, mais que ceux-ci sont comme « stockés » dans le corps de l'individu, qui n'est donc pas un pur mécanisme et ne peut être conçu séparément de la cognition. C'est une opposition affirmée au cartésianisme : il n'y a pas de corps et d'esprit entretenant des relations d'échange ou de subordination, il n'y a que des individus humains à la fois matériels et réflexifs, agissant et réagissant selon des schémas plus ou moins explicites, plus ou moins incorporés. La notion d'habitus, pour Bourdieu, permet d'exprimer toute cette complexité, et donc de résumer les facteurs déterminants de l'action :*

L'habitus (schéma d'interprétation pratique) devient le phénomène déterminant idéal, suffisamment psychologique pour éviter le déterminisme physique, suffisamment non-psychologique pour être incorporé, et assez souple pour rendre compte de l'essentiel de l'activité humaine, sinon de sa totalité.<sup>10</sup> (Schatzki, 2001a, p. 17)

Chez Bourdieu, l'habitus est en effet totalement « contenu » par le corps, mais également constamment reconstruit par l'action et la conscience de l'action. Il synthétise efficacement le postulat selon lequel « *le corps est le point de rencontre à la fois de l'activité et de l'esprit, et de l'activité individuelle et de la matrice sociale*<sup>11</sup> » (ibid., p. 17).

Mais le postulat de Schatzki — la pratique est un ensemble de faïres et de dire d'abord corporels — situe le corps à un niveau encore plus fondamental, comme le font la plupart des théories sociales qui lui accordent de l'importance. Il n'est plus seulement intégré à l'analyse par le prisme de l'accumulation des expériences, de l'« *histoire faite nature* » (Bourdieu, 1972, p. 263) que constitue l'habitus. Le postulat largement répandu aujourd'hui — à l'émergence duquel les travaux de Bourdieu ont bien sûr contribué — est que le corps est un élément fondamental du social *en lui-même*, et pas seulement par une prétendue subordination aux conceptions et aux projets des individus. Ce postulat s'étend même à la matérialité en général pour certains auteurs, notamment les tenants de la théorie de l'acteur-réseau, pour qui les « non-humains », notamment les objets matériels, ont un *pouvoir d'action* propre (Callon, 1986 ; Callon et Latour, 2006 ; Knorr-Cetina, 1985). La position de Schatzki au contraire, qui continue de se réclamer de l'humanisme, est que l'action reste bel et bien humaine, et que les réalités matérielles ne sont que des médiations, certes indispensables, de l'action (2002). Parmi les tendances les plus radicalement matérialistes des théories

8. « The actions involved are, first, bodily doings and sayings. »

9. Ainsi que l'influence des premiers penseurs du corps comme composante fondamentale de la société et de la connaissance, notamment Mauss (1936) et Merleau-Ponty (1945). Cette question sera traitée plus loin.

10. « habitus (practical understanding) becomes the ideal determining phenomenon, sufficiently psychological to avoid physical determinism, sufficiently nonpsychological to be embodied, and adequately supple to account for much if not all human activity. »

11. « the body is the meeting points both of mind and activity and of individual activity and social manifold. »

relatives à la pratique, on peut également citer le courant initié par N. Thrift, dit de la « théorie non-représentationnelle » (Thrift, 2007), qui, au moins en apparence, pousse à l'extrême le projet anti-intellectualiste. Pour Thrift, les sciences sociales souffrent en effet d'un excès de confiance dans les représentations ; sa théorie entend corriger cela en accordant une place primordiale à la dimension pré-cognitive, pré-subjective et affective de l'action. Cette dimension est responsable, selon l'auteur, d'une part bien plus grande du social, et même du politique, que ce qui leur est généralement attribué. C'est là une perspective théorique certes explicitement centrée sur la pratique, mais qui entend minorer fortement le rôle organisateur des représentations ou conceptions — en réalité, cependant, elle est loin de les abandonner, comme on le verra plus loin.

L'affirmation est donc si fondamentale qu'elle peut paraître triviale : l'action implique la matérialité, et dépend toujours du corps. Ce qui n'est pas trivial en revanche, c'est d'intégrer ce constat à l'analyse du social. C'est ce que tente de faire Schatzki en proposant une notion de la pratique qui lie inextricablement l'action matérielle aux conceptions : comme on l'a vu plus haut, il définit la pratique comme un ensemble d'activités humaines *incorporées* et *matériellement médiées* (« *ensemble de faire et de dire* ») organisées autour de conceptions partagées.

La construction même de l'objet de ce travail, les pratiques touristiques et sportives, résulte largement des voies ouvertes par ces évolutions épistémologiques. C'est en effet, entre autres, à l'émergence des approches pragmatiques que l'on doit de pouvoir aborder comme objets d'étude le domaine de la vie banale, commune, et des activités qui ne constituaient auparavant pas des objets « nobles » des sciences sociales dans la mesure où on ne leur accordait pas de rôle majeur dans la construction et l'ordre de la société ; c'était le cas des activités de loisir en général. La construction de telles pratiques en tant qu'objets d'étude légitimes a permis de les considérer comme signifiantes pour elles-mêmes, et non comme témoins ou rouages d'une quelconque structure ou loi des « grands domaines » du social tels que la politique et l'économie. C'est ainsi qu'on peut identifier une pratique comme objet d'étude en partant de la simple observation de régularités et de cohérences dans l'action d'un certain nombre de personnes, en s'affranchissant plus aisément des catégories reconnues ; ici, par exemple, parler de « pratiques touristiques et sportives » en reconnaissant leur hybridité entre deux domaines bien établis, le sport et le tourisme.

Cet objet d'étude est en outre une illustration privilégiée des potentialités des théories de la pratique dans la mesure où il aborde très directement la question de l'imbrication de la matérialité et des conceptions dans l'action. En effet, le tourisme a été traditionnellement traité comme relevant essentiellement des représentations, des imaginaires et des images. Deux ouvrages fondateurs des études du tourisme témoignent de cette orientation claire : celui de MacCannell (1976), qui traite le tourisme comme une quête d'« authenticité », dont la définition dépend entièrement des constructions symboliques de la culture et du patrimoine ; et celui de Urry (1990), pour qui la pratique touristique est fondée sur un *regard* spécifique porté sur la réalité. Les critiques de cette orientation représentationnelle marquent une évolution claire, résultat là aussi du tournant pragmatique des sciences sociales : Urry lui-même a procédé à une refonte de son ouvrage (Urry et Larsen, 2011) en fonction de ces avancées théoriques, en reconnaissant la multisensorialité et le caractère incorporé (« *embodied* ») de son regard touristique ; et Veijola et Jokinen (1994) ont montré comment les études du tourisme peinaient à reconnaître l'importance cruciale du corps dans la pratique touristique, comme objet central de négociations politiques, notamment, ou encore comme pro-

ducteur d'émotions et de sensations. Dans les travaux sur le sport en revanche, le corps et la matérialité sont évidemment des questions centrales. Et les sciences sociales, lorsqu'elles ont commencé à s'intéresser au sport, l'ont rapporté à l'ordre social général, en donnant notamment aux activités sportives des fonctions de contrôle et de purge des pulsions corporelles (Caillois, 1958; Elias et Dunning, 1986). Mais au-delà de ce rôle de rouage dans l'ordre social, les activités sportives étaient peu interrogées à l'échelle individuelle, celle de l'action, et notamment dans leurs significations. L'enjeu d'une approche par les théories de la pratique, c'est donc par exemple de saisir l'actualisation des significations dans la pratique physique d'une activité sportive. Et l'intérêt particulier de ces deux objets d'étude que sont le tourisme et le sport, *a fortiori* lorsqu'ils sont en conjonction, c'est qu'ils sont non seulement — comme l'est toute pratique dans la perspective théorique ici présentée — à la fois de l'ordre de la matérialité et des conceptions, mais qu'ils impliquent une réflexivité sur ces dimensions : le tourisme est *réflexivement* représentationnel, et le sport est *réflexivement* corporel. C'est-à-dire qu'au contraire de la plupart des pratiques du quotidien où ces dimensions ne sont pas présentes à la conscience, mais seulement sous-jacentes, elles sont là « thématiques », elles sont au cœur du projet et de l'attention. Le sport relève d'une *intention* de faire quelque chose avec son corps, et à son corps ; et le tourisme relève d'une *intention* de manipuler des représentations et des images — entre autres choses, bien sûr.

Un des principaux enjeux théoriques de cette thèse sera donc de saisir, ensemble et en relation, les significations propres des pratiques touristiques et sportives, et les actions qui les actualisent. Dans la perspective pragmatique de l'imbrication des actions et des conceptions, il s'agira de montrer comment l'activité physique, les déplacements transnationaux, les pratiques médiatiques (etc.) constituent des actualisations constantes d'imaginaires touristiques, de sensibilités paysagères, de sentiments de communauté (etc.).

### 2.1.3 Régularités et routines

La question de la régularité est essentielle à l'analyse des pratiques par deux de ses aspects : la régularité inter-individuelle (actions similaires d'un individu à l'autre) et la régularité intra-individuelle (actions répétées de manière similaire par un individu). Elle contient au moins deux questions fondamentales que je souhaite aborder dans ce travail : celle de l'habituatation, ou comment les individus incorporent et intériorisent des schémas d'action, et pourquoi ils s'y tiennent ou non ; et celle de la formation des collectifs, ou comment et pourquoi les individus en viennent à partager des schémas d'action et des conceptions. Les théories de la pratique, du moins les idées que je vais en ressortir ici, permettent d'éviter plusieurs écueils analytiques, ou explications simplistes : la routine, l'imitation, l'obéissance aveugle à des normes sociales. Les théories de la pratique contemporaines permettent de montrer que les individus ne sont pas enfermés dans ces régularités ; ce qui est un postulat essentiel, à mon sens, pour l'analyse des pratiques de loisir, en particulier le tourisme sportif.

J'entre ici, de nouveau, par la théorie bourdieusienne, qui affirme la relation consubstantielle qui lie les régularités collectives et les régularités individuelles ; mais j'insisterai surtout sur les développements ultérieurs et critiques de sa théorie, qui tentent de dépasser une description trop routinière des pratiques.

Le projet de Bourdieu est une opposition explicite à une interprétation qu'il juge fallacieuse des régularités observables dans les phénomènes sociaux. Comme on l'a

vu plus haut, il entreprend une critique forte des théories de l'action rationnelle ou réglée, responsables selon lui d'une dérive vers la règle envisagée comme principe d'explication voire de génération des phénomènes sociaux, là où elle devrait être recon- nue comme une simple modélisation formelle. En réaction à cette tendance abusive, sa proposition revient à restreindre fortement l'étendue de la rationalisation et de la planification, et par conséquent à comprendre et promouvoir les régimes communs, banals, de conduite de l'action, lesquels se construisent avant tout par la répétition et la diffusion de modèles d'action. La notion d'*habitus* vise à rendre compte de l'accu- mulation, dans le temps, de ces schèmes, et de leur reproduction dans les pratiques en fonction de leur efficacité évaluée :

Produit de l'histoire, l'*habitus* produit des pratiques, individuelles et collectives, donc de l'histoire, conformément aux schèmes engendrés par l'histoire ; il assure la présence active des expériences passées qui, déposées en chaque organisme sous la forme de schèmes de perception, de pensée et d'action, tendent, plus sûrement que toutes les règles formelles et toutes les normes explicites, à garantir la conformité des pratiques et leur constance à travers le temps (Bourdieu, 1980b, p. 91).

L'histoire personnelle de chaque individu est donc faite de l'accumulation d'expé- riences, et la répétition des expériences similaires construit progressivement des schèmes. Mais cette histoire est aussi celle du ou des groupes sociaux dans lesquels l'individu évolue. Ces schèmes sont partagés, c'est ainsi que se crée un univers de conduites acceptables et de résultats probables de l'action en société. Ce partage est un des éléments de définition de la notion de *champ*, comme le formule Bourdieu :

étant le *produit* d'une classe déterminée de régularités objectives, l'*habitus* tend à engen- drer toute les conduites *raisonnables*, de *sens commun*, qui sont possibles dans les limites de ces régularités, et celles-là seulement, et qui ont toutes les chances d'être positivement sanctionnées parce qu'elles sont objectivement ajustées à la logique caractéristique d'un champ déterminé, dont elles anticipent l'avenir objectif (*ibid.*, p. 93).

Les schèmes d'action, rassemblés et incorporés dans l'*habitus*, déterminent donc en partie les actions présentes et futures dans la mesure où ils sont éprouvés, et permettent donc une estimation raisonnable des résultats de ces actions, et dans la mesure où ils sont adaptés au fonctionnement d'un collectif. L'*habitus*, pour Bourdieu, laisse certes la place à l'improvisation et à l'invention dans l'action, qui participent pleinement de l'accumulation des expériences ; mais il en détermine toujours, en dernier recours, les conditions de possibilité. C'est sur ce point que, malgré l'objectif initial de Bourdieu qui est le refus d'assimiler les régularités à des règles, sa théorie a été critiquée : elle constituerait une surdétermination des pratiques par l'*habitus*, donc par les régularités dont il est la somme.

Les critiques de Bourdieu sur ce point lui reprochent en fait de ne s'être pas suf- fisamment tenu à ses propres principes, en donnant aux régularités un pouvoir trop déterminant dans l'action, en enfermant l'acteur dans un *habitus* trop univoque, trop dominé par les routines et par l'appartenance à des groupes sociaux, notamment la classe (Lahire, 1998 ; Schatzki, 1987 ; Thévenot, 2006). Suivant ces critiques, une approche réaliste du rôle des régularités dans la génération de l'action devrait (1) recon- naître leur caractère constamment évolutif et ouvert — ce que l'*habitus* est censé faire, mais étant conçu comme une qualité singulière et homogène de l'acteur, il ne facilite pas cette reconnaissance ; et (2) les replacer parmi d'autres principes de génération des pratiques : attentes, humeurs, contraintes matérielles ou réglementaires, etc. — autant d'éléments que l'*habitus* est censé synthétiser, mais là encore les critiques montrent les lacunes de cette notion à cet égard.

La plupart des auteurs qui proposent des théories de la pratique ne nient pas l'existence des routines dans les comportements humains, mais se gardent seulement d'en faire un principe élémentaire de l'action. C'est en particulier le cas de Thévenot, pour qui les « pratiques » équivalent quasiment à des routines — elles « *sont apparentées à des habitudes irréflechies et incorporées* » (Thévenot, 2006, p. 10) — mais ne constituent qu'une des « familles » existantes de l'action. Un des principes centraux de la pensée de l'action par Thévenot (Boltanski et Thévenot, 1991 ; Thévenot, 2006) est la capacité de chaque acteur à adapter son comportement en passant de l'une à l'autre des familles d'action, en fonction des situations et de ses compétences, et en jouant notamment de différentes échelles et différents registres de « justification » de l'action. Cette insistance sur le « pluralisme » de l'action revient donc à critiquer la conception bourdieusienne des régularités, qui s'agrègent dans un système de dispositions (trop) unifié et cohérent, l'*habitus*. L'ambition de faire de celui-ci un principe unique de génération des pratiques tend en effet à entraver le traitement de la diversité des actions d'un même individu ou acteur (voir également Lahire, 1998). Une approche telle que celle de Thévenot, qui souligne la pluralité et la « *versatilité pragmatique* » (Thévenot, 2001, p. 69) dans l'action, permet de mieux décrire les capacités et les processus d'adaptation des acteurs dans diverses situations — ce qui recoupe largement l'« ajustement » évoqué par Bourdieu — et finalement de leur accorder une plus grande latitude, et une plus grande réflexivité dans leur relation aux régularités, aux schèmes d'expression et d'action.

La réflexion de Lahire également propose de minorer, par rapport à Bourdieu, l'importance des routines, en insistant non seulement sur la diversité des rôles que peut prendre une même personne, mais également sur sa capacité à travailler consciemment ses habitudes, ses compétences, ses schèmes d'action, en fonction d'intentions précises. Lahire prend notamment l'exemple de l'entraînement du corps dans le sport : il s'agit d'un effort conscient d'habituation du corps et de ses réflexes en vue de la meilleure adaptation possible à des actions déterminées. C'est pour cet auteur une manière de montrer que la pratique ne se limite pas à l'urgence de l'action, invoquée par Bourdieu comme la condition qui rend impossible la délibération, et que l'incorporation des schèmes d'action peut aussi, dans certaines pratiques dont le sport est un cas typique, devoir beaucoup à un travail conscient de l'habituation :

Si, au moment où le joueur est pris dans le match, il ne peut compter que sur ses habiletés incorporées, celles-ci peuvent être le produit de tout un travail de réflexion, de correction, de calcul, de stratégie, etc., accumulé durant les heures d'entraînement. (Lahire, 1998, p. 177)

Le travail de Lahire invite donc non seulement à ne pas considérer l'action humaine comme essentiellement routinière, mais de plus à ne pas considérer toutes les régularités individuelles comme relevant de l'automatisme acquis malgré soi ; il faut d'une part considérer l'acteur comme pluriel, et d'autre part lui accorder un certain pouvoir d'auto-détermination des comportements réguliers.

La position de Thrift est un intermédiaire entre l'*habitus* de Bourdieu et les théories qui souhaitent accorder plus de responsabilité aux projets conscients et au libre-arbitre de l'individu. Thrift parle bien d'une *stabilité* qui semble, pour lui, inscrite en premier lieu dans la matérialité ou le corps : « *les pratiques, comprises comme matérialisation de corps de travail ou comme styles qui ont acquis suffisamment de stabilité au cours du temps à travers, par exemple, des appareils spécialisés ou l'établissement de routines corporelles*<sup>12</sup> » (Thrift, 2007, p. 8). Il semble donc reléguer au second plan les éléments

12. « *practices*, understood as material bodies of work or styles that have gained enough stability over

de l'ordre des intentions, mais c'est pour se concentrer sur les productions matérielles du « *schooling* » (ibid., p. 8), c'est-à-dire de l'entraînement ou de l'habituatation. Il ne précise pas s'il parle là d'un entraînement conscient; mais il n'envisage en tout cas les « *routines corporelles* » que comme un des éléments qui produisent de la stabilité dans les pratiques. S'il reconnaît l'importance de l'incorporation, Thrift se détache de Bourdieu en ce qu'il entend minorer fortement le rôle des structurations sociales dans cette stabilité, ce qu'il traduit en une opposition radicale à l'explication « biographique », c'est-à-dire comme résultat des expériences passées<sup>13</sup>, de l'action; cette opposition est le deuxième des sept principes fondamentaux de sa NRT (ibid., p. 8). Thrift insiste en effet, dans cette théorie, sur la capacité du corps à créer spontanément du sens et de l'action. Pour Thrift, il peut y avoir des régularités dans l'action individuelle dont la raison d'être est contenue dans le corps, et qui ne sont donc pas soumises à des représentations ou des conceptions. À ce titre, la position de Thrift me paraît utilement compléter la définition de la pratique par Schatzki (voir partie 2.1.1), qui reconnaît le caractère intrinsèquement matériel de la pratique, mais ne considère pas explicitement la possibilité que le corps lui-même en soit un organisateur. La combinaison des perspectives de Schatzki et Thrift permet d'admettre l'existence d'actions régularisées de l'ordre du pré-cognitif, tout en reconnaissant le caractère central des conceptions et de la conscience dans l'organisation des actions.

En outre, lorsqu'on traite de pratiques touristiques, le problème des régularités dans l'action prend encore une dimension supplémentaire, car ces régularités sont l'objet de la réflexivité des acteurs : la volonté de rupture avec le quotidien, ou certains de ses aspects, est un des moteurs fondamentaux de la mobilité touristique. Le tourisme est donc une illustration efficace de la complexité des régularités observables dans les pratiques : les acteurs sont parfaitement capables de constater des répétitions de schèmes d'action dans leur vie, d'attribuer des valeurs positives ou négatives à ces régularités, et de modifier leurs pratiques ou d'en créer de nouvelles en fonction de cette réflexion. Ce potentiel de créativité et de renouvellement est d'autant plus fort que les touristes recherchent plus activement l'altérité. Mais bien sûr, des régularités voire des routines ne manquent pas de se créer, même dans les pratiques de rupture avec le quotidien. Il faut donc admettre qu'il n'y a pas de contradiction entre le désir de rupture par rapport au quotidien inhérent au tourisme et l'établissement de routines, ou à tout le moins de régularités organisées, au sein même de ces espaces-temps du hors-quotidien (Stock, 2015a). Encore une fois, cela implique de ne pas concevoir la routine comme principe fondamental de génération de l'action, mais de la concevoir comme un des modes d'organisation de l'action parmi d'autres. Ainsi, le détour, la ruse, le contournement ou la transgression des règles peuvent être des projets qui déterminent l'action; c'est là un élément central de la pratique telle qu'elle est théorisée par de Certeau (1980), qui a rencontré un important succès dans les études sur le tourisme en raison de l'importance qu'elle accorde à la rupture et au jeu (Edensor, 2000a; Larsen, 2008). De Certeau développe en effet une critique de la conception des pratiques comme *routinières*, c'est-à-dire régularisées et intériorisées au point de ne plus laisser la place à la réflexivité, en affirmant que les pratiques sont moins déterminées par ces routines que par les stratégies ou tactiques développées par les individus, qui

---

time, through, for example, the establishment of corporeal routines and specialized devices. »

13. Bourdieu lui-même a dénoncé les faiblesses de ce mode d'explication, notamment dans un texte intitulé « L'illusion biographique » (1996). Il ne semble pas considérer que cela remette en cause sa notion d'*habitus*.

impliquent notamment des « ruses » par rapport aux normes et attentes perçues comme dominantes, en particulier celles des pouvoirs étatique et industriel. Les thèses de Certeau ne sont pas pour autant un retour à une conception rationaliste de l'action, dans la mesure où ces stratégies et tactiques sont présentées comme contingentes et évolutives, donc fondamentalement créatives (Certeau, 1980; Crang, 2000; Stock, 2015a).

Enfin, Schatzki lui aussi refuse de donner aux régularités un statut définitionnel dans la théorie des pratiques, car elles ne sont pour lui qu'une des caractéristiques des pratiques, qui comprennent aussi bien des irrégularités : « *Les actions d'une pratique, au-dessus de toutes les tâches et projets de celle-ci, présentent invariablement des régularités. Une pratique, cependant, embrasse également des faires/dires, des tâches et des projets qui sont irréguliers, uniques, et constamment changeants*<sup>14</sup> » (Schatzki, 2002, p. 74). Pour Schatzki, les actions ne sont pas le résultat d'un principe générateur unique tel que l'habitus ; les schèmes hérités de l'expérience et de l'observation influent certes sur l'action, mais en tant que principe de compréhension de ce qu'il se passe et de ce qu'il est pertinent de faire (c'est son concept de l'« intelligibilité pratique », qui sera présentée dans la partie suivante, 2.1.4), et non en tant que principe de génération. Ce qui explique au premier chef les régularités pour Schatzki, c'est le fait que les pratiques sont « centralement organisées<sup>15</sup> » (Schatzki, 2001a, p. 11) autour d'éléments partagés : les conceptions, les règles et les structures téléoaffectives. En somme, et comme je l'expliquerai dans la partie suivante, il y a des compréhensions partagées du *sens de l'action*; cette organisation centrale des pratiques est là où se forment les ordres sociaux, c'est-à-dire les régularités collectives, l'ajustement relatif des pratiques d'un individu à l'autre :

les pratiques sociales forment le contexte dans lequel les ordres sociaux sont établis. [...] De plus, ensemble, les pratiques et les ordres constituent le site de la coexistence humaine : les vies humaines tiennent ensemble à travers un tissu de pratiques et d'ordres entrelacés<sup>16</sup>.  
(2002, p. 70)

Les « *ordres sociaux* » sont pour Schatzki des arrangements de personnes et d'objets (Schatzki, 2001b, p. 61) ; ils peuvent être très complexes et très normés, c'est le cas des institutions, qui s'établissent à travers une multiplicité de pratiques inter-connectées ; mais les ordres sociaux peuvent également être plus fluides et plus lâches, et/ou impliquer une moins grande diversité de pratiques. Les ordres sociaux font intervenir différemment les éléments de l'organisation des pratiques : si c'est un ensemble de règles strictes qui fait fonctionner une institution telle que le système pénitentiaire, c'est plutôt un ensemble d'aspirations personnelles et de sensibilités (c'est-à-dire des téléoaffectivités, comme on le verra dans la partie suivante) qui dessine la cohérence d'une communauté formée autour d'une pratique de loisir.

La reconnaissance de ces ordres sociaux, ou plus généralement des régularités collectives, est un mécanisme essentiel de notre appréhension du monde, mais aussi de la délimitation d'objets d'étude par le travail analytique ou scientifique. Toute observatrice, qu'elle soit scientifique ou non, s'appuie sur les régularités qu'elle constate pour organiser sa compréhension des actions humaines en ensembles de pratiques.

14. « A practice's actions, above all its tasks and projects, do invariably exhibit regularities. A practice, however, also embraces irregular, unique, and constantly changing doings/sayings, tasks, and projects. »

15. « centrally organized ».

16. « social practices form the context in which social orders are established. [...] Together, moreover, practices and orders make up the site of human coexistence : Human lives hang together through a mesh of interlocked practices and orders »

On retrouve là un des points de départ de la critique de Bourdieu : le constat des régularités correspond à une construction intellectuelle, une manière de faire sens de la société, et non à une découverte de lois qui la régiraient, d'un principe causal de génération de l'action. Mais cette construction n'est pas pure spéculation, elle s'appuie sur des faits observables; et certaines pratiques procèdent d'une forte réflexivité sur les similarités du collectif, elles cristallisent de forts sentiments d'appartenance : la religion, le supportérisme, les loisirs en « club », fédèrent des communautés dont les membres se reconnaissent mutuellement à travers les pratiques partagées. L'observateur scientifique n'est donc pas seul à tenir pour pertinentes ces régularités collectives, et il peut s'appuyer sur des manifestations concrètes de celles-ci, comme le résume et l'illustre Hui à propos des pratiques de loisir qu'elle étudie :

Bien que définir la pratique soit toujours en dernière instance une tâche analytique, l'existence d'organisations nationales et internationales, de magazines et d'événements centrés sur le patchwork et sur l'observation des oiseaux suggère qu'il est pertinent de prêter attention à ces pratiques et aux communautés importantes qui se sont développées autour<sup>17</sup>. (Hui, 2013, p. 893)

Mon travail de chercheur consistera donc ici à dégager des régularités collectives pour justifier de l'existence relativement autonome d'un collectif formé par une pratique partagée; mais ce travail ne sera possible que si les personnes elles-mêmes font en quelque sorte un travail similaire, de reconnaissance collective et d'identification individuelle à des comportements relativement régularisés. Et pour ce travail, je me concentrerai sur une dimension spécifique des régularités individuelles et collectives : les spatialités, dont je tenterai de montrer qu'elles sont mobilisées, intériorisées et partagées, et ce en fonction d'un projet touristique-sportif plus ou moins bien délimité, c'est-à-dire d'un *sens de l'action*, tel que je l'ébauche dans la partie qui suit.

#### 2.1.4 Les « sens » de la pratique

Un des autres problèmes importants de la théorie de la pratique est de savoir s'il y a quelque chose comme un « sens » de la pratique. C'est-à-dire, de savoir si les actions sont coordonnées par quelque chose qui dépasse la contingence immédiate, par exemple un objectif, un schéma programmatique, une éthique. Le projet initial de ce courant théorique, on l'a vu, est de refuser la réponse simpliste des formalisations excessives de l'action, qui tendent à réduire cette question du sens à des règles déduites des régularités statistiques observables — tout en refusant également la position subjectiviste, qui consiste à se référer à un individu toujours maître de ses choix, donc seul à déterminer le sens de son action. Dans le premier registre de réponse, celui de la règle, cette question du sens est traitée à l'échelle de la société, conçue comme un édifice dont la cohérence « architecturale » serait assurée par le respect majoritaire de ces règles de comportement, les écarts à ces règles ne menaçant pas l'ensemble dans la mesure où ils restent marginaux. L'expression la plus radicale de cette position se trouve dans les théories fonctionnalistes du social, où l'action des individus, réduits à des rouages, est soumise aux impératifs d'équilibre ou de bonne marche du tout social<sup>18</sup>. Dans le second registre, celui de l'individu agissant en toute conscience et

17. « Though defining praktik is always ultimately an analytic task, the existence of national and international organizations, magazines and events focused on patchwork quilting and bird watching suggests the relevance of highlighting these practices and the well-developed communities that have arisen around them. »

18. Pour une caractérisation plus complète du fonctionnalisme, voir Thrift (1983, p. 29 note 10)

liberté, la question du sens de l'action est confiée à ce dernier, et le problème ne se situe donc pas sur le plan du social. Parmi les variantes des théories individualistes de l'action, celles qu'on peut qualifier de *rationalistes* — par exemple le modèle de l'*homo œconomicus*, une des principales cibles de l'opposition des théories de la pratique selon Reckwitz (2002) — prétendent pouvoir résumer le sens à un intérêt, économique par exemple, calculable par l'individu. Par opposition aux échelles privilégiées par ces deux registres de pensée de l'action, les théories de la pratique tendent vers une voie médiane : elles rapportent la question du sens à l'échelle de l'individu, mais un individu qui ne peut déterminer son action qu'en interaction avec son environnement. De plus, les théories de la pratique se fondent sur une critique de la survalorisation de l'intellect qui vaut pour les deux registres identifiés. Dans le premier cas, il s'agit d'une foi abusive dans les constructions intellectuelles de l'observateur, scientifique notamment, qui conduit à confondre formulation d'une règle et sens de l'action ; c'est l'intellectualisme au sens premier chez Bourdieu, expliqué par Schatzki (1987, p. 114) comme « *la tendance pour l'observateur à lire dans les pratiques mêmes les représentations qu'il tente d'en donner* »<sup>19</sup>, c'est-à-dire à faire comme si les acteurs suivaient consciemment des règles ou normes codifiant leur action, alors que les règles en question sont en réalité construites par l'observateur. Dans le second cas, c'est la foi abusive dans la souveraineté intellectuelle de l'individu dans l'action, qui élaborerait consciemment et rationnellement des plans en fonction de ses intérêts ; c'est la position *rationaliste*.

Le projet initial des théories de la pratique est donc de rendre compte de l'action telle qu'elle se déroule et telle qu'elle construit le social, et cela implique un principe directeur pour l'action qui ne soit ni de l'ordre des règles de fonctionnement de la société, ni de l'ordre du projet rationnel de l'individu, par opposition aux théories intellectualistes aussi bien que rationalistes. Sur ce problème, parmi les auteurs qui ont fait des propositions élaborées pour sortir de l'impasse, j'en présenterai principalement trois, à commencer par Bourdieu, dont la théorie est une étape majeure dans l'établissement et le traitement de cette question, mais dont les positions pèchent, paradoxalement, par une conception trop radicale de l'anti-intellectualisme qui le conduit à placer trop d'espoir dans l'incorporation, et à retomber finalement dans une forme d'erreur intellectualiste. Je présenterai ensuite deux cadres théoriques qui me semblent rendre compte de manière particulièrement fine et efficace du « sens de la pratique » : ceux de Schatzki et de Thévenot, qui admettent tous deux la centralité des conceptions tout en les liant inextricablement au contexte de l'action. Leurs versions de la théorie de la pratique permettent d'une part de reconnaître que les acteurs humains ont bel et bien les moyens de procéder à une organisation, même minimale, même partiellement inconsciente, de leurs actions ; et d'autre part de prendre en compte dans l'analyse des pratiques les projets, les désirs, les répulsions, les imaginaires, les émotions, les opinions des acteurs — ce que je proposais plus haut (partie 2.1.2) de synthétiser sous le terme de *conceptions*. Cela me paraît particulièrement indispensable pour l'analyse des pratiques relevant du tourisme, qui impliquent une forte réflexivité des acteurs sur leur quotidien, et la constitution de projets façonnés par des désirs difficilement réductibles à une rationalisation quelconque.

Le terme de « sens » est particulièrement riche pour caractériser l'organisation complexe des pratiques. Il possède au moins quatre, voire cinq acceptions utiles dans cette perspective :

---

19. « Intellectualism, writes Bourdieu, is the tendency for an observer to read into practices what he attempts to do to them : represent them. »

- celle de *direction* ou d'orientation, d'un mouvement ou d'un objet, qui par extension aussi bien que par rapprochement avec les acceptions suivantes, peut désigner l'objectif ou l'horizon *vers lequel* une action ou un ensemble d'actions tend ;
- celle de *signification* justement : le sens d'un mot, mais aussi celui d'un signe, ou d'un discours ; la signification s'appuie bien sûr sur des conventions à vocation générale, celles du langage en premier lieu, mais est toujours sujette à l'*interprétation*, donc à la variation et à l'ambiguïté ;
- celle de *capacité de jugement*, quasi-synonyme de la « raison » ou du « discernement », que l'on trouve dans des expressions telles que « le sens commun », ou encore « le bon sens » ;
- celle de *faculté* de percevoir, grâce aux capteurs organiques de nos cinq sens ; et par synthèse et par extension, la faculté d'*éprouver* des sensations ;
- tout un champ de nuances intermédiaires entre les deux acceptions précédentes, qui montrent bien que les facultés d'éprouver et de connaître sont liées. Le sens de la fête, le sens du devoir, le sens pratique... autant de dispositions qui sont toujours faites, à la fois et dans des proportions différentes, d'un mélange de sensations et de raison.

En somme, pour le registre de l'action humaine, le terme de *sens* et ses nombreuses expressions dérivées désignent des manières de comprendre (par la raison aussi bien que par le ressenti), et des manières d'organiser et de concevoir. On peut donc considérer que les acteurs *font sens* de leurs propres actions ainsi que de celles d'autrui ; dans cette perspective, le terme de *sens* est essentiel pour traiter de la subjectivité, de l'intersubjectivité et de la mise en commun, donc pour comprendre les fondements du social. Ainsi, pour ce qui est des pratiques de loisir telles que celles qui font l'objet de ce travail, l'interrogation du sens doit permettre de saisir à la fois ce qui pousse les pratiquantes à s'y engager et la façon dont elles-mêmes comprennent leurs propres pratiques, en traitant toujours à la fois la dimension introspective et la dimension collective du sens engagé. Comme on le verra ci-dessous avec les thèses de Thévenot, en particulier, la portée du sens de l'action peut varier, du plus intime au plus global ; c'est également la « profondeur » du sens qui peut varier : dans le cadre des pratiques de loisir, on verra par exemple que peut se déployer une véritable dimension existentielle, c'est-à-dire qui interroge le sens que l'on souhaite donner à sa vie en général. Enfin, il faut reconnaître la multiplicité des projets et des intentions possibles d'un même acteur ; la multiplicité des domaines dans lesquels une action peut faire sens ; et la multiplicité des interprétations possibles d'une même action ou pratique. C'est pourquoi je parle ici de préférence au pluriel, *des sens* des pratiques.

Je présenterai donc ici quelques-unes des principales positions théoriques sur cette question des sens de la pratique. Elles s'opposent ou se rejoignent sur plusieurs points fondamentaux : y a-t-il vraiment quelque chose de l'ordre d'un principe directeur de la pratique ? Dans quelle mesure le « sens » de la pratique est-il consciemment construit ? Quelles sont les principales sources ou les principales composantes de sa construction ?

#### **2.1.4.1 Bourdieu et le sens pratique : un ajustement irréflecti**

Bourdieu, on l'a vu, fait tenir les ressorts de la génération de l'action dans un concept synthétique, l'*habitus*. Or, cet *habitus* est totalement incorporé, donc non

réflexif. Bourdieu dit clairement que l'incorporation des schèmes d'action se passe de la conscience et du discours : « *l'essentiel du modus operandi qui définit la maîtrise pratique se transmet dans la pratique, à l'état pratique, sans accéder au niveau du discours. On n'imite pas des modèles, mais l'action des autres* » (Bourdieu, 1972, p. 285). Cette maîtrise pratique, c'est la capacité à mettre en œuvre des schèmes d'action sans y réfléchir, notamment parce que l'« urgence » des situations qu'on rencontre dans l'action exclut la « délibération » (Bourdieu, 1980b, p. 89). Le corps devient capable, par l'éducation et l'habitation, de « répondre » de lui-même à ces situations d'une manière adaptée :

La prime éducation traite le corps comme un pense-bête. Elle « abêtit », au sens de Pascal, les valeurs, les représentations, les symboles, pour les faire accéder à l'ordre de l'« art », pure pratique qui se passe de réflexion et de théorie. (Bourdieu, 1972, p. 296)

Les éléments de l'ordre des conceptions, on le voit, ne sont donc vraiment agissants, pour Bourdieu, qu'en tant qu'ils sont intégrés dans la pratique. Et le corps s'en fait la synthèse et l'expression, de manière « durable » et « permanente » — un ancrage apparemment impossible à desceller, *a fortiori* dans l'instantanéité de l'action. La question est donc, dès lors, de savoir quelle place il reste à l'intellect humain dans la conduite de l'action. C'est une question qu'il affirme vouloir intégrer à sa théorie de la pratique : il affirme régulièrement et avec force refuser aussi bien les théories « *qui tiennent la pratique [...] pour une réaction mécanique* » (ibid., p. 261) que celles qui tendent à « *accorder à un libre arbitre créateur le pouvoir [...] de constituer dans l'instant le sens de sa situation* » et à réduire « *les intentions objectives et les significations constituées des actions et des œuvres humaines aux intentions conscientes et délibérées de leurs auteurs* » (ibid., p. 261). La voie médiane que Bourdieu entend proposer se cristallise donc, notamment, autour de cette question du sens : l'action n'est ni dénuée de sens, ni le résultat d'opérations mentales pleinement conscientes et délibérées. Mais de fait, la question des capacités réflexives et créatives des acteurs humains reste à la marge de sa théorie, car Bourdieu semble réduire les possibilités d'intervention de l'intellect aux opérations de *rationalisation*, laissant peu de place, par exemple, à l'imagination ou à la sensibilité esthétique. En outre, l'action est pour lui avant tout déterminée par son contexte immédiat :

S'il n'est aucunement exclu que les réponses de l'habitus s'accompagnent d'un calcul stratégique tendant à réaliser sur le mode conscient l'opération que l'habitus réalise sur un autre mode, à savoir une estimation des chances supposant la transformation de l'effet passé en objectif escompté, il reste qu'elles se définissent d'abord, en dehors de tout calcul, par rapport à des *potentialités objectives*, immédiatement inscrites dans le présent, choses à faire ou à ne pas faire, à dire ou à ne pas dire, par rapport à un *à venir* probable qui [...] se propose avec une urgence et une prétention à exister excluant la délibération. (Bourdieu, 1980b, p. 89)

Ce sont donc les réponses de l'habitus, non-réflexives car immédiates, qui priment sur les effets possibles des opérations de rationalisation ; et ces réponses font de toute façon un travail de même nature que la rationalisation consciente, elles ajustent l'action en fonction du contexte et des effets probables. Bourdieu ne laisse donc que peu de latitude aux projets, aux capacités d'anticipation des acteurs, en tout cas pas au point de surpasser les impératifs de l'habitus.

Ce qui gouverne l'action pour Bourdieu, c'est donc ce qu'il appelle le « *sens pratique* » (ibid.). Découlant directement de l'habitus, il est construit par l'accumulation et l'incorporation des expériences, notamment, au premier chef, dans l'enfance. Cette acquisition progressive se passe largement de l'explicitation et de la mise en discours,

et pourtant le sens pratique est un ajustement très sophistiqué, très rationnel sans être rationalisé, car l'apprentissage se fait en grande partie par l'imitation et la répétition de schèmes éprouvés. En outre, le sens pratique résulte d'un ajustement par rapport aux actions d'autrui ; et si les actions trouvent un sens chez Bourdieu, c'est avant tout dans l'interaction sociale et dans le positionnement au sein d'un collectif. Ses concepts de champ et de capital, en effet, tendent à montrer que l'action individuelle est ajustée — et non générée — à un contexte de relations sociales. Le champ définit en effet un univers de pertinence pour certaines actions, qui ne font pas sens en dehors de cet univers. Et les capitaux résument en grande partie, pour Bourdieu, les profits que l'on peut trouver dans l'interaction sociale. Le capital économique est une matérialisation concrète de ces profits ; mais bien d'autres capitaux, dont le capital « dénié » qu'est le capital symbolique (*ibid.*, p. 200), participent de ce que Bourdieu désigne comme une « théorie générale de l'économie des pratiques » (*ibid.*, p. 209).

S'il y a donc une « raison » qui sous-tend, structure, organise les schèmes d'action, elle n'est que rarement traduite dans la conscience ou le discours. C'est donc, principalement, un *sens sans significations* que Bourdieu affirme être au principe de la pratique. Il s'agit d'une conception restreinte de la notion de sens, par rapport à la diversité et l'extensibilité de ses acceptions, comme on l'a vu plus haut. Le sens pratique de Bourdieu est de l'ordre de la *disposition*, et exclut délibérément les acceptions de l'ordre de la *direction* ou de la *signification*. Le travail des conceptions par les acteurs humains est donc un problème extérieur à la pratique pour Bourdieu ; comme on l'a vu ci-dessus, « les valeurs, les représentations, les symboles » y sont compris, mais à l'état de « pure pratique qui se passe de réflexion et de théorie » ; le travail de leur construction, de leur négociation, de leur renouvellement semble être d'un autre ordre. On peut contester cela en affirmant que ce travail est intégré à la pratique, et implique la conscience et la réflexivité, en réintégrant donc les significations dans la pratique. Cette position revient à contester la formule suivante de Bourdieu — qui cède probablement, cependant, à l'exagération stylistique : « *inculquer toute une cosmologie, une éthique, une métaphysique, une politique, à travers des injonctions aussi insignifiantes que « tiens-toi droit » ou « ne tiens pas ton couteau de la main gauche. . . » »* (*ibid.*, p. 117)

En effet, considérer qu'il faut réintégrer du sens à la pratique, c'est considérer qu'on ne peut pas, justement, construire et diffuser de telles choses — valeurs, discours, imaginaires, esthétiques. . . — à travers la simple imitation de schèmes récurrents, et à travers leur seule incorporation.

#### 2.1.4.2 Schatzki : l'intelligibilité pratique et l'organisation des pratiques

Cette remise en question du sens pratique et de l'habitus bourdieusiens est un point d'inflexion majeur de la théorie de la pratique, comme le résume Schatzki :

Cette invocation de la compétence de compréhension pratique soulève la question suivante : un ensemble d'activités peut-il être expliqué adéquatement par les seules compétences partagées ? Les approches de la pratique divergent sur ce problème. Parmi les oppositions à l'affirmation bourdieusienne de l'adéquation de l'habitus, il y a par exemple Barnes (et Giddens, et d'autres) qui insiste sur la nécessité d'adjoindre aux compétences une certaine combinaison de perception, de connaissance propositionnelle, de raisons et d'objectifs<sup>20</sup>. (Schatzki, 2001a, p. 17)

20. « This appeal to skillful practical understanding raises the question : can an array of activity be adequately explained by shared skills alone ? Practice approaches diverge on this issue. Opposing Bourdieu's affirmation of the adequacy of habitus, for example, is Barnes's (and Giddens's and others') insistence

L'opposition à la théorie bourdieusienne de la pratique, pour son caractère trop mécanique, routinier, non-réflexif ou encore amoral, est donc un point de départ pour un certain nombre d'explorations des sens de la pratique. C'est le cas de Schatzki, qui propose, en relation avec une critique de Bourdieu, sa propre version de l'« intelligibilité pratique ». C'est également le cas de Thévenot, qui propose de remettre au centre de la pratique les diverses conceptions du « bien » (voir la partie suivante).

Pour Schatzki, Bourdieu fait une erreur fondamentale à propos de la nature de la génération de l'action : « Bourdieu fait erreur sur sa propre théorie. Alors qu'il pense proposer une théorie de la génération de la pratique, il fournit en réalité un exposé de l'intelligibilité pratique, qui gouverne l'action de façon non-causale<sup>21</sup>. » (Schatzki, 1987, p. 120). Schatzki reconnaît là la pertinence de la notion d'*habitus* que propose Bourdieu, et plus largement de son élaboration théorique du sens pratique, que Schatzki traduit par « practical understanding », qui est de l'ordre des « skills », des compétences. Ce sens pratique est fait de l'accumulation de schèmes de compréhension et d'action dont l'efficacité est vérifiée par leur répétition. Mais Schatzki conteste l'extension abusive que Bourdieu donne à l'*habitus* ou au sens pratique dans la génération des actions humaines, autour d'un argument fondamental : la construction de l'intelligibilité, c'est-à-dire des schémas de compréhension du monde, est un processus totalement différent de la génération causale de l'action. Et l'*habitus* ne peut donc remplir ces deux fonctions à la fois ; une telle synthèse des dispositions individuelles ne remplit en réalité, selon Schatzki, que la première. Il affirme même que la façon dont Bourdieu décrit la génération de l'action, en incluant clairement des dispositions mentales (qu'il résume à des oppositions conceptuelles fondamentales) et une prise en compte des conséquences probables de l'action dans le futur proche, montre clairement qu'il traite en réalité de l'intelligibilité, malgré ses affirmations répétées sur l'intégration de tous ces éléments par le seul *habitus*. Et pour Schatzki, il est tout à fait pertinent de tenir l'intelligibilité pratique pour principe directeur de l'action ; mais selon lui, Bourdieu a cru décrire autre chose, un mode causal de gouvernement de l'action. Or l'intelligibilité pratique n'est que l'appréhension que les acteurs ont de l'action possible et pertinente, ce n'est pas un « algorithme » de l'action.

Schatzki propose donc sa propre réponse à la question du principe directeur de l'action : il s'agit bien de l'intelligibilité pratique, c'est-à-dire « ce qu'il fait sens de faire<sup>22</sup> » (*ibid.*, p. 113) pour un acteur donné dans une situation donnée. Elle gouverne l'action « en spécifiant ce que l'acteur fait ensuite dans le flux continu de l'activité<sup>23</sup> » (Schatzki, 2002, p. 75), car les acteurs, l'immense majorité du temps, font ce qui leur paraît faire sens — ce n'est pas toujours ce qui est le plus rationnel, cela peut aussi être ce qui paraît le plus « fou », le plus « flamboyant », le plus « prudent », etc. (Schatzki, 1987, p. 120). Cette intelligibilité pratique, ce qu'il fait sens de faire, est déterminée par une grande diversité de facteurs, incluant :

les états d'existence pour lesquels l'acteur est disposé à agir (par exemple des objectifs), ses idées et pensées, les règles, paradigmes, usages et les situations dont il ou elle est familier ou familière, les événements, objets, personnes et actions qu'elle ou il rencontre dans

that skills be supplemented by some combination of perception, propositional knowledge, reasons, and goals.»

21. « [Bourdieu] misunderstands his own theory. Although he thinks that he offers a theory of the generation of practice, he in fact provides an account of practical intelligibility, which governs action in a non-causal manner. »

22. « what it makes sense to do »

23. « It governs action by specifying what an actor does next in the continuous flow of activity. »

certaines contextes, les tâches et projets dans lesquels elle ou il est déjà engagée ou engagé, et, ce qui est particulièrement important, comment les choses comptent pour lui ou elle<sup>24</sup>. (ibid., p. 120-121)

En somme, l'intelligibilité pratique dans une situation précise est déterminée par un ensemble de conceptions et d'intentions, et par le contexte — aussi bien matériel qu'idéal et social — auquel l'actrice est confrontée. Mais cette intelligibilité reste bien de l'ordre des significations, donc de l'esprit, ainsi que d'ordre individuel (Schatzki, 1996, 2001b).

L'intelligibilité pratique est donc pour Schatzki le sens-signification de l'action. Mais sa théorie des pratiques sociales comprend également un autre volet, celui de l'*organisation* des pratiques, qu'on peut assimiler — ce que l'auteur ne fait pas explicitement — au sens-direction-communication de l'action, dans la mesure où c'est ce qui « fait tenir » les « dire et faire » comme pratiques partagées par un collectif d'individus. Si l'intelligibilité pratique est le sens *individuel* de l'action, l'organisation des pratiques est le sens *collectif* de l'action. L'organisation d'une pratique est pour Schatzki déterminée par trois éléments<sup>25</sup> : un ensemble de schémas de compréhension (« *a pool of understandings* »), un ensemble de règles (« *a set of rules* »), et une structure téléoaffective (« *a teleoaffective structure* ») (Schatzki, 2001b, p. 58).

Les schémas de compréhension peuvent être d'ordre pratique. Ce sont alors des compétences ou des capacités de faire sens d'un ensemble d'actions matérielles, et de les conduire en fonction de ce sens. C'est par exemple la maîtrise d'une préparation culinaire ou d'un assemblage mécanique. Ces schémas (Schatzki, 2002, p. 78-79) présentent une certaine ressemblance avec l'*habitus* bourdieusien, avec l'importante différence qu'ils ne déterminent presque jamais l'intelligibilité de l'action — laissant ce travail à l'intelligibilité pratique — mais ne font qu'assurer l'exécution maîtrisée d'actions. Ils organisent la pratique dans la mesure où plusieurs personnes comprennent de la même façon la conduite de ces opérations matérielles. Les schémas de compréhension peuvent également être d'ordre général (ibid., p. 88) ; ce sont alors plutôt des conceptions énoncées, qui peuvent être formalisées dans des discours, et qui visent une plus grande échelle, par exemple les conceptions morales, politiques, éthiques promues par une société donnée.

Les règles, second élément d'organisation des pratiques, sont des « *formulations explicites, des principes, des préceptes et des instructions qui enjoignent les personnes à accomplir des actions spécifiques, les orientent vers celles-ci ou les proscrivent* »<sup>26</sup> (ibid., p. 79). Elles organisent la pratique dans la mesure où les personnes les prennent en compte et y adhèrent.

Les structures téléoaffectives, enfin, sont l'assemblage des fins conscientes de l'action et des valeurs qui qualifient l'action : « *la téléologie, ce sont les orientations vers des fins, tandis que l'affectivité est la façon dont les choses comptent* »<sup>27</sup> (Schatzki, 2001b,

---

24. « What it makes sense to an actor to do, furthermore, is determined by a number of factors including : the states of existence for the sake of which the actor is willing to act (e.g. goals), his or her ideas and thoughts, the rules, paradigms, customs, and states of affairs with which he or she is familiar, the events, objects, people, and actions that he or she encounters in settings, the tasks and projects in which he or she is already engaged, and, most importantly, how things matter to him or her. »

25. Quatre dans certains textes (2002, par exemple), où il distingue schémas de compréhension pratiques (« *practical understandings* ») et généraux (« *general understandings* »).

26. « explicit formulations, principles, precepts, and instructions that enjoin, direct, or remonstrate people to perform specific actions »

27. « Teleology [...] is orientations toward ends, while affectivity is how things matter. »

p. 60). Ces fins sont « *hiérarchisées et normées* », et « *alliées à des émotions et même des humeurs*<sup>28</sup> » (Schatzki, 2002, p. 80). Ces structures sont donc ce qui se rapproche le plus de la construction consciente d'un projet d'action. Elles lient les pratiques, et définissent des collectifs, dans la mesure où un certain nombre de personnes se reconnaissent dans des objectifs communs, et dans des croyances ou des valeurs communes qui concordent avec ces objectifs.

L'organisation des pratiques, dans la théorie de Schatzki, recoupe en partie l'intelligibilité pratique, dont elle partage certains éléments de détermination (voir plus haut), par exemple les situations, les règles, les projets. Mais elles n'ont pas la même fonction par rapport à l'action, et surtout, l'organisation des pratiques est une dimension de la constitution du social — voire la dimension centrale de la constitution du social pour Schatzki et la plupart des théoriciennes et théoriciens de la pratique. Rapportée à la question du sens, l'organisation des pratiques sociales est en somme tout ce qui permet de donner des sens collectivement partagés aux actions.

#### 2.1.4.3 Thévenot : la conception du bien, la coordination et l'engagement

Thévenot, de son côté, partage un certain nombre des objectifs et postulats des théories de la pratique, notamment l'opposition aux théories rationalistes de l'action, et la volonté d'explorer le déroulement « en temps réel » de l'action humaine. Comme Schatzki, il développe une conception en partie basée sur la théorie de Bourdieu et sur sa critique. Et comme Schatzki, il souhaite proposer une exploration poussée du « pourquoi » de l'action.

Sa critique de Bourdieu tient principalement à celle d'une notion d'habitus considérée comme un déterminisme trop poussé de l'action. Elle en conteste la rigidité, le fait que l'habitus semble « emprisonner » les acteurs, et le caractère univoque, mal adapté à la pluralité des modèles d'action développés par l'acteur humain. Thévenot s'oppose en outre aux conceptions trop « neutres » de l'action, qui dépouillent l'acteur de toute réflexion sur le *bien* :

Mon objectif est en effet de re-moraliser la sociologie. Il serait facile de mal interpréter ceci, je précise donc : par l'élément moral, j'entends les conceptions variées du bien, qui apparaissent aux endroits où les sciences sociales identifient habituellement des facteurs causaux tels que les intérêts ou les dispositions, et non la « moralité » au sens étroit<sup>29</sup>. (Thévenot, 2001, p. 67)

Thévenot cherche donc explicitement un *sens* qui dirige les pratiques sociales ; il affirme que la « *force qui gouverne chaque régime pragmatique* » est « *une certaine conception du bien* »<sup>30</sup> (*ibid.*, p. 67). Cet élément est pour lui crucial car il est au fondement du social, il est la base qui permet de créer du commun. Ce postulat fait écho aux « structures téléoaffectives » de Schatzki, qui organisent les pratiques par la communauté de valeurs et de projets. Et comme en réponse aux propositions de Schatzki, Thévenot admet que l'on peut désigner cette structuration par la conception du bien comme « *le fait de faire sens de* » (« *making sense of* »), si toutefois l'on reconnaît qu'il

28. « a range of normativized and hierarchically ordered ends, projects, and tasks, to varying degrees allied with normativized emotions and even moods »

29. « In fact, my aim is to re-moralize sociology. It would be easy to misunderstand what is meant by this, so I raise a flag of caution. For, by the moral element I mean various conceptions of the good, and these appear in places where social scientists usually identify causal factors such as interests or dispositions and not only in 'morality' in the narrowed sense. »

30. « the force that governs each pragmatic regime [...] is based on some conception of the good ».

y a derrière cette notion de sens bien plus que du langage, de la signification, des conceptions (*ibid.*, p. 67).

La notion centrale de la théorie de l'action de Thévenot est donc celle de « régime d'engagement », parfois traduite par « régime pragmatique ». Il s'agit de sa réponse au souci d'exprimer la diversité des modes d'action et de conduite de l'action, ainsi que de montrer comment ces modes d'action sont *coordonnés*. Cette coordination tient essentiellement, pour Thévenot, à la négociation constante entre une certaine conception du bien et le contexte évolutif de l'action :

La tension générale se joue entre une certaine conception du bien qui gouverne l'intervention et une certaine réponse en retour de la réalité vers l'agent. J'emploie le terme d'engagement précisément car il capture le lien entre ces deux orientations. Utilisé dans les théories de la pratique, il désigne en général un ajustement matériel avec le monde. Mais il possède une deuxième acception, qui pointe vers une dimension politique ou morale<sup>31</sup>. (*ibid.*, p. 68)

Pour Thévenot, comprendre la façon dont les acteurs conduisent l'action implique donc de saisir cet aller-retour constant entre des conceptions du bien, cette dimension « morale » qui peut aussi bien être une éthique universalisante qu'un intérêt ou un plaisir privé, et les réponses et réactions de l'environnement aux actions de l'individu. L'action est donc irréductiblement contextuelle :

Le rapport à l'environnement est déterminant pour appréhender une conduite, pour guider la sienne propre à partir d'une certaine saisie d'éléments pertinents de la situation, et pour s'assurer de celle d'autrui. [...] Il nous faut caractériser le régime d'un ajustement dynamique prenant appui sur cet environnement. (Thévenot, 2006, p. 13)

On voit donc que Thévenot aborde la question du sens de l'action sur deux plans au moins : le sens moral, qui se trouve plutôt du côté du sens exprimé, du sens-signification; et la *coordination*, qui est à cheval entre le sens-direction et le sens-communication-signification. En effet, la coordination, qui est au principe de ces régimes d'engagement (*ibid.*, p. 11-14) est à la fois d'ordre individuel et d'ordre collectif; c'est la mise en concordance de l'action avec des projets, des valeurs, des attentes, des situations, etc., à la fois par l'habitude et la réflexivité et par le partage des schémas de compréhension et la mise en commun des valeurs. Et de la même manière que Schatzki, Thévenot insiste sur le fait que cette *communication* n'est pas seulement d'ordre discursif, mais s'inscrit aussi dans la matérialité de l'action :

La communication n'est pas seulement entendue ici comme transmission d'un sens ou d'une information. Le terme désigne des façons diverses de rendre commun : par le mouvement d'un corps communiqué à l'autre qu'il étreint, par la liaison d'une pièce qui communique avec une autre dans laquelle elle donne. La notion de communication se fait alors plus concrète, matérielle, et plurielle dans ses canaux, que ne l'implique son acception informationnelle étreinée. (*ibid.*, p. 8)

Pour Thévenot, cette exploration des fondements de la communication revient à interroger les fondements du social. L'établissement de ce cadre théorique conduit Thévenot à forger trois grandes catégories, trois modes plus ou moins élaborés de coordination, trois principaux *régimes d'engagement*, qui se distinguent principalement par l'échelle de « pertinence » de l'action, de l'individu à la société dans son ensemble, et la nature ou le type de « bien » invoqué (qui a aussi une dimension scalaire, donc dépend en

---

31. « The general tension is between some kind of good which governs the intervention and some sort of response that comes back to the agent from reality. I employ the term engagement precisely because it captures the link between these two orientations. When used in theories of practice, it usually signifies a material adjustment with the world. But it has a second acceptance which points to a moral or political covenant. »

partie de l'échelle pertinente de l'action). Ce sont (1) « l'action en public », celle qui « implique que les conduites soient réfléchies au sens où elles prennent en compte leur reflet sur les autres en public », et qui est donc gouvernée par des principes relevant de la politique et de la morale (Thévenot, 2006, p. 8-9); (2) l'action de « l'individu, dans son autonomie, ses choix, ses décisions, ses projets, ses stratégies, sa rationalité, ses intérêts », caractérisée par des conduites dirigées par une réflexion et un projet, facilement formulables en termes d'intérêt et d'objectif, mais dont les tenants et aboutissants n'ont pas nécessairement vocation à être communiqués (*ibid.*, p. 9-10); et enfin (3) les « pratiques », « apparentées à des habitudes irréfléchies et incorporées », à des « routines » (*ibid.*, p. 10-11). Ces dernières sont d'un intérêt tout particulier pour Thévenot car elles sont aux frontières de la mise en commun, donc aux frontières du social, dans la mesure où elles sont particulièrement difficiles à communiquer et formuler par le langage, car elles relèvent de l'intimité et de l'habituatation corporelle. Cette conception des pratiques, on l'a déjà noté, est beaucoup plus restrictive que celle de Schatzki, elle ne touche qu'à un domaine bien spécifique de l'action; mais elle se concentre sur un objet crucial pour le courant des théories de la pratique, cette dimension de l'action qui échappait largement aux théories antérieures et qui permet d'explorer la diversité des mécanismes de génération et de coordination de l'action, en couvrant aussi bien le matériel que l'idéal, le corporel aussi bien que l'intellectuel, l'habituel aussi bien que l'exceptionnel, etc.

La notion d'*engagement* telle que la conçoit Thévenot me paraît une synthèse particulièrement efficace pour une théorie de la pratique; en outre, elle porte une connotation d'intensité et de forte implication qui la rend particulièrement appropriée pour traiter de mon objet de recherche, les pratiques touristico-sportives de nature.

La notion répond particulièrement bien à l'objectif des théories de la pratique de proposer une analyse plus réaliste de l'action et du social, une analyse qui ne considère l'action ni comme un froid calcul, dépassionné et rationnel; ni comme une pure affaire d'imaginaires, de conceptions, d'aspirations esthétiques ou existentielles; ni comme le résultat mécanique de contingences, de règles ou de structures. Le concept d'*engagement* me semble un juste milieu, ou plutôt une synthèse efficace, de la dichotomie entre conception et action, que les théories de la pratique entendent dépasser: l'*engagement* est à la fois de l'ordre du projet, de l'intellect (on s'engage par exemple dans un mouvement politique, dans une tâche de longue durée), et de l'ordre de l'entrée dans une configuration matérielle (de manière particulièrement explicite en français, comme le mentionne Thévenot avec les exemples d'une clef engagée dans une serrure ou d'une voiture engagée dans une allée). Certaines expressions courantes font très clairement le lien entre ces deux dimensions: « *s'engager dans une voie, sur un chemin* », par exemple, utilisée pour évoquer aussi bien une voie de circulation qu'un choix de vie. Le concept d'*engagement* est particulièrement intéressant, également, pour désigner la façon dont les actions sont contextuelles; il signifie l'importance de l'environnement matériel aussi bien que social, il signifie un projet, des intentions, des aspirations, qui doivent continuellement s'adapter aux réponses et aux réactions de l'environnement. L'aptitude à se mouvoir entre les « régimes d'*engagement* » relève de cette adaptation contextuelle; et si Thévenot choisit de catégoriser ces régimes en fonction d'un « degré de socialité » de l'action, on peut tout à fait, en déplaçant la focale, différencier les modes d'*engagement*<sup>32</sup> selon d'autres critères, de l'ordre de la relation matérielle à l'environnement par exemple. C'est le cas lorsqu'on distingue différentes

32. Je donnerai donc à la notion d'*engagement* un spectre d'application assez vaste, de l'action politique

activités sportives dans un même lieu : une même pente enneigée peut ainsi être le contexte matériel d'une ascension avec piolets et crampons comme d'une descente à skis.

La notion d'engagement insiste enfin sur cette idée du « bien », d'horizon « moral », constamment présente dans cet ajustement processuel qu'est l'action. Pour ce qui est des pratiques de loisir, cet horizon de la pratique peut à mon sens être précisé d'emblée — et cela nous éloigne explicitement de l'acception restrictive du terme « moral » : l'idée de bien qui gouverne la pratique est de l'ordre de l'appréciation (« enjoyment »), de la satisfaction, d'ordre hédonique, esthétique ou ludique, en tout cas prioritairement égocentrique. Car les pratiques de loisir se distinguent, par l'absence d'« obligation », des pratiques à visée utilitariste, éthique ou politique (voir partie 1.1.1.1). Bien sûr, les frontières entre ces différentes catégories ne sont pas hermétiques : les pratiques de loisir peuvent tout à fait toucher à des « idées de bien » au-delà de la satisfaction directe, et répondre à des aspirations existentielles, morales, esthétiques, sociales, etc. Mais c'est la primauté de la satisfaction personnelle directe qui définit le loisir. Dans le cas contraire, la pratique relève plutôt du travail (ce qui distingue le voyage d'affaires du tourisme), ou de l'action politique (ce qui distingue la manifestation du défilé), ou de l'action humanitaire (ce qui distingue le bénévolat international du tourisme), etc.

Et la dimension axiologique de la notion d'engagement porte une connotation sur laquelle il me paraît utile de s'attarder : dans le discours commun à tout le moins, l'engagement désigne souvent une implication *intense* dans l'action. Lorsqu'on affirme être « engagé », par exemple dans un mouvement politique, dans une relation amicale ou amoureuse, dans une activité de loisir ou encore par un contrat, cela implique l'idée que l'action et son contexte nous *préoccupent*, que ce n'est pas sur le mode de l'indifférence ou de l'automatisme que se déroule l'activité, mais bien sur le mode de la réflexivité, de l'attention, du projet, de la dépense d'énergie, etc. Cela implique également — et cela vaut pour les engagements à dominante matérielle — qu'il est difficile de faire marche arrière. Cette connotation rend à mon sens la notion particulièrement adaptée pour le tourisme comme pour toutes les autres pratiques lourdement investies de sens, d'émotions, de projets. L'engagement dans la pratique touristique est à la fois matériel, corporel, esthétique, éventuellement politique ou moral, existentiel, sensoriel, social (au sens de sociabilité)... Et toujours d'une certaine intensité. Cette connotation correspond bien, également, à l'activité sportive, qui n'est en réalité qu'une intensification d'une activité physique toujours en cours. Faire du sport, c'est imposer à son corps un régime d'activité supérieur à la normale, afin d'en éprouver ou d'en améliorer le fonctionnement. Et la recherche de l'intensité dans le sport ne se limite pas à cette dimension métabolique : elle peut aussi concerner le sentiment du collectif, ou encore le sentiment du risque, qui est une composante importante de nombre de sports dits de nature.

En combinant tourisme et sport, les pratiques touristico-sportives combinent donc deux modes d'engagement intense avec le monde, que l'on conçoit souvent en opposition avec des modes d'engagement quotidiens perçus comme monotones, superficiels, peu stimulants<sup>33</sup>. L'hypothèse majeure de ce travail, telle qu'on la développera plus loin, est que les pratiques touristico-sportives de nature sont symptomatiques d'une tendance de nos cultures contemporaines, celle de la recherche d'un engagement in-

---

à l'action corporelle, et distinguerai éventuellement des *modes d'engagement* selon divers critères, mais réserverai l'expression de *régimes d'engagement* à l'usage spécifique qu'en fait Thévenot (2006).

33. C'est là la « *quest for excitement in unexciting societies* » d'Elias et Dunning (1986).

tense avec le monde. Cette tendance concerne les évolutions des loisirs et du tourisme, mais elle contribue également à brouiller les frontières traditionnelles de ces deux domaines : on refuse, de plus en plus, de limiter les modes d'engagement intenses aux espaces-temps du temporaire ou de l'exceptionnel.

### 2.1.5 La géographie et les théories de la pratique

Les théories de la pratique sont, en somme, des théories de l'engagement courant dans le monde et dans la société. Ce sont des théories qui ne peuvent se passer d'une dimension sur la réflexion spatiale, et qui en retour constituent des outils privilégiés pour la science géographique. J'évoquerai ici les fondements contextualistes des théories de la pratique, qui en font des théories situées, spatialisées ; j'évoquerai également les concepts d'« habiter » et de « spatialité » tels qu'ils sont développés en géographie, où ils importent certains éléments des théories de la pratique et les font progresser. Ces éléments ne constituent cependant qu'un aperçu des contributions et enrichissements mutuels des géographies et des théories de la pratique, qui constituent une question bien trop vaste pour être traitée ici, que d'autres auteurs ont travaillée en profondeur (Everts, Lahr-Kurten et Watson, 2011 ; Schäfer et Everts, 2019 ; Stock, 2015b).

#### 2.1.5.1 L'espace au fondement du contextualisme

Les théories de la pratique sont intrinsèquement *contextualistes*, ce qui signifie qu'elles étudient les actions humaines et les faits sociaux dans leur intégration à un contexte, dans leurs relations, plutôt qu'à partir de leurs essences ou qualités.

Dans l'approche contextuelle [...], l'activité humaine est traitée comme un événement social dans son environnement spatial et temporel immédiat, et les catégories qui en découlent sont fondées sur une propriété d'« ensembléité » qui n'admet pas de division. [...] L'approche contextuelle est une tentative de capturer le *flux de l'agentivité humaine* en tant que série d'événements situés dans l'espace et le temps<sup>34</sup>. (Thrift, 1983, p. 28)

Cette perspective contextualiste s'oppose, selon Thrift, au « compositionnalisme », qui divise l'activité humaine en grandes catégories qui se combinent pour expliquer la société (*ibid.*, p. 28) ; et selon Schatzki, au « nominalisme », qui explique le social par « *les propriétés et relations des entités qui composent la vie sociale* » (2002, p. XIV). Mais la définition du contextualisme par Schatzki diffère quelque peu : il s'agit bien selon lui de la perspective selon laquelle le social doit être analysé en contexte, mais cette contextualisation n'inclut pas nécessairement l'attention au « flux » de l'action humaine évoqué par Thrift, elle peut par exemple se contenter de passer par les structures. Plus proche du contextualisme tel que défini par Thrift est la perspective présentée par Schatzki comme l'« ontologie de site » (*ibid.*, p. XI) : il s'agit d'une forme de mise en contexte qui reconnaît la responsabilité des individus dans la conduite des actions, et qui se concentre sur la théorisation de l'intégration de ces individus, de leurs actions et de leurs qualités, dans des milieux, c'est-à-dire des contextes. Il y a donc bien chez ces deux auteurs — et, selon eux, chez tous les auteurs fondant leur analyse sur les pratiques — un postulat initial qui les éloigne d'une vision « catégorielle » du social, pour aller au plus près d'une action en train de se faire, entièrement prise dans une

34. « In the contextual approach [...], human activity is treated as a social event in its immediate spatial and temporal setting and the categories so derived are based on a property of « *togetherness* » that must not be split asunder. [...] the contextual approach is an attempt to recapture the flow of human agency as a series of situated events in space and time. »

« toile » de relations avec les choses et les êtres, entièrement intégrée à un ensemble de contextes.

Et la dimension spatiale, comme la dimension temporelle, est un des éléments centraux de constitution de ces contextes, comme en témoignent les formulations de Thrift et de Schatzki (bien que pour ce dernier, l'espace ne soit qu'un type de « site » parmi d'autres (*ibid.*, p. 63)). Les théories de la pratique remettent donc explicitement au cœur de l'analyse la dimension spatiale des faits sociaux et de l'action, parmi les autres composantes essentielles des contextes, telles que les échanges interpersonnels, les cadres institutionnels, etc. Si la théorie bourdieusienne n'abordait que de manière allusive la dimension spatiale des contextes de l'action, les travaux plus récents le font de manière plus explicite. Cela va de pair avec une attention accrue au rapport entre monde social et matérialité : alors que l'intérêt de Bourdieu pour celle-ci se limitait à la question de l'incorporation, on reconnaît aujourd'hui largement, à la suite notamment des apports de la géographie et de la théorie de l'acteur-réseau, l'importance pour l'action du monde biophysique, des objets, ou encore des mobilités. On l'a vu plus haut, Thévenot utilise ainsi un terme explicitement spatial, celui d'*environnement*, pour caractériser la coordination de l'action : « *un ajustement dynamique prenant appui sur cet environnement* » (2006, p. 13). De même que pour le « site » de Schatzki, cet environnement est loin de se limiter à l'espace ou même à la matérialité, mais le choix de ces termes est symptomatique de la centralité de l'espace pour penser la pratique. Et Thévenot développe cette question de la matérialité de l'action en affirmant son souci d'un « réalisme » qui prenne en compte de manière centrale la « *dynamique de l'engagement matériel entre un agent et son environnement*<sup>35</sup> » (Thévenot, 2001, p. 5). Pour lui, cela implique (*ibid.*, p. 12-13) d'analyser en détail chaque situation matérielle dans la perspective de l'engagement ; d'analyser la façon dont cet engagement matériel est intégré par les acteurs à des modèles de coordination ; et enfin de comprendre comment certains modes de coordination entrent dans un régime commun, donc prennent une dimension sociale. Au-delà donc de la question de la matérialité de l'action, il explore les façons dont la matérialité peut co-construire la dimension sociale de l'action. À partir de l'exemple du régime de familiarité à l'œuvre dans l'environnement domestique, il affirme que ce qui est partagé, commun, social, ce n'est pas le geste en lui-même, l'action matérielle, mais c'est bien le régime d'engagement dans lequel ce geste fait sens (*ibid.*, p. 13), en l'occurrence la reconnaissance d'une relation familière aux espaces et aux objets du foyer. Ce régime de familiarité est particulièrement intéressant pour lui car c'est celui où la relation à l'environnement matériel est la plus spontanée, la plus incorporée, donc la moins facilement communicable ; c'est donc le régime d'engagement le plus directement matériel, c'est-à-dire le moins conceptuel ou intellectuel. Il s'agit d'un cas-type où on ne peut comprendre l'action humaine si l'on s'en tient au registre des discours et des abstractions, et où, donc, est particulièrement nécessaire une analyse poussée du rôle de la matière et de l'espace pour cette action.

Schatzki affirme lui aussi prendre au sérieux les dimensions matérielles des pratiques, et en particulier la dimension spatiale, ce qu'il résume par la formule suivante : « *social practices make and have spaces* » (« les pratiques sociales font et ont des espaces ») (Schatzki, 2015, § 2). Cela signifie, essentiellement, qu'il faut intégrer à la perspective constructiviste la dimension spatiale : les pratiques sociales ont lieu dans et avec l'espace, et simultanément elles le construisent. Ce principe est inscrit dans

---

35. « the dynamics of this material engagement between an agent and his environment »

la conceptualisation de Schatzki des ordres et des arrangements (Everts, Lahr-Kurten et Watson, 2011 ; Schatzki, 2002) : les ordres sociaux sont pour lui la façon dont les différentes entités (personnes, objets, etc.) sont reliées et positionnées les unes par rapport aux autres. L'effet de ces ordres est que « *la vie sociale présente toujours relationnalité, signification et positionnement mutuel*<sup>36</sup> » (Schatzki, 2002, p. 38). L'espace est donc une composante essentielle de ces ordres, notamment dans leur dimension matérielle. Dans cette perspective, les « phénomènes sociaux » peuvent selon Schatzki être considérés comme des « *faisceaux pratiques-arrangements* », ensembles de pratiques et d'arrangements matériels interreliés, qui sont « *intrinsèquement spatiaux* » selon deux principales modalités :

Premièrement, les arrangements matériels compris dans un faisceau, qui incluent les corps des personnes accomplissant les actions qui constituent les pratiques de ce faisceau, forment des configurations spatiales objectives. [...] Deuxièmement, ils contiennent des espaces-temps d'activités entremêlés. [...] La composante spatiale de ces espaces-temps comprend des ensembles de lieux et de chemins, le lieu étant le lieu où accomplir telle ou telle action, et le chemin étant le moyen de passer d'un lieu à l'autre<sup>37</sup>. (Schatzki, 2015, § 5-6)

On retrouve ici une version de la distinction traditionnelle entre des espaces objectifs, c'est-à-dire, selon les précisions de Schatzki, qui ne nécessitent pas l'action ou le discours humain pour perdurer (*ibid.*, § 5), et des espaces vécus ou pratiqués. Une telle prise en compte de l'espace dans les pratiques permet notamment à Schatzki de repenser les phénomènes sociaux de grande dimension, tels que les institutions : ils peuvent être selon lui rapportés à des faisceaux de pratiques et d'arrangements matériels, et doivent leur caractère collectif à l'imbrication des espaces-temps d'activités de nombreuses actrices et acteurs. Toute organisation de grande dimension est donc intimement liée, pour Schatzki, à une organisation collective de pratiques s'appuyant sur — et créant — des arrangements matériels.

Commentant ces développements de Schatzki, Stock (2015b) reconnaît l'importance majeure, pour la géographie mais aussi pour les sciences humaines et sociales en général, d'une telle théorisation élaborée des pratiques intégrant en son cœur la dimension spatiale : « *L'avantage analytique réside dans l'articulation entre ce qui a été traditionnellement conçu comme deux blocs opposés. Cela ouvre la voie à une conception des arrangements spatiaux comme fonctionnant uniquement à travers les pratiques*<sup>38</sup> » (*ibid.*, § 7). Ainsi, des espaces traditionnellement considérés comme objectifs, tels que la place urbaine — c'est l'exemple proposé par Stock — ne peuvent plus être envisagés en dehors des pratiques qui les traversent, leur donnant leurs fonctions, et en réalité leur essence. Mais Stock (*ibid.*, § 4) voit là une conception heideggérienne de l'espace, restrictive car elle omet une part importante des relations à l'espace entretenues par les humains, telles que « *le sens du lieu, l'identification au lieu, les compétences spatiales des humains, l'imaginaire géographique, les techniques spatiales et les dimensions*

36. « All social life exhibits [...] relatedness, meaning, and mutual positioning. »

37. « Bundles are inherently spatial in two key ways. First, the material arrangements that a bundle encompasses, which include the bodies of the people who perform the actions that make up the practices in the bundle, form objective spatial configurations. [...] A second way practice-arrangement bundles are inherently spatial is that they contain interwoven activity timespaces (see Schatzki 2010). [...] [Activity timespace's] spatial component embraces arrays of places and paths anchored at material entities, where a place is a place to perform such and such an action and a path is a way from one place to another. »

38. « The analytical advantage lies in articulating what has traditionally been conceived as two opposing blocs. It further allows for an understanding of spatial arrangements that function only through practices. »

*symboliques des lieux*<sup>39</sup> ». Les propositions détaillées dans la section qui suit visent notamment à pallier ces lacunes.

### 2.1.5.2 Habiter, spatialité : des propositions conceptuelles pour traduire en géographie les théories de la pratique

Ces efforts ont abouti en géographie à différentes propositions conceptuelles, parmi lesquelles la *spatialité* et l'*habiter*.

C'est notamment Stock (2004, 2007, 2015a) qui propose une réflexion sur l'habiter fondée sur les théories de la pratique. Le concept est porteur d'un long héritage en philosophie et en géographie, mais il y a principalement servi à théoriser les ancrages des individus dans l'espace; Stock entend débarrasser le concept de ce sens traditionnel, qui le restreint dans le langage commun aux lieux de la résidence, pour permettre d'englober un spectre bien plus large des engagements des humains avec l'espace. Il propose d'englober dans le concept d'habiter la dimension active du rapport aux lieux (et notamment la mobilité dans et entre les lieux), ainsi que la diversité des lieux habités par une même personne. Il propose donc de définir l'habiter comme « *faire avec de l'espace* » plutôt qu'« *être dans l'espace* » (2004, 2007, p. 104), c'est-à-dire de fonder l'habiter sur les pratiques et les actions plutôt que sur les ancrages et les positions. C'est donc une formulation qui découle directement des théories de la pratique. Dans la droite ligne de ces perspectives, l'habiter doit englober les conceptions aussi bien que les actions, il faut le penser comme une « *articulation entre pratique des lieux et signification des lieux* » (Stock, 2004, p. 1), afin de repenser les façons dont les individus tissent leurs rapports aux lieux, en observant ce qu'ils y font concrètement aussi bien que les manières dont ils en font sens. Dire que l'on « *fait avec l'espace* », c'est également dire qu'on le *mobilise* dans l'action, qu'il est comme une matière première pour l'action : on doit « *mettre les mains dedans* », on s'y confronte, et on ne peut pas ne pas y être immergé. Partant, l'espace est à la fois matière de problèmes et de ressources, il est un tissu de « *conditions de possibilité* » (Stock, 2007, p. 117-118) des pratiques. Une telle conception peut se traduire par exemple par l'analyse de « *situations* » où l'espace, parmi les éléments qui définissent la situation, contribue à former des « *épreuves* » auxquels les acteurs sont confrontés (Lussault et Stock, 2010); ainsi l'espace est partie intégrante des configurations, toujours problématiques et en constante évolution, qui constituent l'action. Ce modèle d'analyse de l'espace est directement inspiré de certains développements de la sociologie pragmatique (Boltanski et Chiapello, 2011; Boltanski et Thévenot, 1991; Chateauraynaud, 1991). Il est complété par un modèle des « *compétences spatiales* » humaines (Lussault, 2007, 2009; Lussault et Stock, 2010) qui permettent d'affronter plus ou moins bien ces épreuves, et qui peuvent être regroupées, dans une perspective bourdieusienne, « *au sein du capital spatial, c'est-à-dire l'ensemble intériorisé des modes de relations (intellectuelles et pratiques) d'un individu à l'espace-ressource* » (Lussault, 2007, p. 187). Ces manières d'intégrer l'espace à l'action viennent donc utilement compléter, en s'en inspirant, (1) l'analyse de la coordination telle que la développent Thévenot et ses collègues, qui découle du souci de rendre compte de la façon dont l'action humaine est toujours déterminée à travers l'environnement et les réponses de l'environnement, et (2) l'analyse bourdieusienne par l'habitus, construction récursive de schèmes d'action à l'efficacité constamment évaluée. L'intégration de

39. « *sense of place, identity with place, spatial competences of humans, geographical imaginary, spatial techniques and symbolic dimensions of places* »

la réflexion sur l'espace est un des efforts nécessaires de « dépliement » de cet habitus : en montrant comment l'espace est mobilisé dans l'action, aussi bien concrètement que conceptuellement, on ouvre la « boîte noire » de l'habitus, on en déploie quelques-uns des ressorts et des rouages.

Stock (2015b) propose donc une formulation plus efficace en ce qu'elle reconnaît plus complètement la diversité des implications de l'espace : « *La spatialité des pratiques, plutôt que les espaces des pratiques, pourrait indiquer les effets que porte la co-constitution de l'espace et de la pratique*<sup>40</sup> » (ibid., § 4). La *spatialité* peut en effet être avancée comme un concept-clef pour la géographie. C'est une des traductions majeures des théories de la pratique dans cette discipline.

La notion de *spatialité* participe du même effort conceptuel que ces théories de l'habiter et des pratiques de l'espace ; elle vise également à réorienter la géographie vers l'action et la relation, à l'éloigner d'une conception de l'espace comme un contenant donné et fixe. Au niveau le plus général, comme concept de haut degré d'abstraction donc, elle se définit ainsi :

Spatialité : les modes d'implication de l'espace dans la constitution et la conduite de la vie sur Terre<sup>41</sup>. (Gregory, 2009, p. 715)

... faire du mot un descripteur, à un niveau général, de la dimension spatiale de l'(inter)action des opérateurs d'une société. (Lussault, 2003, p. 867)

Si la première définition reste plus ambiguë sur son champ d'application, la seconde restreint explicitement la spatialité au domaine de l'action. Elle ne peut donc pas désigner l'espace dans son acception d'étendue, de disposition d'objets ou de contenant. Elle ne peut pas non plus s'appliquer à des réalités inertes ou statiques (sauf éventuellement à leur accorder un rôle d'actant, comme peut le faire la théorie de l'acteur-réseau). Lussault entend donc rejeter, pour la notion de spatialité, l'acception de « *simple descripteur de l'aspect spatial d'un phénomène* » (Lussault, 2007, p. 147). Il rejette également, parce qu'elle lui paraît non suffisante bien qu'intéressante, une deuxième acception, proche de la première, mais qui se limite aux *objets de société* : la spatialité recouvrirait alors « *le fait que tout objet de société possède une dimension spatiale* » (ibid., p. 147). D'un point de vue sémantique cependant, on voit mal comment la notion de spatialité peut contenir en elle-même un tel postulat. En revanche, elle peut effectivement être explicitement limitée au champ du social, et être donc définie, c'est ce que je propose, comme *dimension spatiale des phénomènes sociaux*. Et si l'on se place dans une perspective pragmatique, on peut arguer du fait que cette dernière acception se confond presque avec la définition finalement retenue par Lussault. Cette perspective revenant en effet à considérer que le constituant de base du social, ce sont les pratiques, l'action, son application à l'espace conduit à affirmer que l'espace n'est social qu'en tant qu'il est constitué par l'action. Il n'y a pas de raison donc de s'interdire de parler des « spatialités » d'une réalité biophysique ou d'un ensemble d'objets inertes : on peut parler des spatialités d'une forêt ou d'un réseau ferroviaire si l'on admet que l'expression est équivalente à « *dimensions spatiales des phénomènes sociaux relatifs à* » la forêt ou au réseau ferroviaire. Pour la forêt, ces spatialités engloberaient par exemple des usages récréatifs et l'intégration à un réseau de commerce du bois ; pour le réseau ferroviaire, elles engloberaient bien sûr l'ensemble des projets de mobilité

40. « The spatiality of practices rather than the spaces of practices could indicate the effects the co-constitution of space/practice has »

41. « Spatiality : the modes in which space is implicated in the constitution and conduct of life on Earth. »

des personnes qui y circulent, mais aussi par exemple l'obstacle au passage que telle portion de voie constitue dans tel ensemble de parcelles agricoles. Il est alors clair que les étendues, les répartitions, les dispositions — c'est-à-dire les dimensions spatiales telles que traditionnellement conçues — ne sont envisagées qu'en tant qu'elles sont les produits et les environnements des pratiques humaines. Lussault arrive en fait à une conception similaire en empruntant à la théorie de l'acteur-réseau pour inclure les réalités non-humaines aux opérateurs de la société. Mon choix est plutôt de limiter le champ de l'action aux humains (à la suite de Schatzki, voir plus haut), et de considérer que les réalités non-humaines sont *impliquées dans* l'action plutôt qu'*en action*. Je retiens donc la définition suivante pour ce concept de spatialité : « *dimension spatiale des phénomènes sociaux* ». Une telle acception permet à mon sens de dire plus clairement que le concept ne se limite pas aux caractéristiques et compétences des acteurs et actrices.

Quoi qu'il en soit, ces différentes acceptions convergent sur la nécessité, à travers la notion de spatialité, de considérer l'espace comme une composante ou une dimension des sociétés et actions humaines. Lussault le formule comme un postulat fondamental : « *toute activité engage une relation de l'opérateur à la dimension spatiale (idéelle ou/et matérielle) de la société* » (*ibid.*, p. 181). Et c'est le rôle de la géographie de faire de cette dimension un objet d'étude et de montrer sa pertinence pour l'analyse du social. La notion de spatialité implique ensuite, comme exposé ci-dessus à propos de la formulation « faire avec l'espace », de considérer que l'espace est une catégorie pertinente de l'action : l'espace y est *en jeu*, il participe pleinement de la détermination des possibilités, des projets, des conditions. Il peut notamment être mobilisé comme ressource ou contrainte, et peut l'être de manière plus ou moins consciente chez les acteurs. Tout cela revient à mettre la dimension spatiale sur le même plan que, par exemple, la dimension économique, qui est reconnue — beaucoup plus largement — comme une composante essentielle des sociétés et de l'action.

Considérer que l'espace traverse de part en part le social, et s'attacher à décrire l'action dans sa matérialité, cela nécessite aussi de poser la question du corps dans les spatialités. C'est en effet un intermédiaire incontournable de toute connaissance et pratique du monde. Et si les sociétés ne se résument certes pas à des interactions matérielles entre des corps individuels, de même que la dimension spatiale des sociétés ne se résume pas aux appréhensions par les corps de leur espace immédiat, nombre d'auteurs ont affirmé qu'il faut compter la corporéité parmi les principes premiers de constitution du social. Les apports de la phénoménologie, qu'on développera plus loin, ont conduit la géographie, en même temps qu'elle explorait l'approche par les pratiques, à envisager le corps humain comme l'échelle fondamentale de production de nos spatialités. Simonsen résume ce positionnement en qualifiant le corps de « *plus proche géographie* » — *une spatialité sociale constitutive projetée vers les autres échelles socio-spatiales*<sup>42</sup> » (Simonsen, 2007, p. 175). Dans cette perspective, l'ensemble des spatialités (qu'il n'est pas nécessaire de qualifier de « sociales » dans le sens que je donne au concept) est alors considéré comme prenant racine dans celles du corps, et les dimensions spatiales supérieures, le « global » par exemple, ne sont atteintes qu'à *partir* de cette échelle corporelle. Mais insister sur les rapports corporels à l'espace ne doit pas nous conduire, dans une perspective trop étroitement phénoménologique, à ne plus considérer que les aspects matériels ou directement perçus de l'espace.

---

42. « "the geography closest-in"—a constitutive social spatiality reaching out towards other socio-spatial scales »

Les rapports à l'espace sont toujours à la fois idéels et matériels (Lussault, 2003); les pratiques de l'espace impliquent toujours le faire et la signification (Stock, 2004); les pratiques sociales sont constituées de « faire » et de « dire » (Schatzki, 2002). La notion de spatialité doit également faire cette synthèse pour constituer une approche pragmatique du social dans ses dimensions spatiales.

Les théories de la pratique, traduites dans le concept de spatialité, intéressent donc la géographie en ce qu'elles permettent d'exposer la diversité et la cohérence des mobilisations de l'espace par les acteurs sociaux, par exemple la dispersion spatiale de pratiques partagées par un certain nombre d'individus formant communauté. Ainsi, dans la même perspective que Schatzki (2015), qui entend analyser les « *phénomènes sociaux de grande échelle* » comme des « *faisceaux pratiques-arrangements* », parler des spatialités des pratiques touristico-sportives de nature permet d'expliquer comment se créent les espaces communs (réseaux transnationaux de « hauts lieux », terrains de pratique, espaces en ligne d'échange d'informations, etc.) d'une communauté de pratiques d'échelle globale. Je fais l'hypothèse que ce cadre théorique est particulièrement adapté à l'étude de ces pratiques. Elles se déploient en effet dans une grande diversité d'espaces (le site de la pratique sportive, l'espace transnational des mobilités touristiques, les lieux immatériels des pratiques médiatiques en ligne...), à des échelles différentes (micro-locale, locale, globale), selon des mobilités variées. Et elles mettent en jeu des conceptions partagées explicitement centrées sur ces spatialités : sont en effet valorisés par ces pratiques les imaginaires spatiaux du tour du monde, de la nature sauvage et de ses paysages, ainsi que des conceptions de la matérialité du terrain très spécifiques, liées aux exigences de la pratique (par exemple, les critères de qualité d'une paroi rocheuse pour l'escalade, ou d'une configuration aérologique pour le vol libre). Cette grande richesse et ce vaste déploiement de ces pratiques, dans tous les types et toutes les dimensions d'espaces, les apparente à ce que Lussault qualifie, en s'inspirant de Mauss, de « *fait spatial total* », « *c'est-à-dire un assemblage de réalités variées — des opérateurs humains et non humains, des énoncés, des matières mises en forme [...] — qui donne à observer et à comprendre l'importance de l'espace dans l'organisation et le fonctionnement des sociétés* » (Lussault, 2007, p. 18). Je souhaite donc aborder ces pratiques touristico-sportives de nature qui sont l'objet de mon travail en tant que phénomène géographique dans toute sa diversité, dans la multiplicité des implications et des mobilisations de l'espace. Et les théories de la pratique, comme le concept de spatialité, me paraissent les outils adéquats pour saisir cette cohérence dans la multiplicité, et pour saisir comment se construit du social, du commun, à travers les spatialités.

### 2.1.6 Conclusion

J'ai exposé dans cette partie les grandes lignes des théories de la pratique qui orienteront mon analyse du tourisme sportif de nature. D'abord, les théories de la pratique constituent un effort de traitement conjoint des dimensions matérielle et conceptuelle de l'action. C'est une manière de penser qui paraît essentielle pour décrire la complexité des spatialités d'une pratique qui mobilise fortement le corps aussi bien que des affects et des esthétiques; pour analyser, donc, des spatialités qui se situent aussi bien dans les jambes que dans la tête. Ensuite, les théories de la pratique permettent de prêter attention à la constitution des régularités dans la vie individuelle et sociale. Elles invitent à explorer les processus d'habitation des personnes, et l'ajustement relatif

des actions à des manières de faire et à des fins collectivement partagées; ici, à travers le prisme spécifique des spatialités. Pour les pratiques touristico-sportives, la question de la régularité ne peut se poser que de manière problématique : elles interrogent à la fois l'habitude volontaire à travers l'entraînement sportif, la relation réflexive aux régularités quotidiennes à travers la mobilité touristique, et l'inscription plus ou moins consciente dans un collectif affinitaire. Enfin, la question du sens de la pratique, que les théories de la pratique conçoivent comme l'inscription constamment renégociée des intentions et aspirations dans un environnement aussi bien géographique que social, me permettra, je l'espère, de répondre de manière nuancée à la question de pourquoi les gens voyagent pour le sport — notamment à travers la proposition conceptuelle synthétique de l'« engagement ».

C'est en somme la diversité des engagements possibles avec l'espace, mais aussi leur signification pour les personnes, que je cherche, à travers les théories de la pratique, à aborder. C'est la notion de « spatialités » qui me servira de concept le plus englobant pour caractériser ce projet.

## **2.2 Analyser le tourisme sportif comme pratique : déclinaison conceptuelle**

Cette partie vise à élaborer un outillage conceptuel qui guidera mon analyse. L'ensemble de notions que je présenterai ici n'a pas vocation à être un cadre indépassable : il sert avant tout de base de travail, et demande éventuellement à être amendé ou affiné par l'application aux matériaux empiriques, et par les analyses qui en découlent. Il me permet toutefois de préciser les aspects des phénomènes que je souhaite traiter, et les façons de les traiter qui me semblent les plus efficaces.

Le triptyque que je présente ici peut être vu comme une déclinaison des théories de la pratique autour des trois thèmes que j'identifie comme essentiels pour interroger mon objet de recherche au moyen de mes questions de recherche.

Le premier concept, le plus central, est celui de *communauté de pratique*. Fondé sur le postulat de la constitution de collectifs relativement cohérents autour de et par un ensemble de pratiques partagées, il devrait permettre d'aborder directement ma question, centrale, de la constitution du commun par les spatialités.

Le second concept, celui de *corporéité*, vise à aborder la centralité de la dimension matérielle de l'action dans la pratique touristico-sportive, en se focalisant sur la dimension individuelle de cette matérialité, le corps, et en montrant notamment comment il est mobilisé consciemment dans l'action.

Le troisième concept est la notion englobante de *pratiques médiatiques*, qui désigne à la fois une perspective sur la communication et l'information, et un ensemble de pratiques. Elle devrait me permettre d'analyser à la fois les conceptions véhiculées par les informations et discours qui circulent dans la pratique touristico-sportive, et leurs contextes de production et de partage; cela est particulièrement indispensable pour rendre compte du déploiement numérique actuel de ces pratiques.

Tous ces concepts ont fait l'objet de débats, de propositions, et se positionnent par rapport — en opposition, en parallèle, en complément, en alternative, en dépendance, etc. — à d'autres notions. Je tenterai de rendre compte de manière synthétique de ces débats afin d'explicitier mes choix. Ces concepts centraux seront accompagnés de concepts secondaires, qui permettent d'aborder des aspects plus spécifiques du

problème. Tous ces concepts doivent fonctionner ensemble; les différentes parties de l'analyse mobiliseront souvent un de ces concepts de manière prioritaire, mais leur problématisation sera bien souvent à l'interface de plusieurs d'entre eux.

### 2.2.1 Communautés de pratiques et sociabilités

Le fait de partager une pratique de loisir avec d'autres individus est une dimension cruciale de l'appréciation de cette pratique, à en croire la littérature sur les pratiques touristiques et sportives de nature qui identifie presque invariablement la sociabilité communautaire comme un ressort essentiel des motivations personnelles des individus interrogés (Kane et Zink, 2004; Kulczycki, 2014; Lamont, 2014; Léséleuc, 2004; Marsac, 2006; Ness, 2011; Rickly, 2017). Je souhaite donc dans cette partie aborder quelques concepts qui permettent de préciser les termes des questions suivantes : dans quelle mesure les personnes voyageant pour pratiquer les sports de nature forment-elles une (des) communauté(s) de pratiques? Dans quelle mesure ces communautés se construisent-elles spatialement? Quelle est l'importance des liens de sociabilité, de la dimension collective dans l'appréciation de ces pratiques?

Après l'étude de concepts connexes qui pourront également être utiles, je proposerai comme concept central, pour guider mon analyse sur ces points, le concept de *communauté de pratiques*; je montrerai également comment il s'inscrit dans le cadre général des théories de la pratique.

#### 2.2.1.1 Cultures sportives, sous-cultures et « lifestyles »

La notion de « culture sportive » a fait l'objet d'importants travaux dans les champs de la sociologie et des sciences du sport notamment (Corneloup, 1994; Pociello, 1999), et constitue un concept efficace pour aborder la dimension communautaire des pratiques sportives. L'ouvrage de C. Pociello, qui propose une synthèse efficace de ce phénomène des « cultures sportives », en propose une définition qui le place dans le champ de la sociologie et de l'anthropologie de la culture, et qui explique la légitimité de l'application de la notion au champ sportif : l'expression de « *culture sportive* » permet la « *description et [...] l'interprétation d'un univers de pratiques, de techniques et de symboles qui prennent une importante place — et revêtent du sens — dans la vie sociale contemporaine* » (Pociello, 1999, p. 22). Ce dernier constat est essentiel : le domaine du sport a pris aujourd'hui une importance telle qu'il est devenu un élément majeur de structuration de certains groupes sociaux. Il peut donc être associé aux différentes acceptions du concept de culture que Pociello distingue :

- dans la perspective — bourdieusienne notamment (Bourdieu, 1979) — du rôle des productions symboliques dans la hiérarchisation des sociétés, la culture est une « *propriété distinctive de la classe dominante* » (Pociello, 1999, p. 22). Or, le sport a d'abord été l'apanage de l'élite bourgeoise et aristocratique; et s'il s'est démocratisé, il existe encore aujourd'hui une différenciation sociale assez nette des pratiques sportives, entre sports « populaires » et sports élitistes.
- la culture peut aussi désigner « *les pratiques et les produits symboliques d'un groupe social quelconque* » (*ibid.*, p. 23). Avec cette acception, on insiste sur la définition de la culture par le groupe et réciproquement. La culture est une propriété structurante d'un groupe social, une propriété distinctive donc, mais pas nécessairement dans un sens hiérarchique.

- enfin, la culture est une notion de base de la classification des groupes humains. Au sens anthropologique et traditionnel, la culture désigne donc l'ensemble des composantes du mode de vie d'un groupe, généralement associé à un territoire, qui constituent une société relativement cohérente — c'est-à-dire dont les membres reconnaissent la cohérence et la singularité. Cette cohérence tient notamment à « *une vision unifiée du monde* » (*ibid.*, p. 25), c'est-à-dire un univers de sens partagé, qui permet la compréhension mutuelle, et dont l'élément de base est le langage. Dans cette conception traditionnelle, la culture et ses « co-constituants », tels que l'ethnie ou la nation, sont des éléments fondamentaux de la vie et de l'identité des individus. L'application, par extension, de la notion de culture à d'autres domaines, comme le sport, est une manière de reconnaître l'évolution des sociétés vers une construction plus fluide et plurielle des identités, dont les appartenances nationales ou ethniques ne sont qu'un élément parmi d'autres.

Je retiendrai donc, pour la notion de « culture sportive », une définition inspirée des réflexions de Pociello, s'appuyant sur la deuxième des définitions de la « culture » qu'il propose — la plus englobante : il s'agit d'un *ensemble de pratiques, de techniques, de valeurs et de symboles associés à une activité sportive, qui font sens pour un groupe social et le structurent*.

La constitution de cultures autour de loisirs sportifs a donc participé d'un vaste renouvellement de la construction des identités et des sociabilités, par rapport à la troisième acception de la culture exposée par Pociello. Alors que les groupes humains, traditionnellement, trouvaient leur cohésion principalement dans des appartenances territoriales, ethniques ou encore nationales, c'est-à-dire dans des identités héritées, ou dans des appartenances professionnelles segmentant une société en classes, les individus se sont de plus en plus tournés vers des identifications choisies (Singly, 2003). Deux concepts en particulier ont été forgés pour tenter de rendre compte de ces nouveaux processus culturels : ceux de *lifestyle* (« mode de vie ») et de *sous-culture* (« subculture »). Ils sont tous deux destinés à expliquer comment de véritables communautés se forment à travers le partage de comportements, de valeurs, de pratiques, de styles.

La revue des travaux sur la notion de *lifestyle* par Veal (1993) peine à distinguer cette notion des catégorisations structurales de la société dont elle entend pourtant se détacher, notamment de l'analyse par les classes sociales ; l'auteur finit tout de même par reconnaître que la dimension choisie des comportements qu'elle qualifie est un critère de sa définition. Le concept de *lifestyle* me paraît en effet n'avoir de valeur propre que s'il est clairement limité à cette part — peut-être très réduite — des vies humaines qui relève de choix relativement libres et conscients, notamment dans le loisir. À ce titre, la définition de la notion proposée par Stebbins me semble utile si on lui ajoute cette restriction :

Un style de vie est un ensemble distinct de schèmes partagés de comportements observables, organisé autour d'un ensemble cohérent d'intérêts ou de conditions sociales, ou les deux, qui s'explique et se justifie par un ensemble de valeurs, d'attitudes ou d'orientations associées et qui, sous certaines conditions, devient la base d'une identité commune et distinctive pour ses participants<sup>43</sup>. (Stebbins, 1997, p. 350)

---

43. « A lifestyle is a distinctive set of shared patterns of tangible behavior that is organized around a set of coherent interests or social conditions or both, that is explained and justified by a set of related values, attitudes, and orientations and that, under certain conditions, becomes the basis for a separate, common social identity for its participants. »

Je choisis donc d'exclure de ce concept ce que Stebbins appelle les « conditions sociales », si l'on entend par là des conditions de vie déterminées par les structures sociales, et qui, *a fortiori* s'il s'agit de conditions oppressantes, me paraissent foncièrement incompatibles avec le libre-arbitre et la dimension esthétique que supposent le terme de « style ». Un « style de vie » est donc, fondamentalement, une combinaison de « valeurs et attitudes » et d'« activités ou comportements » (Veal, 1993) relevant principalement de choix individuels, et qui s'incarne dans un groupe social relativement cohérent.

Cette combinaison est également au fondement de la notion de « sous-culture », qu' Irwin (2005) théorise comme la combinaison d'un « monde social », d'un « mode de vie explicite » et d'un « système d'action<sup>44</sup> ». Ce système d'action est le résultat de la reconnaissance des « valeurs, croyances et significations culturelles<sup>45</sup> » comme « catégories explicites de l'action » (ibid., p. 75). La conscience accrue de la diversité de ces catégories engage les personnes, au cours de l'interaction sociale, dans « la comparaison, le partage, la négociation et la diffusion de modèles culturels » (ibid., p. 75). Par conséquent, de plus en plus de personnes assument de jouer un rôle particulier — au sens dramaturgique — voire plusieurs dans différentes situations (Goffman, 1973; Irwin, 2005, p. 75)<sup>46</sup>. Les modes de vie ou sous-cultures sont, à cet égard, des rôles délibérément investis — et la métaphore théâtrale trouve sa limite dans la mesure où ils sont bien souvent l'objet d'un investissement existentiel bien plus que seulement ludique ou esthétique. L'appartenance des personnes à une sous-culture est donc déterminée par la mise en cohérence, dans les actions et interactions quotidiennes, d'un groupe de personnes liées par des perspectives communes, des différentes valeurs et significations qui constituent ces perspectives, d'un ensemble de comportements, et de moyens de reconnaissance ou d'expression de l'existence d'une telle communauté. Une des caractéristiques des sous-cultures ou des modes de vie est donc d'être distinctif au sein d'une société, c'est-à-dire de se différencier des autres mondes culturels, en particulier ceux perçus comme dominants ou conformistes. Dans ce cadre, la marginalité, sous certaines formes, devient valorisée. La culture et le mode de vie « backpacker » se sont ainsi formés autour de l'hypermobilité, des valeurs du cosmopolitisme et de l'aventure, mais aussi autour de la revendication de la non-conformité au mode de vie sédentaire, décrit comme routinier et étriqué (S. A. Cohen, 2011; Richards et Wilson, 2004).

Les loisirs sont, par définition, des activités librement choisies et source de satisfaction personnelle (voir partie 1.1.1.1), et constituent donc un des terrains principaux du développement des sous-cultures (Veal, 2001). Les sports, en particulier, en sont un puissant vecteur. Ils associent en effet au plaisir et au jeu une forte valorisation sociale, que des travaux comme ceux de Huizinga (1951), ou d'Elias et Dunning (1986) expliquent par la correspondance avec des fonctions essentielles de la cohésion de la société. Le sport est ainsi reconnu pour les bénéfices de l'activité physique sur la santé; pour l'acceptation de l'effort et la recherche de la performance, qui le lient intimement à la promotion du travail; pour l'apprentissage qu'il permet de sociabilités apaisées, dans la coopération comme dans la confrontation. Si le sport a de longue date été porteur de ces valeurs positives, il a connu dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle

44. « social world », « explicit life style », « action system ».

45. « one's beliefs, values and cultural meaning have become explicit categories of action. [...] in a sense persons in interaction are involved in comparing, sharing, negotiating and imparting cultural patterns. »

46. Cette réflexivité est notamment décrite dans le cadre des « performances » touristiques (Edensor, 2000a).

un tournant que certains appellent une « révolution culturelle » (Loret, 1995), qui a vu apparaître des pratiques et un esprit prenant volontairement le contre-pied d'un certain nombre de ces valeurs, pour en promouvoir de nouvelles. C'est ce que Loret appelle la « révolution des années fun » (*ibid.*), et qui recoupe en partie ce que certains appellent le mouvement des sports « alternatifs » (Rinehart, 2000; Rinehart et Sydnor, 2003). Journalistes et universitaires ont proposé une multitude de termes pour qualifier les sports de cette tendance, sans qu'émerge de véritable consensus sur la cohérence ou la spécificité d'un ou de plusieurs ensembles : « *le sport alternatif, nouveau, extrême, d'aventure, de panique, d'action, sport de glisse ou sport mode de vie.*<sup>47</sup> » (Wheaton, 2010, p. 1057). Néanmoins, pour résumer la transformation du champ sportif qui a été ainsi identifiée, on peut dire que ces nouvelles pratiques se caractérisent globalement par une recherche des sensations plutôt que de la compétition, et de la liberté plutôt que des règles. Ainsi, pour Loret (1995), cette nouvelle « culture sportive » tient essentiellement à la « *recherche du fun, de l'extrême, du hors-limite, du hors-piste, de la tribu, du vertige, du vol, de la glisse...* ». Il s'agit d'une tendance contre-culturelle ou alternative dans la mesure où elle s'appuie sur un rejet de l'institutionnalisation, de la compétition, et plus généralement de l'ordre établi (Aubel et Ohl, 2004; Guibert, 2011; Loret, 1995; Pociello, 1999), et érige le plaisir individuel en objectif primordial, au point de faire du « fun » une nouvelle normativité, que Loret qualifie de « *morale du plaisir* ». Très rapidement cependant, le constat s'est imposé que la dimension contre-culturelle de ces « nouveaux sports » avait été largement réincorporée et mise à profit par les acteurs traditionnels du capitalisme, apportant de nouveaux marchés prometteurs aux industries du divertissement et de l'équipement (Rinehart, 2000). Pour hédoniste et individualiste qu'elle soit, cette idéologie s'est en effet distinguée par sa propension à former des communautés culturelles distinctives, matérialisée dans des codes vestimentaires tels que le fluo des années 1980 (Loret, 1995), dans des jargons, des attitudes corporelles, des styles musicaux, etc., qui ont dans certains cas eu une influence durable sur la culture « mainstream », à l'instar de la sous-culture du surf (Ford et Brown, 2006). Le domaine du sport a donc été particulièrement propice à la création de ces communautés sous-culturelles dans ce moment historique qu'est la modernité avancée, ou la post-modernité (Corneloup, 2011) : ces communautés trouvent leur cohérence dans un esprit et des pratiques de liberté, de plaisir, de style, de diversité et de distinction. Parmi les grandes catégories de pratiques sportives qui ont caractérisé ce moment, il y a donc les sports « hors-piste », à commencer par le ski et le snowboard, qui sont de nouvelles modalités, libérées des terrains de pratique délimités, de pratiques existantes; les sports « extrêmes », où le risque de blessure ou de mort est très présent, à l'instar du BASE-jump ou du ski de pente raide; les sports de glisse et de vitesse, tels que le surf ou le vol libre, où la recherche de la sensation est primordiale; les sports « de rue » qui, à l'instar du skateboard, consistent en une subversion ludique de l'espace urbain; le « freestyle », modalité de pratique d'une multitude de sports couvrant des terrains très différents (sports d'eau, de neige, de rue, de vol libre...), où le spectaculaire et l'esthétique guident la pratique; etc.

Ces deux concepts, « mode de vie » et « sous-culture », servent par ailleurs, lorsqu'ils sont appliqués aux cultures de loisir, à caractériser des activités qui ne se limitent pas à des divertissements ponctuels, mais qui acquièrent un rôle majeur dans la vie des pratiquantes, voire un rôle organisateur; et ainsi créent de véritables mondes sociaux,

47. « what has been variously labelled alternative, new, extreme, adventure, panic, action, whiz and lifestyle sport. »

dans toute leur complexité. Le concept de lifestyle ou mode de vie permet de souligner le potentiel de ces pratiques à devenir un principe directeur de la vie; il désigne un investissement individuel radical dans l'activité. Je réserverai donc le terme de « mode de vie <sup>48</sup> » à ce type d'investissement individuel. Ces « *niveaux d'investissement particulièrement élevés* » peuvent par exemple amener les individus concernés à se désigner entre eux comme des « *pratiquants « hardcore* » » <sup>49</sup> (Ford et Brown, 2006, p. 63), comme des « *ski bums* » ou « *clochards des neiges* » (Thorpe, 2014) pour le ski ou encore des « *dirtbags* » (Rickly-Boyd, 2012, 2016, « sacs de crasse ») dans le milieu de l'escalade pour revendiquer le vagabondage et la marginalité. La perspective de s'adonner pleinement au loisir, associées à ces valeurs contre-culturelles, constituent en effet bien souvent un horizon attractif pour la communauté. Mais de telles désignations sont aussi une manière de reconnaître l'appartenance à cette communauté :

ces grimpeurs et grimpeuses sont animés par leur révérence pour le sport, le pratiquant à plein temps pour plusieurs années de leurs vies. Par ce biais, ils intègrent aussi une communauté d'autres grimpeurs engagés, et endossent une identité collective caractérisée par le fait de voyager au sein de circuits de destinations <sup>50</sup>. (Rickly-Boyd, 2012, p. 86)

J'utiliserai plutôt la notion de « sous-culture » pour mettre l'accent sur la dimension communautaire et les sociabilités associées. C'est un terme qui me paraît par ailleurs englober une plus grande diversité de pratiques, dans la mesure où il n'est pas besoin d'aller jusqu'à faire de la pratique un « mode de vie » pour en faire un élément significatif du quotidien et de l'identité, ni pour être intégré à ces communautés.

La notion de « sous-culture » me paraît donc utile dans un usage complémentaire à celle, plus générale, de « culture sportive » (voir partie 1.1.1.2), dans la mesure où elle fait référence à cette histoire récente des loisirs et des sports, qui les a vus acquérir une fonction organisatrice de groupes sociaux, et dans la mesure où le préfixe « sous » renvoie à la conscience, voire à la revendication de la marginalité ou de la distinction. Le concept de « mode de vie » enfin, appliqué à une pratique sportive et/ou de mobilité, permet de désigner les formes d'investissement les plus poussées dans la pratique ou dans la communauté, mais aussi de qualifier les pratiques dans lesquelles un tel mode de vie constitue un horizon désirable.

### 2.2.1.2 Champs sociaux, espaces de concurrence et d'accumulation de capital symbolique

Malgré la prégnance en leur sein d'idéaux d'égalité, de liberté et de camaraderie, les champs sociaux que constituent les communautés sportives sont indéniablement structurés, présentent des hiérarchies, des systèmes de concurrence et d'accumulation de capital. Mais ces structurations sont plutôt d'ordre informel : elles s'organisent notamment autour de la performance sportive, de la maîtrise des codes culturels, de l'accumulation des expériences et des savoirs pertinents — ainsi que, de manière moins spécifique au domaine sportif, autour des rapports de domination généraux entre genres, classes, races, âges, etc. (Moraldo, 2015; Robinson, 2008; Thorpe, 2005).

La sociologie du sport, pour décrire la régulation des interactions sociales au sein de ces communautés, s'est largement inspirée des théories bourdieusiennes, notamment

48. Plutôt que « style de vie », qui insisterait sur la dimension esthétique.

49. « especially high levels of involvement in the practice by 'hardcore' participants. »

50. « these climbers are driven by their reverence for the sport, pursuing it full-time for years of their lives. In doing so, they also enter into a community of other committed climbers, taking on a collective identity characterized by traveling circuits of destinations. »

au sujet de la distinction et des champs (Bourdieu, 1979, 1984). La notion de « champ » est proche de celle de sous-culture en ce qu'elle désigne un ensemble d'individus ou d'acteurs qui partagent des intérêts et des enjeux communs — mais pas nécessairement concordants —, des références, une appartenance plus ou moins consciente; mais elle pointe plus spécifiquement vers le « jeu » des acteurs, en ce qu'ils sont engagés dans des relations impliquant des règles reconnues, de la concurrence, des stratégies, des ressources et des gains, ces deux derniers éléments revenant à la répartition du « capital » :

Pour qu'un champ marche, il faut qu'il y ait des enjeux et des gens prêts à jouer le jeu, dotés de l'habitus impliquant la connaissance et la reconnaissance des lois immanentes du jeu, des enjeux, etc. [...] La structure du champ est un *état* du rapport de forces entre les agents ou les institutions engagés dans la lutte ou, si l'on préfère, de la distribution du capital spécifique. (Bourdieu, 1984, p. 114)

L'application de cette théorie aux communautés sportives est une reconnaissance de l'existence de *gains* dans les pratiques qui les animent, et de la circulation de certaines formes de capital en leur sein; il s'agit là essentiellement de capital culturel et symbolique. C'est-à-dire que les individus retirent de leur pratique un certain nombre de profits relatifs à leur positionnement dans le champ sportif, principalement des profits immatériels dans la mesure où ces champs sont principalement constitués de non-professionnelles. Ces sont notamment le prestige, la reconnaissance des pairs, l'influence. La sociologie du sport a utilisé ce cadre conceptuel notamment pour expliquer les différences et les évolutions des styles et des modalités de pratique, en termes de goûts, d'antagonismes, d'idéologies, de catégories socio-professionnelles, de luttes symboliques. Ces analyses ont ainsi mené à l'élaboration d'« *espaces des positions sociales* » dans les sports (Corneloup, 1993, 2002; Pociello, 1999), appliquant directement un des outils de la théorie bourdieusienne visant à montrer la structuration sociale du goût (Bourdieu, 1979). Apparaissent ainsi clairement des profils idéologiques, professionnels, économiques, qui distinguent d'une part les communautés sportives entre elles, et d'autre part des groupes de pratiquants au sein d'une même communauté sportive. Les antagonismes et les luttes qui traversent le champ se concrétisent notamment dans l'évolution des styles de pratique, et des rapports de force de ces styles au sein d'une même discipline. Par exemple, « *les travaux d'Hoibian (2000) portant sur la dynamique du microchamp des pratiques de l'alpinisme montrent comment la diffusion d'une nouvelle modalité de pratique produit une réorganisation du champ et des luttes de pouvoir entre les nouveaux entrants (grimpeurs libres) et les marqueurs historiques du champ (les alpinistes) autour de la définition symbolique et légitime de la pratique* » (Corneloup, 2002, p. 145).

Mais la concurrence au sein du champ se joue aussi autour de la définition de l'identité et du statut des individus. Ces sous-cultures sont en effet attractives également parce qu'elles permettent la reconnaissance par les pairs, et la construction d'un statut social valorisant, au sein du champ ou même en dehors : si nombre de « codes » sous-culturels restent par définition obscurs pour les non-initiés, des valeurs telles que l'audace et le non-conformisme, qui caractérisent notamment les sports « à risques », sont aujourd'hui largement intégrées au paradigme idéologique dominant. Donnelly et Young (1988) explorent ainsi la construction des identités dans deux sous-cultures sportives, celle du rugby et de l'escalade. Ils montrent comment la pleine acquisition de l'identité sous-culturelle passe par différents stades de « socialisation » au sein du collectif, par le passage de rituels, par l'acceptation et l'adoption de certains comporte-

ments, de certaines attitudes traduisant par exemple des valeurs de fair-play, de virilité, d'audace, d'humilité, etc. En outre, l'élévation du statut au sein de la communauté, c'est-à-dire l'accumulation de capital symbolique, passe également par l'évaluation du niveau de pratique et l'accumulation d'expériences. Ainsi, dans des sports considérés à la fois comme « de nature » et « à risques », tels que le kayak ou l'escalade, l'isolement des lieux de pratique, le niveau de danger, ou encore la difficulté technique ou physique des itinéraires, sont autant de critères à l'aune desquels s'évalue le statut des individus au sein de la communauté sous-culturelle. Kane et Zink (2004), prenant l'exemple de tours organisés en kayak dans une région isolée de la Nouvelle-Zélande, réputée pour son cadre exceptionnel pour la pratique en question, montrent comment de telles expériences font progresser fortement le capital des participantes, en confirmant et renforçant leur identité de personnes aventureuses, notamment à l'égard des non-pratiquants, en validant leurs compétences techniques, et en ajoutant à leur « carrière » un lieu réputé au sein de la communauté des kayakistes.

Le capital qui trouve sa valorisation dans le champ des pratiques touristique-sportives mobilise notamment des catégories et ressources spatiales. C'est là un des cas où la notion de « capital spatial » peut s'avérer particulièrement utile; ce concept est une extension de la liste des capitaux bourdieusiens, et vise à prendre en compte le fait que l'espace fait partie des ressources mobilisées par les acteurs (Cailly, 2007; Lévy, 2013a; Lussault, 2003), et constitue même « *une forme à part entière de capitalisation (ou de richesse)* » (Cailly, 2007, p. 170). Il se définit comme suit : l'« *ensemble des ressources, accumulées par un acteur, lui permettant de tirer avantage, en fonction de sa stratégie, de l'usage de la dimension spatiale de la société* » (Lévy, 2013a). Les mobilités touristique-sportives constituent, dans cette perspective, une accumulation d'expériences et de compétences de parcours et d'usage de l'espace; et la littérature montre que ces expériences se traduisent assez directement en capital symbolique au sein de la communauté. En effet, la seule pratique du voyage, c'est-à-dire des mobilités de longue distance et/ou de longue durée, est en elle-même porteuse de capital symbolique. Les mobilités vers des lieux perçus comme lointains ou étrangers, en particulier, est source d'importantes gratifications identitaires. Munt (1994) analyse ainsi les pratiques touristiques vers les pays du « Tiers-Monde », en s'appuyant sur les théories bourdieusiennes, comme la construction d'une distinction de classe, caractéristique selon lui d'un « autre tourisme postmoderne » et de la « nouvelle classe moyenne » :

le tourisme incarne de plus en plus la « valeur symbolique », un moyen d'accumuler du capital culturel. Plus encore, ces tourisms postmodernes alternatifs commencent à être perçus (en particulier chez la nouvelle petite bourgeoisie) comme incarnant certaines qualités personnelles de l'individu, telles que la force de caractère, l'adaptabilité, la sensibilité ou même l'« ouverture au monde »<sup>51</sup>. (*ibid.*, p. 109)

L'association à de telles qualités fait donc de certaines formes de tourisme, perçues comme « alternatives » ou « hors des sentiers battus » par opposition aux voyages organisés et au tourisme de masse, un matériau apprécié pour la construction des identités individuelles (Desforges, 2000). Les voyages et les lieux visités viennent alimenter le capital symbolique et culturel, et servent de marqueurs d'un statut, comme en témoignent les pratiques de « bucket list », où les lieux et les expériences sont affichées comme autant d'objectifs à atteindre, à « cocher » (Thorpe, 2014, chapitre 5), ou encore

51. « tourism increasingly embodies « *sign value* », a means of stoking-up on cultural capital. Moreover, these other postmodern tourisms have begun to be conceived (especially among the new petit bourgeoisie) as embodying personal qualities in the individual, such as strength of character, adaptability, sensitivity or even « *worldliness* ». »

le port ostentatoire de marqueurs symbolisant des lieux, l'exemple le plus classique étant l'accumulation de badges représentant différents pays ou lieux sur le sac à dos. Dans les pratiques sportives de nature, les profits symboliques des mobilités peuvent tenir à la distance relative et à l'altérité culturelle des lieux, mais également à leur isolement et aux défis physiques et matériels induits, ou encore aux risques inhérents au terrain de pratique (Bott, 2013 ; Gyimóthy et Mykletun, 2004 ; Marsac, 2013). Les compétences spatiales relatives à la pratique du terrain sportif viennent donc s'ajouter à celles de la mobilité pour doter fortement en capital symbolique les pratiques de certains de ces lieux.

La reconnaissance de cette relation forte entre les pratiques touristiques et la construction réflexive de l'individu ont amené certains auteurs à développer des notions permettant d'analyser, en termes de bénéfices personnels, les investissements durables faits par certaines personnes dans les pratiques de loisir et de tourisme. Il s'agit notamment des notions de « carrière de voyage » (« *travel career* », Pearce et Moscardo, 1985) et de « loisir sérieux » (« *serious leisure* », Stebbins, 1982). Bien que ces perspectives soient centrées sur une approche motivationnelle et individualiste, elles me semblent faire sens principalement dans une analyse bourdieusienne de champ. Je défendrais en effet l'idée que l'horizon de la « réalisation de soi » qui englobe une grande partie des bénéfices que ces perspectives affirment identifier, ne peut réellement se comprendre qu'en relation avec des valeurs socialement partagées, et avec la reconnaissance d'autrui. Le modèle de « carrière de voyage » de Pearce et Moscardo

suggère que les expériences des touristes peuvent être vues comme relevant de différents niveaux d'une carrière de voyageur, de nombreux individus progressant dans des expériences de bas niveau avant d'atteindre de plus hauts niveaux d'expérience de voyage<sup>52</sup>. (1985, p. 158)

L'idée majeure est que les touristes peuvent *progresser* à travers l'accumulation d'expériences de voyages, et ainsi augmenter leurs connaissances, leurs capacités d'adaptation, et finalement leur satisfaction, avec pour objectif global la « réalisation de soi ». Cela constitue une contribution majeure à l'analyse des motivations touristiques dans la mesure où l'on reconnaît ainsi un développement personnel et psychologique des touristes par les expériences successives, qui forge les goûts et les pratiques (Ryan, 1998). C'est donc un moyen de reconnaître que le tourisme joue un rôle dans les trajectoires de développement personnel, de réflexivité et de valorisation sociale et symbolique de soi. Cette construction identitaire est inévitablement tournée vers autrui ; les travaux de Kane et Zink (2004) montrent clairement que les touristes sont conscientes de construire une image d'elles-mêmes *avec et pour* les autres.

Le modèle de « loisir sérieux » de Stebbins permet également d'explorer les bénéfices que les individus recherchent dans certaines pratiques de loisir, suffisamment riches et satisfaisantes pour qu'ils s'y impliquent avec constance et enthousiasme :

Le loisir sérieux est la poursuite systématique d'une activité centrale en tant qu'amateur, volontaire ou hobbyiste, activité hautement substantielle, intéressante et épanouissante, dans laquelle les participants trouvent, typiquement, la qualité d'une carrière dans la mesure où ils y acquièrent et y expriment une combinaison de compétences spécifiques, de connaissances et d'expérience<sup>53</sup>. (Stebbins, 1992, p. 3)

52. « suggests that tourists' experiences may be seen as belonging to different levels of a career in travel with many individuals progressing through lower level experiences before reaching higher levels of travel experience. »

53. « Serious leisure is the systematic pursuit of an amateur, hobbyist, or volunteer core activity that is highly substantial, interesting, and fulfilling and where, in the typical case, participants find a career in acquiring and expressing a combination of its special skills, knowledge, and experience. »

Stebbins affirme que les loisirs sérieux présentent six caractéristiques, principalement autour des notions d'effort, de bénéfices durables par opposition aux satisfactions éphémères d'autres loisirs, et du développement autour d'eux de sociabilités spécifiques (qu'il nomme « *subcultures* » ou « *social worlds* » — sous-cultures ou mondes sociaux) et d'une forte tendance à l'identification à l'activité en question. Or, ces deux dernières dimensions, sociabilité et identification, sont à mon sens pour beaucoup dans l'appréciation des loisirs concernés, et dans ce que Stebbins nomme les « bénéfices durables » : « *réalisation de soi, enrichissement personnel, re-création ou renouvellement de soi, sentiments d'accomplissement, amélioration de l'image de soi, expression de soi, interaction sociale et sentiment d'appartenance, et résultats physiques durables de l'activité*<sup>54</sup> », auxquels il ajoute le « *plaisir pur* », qui est selon lui le seul de ces bénéfices partagés avec les loisirs « *non-sérieux* » (Stebbins, 1982, p. 256-257). Cette insistance sur le « soi », comme horizon principal des bénéfices de l'activité, me semble masquer en partie la dimension sociale de la construction valorisante du soi. Les interactions sociales et le sentiment d'appartenance, qu'il cite comme le septième bénéfice, constituent en effet le cadre d'une grande partie des six premiers items, l'estime et le développement de soi se rapportant largement à des valeurs socialement partagées. Le cadre conceptuel proposé par Stebbins me paraît donc judicieux pour reconnaître l'importance de certains loisirs<sup>55</sup>, et l'investissement quasi existentiel dont ils peuvent faire l'objet; mais il faut reconnaître qu'une partie importante de cet investissement se joue au-delà de la sphère individuelle, et dépend aussi du potentiel de ces loisirs à structurer des interactions et des collectifs. S'ils acquièrent une telle importance, c'est aussi qu'ils donnent à l'individu une place et un statut relativement désirable au sein d'un champ de sociabilités.

Les concepts de champ et de capital, notamment symbolique et spatial, sont particulièrement efficaces pour désigner les collectifs formés autour du tourisme et/ou du sport, et pour les analyser en termes d'enjeux communs, de concurrence, de profits individuels et de positionnement relatif. Je les utiliserai, mais seulement de manière ponctuelle, sans en faire des concepts centraux pour mon travail, et ce au moins pour deux raisons : mon travail est centré sur la question du partage des spatialités, et la concurrence n'est qu'une des modalités du partage; et les analyses des sports en termes de champ ont déjà fait l'objet de nombreux travaux, notamment en sociologie. L'intégration des enjeux spatiaux à l'analyse des champs est un des apports auxquels la géographie peut prétendre (Cailly, 2007; Clivaz, Nahrath et Stock, 2011); la question de la constitution du commun par les pratiques de l'espace en est un autre, légèrement différent, qui constitue un objectif majeur de mon travail. Ma focale sur le partage plutôt que sur la concurrence a une implication évidente : une efficacité nettement moindre dans l'analyse des rapports de pouvoir qui traversent ces communautés.

---

54. « self-actualization, self-enrichment, re-creation or renewal of self, feelings of accomplishment, enhancement of self-image, self-expression, social interaction and belongingness, and lasting physical products of the activity. A ninth benefit — self-gratification or pure fun — [...] is the only one that is also characteristic of unserious leisure. »

55. En revanche, l'usage du terme « sérieux » ne me paraît ni très adapté ni véritablement efficace. L'expression « loisir sérieux » est bien sûr frappante en ce qu'elle associe deux termes généralement opposés. Mais le fait de vouloir distinguer ces loisirs en les opposant, via un couple sérieux/non-sérieux, à des formes de satisfaction éphémères, de plaisir « pur » ou vide de sens, me paraît problématique dans la mesure où les formes non-réflexives de plaisir ou de satisfaction peuvent être pleinement intégrées à un projet construit et durable de pratiques de loisir.

### 2.2.1.3 Centralités et hauts lieux : des communautés géographiquement construites

Les communautés humaines sont, entre autres, des constructions géographiques. Aux constructions traditionnelles telles que la nation, le peuple, la tribu, fondées sur la délimitation topographique et l'ancrage, viennent s'ajouter, sans s'y substituer, des constructions plus complexes, plus fluides, aux espaces pluriels, fluides, ou fragmentés — certaines prétendant même à l'échelle globale. On a vu dans la partie 1.2.1 le renouvellement opéré par les sciences sociales, qualifié de « tournant mobilitaire » (Sheller et Urry, 2006), pour intégrer ces évolutions. Si l'on peut admettre le nécessaire rejet de la perspective sédentariste comme paradigme exclusif de l'étude des spatialités, on peut toutefois retenir certains éléments de ses postulats. Parmi ces postulats, il y a celui, politique, de la correspondance entre un peuple et un territoire; et celui, philosophique et anthropologique, du lien existentiel, voire organique, entre l'individu et un lieu d'ancrage. Il s'agit là d'une forme de construction géographique des communautés, dont on peut reconnaître la pertinence; seulement, dans le cadre de ce tournant mobilitaire, et en particulier lorsque l'on travaille sur des mobilités de loisir et qu'on postule qu'elles créent et entretiennent des communautés de pratique, il faut aussi envisager d'autres modalités de construction géographique de ces communautés. L'enjeu est donc d'employer et de construire des concepts qui puissent reconnaître l'importance des ancrages — notion dont il faut évacuer les connotations de permanence et d'exclusivité, pour reconnaître la possibilité d'ancrages multiples et aux temporalités différenciées — aussi bien que celle des mobilités et mouvements dans cette construction.

Un corollaire du tournant mobilitaire est en effet le constat que, dans certaines situations, certaines pratiques, certains groupes, la pluralité et mobilité des lieux deviennent des référents essentiels de l'identification individuelle et collective. Pour certaines de ces communautés, c'est même l'hypermobilité, ou le nomadisme, qui devient un principe directeur du mode d'habiter (S. A. Cohen, 2011; Kannisto, 2016) : c'est le changement constant qui prend le pas sur la fixité, et la multiplicité des lieux qui prend le pas sur la domination d'un référent spatial principal ou initial. Elles s'appuient sur, et contribuent à entretenir, une forte « *valorisation sociale de la mobilité* » (Stock, 2006a), devenue une « *norme sociale positive* » (ibid.). Le tourisme, et les mobilités de loisir en général, sont bien sûr partie intégrante de cette nouvelle norme. Cette culture de la grande mobilité est une composante essentielle de nombre de communautés sous-culturelles, comme on l'a vu plus haut (partie 2.2.1.1) avec l'exemple du *backpacking* (S. A. Cohen, 2011; Desforges, 2000). Les pratiques touristiques et sportives de nature, étudiées ici, construisent en partie leurs sociabilités sur les pratiques fréquentes et multiples de mobilités, ainsi que sur un discours de la globalité ou du transnationalisme (Germann Molz, 2010; Thorpe, 2012, 2014). Leur dimension géographique est constituée à la fois de ces mobilités et des lieux spécifiques qui polarisent ces mobilités, plébiscités pour leur adéquation à la pratique :

Les pratiquantes de sports d'action sont de ferventes voyageuses. Voyager à travers régions et pays, à la poursuite de vagues loin de la foule (surfeurs), de neige fraîche (skieurs et snowboarders), de nouvelles voies (grimpeuses) et de nouveaux sentiers (VTTistes), ou de vents réguliers et d'eaux chaudes (kite-surfeuses et véliplanchistes), est considéré comme partie intégrante de nombreuses cultures de sports d'action. C'est particulièrement le cas pour ceux de ces sports où l'environnement naturel — océans, plages, montagnes et

rivières — est central dans la pratique<sup>56</sup>. (Thorpe, 2014, p. 107)

L'espace de référence de ces communautés de pratique n'est donc ni fixe, ni bien délimité; cependant, il repose bel et bien sur des lieux spécifiques. Les notions de haut lieu et de centralité, que j'expose ci-après, me paraissent les plus à même de rendre compte de cette modalité de la construction géographique des communautés. Le concept de « haut lieu » est particulièrement efficace pour qualifier les « nœuds » des espaces de référence des communautés, dans la mesure où il englobe à la fois un principe de hiérarchie, l'affectation de valeurs symboliques, et la capacité d'attraction et de rassemblement. La notion provient du domaine religieux, où elle désigne les lieux sacrés et en particulier les lieux de pèlerinage. Elle s'est élargie en s'intégrant au vocabulaire des sciences sociales francophones. Debarbieux en propose la définition « minimale » suivante : « *lieu érigé délibérément et collectivement au statut de symbole d'un système de valeurs territoriales* » (Debarbieux, 1993, p. 6). Il insiste ensuite sur la correspondance entre le haut lieu et une communauté spécifique : « *le haut lieu résulte d'une convention sociale qui associe l'objet et l'idée; à ce titre, il est le propre d'une communauté. Ce faisant, il contribue à l'identité du groupe et à son inscription territoriale.* » (*ibid.*, p. 6). L'auteur souligne par ailleurs que cette communauté n'est pas nécessairement d'ordre national ou religieux : si la notion est historiquement associée à ce type de groupes humains, toute communauté structurée par des valeurs et des symboles est susceptible de produire de telles « manifestations territoriales ». C'est notamment le cas des sous-cultures sportives et de loisir. Et le haut lieu ne relève naturellement pas exclusivement du champ symbolique : il est aussi l'objet et le cadre de « pratiques de l'espace », dont la régularité et la massivité attestent de la valeur symbolique du lieu, et possède un pouvoir de « structuration territoriale » (*ibid.*), dans la mesure où il contribue à l'ancrage local d'activités et d'individus et agit comme pôle d'attraction de flux et de mobilités. Un concept proche, mais qui se concentre plutôt sur la capacité d'attraction que sur la dimension culturelle du lieu, est celui de « centralité ». Il est hérité de la théorie urbaine de Christaller, où il se définit comme la « *capacité de polarisation et surplus d'importance* » (Christaller, 1933; cité par Stock et Lucas, 2012, p. 17) d'un lieu. Cette définition très englobante permet de prendre en compte toutes les dimensions de l'attractivité d'un lieu et de son importance relative, y compris la dimension symbolique (Monnet, 2000; Stock, 2017); elle permet par ailleurs de ne pas traiter que des centralités majeures, auxquelles se restreint le concept de haut lieu. La notion de centralité me paraît ainsi adéquate pour traiter de la construction géographique des communautés en général, tandis que celle de haut lieu est particulièrement adéquate pour traiter de la construction culturelle de l'espace des communautés.

Mao (2003) rappelle les trois dimensions principales du haut lieu pour les appliquer aux pratiques touristiques et sportives de nature : (1) la rupture avec la quotidienneté : ce sont des lieux qui ont un caractère exceptionnel, et que l'on pratique ou que l'on souhaite pratiquer malgré — mais aussi probablement *en raison de* — une grande distance « psycho-culturelle »; (2) la capacité à rassembler : ce sont des lieux qui attirent les membres de la communauté, et constituent donc des lieux majeurs d'interactions sociales et de partage des valeurs et pratiques communes; et (3) la capacité à « *mettre*

---

56. « Action sports participants are avid travellers. Travelling regionally and internationally in pursuit of uncrowded waves (surfers), fresh snow (skiers and snowboarders), new routes (climbers) and trails (mountain bikers), or consistent wind and warm water (kite-surfers and windsurfers), is considered an integral part of many action sport cultures. This is particularly the case for those action sports in which the natural environment—oceans, beaches, mountains, and rivers—is central to participation. »

*en spectacle l'individu et son espace de jeu* » (ibid., p. 433), c'est-à-dire les bénéfices symboliques que les individus retirent de la pratique du lieu. La notion de haut lieu n'a pas de véritable équivalent en anglais, où la notion couramment employée la plus proche est directement empruntée au domaine religieux : il s'agit du terme « mecca », volontiers utilisé à propos des lieux majeurs des sports de nature ou d'action (Kulczycki, 2014; Lamont, 2014; Moularde et Weaver, 2016). Thorpe développe cependant une notion assez proche de celle de haut lieu, et plus explicite que celle de « mecca », pour ce qu'elle appelle les « cultures sportives d'action ». Ces lieux qui attirent et rassemblent — ils « accueillent un flux soutenu d'enthousiastes des sports d'action venus du monde entier<sup>57</sup> » (Thorpe, 2012, p. 337) — et qui offrent à la fois un environnement de pratique idéal et une riche « scène » de sociabilité — « une combinaison unique de géographies sociales (restaurants, cafés et vie nocturne de qualité) et physiques (par exemple des conditions météorologiques, de la neige et un terrain montagneux), ainsi que des infrastructures bien établies<sup>58</sup> » (ibid., p. 338) —, l'auteure propose de les qualifier de « transnational physical cultural hot spots ». La notion est notamment un moyen pour elle de nuancer le discours d'un transnationalisme fluide et détaché de tout attachement matériel et affectif à des lieux spécifiques. Elle insiste en effet sur la force de ces attachements, qui concernent aussi bien le sentiment d'intégration à une communauté locale que l'expérience corporelle de l'environnement, par exemple de la pente et de la neige. C'est pourquoi elle propose une expression qui met sur le même plan ces trois dimensions : transnational, physique et culturel. Sa proposition conceptuelle se rapproche en fait de la notion de centralité, que je préférerai pour son caractère plus synthétique et qui se situe également à l'interface entre les mobilités et les lieux. Les centralités des communautés, et en particulier les hauts lieux, même s'ils sont dans certains cas des pôles de la grande mobilité, sont aussi des points d'un ancrage profond et multiforme, malgré le caractère éphémère de leur pratique pour la majorité des membres des communautés concernées.



FIGURE 2.1 – Hauts lieux et centralités sur papier glacé. Sources : ©Canoe & Kayak; ©Grimper, Nivéales Médias; ©Cross Country.

Les centralités et hauts lieux des communautés touristico-sportives seront un des

57. « some key locations [...] host a steady flow of action sport enthusiasts from around the world »

58. « they each offer a unique combination of social (quality restaurants, cafes and nightlife) and physical geographies (such as snow conditions, weather and mountain terrain), as well as established infrastructure »

éléments d'exploration d'une des hypothèses de ce travail, celle de la singularité des spatialités de ces pratiques. Une des expressions les plus claires de l'existence de ces réseaux, d'échelle globale, de centralités propres à chaque pratique, se trouve dans les médias spécialisés, qui constitueront un des matériaux secondaires d'exploration de la construction géographique de ces communautés (voir la figure 2.1).

#### **2.2.1.4 Conclusion : le concept de *communauté de pratiques* pour saisir la dimension sociale des pratiques mobiles de loisir**

Le tournant mobilitaire de nos sociétés a donc créé de nouvelles spatialités, qui ne se résument plus à des appartenances territoriales ou à un unique ancrage local pour chaque individu. Les pratiques touristiques et sportives sont une des expressions les plus avancées de spatialités transnationales voire globales, mobilitaires et poly-topiques. Cela pose une question majeure pour les sciences sociales, et en particulier pour la géographie : de quelles sociabilités ces spatialités sont-elles porteuses ? Comment peut-on créer du lien social en dehors de cet ancrage territorial unique et dominant qui constitue le sens traditionnel, heideggérien, du verbe « habiter » ? Un des objectifs de ce travail est donc l'exploration des sociabilités propres aux pratiques touristiques et sportives de nature.

Là encore, les théories de la pratique proposent des réflexions intéressantes. Comme développé dans la partie 2.1.1, les pratiques sont des ensembles d'actions et de discours présentant une certaine régularité chez un certain nombre de personnes. Les pratiques ont donc une dimension foncièrement collective, car cette régularité correspond non seulement à des processus de reproduction, mais aussi à des impératifs de mise en commun et de coordination des actions, au sein de projets d'action qui partagent sinon des objectifs, du moins des enjeux. Schatzki nomme cette dimension collective « organisation » des pratiques (voir partie 2.1.1), tandis que Thévenot l'explique (voir partie 2.1.4) par les concepts de « coordination » et de « communication ». Et les deux auteurs, comme on l'a vu, ne cessent d'insister sur le fait que les pratiques, et donc les interactions ou les communications en leur sein, sont composées à la fois d'actions et de discours. S'intéresser à la dimension sociale des pratiques, c'est donc s'intéresser à tout ce qui peut faire l'objet d'un partage ou d'un lien entre les individus. Pour les pratiques touristiques et sportives de nature, on peut compter, parmi ces potentiels composants de base du social, des conventions sportives, des lieux, des modes de déplacement, des valeurs et des symboles, des gestuelles, des sensations, du matériel spécialisé, des vues paysagères, etc. Autant d'éléments qui peuvent contribuer à construire un ensemble plus ou moins cohérent de projets similaires ou communs, d'actions semblables, de significations partagées. Et la coprésence ou l'interaction sont nécessaires pour nombre de ces éléments : faire du commun, c'est non seulement accomplir des actions similaires ou coordonnées, mais c'est aussi faire ces choses *ensemble*, côte à côte ou en interaction. La communauté de pratiques dépend aussi de l'entremêlement des espaces-temps de différentes personnes, comme le développe Schatzki (voir partie 2.1.5) ; c'est ce que j'ai essayé de montrer à travers la « *construction géographique des communautés* » (partie 2.2.1.3).

Les théories de la pratique comportent donc des réflexions poussées sur le caractère intrinsèquement collectif des pratiques. Cependant, aucun des auteurs ne propose d'expression pour qualifier les groupes humains qui se définissent par des pratiques communes. C'est notamment l'ambition du concept évoqué plus haut de

« sous-culture ». Mais ce dernier concept est principalement centré sur la dimension identitaire et symbolique de ces communautés. Une expression telle que « communauté de pratiques » me paraît plus à même d'exprimer à la fois l'affirmation d'une appartenance et d'une sociabilité valorisées, et l'ensemble d'actions, notamment dans leur dimension matérielle et corporelle, qui fondent ces communautés. En cela, je choisis de suivre Everts, Lahr-Kurten et Watson (2011) qui proposent d'emprunter à Lave et Wenger (1991) leur notion pour compléter la théorie schatzkienne de la pratique, en vue de son application en géographie. La notion de « *communauté de pratique* » a connu un important succès en sciences sociales dans le domaine spécifique des sciences de l'éducation, où elle a été proposée par Lave et Wenger (*ibid.*) ; elle y est définie simplement comme « *un groupe de personnes qui témoignent d'un intérêt commun pour un domaine précis* » (Daele, 2009, p. 721). Selon les auteures qui l'ont forgée, la notion permet de repenser le processus d'apprentissage, notamment au sein des groupes professionnels où elle trouve son application la plus directe. Elle leur permet de « *[mettre en évidence] les aspects socioculturels et identitaires en plus des aspects purement cognitifs qui sous-tendent l'entrée progressive d'un [...] novice au sein d'une communauté professionnelle* » (*ibid.*), et donc d'insister sur l'importance, outre les savoirs formels, de tout ce qui constitue la *pratique* d'une communauté professionnelle, c'est à-dire également « *des codes, un vocabulaire, des rôles, des outils, des symboles, etc.* » (*ibid.*). À l'évidence, le projet épistémique de ces auteures présentent d'importantes similitudes avec ceux des différents théoriciens de la pratique présentés plus haut, avant tout dans leur souci de montrer comment les savoirs s'acquièrent dans l'action. J'utiliserai cette notion de communauté de pratique comme un concept central pour mon travail, sans retenir cependant l'apprentissage et le partage de compétences comme la seule ou principale finalité de ces communautés de pratiques. Mon usage en sera inspiré avant tout par les théories de la pratique, dans une perspective où « *analyser les communautés de pratique signifie explorer les divers vecteurs et attachements de la connexion entre les sites et entités engagées dans les pratiques en question*<sup>59</sup> » (Everts, Lahr-Kurten et Watson, 2011, p. 331). La notion de communauté de pratique devrait donc me permettre de synthétiser les différents éléments, évoqués dans cette partie, de l'appréciation de la pratique relative au groupe : la recherche d'un entre-soi fondé sur des valeurs, des symboles, des centres d'intérêt, des modèles d'action ; la recherche de distinction ; le potentiel d'affirmation et de progression d'un statut social ; le partage d'ancrages locaux et d'habitus de mobilité ; mais aussi le partage d'expériences incorporées, abordées plus en détail dans la partie 2.2.2. La communauté de pratiques, en l'occurrence celle qui se forme autour de mobilités touristiques et sportives, c'est à la fois une communauté d'actions, de sensations, et une communauté de relations et de conceptions.

Concept principal : **communauté de pratiques**

Concepts secondaires : **sous-culture, champ, centralités et hauts lieux**

## 2.2.2 La corporéité, un mode élémentaire de l'expérience touristico-sportive

Si les actions humaines engagent toujours le corps d'une manière ou d'une autre, certaines le font plus explicitement ou plus intensément. Les activités sportives en particulier placent le corps en leur cœur : il est l'instrument de la performance ou du

59. « Researching communities of practice means to look into the various vehicles and attachments that connect the sites and entities engaged in the practice in question. »

jeu, le véhicule des sensations et des émotions recherchées, ou encore la fin même de ces activités, quand elles répondent à des objectifs de santé ou de beauté. Les concepts que je détaillerai dans cette partie visent à me permettre d'aborder les questions suivantes : dans quelle mesure le corps est-il engagé dans la pratique touristique-sportive ? Et comment contribue-t-il à la production d'un *sens* de la pratique ?

### 2.2.2.1 Le tourisme et le sport comme pratiques corporelles

Le tourisme comme le sport ont été analysés comme accomplissant des fonctions régulatrices au sein de la société ; et dans les deux cas, ce sont notamment les énergies issues du corps qu'il s'agit de réguler. N. Elias et E. Dunning (1986) ont ainsi proposé de considérer le sport comme un élément majeur du « processus de civilisation » théorisé par Elias (voir partie 1.1.2). Selon ce dernier, c'est par la progression constante de l'« autocontrôle » et par le raffinement des normes sociales que la société se fait de plus en plus policée. La vie en société implique notamment la répression des pulsions violentes, qui sont inhérentes à la nature animale de l'homme : l'« excitation » et le « relâchement des tensions » seraient ainsi des besoins proprement physiologiques. Le sport est selon ces auteurs un moyen, dont l'invention est relativement récente, de satisfaire ces besoins dans un cadre régulant fortement la violence. Leur analyse du rôle du sport est également historique. D'une part, la compétition sportive est une manière de jouer les affrontements sur un plan symbolique, plutôt que par les armes. D'autre part, le sport vient compenser la réduction importante de l'activité physique liée à la sédentarisation de la société et du travail ; il permet donc d'« occuper » des corps dont la santé passe aussi par l'exercice physique.

Dans une perspective similaire, le tourisme a été interprété comme un produit du système productif industriel, qui, en épuisant physiquement et moralement les travailleurs, rend nécessaire l'aménagement de temps et d'espaces pour la reconstitution de leurs forces. C'est notamment la thèse défendue par Jafari (1988), et présentée par l'équipe MIT (2002, p. 105) comme une des premières occurrences du concept de « récréation ». L'équipe MIT reprend ce terme, en le définissant comme « *la reconstitution, après le travail, du corps et de l'esprit* » (ibid., p. 104), et en le désignant comme la fonction première du tourisme. Ils appliquent également au tourisme le cadre théorique du « processus de civilisation » (Elias et Dunning, 1986), et notamment la distinction, caractéristique des sociétés contemporaines, entre une sphère « routinisante », où les pulsions et émotions sont fortement contrôlées, et une sphère « dé-routinisante », où elles s'expriment sans danger pour la société — le tourisme appartenant à cette dernière. La rupture avec un quotidien caractérisé par le travail est vue comme essentielle à la régénération des individus, et notamment au repos, avancé par les touristes comme une des fonctions primordiales des vacances (Équipe MIT, 2002, p. 109 ; Rojek, 1993). Cette régénération passe donc par une attention accrue au corps, sur le mode de la santé, du bien-être et de l'esthétique. Ces différents aspects de l'entretien des corps ont évolué au cours de l'histoire du tourisme (Équipe MIT, 2011) : à l'origine du phénomène touristique, la villégiature est en grande partie motivée par des vertus thérapeutiques, de l'eau froide ou de l'air pur, par exemple ; progressivement, la recherche du plaisir — par l'immersion dans l'eau chaude, par l'exposition au soleil — a pris le pas sur celle de la santé, sans jamais vraiment la supplanter ; enfin, les pratiques touristiques, en relation étroite avec les pratiques sportives, sont devenues une des scènes majeures de l'esthétisation des corps, avec l'imposition progressive de la minceur, du bronzage

et du muscle dans les canons de beauté. L'équipe MIT le résume ainsi : « *L'histoire touristique des corps, c'est l'avènement du plaisir dans le corps touristique et l'avènement d'une estime de soi à travers le corps* » (ibid.).

Les analyses d'Elias et Dunning et de Jafari prennent comme échelle pertinente le corps social conçu comme un tout, dont le tourisme et le sport seraient des fonctions presque vitales. Mais l'analyse de ces pratiques ne peut rester à cette échelle macro. Elle doit aussi se pencher sur les significations individuelles de ces pratiques, terrain abordé, par exemple, par le travail de l'équipe MIT ; mais également sur le corps lui-même en tant que principe générateur d'actions et de significations. Le rôle du corps dans les faits sociaux ne doit en effet pas être restreint au plan culturel et symbolique, dans la mesure où le pouvoir d'action et de réaction du corps n'est pas entièrement soumis à la conscience (voir notamment Thrift (2007), partie 2.2.2.3, Merleau-Ponty (1945), partie 2.2.2.3). L'analyse doit donc intégrer les nombreux efforts, théoriques et empiriques, pour comprendre les multiples implications du corps dans les pratiques de loisir.

L'intégration de la dimension corporelle dans les études du tourisme n'a pas toujours été une évidence. Le texte de Veijola et Jokinen (1994) est à cet égard une étape importante. Les auteurs y déplorent que la recherche en tourisme, « *en analysant l'authentique, l'intact et la nostalgie dans le tourisme, a trop étroitement ficelé son sujet, [...] ignorant le corps*<sup>60</sup> » (ibid., p. 126). Le phénomène touristique a en effet été traditionnellement analysé en termes culturels, représentationnels et sociétaux. Parmi les textes canoniques des recherches sur le tourisme que citent les auteurs, on trouve ainsi Krippendorf (1984), pour qui le tourisme est fondé sur un désir de rupture avec la monotonie du quotidien ; MacCannell (1976), qui voit dans le tourisme une quête d'authenticité à la portée existentielle ; ou encore Urry (1990), qui met au premier plan un *regard* spécifique construit par le tourisme, et qui constitue la mesure essentielle des paysages et attractions qui en sont l'objet. Autant d'éléments présentés comme « principes directeurs » du phénomène touristique, et qui ne laissent que peu de place au corps. Veijola et Jokinen, avec d'autres, proposent de le réintégrer à l'analyse du tourisme, en insistant notamment sur les sensations, la sexualité, les normes corporelles et leur transgression, ou encore la dimension politique des corps.

### 2.2.2.2 Le corps, matière socialisée

C'est en fait dans les sciences sociales en général que la question du corps a été renouvelée au cours des dernières décennies. La géographie en particulier a progressivement reconnu que « *la spatialité des individus suppose un corps inscrit dans le monde* » (Coëffé, 2014, p. 15), donc que le corps est « *protagoniste à part entière des procès et systèmes spatiaux* » (Di Méo, 2010, p. 468).

Le corps est d'abord une réalité matérielle, « *organisme vivant [...] situé dans le temps et dans l'espace* » (Barthe-Deloizy, 2011, § 12) ; il est l'entité par laquelle nous apparaissions aux autres, et par laquelle les autres doivent composer avec nous. Le corps est en effet « *en situation* » (Hoyaux, 2016), dans des rapports de co-présence, de distance ou de contact avec les autres réalités sociales, et notamment avec les corps des autres. Dans les interactions sociales, nos corps occupent notamment des « *places* » (Hoyaux, 2016 ; Lussault, 2009), qui y sont pour beaucoup dans la manière

---

60. « in analysing the authentic, the undestroyed and the nostalgic in tourism, squeezed their subject too tight [...], ignoring the body ».

dont on considère autrui et soi-même, et dont on négocie nos relations; ces places sont notamment un aspect important des normes sociales :

Le corps placé renvoie donc à l'idée que ce placement se joue à la fois comme un moyen d'occuper (auto-assignation) ou de faire occuper (assignation) un emplacement pour tenir une position (auto-désignation) ou rappeler la position à tenir (désignation) pour soi-même ou pour un ou des acteurs dans la société. (Hoyaux, 2016, p. 15)

Ainsi, dans la pratique touristique, tant que ne se réalisent pas les prophéties sur l'avènement du tourisme virtuel, ce sont bel et bien les corps qui se déplacent, qui viennent occuper l'espace, et éventuellement le transformer. La présence et la visibilité des corps des autres sont bien souvent l'objet d'une évaluation à l'aune de certaines normes de placement : une évaluation positive lorsque l'on recherche la convivialité ou la promiscuité, ou lorsque les corps suscitent la curiosité d'un regard exotisant qui les considère comme authentiquement « à leur place »; une évaluation négative lorsque la présence des autres corps dérange, que ce soit par leur nombre que l'on juge trop élevé pour notre propre confort, ou par leur apparence « déplacée » en ce qu'elle ne se conforme pas à nos préconceptions d'un lieu. L'objectification et l'esthétisation du corps d'autrui sont ainsi une des modalités par lesquelles le corps peut apparaître comme une « *composante paysagère* » (Di Méo, 2010, p. 473). C'est notamment vrai dans les pratiques touristiques dites « de nature », où le peu de marques visibles de l'anthropisation, mais aussi la faible présence physique des autres individus humains, sont parmi les critères majeurs du sentiment de nature, de la perception du sauvage (Fletcher, 2014 ; Lund, 2013).

De plus, les places des corps peuvent être pour les individus une ressource, et il y a de nombreuses situations où l'on peut considérer que les individus luttent pour ces places (Lussault, 2009). Les sports de nature recèlent des exemples notables de ce fait, dans la mesure où certains terrains de pratique sont considérés comme des ressources rares et non partageables, à l'exemple de la vague dans le surf (Guibert, 2014). Les surfeuses considèrent en général que la fréquentation trop forte d'un spot dégrade donc les conditions de la pratique, conduit à des tensions, et pousse les pratiquantes à rechercher de nouveaux lieux moins fréquentés. C'est même un critère d'appréciation crucial des lieux de la pratique, un des quatre « piliers » du « Nirvana », c'est-à-dire le spot de surf idéal, selon les travaux de Ponting (2008).

Le corps est donc au fondement de notre intersubjectivité : l'autre est appréhendé en premier lieu par son corps. Il est donc l'inscription dans la matérialité du sujet social. À ce titre, il est le sujet de négociations politiques et identitaires, qui ont notamment des traductions spatiales et territoriales (Di Méo, 2010). Parmi les travaux qui ont exploré le modelage social du corps, on peut citer ceux de l'anthropologie, à la suite de Mauss (1936), ceux de la sociologie et de Bourdieu en particulier (Boltanski, 1971 ; Bourdieu, 1972), et la théorie féministe (Butler, 1989 ; G. Rose, 1993). Le travail de la théorie féministe, en prenant au sérieux les effets de la différenciation des corps, en montrant qu'ils cristallisent ainsi des relations de domination et se font véhicules de pratiques différenciées, a largement contribué à placer la dimension corporelle parmi les chantiers majeurs de la recherche, entre autres en géographie (Longhurst, 1997 ; Volvey, 2014). Ils intéressent l'analyse géographique des loisirs sportifs et touristiques à plusieurs égards.

D'abord, la théorie féministe invite à reconnaître le poids des normes corporelles dans la division genrée; et au-delà, elle ouvre la voie à une analyse politique de toutes les normativités corporelles. Certaines pratiques de loisir, qui donnent au corps une

place centrale, offrent des terrains particulièrement fertiles pour l'exposition de ces normativités, et éventuellement leur renégociation. Ainsi, en contexte touristique, le bronzage (Coëffé, Guibert et Taunay, 2014), le dénudement sur la plage, ou la sexualisation accrue des interactions, rejouent les codes, notamment de genre, à des fins souvent hédoniques, mais aussi parfois d'émancipation : Veijola et Jokinen, toujours à propos du tourisme, reprennent la thèse de Butler (1989) selon laquelle « *les codes rigides des dualités hiérarchiques ne peuvent être repoussés que de l'intérieur des pratiques répétitives de signification*<sup>61</sup> » (Veijola et Jokinen, 1994, p. 142). Les pratiques sportives, en raison de leur association traditionnelle aux valeurs de la masculinité (Dunning, 1986), sont également une scène très active de la renégociation des normes corporelles de genre, comme le montre Thorpe avec l'exemple du snowboard : « *certaines femmes acquièrent du capital symbolique en démontrant les qualités, traditionnellement définies comme « masculines », de prouesses physiques, de prise de risque et d'engagement*<sup>62</sup> » (Thorpe, 2009, p. 495). S'approprier les normes d'une culture physique « masculine » peut donc être pour les femmes un moyen, dans les sous-cultures sportives, de faciliter leur légitimation. Mais la subversion de ces normes ne s'arrête pas là ; pour qu'elle soit complète, il faut justement saper l'hégémonie des codes masculins, et tenter de rendre le corps féminin tout aussi légitime. C'est dans cette perspective que « *certaines snowboardeuses résistent activement à l'hexis corporelle masculine et s'efforcent de redéfinir le corps surfant féminin*<sup>63</sup> » (ibid., p. 503).

La pratique sportive est en effet un moyen efficace de « définir » son corps, ou en tout cas de le travailler ; sur le plan physiologique bien sûr, mais également sur le plan symbolique. Si les corps sont catégorisés selon les normes sociales, et donc le support d'identités assignées, ils peuvent aussi se faire le matériau d'identités revendiquées. Et les pratiques sportives appartiennent aux pratiques transformatives du corps qui permettent de modifier ou entretenir son apparence et son rapport corporel au monde, composantes essentielles de l'identité. La notion d'« hexis » corporelle, développée par Bourdieu (1972) et employée ci-dessus par Thorpe, désigne l'ensemble des gestuelles et postures adoptées par un corps et traduisant l'intériorisation d'un certain nombre de normes sociales. Pour Bourdieu, l'hexis traduit avant tout l'appartenance à une classe sociale, donc une identité assignée. Mais cette conception a été largement critiquée, comme trop rigide, déterministe, ne laissant justement pas suffisamment de place à l'autonomie et à la réflexivité des acteurs (voir partie 2.1.3) ; les applications dans le tourisme et le sport de la notion de « performance » visent ainsi à montrer comment les individus sont capables de façonner les significations qu'ils souhaitent véhiculer, notamment par le corps (Edensor, 2001 ; Ferguson et Veer, 2015 ; Germann Molz, 2010). Ces critiques peuvent être appuyées par l'exemple des cultures sportives, qui sont aussi des cultures physiques. Une pratique régulière vient en effet transformer les manières d'être du corps au point de former une nouvelle hexis, correspondant donc en partie à une identité choisie, sinon revendiquée ; une hexis correspondant non pas à une classe sociale mais à un autre type de groupe, la communauté sportive. Lewis (2000) explique, par exemple, à quel point la pratique de l'escalade s'inscrit profondément dans le corps,

61. « The rigid codes of hierarchical binarisms can be driven away only within the practices of repetitive signification. »

62. « some female boarders acquire symbolic capital by demonstrating the traditionally-defined "masculine" traits of physical prowess, risk, and commitment »

63. « Some female snowboarders actively resist the male bodily hexis and make attempts to redefine the female snowboarding body ».

en particulier dans les mains, et construit un « corps grim pant » bien distinct de ce qu'il appelle, s'inspirant de Simmel, le corps « métropolitain », c'est-à-dire le corps effacé, euphémisé, de la modernité urbaine. Le contact du rocher rend les mains de la grimpeuse ou du grimpeur calleuses, recourbées, bien souvent éraflées; la pratique développe certains muscles, favorise certaines postures, que l'œil exercé reconnaît aisément. Ces marques peuvent acquérir un statut symbolique, voire « talismanique » (Lewis, 2000, p. 72) au sein de la communauté en question, en ce qu'elles témoignent de la régularité et éventuellement du niveau de la pratique. Mais la revendication de l'appartenance à la communauté se joue également dans l'habillement et les accessoires. C'est ainsi que dans les hauts lieux des pratiques sportives de montagne, comme l'illustre Thorpe avec les cas de Chamonix et Whistler, ce ne sont pas seulement le visage tanné par le soleil ou le menton irrité par le Gore-Tex qui étayent le capital symbolique des pratiquantes, mais aussi le port ostentatoire du piolet, du baudrier ou du casque jusque dans les rues du centre-ville (Thorpe, 2014, p. 173). Le corps se pare ainsi de marqueurs identitaires, signes d'appartenance à la communauté mais aussi de positionnement au sein de cette communauté.

Le corps sportif, comme tout corps socialisé, est donc façonné. Il est contraint par des normes, mais aussi transformé et entretenu par des pratiques. Il contribue grandement à définir l'individu comme sujet social, et se fait le support d'une identité constamment négociée, entre assignation et revendication. Et la pratique sportive, lorsqu'elle est régulière ou intense, lorsqu'elle modèle le corps, peut être vue comme un outil puissant pour assurer une certaine emprise sur la construction de cette identité. Les idéaux d'un corps actif, mobile, résistant, en bonne santé font également partie des normativités de certaines pratiques touristiques (Germann Molz, 2010).

### 2.2.2.3 Le corps comme ancrage fondamental de l'expérience du monde

Le corps est non seulement au fondement de notre intersubjectivité, mais également de notre subjectivité. C'est un des postulats initiaux de la phénoménologie, celle de Merleau-Ponty en tout cas, que d'affirmer la primauté de l'expérience corporelle dans notre connaissance du monde. « *Le corps propre est dans le monde comme le cœur dans l'organisme : il maintient continuellement en vie le spectacle visible, il l'anime et le nourrit intérieurement* » (Merleau-Ponty, 1945, p. 235). Ainsi, sans le corps, le monde ne *vit* pas, n'existe pas. La pensée phénoménologique a contribué à développer cette thèse en réaction, notamment, à la conception cartésienne du corps qui en fait un instrument, un mécanisme séparé de, et soumis à, l'esprit. Les théories de la pratique, en héritières de ce basculement théorique, reconnaissent la dimension corporelle comme un ressort essentiel de l'action; sans s'aventurer sur le terrain de l'explication des processus biologiques et physiques, elles s'efforcent de montrer comment cette dimension corporelle intervient dans les phénomènes sociaux et culturels. Ainsi, un des apports de Bourdieu a été de montrer que la force apparente des « structures » sociales venait en fait de leur intériorisation profonde par les individus, comme schémas de pensée mais aussi comme dispositions *incorporées* (Bourdieu, 1972). L'*hexis* corporelle est le nom qu'il donne à cette habitude du corps qui traduit une appartenance sociale; et le corps est de manière générale porteur de bien des régularités, qui font l'efficacité des pratiques, et qui les font ressembler — mais ce n'est pour Bourdieu qu'une « illusion » — à un suivi scrupuleux de *règles* établies. D'autres développements théoriques récents insistent sur l'importance, pour la compréhension des phénomènes

sociaux, de ce qui se joue en-deçà des processus cognitifs et de la conscience : c'est le cas de la théorie non-représentationnelle (« *Non-Representational Theory* », NRT) de Thrift (2007). Dans les travaux qu'il rassemble sous ce terme, Thrift entend « *capturer le flux continu de la vie quotidienne* »<sup>64</sup> (*ibid.*, p. 5) ; cela signifie pour lui accorder plus d'attention au pré-cognitif (*ibid.*, p. 5), insister sur la matérialité et la corporéité — y compris la dimension non maîtrisée de la corporéité (*ibid.*, p. 10) — et examiner en profondeur les affects et les sensations, envisagés comme modalités de la pensée (*ibid.*, p. 12). Selon les thèses de Thrift et des auteurs proches, non seulement le corps est au principe de l'action, non seulement l'activité corporelle provoque des sensations et des émotions, mais elle produit même des significations propres. La danse en est une des illustrations les plus parlantes, et est à ce titre un objet d'étude privilégié pour la NRT. Elle produit en effet, par le mouvement des corps, des espaces et des significations liées à l'espace, sans que ces significations soient toujours d'ordre représentationnel, surtout lorsque la danse est spontanée ou improvisée. Elle peut donc être comprise comme une « *pratique non-représentationnelle définie par la réalisation constante et créative de sa propre impermanence et de sa propre disparition* »<sup>65</sup> (McCormack, 2008, p. 1825). Cela signifie que la danse contient ses propres principes de génération, où la corporéité est primordiale, et non pas assujettie à l'intention et aux représentations culturelles. La question essentielle posée par la danse aux sciences sociales, que je souhaite également poser à propos des pratiques touristico-sportives de nature, est donc la suivante (*ibid.*, p. 1826) : « *dans quelle mesure les corps participent-ils aux processus par lesquels nous faisons sens du monde?* »<sup>66</sup> »

Il ne s'agit pas ici de donner la primauté à la dimension corporelle dans les ressorts de la pratique touristico-sportive ; la question est de savoir *dans quelle mesure* le corps contribue à un horizon pragmatique. Car les constats faits ci-dessus (le corps est matériel, le corps est socialisé), s'ils suffisent à montrer que le corps est impliqué dans la pratique, ne disent pas *comment* il est engagé dans la pratique, quel est son degré de « responsabilité » dans l'ensemble d'actions, de choix et de discours qui constituent cette pratique. Quelle est donc sa contribution au « sens » de la pratique évoqué plus haut (partie 2.1.4), ce sens qui comprend certes la raison et la représentation, mais aussi les émotions, les sensations, les contingences matérielles. *Comment* le corps contribue-t-il à la complexité de cet *horizon pragmatique* ?

D'abord, le corps forme un ensemble fonctionnel capable de se diriger tout entier vers un objectif précis, une action. C'est même ce qui fait son unité, ce qui le différencie de la simple somme de ses parties. Pour former ce tout cohérent capable d'agir, le corps doit d'abord avoir intériorisé sa propre configuration. C'est l'idée du « *schéma corporel* » de Merleau-Ponty, qui est d'abord un « *résumé de notre expérience corporelle* » (Merleau-Ponty, 1945, p. 114), nous fournissant les positions des différentes parties de notre corps, mais également une « *prise de conscience globale de [la] posture dans le monde intersensoriel, une « forme » au sens de la Gestaltpsychologie* » (*ibid.*, p. 116). La corporéité est ainsi comprise comme un tout, spontanément organisé par une « forme » dont dépendent les parties. De plus, Merleau-Ponty affirme qu'il faut considérer le schéma corporel comme dynamique, c'est-à-dire engagé dans et défini par une certaine

64. « the 'onflow' [...] of everyday life »

65. « non-representational practice defined by the ongoing inventive enactment of its own impermanence and disappearance »

66. « in what ways do bodies participate in the processes through which we make sense of the world [...]? »

tâche :

le schéma corporel est *dynamique*. Ramené à un sens précis, ce terme veut dire que mon corps m'apparaît comme posture en vue d'une certaine tâche actuelle ou possible. Et en effet sa spatialité n'est pas comme celle des objets extérieurs ou comme celle des *sensations spatiales*, une *spatialité de position*, mais une spatialité de *situation*. (Merleau-Ponty, 1945, p. 116)

L'usage de ce terme de « spatialité » témoigne du rapport fondamental entre le corps et l'espace : la conscience du corps est déterminée par la situation dans l'espace, et inversement tout rapport à l'espace est déterminé originellement par ce « schéma corporel ». La notion de schéma corporel permet donc d'affirmer un principe de cohérence dans l'action « contenu » dans le corps lui-même, sans même faire appel à l'intentionnalité : les facultés du corps résultent en effet d'un apprentissage qui, la plupart du temps, ne nécessite pas l'intervention de la conscience. Dans les cas de répétition d'un geste pour le parfaire, ou de travail d'une posture, à l'instar de l'entraînement sportif (Lahire, 1998), il y a bel et bien un projet et une intentionnalité. Mais le but est justement, bien souvent, d'atteindre une maîtrise telle du geste que l'attention consciente ne soit plus nécessaire à sa bonne réalisation.

Le schéma corporel est en effet adaptable, et l'entraînement en est une adaptation volontaire. La pratique sportive nous invite donc à considérer la diversité des schémas corporels. P. Parlebas a ainsi travaillé à une formalisation des différentes « *conduites motrices* » que constituent les pratiques sportives, en affirmant qu'à chacune de ces conduites correspond un schéma différent :

Il n'y a pas un schéma corporel mais une pluralité de schémas corporels secrétés par la personne agissante en fonction des situations dans lesquelles elle est engagée. Pour le pratiquant, il existe autant de schémas corporels que de situations motrices différenciées. Par schéma corporel, nous entendons la représentation vécue de son corps et de ses possibilités dynamiques d'intervention, en liaison anticipée avec les caractéristiques d'espace, d'instruments, de temps et d'interaction avec autrui imposées par l'action motrice envisagée. [...] La technique du corps incorpore les objets matériels. (Parlebas, 1999b, p. 37)

Comme on l'a vu plus haut, la pratique régulière d'une activité sportive entraîne des modifications physiques, dans la musculature, les postures, les textures de la peau, etc. De telles modifications concernent aussi le schéma corporel. La répétition de mêmes types de gestes, de placements dans des configurations spatiales spécifiques, ou de l'usage d'objets, entraîne une habitude du corps, l'acquisition d'automatismes et de réflexes, comme « enregistrés » par le corps lui-même par une forme de mémoire proprement corporelle :

Un mouvement est appris lorsque le corps l'a compris, c'est-à-dire lorsqu'il l'a incorporé à son « monde », et mouvoir son corps c'est viser à travers lui les choses, c'est le laisser répondre à leur sollicitation qui s'exerce sur lui sans aucune représentation. (Merleau-Ponty, 1945, p. 162)

Cette adaptation peut notamment passer par l'intégration au schéma corporel d'objets extérieurs, par exemple dans le cas du handicap (R. Richard, 2012), mais aussi dans celui des sports de nature (Spinney, 2006). Fondamentalement, l'outil est un prolongement du corps en vue d'une tâche (Leroi-Gourhan, 1964) ; de la même manière, donc, qu'un outil devient un prolongement « naturel » de la main de l'ouvrier, la planche de surf, par exemple, devient pour le surfeur confirmé partie intégrante du corps surfant, elle s'hybride avec le corps charnel (Ford et Brown, 2006 ; Thorpe et Rinehart, 2010). Ce ressenti exprimé par les sportifs n'est autre que l'intégration au schéma corporel d'un objet, qui se rapproche ainsi de la fonction de *prothèse*.

C'est donc dans le corps, et dans l'expérience quotidienne que nous en faisons, que l'ensemble de nos rapports au monde, et en particulier les spatialités, trouvent leur origine. Le rapport entre le corps et le monde est réglé par cette fonction primordiale qu'est la perception, que Merleau-Ponty érige en base de sa réflexion théorique dans sa *Phénoménologie de la perception* (1945). Parmi les auteurs ayant contribué à la théorie de la perception et des rapports au monde, Gibson a proposé une théorie de « lecture » de l'environnement en fonction de ses potentiels d'action perçus : c'est la théorie des *affordances* (J. J. Gibson, 1979). Une *affordance* — traduite en français notamment par le terme de « prise » — est une « *combinaison spécifique des propriétés de la substance et des surfaces [d'une chose] considérée en référence à un animal*<sup>67</sup> » (J. J. Gibson, 1977, p. 67) ; c'est en fait la perception par un individu sensible de *ce que permet de faire* un élément de son environnement. Cette approche, également appelée « psychologie écologique », est particulièrement efficace pour rendre compte de l'apprentissage et du déploiement de rapports spécifiques à l'environnement. Et l'une de mes hypothèses de travail étant l'existence de spatialités singulières des pratiques touristico-sportives de nature, ma réflexion devra nécessairement intégrer les « prises » spécifiques à chacun de ces sports. L'escalade est le sport où ce cadre d'analyse s'applique le plus littéralement, car le concept de *prise*, au sens plus commun de « préhension », y est fondamental. On y saisit effectivement une matière spécifique, le rocher, avec les mains et les pieds, en adaptant la préhension de la main et la posture corporelle aux formes et anfractuosités. Mais l'analyse est tout à fait valable pour les autres sports, bien que les prises y soient plus abstraites (la présence presque invisible d'un courant ascendant, appelé « thermique », au-dessus d'un escarpement rocheux, la courbure spécifique d'un courant d'eau dans un rapide, etc.), et leur saisie souvent assistée par des dispositifs techniques « prothétiques » (voile, kayak, vélo, etc.). Les pratiques sportives de nature sont donc des rapports spécifiques au monde et à l'environnement, que la corporéité contribue grandement à façonner : ce sont des rapports sensoriels, matériels.

#### 2.2.2.4 Conclusion : la corporéité, une perspective sur des spatialités vivantes

La corporéité, plutôt qu'un concept, sera utilisée ici comme une perspective, une sensibilité problématique : il s'agit de traiter la part corporelle des spatialités comme un des problèmes centraux.

Elle invite d'abord à traiter du rôle du corps dans le partage des spatialités. Les corps sont socialisés et soumis à des normes collectives, je l'ai rappelé à travers les concepts relatifs au placement et à la normativité des corps ; je n'utiliserai cependant pas ces outils de manière centrale, dans la mesure où je traiterai d'un aspect bien spécifique de la dimension sociale des corps dans l'espace : je questionnerai principalement la dimension partagée du mouvement dans et du contact avec l'environnement biophysique, que je suppose être un aspect primordial des spatialités touristico-sportives.

Ce questionnement emploiera principalement les concepts de « schéma corporel » et de « prise ». Il sera également directement lié à ma deuxième question de recherche, celle de l'appréciation des spatialités, qui englobe notamment la question que je posais en introduction de cette partie 2.2.2 de la contribution du corps au sens de l'action. Je tenterai donc aussi, à l'aide de ces outils conceptuels, de rassembler les problèmes

67. « the affordance of anything is a specific combination of the properties of its substance and its surfaces taken with a reference to an animal »

de la matérialité éprouvée, de l'affect et des esthétiques, autour du cas de la pratique touristico-sportive.

Concept principal : **corporéité**

Concepts secondaires : **schéma corporel, prises**

### 2.2.3 Pratiques médiatiques

Comment se forment ces conceptions partagées qui contribuent de manière centrale à l'organisation des pratiques (voir partie 2.1.4)? L'étude des médias apporte une partie de la réponse, notamment par la démonstration de l'influence des acteurs et des discours de grande diffusion, qui peuvent ainsi apparaître comme producteurs principaux des conceptions dominantes. Mais les théories de la pratique, et leurs ramifications dans le champ de l'étude des médias, apportent un renouvellement majeur de cette question. Les concepts exposés ci-après visent à poser la question d'une manière plus englobante, qui reconnaît la pluralité des acteurs, des techniques et des contextes de la communication médiée : comment la production et la diffusion de discours (visuels ou verbaux) contribuent-elles à la cohésion d'un ensemble de pratiques? Il s'agit donc, dans cette perspective, de considérer l'implication des procédés médiatiques dans l'action.

#### 2.2.3.1 Une approche pragmatique de la communication : les principaux concepts

Le domaine de la théorie des médias a lui aussi fait l'objet d'un renouvellement qu'on peut lier directement au tournant pragmatique. Je me réfère ici à trois corpus de travaux qui se rejoignent sur un objectif majeur, celui d'étudier les médias comme un domaine de pratiques sociales : la « médiologie » de Debray, le paradigme de la « médiatisation » et des « mondes médiatiques » de Hepp et Krotz, et les « pratiques médiatiques » de Couldry.

Toutes ces propositions s'inscrivent en opposition avec les études des médias traditionnelles, c'est-à-dire qu'elles relèvent plutôt de théories du « médium » que des théories « des médias » (Baetens, 2014). Ces dernières, schématiquement, forment un champ dédié à l'étude des seuls médias dits « de masse », et constituent un paradigme intimement lié à la dimension industrielle des activités de grande diffusion de l'information. Les théories du médium, au contraire, s'intéressent à la médiation au sens large de la communication dans les sociétés humaines. Ainsi, la médiologie de Debray reconnaît le médium, son concept principal, comme un fondement anthropologique des sociétés, thèse qui s'appuie notamment sur une réflexion historique pour comprendre la médiation de la communication y compris avant l'avènement des médias de masse :

nos mass-media sont au fond la variation contemporaine, hypertrophiée, assourdissante, surapparente d'un invariant de base plus ombreux, moins tapageur, et néanmoins coprésent à tous les modes de communication, tous les stades chronologiques de la circulation des signes : le dispositif véhiculaire. L'organe de transmission. Appelons-le médium. (Debray, 1998, p. 12)

La définition du médium retenue par Krotz est très similaire : il s'agit d'un objet ou d'un type d'objet qui « *permet l'existence, la transformation et la modification de la communication* » (Krotz, 2014, p. 79). Les deux principales caractéristiques d'une théorie réductrice des médias, contre laquelle s'élèvent les théories du médium, sont le

techno-déterminisme, c'est-à-dire la croyance selon laquelle les techniques ont des effets mécaniques sur les pratiques, et l'instrumentalisme, c'est-à-dire l'idée que les médias sont de simples véhicules de messages qui leur sont extérieurs (Baetens, 2014). Cette seconde caractéristique correspond également à une perspective « unilatéraliste » : les études des médias ont tendance à se réduire, pour forcer le trait, à une relation d'influence des « médias », vus comme un secteur industriel et un acteur institutionnalisé, sur les « masses », ensembles d'individus passifs et indifférenciés. C'est du moins la dérive que souhaitent éviter les auteurs qui les critiquent. Hepp et Krotz (2014a, p. 3) se réclament ainsi d'une perspective « socio-constructiviste » plutôt qu'« institutionnaliste » — cette dernière revenant à considérer les médias comme un acteur social indépendant. Cela signifie, pour eux, considérer les différents médias dans leur diversité, leurs interactions et leurs évolutions; considérer les médias à la fois « *comme objets et comme porteurs de sens* » (ibid., p. 5); et enfin envisager les médias au sein des autres processus sociaux, sans nécessairement les poser comme principaux facteurs de changement — ce qu'ils qualifient de positionnement « non média-centrique » (ibid., p. 5). Couldry, de son côté, parvient à une proposition théorique proche par sa volonté d'émanciper les études des médias de la notion, pour lui trop centrale, d'« audience » (en anglais), c'est-à-dire de public, qui oriente vers l'étude de la réception ou « consommation » de « textes » médiatiques. Pour se défaire de la vision d'un public passif, et de la mesure de l'« influence », Couldry propose de mettre au cœur du champ de recherche la notion de pratique, dans le but suivant : « *décentrer la recherche sur les médias de l'étude des textes médiatiques et de leurs structures de production [...] pour la rediriger vers l'ensemble ouvert des pratiques attachées plus ou moins directement aux médias*<sup>68</sup> » (Couldry, 2004, p. 117). C'est une manière, pour Couldry, de replacer les médias dans leur contexte socio-culturel, et d'analyser ce que les gens *font* des matériaux et outils médiatiques, plutôt que de supposer des expériences uniformes de « consommation » entièrement déterminées par le contenu médiatique et ses vecteurs. Un des objectifs est donc de redonner aux individus leur capacité d'action dans leur relation aux médias, sans pour autant prétendre les affranchir du rôle, très puissant selon Couldry, des productions médiatiques dans la formation des imaginaires, des références communes, de la culture en général, et donc des pratiques. L'auteur entend en effet s'inspirer directement des théories de la pratique présentées plus haut — et notamment de Bourdieu et Schatzki — pour comprendre comment s'articulent, et se produisent mutuellement, le libre-arbitre de l'individu et les conventions, structures et régularités, collectives comme historiques. Et dans cette perspective théorique, la réponse passe notamment par l'attention aux actions matérielles qui constituent les pratiques, que l'on oublie facilement dans une approche sémiologique et discursive des médias. C'est pourquoi la médiologie de Debray, notamment, considère comme un de ses chantiers majeurs et indispensables la compréhension des techniques dans leur matérialité, afin donc de s'extraire d'une perspective exclusivement centrée sur le *message* :

Pour comprendre les affaires humaines (les *pragmata*), force est de s'exiler hors de l'empire des signes pour aborder au pauvre royaume de l'objet, des « *machines inhumaines* » [...].  
L'analyse du message ne se suffit pas à elle-même. (Debray, 1998, p. 11)

Et cette analyse des « affaires humaines », cette pragmatique des médias, c'est aussi bien l'étude des conditions matérielles de diffusion du message — fonctionnement

68. « *decentre media research from the study of media texts or production structures [...] and to redirect it onto the open-ended range of practices focused directly or indirectly on media.* »

des appareils, infrastructures de diffusion — que celle des opérations corporelles qui permettent de produire et de recevoir l'information — maniement de la caméra, du stylo, facultés et automatismes de visionnage, de lecture : « *Le médium n'est pas moins corporéité que matérialité. Il y a l'outil, et il y a le geste, personnel ou collectif; le volet MO (matière organisée) et le volet OM (organisation matérialisée)* » (Debray, 1998, p. 13). Comme les applications des théories de la pratique en général, la perspective des pratiques médiatiques est donc une manière de replacer un objet, en l'occurrence le médium, dans le contexte banal et quotidien de la constitution de la vie sociale, avec le postulat que ce n'est qu'ainsi qu'on peut pleinement comprendre son éventuel rôle « structurant » des cultures, des mentalités, des comportements, etc.

Les études récentes des médias sont notamment marquées par la transformation radicale que constitue pour le champ la révolution numérique. Cependant, un des enjeux majeurs, dans la lignée de la réaction médiologique à la supposée révolution des médias de masse, est de saisir les continuités entre l'ère pré-numérique et aujourd'hui, aussi bien que les ruptures. Le paradigme de la « médiatisation » proposé par Hepp et Krotz est justement une tentative de saisir le champ médiatique dans ses dynamiques : la médiatisation désigne un processus, marqué selon eux par une dynamique d'expansion, celle de l'importance des médias au sein de nos sociétés :

La *médiatisation* doit donc être définie comme un processus historique, en cours et de long terme, par lequel de plus en plus de médias émergent et sont institutionnalisés. La *médiatisation* désigne le processus par lequel la communication se réfère aux médias et utilise les médias de telle manière que, sur le long terme, les médias acquièrent une pertinence croissante dans la construction sociale de la vie quotidienne, de la société et de la culture en général<sup>69</sup>. (Krotz, 2009, p. 24)

La médiatisation est un concept que l'on utilise dans le but de mener une analyse critique des relations mutuelles entre la transformation des médias et de la communication, d'une part, et la transformation de la culture et de la société d'autre part<sup>70</sup>. (Hepp et Krotz, 2014a, p. 3)

En français, le terme de médiatisation est courant, et possède un sens différent : c'est le fait, ou le processus, de rendre public un objet, une personne, une information, via les médias de grande diffusion. Il est même utilisé pour qualifier un degré de publicisation : on dit d'un événement qu'il est « très médiatisé », par exemple. Pour cette raison, j'éviterai d'utiliser le terme de médiatisation dans le sens que lui attribuent Hepp et Krotz, celui de l'accroissement de la « prévalence » des médias dans la vie sociale. Pour exprimer cette idée, j'emploierai donc des formules plus explicites, telles que l'« expansion sociale du domaine médiatique ». C'est un aspect que Couldry également entend aborder directement avec le cadre analytique des « pratiques médiatiques ». Parler de pratiques permet en effet d'élargir le spectre de la « pertinence sociale » de l'objet média en abordant une grande variété de situations et d'activités liées aux médias, et non plus seulement la réception supposément passive des messages, c'est-à-dire la « consommation » des médias. Cela permet par exemple d'intégrer à la réflexion — et au champ des études médiatiques — les pratiques de sociabilité autour d'un genre

69. « Mediatization thus should be defined as a historical, ongoing, long-term process in which more and more media emerge and are institutionalized. Mediatization describes the process whereby communication refers to media and uses media so that media in the long run increasingly become relevant for the social construction of everyday life, society, and culture as a whole. »

70. « mediatization is a concept used in order to carry out a critical analysis of the interrelation between the change of media and communication, on the one hand, and the change of culture and society on the other. »

cinématographique ou romanesque (par exemple les communautés de fans), ou encore les différentes activités et situations associées au visionnage d'une même émission de télévision. Mais cet élargissement de la perspective est aussi une réponse adaptée à l'expansion de la sphère médiatique elle-même. Et l'ouvrage de Bräuchler et Postill (2010), en reconnaissant la réflexion de Couldry comme fondatrice, la replace aussi dans la réflexion sur les conséquences de la révolution numérique : les pratiques de production et de diffusion médiatiques, auparavant accessibles principalement à un corps professionnel relativement restreint, ont aujourd'hui très largement débordé ce champ. C'est notamment l'avènement du « Web 2.0 », caractérisé par la place majeure du « contenu généré par les utilisateurs », qui a largement démocratisé les capacités de diffusion médiatique. C'est ainsi que de nombreux auteurs ont été conduits à repenser le « public » traditionnel des études des médias en ensemble de « producteurs culturels actifs » (Bird, 2011), et qu'a été forgé le terme de « *producers* », synthèse de « producers » et « users » (Bruns, 2006 ; cité dans Bird, 2011). Bird met cependant en garde contre la tentation de croire à la généralisation de ces pratiques de production, ainsi qu'à un équilibrage des relations de pouvoir entre les individus et les structures professionnelles de production. La grande masse du contenu amateur conserve en effet une audience confidentielle.

### 2.2.3.2 Les pratiques médiatiques, au cœur des conceptions partagées ?

Ce cadre théorique, que je synthétiserai donc par l'expression de « pratiques médiatiques », implique de repenser la question ancienne de l'« influence » des médias, et des messages et discours qu'ils véhiculent, ou plutôt de la reformuler. Couldry (2004) entend bien en effet montrer qu'une perspective pragmatique ne signifie pas l'abandon de l'étude des représentations, des messages, ni la négation de leur pouvoir sur les comportements humains. Il s'agit seulement de comprendre plus précisément ce pouvoir, en le replaçant dans la quotidienneté et la banalité des pratiques. À cette fin, Couldry propose, en s'appuyant sur Swidler (2001), d'interroger les pratiques médiatiques au sein de la réflexion plus large sur l'organisation et la hiérarchisation des pratiques sociales. Swidler propose en effet l'idée que ce que l'on appelle « culture » n'est autre que « *l'interaction de pratiques et de discours* » (ibid., p. 84), et que certaines de ces pratiques, qu'elle nomme « *anchoring practices* » (« pratiques-ancrages ») jouent « *un rôle-clef dans la reproduction des systèmes de discours et de pratique à grande échelle*<sup>71</sup> » (ibid., p. 99). Elle pose plus spécifiquement la question de la hiérarchisation des pratiques en termes de « profondeur » et de « pouvoir » : certaines pratiques, par exemple celles qui déterminent un système économique de grande échelle, sont plus solidement installées que d'autres car elles possèdent de plus vastes ramifications dans de plus nombreux domaines de la vie sociale, représentent de plus puissants intérêts, et s'appuient sur de plus importantes ressources. Mais elle souhaite également montrer que de nouvelles pratiques et de nouvelles conventions peuvent être créées sans bénéficier de tels fondements, et notamment à travers ce qu'elle qualifie de « *pratiques rituelles publiques*<sup>72</sup> » (ibid., p. 92). Il s'agit de « *la démonstration publique, visible, de nouveaux modèles afin que « tout le monde voie » que tout le monde a vu que les choses ont changé*<sup>73</sup> »

71. « there are 'anchoring practices' which play a key role in reproducing larger systems of discourse and practice. »

72. « public ritual practice »

73. « the visible, public enactment of new patterns so that 'everyone can see' that everyone else has seen that things have changed. »

(*ibid.*, p. 96). C'est précisément cette idée que Couldry retient — sans la restreindre, cependant, à l'étape de la *création* de pratiques innovantes — pour théoriser le rôle central des pratiques médiatiques dans l'ensemble des pratiques qui constituent la vie sociale. Les rituels, en effet, sont (1) un ensemble d'actions structurées par des catégories, (2) censés traduire des valeurs et (3) dire quelque chose sur « le social » (Couldry, 2004, p. 127). Et pour être reconnus comme tels, les rituels doivent s'adresser au public, ou au moins à un public; les médias, et en particulier les médias de grande diffusion, sont donc un espace privilégié de leur accomplissement. Ils contribuent à donner aux pratiques qu'ils diffusent un statut d'exemplarité pour le collectif. Ce qui amène Couldry à avancer, sous forme de question, l'hypothèse suivante : « *Et si l'une des principales choses que les médias faisaient, c'était d'ancrer d'autres pratiques à travers l'« autorité » des représentations et démonstrations des catégories et concepts centraux qu'ils proposent?*<sup>74</sup> » (*ibid.*, p. 122). Le pouvoir particulier des pratiques médiatiques serait donc de conférer aux objets qu'elles véhiculent — motifs, figures, comportements, idéologies... — une certaine « autorité ». Cette autorité ne correspond pas nécessairement à des règles explicites ou à un rapport de domination hiérarchique : elle peut tenir simplement à ce que les objets médiatisés paraissent plus importants, plus dignes d'intérêt, ou plus exemplaires, que ceux qui ne le sont pas.

Si les études des médias bénéficient grandement d'une approche par les pratiques, inversement, les pratiques médiatiques peuvent constituer une composante majeure d'une théorie des pratiques : on peut en effet les interpréter comme un domaine privilégié du façonnement des conceptions partagées. J'utilise cette dernière expression pour résumer le volet de la théorie de Schatzki qui concerne l'organisation des pratiques (voir partie 2.1.4). Pour Schatzki, la conduite de l'action est déterminée certes par le sens pratique, ou plutôt selon ses termes par l'« intelligibilité pratique », mais aussi par l'organisation des pratiques, ce que j'ai proposé de résumer à une distinction entre sens individuel et sens collectif de l'action. L'organisation des pratiques équivaut au sens collectif de l'action car elle se fonde, selon Schatzki, sur trois éléments qui forment des cadres collectifs de référence, et que j'ai proposé de résumer par l'expression de « conceptions partagées » : des schémas de compréhension, des règles, et des structures téléoaffectives. Chez Thévenot, on trouve aussi une réflexion proche, une version alternative de l'organisation des pratiques par les conceptions partagées : il propose de considérer que toute action est déterminée par une coordination constante entre un environnement et des « *conceptions du bien* » (voir partie 2.1.4). Ces conceptions ne sont toutefois pas toutes d'ordre collectif : en distinguant différents « régimes d'engagement », Thévenot postule notamment différents degrés de « publicisation » de l'action et des conceptions, certaines relevant seulement de la commodité ou satisfaction personnelle. Mais les conceptions du bien qui relèvent du collectif, à l'exemple de l'éthique ou de l'esthétique, sont intrinsèquement liées aux relations sociales de communication. Les conceptions, dans la théorie de Schatzki comme celle de Thévenot, s'inventent, se partagent et se perpétuent par la communication et l'observation ; mais l'utilisation des médias, donc des dispositifs véhiculaires de communication, décuplent l'efficacité de ce façonnement. Les pratiques médiatiques en augmentent en effet la pertinence sociale, pour au moins trois raisons : l'expansion de l'audience, la répétition des objets et des schémas, et la multiplicité des acteurs impliqués, *a fortiori* aujourd'hui, la numérisation de l'information permettant de multiples réappropriations et réinterprétations

---

74. « What if one of the main things media do is anchor other practices through the « *authoritative* » representations and enactments of key terms and categories that they provide? »

individuelles des contenus et des médiums. Les pratiques médiatiques sont donc un domaine essentiel de la diffusion aussi bien que du façonnement des *conceptions partagées*.

### 2.2.3.3 Les communautés au prisme des pratiques médiatiques

Hepp et Krotz (2014b), dans la continuité de leur cadre conceptuel de la « médiation », proposent un autre concept qui doit leur permettre d'analyser les domaines de pratique et/ou les groupes humains organisés par des pratiques médiatiques : le concept de « mondes médiatisés » (« *mediatized worlds* »). Il s'agit notamment, à travers ce concept, d'établir une base pour la partie empirique de leur paradigme de recherche. Les mondes médiatisés que l'on peut dénombrer au moyen de la définition qu'ils en proposent sont autant de « sujets » pour une étude ethnographique. Le projet de recherche<sup>75</sup> sur lequel s'appuie l'ouvrage de Hepp et Krotz est notamment structuré autour de ces cas d'étude. Les travaux de Woermann (2012a,b), qui portent sur les pratiques de ski *freeride*, sont un de ces cas d'étude. Le concept proposé s'appuie sur deux principaux corpus théoriques. La phénoménologie sociale, avec le concept de « *life-world* », insiste sur le caractère construit — individuellement et intersubjectivement — de nos environnements de vie, et donc sur leur diversité (Hepp et Krotz, 2014a, p. 6; Schütz et Luckmann, 1973). Et l'interactionnisme symbolique, avec en particulier le concept de « mondes sociaux » (« *social worlds* »), offre un outil efficace pour comprendre comment les groupes sociaux se constituent, qui recoupe largement la notion de communauté de pratique évoquée plus haut. Et le concept de mondes sociaux est particulièrement intéressant dans le cadre d'une réflexion sur les médias, dans la mesure où il vise à saisir les nouvelles manières de faire communauté, au-delà de la contiguïté et de l'appartenance territoriale, et notamment à travers les réseaux de communication (Shibutani, 1955). Si l'idée a plus d'un demi-siècle, elle a été spectaculairement confirmée par la généralisation des réseaux numériques : les mondes sociaux sont plus que jamais construits par les pratiques de communication à distance, donc plus que jamais pertinents à différentes échelles (Strauss, 1978). Le concept de « mondes médiatisés » est donc présenté comme suit :

Les mondes médiatisés demeurent des mondes de vie, au sens phénoménologique, et des mondes sociaux dans la perspective de l'interactionnisme symbolique [...]. Ce sont des *fragments structurés de mondes de vie sociaux, dont le liant est un certain inventaire de connaissances intersubjectives, avec des pratiques sociales spécifiques et des agrégats culturels*. Les mondes médiatisés sont la concrétisation quotidienne des cultures médiatiques et des sociétés médiatiques<sup>76</sup>. (Hepp et Krotz, 2014a, p. 8)

Pour le reformuler selon le vocabulaire proposé plus haut, les mondes médiatisés sont *les communautés de pratique en tant qu'elles sont organisées par les pratiques médiatiques*. Dans la mesure où rares sont aujourd'hui les communautés de pratiques où les pratiques médiatiques ne jouent pas un rôle central, le concept de mondes médiatisés n'est pas tant une manière de distinguer des groupes spécifiques au sein des sociétés qu'une manière d'analyser une dimension essentielle de la constitution

75. Projet « Mediatisierte Welten/Mediatized Worlds », financé par la Fondation Allemande pour la Recherche (DFG), voir le site [www.mediatisiertewelten.de](http://www.mediatisiertewelten.de).

76. « Mediatized worlds are still lifeworlds in the phenomenological sense and social worlds in the perspective of symbolic interactionism [...]. They are *structured fragments of social lifeworlds with a certain binding intersubjective knowledge inventory, with specific social practices and cultural thickenings*. Mediatized worlds are the everyday concretization of media cultures and media societies. »

contemporaine des groupes sociaux : la communication via des dispositifs véhiculaires, c'est-à-dire les pratiques médiatiques.

Les communautés sous-culturelles de pratiques sportives constituent des exemples particulièrement pertinents de mondes médiatisés, dans la mesure où elles entretiennent un rapport très fort aux pratiques médiatiques, en particulier à l'image, et dans la mesure où ce rapport résulte aujourd'hui en un foisonnement de contenus, tant amateurs que professionnels, et de manière générale en un ensemble de pratiques médiatiques d'une grande richesse.

Les cultures sportives « d'action », comme les désigne Thorpe, se constituent notamment autour de puissants imaginaires portés par une abondante production de contenu par les acteurs « industriels » spécialisés : fabricants d'équipements ou de vêtements, presse spécialisée et télévision en sont les piliers historiques (Thorpe, 2014, 2017). La production est notamment guidée par une recherche du spectacle, du style, de l'extrême, du sensationnel (Rinehart, 2000). La mise en avant de performances physiques et esthétiques est au fondement de la création de puissants référents symboliques, autour de mythologies de l'adrénaline, du risque, de l'immersion, de la camaraderie, incarnées par des athlètes héroïsées. Mais en parallèle de ce secteur professionnel de production de symboles, Thorpe souligne l'importance des pratiques médiatiques quotidiennes et individuelles, considérablement renouvelées et étendues grâce aux « médias mobiles » et aux « médias sociaux », qui constituent ce qu'elle appelle les « nouveaux médias » :

De telles technologies permettent aux pratiquants de se tenir au courant des dernières actualités de leurs héros sportifs, de communiquer avec leurs pairs — pour prévoir de se retrouver pour une session de skate, de surf ou d'escalade — et d'accéder aux informations pertinentes sur les conditions météo, les produits ou les événements, souvent alors même qu'ils sont en mouvement<sup>77</sup>. (Thorpe, 2017, p. 8)

L'auteure résume ainsi les fonctions « pratiques » de ces médias spécialisés, et en particulier des dispositifs de communication mobiles. Elle montre comment s'entretiennent une communauté et des sociabilités via des outils de coordination, de communication et d'information. Mais elle insiste également sur les capacités des pratiquantes, via les nouveaux médias en particulier, à reproduire et négocier par elles-mêmes les référents symboliques de la pratique : de plus en plus, « *elles se font consommatrices critiques des produits des médias de masse, et se plaisent à l'activité sociale qu'est le dialogue avec les produits culturels existants, ainsi qu'à la production de leurs propres contenus*<sup>78</sup> » (ibid., p. 10). C'est notamment une manière d'éprouver et de fabriquer le sentiment d'appartenance à une communauté globale, et en cela les pratiques médiatiques sont complémentaires des pratiques physiques sportives (ibid., p. 9). Woermann (2012a) rejoint pleinement cet argumentaire à propos du freeskiing (ski freestyle et de hors-piste) : « *plutôt qu'une forme isomorphique d'expression créative, les usages des freeskiers des médias sociaux sont partie intégrante de la pratique elle-même*<sup>79</sup> » (ibid., p. 621). Il montre en effet, à l'aide du concept de « prosumption » (pratique hybride de production et de consommation), que chez ces skieurs, l'action sportive, la production et le visionnage d'images (et, dans une bien moindre mesure, de textes) participent d'un

77. « Such technologies have allowed participants to keep up to date with latest news from their sporting heroes, communicate with their peers — organizing times to gather for a skate, surf, or climbing session — and access relevant information about conditions, products, and events, often while on the move. »

78. « they are often critical consumers of mass media products, and enjoy the social activities of responding to existing cultural products, as well as coproducing their own »

79. « rather than being an isomorphic form of creative expression, the freeskiers' use of social media is integral to the practice itself. »

seul et même continuum de pratiques. D'une part, les espaces-temps de la « piste » et de l'« écran » se confondent largement, notamment grâce à la portabilité des dispositifs d'enregistrement et l'accessibilité des médias sociaux; et d'autre part, la dimension esthétique de la pratique est omniprésente, et concerne aussi bien la performance physique mise en scène que les attitudes et les apparences hors des temps de capture d'images, ou encore les conversations et commentaires autour de la performance et des images. Pour Woermann, le tout s'organise centralement autour du *regard*; pour autant, on ne peut le résumer aux seules représentations visuelles, aux « contenus médiatiques », car les interactions sociales et les performances corporelles sont essentielles dans la structuration de ce regard. Et ce sont en particulier les médias sociaux qui ont permis une telle expansion des pratiques médiatiques, car leur fonctionnement en fait des « systèmes scopiques » (Knorr-Cetina, 2003, citée dans Woermann, 2012a) : des dispositifs socio-techniques qui « augmentent » la pertinence sociale des représentations visuelles en les intégrant à une audience élargie, et à un environnement informationnel interactif. Les contenus visuels sont ainsi considérés comme une réalité tangible au cœur de l'organisation des pratiques, et non une représentation distancée des pratiques.

Thorpe et Woermann partagent donc un certain nombre de constats à propos des sous-cultures sportives « d'action ». D'abord, la dimension médiatique est partie intégrante de la pratique, et ne doit donc pas être considérée comme un ersatz ou une représentation superficielle. Ensuite, les pratiques médiatiques, en manipulant des référents symboliques, constituent un puissant outillage pour la réflexivité identitaire, la présentation de soi et l'entretien des liens communautaires. L'image et le regard sont au centre de ces pratiques, mais pas seulement dans une perspective de consommation passive : la corporéité, les discours sur les contenus, et les pratiques de sociabilité forment un ensemble d'activités complexes et dynamiques. Le renouvellement des usages des médias via les technologies du numérique est aussi un constat majeur, qui se décline principalement sur le mode du foisonnement créatif et de l'expansion dans les différents recoins du social. Enfin, le rôle central des représentations visuelles en particulier dans ces communautés de pratiques sportives a à voir avec le rôle central de l'activité physique. Thorpe développe, dans sa réflexion sur les « nouveaux médias » (2017), le cas des nouveaux outils de capture d'images spécifiquement conçus pour les sports d'action, principalement les « caméras d'action » (dont la marque la plus réputée est GoPro) et les drones. Ces outils, parce qu'ils facilitent considérablement la capture d'images au cours de l'action sportive, mais également parce qu'ils créent de nouvelles perspectives visuelles, du plus proche — avec la GoPro fixée directement sur le corps ou sur le matériel sportif — au plus vaste — avec les vues aériennes permises par les drones —, contribuent à intégrer encore plus profondément la pratique médiatique à l'activité sportive, et dirigent l'« *assemblage corporel des sports d'action*<sup>80</sup> » (ibid., p. 12) vers une expérience de plus en plus hybridée par les techniques de l'enregistrement et du regard. Le succès de ces technologies, et des pratiques médiatiques en général, dans les sports d'action, semble lié à leur capacité à communiquer la dimension corporelle des pratiques. Comme le suggère Thévenot (voir partie 2.1.4), la communication n'est en effet pas seulement affaire de discours, on peut trouver du commun dans les ajustements matériels, ou dans le partage de sensations corporelles et de gestuelles. Ce sont des aspects de la pratique qui créent du lien entre les pratiquants d'un sport, mais leur

---

80. « the action sport body assemblage »

caractère largement non-réflexif les rend difficiles à exprimer verbalement. Mais les pratiques médiatiques, et en particulier les « enregistrements » au plus près du corps, sont un des moyens d'évoquer ces « *chorégraphies* » (Ness, 2016) de référence et les sensations qu'elles provoquent. Pour le cas de la GoPro en particulier, l'expérience de visionnage semble plus intense probablement parce que le regard est plus proche du corps et de l'interaction avec l'environnement, donc semble plus fidèle à l'expérience vécue. C'est en somme l'idée qu'avance Evers (2016) lorsqu'il « *explique comment la caméra GoPro « modifie » et « étend » le « regard du surfeur », produisant de « nouvelles vues [...] subaquatiques » (p. 151) et « témoigne » du « devenir-vague » du surfeur (p. 150)*<sup>81</sup> » (Thorpe, 2017, p. 13).

Dans toute sous-culture, communauté de pratiques ou monde médiatisé, les pratiques et représentations médiatiques jouent aujourd'hui un rôle majeur dans la création de conceptions partagées. Mais dans le cas des communautés de pratiques sportives, d'une part les référents symboliques jouent un rôle particulièrement puissant dans la construction identitaire et sociale, et d'autre part l'expression de la dimension corporelle et cinétique semble privilégier le médium de l'image.

#### 2.2.3.4 Pratiques médiatiques et pratiques de l'espace

La réflexion sur les spatialités des pratiques touristiques et sportives passe notamment par les manières de représenter — et pratiquer — l'espace *médiatiquement*.

L'espace peut porter des significations puissantes et variées, jusqu'à la construction d'« *imaginaires géographiques* », c'est-à-dire d'« *ensembles d'« images mentales » reliées entre elles qui confèrent une signification et une cohérence à des espaces et des spatialités* » (Debarbieux, 2013). Ces ensembles de conceptions ont une visée performative, à l'exemple des imaginaires de la nation qui se cristallisent dans des lieux emblématiques (Debarbieux, 2010), ou des imaginaires touristiques qui sont des constructions stéréotypiques du potentiel hédonique d'un lieu générique ou des singularités d'une région, par exemple. Et ces significations doivent notamment leur caractère performatif à leur entretien par une abondante production médiatique. La construction des emblèmes nationaux est l'exemple même des efforts de construction d'un collectif par la diffusion massive d'images, notamment des lieux; et la construction des paradis touristiques lointains est également en grande partie une affaire de production médiatique et de diffusion (Staszak, 2006).

Le tourisme en effet, en tant que déplacement et pratique de lieux *autres*, a beaucoup à voir avec les esthétiques et représentations de l'espace. Urry est l'auteur d'une théorisation approfondie du *regard* spécifique à la pratique touristique et qui pour lui la définit en grande partie : le « regard touristique » (Urry, 1990) est une manière particulière de regarder, principalement, les lieux et les personnes. C'est un regard différent du regard quotidien et banal en ce qu'il désigne comme dignes d'intérêt, et/ou porteurs d'une valeur esthétique, des « scènes » ou des « vues ». En particulier, ce regard sélectionne des portions de l'espace visible pour en faire des *paysages*, et envisage certains aspects des groupes humains, ou des environnements naturels ou bâtis comme *exotiques*, c'est-à-dire caractérisés par une altérité, relative au sujet portant le regard, et connotée positivement. Crang (1997) rappelle les différentes composantes et les

---

81. Evers explains how the GoPro camera “modifies” and “extends” the “surfer’s gaze,” producing “new visions . . . from underwater” (p. 151) and a “witnessing” by the camera of the surfer “becoming-wave” (p. 150)

différentes étapes de la construction de ce regard : le paysage, notamment, est une conception esthétique et artistique qui doit beaucoup à la peinture romantique, donc à l'influence de certaines techniques médiatiques et de certains courants culturels. C'est aussi une conception qui entretient certains rapports de pouvoir, comme l'a démontré G. Rose (1993) en analysant le discours des géographes sur le paysage comme une construction masculine et érotisante. Si les représentations médiatiques de l'espace ont donc des influences décisives, le propos de Crang est de montrer qu'il est plus juste et plus efficace de les considérer comme des pratiques, comme « *prenant part au monde plutôt que le reflétant*<sup>82</sup> » (Crang, 1997, p. 360). L'auteur s'intéresse plus particulièrement à la photographie, pratique médiatique extrêmement courante et ancienne dans l'activité touristique. L'imagerie touristique, dont participent les photographies des touristes, est certes une illustration frappante du caractère normé du regard esthétisant sur les lieux et les peuples ; c'est la perspective traditionnelle des études portant sur les représentations médiatiques dans le tourisme, qui soulignent le caractère circulaire, voire aliéné, de la reproduction de l'imagerie touristique. Les touristes seraient ainsi au cœur d'un « cercle herméneutique » (Urry, 1990) : sous l'influence des représentations dominantes, celles des médias de masse et de l'industrie du tourisme, les touristes seraient attirés vers les « vues » sélectionnées et mises en avant, et reproduiraient passivement, par leurs propres photographies le symbolisme et la structure de ces représentations. Les lieux ainsi désignés et mythifiés deviennent des destinations de voyage rêvées. Mais ce modèle d'un touriste « prisonnier » du cercle herméneutique, car consommateur passif et producteur acritique d'images, est pour Crang fort réductrice. Il faut pour lui plutôt s'intéresser aux « pratiques de visualisation » des touristes : elles sont le fait d'interactions sociales, de situations incorporées, d'échanges, et chaque personne use des représentations visuelles pour construire une conception personnalisée des lieux visités et des expériences vécues, quand bien même le « résultat » observable, l'image, peut paraître standardisée :

Les images ne sont pas quelque chose qui apparaît par-dessus et contre la réalité, mais sont des éléments des pratiques par lesquelles les gens travaillent à établir des réalités. Plutôt que de s'appuyer sur le miroir comme métaphore fondamentale, les technologies de la visualisation forment des manières de saisir le monde<sup>83</sup>. (Crang, 1997, p. 362)

Pink (2011) montre par exemple comment les pratiques photographiques « amateur » forment aujourd'hui, associées aux médias sociaux, un champ foisonnant de construction collective des conceptions des lieux. Elles jouent ce rôle certes par la répétition et l'ébauche de modèles de représentation ; mais aussi, comme le montre Pink, par leur capacité à polariser des interactions sociales et à raviver des souvenirs. L'auteure explore la façon dont les photographies permettent de se remémorer la présence dans des lieux, et les expériences incorporées et affectives associées. Elles agissent comme des enregistrements de souvenirs, et d'intersections de trajectoires, contribuant fortement à la construction historique et collective des lieux telle que la définit Massey (2005). Les technologies de visualisation en particulier sont donc un outil privilégié de la construction d'une connaissance géographique, c'est-à-dire la saisie du monde et de ses parties comme autant d'espaces. Et le regard touristique est une composante majeure de cette construction ; certes, orientée plutôt vers le plaisir et la satisfaction

82. « taking part in the world rather than reflecting it »

83. « Images are not something that appear over and against reality, but parts of practices through which people work to establish realities. Rather than look to mirroring as a root metaphor, technologies of seeing form ways of grasping the world. »

personnelle, mais elle ne doit pas pour autant être réduite à une simple consommation de produits géographiques formatés pour les impératifs de l'agréable.

### 2.2.3.5 Conclusion

Je retiendrai donc, pour ce travail, une définition large du *médium* : il s'agit, pour reprendre le vocabulaire de Debray, de tout dispositif véhiculaire de communication, de transmission d'un message. Sur cette base, on peut construire le concept central de *pratiques médiatiques*, que je rapporte principalement à sa formulation par Couldry, mais qui correspond peu ou prou à la plupart des théories des médias présentées ci-dessus : ce sont toutes les pratiques relatives à un médium ou au contenu informationnel qu'il véhicule. Et le fait de les aborder comme pratiques correspond à un décentrement par rapport au contenu, à la représentation ou au message, pour englober l'ensemble des activités et actions, y compris corporelles, relatives au médium. Enfin, il faut reconnaître que les « nouveaux médias » ou les « nouvelles technologies », c'est-à-dire principalement celles du numérique, si elles ne sont pas d'une nature différente des « anciennes » technologies de communication, fondent leur spécificité dans l'expansion radicale de la pertinence sociale des médias qu'elles permettent. J'utiliserai pour évoquer ce phénomène, plutôt que le concept de *médiatisation* tel que proposé par Hepp et Krotz, qui prête à confusion en français, des formulations plus explicites telles que « l'expansion sociale du domaine médiatique ». Et afin de désigner le rôle spécifique des technologies du numérique, en les considérant principalement comme ressources et contexte de l'action, et sans nécessairement les cantonner au domaine médiatique, je parlerai d'*outillage numérique des pratiques*.

Pour en revenir aux problématiques centrales de ce travail, ces choix conceptuels sont destinés à aborder une dimension importante du rapport entre l'espace et la constitution du commun dans les pratiques touristico-sportives de nature : la façon dont les spatialités sont conçues, enregistrées, exprimées et diffusées par les individus, les techniques et les modes de circulation de ces conceptions médiées. L'intérêt particulier de l'application de cette perspective au tourisme sportif de nature réside notamment dans le rapport étroit entre le corps en action et les expressions médiatiques de l'espace, deux domaines qu'il peut être difficile de relier.

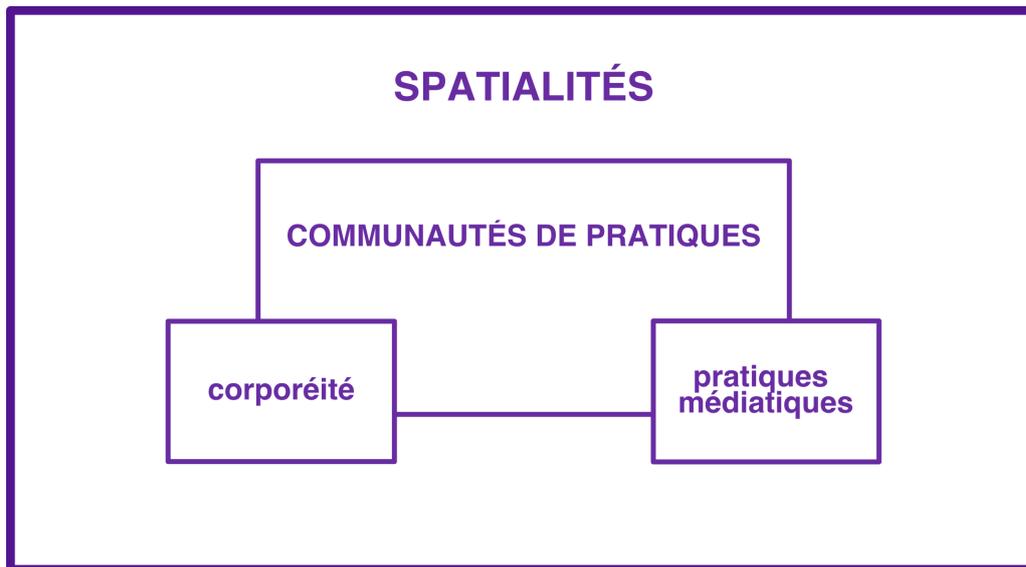
Concept principal : **pratiques médiatiques**

Concepts secondaires : **expansion du domaine médiatique, outillage numérique des pratiques**

### Schématisation du cadre conceptuel

La mise en forme graphique (figure 2.2) me permet ici de récapituler mon cadre conceptuel, et de montrer comment les différents domaines conceptuels se positionnent les uns par rapport aux autres dans le cadre de ce travail.

Les trois ensembles conceptuels présentés dans cette partie seront tous, dans ce travail, envisagés dans la perspective d'une analyse des spatialités ; ce dernier concept, présenté dans la partie 2.1.5, sera donc ici le premier niveau, le plus global, de structuration du propos. Les communautés de pratiques constitueront le domaine conceptuel principal de l'analyse, en réponse à ma première question de recherche, celle de la constitution du commun par le spatial. Les deux ensembles conceptuels de la corporeité et des pratiques médiatiques seront en partie subordonnés à celui des communautés de pratiques. L'étude des spatialités de ces deux ensembles ne se limitera cependant



**FIGURE 2.2** – Schéma du cadre conceptuel général

pas à leurs relations avec les communautés de pratiques ; j'emploierai également les concepts de la corporéité et des pratiques médiatiques pour traiter des spatialités individuelles, ce qui correspond sur le schéma aux parties non comprises dans le spectre des communautés de pratique, mais comprises en revanche dans celui des spatialités.

Ce schéma sera décliné, en introduction de chacun des chapitres qui suivent, pour expliquer le positionnement de ceux-ci dans le cadre conceptuel global.



## Chapitre 3

# Méthodes et Terrains

### De la question de recherche à la méthodologie

Ce sont les spatialités, que je suppose spécifiques et originales, des pratiques touristico-sportives de nature, qui constituent le sujet de ma recherche. J'interroge ces spatialités à partir de deux questions principales : leur capacité à constituer du commun, et leur potentiel affectif et esthétique. Pour aborder empiriquement ce phénomène, il était nécessaire de délimiter un espace de recherche, défini principalement par des lieux et une population pratiquante. Pour aborder les diverses mobilisations de l'espace dans ces pratiques, et cela dans le cadre des théories de la pratique, j'ai donc eu recours à deux ensembles de travaux et de matériaux :

- Un corpus de discours verbaux, collectés auprès des pratiquants du tourisme sportif de nature, dans quelques-uns des hauts lieux de ces pratiques. L'objectif est de saisir l'essentiel de leurs pratiques, à la fois en général et *in situ*, donc *en train de se faire*. Mon observation personnelle des pratiques vient bien sûr soutenir et compléter ces discours, mais ces derniers constituent le matériau de recherche principal, ce qui induit inévitablement un certain nombre de biais liés à la subjectivité des interrogées, qui s'ajoute à ma propre subjectivité. Ces discours sont collectés principalement dans le cadre d'une campagne d'entretiens semi-directifs.
- Un corpus de matériaux médiatiques, notamment iconographiques (qu'on peut donc considérer comme des discours *visuels*), collectés auprès des mêmes personnes, et secondairement sur Internet et dans la presse spécialisée. Dans la perspective, expliquée plus haut, d'étudier des *pratiques médiatiques*, au sens fort, l'objectif de cette collecte est double : comprendre ce que la population étudiée *dit* de ses pratiques à travers ces matériaux, et saisir ce qu'elle *fait* de ces matériaux, comment ils sont produits, « consommés », comment ils circulent et sont mobilisés. Il s'agit donc de répondre à l'objectif théorique d'intégrer pleinement à l'analyse la *dimension médiatique* des pratiques.

Dans cette partie, je détaillerai les postulats et les processus concrets de constitution de ces matériaux empiriques ; j'exposerai notamment les équilibres et compromis entre l'orientation par les questions de recherche et les options théoriques d'une part, et l'expression libre des participantes à la recherche d'autre part.

### 3.1 Les terrains de recherche : choix empiriques et... pratiques

#### 3.1.1 Quand les sports de nature se font invitation au voyage : délimitation empirique d'un objet d'étude

J'ai exposé dans la partie 1.1.1 la définition précise de mon objet de recherche, les pratiques touristico-sportives de nature. Si l'on admet les définitions du tourisme et du sport sur lesquelles je m'appuie, l'identification empirique des personnes engagées dans ces pratiques paraît relativement aisée : il s'agit de personnes en situation de mobilité de loisir, loin de chez elles, et ce pour pratiquer une activité sportive dite « de nature ». Il y a toutefois là un premier problème, à la fois théorique et méthodologique : quelle est la nature de l'association entre ces deux domaines de pratique, le tourisme et le sport ? Il faut là faire un postulat, qui s'est heureusement rapidement confirmé sur le terrain : malgré leur ambiguïté, des expressions telles que « voyager *pour le sport* » ou « voyage sportif » — j'expliquerai plus loin ce choix terminologique — font sens pour un certain nombre de personnes. Questionner les personnes sur le sens de leur mobilité fait partie des objectifs théoriques de ce travail (voir la partie 2.1.4) ; mais j'ai tout de même été obligé, dans un premier temps, de faire des hypothèses sur l'association du tourisme et des sports de nature, afin de cibler des lieux où cette association était pertinente, et des personnes pour qui elle était pertinente.

Un des premiers choix a été celui des pratiques sportives à retenir pour cette étude. J'ai voulu sélectionner des sports dont la dimension touristique, et les imaginaires liés, étaient suffisamment évidents. Le postulat de départ étant justement que les sports dits « de nature », par la variété de leurs terrains de pratique et les fortes valeurs esthétiques et symboliques qui leur sont associées, étaient les sports « touristiques » par excellence, les sports dont les lieux de pratique sont désirables pour eux-mêmes, qui incitent donc au voyage (voir partie 1.2.4). Il existe, pour confirmer cette caractéristique, un indicateur assez simple : la présence dans les médias spécialisés de cartes ou listes, d'échelle mondiale, des « plus beaux » ou « meilleurs » lieux ou sites de pratique (voir figure 2.1). Nombre de sports de nature intéressent des groupes conséquents, et constituent donc des champs de pratique suffisamment importants pour être ici abordés. Et nombre d'entre eux sont clairement identifiés, par des fédérations, des magazines, des rassemblements, ou encore des hauts lieux. En dernier lieu, le choix était donc forcément arbitraire. J'ai choisi trois sports suffisamment proches pour être considérés comme relevant d'un même type de pratique, les pratiques touristico-sportives de nature ; et suffisamment différents pour donner des illustrations variées des spatialités de ces pratiques. Il s'agit de l'**escalade sportive**, du parapente et du kayak. Au moment de commencer ce travail, ma relation personnelle très différente avec ces trois sports a également été un critère de choix, dans la perspective d'une diversification de mes modes d'appréhension de la recherche empirique. J'avais en effet avec ces trois sports des degrés de familiarité très différents : l'escalade était un sport que je pratiquais très régulièrement, y compris sur un mode touristique ; j'avais suivi peu de temps auparavant une initiation en parapente, mais avais une connaissance relativement bonne du milieu et des principes grâce à des proches, pratiquants assidus ; pour le kayak, je ne l'avais jamais pratiqué, ma connaissance des sports d'eaux vives était limitée à des descentes encadrées en rafting.

### 3.1.2 Les « hauts lieux » comme « destinations » : choix des terrains de recherche

Le choix de ces sports fait, j'ai dû sélectionner quelques terrains de recherche parmi les plus pertinents. Il s'agissait d'être certain de pouvoir y rencontrer une population suffisamment nombreuse pour mes enquêtes, et qui se reconnaissait dans la pratique touristico-sportive. Le plus simple était pour cela de cibler les « hauts lieux » (tels que définis dans la partie 2.2.1.3) de chacune de ces pratiques sportives. Cela permettait aussi de répondre à des objectifs de recherche : les hauts lieux sont un des exemples les plus évidents de spatialités partagées au sein d'une communauté de pratiques, et ils constituent un terrain particulièrement riche d'exploration des valeurs symboliques et culturelles spécifiques à la communauté.

Les terrains de recherche devaient donc répondre aux critères suivants :

- Ce sont des destinations prisées du tourisme sportif, assez fréquentées et accessibles. Ceci afin de pouvoir interroger une population nombreuse et diversifiée. Les lieux du tourisme sportif de nature, souvent à l'écart des centres urbains, sont parfois peu accessibles et peu fréquentés. En outre, certains sites ne sont praticables que par des sportifs de haut niveau. Je souhaitais donc éviter les lieux trop isolés, ou trop élitistes.
- Ce sont des lieux et des paysages emblématiques. Comme tout champ de pratique (voir la partie 2.2.1.2), le tourisme sportif a ses centralités plus ou moins fortes. Chaque sport dessine des hiérarchies, et désigne des lieux suffisamment attractifs pour être des centralités mondiales, des sites de pratique qui attirent des touristes du monde entier et occupent une place de choix dans les imaginaires spatiaux et touristiques. Cette centralité est donc observable dans les mobilités des touristes, mais aussi dans les productions médiatiques.

Le choix des terrains de recherche devait aussi s'opérer à l'échelle micro-locale, en répondant à l'interrogation suivante : quels sont les lieux et les moments à privilégier pour avoir le plus de chances possible de rencontrer des personnes qui sont en situation de mobilité, de loisir, loin de chez elles, et cela pour la pratique d'un sport particulier ? Les lieux mêmes de la pratique sportive sont l'entrée la plus efficace ; et dans certains lieux d'hébergement, de restauration ou de sociabilité également, l'identification et la rencontre des pratiquantes peut être aisée : lorsqu'ils se trouvent à proximité immédiate des sites de pratique, ils sont bien souvent peuplés majoritairement de ces pratiquantes, et le matériel sportif permet souvent de les reconnaître au premier coup d'œil (kayaks sur l'emplacement de camping, voile de parapente sur le dos, corde sur le sac, par exemple). Les pieds de falaise, aires de décollage et d'atterrissage et les embarquements de rivière, ainsi que les campings, bars ou restaurants, m'ont ainsi servi à la fois de lieux de premier contact, et de lieux où conduire les entretiens. La pratique de l'escalade comme celle du parapente sont ponctuées de longs moments d'attente ou de repos sur les lieux mêmes de la pratique, ce qui m'a bien souvent permis de mener les entretiens directement au pied de la falaise ou à proximité de l'aire de décollage ou d'atterrissage. Pour le kayak en revanche, les journées ne laissent que peu de moments creux, entre les descentes de rivière, les déplacements en véhicules entre les lieux de débarquement et d'embarquement, et entre les rivières ou leurs sections ; les entretiens avec les kayakistes ont donc très majoritairement eu lieu dans les campings ou les bars proches des rivières. Parmi les lieux où j'ai mené régulièrement des entretiens, il y a eu ainsi le bar du Radeau à L'Argentière-la-Bessée, à proximité immédiate du stade d'eau

vive et du camping des Écrins, celui de Lou Cafetié à La Palud-sur-Verdon, la Cabane des Gigi's et l'Atterro à Talloires qui jouxtent une aire d'atterrissage, la buvette de l'école de parapente Aérogliss à Saint-André-les-Alpes, ou encore le bar de « Pirate Beach » à Kalymnos ; le camping municipal du Grand Canyon à La Palud-sur-Verdon, celui des Écrins à L'Argentière-la-Bessée. Et parmi les lieux plus ponctuels, plus improvisés, parfois bucoliques, parfois quelque peu périlleux pour le smartphone qui me servait d'enregistreur, il y a eu de nombreux pieds de falaise différents à Kalymnos, parfois en interrogeant une grimpeuse immédiatement après l'avoir assurée ; quelques sommets de falaise dans le canyon du Verdon, avec des grimpeurs cueillis à l'issue d'une grande voie ; le décollage du Chalvet à Saint-André-les-Alpes avec un parapentiste, Pierre, attendant le déclenchement de l'activité thermique ; quelques trajets en voiture, l'un d'eux où l'intervieweur faisait également office de conducteur ; et plusieurs ponts enjambant une rivière où, guettant le passage de ses partenaires, le kayakiste a bien voulu répondre à mes questions malgré l'effort vocal nécessaire pour couvrir le grondement de la rivière.

Le séjour sur les terrains m'a donc permis une approche directe de la population que je souhaitais interroger. En plus de l'identification des personnes comme pratiquantes des sports choisis, il me fallait simplement m'assurer qu'elles étaient bien, au moment de l'échange, dans une situation touristique — c'est-à-dire, principalement, qu'elles n'étaient pas des pratiquantes locales, ni des professionnelles de ces sports en exercice. Bien sûr, ces catégories ne sont pas toujours clairement identifiables, et la pratique du terrain implique régulièrement de négocier avec ces exigences initiales. L'essentiel était pour moi de pouvoir interroger ces personnes sur leur expérience actuelle, ainsi que plus générale, des mobilités touristiques liées au sport, et d'orienter l'entretien vers la question plus spécifique des diverses spatialités de la pratique. Le lieu où je les rencontrais n'était qu'un aspect parmi d'autres de ces spatialités ; le choix et la pratique des terrains de recherche avaient en réalité pour but principal la rencontre de cette population, et je ne cherchais pas à acquérir sur les terrains une connaissance plus poussée que celle que les pratiquants-touristes eux-mêmes étaient en mesure de m'apporter. C'est ce qui m'a permis d'organiser mon travail sur plusieurs terrains de recherche, en privilégiant la diversité des situations par rapport à l'exploration approfondie des lieux. C'est également la raison pour laquelle je n'ai effectué que des séjours courts, d'une à trois semaines, dans chacun des cinq terrains. Le statut de ces terrains dans ma recherche est donc un intermédiaire entre simple terrain d'enquête et réel objet de recherche, le deuxième statut étant visible dans les analyses de spatialités situées que je présente dans les chapitres 4 et 6.

Cette relation relativement distanciée au terrain peut encore interroger en géographie, discipline qui s'est bâtie en grande partie sur le postulat d'une correspondance étroite entre pratique du terrain, notamment visuelle, et saisie de la réalité (Lefort, 2012). C'est en revanche une démarche courante dans les études sur les mobilités : les recherches sur les objets et populations mobiles ont nécessité un renouvellement méthodologique, passant par le souci de retracer les mobilités, les observer en train de se faire, et éventuellement les suivre de manière prolongée (Büscher et Urry, 2009). Ces méthodes « mobiles » sont particulièrement pertinentes pour les « *ethnographies mobiles* » (ibid., p. 105) de ces communautés transnationales ou globalisées, qui existent à l'échelle mondiale et à travers des circulations entre des lieux spécifiques, dont les communautés touristico-sportives sont un exemple particulièrement notable (Canniford, 2005 ; Thorpe, 2014). Ces phénomènes, si l'on veut rendre compte de leur extension et de leur

espace de pertinence, bénéficient à tout le moins des méthodes de l'« *ethnographie multi-située*<sup>1</sup> » (Marcus, 1995). Une recherche est multi-située lorsqu'elle s'appuie sur

une configuration où les acteurs dans au moins deux lieux différents sont connectés les uns aux autres par des relations concrètes, créées et maintenues par des flux de personnes, de biens, d'argent et/ou de communication, d'une manière observable et sur la durée<sup>2</sup>. (Mazzucato et Wagner, 2018, p. 415)

Les choix méthodologiques que j'ai faits relèvent en partie de ces propositions : j'ai choisi de « *suivre les personnes*<sup>3</sup> » (Marcus, 1995, p. 106) en allant les rencontrer sur les lieux de leurs mobilités touristiques, en considérant que la pluralité de ces lieux dans ma recherche permettrait une meilleure appréhension de ces pratiques fondées sur la pluralité des lieux pertinents et sur le mouvement entre ces lieux. J'ai également développé des interrogations et des méthodes pour aborder le mouvement à l'échelle micro-locale, celui des corps dans l'activité sportive, et considéré que les entretiens *in situ*, sur les lieux même de l'activité sportive et touristique, présenteraient une efficacité particulière pour évoquer avec les interrogés leurs rapports aux lieux et à l'environnement (voir partie 3.2.2.1). J'ai également suivi, à l'échelle locale, certains déplacements au sein des sites de pratique ou entre les sites, incluant ainsi les temps et distances de transport, et les contraintes logistiques, dans mes observations des spatialités touristico-sportives. Je ne suis en revanche pas allé jusqu'à suivre les personnes de manière prolongée voire répétée dans leurs mobilités touristiques, en incluant leur domicile dans ces mobilités, choix méthodologique qui aurait pu permettre une exploration approfondie des spatialités du chez soi et de l'ailleurs.

### 3.1.3 Présentation des terrains de recherche

#### 3.1.3.1 Kalymnos

L'île de Kalymnos, dans le Dodécanèse, en Grèce, est aujourd'hui une des destinations les plus réputées, à l'échelle mondiale, du tourisme d'escalade<sup>4</sup>. Elle doit ce statut à l'énorme concentration de parois rocheuses et de voies équipées pour ce sport : l'édition de 2019 du topoguide compte plus de 3 400 voies d'escalade, réparties dans plus de 60 secteurs disséminés sur l'île principale de quelque 100 km<sup>2</sup> et sur les deux petites îles qui lui sont rattachées<sup>5</sup>. À ce potentiel de pratique s'ajoutent le climat et les paysages de la mer Égée, les couleurs et formes particulières du rocher, un calcaire de grande qualité où abondent stalactites et *colonnettes*, pour former un terrain de jeu particulièrement attirant pour la population grimpeuse.

Le développement de l'escalade à Kalymnos est récent : c'est au tournant des années 2000 qu'il prend réellement son essor (Scol, 2006), dans un contexte de crise de l'activité traditionnelle de pêche d'éponges et d'une activité touristique assez limitée, l'île étant nettement moins bien dotée en ressources pour le tourisme balnéaire que ses voisines de Rhodes et Kos notamment. La mobilisation forte des acteurs locaux en collaboration avec grimpeurs et équipiers de toute l'Europe a installé durablement une activité touristique centrée sur l'escalade, et des infrastructures d'hébergement

---

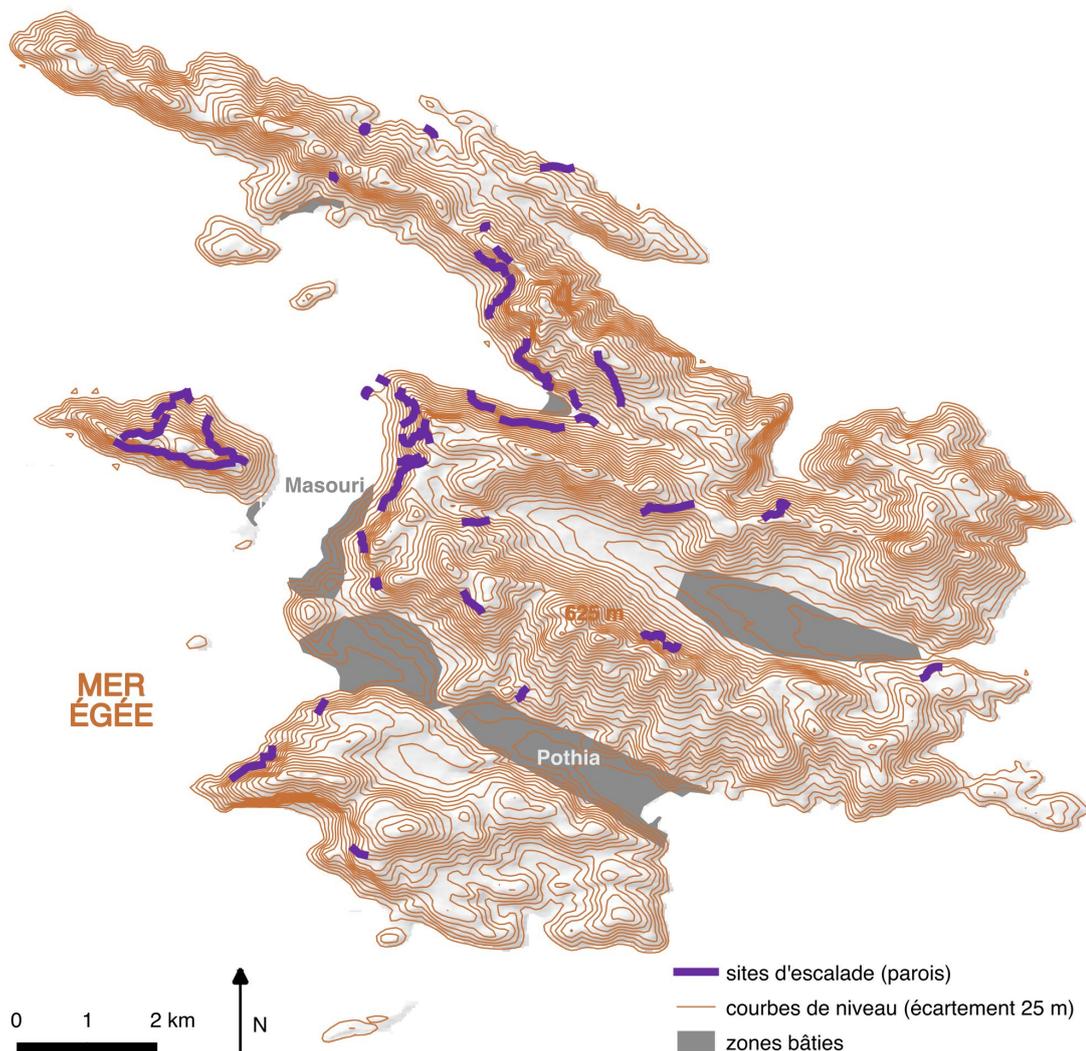
1. « multi-sited ethnography »

2. « a configuration where actors in at least two sites are connected to each other by concrete linkages, created and maintained through the flow of people, goods, money, and/or communication on an observable basis, over time. »

3. « follow the people »

4. « *one of the most dreamed of climbing destinations in the world* » (Wrona, 2019).

5. Voir <https://climbkalymnos.com/>.



**FIGURE 3.1** – Kalymnos, terrain d’enquête et d’escalade. Conception : V. Geffroy.  
Sources : OpenDEM ODbL, SRTM, A. Theodoropoulos, OpenStreetMap.

et de restauration importantes, concentrées en particulier dans le village de Masouri (Scol, 2006). L’équipement des voies s’est fait de manière rapide et massive, selon des standards de sécurité et de confort élevés qui rendent l’escalade assez rassurante. En 2016, la fréquentation était estimée à 10 000 grimpeuses et grimpeurs par an, dont 2 000 au mois d’octobre (Oudit, 2016). Pour une partie de l’île donc, le tourisme d’escalade constitue le cœur de l’activité économique; mais cela reste une activité clairement localisée, et limitée, qui ne toucherait directement que 1 000 des 15 000 habitants de l’île (*ibid.*).

Pour le monde de l’escalade en tout cas, Kalymnos, malgré son histoire récente, s’est imposée comme un haut lieu. L’île, qui mobilise de nombreux imaginaires touristiques en plus des imaginaires spécifiques à la communauté grimpeuse, est presque sempiternellement qualifiée de « paradis » (Scol, 2006; Wrona, 2019), et fait encore aujourd’hui la couverture des magazines, par exemple pour annoncer les équipements de voies les plus récents : le magazine allemand *Klettern* titre ainsi, le 11 septembre

2019, « mise à jour des infos sur 150 voies – Kalymnos – les derniers développements dans le paradis grec de l'escalade<sup>6</sup> ».

### 3.1.3.2 Gorges du Verdon

Dans les Préalpes de la Haute-Provence, en France, la rivière Verdon a créé un des canyons les plus spectaculaires d'Europe. Pour l'escalade, c'est un site mythique s'il en est, qui a fait partie des lieux de naissance de l'**escalade sportive**.

La Palud, c'est un village de 300 habitants posé sur une pente douce, qui casse net, à 3 kilomètres du clocher, dans les gorges du Verdon. Les puissants murs de calcaire qui s'étendent sous le village lui ont fait une réputation mondiale dans les années 1980. (Imbert, 2012)

L'histoire du Verdon dans le milieu de l'escalade commence en réalité un peu avant : ce sont d'abord les grandes fissures qui sont abordées à la fin des années 1960, et l'escalade artificielle qui s'y développe en premier lieu ; mais les immenses dalles de calcaire compact deviennent bientôt le terrain de jeu archétypal de cette nouvelle forme d'escalade qui se développe, l'**escalade libre**, qui n'utilise pour la progression que les prises du rocher : au début des années 1970 déjà, « *le mythe du Verdon est né : dépouillement des formes, verticalité parfaite, tout concourt à une réputation internationale des gorges* » (Chambre, 2015, p. 68). Et c'est effectivement dans les années 1980 que cette réputation s'est cristallisée autour de quelques figures emblématiques, notamment celles de Patrick Edlinger et de Catherine Destivelle, dont les images tournées dans le Verdon ont largement contribué à faire connaître le sport, mais aussi le lieu, dans l'imaginaire du grand public, et à donner à la communauté grimpeuse une aura ascétique, marginale, contre-culturelle et écologiste (Chambre, 2015 ; Imbert, 2012 ; Vaucher, 2008).

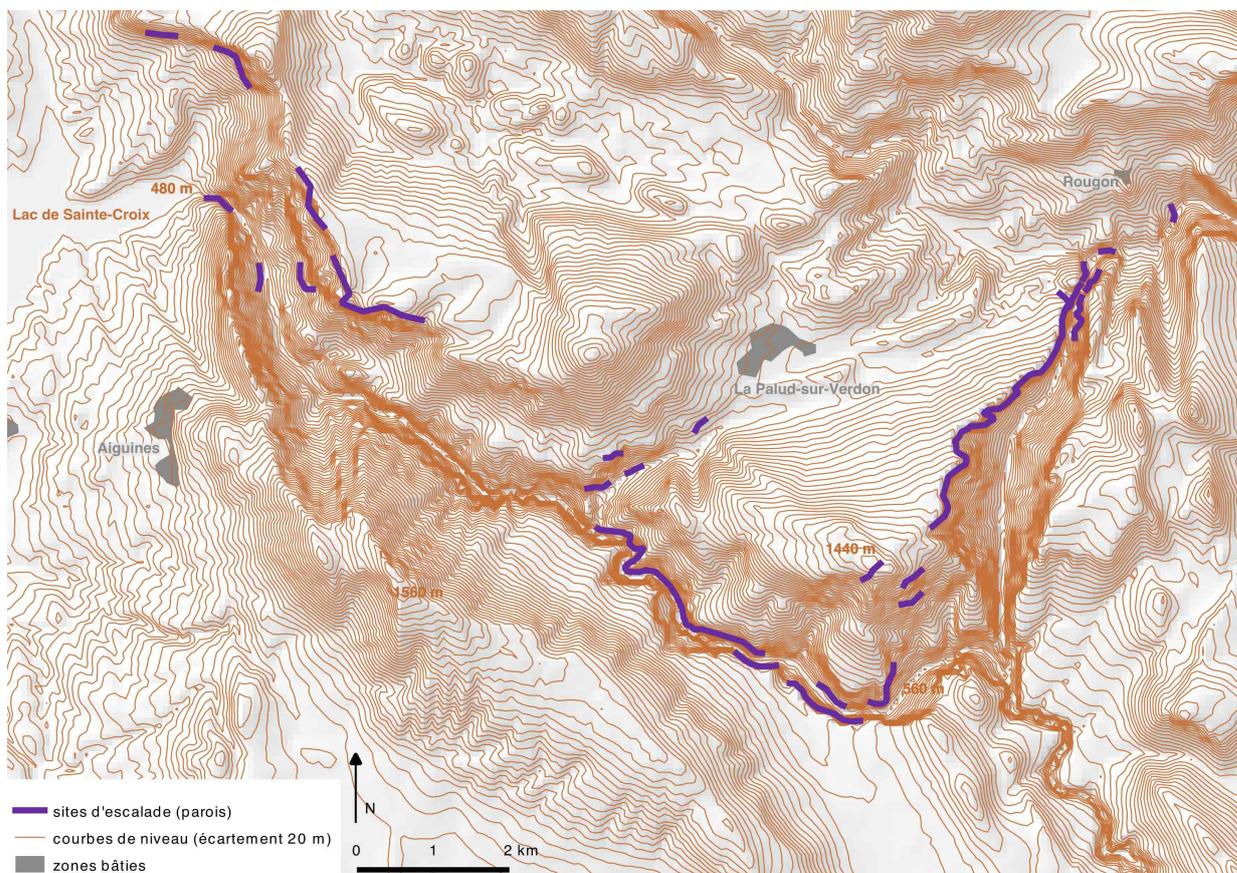
Les parois de plusieurs centaines de mètres de hauteur sont un terrain particulièrement favorable à l'escalade de **grandes voies**. Les différents secteurs pour cette pratique s'étendent principalement sur la rive nord du canyon, entre Rougon et le lac de Sainte-Croix (voir figure 3.2). Si le lieu est aujourd'hui un site historique de l'escalade, son développement n'a jamais cessé, avec l'ouverture continue de nouvelles voies (Imbert, 2012), qui a amené le magazine français *Grimper* à publier en juin 2019 un numéro intitulé « *Verdon – La légende continue – Toutes les nouveautés des gorges* ».

La Palud-sur-Verdon est le village le plus proche des parois, et constitue le « camp de base » de la plupart des grimpeuses, concentrant la plupart des hébergements et lieux de restauration. C'est aussi le village d'accès à la « Route des Crêtes », qui permet d'approcher au plus près des belvédères panoramiques spectaculaires de la rive nord, points d'arrêt d'un important tourisme d'itinérance routière, mais qui pour beaucoup constituent également les lieux de départ et d'arrivée des voies d'escalade. C'est en effet une particularité de l'escalade dans le Verdon que de devoir, bien souvent, descendre en rappel dans le précipice pour accéder au départ de la voie ; une spécificité qui contribue à associer le Verdon à l'engagement et au vertige.

Le canyon du Verdon est aujourd'hui au cœur d'un Parc Naturel Régional. Ce territoire rural, aujourd'hui très peu dense<sup>7</sup>, a été marqué par la déprise agricole, accentuée par les grands aménagements hydroélectriques sur la rivière Verdon et l'installation proche du camp militaire de Canjuers, puis par le développement du

6. « update, Infos zu 150 neuen Routen – Kalymnos - Die neuesten Entwicklungen im griechischen Kletterparadies »

7. 18 habitants au km<sup>2</sup> en 2015, selon les données INSEE.



**FIGURE 3.2** – Le canyon du Verdon, terrain d’enquête et d’escalade. Conception : V. Geffroy. Sources : BDALTI-IGN, OpenStreetMap, *Grimper n°158*.

tourisme et des sports de nature : celui de l’escalade, celui de l’eau vive et des lacs, celui de la randonnée, du VTT et du vélo de route. La région est à ce titre un cas d’école pour le développement touristique des régions rurales par les sports de nature, étudié de manière approfondie notamment par P. Mao et ses collègues (Mao, 2003; Mao, Corneloup et Bourdeau, 2003, 2004).

### 3.1.3.3 Saint-André-les-Alpes

Une quarantaine de kilomètres en amont sur la rivière Verdon, dans un paysage moins escarpé, le village de Saint-André-les-Alpes constitue un site de parapente de grande réputation :

Il est considéré par beaucoup comme un des meilleurs sites de vol au monde! [...] Terre d’accueil d’innombrables compétitions, Saint-André est béni par une météo particulièrement fiable pour le vol. [...] Les thermiques explosifs vous propulsent loin au dessus d’un ensemble complexe de vallées qui offrent de sublimes circuits à travers un terrain spectaculaire et parfois isolé<sup>8</sup>. (Cross Country Magazine Travel Guide 2010-2011)

8. « It’s considered by many to be one of the best flying sites in the world! [...] Host to innumerable competitions over the years, St André is blessed with reliable flying weather. [...] Booming thermals carry you high above a complex set of valleys that offer sublime circuits through spectacular and sometimes remote terrain. »



**FIGURE 3.3** – Saint-André-les-Alpes, terrain d'enquête et de parapente. Conception : V. Geffroy. Sources : BDALTI-IGN, OpenStreetMap, Aérogliss.

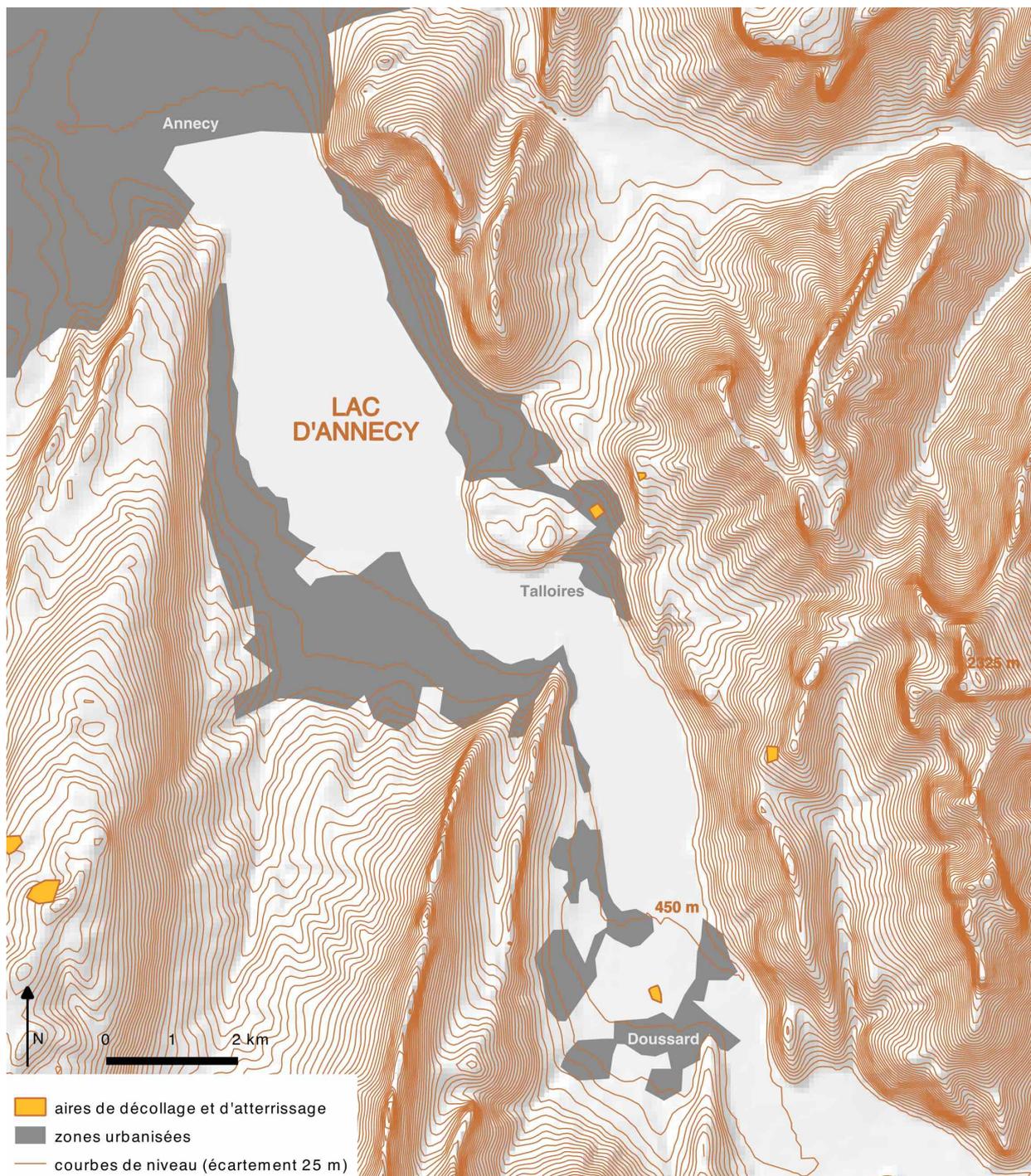


FIGURE 3.4 – Panneau situé au bord de la route à l’entrée de Saint-André-les-Alpes.  
Cliché : V. Geffroy.

Les conditions topographiques et aérologiques sont en effet très favorables à la prise d’altitude à Saint-André-les-Alpes, ce qui constitue un critère essentiel pour la pratique du parapente. Le mont Chalvet, qui surplombe directement le village en offrant une dénivellation de près de 700 mètres, offre plusieurs décollages d’orientations différentes, permettant l’adaptation à différentes orientations de vent; le vol jusqu’à la vaste aire d’atterrissage est un parcours idéal pour débiter en conditions calmes, mais c’est surtout l’activité thermique intense qui s’y développe dès l’arrivée des heures chaudes de la journée qui constitue l’attrait du lieu et de ses alentours, offrant les conditions propices au vol de longue distance aux pilotes capables de négocier avec des aérologies turbulentes.

Le village de Saint-André-les-Alpes constitue un petit pôle touristique rural assez animé l’été. Le parapente est loin d’y être l’activité exclusive — le lac de Castillon notamment attire nombre d’autres vacanciers — mais occupe une place de choix dans la communication sur le territoire, comme en témoigne la figure 3.4. L’encadrement et les infrastructures de l’activité parapente y sont gérées par une structure professionnelle, l’école Aérogliss<sup>9</sup>, qui dispose du monopole de l’exploitation du site, encadre baptêmes et stages de parapente, organise les navettes entre l’atterrissage et le décollage, et dont le local, à proximité immédiate de l’atterrissage principal et du camping municipal, fait également office de buvette.

9. <https://www.aerogliss.com>



**FIGURE 3.5** – Le lac d’Annecy, terrain d’enquête et de parapente. Conception : V. Geffroy.  
 Sources : OpenDEM ODbL, SRTM, OpenStreetMap, ParaglidingEarth.

### 3.1.3.4 Lac d'Annecy

La région du lac d'Annecy est une des plus importantes concentrations au monde de pratiquants, de sites et de prestataires du vol libre. La Haute-Savoie est souvent — lorsqu'on parle depuis la France en tout cas — présentée comme la terre de naissance du parapente, dans les années 1970, et les alentours du lac d'Annecy se sont rapidement imposés comme une terre d'élection pour cette pratique, aujourd'hui modalité dominante du vol libre (Jorand, 2000; Jorand et Suchet, 2018; Murillo, 1989). Le littoral, aujourd'hui presque continûment urbanisé, au cœur d'une unité urbaine de près de 240 000 habitants (chiffres de l'INSEE, 2016), est surplombé par des reliefs escarpés, en particulier sur la rive Est, où ont été aménagées plusieurs importantes aires de décollage pour le vol libre. L'essentiel de l'activité volante se concentre sur les communes de Talloires-Montmin et de Doussard, avec les aires de décollage de Planfait et du col de la Forclaz, et les aires d'atterrissage de Perroix et de Doussard. Les alentours du lac sont ponctués de nombreux autres sites de pratique moins aménagés et moins fréquentés. Les dénivellations, la constance de l'activité thermique, le paysage du lac entouré de hautes montagnes, en font un site attractif et parfaitement adapté à toutes les modalités de la pratique du parapente, de l'initiation au vol de distance en passant par les « stages incidents de vol » (SIV).

La pratique du parapente est en grande partie une pratique sportive de proximité pour cet important bassin urbain. Une autre partie considérable de la fréquentation est due à l'activité commerciale des baptêmes de l'air, qui s'intègre à une grande diversité d'activités ponctuelles de loisirs sportifs. Mais le tourisme de parapente à proprement parler constitue un pan non négligeable de l'activité, comme l'a montré une étude réalisée entre 2007 et 2008 par la Direction Départementale de la Jeunesse et des Sports de Haute-Savoie, rapportée ici par le Dauphiné Libéré (2011) : « *Plus de la moitié des parapentistes qui viennent voler dans le département sont des touristes. Et 17 % d'entre eux sont des étrangers. [...] 88 % des pratiquants sont venus sur le territoire spécialement pour l'activité du vol libre.* »

Cette fréquentation entretient un véritable secteur professionnel local du vol libre. La même étude estimait les « *retombées économiques du parapente à plus de 3,2 millions d'euros en 2008* » et « *évaluait à 200 le nombre de personnes vivant directement du vol libre* » (Davier, 2012). Les chiffres ont très probablement augmenté depuis; en 2019, l'office de tourisme du Lac d'Annecy recense sur son site web<sup>10</sup> pas moins de 12 prestataires proposant des baptêmes et/ou des stages de parapente; certaines des plus grosses structures emploient plusieurs dizaines de personnes, à l'exemple de l'école des Passagers du Vent, présentant sur son site web en 2019 une équipe constituée de 24 personnes<sup>11</sup>. Cette activité intense est soutenue par des infrastructures de qualité, des navettes régulières assurées par les municipalités ou les écoles de parapente, et même une régulation des décollages pendant la haute saison. Le succès d'Annecy lui vaut une réputation, chez bien des parapentistes, de lieu surfréquenté.

### 3.1.3.5 La Haute-Durance

Le dernier de mes terrains de recherche, enfin, correspond à peu près au bassin versant de la Haute-Durance, entre Montgenèvre où la rivière prend sa source et Embrun, où débute le lac de réservoir de Serre-Ponçon. Cela représente une grande partie

10. <https://www.lac-annecy.com/bouger/sports-aeriens.html>

11. <https://www.lespassagersduvent.com/l-equipe/>



**FIGURE 3.6** – Le bassin de la Haute-Durance, terrain d’enquête et de kayak. Conception : V. Geffroy. Sources : OpenDEM ODbL, SRTM, OpenStreetMap, magazine *Grimper*.

du département des Hautes-Alpes, qui est une région majeure pour le tourisme alpin de sports de nature, hivernal comme estival. L'économie du département est de manière générale fortement marquée par l'activité touristique et présentielle (Direction départementale des territoires des Hautes-Alpes, 2011), avec près de 360 000 lits touristiques pour moins de 140 000 habitants (Comité départemental du tourisme des Hautes-Alpes, 2010). Entre les bourgs de L'Argentière-la-Bessée et de Guillestre en particulier, on se situe au cœur d'un réseau de rivières particulièrement propice aux pratiques sportives d'eau vive.

Si le développement touristique des sports de nature fait l'objet d'une politique volontariste à l'échelle du département, il a eu une importance tout particulière pour L'Argentière-la-Bessée et ses environs, autrefois territoire de monoactivité industrielle qui a connu une profonde crise économique et démographique (Bourdeau, 2009b). Les sports d'eau vive ont fait partie intégrante du processus de reconversion vers l'activité sportive et touristique, avec notamment la création d'un centre national de formation aux métiers de l'eau vive et l'aménagement d'un bassin de slalom sur la Durance, le tout à proximité du centre du bourg (*ibid.*). L'Argentière-la-Bessée constitue donc aujourd'hui un des principaux lieux de concentration de l'activité kayak dans la région et à l'échelle nationale, par l'organisation de compétitions et d'autres événements, la proximité des infrastructures et des prestataires, et la part importante des kayakistes dans la fréquentation des hébergements.

La présentation de ce territoire sera largement développée dans le chapitre 4, en m'appuyant notamment sur mes propres matériaux empiriques.

## **3.2 Les matériaux : concevoir, générer, analyser**

Je présenterai ici les différents types de matériaux empiriques que j'ai constitués et exploités pour ce travail. Après une présentation générale de la façon dont mes choix s'ancrent dans la démarche qualitative en sciences sociales, j'exposerai ma démarche personnelle de constitution de mes deux matériaux principaux, les entretiens semi-directifs et les productions médiatiques d'interrogés; j'évoquerai également les matériaux complémentaires, générés de manière plus libre et/ou plus exploratoire au cours de mes enquêtes de terrain. Je détaillerai la façon dont mes orientations théoriques et problématiques les ont façonnés. Je donnerai enfin à voir la façon dont les matériaux constitués ont été analysés et mobilisés dans ce travail.

### **3.2.1 Sciences sociales et méthodes qualitatives : présupposés épistémologiques**

#### **3.2.1.1 Les sciences sociales, un travail de contextualisation et d'interprétation**

Les sciences sociales sont une manière parmi d'autres d'appréhender le monde et d'en rendre compte, une forme qui se différencie d'autres, telles que les sciences « naturelles » ou physiques, le journalisme, ou encore la littérature et l'art en général. Jean-Claude Passeron a analysé en détail les sciences sociales comme un « *espace épistémologique propre, fondé sur l'historicité particulière des phénomènes sociaux et la prédominance du langage naturel pour les décrire et les interpréter* » (Olivier de Sardan, 2004, p. 40). Pour le sociologue, les sciences sociales s'intéressent à un monde précis, qu'il qualifie d'« historique » :

le monde historique c'est le monde logique des assertions possibles [...] lorsqu'on y ajoute (1) la contrainte de l'observabilité qui définit le monde empirique et (2) la contrainte de l'historicité, c'est-à-dire l'impossibilité dans la dénomination des « faits » de désassocier complètement ceux-ci de leurs coordonnées spatio-temporelles. (Passeron, 1991, p. 398)

Autrement dit, en sciences sociales on ne peut faire sens d'une action  $a$  sans la mettre en relation avec l'action  $a-1$  et l'action  $a+1$ , consécutives dans le temps : c'est l'historicité des phénomènes sociaux, ils s'inscrivent toujours dans des processus et des projets. On ne peut pas non plus extraire l'action de l'espace avec lequel elle est en relation immédiate. C'est la géographicité des phénomènes sociaux (que Passeron intègre à l'historicité), ils n'existent pas en dehors du contexte spatial qui leur est pertinent. Contrairement aux sciences naturelles, dites « nomologiques » car elles se fondent sur des lois qui ont prétention à être universelles, les observations des sciences sociales ne peuvent mener qu'à des généralisations approximatives, dont les champs de validité sont restreints par les contextes de ces observations, qui doivent donc toujours être mentionnés.

Les connaissances produites par les sciences sociales sont donc plus proches du mode de connaissance empirique que celles des sciences naturelles ou physiques. Elles sont exprimées dans ce que Passeron désigne comme « langue naturelle », c'est-à-dire le langage courant de description du monde et de l'échange d'informations, par opposition aux « langues artificielles », qui sont notamment celles des mathématiques et des statistiques, et qui procèdent par la logique et la formalisation plutôt que par l'induction et l'empirie. Cela signifie notamment qu'un énoncé basé sur l'observation et l'analyse de phénomènes sociaux — sociaux, donc toujours dépendants de leur contexte spatio-temporel — ne peut être signifiant qu'en tant qu'*interprétation* de ces observations ; il doit donc *in fine* être exprimé en langue naturelle pour rendre compte de cette dimension interprétative :

L'énonciation la plus ascétiquement statistique se fait ipso facto énonciation interprétative (se prononçant à propos d'un contexte non analysé mais implicitement désigné) dès qu'elle entreprend de signifier sociologiquement, c'est-à-dire d'affirmer ou de nier quelque chose sur le monde historique. (*ibid.*, p. 63)

Cela ne signifie en aucun cas que les sciences sociales ne puissent fonder tout ou partie de leur raisonnement sur des données d'ordre numérique, mais simplement que leurs énoncés « finaux » sont toujours des informations d'ordre qualitatif, c'est-à-dire non mesurables : ainsi, dire que 23 % des personnes pratiquant tel sport sont des hommes, ce n'est pas un énoncé de sciences sociales ; ce qui l'est, c'est une interprétation telle que « le facteur Y semble expliquer la surreprésentation des femmes dans telle pratique sportive ». C'est donc l'information qualitative qui est le langage dominant d'expression des sciences sociales. L'information quantitative, notamment sous forme de statistiques et de modélisation, est un des outils pour parvenir à des énoncés pertinents, mais elle ne peut être un mode d'expression auto-suffisant.

### 3.2.1.2 Valeur de l'approche qualitative : au plus près des conceptions du monde

« Le problème central des méthodologies qualitatives est de comprendre l'expérience vécue, d'interroger et d'interpréter les schèmes de compréhension et les significations partagées qui caractérisent les mondes sociaux et réalités quotidiennes des personnes<sup>12</sup> »

12. « The emphasis when using qualitative methodologies is to understand lived experience and to reflect on and interpret the understandings and shared meanings of people's everyday social worlds and realities. »

(Limb et Dwyer, 2001, p. 6). L’assertion faite par Hollinshead (2004, p. 69) sur la même question, la valeur principale de l’approche qualitative, permet de compléter la précédente : l’auteur parle de « *worldviews* », ou « conceptions du monde », qui est le terme courant pour synthétiser les « schèmes », « significations », « mondes sociaux » et « réalités » énumérées par Limb et Dwyer, et plus précisément de « *contesting worldviews* », pour souligner le fait que ces conceptions sont diverses, concurrentes, parfois opposées, ce qui constitue un des problèmes majeurs dont les sciences sociales doivent rendre compte. Bien sûr, les sciences sociales ne doivent pas se réduire à un effort cumulatif d’enregistrement des nuances du réel, et doivent également, pour pouvoir contribuer à l’intelligibilité du monde, discerner des phénomènes, des régularités ou des organisations dans le monde social, et tenter de les qualifier — ce sont là les « généralisations approximatives » dont parle Passeron.

La valeur spécifique des approches qualitatives tient à leur aptitude à se placer sur le même plan que ces conceptions du monde qui sont en grande partie responsables de la variabilité des comportements et des modes d’organisation, alors qu’elles sont écartées, le plus radicalement possible, par les manières de faire et de penser des sciences naturelles et physiques, et qu’elles sont suspendues lors du traitement quantitatif dans les sciences sociales — avant d’y revenir pour les « énoncés finaux ». Les approches qualitatives sont donc une tentative de coller au plus près de la conception courante du monde et de l’action, tout en s’en distinguant par des efforts de contrôle, de coordination, de précision et d’organisation du propos. L’apport spécifique de la géographie à ces approches qualitatives est de s’attacher prioritairement à la dimension spatiale de ces conceptions du monde et de ces relations au monde; elle peut notamment aborder l’espace comme support de sens, comme « *médiateur des relations sociales* », comme enjeu de pouvoir, et comme objet ou organisateur de représentations (Chivallon, 2000).

Ce souci de rendre compte à la fois de la cohérence et de la diversité des conceptions du monde se retrouve dans mes questionnements théoriques (comment fait-on du commun avec des expériences individuelles de l’espace?), mais aussi dans mes choix méthodologiques : je recherche, au sein de la pratique touristico-sportive dont je postule une certaine cohérence, à explorer le plus large spectre possible de manières de faire avec l’espace et de le concevoir, et c’est une des raisons pour lesquelles j’ai choisi de travailler avec plusieurs pratiques sportives et plusieurs terrains d’enquête. Mon usage de ces cas et lieux d’étude ne relève donc pas d’une approche géographique de comparaison des terrains (Fleury, 2008), mais plutôt d’une approche cumulative et diversificatrice des lieux, des situations et des conceptions individuelles. Les questionnements spécifiques au lieu d’enquête ne forment d’ailleurs, comme on le verra plus loin, qu’une partie du matériau empirique. C’est une approche multi-située, plutôt que comparative, en ce qu’elle tente de « *rendre compte de l’influence complexe de la connectivité* », notamment par les « *réseaux de sociabilité qui connectent les individus*<sup>13</sup> » (Mazzucato et Wagner, 2018, p. 415). Pour ma problématique des spatialités, cette approche me permettra par exemple de comprendre — dans le cadre notamment des questions de l’entretien semi-directif présentées ci-après — en quoi la définition même d’un lieu de pratique diffère selon les pratiques sportives; dans quelle mesure l’appréciation des paysages dépend ou non du contact avec l’environnement spécifique à chaque pratique sportive; comment l’appréciation des lieux diffère selon leur type de paysage ou leur degré d’urbanisation; ou encore comment la distance entre le lieu

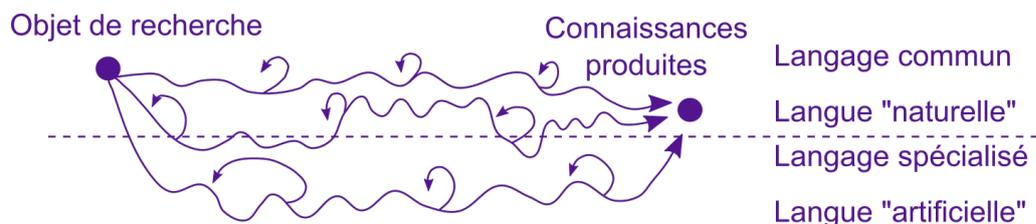
---

13. « account for the complex influence of connectivity between those places [...], [for instance] through how individuals may be interconnected via a social network. »

de résidence et le lieu de pratique façonne le projet touristique. La connexion entre ces lieux et ces individus est toujours présente à travers la pratique sportive commune, mais aussi à travers l'étude des réseaux de mobilité partagés.

### 3.2.1.3 Des objectifs et des méthodes : saisir dynamiques de l'action et structures de sens

Le choix des méthodes et des matériaux à employer dépend du choix d'un objet de recherche, et d'objectifs de connaissance. Ces deux étapes, le « début » et la « fin » du travail de recherche, ne peuvent être exposées, en géographie comme dans les autres sciences sociales, que dans cette langue « naturelle » décrite par Passeron. Mais pour cheminer de l'une à l'autre, on peut avoir besoin selon les cas de diverses formalisations, d'ordre qualitatif, quantitatif, ou mixte, donc faire appel à des langages plus ou moins spécialisés, plus ou moins abstraits, plus ou moins complexes. La figure 3.7, adaptée du travail de Passeron (1991, 1995), est une tentative de schématiser ces différents styles — ou trajectoires — de recherche en fonction du langage utilisé.



**FIGURE 3.7** – Le processus de recherche en sciences sociales, les différentes trajectoires (adapté de Passeron (1991, 1995)). La trajectoire inférieure se déroule principalement en langage spécialisé, généralement de quantification ou de modélisation (ou encore de théorisation employant un vocabulaire très spécialisé). La trajectoire supérieure se déroule entièrement en langage commun, elle s'appuie donc sur des matériaux qui en relèvent, par exemple des entretiens ou un corpus de presse. La trajectoire intermédiaire est un mélange des deux autres.

Mon travail de recherche correspond plutôt à la trajectoire supérieure du schéma. L'objet d'étude et la perspective choisie appellent en effet principalement des matériaux d'ordre qualitatif, susceptibles d'éclairer les divers aspects des pratiques touristico-sportives, telles que la matérialité, la sociabilité, les imaginaires spatiaux, en les rapportant systématiquement à la façon dont ils font sens pour les individus concernés comme pour la société en général. On ne peut en effet pas compter sur des matériaux d'ordre quantitatif (comptages des occurrences de telle action, ratio de telle caractéristique dans la population totale, dépenses moyennes lors de tel séjour touristique, par exemple) pour appréhender des dimensions aussi subjectives et contextuelles que les structures de sens animant un ensemble de pratiques. En revanche, on peut tout à fait mobiliser de tels matériaux pour contextualiser ces structures de sens, et comme moyens efficaces de description d'ensemble et de classification approximative de la population et de ses pratiques. En outre, un matériau discursif tel qu'un corpus d'entretiens peut être traité de manière plus ou moins formalisée, plus ou moins quantitative, sans qu'il y ait une frontière claire entre le qualitatif et le quantitatif : tout traitement utilisant des techniques de codage du discours, ou même toute forme d'évaluation de la fréquence de tel thème ou telle expression, s'apparente à une ébauche de traitement quantitatif.

Partant de ces postulats, je mets en œuvre une combinaison de méthodes pour tenter de multiplier les perspectives, avec des informations de natures diverses, sur mon objet d'étude. L'essentiel des matériaux de cette recherche est constitué par, dans l'ordre d'importance, des entretiens semi-directifs, des productions médiatiques commentées (par les interrogés ou par moi-même), des notes et des photographies issues de l'observation participante. C'est donc le discours des pratiquantes qui constitue la majeure part de mes matériaux; et lorsque je ne me fonde pas sur leur discours, c'est-à-dire essentiellement dans le cadre de l'observation participante, c'est finalement mon propre discours qui opère une médiation du réel, comme je l'expliquerai plus loin (partie 3.2.2). Une grande partie de la réflexion consistera à rendre compte de ces médiations, celles dont je suis responsable comme celles dont les personnes interrogées et les auteures des documents collectés sont responsables. C'est la raison pour laquelle il est important de questionner les conditions, les cadres de génération de ces connaissances. La recherche en sciences sociales reconnaît en effet aujourd'hui le caractère construit de tout savoir, comme de toute réalité sociale, à la suite notamment de l'ouvrage fondateur de Berger et Luckmann (1966). Les théories féministes et post-coloniales ont également largement contribué à battre en brèche les idées positivistes d'un savoir univoque et de l'autorité du scientifique. Les bases empiriques du travail de recherche ne sont aujourd'hui plus tant considérées comme des données que l'on collecte que comme des matériaux que l'on façonne, *a fortiori* en sciences sociales; et lorsque ces matériaux sont constitués par le discours des personnes « étudiées », cette génération des matériaux est un processus de collaboration avec ces personnes. Sarah Whatmore explique en quoi le travail de philosophie de la science d'Isabelle Stengers appelle à une prise en compte systématique de ce caractère co-construit du savoir :

la recherche comme processus de production de savoir qui est toujours, et inévitablement, une intervention dans le monde, par laquelle tous ceux qui y sont conviés (humains et non-humains) peuvent s'affecter mutuellement, et le font effectivement. Cela suppose un mode opératoire qui exige un sens plus rigoureux de, et un engagement envers, la recherche comme une co-fabrication ou une collaboration avec celles et ceux que nous étudions<sup>14</sup>. (Whatmore, 2003, p. 90)

Whatmore, avec Stengers, Latour, Callon et d'autres, va plus loin que la prise en compte des seules personnes humaines dans cette collaboration, elle y inclut toutes les réalités non-humaines (Whatmore, 2002). Elle se fait ainsi le témoin de la sensibilité particulière des géographes aux effets sur la société, et à l'agentivité, des non-humains, au premier chef l'environnement biophysique et l'environnement urbain. Cela implique donc de contextualiser systématiquement dans l'espace et le temps les connaissances ainsi générées. C'est un postulat qui ne bouleverse pas le travail des géographes, habituées à analyser en profondeur les relations entre l'environnement matériel et les organisations et actions humaines, mais qui les incite à repenser assez radicalement leur posture épistémologique, en passant de celle d'observatrice-révélatrice à celle de co-inventrice-constructrice de ces relations entre humain, non-humain, et chercheuse.

---

14. « research as a process of knowledge production that is always, and unavoidably, an intervention in the world in which all those (humans and non-humans) enjoined in it can, and do, affect each other. This suggests a mode of conduct that [...] demands a more rigorous sense of, and commitment to, research as a co-fabrication or 'working together' with those whom we are researching. »

### 3.2.2 L'entretien pour saisir le *discours sur les pratiques*

Si la question du rapport entre discours et pratiques ne se pose plus réellement en termes de « fidélité » dans les épistémologies constructivistes et interprétatives, elle recouvre tout de même des enjeux importants, notamment celui de la part de la pratique qui est oubliée, pré-consciente, ou inexprimable, en particulier lorsque, se référant au cadre des théories de la pratique comme c'est mon cas, l'on reconnaît l'imbrication nécessaire et permanente du matériel et du conceptuel. Les perspectives de la pratique reconnaissent en effet que le monde social ne se limite pas au discursif, mais réside aussi dans les corps et la matière. On peut tenter d'approcher ce domaine par des matériaux non-verbaux, tels que l'image, comme on le verra plus loin. Mais choisir d'utiliser l'entretien comme méthode de recherche principale, c'est admettre tout de même que l'échange discursif avec les personnes interrogées est susceptible de générer des informations pertinentes sur la dimension matérielle de l'action, et non pas seulement sur la dimension conceptuelle; c'est supposer que l'individu humain est capable d'une certaine réflexivité sur les mouvements de son corps et ses relations avec la matière environnante; c'est admettre, cependant, l'incapacité du discours, verbal ou non, à rendre compte de la totalité de l'expérience humaine. C'est en somme reconnaître à toutes les personnes interrogées la faculté de produire une connaissance pertinente à partir de leur engagement corporel dans l'espace et de l'exprimer verbalement, faculté que la recherche en géographie a mobilisée à travers les dispositifs autoethnographiques, donc par le corps de la chercheuse ou du chercheur, mais qu'elle a encore peu intégrée aux autres dispositifs méthodologiques de recherche (Cragg, 2003), par exemple l'entretien.

Le discours réflexif des individus sur leurs propres pratiques peut être une ressource efficace lorsqu'il s'agit de les contextualiser, d'en faire sens au sein des phénomènes sociaux. Les techniques alternatives à l'entretien, d'observation directe et d'enregistrement des manifestations « perceptibles » de la pratique (mouvements du corps, échanges verbaux) par exemple, risquent en effet une certaine superficialité si elles ne s'accompagnent pas d'une interprétation :

les actions et événements, même observés directement, ne sont pas dotés de significations inhérentes, pas plus que leurs significations ne sont disponibles pour une inspection sans équivoque [...]. Après tout, les « données » de l'observation participante sont les événements tels qu'ils sont rapportés (couchés sur le papier, souvent rétrospectivement) par les observatrices, elles reposent donc sur les mêmes catégories, culturellement partagées, de mémoire, de récit, de compte-rendu, et d'expérience<sup>15</sup>. (Atkinson et Coffey, 2003, p. 427)

Le recours au discours des interrogées est donc un moyen de partager avec elles cette interprétation toujours nécessaire, plutôt que de la laisser à la seule discrétion du chercheur. Après tout, « l'acteur [interrogé] aussi pense tout le temps, donc porte une analyse qualitative » (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 89). L'exercice spécifique qu'est l'écriture scientifique pose de toute façon un obstacle indépassable — ou que je ne tente pas, en tout cas, de dépasser — : étant un mode d'expression verbal, quelle que soit ma propre compréhension ou maîtrise de la dimension matérielle de ces pratiques, je suis de toute façon soumis à la nécessité d'en rendre compte par le discours.

---

15. « actions or events, even observed firsthand, are not inherently endowed with meaning, nor is their meaning unequivocally available for inspection [...]. After all, the "data" of participant observation are the events as narrated (written down, often retrospectively) by observers, and hence rely on the same culturally shared categories of memory, account, narrative, and experience. »

Mais de manière plus générale, il n'y a pas lieu de considérer que la réalité des pratiques réside dans l'action, pas plus que dans le discours :

Les distinctions souvent admises entre discours et action sont erronées et non-pertinentes lorsque l'on considère que le discours est action. Dans une perspective performative, les entretiens, comme les autres types de récit, ne doivent pas être considérés comme de mauvais substituts ou intermédiaires d'activités non observées. Ils peuvent être interrogés pour leurs propres propriétés — leurs fonctions et structures narratives<sup>16</sup>. (Atkinson et Coffey, 2003, p. 427)

Ma problématique de recherche elle-même implique d'interroger des personnes sur leurs propres pratiques, notamment sur leurs mobilités et leur appréciation des lieux. Cela produit un type de discours, et un type de rapport au discours, assez fondamentalement différent des entretiens d'experts ou de témoins, où l'on cherche à questionner les personnes ayant la meilleure connaissance ou la meilleure compréhension d'un sujet précis. Ici au contraire, on ne cherche pas une information la plus « juste » ou la plus fidèle possible ; l'objet de l'entretien est plutôt le discours en lui-même. Cela dit, comme on le verra dans le détail des questions de l'entretien, les différentes questions n'appellent pas le même degré de réflexivité et d'interprétation chez les interrogées. Dans le cas de ce travail, la distinction se fait surtout entre les questions qui portent sur les habitudes de ces personnes (de mobilité, d'usage des médias, etc.), où il s'agit surtout de se remémorer, de lister, d'inventorier, et les questions qui portent sur l'appréciation, le sens, ou les affects qui animent ces pratiques, où l'introspection est bien plus poussée.

La reconnaissance de ces caractéristiques indépassables du matériau discursif implique un certain nombre de précautions de méthode, qui reviennent à garder constamment à l'esprit que le matériau travaillé est un ensemble de discours et non un ensemble de faits. Cela implique d'abord de toujours tenir compte de la subjectivité des interrogés dans la conduite de l'entretien comme dans l'analyse de leur propos. Cela implique, notamment, de formuler les questions de manière la plus ouverte possible ; de laisser les interrogées développer leur propre vocabulaire et leurs propres catégories d'interprétation ; de leur faire confiance dans la description factuelle de leurs pratiques, tout en reconnaissant que cette description n'a pas valeur d'exhaustivité ni de représentativité, car la mémoire est imprécise, les personnes sélectionnent les informations qui leur paraissent pertinentes, etc. ; et de traiter les questions d'appréhension ou d'appréciation pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des efforts d'exploration de la subjectivité. Cela implique également de tenir compte de ma propre subjectivité dans la synthèse et l'analyse de leurs propos, une tâche d'autant plus importante que, comme l'écrit Gilbert (1994, p. 94), « *c'est moi qui ai le pouvoir d'interprétation finale*<sup>17</sup> ». Cette subjectivité du chercheur est toutefois d'ordre un peu différent, car elle emploie les outils de la démarche scientifique en sciences sociales pour limiter son emprise : multiplication des perspectives par le nombre et la diversité des interrogées et interrogés ; diffusion publique des matériaux d'analyse, qui ne peuvent jamais être totalement « bruts » mais sont le moins possible transformés ; contextualisation par la référence aux travaux et théories pré-existantes sur des questions proches ; efforts de neutralisation de mes propres présupposés et de mes propres perceptions, à toutes les

---

16. « Taken-for-granted distinctions between talk and action are erroneous and irrelevant when one recognizes that talk is action. In a performative view, interviews, and other accounts, need not be seen as poor surrogates or proxies for unobserved activities. They can be interrogated for their own properties — their narrative structures and functions »

17. « I have the final power of interpretation. »

étapes de la recherche; réflexion sur les biais de positionnalité. Toutes ces précautions visent à assurer la meilleure « fiabilité » (« *trustworthiness* ») possible de mon travail, notamment en assurant son « *ouverture à l'examen par les communautés interprétantes et participantes*<sup>18</sup> », c'est-à-dire la communauté scientifique et celle des participants à ma recherche (Stratford et Bradshaw, 2016, p. 126-127), et de manière générale en dialoguant le plus possible avec ces communautés. La grille d'entretien semi-directif est un de ces outils qui visent à l'objectivation, bien sûr jamais totalement réalisée, de l'analyse et du propos. Elle permet en effet d'obtenir un discours partiellement normé, et ainsi d'assurer une certaine comparabilité entre les différents entretiens menés.

### 3.2.2.1 L'entretien semi-directif : liberté contrôlée

Les méthodes d'entretien se caractérisent donc par leur assez grande souplesse, qui permet d'engendrer un matériau riche, divers et complexe. Elles laissent « *la liberté aux personnes interrogées de construire leurs propres narrations de leurs expériences en décrivant et expliquant leurs vies de leurs propres mots*<sup>19</sup> » (Valentine, 2005, p. 111). Elles sont une manière efficace de se rapprocher d'une forme d'échange naturel, d'une « *conversation fluide, chaque entretien variant en fonction des intérêts, des expériences et des manières de voir des interrogés*<sup>20</sup> » (ibid., p. 111). C'est donc une méthode dynamique et collaborative de construction d'un savoir. C'est un des éléments d'explication de leur place centrale dans les sciences sociales, qui sont fondées selon Passeron sur l'emploi prioritaire de la « langue naturelle ». En tant que méthodes d'exploration de la subjectivité, les méthodes d'entretien sont tout particulièrement adaptées lorsque les informations recherchées sont de l'ordre de l'appréhension, de l'appréciation, des opinions et des émotions. Cela dit, les entretiens restent une situation particulière, qui apporte ses propres biais dans la construction du savoir. Ce n'est en réalité pas une situation « naturelle » d'échange, mais une situation relativement formalisée, toujours marquée par des relations de pouvoir (Bennett, 2002a, p. 156-157) et des contraintes, que j'aborderai ici.

Dans mon travail, plusieurs aspects tendent à limiter le poids des rapports de pouvoir, de contrainte ou d'influence dans la relation qui se tisse entre le chercheur et les interrogés. D'abord, le contexte géographique et les caractéristiques sociologiques des deux parties rendent cette relation plutôt égalitaire : ce sont schématiquement des relations entre personnes issues de l'Occident riche, et qui se déroulent dans cette même partie du monde. Ensuite, la thématique de la recherche favorise une parole plutôt libre et ouverte, car « *les gens, en général, aiment bien parler de leurs expériences de loisir et répondre à des questions qui y sont liées*<sup>21</sup> » (Long, 2007, p. 2). De plus, interroger des personnes sur elles-mêmes et leurs passions ne demande pas ou peu de souci de rigueur factuelle; se rapproche bien souvent de leurs sujets habituels de conversation; ne se heurte en général à aucun sujet sensible, par exemple susceptible de mettre les interrogées en danger ou en situation inconfortable; et enfin parce que les intérêts et passions en question, les activités de nature et la mobilité, sont plutôt valorisées par les normes sociales dominantes.

18. « opened to the scrutiny of interpretive and participant communities »

19. « allowing interviewees to construct their own accounts of their experiences by describing and explaining their lives in their own words. »

20. « they take a conversational, fluid form, each interview varying according to the interests, experiences and views of the interviewees. »

21. « people 'out there' quite like answering the questions or talking about their leisure experiences »

L'entretien n'est cependant jamais totalement exempt des biais d'une relation inégale, dans la mesure où c'est *in fine* toujours la personne qui interroge qui détient la maîtrise de la démarche, et qui se trouve dans une position d'analyse critique qui, même si elle est plutôt ultérieure à la phase empirique de la recherche, peut être clairement à l'esprit des personnes interrogées — c'est par exemple le souci d'« avoir quelque chose à dire » ou de « dire des choses intéressantes ». La conduite de l'échange verbal que constitue l'entretien est donc déterminante pour tenter de réduire les biais liés à cette relation. Il faut respecter quelques principes, que je mentionne en m'inspirant de quelques-uns des nombreux travaux qui se sont penchés sur la question (Bourdieu, 1993, « Comprendre », p. 1389-1424; Bennett, 2002a; Jordan et H. J. Gibson, 2004; Valentine, 2005). Cela passe globalement par une attitude d'effacement du chercheur, pour donner la plus grande place possible à la parole de la répondante, et pour orienter le moins possible ses réponses. Cela demande surtout un effacement des présupposés théoriques et des hypothèses de la recherche : la répondante ne doit pas avoir l'impression que le chercheur lui demande uniquement de valider des réponses déjà élaborées par ses soins. C'est ce souci qui a orienté certains choix lexicaux détaillés dans la partie suivante (3.2.2.2), pour éviter les termes trop connotés ou trop techniques. Cette attitude de retrait relatif demande cependant une certaine réactivité du chercheur, pour détecter et anticiper les incompréhensions, malentendus et autres malaises qui peuvent survenir dans la conversation. Il peut ainsi être utile de « discuter » les questions avec les interrogés, en interrogeant leur pertinence ou leur formulation — ce que j'ai ponctuellement appliqué dans mon travail par des questions ou relances telles que « mais peut-être que la question est trop vague? », « peut-être que c'est artificiel de quantifier? », ou encore « étant donné votre réponse précédente, peut-être cette question ne sera-t-elle pas pertinente ». Une grande partie de ces précautions de discours et de langage se résume en réalité aux règles de politesse élémentaire dans la conversation avec une personne à peine rencontrée; il ne faut donc pas y voir une posture manipulatrice de la part du chercheur. Enfin, il ne faut pas négliger les risques relatifs à la complicité ou à la familiarité dans la conversation : le partage de références communes, la conscience d'appartenir de près ou de loin à une même communauté, ces éléments peuvent certes faciliter le déroulement de l'entretien et favoriser une parole libre, mais portent aussi le risque de laisser s'installer des formes de compréhension implicites, ce qui n'est pas souhaitable lorsque l'on recherche un matériau verbal le plus riche et le plus précis possible. Il ne s'agit absolument pas, pour éviter cet écueil, de tenter de maintenir une certaine distance ou une certaine froideur dans la conversation; il faut simplement, à chaque fois que de l'implicite semble s'installer, faire en sorte de l'exprimer plus clairement, par la répétition, par la demande d'explication, voire par des éclaircissements apportés par le chercheur lui-même, dont il peut ensuite demander la validation par l'interrogé.

Une question majeure de la conduite des entretiens est celle du lieu, qu'Elwood et Martin abordent à travers la question des rapports de pouvoir et de connaissance induits par les « micro-géographies » de la situation d'entretien : « *Les microgéographies de l'entretien reflètent les relations entre la chercheuse et l'interrogé, entre l'interrogé et le lieu, et entre le lieu et un contexte socioculturel plus large qui affecte la chercheuse aussi bien que l'interrogé*<sup>22</sup> » (Elwood et D. G. Martin, 2000, p. 650). Leur idée majeure est

---

22. « The microgeographies of the interview reflect the relationships of the researcher with the interview participant, the participant with the site, and the site within a broader sociocultural context that affects both researcher and participant. »

que la réflexion sur le lieu de déroulement de l'entretien est non seulement utile pour tenter de contrôler le fonctionnement pratique et les effets potentiels des relations de pouvoir sur le propos des interrogés, mais peut également être une précieuse source d'informations sur le sujet même de la recherche — à condition bien sûr que celui-ci soit en rapport plus ou moins direct avec l'environnement socio-spatial en question. Le « placement » de l'entretien sur le lieu de travail de l'interrogée en est un exemple parlant. Les relations de hiérarchie ou de pouvoir dans son environnement de travail peuvent être un facteur de restriction de la liberté de parole, comme elles peuvent être une source d'assurance si l'interrogée se sent placée dans une situation d'expertise ou d'autorité. C'est le cas aussi pour les pratiques de loisir : les personnes se sentent « expertes » de leur pratique (Long, 2007, p. 2), et cela d'autant plus que le contexte de la pratique est proche. Pour le chercheur, l'enjeu peut donc être à la fois de choisir soigneusement le lieu en fonction de cela, et de prêter une attention particulière aux caractéristiques du lieu et aux interactions qui s'y déroulent, pour en déduire des informations en fonction de son sujet de recherche. Pour mon étude, j'ai fait le choix d'une coïncidence assez directe entre le lieu de l'entretien et le lieu de la pratique qui constitue mon objet de recherche. Ce n'était pas le seul choix possible, ni forcément le choix le plus évident : on peut légitimement considérer, par exemple, qu'un entretien qui aurait lieu quelques semaines après la mobilité touristique, une fois les pratiquants rentrés chez eux, aurait permis un retour réflexif plus approfondi, et notamment une réflexion plus poussée sur l'inscription de ces mobilités dans leur quotidien. Mais cette coïncidence permet probablement un discours plus riche, plus direct, plus illustré, sur l'appréciation et la pratique concrète des lieux de la pratique touristico-sportive, qui est un de mes principaux thèmes. La tenue des entretiens au beau milieu de l'environnement de pratique permet aux interrogées de s'y référer très directement, d'illustrer leurs dires à travers des lieux pratiqués le jour même ou des paysages qu'elles ont sous les yeux. Cela permet également d'être au plus près, au sens affectif aussi bien que mémoriel, des motivations et des émotions de la pratique. On fait ainsi de l'espace-temps de l'entretien une « *occasion d'observation participante*<sup>23</sup> » (Elwood et D. G. Martin, 2000, p. 656). Un tel contexte est en revanche déconnecté de la part de la pratique qui a principalement lieu au domicile et dans les espaces-temps du quotidien : c'est notamment le cas d'une grande part des pratiques médiatiques.

Les divers types d'entretien impliquent divers ajustements entre les objectifs de cadrage théorique, problématique et thématique du matériau d'une part, et le souci de liberté de l'expression d'autre part. Un des procédés les plus courants, qui constitue un compromis entre ces deux exigences, est l'entretien semi-directif où, « *bien que l'interrogeante ait préparé une liste de questions prédéterminées, l'entretien se déroule sur un mode conversationnel, donnant aux participants l'opportunité d'explorer les questions qui leur paraissent importantes*<sup>24</sup> » (Longhurst, 2010, p. 103). C'est la méthode que j'ai choisie pour ce travail. Elle se justifie tout particulièrement pour les styles de recherche qui procèdent d'une question de recherche préalable, ce qui est mon cas ; elle se justifie moins pour les styles de recherche qui placent l'empirie en premier, et en font émerger rétrospectivement hypothèses et analyses. D'autre part, c'est aussi mon souci de fonder ma réflexion sur une pluralité de pratiques sportives et de lieux qui

---

23. « the interview [...] is also an opportunity for participant observation. »

24. « Although the interviewer prepares a list of predetermined questions, semi-structured interviews unfold in a conversational manner offering participants the chance to explore issues they feel are important. »

m'a conduit à structurer mes campagnes d'entretiens par une telle grille de questions, afin de pouvoir établir équivalences et différences entre les diverses pratiques et leurs contextes.

La conduite d'une campagne d'entretiens demande donc un certain nombre de réflexions préalables, de précautions sur la forme et le contexte, et d'adaptations au fil de l'eau, en fonction des nombreux enjeux exposés ci-dessus. Ma grille d'entretien (figure 3.8) en est le résultat. Une fois la grille d'entretien construite, il est par ailleurs conseillé de réaliser un ou plusieurs entretiens préliminaires afin de la tester, en étant attentif à son efficacité relativement à tous les problèmes potentiels évoqués ci-dessus, puis d'y apporter les modifications utiles. Pour mon cas, j'ai commencé la campagne d'entretiens avec pour objectif d'effectuer ces « réglages » au bout de quelques entretiens si nécessaire. Les modifications manuscrites visibles sur la figure 3.9 en sont les principaux résultats. Mais aucune modification autre qu'à la marge ne s'est avérée nécessaire, aucune en tout cas qui compromette la comparabilité de ces premiers entretiens avec les suivants.

### 3.2.2.2 La grille d'entretien, structure et objectifs

La grille de questions structurant mes entretiens semi-directifs (figure 3.8) s'organise autour des objectifs suivants, qui correspondent aux différents groupes de questions visibles sur la figure :

1. saisir les grandes lignes des mobilités liées à la pratique sportive et de l'implication dans celle-ci, et saisir le rôle qu'elle joue dans les parcours personnels (section « Histoire et pratiques personnelles du voyage sportif »);
2. comprendre ce qui *fait voyager*, ce que ces personnes attendent de leur mobilité, et notamment comprendre la place du sport dans ces motifs (section « Objets et motifs du voyage »);
3. saisir l'attrait particulier pour le lieu de pratique où se déroule l'entretien, et en général les conceptions et attraits des lieux de pratique du sport concerné (section « Le lieu »);
4. interroger les pratiques médiatiques au sens large, leur place dans le temps du voyage comme dans le temps du quotidien, dans les habitudes comme dans les imaginaires (section « Pratiques médiatiques »).

Toutes les questions ne sont pas clairement différenciées les unes des autres. Certaines sont plutôt de l'ordre de la relance, de la précision ou de la généralisation. Ainsi, plusieurs questions proposent de distinguer les réponses entre le séjour contemporain de l'entretien et les voyages ou séjours sportifs en général. Cela toujours pour tenter de saisir les pratiques ponctuelles et les pratiques habituelles des interrogés; pour tenter de distinguer ce qui fait les régularités ou les exceptions de la pratique. Les questions véritablement distinctes sont donc séparées dans la grille d'entretien par des sauts de ligne. Les sous-questions au sein de chacune d'elles sont des relances, des demandes de précision ou de généralisation; elles n'ont été posées que quand l'interrogée ne paraissait pas les aborder spontanément. Elles sont indiquées ci-dessous comme « sous-questions » ou « compléments et relances ». L'illustration 3.9 présente la grille d'entretien après le premier séjour de terrain, une fois donc qu'elle a été « éprouvée ». Elle porte un certain nombre de ces compléments ou les relances, en plus d'ajouts ou de corrections, ajoutées très rapidement à la suite des premiers entretiens.

### **Personal history and practices of sport trip**

Could you tell me about your personal history of <concerned sport> travels and holidays ?

How long ? How often ? Where have you been ?

### **Trips motives and objects**

What would you say your trip is mainly about ? And usually in your <concerned sport> trips ?

And what is the « share » of <concerned sport> in this trip ? In terms of time distribution ? In terms of importance, of meaning ? And usually in your <concerned sport> trips ?

What do you like about such trips ?

### **Le lieu**

Why have you come here ?

What do you like about this place specifically ? About <concerned sport> sites or environments in general ?

### **Media practices**

Could you tell me about your use of media (images, texts *and* devices) related to your sport trips ?

Watching and reading

Taking images and writing about

Sharing pictures, informations, stories...

Practical uses of media and digital technologies : how does it help you ?

### **Histoire et pratiques personnelles du voyage sportif**

Pouvez-vous me raconter votre histoire personnelle de voyages et vacances de <sport concerné> ?

Depuis combien de temps ? Quelle régularité ? Où êtes-vous allé/e ?

### **Objets et motifs du voyage**

Quels sont les principaux centres d'intérêt, objets de votre voyage ?

Et en général dans vos voyages de <sport concerné> ?

Et quelle est la « part » de <sport concerné> dans ce voyage ? En termes de répartition du temps ? En termes d'importance, de sens ? Et en général dans vos voyages de <sport concerné> ?

Qu'est-ce que vous aimez dans ce type de voyage ?

### **The place**

Pourquoi êtes-vous venu/e ici ?

Qu'est-ce que vous aimez dans ce lieu précis ? Et dans les sites ou environnements de <sport concerné> en général ?

### **Pratiques médiatiques**

Pouvez-vous me parler de vos usages des médias (images, textes *et* appareils) en relation avec vos voyages de sport ?

Regarder et lire

Prendre des images et écrire sur le sujet

Partager images, infos, histoires...

Usages *pratiques* des médias et des technologies numériques : comment cela vous est-il utile ?

FIGURE 3.8 – Grille d'entretien semi-directif

<p><b>Personal history and practices of sport trip</b></p> <p>Could you tell me about your personal history of &lt;concerned sport&gt; travels and holidays ?</p> <p>How long ? How often ? Where have you been ?</p> <p><b>Trips motives and objects</b></p> <p>What would you say your trip is mainly about ? And usually in your &lt;concerned sport&gt; trips ? <i>In a personal sense ? What are you looking for in this / those trips ?</i></p> <p>And what is the « share » of &lt;concerned sport&gt; in this trip ? In terms of time distribution ? In terms of importance, of meaning ? And usually in your &lt;concerned sport&gt; trips ?</p> <p>What do you like about such trips ? <i>Maybe in comparison to non-sport-related trips ?</i></p>	<p><b>Histoire et pratiques personnelles du voyage sportif</b></p> <p>Pouvez-vous me raconter votre histoire personnelle de voyages et vacances de &lt;sport concerné&gt; ?</p> <p>Depuis combien de temps ? Quelle régularité ? Où êtes-vous allé/e ?</p> <p><b>Objets et motifs du voyage</b></p> <p>Quels sont les principaux centres d'intérêt, objets de votre voyage ?</p> <p>Et en général dans vos voyages de &lt;sport concerné&gt; ?</p> <p>Et quelle est la « part » de &lt;sport concerné&gt; dans ce voyage ? En termes de répartition du temps ? En termes d'importance, de sens ? Et en général dans vos voyages de &lt;sport concerné&gt; ?</p> <p>Qu'est-ce que vous aimez dans ce type de voyage ?</p>
<p><b>Le lieu ↔ The place</b></p>	
<p>Why have you come here ?</p> <p>What do you like about this place specifically ? About &lt;concerned sport&gt; sites or environments in general ? <i>For example in the landscape / the environment / the atmosphere ? Specific features ?</i></p> <p><b>Media practices</b> <i>Questions about media-related practices.</i></p> <p>Could you tell me about your use of media (images, texts and devices) related to your sport trips ?</p> <p><i>Print ? Online ? ...</i> Watching and reading <i>Habits of taking pictures</i> Taking images and writing about <i>Sharing pictures, informations, stories...</i> <i>Practical uses of media and digital technologies</i> how does it help you ?</p> <p>Home and on site : which distribution of media practices ?</p> <p><i>Sthg to add ? Sthg important I could have missed about your practices ?</i></p> <p><i>↳ e-mail adress for collecting pictures !!!</i></p>	<p>Pourquoi êtes-vous venu/e ici ?</p> <p>Qu'est-ce que vous aimez dans ce lieu précis ? Et dans les sites ou environnements de &lt;sport concerné&gt; en général ?</p> <p><b>Pratiques médiatiques</b></p> <p>Pouvez-vous me parler de vos usages des médias (images, textes et appareils) en relation avec vos voyages de sport ?</p> <p>Regarder et lire Prendre des images et écrire sur le sujet Partager images, infos, histoires... Usages <i>pratiques</i> des médias et des technologies numériques : comment cela vous est-il utile ?</p> <p>À la maison et sur place : quelle répartition des pratiques médiatiques ?</p>

FIGURE 3.9 – Grille d'entretien « éprouvée »

**Question 1 :** *Pouvez-vous me raconter votre histoire personnelle de voyages et vacances de <sport concerné> ?*

Sous-questions : *Depuis combien de temps ? Quelle régularité ? Où êtes-vous allée ?*

Cette question descriptive, de « parcours de vie », m'a paru une introduction efficace à l'entretien, la question centrale étant celle des mobilités touristiques et de leur intégration dans une pratique sportive plus ou moins régulière. Elle permet d'abord de collecter un certain nombre d'informations assez facilement objectivables : quantité de lieux visités, types de lieux, fréquence des mobilités, durée, extension géographique, ancienneté de la pratique, évolution temporelle, etc. Ce sont des informations importantes pour dresser une esquisse de comptabilité, de métrique des pratiques, pour remplir donc de modestes objectifs de quantification.

Une telle question permettait d'exposer d'emblée l'investissement de chaque interrogé dans les pratiques touristiques et sportives, en abordant :

- l'ancienneté de leur pratique de voyage pour le sport (souvent spontanément rapportée à l'ancienneté de leur pratique sportive tout court) ;
- l'ampleur et la diversité géographique de ces mobilités. Rapportées à l'ensemble de la population interrogée, ces données peuvent permettre, par exemple, une carte approximative des hauts lieux du tourisme sportif pour chacune des pratiques étudiées. Elles permettent aussi d'explorer la conception mouvante des frontières entre voyage et environnement familial, quotidien et hors-quotidien, dans la mesure où un certain nombre des personnes interrogées ont à la fois des pratiques régulières de leur sport dans des sites de proximité, et des pratiques ponctuelles relevant plutôt du tourisme, qu'il n'est pas toujours facile pour elles de distinguer. J'ai tenté dans la mesure du possible de laisser se déployer ces ambiguïtés, en donnant une définition sommaire de ce que j'entendais par « voyage ou vacances » lorsqu'elle m'était demandée, mais en laissant la plupart du temps les interrogés interpréter ces termes. J'ai en revanche souvent précisé que je ne restreignais pas la question aux mobilités transnationales, le terme de « voyage » étant souvent interprété ainsi. Le terme de « tourisme » aurait peut-être été moins spontanément associé à l'étranger, mais il me paraissait encore plus problématique, étant souvent associé dans le langage courant à des valeurs péjoratives d'une part (Équipe MIT, 2002 ; Urbain, 2002), et à une dimension économique ou commerciale d'autre part. Le terme de « voyage » pour exprimer la mobilité me paraissait en somme plus proche du discours commun ; mais son usage se fait au prix, notamment, d'une connotation méliorative.
- l'investissement temporel dans ces pratiques de loisir, relativement au temps de la vie quotidienne, au temps de loisir ou encore au temps de voyage. Cette évaluation était souvent rapportée par les interrogées aux cadres majeurs de structuration de leur quotidien, à savoir la plupart du temps le cadre professionnel et le cadre familial.

Poser la question en partant d'une formule aussi large (« histoire personnelle ») invitait à la réflexivité, voire à l'introspection. Le degré d'approfondissement de la réponse a bien sûr beaucoup varié, mais nombre d'interrogés, loin de se limiter à la description, l'énumération ou la comptabilité de leurs pratiques, se sont spontanément livrés à diverses formes d'explication, en termes de parcours de vie, de goûts, d'éducation, etc.

**Question 2 :** *Quels sont les principaux centres d'intérêt, objets de votre voyage ?*

Sous-question : *Et en général dans vos voyages de <sport concerné> ?*

Compléments et relances : *Dans un sens personnel ? Qu'avez-vous l'impression de rechercher dans ces voyages ?*

La deuxième question visait à interroger assez directement le « sens » de la pratique pour les interrogés, en lien direct avec les théories de la pratique développées plus haut (partie 2.1.4). L'objectif était de comprendre de quelles valeurs, projets, envies et aspirations, étaient investies ces pratiques. Là, la question de la formulation était délicate. Ma volonté était de laisser la plus grande liberté d'interprétation possible aux interrogés, tout en assurant un certain approfondissement de la réponse, et sans que la question soit trop complexe ou trop abstraite, ce que je craignais avec une formulation employant le terme de « pourquoi ». Le spectre de réponses possibles devait rester assez large, allant de justifications très pragmatiques, telles que l'éloignement entre les sites de pratique et le domicile, jusqu'à des réflexions intimes sur le bonheur et l'équilibre personnels.

Après l'entretien-test, j'ai décidé de compléter la question par des formulations alternatives, afin de mieux définir l'esprit de la question, et parce que les formulations retenues au préalable me paraissaient finalement trop vagues. Les expressions de « dans un sens personnel » et « que recherchez-vous », en guise de complément et de précision, me semblaient efficaces pour orienter la réflexion un peu plus nettement vers l'intime.

**Question 3 :** *Et quelle est la « part » de <sport concerné> dans ce voyage ?*

Sous-questions : *En termes de répartition du temps ? En termes d'importance, de sens ? Et en général dans vos voyages de <sport concerné> ?*

Cette question permet d'aborder le problème du « lien » entre sport et mobilité touristique dans les pratiques étudiées, de tenter de qualifier un peu plus précisément cette préposition centrale, « pour », dans l'expression « voyager pour le sport ». Il s'agit donc, avec cette question, de vérifier que la pratique sportive est centrale dans le projet de mobilité aussi bien que dans le séjour, ce qui est une hypothèse majeure de ce travail. À mon sens, s'il s'avérait que pour la majorité des personnes interrogées, la pratique sportive n'était qu'une activité parmi d'autres d'un séjour touristique, sans primauté, cette hypothèse serait invalidée, et je ne pourrais donc pas affirmer l'existence d'une pratique cohérente de tourisme sportif.

Ce lien de consubstantialité entre la pratique touristique et la pratique sportive était déjà anticipé par la question 1 : les personnes qui ne se reconnaîtraient pas dans cette expression de « voyage pour le sport » ou « sport travel » auraient donc d'emblée l'occasion d'y réagir. Et de fait, un certain nombre d'interrogées ont immédiatement distingué leurs mobilités en fonction du caractère plus ou moins central de la dimension sportive, ou ont nuancé la formulation si l'association entre les deux dimensions de la pratique ne leur paraissait pas totalement évidente. Mais la quasi-totalité d'entre eux ont reconnu sans hésiter que, pour certaines de leurs mobilités au moins, cette association était indiscutable.

La question n'a pas un objectif de quantification systématique, et le terme de « part » ou « share » me paraît suffisamment général pour permettre également une réponse plutôt qualitative. Mais de fait, la plupart des personnes ont assez spontanément réfléchi en termes de ratio, ou de nombre d'heures par jour, ou encore de nombre de jours par semaine. C'est ce type de mesures que je suggérerais aux interrogés à qui la question ne paraissait pas suffisamment claire.

Il m'a également paru important de distinguer la question du temps et la question du sens ; quelle est d'un côté la part effective de la pratique sportive dans le déroulement du séjour ou de la mobilité, et de l'autre côté quelle est sa part dans le projet ou dans l'investissement affectif de la mobilité. Il s'agit là, encore une fois, de saisir ensemble la dimension matérielle, observable des pratiques, et leur dimension signifiante.

**Question 4 :** *Qu'est-ce que vous aimez dans ce type de voyage ?*

Compléments et relances : *Notamment par comparaison avec les voyages qui ne sont pas liés au sport ?*

La question ici posée est très large, donc complexe. Elle vise à identifier les critères et les ressorts de l'appréciation personnelle des pratiques étudiées. Le choix du terme « aimer » / « like » permet d'aborder frontalement la subjectivité des pratiquantes. La question n'exclut en aucun cas les justifications ou rationalisations de la pratique (économiques, par exemple), mais elle est ouverte à une exploration approfondie des affects de chacune et chacun.

L'objectif est notamment de comprendre si, et pourquoi, ces personnes privilégient ces formes de mobilités touristiques à d'autres. La question est donc clairement orientée, d'emblée, par une précision, une proposition de comparaison ajoutée après l'entretien-test : « notamment par comparaison avec des voyages non liés au sport ». C'est à la fois une orientation et une aide à la réflexion, les personnes n'ayant pas toujours fait ce travail réflexif d'analyse de leurs goûts et pratiques en matière de voyage et de tourisme. Elle invite notamment à détailler la place de ces pratiques touristico-sportives au sein de l'ensemble des pratiques touristiques de la personne : le voyage pour le sport est-il une pratique parmi une variété d'autres ? Ou au contraire un mode de voyage exclusif ? Est-ce un choix conscient, de préférence ou encore de rejet d'autres pratiques ?

**Question 5 :** *Pourquoi êtes-vous venue ici ?*

Cette question est pensée pour explorer les discours sur les lieux de pratique. La question sous-entend « et pas ailleurs ». Elle vise à comprendre les principales caractéristiques du lieu qui font son pouvoir d'attraction. Mais aussi à détailler le processus et les biais d'information, de médiatisation, de valorisation du lieu qui décident ces personnes à s'y rendre. C'est en somme un aperçu de la réputation, de l'image du lieu que je souhaitais obtenir, mais aussi du processus de décision qui aboutit à la mobilité.

Bien sûr le lien qui conduit de la « réputation » à la mobilité n'est pas toujours parfaitement linéaire ni univoque. Nombre d'autres paramètres que l'image du lieu peuvent entrer en jeu. Le choix de la destination peut ne pas être celui de la personne interrogée, mais de ses partenaires de pratique ; ce peut être un choix secondaire lorsqu'un autre projet tombe à l'eau ; le hasard peut y jouer une part non négligeable ; les facteurs d'ordre pragmatique, tels que la proximité du lieu, ou encore le coût du transport ou du séjour, sont souvent des déterminants de premier ordre ; etc. Encore une fois la question était destinée à être assez large pour pouvoir couvrir l'ensemble de ces déterminants de la pratique, aussi bien matériels que conceptuels.

Bien sûr, la réponse n'est pas du même ordre pour les personnes qui ne pratiquent pas le lieu pour la première fois ; dans ce cas, la réponse empiète largement sur la question suivante, celle qui vise les ressorts de l'appréciation du lieu. C'est pourquoi il a parfois fallu demander aux interrogées de se remémorer le contexte et les raisons de leur première venue dans le lieu.

**Question 6 :** *Qu'est-ce que vous aimez dans ce lieu précis ?*

Sous-question : *Et dans les sites ou environnements de <sport concerné> en général ?*

Compléments et relances : *Par exemple dans le paysage, l'environnement, l'atmosphère ? Des traits spécifiques ?*

Si la question précédente portait plutôt sur les préconceptions du lieu de pratique, celle-ci porte sur l'appréciation lorsqu'elle est fondée sur l'expérience du lieu. C'est la question qui interroge le plus directement les valeurs attachées aux espaces de la pratique touristique-sportive.

L'objectif est d'explorer les ressorts de la valorisation de ces lieux, dans l'ensemble des modalités de leur pratique : être dans, parcourir, contempler, habiter, visiter, toucher, représenter, imaginer, découvrir, faire découvrir... Cela correspond à ma volonté initiale de reconnaître la diversité des composantes des spatialités, en l'occurrence des spatialités de loisir.

Il s'agit de saisir les sensibilités spatiales de ces pratiquantes, avec l'hypothèse initiale que ces sensibilités sont en partie spécifiques à cette communauté de pratiques. Sur ce point précis l'hypothèse est soutenue par la littérature, qui a notamment exposé des sensibilités environnementalistes exacerbées, au sens politique comme au sens affectif, chez les pratiquants des sports « de nature » (Brymer et Gray, 2010 ; Corneloup, 2011 ; Jackson, 1986). On peut donc espérer qu'ils aient une réflexion relativement approfondie sur leurs relations, notamment émotionnelles et esthétiques, à l'environnement biophysique et plus généralement aux lieux. Cette exploration devrait permettre de faire émerger les relations entre les modalités matérielles de la pratique sportive et la dimension esthétique et hédonique des spatialités, notamment dans la comparaison entre les différentes pratiques sportives : une grimpeuse n'aura certainement pas les mêmes critères esthétiques qu'une kayakiste ni les mêmes points de focalisation pour éprouver la beauté d'un paysage, par exemple. Ces sensibilités ne se limitent pas aux questions esthétiques, mais comprennent aussi les modes d'appréhension pragmatique de l'espace, les questions de commodité et de confort, par exemple. Et, probablement, une partie non négligeable de ces critères d'appréciation n'est pas directement liée à la pratique sportive : l'hébergement, la restauration, etc. La question peut également être intéressante pour cerner les manières de délimiter les lieux de pratique, pour comprendre quelles portions et quelles dimensions de l'espace sont pertinentes pour ces pratiquants : s'agit-il du paysage ? du massif montagneux ? de la falaise ? du bassin versant ? de la circonscription administrative ? des lieux qu'il peuvent atteindre en une journée à pied ? en deux heures en voiture ?

Le choix des termes oriente inévitablement ces définitions spatiales. Le terme de « lieu » est probablement le plus commun et le plus polyvalent pour traiter de ces espaces de pratique. J'ai choisi de proposer également d'autres termes, « sites », « environnements », pour étendre le champ de la réflexion. Le dernier terme, aujourd'hui fortement connoté par l'environnement biophysique, oriente le propos vers la catégorie commune de « nature ». Le terme de « paysage », lui, oriente vers l'appréciation visuelle du paysage et l'esthétique picturale ; c'est le plus commun pour exprimer l'expérience du lieu en termes de loisir.

**Question 7 :** *Pouvez-vous me parler de vos usages des médias (images, textes et appareils) en relation avec vos voyages de sport ?*

Cette question générale s'est très rapidement transformée en introduction sous forme affirmative, en substance : *La prochaine série de questions porte sur vos pratiques*

*et habitudes des médias et des technologies numériques*. La forme interrogative était en effet inutilement vague, et les sous-questions suivantes suffisaient à couvrir le sujet.

Sous-questions :

- *Regarder et lire* : celle-ci interroge plutôt les aspects de « consommation », ou en tout cas de consultation, de contenus médiatiques. Elle était essentiellement orientée vers les médias spécialisés, puisque je précisais à l'oral « en lien avec <sport concerné> ». J'apportais également souvent la précision « en ligne ou papier », afin de m'assurer que les deux supports étaient pris en compte. La question, lorsqu'elle donnait lieu à une réponse affirmative, était presque systématiquement complétée par une question de quantification approximative sur la fréquence de ces pratiques : sont-elles en général quotidiennes? hebdomadaires?
- *Prendre des images et écrire* : cette question emmenait au contraire plutôt du côté de la « production » de contenus médiatiques. Elle était en général formulée ainsi : « Lors de vos voyages pour le sport, prenez-vous des photos et des vidéos? Beaucoup, pas beaucoup? Et qu'est-ce que vous prenez en photo, en vidéo? » La question permettait donc de mesurer approximativement la fréquence des moments de capture d'images et leur quantité, en somme l'implication dans cette production de contenus médiatiques, ainsi que de détailler le type des contenus. Il s'agissait donc de comprendre la prévalence et l'extension de la pratique photographique et de vidéo chez ces pratiquantes, ainsi que leur contextualisation dans la mobilité et l'activité sportive, situations qui posent un certain nombre de problèmes et de contraintes matérielles pour la production d'images. La question était également étendue à la production écrite, tout en étant conscient que la pratique en serait probablement beaucoup plus rare.
- *Partager images, infos, histoires...* : à la suite de ce détail des contenus médiatiques produits, une question était posée sur leur partage. Elle était en général formulée de la manière suivante : « Et ces images, est-ce que vous les partagez? Où, avec qui? ». Elle permettait d'aborder la quantité d'images partagées, les canaux de partage, les cercles destinataires, l'audience, les objectifs de la diffusion. Ce sont notamment les usages des médias sociaux, aujourd'hui le principal canal de diffusion des contenus médiatiques personnels et amateurs, qui étaient visés par cette question.
- *Usages pratiques des médias et des technologies numériques : comment cela vous est-il utile?* : l'expression d'« usages pratiques » étant trop vague, même avec la précision de l'« utilité », j'ai la plupart du temps illustré la question, en évoquant le GPS, les applications smartphone, les appareils. La question visait à saisir les pratiques où l'assistance numérique facilite, organise, voire « augmente » les mobilités et l'activité sportive, via l'échange et le stockage facilité des informations, la connexion Internet, la mise à disposition de nouvelles données, etc.

### **3.2.3 Collecter et interroger des photographies : saisir la *pratique* des conceptions partagées**

Dans la perspective de la pratique, on l'a vu, on traite les éléments de l'ordre de la représentation, de la pensée, des conceptions conjointement avec l'action. J'ai choisi l'expression « conceptions partagées », en m'inspirant principalement de Schatzki, pour résumer les productions mentales des personnes telles qu'elles sont impliquées dans

la pratique. Je présente ici un matériau constitué en fonction de ces options théoriques, pour accéder à une part des conceptions des pratiquantes du tourisme sportif de nature.

### 3.2.3.1 Implications épistémologiques des matériaux de recherche visuels

**Cultures visuelles et significations des images** L'étude des matériaux visuels est aujourd'hui entièrement légitime dans les sciences sociales, et même courante, au moins depuis le « tournant culturel ». Les représentations visuelles y ont en effet acquis un nouveau statut (G. Rose, 2007). Dans une perspective « moderniste » elles équivalaient à des représentations « fidèles » de la réalité, à l'exemple des cartes en géographie, censées constituer des images objectives des territoires. Le tournant culturel, par opposition, a conduit à accorder de plus en plus d'intérêt aux manières dont les réalités sociales sont culturellement construites, et notamment par le biais des représentations (*ibid.*) ; dans ce mouvement, les images en particulier sont naturellement venues se placer au coeur des questionnements, les représentations visuelles ayant acquis au cours du XX<sup>e</sup> siècle une importance sans précédent, avec la diffusion massive des technologies de la photographie, de la vidéo, de la télévision, et enfin des technologies numériques et d'Internet. La relation entre représentations visuelles, savoir et réalité s'est donc progressivement transformée, passant d'« *une conception moderne du monde où voir équivaut à connaître*<sup>25</sup> » (*ibid.*, p. 3), à la reconnaissance du fait que les images sont des constructions, des productions, des modes d'expression, servant des discours et des intérêts variés. On s'est donc de plus en plus intéressé aux conditions d'existence et de production des représentations visuelles, notamment parce que l'on s'est rendu compte de leur immense pouvoir pour modeler les conceptions du monde. Pour résumer ces nouvelles théories de l'image et du regard, certaines auteures ont proposé les notions, plus ou moins équivalentes l'une à l'autre, de *visualité* et de *régime scopique*, qui « *se réfèrent à la construction culturelle des choses vues et des manières de les voir*<sup>26</sup> » (*ibid.*, p. 2). Ces notions permettent en somme de formaliser l'application de l'approche constructiviste au domaine du visuel. Elles peuvent notamment être utiles pour qualifier divers groupes humains : différentes visualités, ou différents régimes scopiques, caractérisant différentes cultures, sous-cultures, ethnies, institutions, groupes d'intérêt, sensibilités politiques, etc.

Ce changement de statut des représentations visuelles est donc à la fois culturel et épistémologique. Les photographies, en particulier, entretiennent un rapport bien spécifique à la réalité, mais qui a fortement évolué. On est tenté de les considérer comme une source d'informations particulièrement fiable, car elles sont des captures directes de portions du visible ; et cependant, elles sont toujours le résultat de choix subjectifs, et peuvent aujourd'hui aisément être manipulées. La confiance qui leur est accordée s'est donc progressivement dégradée. On ne leur accorde plus aujourd'hui, en sciences sociales comme ailleurs, un statut incontestable de preuves, de données, ou de témoins de faits. Les images capturées restent pourtant des matériaux privilégiés pour la connaissance du monde, on continue de leur reconnaître une plus grande fiabilité que les autres représentations visuelles. Pour les traiter de manière critique tout en reconnaissant leur valeur documentaire et informative, il faut, comme le suggère H. Becker (2007), non pas se demander *si* les photographies disent la vérité, mais « *à propos*

25. « modern forms of understanding the world [...] [equate] seeing with knowledge »

26. « refer to the ways in which what is seen and how it is seen are culturally constructed. »

*de quoi*» (*ibid.*, par. 12) les photographies disent la vérité. Cela demande de s'interroger sur leurs conditions de production, sur leur représentativité, leur exhaustivité; et cela demande bien sûr de s'interroger sur notre propre réception de ces images. Dans la plupart des recherches en sciences sociales cependant, on ne cherche pas de « preuves » à proprement parler, ni de vérité indiscutable, mais des indicateurs, des témoins, des traces, à partir desquelles on tente de construire, plutôt que la vérité, la meilleure approximation possible de la réalité.

La géographie entretient un rapport particulièrement fort avec les matériaux visuels : elle a pendant longtemps traité cartes, croquis et autres photographies comme des « *re-présentations-copies d'une réalité spatiale* » (Mondada, 2003), qui se devaient donc d'être les plus fidèles possibles à cette réalité. Si la discipline reconnaît généralement aujourd'hui que même les photographies sont des « *constructions mentales et objectales figurant un espace géographique* » (Staszak, 2013), elle les considère désormais comme un matériau de recherche d'autant plus riche pour étudier, notamment, les conceptions culturelles et subjectives de l'espace qui transparaissent dans le « *processus d'énonciation* » ou l'« *acte créatif* » (*ibid.*) qu'elles constituent. Ainsi, lorsque l'on travaille sur des *esthétiques* de l'espace, par exemple dans les pratiques touristico-sportives, on ne se soucie que peu de la question de la réalité des images. Ce qui importe, c'est de savoir quels éléments, quels motifs, quels paysages, quels styles de capture sont privilégiés par les personnes qui produisent et diffusent ces images. Il importe donc peu de savoir si les images sont représentatives de la succession d'événements et des configurations spatiales qui constituent un séjour de tourisme sportif, il importe même peu de savoir si les images sont transformées, si les couleurs sont « réelles » ou rehaussées, si certains détails sont effacés ou ajoutés à l'ordinateur. Dans ce cas même, la mise en scène des comportements, liée à l'interaction consciente avec l'objectif de l'appareil photo ou de la caméra, est loin d'être un problème, mais est bel et bien un objet d'étude à part entière. C'est le cas dans l'importante production scientifique, dans les études du tourisme, qui porte sur la pratique de la photographie, en l'interprétant notamment en termes de « *performance* » (Baerenholdt et al., 2004; Edensor, 2000a), de présentation de soi (Crang, 1997; Goffman, 1973) ou de construction du paysage par la pratique (Crang, 1997). La subjectivité, la sélectivité et la manipulation de l'expérience vécue qui transparaissent dans les photographies prises en situation touristique sont les sources mêmes de leur richesse comme matériau de recherche (Balomenou et Garrod, 2019).

Sur le plan méthodologique, la question de la construction culturelle des manières de voir, et la nécessité d'un rapport critique à la « réalité » des images de type photographique, conduisent donc à aborder les représentations visuelles en suivant au moins deux grands principes : il faut (1) considérer les images comme des *discours*, et non comme des représentations neutres, et (2) accorder la plus grande attention à leurs conditions de production, d'existence, d'efficacité et de performativité, c'est-à-dire à leur rôle dans la vie et l'organisation des sociétés. En somme, il faut étudier les *pratiques* relatives aux images autant, sinon plus, que les images elles-mêmes. C'est tout le sens du cadre théorique des « pratiques médiatiques » développé dans la partie 2.2.3.1, et dont je proposerai un exemple de traduction méthodologique dans la partie 3.2.3.2.

**Numérisation et ubiquité des images** La numérisation des images a largement renouvelé leur rôle social et culturel. À l'ère de la télévision, de la photographie et de la caméra personnelle, elles étaient déjà devenues des produits de consommation

courante; mais à l'ère d'Internet et des smartphones, elles sont devenues des objets de *production* courante, et une « matière première » ubiquitaire de communication. Leur potentiel de circulation et de manipulation ayant été démultiplié, elles s'en trouvent d'autant moins figées, d'autant moins univoques; elles font sens de multiples manières différentes, dans de multiples contextes différents. Elles sont certes toujours des objets culturels que l'on peut déchiffrer, mais elles ont perdu en autorité ce qu'elles ont gagné en fluidité, en malléabilité. En ce sens, il est plus évident qu'auparavant qu'elles constituent des éléments de discours, et qu'elles contribuent à la construction de significations culturelles au même titre que les textes. Dans cette perspective, les significations des images comme des autres matériaux culturels ne doivent plus seulement être recherchées dans ce qu'elles *représentent*, mais aussi dans les manières dont elles s'inscrivent dans des réseaux de production et de communication :

Les significations culturelles ne sont plus représentées par des objets culturels, mais produites dans des lieux et interfaces multiples, entre matériel, logiciel et humain. Elles émergent à travers des réseaux de distribution, et circulent, et mutent, entre les lieux et au cours du temps. [...] La tâche de la chercheuse étudiant la culture n'est donc certainement plus de lire un objet, mais d'explorer ce réseau productif dans son potentiel multiple de génération<sup>27</sup>. (G. Rose, 2016, p. 347)

Encore une fois donc, étudier des images aujourd'hui, c'est étudier des pratiques autant que des représentations.

Un des bouleversements apportés par la numérisation des images tient au caractère massif de leur diffusion et de leur production qu'elle a permis, surtout à partir de l'arrivée du « Web 2.0 », c'est-à-dire l'Internet majoritairement alimenté par du contenu créé par les utilisateurs (utilisateurs non-professionnels, s'entend). Les images créées ou partagées par les individus sont devenues une force majeure de production du social, ainsi que l'affirme Grace (2014, p. 17), en s'appuyant sur Marx :

Cette idée d'une force générale de la connaissance agissant directement sur la production, et devenant *elle-même*, ainsi que le formule Marx, une « force directe de production », c'est précisément la manière dont on peut comprendre l'importance de l'hyperproduction d'images dans le contenu créé par les utilisatrices, puisque ce n'est décidément pas la créativité individuelle qui est là impliquée, mais une sphère d'expression généralisée, découlant de la « connaissance sociale générale », de telle manière que les schèmes de production, de circulation et de partage d'images interviennent directement, et profondément, dans la vie sociale, et que les utilisateurs sont attirés dans des formes de sociabilité distribuée<sup>28</sup>.

Bien sûr, comme on l'a évoqué plus haut, le pouvoir des images dans le façonnement de la culture et de la société n'est pas chose nouvelle. Pas plus que le « dialogue » constant et généralisé entre les objets culturels, qui ne font jamais sens que les uns par rapport aux autres, même sans références explicites : c'est là la question très ancienne, et beaucoup plus générale que le cas des images, de l'intertextualité. Elle est inhérente à l'expression culturelle, artistique ou intellectuelle, et se traduit non seulement dans les

---

27. « Cultural meanings are no longer represented by cultural objects, but are produced at multiple sites and interfaces, between hardware, software and humans. They are emergent across distributed networks and they move and mutate between sites and over time. [...] The contemporary task of the cultural scholar, then, must surely be not to read an object but to navigate that productive network in all its multiple generativity »

28. « This sense of the general force of knowledge impacting directly upon production, becoming, as Marx puts it, a 'direct force of production' itself, is precisely how we might understand the significance of the hyper-production of images in UCC, since it is decidedly not individual creativity that is involved here, but a more generalized sphere of expression called forth by 'general social knowledge', so that the patterns of production, circulation and image sharing intervene directly and deeply into social life and practitioners are drawn into forms of distributed sociability. »

citations, mais aussi dans les motifs, les styles, les lieux communs. Mais l'intertextualité prend une ampleur nouvelle avec Internet et le numérique, en raison d'une part de l'essor considérable de la quantité d'images produites et des modes de circulation, ce qui en fait « mathématiquement » une force sociale plus grande, et d'autre part en raison du caractère beaucoup plus explicite et structuré du caractère commun, participatif, de la production culturelle.

Avec l'Internet alimenté par les utilisateurs, les motifs, les références, les dialogues entre les contenus peuvent être beaucoup plus visibles et beaucoup plus explicites, et donc produire de manière plus puissante des significations de masse, itératives et cumulatives. Parmi les exemples les plus évidents de ces productions collaboratives dans le domaine visuel, on peut citer le tri par hashtag sur Instagram, qui permet d'afficher l'ensemble des images étiquetées par un même « thème », ou encore la circulation des mêmes, ces contenus « viraux » déclinant sous de multiples variantes un signifiant commun, image ou texte (souvent en associant les deux). Ces caractéristiques ouvrent des perspectives intéressantes pour les sciences sociales, de nouveaux défis comme de nouveaux outils. Dans le cas de mon travail, j'expliquerai notamment ci-dessous comment je tente de prendre en compte la complexité des contextes de production et de circulation des images collectées (voir partie 3.3.3).

**Photo-élicitation** Je souhaitais mettre en place un dispositif méthodologique me permettant d'envisager les images dans leur inscription dans des systèmes de communication et de signification, afin d'analyser leur rôle dans la construction des conceptions partagées du tourisme sportif de nature. L'objectif était donc de pouvoir approcher à la fois les motifs et esthétiques pertinentes dans ces pratiques, mais aussi la production et le partage de ces discours visuels. Pour ce faire, je procède de plusieurs manières. Dans les entretiens, comme on l'a vu, j'interroge les personnes sur leurs habitudes et usages des médias et des technologies numériques, donc sur les aspects pragmatiques de la production et de l'appréhension des images, et sur leur diffusion et leur circulation. Je souhaitais par ailleurs impliquer les interrogés dans l'interprétation des photographies, afin d'enrichir et diversifier le propos. Ce sont les raisons principales de mon choix de la méthode présentée dans cette section, un type particulier de *photo-élicitation*, qui s'appuie sur les photographies générées par les utilisatrices (Balomenou et Garrod, 2016, 2019).

L'idée centrale de la photo-élicitation est d'utiliser des matériaux photographiques pour susciter la réflexion, et pour ainsi compléter ou enrichir le discours verbal des personnes interrogées. On peut certes susciter la réflexion à partir d'une grande diversité de matériaux, mais la photographie possède un pouvoir d'évocation et de médiation particulièrement fort, un « *pouvoir d'éouvoir*<sup>29</sup> » (Balomenou et Garrod, 2019, p. 205). Cela principalement en raison de son rapport très direct à la réalité perçue, qui fait qu'on l'appréhende le plus souvent en éludant les filtres qu'elle peut induire, et qu'on la tient donc pour une représentation fidèle de la réalité; et en raison de son caractère courant, commun, quotidien : la photographie est un mode de représentation vernaculaire et non savant (ou non exclusivement savant), c'est un objet que l'on est habitué à manipuler et à interpréter. Pour ces raisons, la recherche en sciences sociales, lorsqu'elle emploie la photo-élicitation, le fait le plus souvent en prenant les photographies comme documentation des pratiques, des situations, des lieux, etc. Mais il est tout

---

29. « power to move »

à fait possible, également, de les mobiliser pour leur valeur esthétique ou artistique, car le pouvoir d'évocation des photographies ne se limite pas à leur réalisme supposé. Et dans le même ordre d'idées, on peut élaborer des méthodes similaires à partir de représentations plus libres, artistiques notamment, qui valent alors plus pour leur potentiel de stimulation intellectuelle que pour leur relation d'identité au phénomène étudié. Généralement, les techniques de photo-élicitation s'appuient plutôt sur des documents présentés par la chercheuse dans le cadre d'un entretien, par exemple en demandant aux participants de catégoriser librement des images d'espaces publics en fonction de leur appréciation (Hatt, 2010); mais on peut aussi demander aux interrogés de prendre eux-mêmes des photographies spécifiquement pour la recherche, ou encore leur demander de commenter des photographies personnelles prises dans un autre contexte. Ce dernier cas est le mien : je sollicite de la part des interrogées des photographies prises au cours de leurs pratiques touristico-sportives, indépendamment de leur implication dans ma recherche.

Ces différentes variantes permettent de moduler les apports de l'image en fonction des objectifs visés. Mais l'intérêt fondamental des techniques de photo-élicitation en général, c'est « *d'ériger des ponts entre les mondes de la chercheuse et de l'interrogé* » (Harper, 2002, p. 20). Si la photo-élicitation permet de « *surmonter les difficultés posées par l'entretien qualitatif* », c'est parce qu'elle « *s'appuie sur une image qui est comprise, au moins en partie, par les deux protagonistes*<sup>30</sup> » (ibid., p. 20). C'est ainsi que le support de l'image est particulièrement utile en géographie : elle renvoie à l'expérience courante de l'espace, dans sa dimension visuelle du moins, celle de parcourir l'espace public ou d'apprécier un paysage, par exemple (Hatt, 2010; Le Lay et Cottet, 2016). L'objectif qui sous-tend l'usage de ces techniques est donc la facilitation de la compréhension entre chercheur et interrogé, et leur « geste » essentiel est l'introduction d'un support qui agit comme un terrain de réflexion commune. Cette facilitation tient aussi au nivellement du terrain, pour filer la métaphore : un des biais fondamentaux de la recherche qualitative en sciences sociales est la relation de hiérarchie induite par la situation d'interrogation, entre une chercheuse perçue comme détentrice et constructrice du savoir et les interrogées définies par un rôle plutôt passif de sujet observé, et les techniques qui introduisent un objet extérieur au dialogue comptent parmi les tentatives de neutraliser cette relation hiérarchique. L'usage des photographies est ainsi un moyen de mieux partager le pouvoir et le contrôle dans l'interaction de recherche (Scarles, 2012), en particulier lorsqu'elles sont fournies ou choisies par les interrogés (Balomenou et Garrod, 2019, p. 207-208).

La médiation du matériau photographique permet de plus de pallier certaines lacunes du discours verbal. Il est susceptible de provoquer des réflexions alternatives, et d'évoquer des aspects que les mots ne permettent pas d'aborder spontanément. Selon les types d'images, cela correspond à des objectifs épistémologiques différents. Ainsi, les images fournies par le chercheur peuvent viser à « *casser les cadres* » (Harper, 2002) habituels de la réflexion des interrogées, en les amenant à changer de perspective sur ce qu'elles connaissent. Les images produites par les interrogés, en revanche, auront plutôt l'utilité de faciliter le travail de la mémoire, en rendant de nouveau partiellement présentes des perceptions passées, et de donner un accès plus direct et plus riche aux aspects intimes de l'expérience vécue. Le commentaire d'images personnelles invite en

---

30. « bridging gaps between the worlds of the researcher and the researched. Photo elicitation may overcome the difficulties posed by in-depth interviewing because it is anchored in an image that is understood, at least in part, by both parties. »

effet à une réflexivité approfondie sur ses propres pratiques, que l'on ne considère que rarement avec un véritable recul. Et le recours à un matériau externe, plutôt qu'à ses seules pensées et souvenirs, est un moyen de rendre plus confortable l'exploration de l'intimité, « *les photographies devenant des extensions matérialisées du soi dans l'espace de la recherche*<sup>31</sup> » (Scarles, 2012, p. 8). C'est une manière de les faire s'exprimer en détail, en profondeur, sur leurs conceptions du monde et leurs pratiques; par exemple, en géographie, sur les détails sensibles de l'expérience de l'espace public, sur lesquels il n'est pas toujours aisé de prendre du recul (Hatt, 2010).

La photo-élicitation ne permet pas en revanche un accès aux pratiques dans leurs aspects les plus banals ou triviaux, dans la mesure où la photographie personnelle est le résultat d'une sélection de vues et de moments particulièrement significatifs. La pratique photographique implique donc toujours une réflexivité minimale sur nos pratiques et le sens qu'on leur attribue. Le retour sur ces images permet donc un travail plus approfondi de questions personnelles déjà « abordées », mais pas toujours en toute conscience, par les personnes interrogées. Les photographies touristiques, en particulier, découlent d'une réflexivité assez approfondie, sur les perceptions, sensations et émotions, et à travers la recherche de vues, de situations, de rencontres particulièrement stimulantes. Selon certaines hypothèses, les photographies touristiques seraient particulièrement puissantes dans la mesure où, fortes d'un pouvoir évocateur élaboré dans la pratique, recherché par la photographe, elles donneraient un accès privilégié aux divers registres sensoriels et corporels de l'expérience : « *la tangibilité du visuel permet aux interrogés de raviver tout un ensemble pleinement incorporé des habitudes, pratiques et comportements sensoriels de l'expérience touristique*<sup>32</sup> » (Scarles, 2010, p. 922). On peut en effet supposer que contrairement à la simple remémoration au fil de la conversation, le recours aux photographies convoque un des sens qui étaient mobilisés lors de l'expérience, la vue; et que convoquer l'un des sens facilite l'évocation des autres. C'est en cela que me paraît pertinente la conclusion de Scarles (*ibid.*) : « *là où les mots échouent, les visuels attisent*<sup>33</sup>. » Il ne faut cependant pas perdre de vue que les techniques de photo-élicitation résultent *in fine* en un discours verbal augmenté; ce que les images attisent, c'est en fait principalement *plus de mots*, ou des mots plus précis. Ce n'est donc pas que les images (discours visuel) soient plus à même que les entretiens (discours verbal) de rendre compte de l'expérience vécue, des touristes ou des autres; c'est plutôt le croisement des perspectives et des modes d'expression (visuelle, verbale), qui enrichit, par le commentaire réciproque, la complémentarité, l'expression de l'expérience vécue. Mais cela ne résout toujours pas le problème de l'inexprimabilité du corporel, de l'haptique, du sensoriel. Il faut donc veiller à ne pas exagérer le pouvoir des matériaux visuels en leur attribuant l'accès à toutes les composantes de l'expérience vécue, au risque de retomber dans une forme d'oculocentrisme — et c'est le cas de Balomenou et Garrod (2019) lorsqu'elles affirment sans plus d'arguments que « *le texte ne peut pas rendre compte de l'expérience d'un paysage, l'expérience de le voir, de l'entendre et de le sentir; les photographies, en revanche, peuvent véhiculer des significations à de multiples niveaux*<sup>34</sup> » (p. 206). Pour remédier aux limites du

31. « as photographs become embodied extensions of self in the research arena »

32. « the tangibility of the visual allows respondents to re-enliven a range of wholly embodied and sensual habits, practices and behaviours of the tourist experience. »

33. « Where words fail, visuals ignite. »

34. « Text cannot record an experience in a landscape, the experience of seeing it, listening to it and smelling it; photographs, on the other hand, can concurrently convey multi-layered meanings »

verbal comme du visuel, on peut suivre les recommandations de Scarles (2010) quant aux apports essentiels de l'autoethnographie pour appréhender la dimension incorporée des pratiques, dont elle affirme l'efficacité en association avec les techniques de photo-élicitation, tout particulièrement dans le cadre des recherches sur le tourisme.

### 3.2.3.2 La constitution du corpus médiatique : détails et déroulement

La collecte des photographies, ainsi inspirée des techniques de la photo-élicitation, s'est déroulée de la manière suivante. À l'issue des entretiens, après l'explication de mon projet de constituer un corpus photographique, tous les interrogés ont accepté de me donner une adresse électronique, bien que certains m'aient affirmé ne prendre que très peu, voire pas du tout, de photographies. Par la suite, j'ai envoyé un message à l'ensemble des interrogées, où je formulais ma demande comme suit :

Voici les instructions :

J'aimerais que vous m'envoyiez 3 à 5 photos de vos voyages ou vacances de grimpe, de parapente ou de kayak (selon l'activité que vous pratiquiez au moment où je vous ai croisé(e)s). Les photos peuvent être prises par vous ou les personnes avec qui vous étiez; elles peuvent représenter n'importe quel sujet; elles peuvent être de bonne ou de mauvaise qualité (vraiment, ne faites pas trop attention à ça!); les seuls critères importants étant que les photos aient été prises durant un de vos voyages ou vacances liés au sport, et surtout que ce soient des photos que vous aimez particulièrement.

C'est justement ça que j'aimerais que vous expliquiez en quelques phrases, pour chacune des images : pourquoi vous appréciez particulièrement ces photos, et plus généralement ce qu'elles disent de ce que vous appréciez dans les voyages et les lieux en question (question que je vous ai déjà posée, je sais!). J'aimerais donc, si possible, que chaque photo soit accompagnée d'un texte (de longueur libre, ça peut être quelques mots ou quelques pages); et notamment que soit précisé le lieu où la photo est prise.

Le matériau demandé comportait donc également, en accompagnement des images, un texte d'explication. C'est principalement ce matériau verbal qui relève de l'élicitation. Ce choix de passer par le discours des interrogées est une alternative à, par exemple, l'analyse quantitative de contenu des images, ou encore à l'analyse sémiologique (G. Rose, 2007, chapitres 4 et 5), méthodes qui me paraissaient toutes deux moins en correspondance avec mon souci d'aborder les composantes pragmatiques comme conceptuelles du phénomène touristique-sportif. De la même manière que dans les entretiens, l'enjeu était de formuler les consignes de manière à stimuler la réflexion des interrogées tout en leur laissant la plus grande liberté possible — liberté que j'ai tenté de souligner par des précisions telles que « n'importe quel sujet » et « les seuls critères importants... ». J'ai choisi, de même que dans les entretiens, d'utiliser le champ lexical de l'appréciation (« aimer », « apprécier »). Et la question de la signification, voire du caractère discursif de ces images, est abordée frontalement par l'emploi du verbe « dire ». L'accent est ainsi clairement mis sur l'interprétation personnelle, le sens des photographies.

J'ai par ailleurs précisé les conditions d'usage et de diffusion de ces photographies relativement à ma recherche, en demandant donc explicitement aux personnes contactées leur autorisation. Je leur ai également proposé des mesures d'anonymisation, telles que le fait de brouiller les visages afin qu'ils ne soient pas reconnaissables, ce que personne n'a requis. C'est là un autre des avantages de l'usage de photographies fournies par les interrogés : ceux-ci ont tout pouvoir de sélectionner ce qu'ils souhaitent partager et diffuser.

### 3.2.4 Matériaux complémentaires et méthodes exploratoires

Je présente ici les autres méthodes de travail empirique que j'ai mises en œuvre au cours de cette recherche, mais de manière moins systématique, plus libre et/ou moins réflexive que les entretiens semi-directifs et la collecte de photographies avec commentaires. Certaines de ces méthodes ont été employées ponctuellement pour produire des résultats précis sur des problèmes précis; dans ces cas, j'en présenterai les détails méthodologiques au fil de mon analyse.

L'approche par les théories de la pratique, on l'a vu, demande de ne pas s'en tenir à la seule sphère des discours ou des représentations pour l'analyse des phénomènes sociaux. La diversification de mes matériaux empiriques est une des techniques que je mets en place pour répondre à cet objectif; cependant, je n'opère pas de distinction entre des méthodes qui relèveraient du discours et des méthodes qui relèveraient de l'action. Je considère tous mes matériaux comme hybrides de discours et d'actions : la médiation discursive est toujours présente, qu'il s'agisse de la mienne ou de celle des participantes à la recherche, et les discours produits sont toujours matériellement contextualisés et possèdent toujours une certaine performativité. J'ai eu ce souci de l'hybridation constante dans la constitution des matériaux, dans les entretiens où plusieurs questions portaient directement sur les agissements concrets des personnes, et d'autres sur leurs appréciations esthétiques ou affectives, comme avec les photographies que j'ai demandé aux participants d'interpréter. La contextualisation de ces matériaux par mes notes de terrain et mes observations *in situ* est un autre dispositif essentiel de cet effort empirique.

**Observation (plus ou moins) participante** L'observation participante est une autre des méthodes régulièrement employées dans les recherches qualitatives en sciences sociales, notamment aujourd'hui en géographie (Bennett, 2002b; Cook, 2005; Laurier, 2010). C'est une méthode très similaire à l'analyse ethnographique (Herbert, 2000). En géographie, l'observation participante peut être décrite comme « *une méthode de recueil, de description et d'interprétation des pratiques spatiales, saisies in situ* », qui « *implique une imprégnation dans des situations et des ambiances sociales, saisies dans la durée ou la répétition* », et « *passé par une présence active du géographe dans un lieu, [...] ce dernier participant de manière variable aux situations qu'il observe* » (Morange et Schmoll, 2016, p. 61). Il s'agit donc essayer de comprendre un phénomène « de l'intérieur », par l'immersion prolongée dans le phénomène ou le groupe social étudié en participant soi-même à ce phénomène. La méthode semble se rapprocher d'une connaissance des pratiques naturelle, banale (Laurier, 2010; Morange et Schmoll, 2016), car les procédés mis en place dans ces méthodes ne sont autres que les manières courantes, employées au quotidien et depuis la naissance (Laurier, 2010), d'acquérir des connaissances : l'accumulation, la répétition, la conversation; la différence principale étant que la traduction en méthode de recherche nécessite une certaine formalisation et une certaine rigueur, notamment par l'enregistrement des observations, le plus souvent par des notes de terrain, des photographies ou des vidéos. Ce type de méthodes permet de ne pas restreindre *a priori* les informations pertinentes pour la recherche, et de laisser le matériau se construire dans toute sa richesse et sa diversité. Elles visent notamment explicitement à aborder le discursif comme le non-discursif, à « *examiner ce que les gens font aussi bien que ce qu'ils disent*<sup>35</sup> » (Herbert, 2000, p. 552).

35. « it examines what people do as well as what they say. »

J'ai recouru pour cette recherche à l'observation participante, mais pas dans un véritable cadre méthodologique, de manière beaucoup plus libre, beaucoup moins structurée et préparée que les deux principaux dispositifs méthodologiques. C'est pour moi plutôt un matériau complémentaire, d'appui. Il est constitué principalement des notes et des photographies prises lors de ma pratique de terrain. L'intérêt particulier de cette forme de recherche empirique a été pour moi lié à mes différents rapports personnels aux pratiques sportives étudiées. Mes observations ont en effet été plus ou moins participantes en fonction de mon degré de connaissance de la pratique et de sa communauté. Et le processus de familiarisation avec une pratique préalablement inconnue (Laurier, 2010) est aussi riche que la compréhension immédiate et incorporée de ce qui se joue dans les pratiques familières; le matériau produit est simplement quelque peu différent.

Ainsi, pour le kayak, que je n'ai jamais pratiqué et dont j'étais à peu près ignorant au début de ma recherche, ma participation a concerné essentiellement les à-côtés de la pratique sportive. Je n'ai jamais suivi les personnes sur l'eau, mais j'ai suivi plusieurs groupes dans leurs déplacements véhiculés entre les embarquements et débarquements, et les ai ponctuellement observés en navigation en me rendant à plusieurs points de la rivière pour les voir passer, en tentant de me rapprocher le plus possible de l'eau, sur les berges, voire dans les rochers du lit des rivières. Un de ces groupes était encadré par un moniteur, de la société Vagues à Bonds<sup>36</sup>; j'ai suivi ce groupe sur plusieurs jours, et ai notamment assisté à des échauffements, des exercices de sécurité, des descriptions et analyses de techniques de navigation, ai observé leurs embarquements et débarquements, en aidant ici ou là à porter un kayak ou ramasser une pagaie perdue.

Pour le parapente, malgré ma connaissance préalable mieux développée de la pratique, ma participation a été assez similaire. J'ai surtout pu partager les temps de repos ou d'attente avant ou après les vols, les préparatifs tels que le pliage de la voile à l'atterrissage ou son dépliage et sa mise en place au décollage; et j'ai également participé aux déplacements des parapentistes, surtout à Annecy où j'ai proposé à de nombreux parapentistes de les véhiculer entre les lieux de décollage et d'atterrissage, me permettant ainsi de nouer contact et de présenter l'entretien comme un échange de bons procédés. J'ai également pu accompagner, sur deux journées, un stage proposé par l'école Les Passagers du Vent<sup>37</sup>, destiné à des pratiquantes déjà autonomes mais souhaitant s'initier au vol de thermique ou s'y perfectionner. J'ai pu suivre stagiaires et moniteurs dans leurs déplacements, dans les cours théoriques de météorologie, dans les discussions et conseils sur la technique de vol, etc.

Pour l'escalade en revanche, au cours du séjour de deux semaines à Kalymnos<sup>38</sup>, j'ai véritablement participé à la pratique en même temps que je l'observais et l'interrogeais. J'ai rapidement été intégré à deux groupes, avec qui j'ai grimpé et vécu tout au long du séjour; j'ai interrogé plusieurs de leurs membres (Yelena, Anton, Andy, Henrik, Liliane et Yann, Alain), que j'ai assurés, qui m'ont assuré, avec qui j'ai pleinement pu faire l'expérience des sociabilités de ces communautés de pratique. L'un des groupes était composé d'habitues de l'île, Français ou Suisses se connaissant de longue date, certains résidant une partie de l'année à Kalymnos; l'autre était composé de jeunes (20 à 35 ans) personnes, d'une grande diversité d'origines géographiques (États-Unis, Kazakhstan,

---

36. <https://www.canoe-kayak-alpes.com>

37. <https://www.lespassagersduvent.com/>

38. Le séjour dans le Verdon a été plus court et nettement plus concentré sur la conduite des entretiens.

Allemagne, Autriche, Australie, Suède, Italie, etc.) étant venues seules à Kalymnos, et s'étant constitué en groupe, à composition variable au cours du séjour, via un forum spécifique à l'escalade à Kalymnos.

En escalade, les modalités matérielles et les styles de la pratique sportive, les références culturelles et géographiques spécifiques, les esthétiques partagées dans la conversation, les critères de choix quotidien des sites de pratique, les satisfactions personnelles et les enjeux symboliques liés à la performance, les sensations plaisantes, la frustration des efforts infructueux, etc. : tout cela était assez aisément perceptible pour moi, y compris sur un mode incorporé, en ma qualité de membre à part entière, et expérimenté, de la communauté de pratiques. Pour le kayak en revanche, mon observation et ma participation ont plutôt été de l'ordre d'un apprentissage progressif des manières de faire et des conceptions partagées, depuis une position de départ relativement ignorante, et toujours dans une position extérieure, et dans une dimension non incorporée, presque exclusivement informationnelle. Pour le parapente, la situation a été assez similaire à celle du kayak, à ceci près que je disposais déjà, au préalable, d'une partie des connaissances de base de la pratique, y compris sur un mode incorporé, mais avec une expérience très réduite.

Mon observation s'est par ailleurs étendue au domaine des sociabilités en ligne : j'ai suivi sur les réseaux sociaux, Facebook ou Instagram, nombre de mes interrogés, avec une participation personnelle quasi inexistante en revanche. J'ai également régulièrement consulté les médias spécialisés des ces pratiques sportives : les sites web d'actualité, les productions sur les réseaux sociaux de quelques athlètes parmi les plus suivies, ainsi que les plates-formes collaboratives de partage de l'information géographique, dont je détaillerai le traitement et l'analyse dans le chapitre 5.

**Des entretiens pour faire parler les spatialités corporelles?** Dans mon souci initial de mettre en œuvre des méthodes de recherche diversifiées et attentives à la matérialité de l'action, j'ai notamment envisagé de recourir à des entretiens recentrés sur les dimensions de la pratique les plus difficiles à aborder par le discours verbal, et notamment la dimension corporelle, la partie de la pratique qui reste habituellement en deçà de la conscience. Parmi les propositions méthodologiques qui ont été faites pour faire émerger ces dimensions, en grande partie inspirées par les techniques d'exploration phénoménologique, l'une des plus abouties est probablement l'entretien d'explicitation, développé par P. Vermersch et ses collègues (Vermersch, 1990), qui proposent de détailler le plus possible l'expérience passée et de « ralentir » la réflexion sur cette expérience, pour en tirer le maximum d'informations et de significations. L'utilité principale pour mon étude aurait été d'approfondir les spatialités corporelles et émotionnelles des pratiquantes du tourisme sportif de nature, qui ne sont que peu apparues lors des entretiens semi-directifs. À ces fins, les entretiens auraient probablement dû être menés en se rapprochant le plus possible, temporellement et spatialement, de l'action physique, immédiatement après la voie d'escalade, le vol en parapente ou la descente d'une rivière. J'ai finalement choisi de ne pas employer cette technique, principalement devant l'ampleur de la tâche que de tels entretiens auraient représentée, mais aussi après quelques essais peu fructueux : les personnes interrogées, même explicitement, sur le vécu émotionnel et corporel de leurs pratiques sportives, ne parvenaient que très marginalement à aborder ces registres relevant de l'intime et de l'à-peine-conscient, et revenaient très rapidement à des réflexions moins personnelles, plus « publiques ».

Une autre méthode que j'ai employée à titre exploratoire est l'entretien appuyé sur des vidéos de la pratique sportive, une autre forme d'« élicitation » par l'image, inspirée des méthodes d'analyse de vidéos développées récemment en géographie (Laurier et al., 2008; Simpson, 2011). Je souhaitais, en filmant les pratiquants puis en leur demandant de réfléchir sur la dimension corporelle de leur pratique sur cette base, leur donner l'opportunité de prendre du recul, là où l'instantanéité de leur pratique ne le leur permet pas. C'est avec un groupe de kayakistes que j'ai mis en application cette méthode, comme je le détaillerai dans la partie 6.3.3.

### 3.3 Traitement des matériaux

#### 3.3.1 Aperçu synthétique de la population participante et des matériaux constitués

À l'issue de la phase empirique de ma recherche, la population participante et les matériaux issus de leur participation se présentent comme suit (voir figure 3.10) :

- J'ai mené 76 entretiens semi-directifs, dont 4 incomplets (où je n'ai pas eu le temps de poser toutes les questions de la grille d'entretien); 50 entretiens avec des personnes seules, 22 avec deux personnes, 4 avec 3 personnes ou plus<sup>39</sup>.
- 29 entretiens, pour un total de 50 personnes, ont été menés pour l'escalade (Kalymnos et Verdon), 30 entretiens et 35 personnes pour le parapente (Saint-André-les-Alpes et Annecy), 17 entretiens et 25 personnes pour le kayak (Haute-Durance). Certaines personnes interrogées pour une pratique sportive se sont avérées également pratiquantes d'une des deux autres.
- Parmi ces personnes interrogées, 26 m'ont envoyé des photographies, avec des commentaires plus ou moins développés, pour un total de 128 images.

Les deux corpus, entretiens transcrits et photographies accompagnées de commentaires, sont visibles en annexes.

Je n'ai pas collecté systématiquement de données de caractérisation sociologique sur les personnes interrogées. En revanche, la constitution de cette population s'est accompagnée d'efforts conscients, de ma part, de recherche de la diversité : j'ai notamment cherché le spectre le plus large possible d'âges — sur la base de mes estimations personnelles au premier abord, mais de nombreux interrogés mentionnaient leur âge dans les entretiens — et d'origines géographiques; j'ai également cherché activement à interroger des femmes afin de compenser leur sous-représentation, notamment pour le kayak et le parapente où elles sont bien plus nettement minoritaires qu'en escalade.

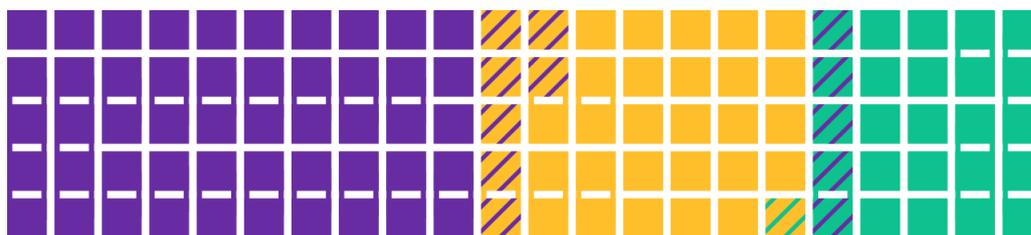
#### 3.3.2 L'analyse qualitative des entretiens semi-directifs

Les entretiens, tous enregistrés, ont été intégralement transcrits par mes soins. Sur cette base, j'ai pu procéder à une analyse qualitative des données (Crang, 2005; Paillé et Mucchielli, 2012), à l'aide du logiciel Atlas.ti.

L'analyse qualitative est un processus qui commence dès la pratique du terrain, en s'esquissant dans les observations et conversations du chercheur, et où elle repose sur

---

39. Ne sont comptabilisées que les personnes pratiquantes du sport en question, et qui ont apporté une contribution significative à l'entretien. Dans bien des cas en effet, des tierces personnes sont intervenues ponctuellement dans la conversation; et dans un cas, une personne non-pratiquante a participé à l'entretien en tant qu'accompagnante de l'interrogé.



### Légende



**FIGURE 3.10** – Schématisation de la population totale interrogée par entretiens semi-directifs

la problématisation des données aussi bien que sur les éléments qui s'imposent d'eux-mêmes dans l'empirie; ce n'est donc pas une étape autonome au sein de la démarche de recherche, qui aurait lieu uniquement après la constitution d'un matériau « final » et dans un bureau (Paillé et Mucchielli, 2012, p. 88-89). Dans le cas d'un entretien semi-directif en particulier, une grande partie des thématiques qui vont être utilisées pour l'analyse sont déjà en germe dans la grille d'entretien. Je vais cependant présenter ici ce qui relève, effectivement, des opérations de formalisation et d'organisation analytique du corpus constitué par les entretiens.

J'ai procédé à une lecture détaillée des entretiens, dont le résultat principal a été la catégorisation des différents passages par des codes. Les codes sont avant tout un outil, pour le chercheur, de « navigation » dans le matériau; ils ont vocation à être des catégories élémentaires de description, et non des résultats d'analyse : « *Les codes ne sont pas là pour être reproduits de manière rigide, ni pour être dénombrés, mais pour aider le chercheur à faire sens du matériau*<sup>40</sup> » (Crang, 2005, p. 224). C'est du moins la démarche d'analyse que j'ai empruntée : j'ai choisi de m'en tenir plutôt à une analyse de type « thématique » (Paillé et Mucchielli, 2012, chapitre 11), c'est-à-dire que les codes choisis pour catégoriser le corpus ne sont pas d'ordre explicatif, analytique ou conceptuel<sup>41</sup>, mais plutôt d'ordre descriptif du contenu de la conversation. Je me suis donc efforcé de m'en tenir à ce qui était explicitement exprimé par les interrogées, de limiter donc ma propre interprétation — celle-ci intervenant à d'autres étapes de la recherche.

Concrètement, ma démarche de codage a été la suivante :

- J'ai d'abord segmenté les entretiens en fonction des réponses aux questions de la grille d'entretien. L'étape m'a permis un premier balisage des conversations, et a également été d'une aide précieuse pour l'étape suivante, puisque les questions donnaient elles-mêmes des orientations thématiques.

40. « The codes are there not to be rigidly reproduced, nor to be counted, but as an aid to the researcher in making sense of the material. »

41. Comme c'est le cas par exemple dans la méthode d'« analyse par catégories conceptualisantes » (Paillé et Mucchielli, 2012, chapitre 12).

- J’ai ensuite procédé à un codage « au fil de l’eau » : un repérage progressif des régularités et des idées paraissant particulièrement importantes relativement à mes thématiques et questions de recherche. Au fur et à mesure de ce codage au fil de l’eau, les catégories pouvaient être affinées, généralisées, regroupées ou divisées. Ce travail visait notamment à obtenir un ensemble de codes suffisamment englobant, suffisamment détaillé, sans trop de superpositions ou avec des relations claires de dépendance ou d’appartenance entre les codes.
- Une fois cet ensemble de codes jugé suffisamment robuste, j’ai dû procéder à une relecture de l’ensemble du corpus informée par la liste des codes. Cette étape était nécessaire pour assurer une lecture équivalente de l’ensemble du corpus, où pouvaient s’appliquer toutes les catégories qui avaient émergé au fur et à mesure du codage au fil de l’eau.

Les codes sont de natures diverses. Ils visent notamment à caractériser des idées exprimées par les interrogés ; à relever des éléments factuels ou des usages ; ou encore à désigner des thématiques larges abordées. La liste suivante est un extrait des 74 codes utilisés (certains qualifiant seulement un ou deux passages, d’autres en qualifiant jusqu’à 170), donnant à voir ces différents types de codes :

- activité physique, adrénaline, rejet de la passivité ;
- aménagement de la vie professionnelle pour la pratique sportive ;
- aventure, imprévu, sérendipité ;
- blog ou page personnelle ;
- conscience, moment présent, immersion ;
- diversifier les terrains ou les conditions pour progresser ;
- lieu déjà pratiqué auparavant ;
- nature, outdoor ;
- peu d’intérêt pour les médias ;
- pratiquer le plus possible.

Ces codes n’ayant pas vocation à être présentés dans l’analyse, ce sont des formulations personnelles, qui ne sont bien souvent explicites que pour moi. Par exemple, le premier code de la liste signifie plus précisément que l’interrogée exprime une valorisation de l’activité physique et/ou des sensations fortes, ou rejette les activités qu’elle conçoit comme passives ; le code « pratiquer le plus possible » s’applique à un souhait exprimé par l’interrogée relativement au temps du séjour touristique-sportif ; le code « blog ou page personnelle » ne signifie pas seulement que l’interrogé évoque cet outil, mais qu’il possède lui-même un blog ou une page personnelle. Ce dernier code est un des exemples de codes qui, s’ils sont appliqués à un passage, notamment pour permettre de retrouver rapidement l’extrait, qualifient en réalité la personne plutôt que le passage. La figure 3.11 est un exemple du codage d’un extrait d’entretien.

### 3.3.3 Objectifs et méthode de l’analyse des photographies d’interrogés

La collecte des images auprès des interrogés était donc destinée aussi bien à compléter et illustrer les propos tenus dans les entretiens — notamment en réponse aux questions sur l’appréciation des lieux et sur les pratiques médiatiques — qu’à susciter

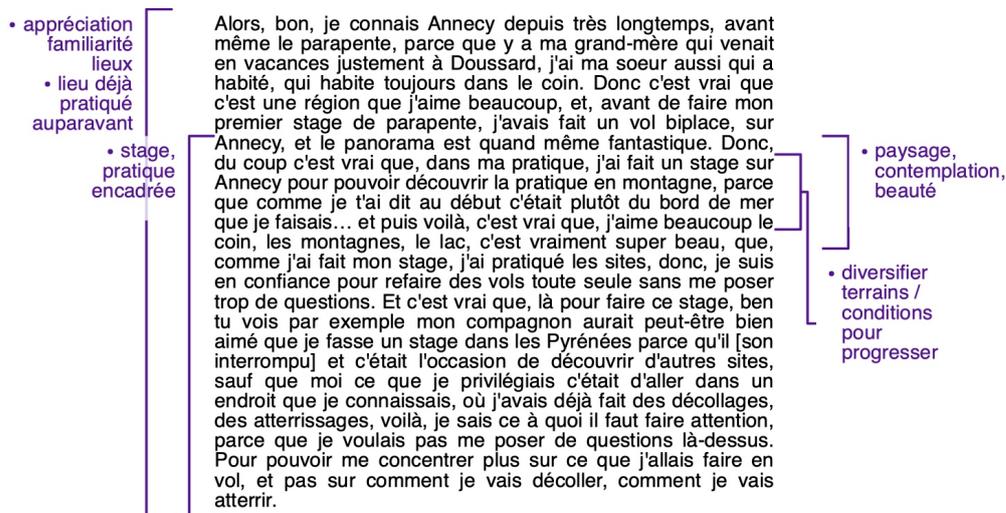


FIGURE 3.11 – Exemple de codage : extrait de l'entretien avec Lydia. Chaque « point » correspond à un code différent.

des interprétations et une réflexivité supplémentaire de la part des interrogés, en particulier grâce aux commentaires d'accompagnement des photographies. En ce sens, le matériau obtenu touche aux deux objectifs que G. Rose (2007, partie 11.1) identifie comme étant ceux des différentes méthodes de photo-élicitation : il tient à la fois lieu de « *support* » d'interprétation et de « *supplément* » à l'interprétation. Je tente en effet d'analyser ce que ces images, en elles-mêmes, disent ou racontent de la pratique, mais aussi ce qu'elles signifient pour des personnes en particulier, en l'occurrence les personnes les plus directement concernées, les auteures ou sujets de ces images, qui me les ont envoyées.

Cependant, l'interprétation de ces images est restreinte par les cadres conceptuels et méthodologiques mis en place dans ce travail. En particulier, je n'ai pas ici le projet de faire une analyse *critique* des images, qui est un objectif majeur de plusieurs méthodes des études visuelles, en particulier l'analyse sémiologique et l'analyse de discours (*ibid.*, chapitres 5, 7 et 8), et qui demande de mettre en lien les images avec des « *systèmes de signification plus généraux*<sup>42</sup> » (*ibid.*, chapitre 5 partie 1), c'est-à-dire des structures de sens relatives à des cadres institutionnels ou culturels, pouvant contribuer à entretenir des rapports de domination, ou soutenir des modes d'exercice du pouvoir. Sur le contenu des images et les significations associées, ma lecture personnelle reste donc principalement descriptive, et les interprétations que je retiens sont principalement celles des interrogés eux-mêmes. Elles proviennent de leurs commentaires envoyés avec les photographies, ou des entretiens lorsque je considère, par exemple, que certains de leurs propos se rapportant à l'esthétique paysagère peuvent s'appliquer directement à certaines images du corpus. Une des particularités essentielles de ce corpus iconographique est qu'il est constitué d'images explicitement choisies pour les valeurs positives qu'elles évoquent à leurs expéditrices — à supposer toutefois que ces personnes aient prêté attention à ma consigne, qui était d'envoyer les images qu'elles « *aimaient particulièrement* ». Il s'agit donc d'une clef d'interprétation généraliste et minimale : quoi que l'on puisse voir dans l'image, l'ensemble est appréciable pour la

42. « broader systems of meaning »

personne qui me l'envoie. Bien sûr, cette appréciation peut recouvrir diverses réalités, non nécessairement liées à l'image en elle-même, à ses qualités esthétiques ou à son contenu : cela peut notamment être lié d'abord aux souvenirs qu'elle évoque.

À la question des significations de ces images, j'ajoute celles de leur production et de leur circulation, en considérant que ce que les images peuvent « dire » est inextricablement lié à la façon dont elles sont faites, et à la façon dont elles sont manipulées et appréhendées. Pour aborder ces dimensions de l'image dans le cas de mon corpus, je peux m'appuyer sur les photographies elles-mêmes, qui peuvent en dire long sur les modes de prise de vue, sur la position et l'environnement matériel de leur auteur, etc. ; je peux m'appuyer sur mes observations de terrain, et notamment sur les habitudes et les contraintes spécifiques à la capture d'images dans chaque sport ; et surtout sur les extraits d'entretien qui portent spécifiquement sur cette question de la production d'images. Mon analyse, si elle s'éloigne du cœur des études visuelles au sens où elle ne s'attache pas en profondeur au contenu et aux différents niveaux de signification des images, se rapproche en revanche des méthodes proposées par le champ des pratiques médiatiques (voir partie 2.2.3), et notamment de la perspective « non-médiacentrique » (Morley, 2009 ; Hepp et Krotz, 2014a, p. 5), dans la mesure où elle donne une importance centrale aux contextes d'existence des objets médiatiques.

Concrètement, j'ai donc procédé de la manière suivante pour parvenir aux analyses des photographies des interrogées. J'ai d'abord effectué une analyse de contenu (G. Rose, 2007, chapitre 4) rapide au moyen du logiciel d'analyse de données qualitatives Atlas.ti : j'ai défini puis appliqué un ensemble de codes aux images, identifiant des éléments de paysage, des postures, des personnes, des perspectives, du matériel sportif, etc., en distinguant deux catégories, le *contexte de capture* (dans la limite des informations fournies par l'image) et les *éléments de contenu*. Cette analyse de contenu m'a permis d'identifier des motifs récurrents dans les images ; je n'ai cependant pas procédé à une quantification de ces récurrences, la nature et la taille de l'échantillon ne permettant pas d'obtenir des résultats significatifs de cette manière. La suite du travail a consisté à mettre en relation les catégories de description de ces images entre elles, avec les commentaires attachés à celles-ci, et avec les propos tenus lors des entretiens ; à mettre en relation, donc, des images, des discours sur ces images (ceux des interrogées et le mien, issu du codage qualitatif), et des discours généraux sur les pratiques médiatiques individuelles. Je présente ci-dessous quelques exemples d'analyses « brutes » de ces images, afin d'illustrer mon travail de description et d'interprétation. Cette matière ne sera pas mobilisée telle quelle dans mon propos ; elle servira principalement de fondement aux analyses que j'appellerai « clichés-situations », qui présentent des images aux motifs récurrents associés à des contextes de production spécifiques (voir l'introduction de la partie 6.2).

Je présente donc ci-dessous quelques photographies<sup>43</sup> envoyées par les interrogées, et ce en trois points :

- le contexte de sa capture : comment, où, quand le cliché a-t-il été pris ? Peuvent être pertinentes les informations suivantes, lorsque j'en dispose ou que je peux les déduire sans trop d'hésitation : l'auteur du cliché, le type d'appareil, sa position par rapport au corps, l'usage d'un accessoire (perche à selfie, trépied...), la situation de repos ou d'action, la vitesse du corps, la hauteur, la direction de la

---

43. Les titres donnés ici aux images correspondent à ceux qui sont visibles en annexe. La personne qui m'envoie la photographie est qualifiée, en légende de l'image, de « source », et de « sujet » si elle figure sur l'image.

vue, les conditions météorologiques, les contraintes physiques ou spatiales, les interactions avec des personnes, des animaux, des objets, etc.

- les éléments de contenu : éléments de paysage « naturel », corps humains, bâtiments, matériel sportif, interactions sociales visibles, etc.
- les commentaires de l'interrogé sur la photo (envoyés par mail), sur ses pratiques médiatiques lors de l'entretien, et éventuellement les commentaires d'autres interrogés s'ils paraissent pertinents : pourquoi l'image est appréciée, ses qualités esthétiques ou son pouvoir évocateur, l'intégration de l'image aux pratiques médiatiques en général (fréquence de production, public habituel...), etc.

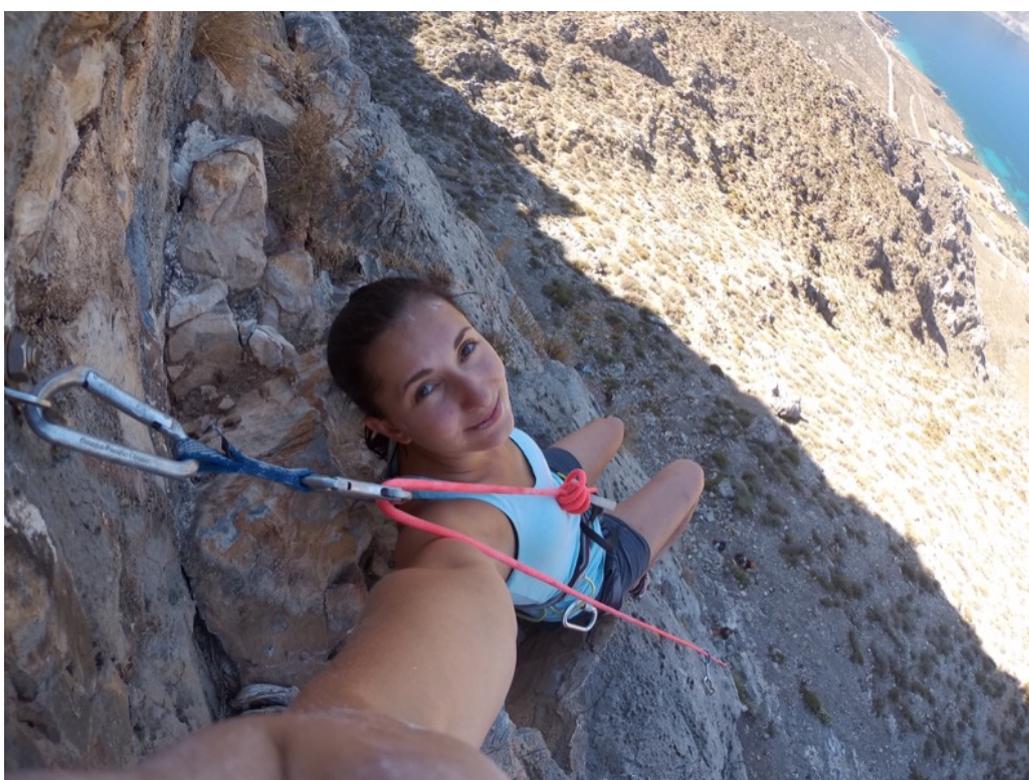


FIGURE 3.12 – Yelena (source, sujet), Kalymnos

### Yelena, Kalymnos (figure 3.12)

**Contexte** Cette image est un autoportrait de Yelena à Kalymnos. Elle utilise certainement un appareil léger, smartphone ou sa caméra d'action, qu'elle a en tout cas transporté avec elle en grim pant. Elle se trouve en effet au beau milieu d'une voie d'escalade, mais dans un moment et une position de repos, assise sur une vire.

**Éléments** La photo est prise du haut vers le bas, et dirigée de manière à ce que la partie déjà parcourue de la voie soit visible, de même que le pied des voies, l'assureur étant à peine visible. La hauteur de la perspective se conjugue à des arrières-plans très lointains, que le cliché englobe en même temps que le corps au premier plan, à commencer par la main qui tient l'appareil. L'ombre contraste avec le soleil intense, la

roche et la végétation aride avec l'eau de mer turquoise. C'est un moment de respiration dans l'action sportive, et un moment de sécurité : Yelena **grimpe en tête**, mais vient de passer sa corde dans une **dégaine**, la chute n'est donc pas possible tant que l'assureur remplit sa fonction. La main et le visage portent des traces de magnésie, autres signes tangibles de cette action sportive.

**Commentaires** Aucun commentaire n'a été donné spécifiquement sur cette photographie. Elle correspond cependant à un des types d'images que Yelena affirme aimer prendre (voir les commentaires sur la figure 3.14), les clichés de visages, qui permettent de rendre les émotions pendant l'action sportive — ici cependant, il s'agit d'un autoportrait, et d'un visage en pose pour la photographie, donc d'une émotion contrôlée.



FIGURE 3.13 – Vick (source, sujet), montagne du Charbon, région du lac d'Annecy

### Vick, montagne du Charbon (figure 3.13)

**Contexte** Vick est en chemin vers un potentiel décollage, ou sur le retour après un atterrissage ; il porte en tout cas sa voile de parapente sur le dos, ce qui indique qu'il vient de voler ou projette de le faire. Il se trouve sur un chemin de montagne, dans la vallée du Charbon à proximité d'Annecy, une vallée perchée en altitude, accessible uniquement par des chemins escarpés, ou par la voie des airs, comme le note Vick dans un post Instagram : « La « *vallée perdue* » de la montagne du Charbon. Accessible par une bavante... ou en atterrissant au sommet en parapente<sup>44</sup>. » Le cliché est pris par une autre personne. Or, au moment où j'ai rencontré Vick, au cours de ce même séjour autour du lac d'Annecy, il voyageait seul. La photographie est donc probablement prise dans le cadre d'une rencontre — sinon entre humains, du moins entre animaux —, ce

44. « The 'lost valley' of Montagne du Charbon. Accessible by a hard slog... or a paraglider top landing », Instagram, @vincentwillcock, 5 juin 2018.

qui impliquait pour Vick une interaction dans un cadre étranger (Vick vient de Nouvelle-Zélande), et probablement un échange verbal avec une personne non-anglophone.

**Éléments** L'image donne à voir une vallée alpine : des prairies, des zones de forêts, des escarpements rocheux, un sentier de terre et de cailloux. Le ciel est matinal ou crépusculaire, mêle le bleu et la lumière dorée reflétée par des nuages diffus. Au centre de la photo se tient Vick, l'expéditeur du cliché, un grand sourire aux lèvres, et deux chiens, dont un chiot qu'il tient dans ses bras. L'attitude générale est au repos ou à la pose pour la photographie.

**Commentaires** Vick ne donne pas sur cette photographie de commentaire autre qu'une indication de lieu. Au cours de l'entretien, il ne donne que peu d'éléments permettant d'éclairer un tel cliché; il affirme simplement « apprécier les médias », et le fait de monter et diffuser ses propres vidéos. Il est assez bien équipé pour la production d'images (GoPro et plusieurs accessoires). Il possède un compte Instagram, mais n'y a pas publié cette image.



FIGURE 3.14 – Yelena (source, sujet), Grande Grotta, Kalymnos

#### Yelena, Grande Grotta, Kalymnos (figure 3.14)

**Contexte** Le cliché est pris depuis le pied de la falaise, dans la « Grande Grotta », secteur d'escalade à Kalymnos; probablement par une des membres du groupe avec

lequel Yelena est venue grimper dans ce secteur, et dont je faisais également partie à ce moment. C'est en tout cas quelqu'un qui est également là pour grimper, mais se trouve en situation de repos.

**Éléments** Yelena, l'expéditrice de la photo, est en train de grimper ; elle semble en train de réaliser un mouvement, plutôt qu'en position de repos, ou en train d'observer la suite de sa voie. Son corps occupe une place très réduite dans la photo, se détache sur une paroi rocheuse qui occupe tout le reste de l'image, à l'exception d'un autre grimpeur dans le coin supérieur gauche, à peine visible au premier coup d'oeil. Ni le sol ni l'assureur ne sont visibles, il est donc difficile de saisir les proportions de la paroi et la hauteur à laquelle se trouve Yelena ; mais la grimpeuse est dans la partie haute de l'image, qui laisse voir sous elle une hauteur déjà importante, largement suffisante en tout cas pour justifier l'assurage. La falaise est faite de concrétions calcaires, stalactites et « colonnettes », et porte de nombreuses traces de magnésie ; elle forme un dévers, que l'on peut deviner grâce à l'inclinaison des concrétions et aux positions de la grimpeuse et du grimpeur.

**Commentaires** Aucun commentaire n'accompagnait le cliché. En revanche, lors de l'entretien, Yelena a expliqué avoir un goût certain pour les photographies, et en prendre elles-mêmes une grande quantité, avec cela dit une grande variabilité entre des périodes d'enthousiasme productif et des périodes où elle s'en lasse. Elle apprécie en particulier prendre des photos des personnes :

Des personnes dans le paysage, donc des personnes grim pant dans des voies, avec des arrières-plans plus larges. Et de temps à autre je vais vraiment me mettre à prendre des photos des visages des personnes en train de grimper. Donc, les émotions!<sup>45</sup>

Si ce cliché n'est pas d'elle, il semble donc correspondre aux types de photographie qu'elle apprécie particulièrement. Elle explique aussi prendre des vidéos, plutôt des « vidéos d'action », c'est-à-dire d'escalade. Lors de son séjour à Kalymnos, elle utilisait principalement une petite caméra « d'action » de forme cylindrique, facile à transporter et « *suffisamment bonne pour capturer le moment*<sup>46</sup> », mais possède aussi un appareil photo reflex.

### **Helga, Guil (figure 3.15)**

**Contexte** La photographie est une vue surplombante, prise depuis une des rives du canyon formé par la rivière Guil en aval de Château-Queyras. Pour descendre aussi près de la rivière dans cette gorge très encaissée, il faut emprunter les premiers mètres d'une via ferrata, dont on voit ici un barreau métallique. Ce n'est pas un endroit facilement accessible, ce qui traduit la recherche du meilleur point de vue possible sur ce passage de la rivière. L'inscription en bas à droite indique l'auteur du cliché et traduit un usage professionnel de ce type d'images : il s'agit d'une petite entreprise belge prestataire de sports de nature, qui utilise de telles photos pour illustrer ses activités, et dont la communication passe notamment par un compte Instagram assez fourni.

45. « People in the landscape, so people climbing routes, with larger backgrounds. And every once in a while I'll really get into taking pictures of people's faces when they're climbing. So, the emotions! »

46. « good enough to capture the moments »



**FIGURE 3.15** – Helga (source, sujet), Guil, Hautes-Alpes. Cliché : OutdoorAnimation.be

**Éléments** L'image montre une rivière blanche, turbulente, un passage de rapides, à fort débit. Les parois rocheuses élevées encadrant la rivière ne laissent qu'un mince passage, et sont verticales voire surplombantes. C'est donc un passage engagé, où la chute peut être dangereuse, et qui n'offre pas d'autre voie de sortie que le torrent. La kayakiste est en plein mouvement, engagée dans une série rapide d'actions et de décisions, ici en train de contrôler sa trajectoire par un coup de pagaie à gauche et par l'inclinaison de son kayak, également vers la gauche.

**Commentaires** Helga a joint à cette photo le commentaire suivant, qui débute par une sorte de titre :

Overcoming limits. This is from the Chateau Queyras when I went for it for the first time. Ended up swimming, but next time I did it. It was just such a great feeling to be able to do something I could only dream about before!

La photo évoque donc pour elle un souvenir de confrontation à la difficulté, d'échec et de réussite. Elle l'associe explicitement à un sentiment de fierté d'avoir surmonté ce qui lui semblait auparavant inenvisageable. Ce commentaire rejoint celui qu'elle a associé à cette même photo sur son compte Instagram. Dans un texte assez long, elle y qualifie ce passage d'« intimidant », en décrit les difficultés, narre sa première mauvaise expérience, où elle est tombée à l'eau, et exprime sa satisfaction d'avoir réussi le passage sans « nager » quelques jours plus tard. Lors de l'entretien, Helga m'explique que les réseaux sociaux prennent une place importante dans son quotidien, dans la mesure où ils font partie de son travail<sup>47</sup>, mais constituent aussi un projet personnel de partager son « style de vie » : dans cette seconde perspective, elle m'explique partager aussi bien des images d'action sportive, principalement de kayak et d'escalade, que des scènes de sa vie de nomade habitant dans son van, en s'efforçant de développer une

47. Helga est responsable marketing pour un site web d'escalade qui propose certaines fonctionnalités d'un réseau social.

narration un peu plus fournie que la simple photo d'action. Sa pratique de production médiatique est donc assez réflexive et importante.



FIGURE 3.16 – Niels (source), Rudbjerg Knude, Danemark

### Niels, Rudbjerg Knude (figure 3.16)

**Contexte** La photo est prise en vol, au-dessus des dunes de Rudbjerg Knude au Danemark. Niels me précise qu'il s'agit d'un vol en biplace avec sa compagne ; c'est très probablement elle qui prend le cliché, n'ayant en tant que passagère pas de rôle dans le pilotage de la voile. Le vol a lieu en bord de mer : c'est un vol de « **soaring** », qui profite des ascendances régulières fournies par la brise de mer venant frapper la dune. C'est un type de vol où il est plutôt aisé de se maintenir en l'air, mais où la prise d'altitude est limitée.

**Éléments** Le cliché donne à voir un paysage très ouvert, avec une vaste perspective comprenant le ciel, la mer et un long et haut cordon dunaire. Un seul bâtiment est présent, un phare : c'est un paysage de bout du monde, de frontière de l'écoumène. Les figures humaines présentes sur la photo sont à peine perceptibles. Ce sont quelques silhouettes au pied du phare ou au sommet de la dune, ainsi qu'un parapente solitaire, très éloigné de la prise de vue, mais nettement visible, se détachant sur le ciel bleu, apparemment à proximité immédiate du phare.

**Commentaires** Le commentaire accompagnant la photo est succinct, il présente en quelques mots le contexte du vol, plutôt que de la photographie : selon Niels, c'était un « jour parfait pour un biplace ». Dans l'entretien, Niels développe très peu sur ses pratiques de production d'images. Il dit ne pas avoir de matériel spécifique, pas de GoPro en particulier, et prendre ce type de clichés avec son smartphone, sans même d'attache pour le sécuriser (« Je devrais [l'attacher], mais je ne le fais pas! »). À propos d'Annecy, où je l'ai interrogé, il dit ne prendre que rarement des images en vol, car les vols sont souvent turbulents en raison des thermiques, et qu'il préfère en conséquence tenir ses freins. Il prend également occasionnellement des vidéos, par exemple d'un décollage de son ami Jasper (également interrogé à Annecy), « pour qu'il puisse voir son départ ». Ses pratiques d'images sont donc peu intensives, limitées en particulier par les contraintes du vol, et assez orientées vers le partage avec ses proches.



## Transition : annonce du propos

L'objectif des chapitres qui suivront est de rendre compte de l'essentiel des spatialités de la pratique touristico-sportive de nature, dans leur diversité et leur singularité. Chacun de ces chapitres est traversé par les deux questions générales de la constitution du commun par les spatialités et de l'appréciation de ces spatialités. On l'a vu, la perspective disciplinaire et théorique de ce travail est celle d'une géographie appuyée sur les théories de la pratique; l'organisation que je choisis pour mon propos décline cette perspective par l'étude successive des différentes modalités de la pratique de l'espace qui sont en jeu dans le tourisme sportif de nature.

Le chapitre 4 traite plutôt de spatialités collectives, globales et locales, telles qu'elles sont façonnées par les communautés, topographiquement et topologiquement, physiquement et symboliquement. Les maîtres mots<sup>48</sup> en sont la mobilité, le réseau, les centralités, les imaginaires géographiques et les mythes, le parcours et la mesure des lieux.

Le chapitre 5 traite plutôt de spatialités informationnelles, analytiques et descriptives, de la constitution dans chaque communauté d'une grammaire spécifique de l'espace. Les maîtres mots en sont l'information géographique, la médiation numérique et la formalisation.

Le chapitre 6 traite plutôt de spatialités d'échelle individuelle, de l'expérience micro-locale du corps dans l'environnement biophysique, et de la façon dont cette spatialité est travaillée par des projets hédoniques. Les maîtres mots en sont le mouvement, le contact, l'immédiateté et l'environnement.

Enfin, le chapitre 7 traitera des spatialités à l'échelle de la vie ainsi qu'à l'échelle du séjour touristique, c'est-à-dire de l'importance accordée par les personnes, dans l'espace et le temps dont ils disposent dans les deux cas, aux pratiques touristico-sportives de nature. Les maîtres mots en sont l'organisation, l'adaptation, l'espace-temps, le projet et les passions.

---

48. Qui ne sont pas nécessairement les termes précis que j'utiliserai; c'est ici une tentative de synthèse en quelques mots-clefs courants.



## Chapitre 4

# Lieux rêvés, mondes voyagés, sites investis : la construction médiatique et physique d'espaces en commun dans la pratique touristique-sportive

À quoi peuvent bien ressembler les espaces des pratiques touristique-sportives de nature? Comment se présentent-ils, sous quelles formes, quelles étendues, quels positionnements? Comment les mobilités, de l'action sportive à la circulation véhiculée, les définissent-elles? Comment les récits, les symboles, les côtoiements en font des espaces de référence, pour le rêve comme pour la pratique?

Ce sont là les questions auxquelles ce chapitre a pour but de répondre, et que je peux résumer ainsi : *quels sont les espaces d'existence des communautés de pratiques touristique-sportives, et comment sont-ils construits à l'échelle collective?* Répondre à cette question revient d'abord à identifier les espaces en question, puis à explorer les processus, les interactions, les objets et les conceptions qui les font exister. Répondre à cette question revient par ailleurs à traiter deux de mes hypothèses : celle de l'existence de communautés de pratiques cohérentes, et celle de la singularité de leurs spatialités. Elles se verront confirmées si ce chapitre montre que l'on peut observer des traductions matérielles et/ou idéelles des communautés de pratique en des endroits précis ou selon des formes précises, avec des manières distinctes de faire avec l'espace ; notamment si les espaces du tourisme sportif de nature se distinguent parmi les espaces du tourisme en général.

Je propose donc ici une représentation et une analyse des lieux de la pratique touristique-sportive — les lieux sont une modalité essentielle, mais non exclusive, de l'espace. J'aborderai notamment la question de leur centralité et de leur attractivité, qui définit certains lieux comme des destinations touristiques, voire des hauts lieux ; je présenterai les circulations qui les animent, des mobilités journalières aux voyages transcontinentaux ; et j'évoquerai enfin leur investissement, matériel comme symbolique, par les communautés de pratique, qui font de cet investissement des lieux une composante essentielle de leur construction.

Le tout dessine un ensemble de spatialités riche, vivant, multiforme. Les lieux sont rêvés, c'est-à-dire imaginés, anticipés, mythifiés, valorisés ; leurs ensembles forment des espaces mondiaux, mais sélectifs, que les circulations touristiques font exister ; et

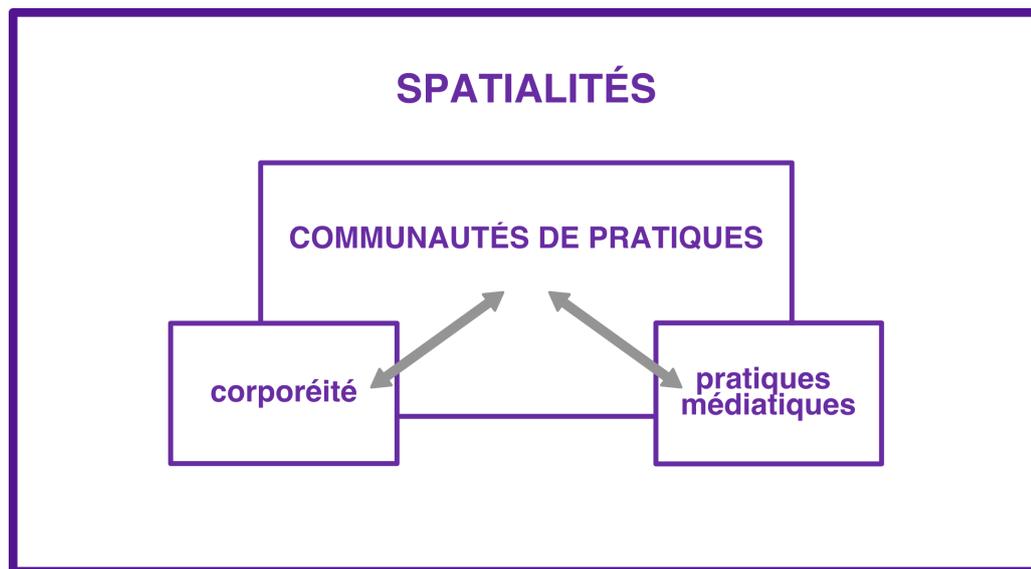


FIGURE 4.1 – Déclinaison dans ce chapitre du cadre conceptuel général

enfin, leurs topographies, leurs aménagements, leurs appropriations concrètes et leurs fréquentations affinitaires construisent des espaces de vie où le familier le dispute à l'étranger.

Ici, j'emploierai deux termes différents pour distinguer deux échelles différentes des espaces de la pratique touristique-sportive. Je parlerai d'« espaces transnationaux » pour désigner ces ensembles, d'échelle mondiale à régionale, formés par les lieux accueillant les mobilités touristique-sportives. Les mobilités en question ne sont pas nécessairement transnationales, mais les espaces le sont dès lors qu'ils sont envisagés au-delà des frontières nationales. Ce que j'appellerai ici « lieux », ce sont les « sites » de pratique tels qu'ils sont compris (sans être délimités précisément) par les pratiquantes des sports de nature; approximativement, les espaces pertinents pour la pratique et les déplacements à l'échelle d'une journée. Je détaillerai la définition et la délimitation de ces lieux plus loin (partie 4.3). Ces choix sont bien sûr relatifs aux définitions que j'emploie des notions plus générales d'« espace » et de « lieu ». J'ai détaillé dans la partie 1.2.2 l'acception retenue du concept d'espace, qui est ici le concept générique, le plus englobant. Il inclut notamment le lieu, qui en est une portion, délimitée topographiquement ou socialement. Et la définition que j'esquisse ci-dessus du lieu s'appuie en partie sur celle de Lévy (2013c); mais au lieu de le définir comme un espace où la distance n'est pas pertinente, je propose plutôt de l'envisager comme un espace de distances maîtrisables, ce qui le rapporte nécessairement à une temporalité et/ou un projet d'action — ici plus spécifiquement un projet de mouvement.

### Positionnement et progression du chapitre

Le propos de ce chapitre s'appuiera (voir figure 4.1) de manière importante sur le domaine conceptuel des pratiques médiatiques — mais dans la logique assez restreinte de l'élaboration d'un discours sur les lieux — et sur ses rapports avec les communautés de pratique dans la partie 4.2, et ne le mobilisera pas ou peu dans les autres parties. Les liens entre les communautés de pratique et la corporéité seront, de manière similaire,

mobilisés centralement dans certaines parties seulement, et ce principalement à travers les questions de co-présence et de circulation des corps, sans donc véritablement explorer les corporalités individuelles.

Parmi les matériaux empiriques, ce seront principalement les entretiens qui alimenteront la réflexion, à la fois pour les informations factuelles sur les mobilités et les lieux pratiqués, et pour les conceptions des lieux et de leur attractivité. Mais seront mobilisés également des éléments d'observation et de participation, notamment sur la question de la définition des lieux de pratique par la circulation et la distance. Enfin, je travaillerai ponctuellement avec des sources médiatiques complémentaires, en mobilisant comme source de données les magazines spécialisés pour étayer la cartographie matérielle et imaginaire des centralités sportives.

Le chapitre s'organisera comme suit. Je présenterai d'abord (4.1) une cartographie globale des lieux des différentes pratiques sportives, afin de traiter la dimension mondialisée, hiérarchisée et réticulaire de l'espace des communautés de pratiques. Je montrerai ensuite (4.2) le rôle important des médias spécialisés dans la construction idéale de cet espace global. Je passerai ensuite à l'échelle locale pour présenter un exemple de territoire où les différentes pratiques sportives de nature interrogent justement la définition du lieu, et pour montrer comment les mobilités touristico-sportives peuvent organiser un espace à cette échelle. Je traiterai enfin de la qualification symbolique (4.4) des lieux de pratique, et notamment des hauts lieux, par les communautés, puis de l'investissement physique des lieux par les individus et de l'incarnation du collectif qui en résulte (4.5).

## **4.1 Les espaces transnationaux des pratiques touristico-sportives de nature**

Je présenterai ici, à l'échelle mondiale et européenne, les espaces transnationaux des mobilités touristico-sportives tels qu'ils apparaissent à travers mon corpus d'entretiens. La première question des entretiens (partie 3.2.2.2) amenait en effet une description individuelle du « parcours » des pratiques touristico-sportives, dont la dimension géographique était une composante essentielle. Ce sont donc, principalement, les lieux que les interrogées déclarent avoir pratiqués, dans le contexte spécifique de l'entretien, qui apparaissent ici. Le relevé présenté ici n'a donc aucune vocation à l'exhaustivité ni à l'exactitude. Mais la sélection opérée par la mémoire et l'évocation spontanée fait elle-même sens : je fais l'hypothèse qu'elle traduit l'importance subjective des lieux pour les personnes qui les évoquent (les lieux dans lesquels on a passé le plus de temps, les lieux qu'on a le plus appréciés, les lieux les plus réputés, etc.). C'est pour une raison similaire que je représente indifféremment les lieux pratiqués et les lieux simplement évoqués par les interrogés — en partant du principe que ces évocations sont en elles-mêmes significatives. Elle recouvrent plusieurs cas, mais principalement les deux suivants : l'interrogée parle du lieu sans que je puisse déterminer clairement si elle l'a pratiqué ou non ; elle cite le lieu parmi les endroits où elle aimerait aller pour pratiquer son sport. Qu'ils aient déjà été pratiqués ou non, ces lieux évoqués revêtent donc une certaine importance<sup>1</sup>.

---

1. Cela dit, les simples évocations ne représentent que 12 % du total des occurrences ici retenues. Les cartes représentent donc très majoritairement des lieux effectivement pratiqués.

Mon relevé est en outre tributaire des choix personnels de catégorisation géographique des interrogés, et de ma propre interprétation de ceux-ci : certains ont narré leurs expériences passées avec force détails, s'efforçant de faire une liste la plus complète possible des lieux pratiqués (voir par exemple le parcours personnel de Marius, section 7.1.1), quand d'autres, Tim par exemple, se contentent de généralités telles que « *je suis allé un peu partout! En Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique, en Amérique du Sud, en Amérique du Nord, dans quelques pays d'Europe aussi* ». J'ai donc dû recourir à une définition métrique très souple du « lieu », me fiant là encore principalement à la désignation verbale, toponymique, des interrogés; et pour les cas où ceux-ci citaient de vastes régions, voire des pays ou des continents, sans en détailler les lieux de pratique, j'ai choisi de les comptabiliser en les distinguant graphiquement (par transparence, voir figure 4.2), afin de ne pas minorer l'importance de ces régions, et toujours dans le souci d'une représentation maximale de la diversité et de l'extension des espaces transnationaux.

Les résultats que je propose ici visent donc à présenter l'extension géographique des espaces transnationaux de ces pratiques, la diversité des lieux cités, et les régularités grossières qui se dessinent dans un tel corpus d'évocations orales — mais sans objectif de représentativité ni d'exhaustivité.

#### **4.1.1 Mondes voyagés du kayak, du parapente et de l'escalade**

La carte 4.2 donne à voir tous les lieux de pratique évoqués, à l'échelle mondiale. Leur distribution spatiale (sans parler pour l'instant de leur fréquentation) est marquée par une forte concentration sur l'Europe, et même plus précisément sur la région des Alpes et ses alentours méditerranéens. Plusieurs facteurs expliquent ce fort européocentrisme. Le premier d'entre eux est bien sûr la localisation des terrains d'enquête, dont découle en partie la constitution très majoritairement européenne de ma population d'interrogés, malgré mes efforts pour la diversifier. Les lieux les plus couramment pratiqués par cette population très européenne sont en grande partie européens, même si l'on ne parle ici que de lieux pratiqués dans le cadre d'une mobilité touristique (sont donc normalement exclus les sites de proximité immédiate, que les interrogés pratiquent à la journée). Cette distribution s'explique également par des facteurs historiques et culturels : l'Europe et l'Amérique du Nord sont les foyers historiques du développement des sports de nature (Chambre, 2015). C'est donc d'une part dans ces régions du monde que se trouvent les destinations les plus réputées et les plus développées, et c'est d'autre part là que se trouve la grande majorité de la population pratiquante. Cette population est également déterminée par des facteurs économiques, ceux-là mêmes qui rendent inaccessible les mobilités touristiques, *a fortiori* internationales, pour une très grande partie de la population mondiale. Les pratiquants de ces sports hors des pays riches, déjà relativement peu nombreux, sont donc peu présents dans les sites européens de mes enquêtes. La carte ne permet pas, par exemple, de représenter clairement les espaces de la mobilité touristique proche des parapentistes brésiliens, qui constituent une population non négligeable et bénéficient de sites de pratique de grand intérêt, mais pour qui le voyage et le séjour en Europe représentent un coût élevé en raison de l'écart de richesse. Enfin, la répartition mondiale des lieux est également structurée par la topographie, les trois sports étudiés restant principalement des sports de montagne ou de moyenne montagne. Ressortent donc clairement sur la carte régionale les Alpes, le Massif Central, et les Pyrénées, et sur la carte à l'échelle

mondiale l'Ouest Américain, la Cordillère des Andes et l'Himalaya. Ce facteur est essentiel aux échelles nationale et régionale : il détermine clairement la carte européenne des sites des sports étudiés. Il est beaucoup moins explicatif à l'échelle globale : l'Afrique, l'Asie manquent beaucoup moins des configurations topographiques favorables à ces activités que des conditions économiques, sociales et culturelles favorables à leur émergence. De ce déséquilibre découlent les velléités « exploratoires » des populations occidentales pratiquantes, largement relayées par les magazines (voir partie 4.2), et qui, appuyées sur les imaginaires du lointain, de l'aventure et de l'exotisme (voir partie 4.4) contribuent à stimuler et à étendre l'espace transnational du tourisme sportif.

#### 4.1.2 L'arc alpin, cœur de l'espace transnational européen des sports de nature

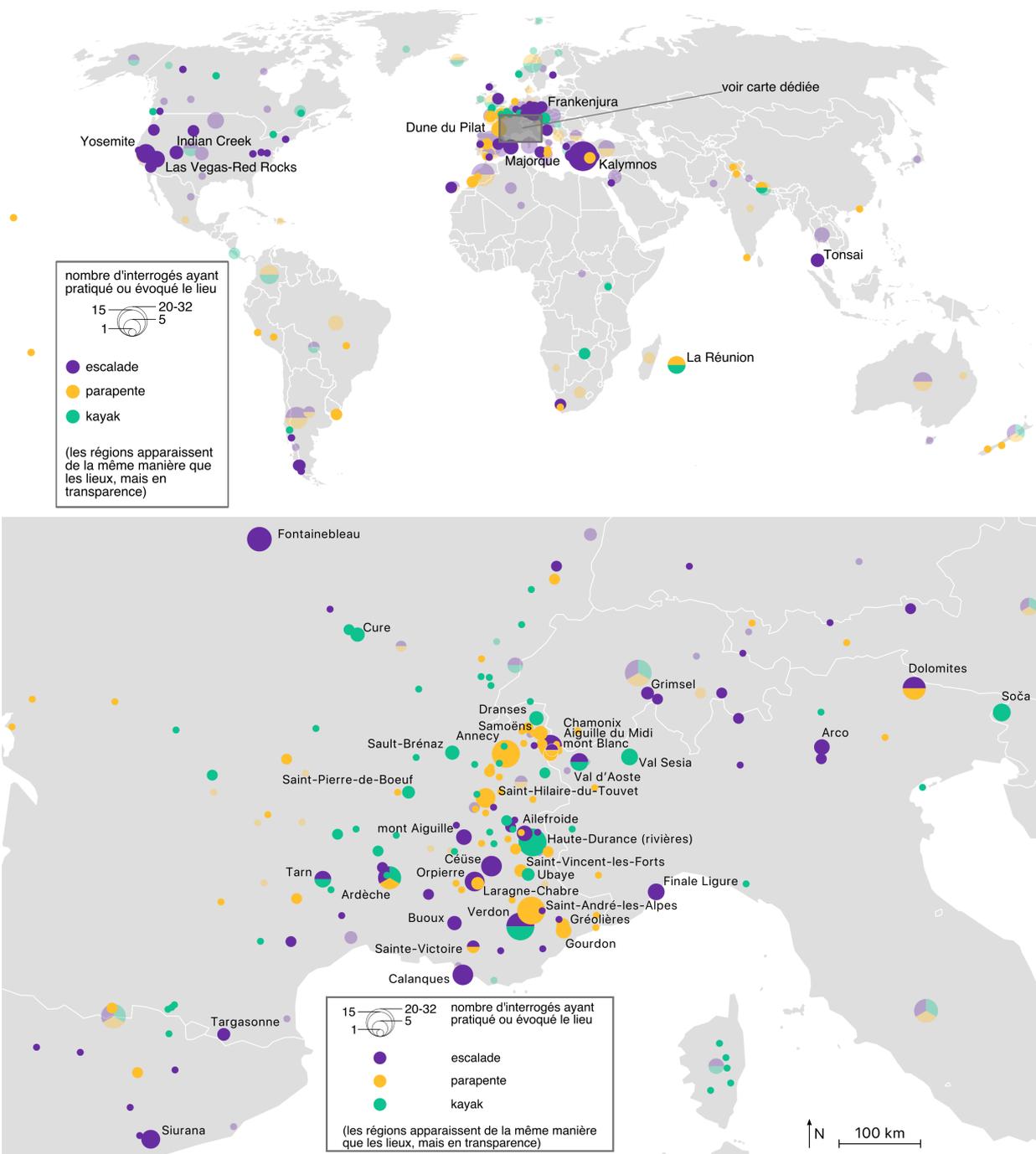
Pour ce qui est de la distribution de ces lieux à l'échelle européenne, les mêmes précautions d'interprétation s'appliquent : la plupart de mes enquêtes ont eu lieu dans les Alpes et Préalpes françaises, et la population française forme une large partie de l'ensemble des personnes interrogées. La proximité reste donc un facteur important de la forte représentation des lieux du quart Sud-Est de la France et des régions proches<sup>2</sup>. Cependant, l'arc alpin et les montagnes méditerranéennes (Mao, 2003, troisième partie, chapitre 3) forment véritablement le pôle d'attraction majeur pour les sports de nature à l'échelle européenne. La carte témoigne de la forte concentration des sites de pratique, et de leur attractivité. En témoigne également la forte présence des populations d'Europe du Nord sur mes terrains de recherche et par conséquent dans ma population d'interrogées : Allemandes, Anglaises, Belges, Hollandaises, Suédoises et Finlandaises en constituent presque un tiers (31 sur 110), et plus de la moitié de la population non-française (31 sur 58), sans que cela ne se traduise par une forte représentation de sites de pratique de leurs régions d'origine. Ces populations fréquentent en effet régulièrement le sud de la France, mais aussi l'Italie, l'Espagne, ou encore la Suisse et l'Autriche, pour y trouver les conditions topographiques et climatiques favorables — nettement plus que chez eux — aux pratiques sportives en question, ainsi que pour les attraits touristiques en général de ces régions, à l'exemple de Michel et Martine, Belges, qui disent chercher les « *beaux* » endroits, mais aussi « *le soleil* » et « *le beau temps* », ou de Angelika, parapentiste allemande, dont les vacances « *rêvées* » comprennent « *le plein air, beaucoup de soleil, et des activités sportives* »<sup>3</sup>.

#### 4.1.3 Un aperçu des centralités touristico-sportives

Enfin, ces cartes proposent une esquisse de l'importance relative de certains lieux pour les différentes pratiques touristico-sportives de nature : elles dessinent, au sein de ces espaces transnationaux, des centralités révélées par la fréquente évocation de certains lieux. Je parlerai ici de *centralités*, car il s'agit surtout de constater l'importance de certains lieux comme attracteurs de mobilités. J'emploierai cette notion dans l'acceptation que j'ai mentionnée en partie 2.2.1.3, et en m'inspirant notamment de Stock (2017) qui argumente de sa grande pertinence pour traiter des lieux touristiques, ce

2. Bien que la plupart des Français que j'ai interrogés n'habitent pas les régions en question, en raison de mon choix d'interroger — principalement — des personnes en mobilité touristique, et non des personnes en mobilité journalière sur des sites à proximité de leur domicile.

3. « When I'm dreaming in my job of the holidays it's outdoor, much of sun, doing sports! »



**FIGURE 4.2** – Les lieux que les interrogés mentionnent avoir pratiqués, ou évoquent simplement. Les cercles transparents désignent les régions ou pays que les interrogés ont pratiqués ou évoquent, sans détailler les lieux de pratique. Sont nommés les lieux pratiqués par 3 interrogés ou plus. Conception : V. Geffroy. Fond de carte : @EuroGeographics

que je développerai plus loin (partie 4.6). Elle constitue un concept plus généraliste que celui de *haut lieu* (voir partie 2.2.1.3), que j'emploierai pour traiter plus spécifiquement de la dimension symbolique des lieux de pratique (voir partie 4.4), et pour désigner les lieux au degré élevé de centralité touristique.

Les cartes des lieux pratiqués et évoqués donnent à voir une hiérarchisation des lieux qui n'est valable, en termes statistiques, qu'à l'échelle de la population interrogée. Cependant, les régularités observées donnent un aperçu assez juste des centralités de l'espace mondial de pratique vu d'Europe, et de l'espace transnational de pratique européen; cet aperçu est en effet étayé par d'autres sources, notamment les médias spécialisés (voir partie 4.2) et affiné par les sens et valeurs attribuées aux lieux, telles que les interrogées l'expriment (voir partie 4.4). Parmi les lieux que ces cartes mettent en évidence, le cas des terrains de pratique<sup>4</sup> est à mettre à part, la plus grande part des occurrences étant due aux personnes interrogées dans les lieux mêmes<sup>5</sup>. Cependant, le nombre d'interrogées mentionnant ces lieux depuis les autres terrains d'enquête est un indice de leur importance. Ainsi, pas moins de 12 personnes *en dehors* des interrogés de Kalymnos, mentionnent l'île (11 y sont allées pour grimper, dont plusieurs sont également parapentistes, et un grimpeur aimerait s'y rendre); 5 personnes, grimpeuses ou kayakistes, ont pratiqué le canyon du Verdon sans que je les y aie interrogées; 8 parapentistes interrogés à Saint-André-les-Alpes déclarent avoir volé à Annecy; et l'inverse (interrogées à Annecy, ayant volé à Saint-André) est vrai pour 3 personnes.

En dehors des terrains d'enquêtes se détachent de nombreux autres lieux de pratique qui constituent des centralités importantes. Il y a d'abord plusieurs importants pôles multi-sportifs. Chamonix s'affirme ainsi comme une centralité majeure pour le parapente comme pour l'escalade : 16 personnes parmi les interrogés évoquent Chamonix et/ou un des lieux plus précis du territoire de la commune, surtout les célèbres sommets du massif du mont Blanc, à commencer par le mont Blanc lui-même, dont 3 parapentistes disent avoir décollé<sup>6</sup>, mais aussi l'Aiguille du Midi, le Tacul ou encore les Grandes Jorasses. Chamonix semble ainsi confirmer le statut qu'elle s'arrogue souvent, celui de « capitale mondiale de l'alpinisme », et plus généralement des sports de montagne (Debarbieux, 2001 ; Thorpe, 2014), même si certains de ces sports manquent à l'appel, notamment ici le kayak, le haut bassin de l'Arve n'offrant presque pas de sections de rivière navigables. Les Dolomites ont au sein des communautés de l'escalade et du parapente un statut comparable, qu'elle n'ont pas pour l'alpinisme. Elles apparaissent ici comme une destination régulièrement citée, par 13 interrogées. De même que Chamonix, il s'agit là d'une centralité historique pour les sports et le tourisme de montagne, dont la réputation et l'attractivité semblent se maintenir à un très haut niveau. À l'échelle mondiale, on peut voir apparaître Pokhara, deuxième ville du Népal qui, après s'être affirmée comme un des principaux pôles himalayens du tourisme de trekking (Sacareau, 1999), a vu se développer les pratiques d'autres sports de montagne, notamment, comme on le voit ici, le kayak et le parapente. En France, les massifs de moyenne montagne se distinguent aussi à travers quelques lieux importants : l'Ardèche — autour de la rivière et de ses gorges, principalement — confirme son statut

---

4. Pour rappel, il s'agit d'Annecy, des rivières de la Haute-Durance, de Kalymnos, de Saint-André-les-Alpes et du Verdon.

5. Raison pour laquelle j'ai fait le choix d'une discrétisation qui atténue la représentation des valeurs élevées.

6. L'un d'entre eux, Jean-Pierre, dit même avoir « fait partie du premier groupe qui a posé en parapente au sommet du mont Blanc ».

de pôle majeur des sports de nature (Langenbach, 2012, 2016; Mao et Corneloup, 2005) en étant évoquée pour les trois sports. Le Tarn se détache également, offrant des gorges riches en voies d'escalade, et des sections navigables très réputées, et ardues, dans la partie amont de la rivière.

Mais en dehors de ces quelques polarités majeures multi-sportives, et si l'on met de côté la perspective régionale (voir partie 4.3) pour se concentrer sur l'échelle locale, les trois sports de nature ici étudiés présentent des réseaux de lieux de pratique clairement distincts.

Pour l'escalade, Fontainebleau constitue une centralité de toute première importance, avec 15 personnes mentionnant la forêt, bien que le type de pratique (escalade de **bloc**) y soit différent des types de pratique principaux sur mes terrains d'enquête (escalade de **couenne** et de **grande voie**). Les autres sites qui apparaissent ici majeurs sont les Calanques, Céüse et Orpierre en France, Siurana en Espagne, Finale Ligure en Italie, ainsi que le Frankenjura en Allemagne, zone de karst à tourelles qui offre des milliers de voies, et apparaît ici, avec 7 personnes qui l'évoquent, comme le seul lieu d'Europe du Nord distingué comme pôle d'importance du tourisme sportif. Hors d'Europe, ce sont surtout deux sites étatsuniens qui se détachent, le Yosemite, qui comme on le verra occupe une place de choix dans l'imaginaire de l'escalade, ici évoqué par 7 personnes, et le canyon de Red Rocks, à proximité immédiate de Las Vegas.

Pour le parapente, en dehors de l'Europe, peu de sites ont été visités ou évoqués par plus d'une ou deux personnes. On peut certes noter que 7 parapentistes ont volé au Maroc, et qu'un autre l'envisage, mais les sites précis ne sont bien souvent pas mentionnés, le site le plus évoqué, Aglou, ne l'étant que par 2 personnes. En Europe, c'est principalement le site de Saint-Hilaire-du-Touvet qui se distingue, avec 9 personnes le mentionnant. C'est à la fois un site de pratique de proximité pour la population de l'agglomération grenobloise, et une véritable destination touristique. En Haute-Savoie, plusieurs sites sont évoqués en dehors de Chamonix, notamment la station de Samoëns avec 4 personnes. Dans les Préalpes de Grasse, les deux villages proches de Gourdon et Gréolières constituent également des sites reconnus, avec respectivement 5 et 3 personnes les mentionnant. Et parmi les sites côtiers, qui permettent la pratique du **soaring**, la dune du Pilat se détache nettement, avec 4 interrogés la mentionnant.

Pour le kayak enfin, quelques rivières ou bassins versants semblent bénéficier d'une importante réputation. Il s'agit avant tout des vallées italiennes du Val d'Aoste et du Val Sesia, citées chacune par 6 kayakistes. Quelque peu excentrée par rapport aux principales régions du tourisme alpin, la Soča, en Slovénie, s'est pourtant imposée comme une rivière extrêmement prisée des kayakistes, mentionnée ici par 7 d'entre elles.

La cartographie des lieux pratiqués et évoqués par les interrogés fournit donc un aperçu efficace des espaces transnationaux des différentes pratiques sportives, vus principalement depuis l'Europe. Ces espaces, d'extension mondiale, et de nature réticulaire, forment une conception partagée normée et hiérarchisée, un support commun aux rêveries et aux mobilités des membres des communautés de pratiques correspondantes. La section suivante explore une instance importante d'élaboration, et de large diffusion, de cette vision du monde particulière.

## 4.2 Le rôle des médias spécialisés dans l'établissement des réputations et des hiérarchies

En regard des espaces transnationaux des pratiques touristico-sportives de nature tels qu'ils sont dessinés par les lieux pratiqués et évoqués par les interrogés, je propose donc de traiter ici, en m'appuyant sur quelques exemples, de la sélection et de la hiérarchisation des lieux par les médias spécialisés. Ceux-ci constituent en effet une influence majeure de la définition des espaces transnationaux de pratique, et des circulations qui les traversent. La hiérarchisation qu'ils proposent est symbolique, pragmatique, géographique; elle s'appuie sur des valeurs, sur des potentiels de pratique, sur des conceptions culturelles de la distance et de la mobilité. On verra plus loin (partie 4.4) comment ces hiérarchies se traduisent dans les discours et les pratiques des interrogés. Ici, je me contenterai pour l'instant de donner à voir quelques exemples de hiérarchisations conçues et diffusées par les médias spécialisés, et interrogerai les ressorts de cette construction médiatique des espaces de pratique, ses enjeux, ses objectifs et ses procédés, en admettant d'emblée qu'il s'agit d'une co-construction avec les pratiques touristico-sportives et l'ensemble de leurs acteurs, à commencer par les pratiquants : les conceptions véhiculées par les médias spécialisés ne doivent ainsi pas être comprises comme des influences extérieures, mais bien comme un travail des conceptions depuis le sein même de la communauté de pratiques.

### 4.2.1 Sélections médiatiques : les exemples des magazines *Cross Country* et *Grimper*

La carte 4.3 donne à voir une sélection de lieux de pratique du parapente opérée par le magazine britannique *Cross Country*<sup>7</sup>, par le biais de sa rubrique « Travel Guide ». La rubrique du site web offre des aperçus des articles rassemblés, chaque année, dans un guide du même nom, édité sur papier et distribué aux abonnés du magazine. Les régions qui se distinguent dans cette sélection sont, en Europe, les chaînes montagneuses des Alpes, des Pyrénées et des Balkans, ainsi que la péninsule ibérique et ses périphéries insulaires; à l'échelle internationale, l'Himalaya indien et népalais, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, l'Amérique latine, en particulier le Brésil et la Colombie, l'Ouest étatsunien, ou encore le Maroc et l'Afrique du Sud comme seuls pays africains représentés par plus d'un lieu. Se détachent, en outre, quelques lieux majeurs pour lesquels, en plus d'un article principal, sont proposés des sites alternatifs proches, avec l'objectif affiché de faire découvrir le potentiel méconnu de ces régions particulièrement réputées et fréquentées : il s'agit d'Annecy en France, d'Algodonales en Espagne, de Kruševo en Macédoine, de Bir en Inde et de Pokhara au Népal. Le magazine est la publication internationale la plus importante pour le monde du parapente. Mais sa perspective reste marquée par son ancrage britannique, qui peut expliquer la présence importante des régions anglophones ou des anciennes colonies britanniques, ainsi qu'une ligne éditoriale résolument tournée vers le voyage, l'espace de pratique du Royaume-Uni étant très restreint.

Le second exemple est la sélection des lieux de pratique qui ressort du magazine d'escalade *Grimper*, représentée sur la carte 4.4<sup>8</sup>. Là aussi, il s'agit d'une représentation

7. <https://xcmag.com/>

8. Elle est réalisée à partir de deux sources principales : d'une part, les numéros 142 et 151 du magazine, respectivement d'octobre 2012 et d'octobre 2013, respectivement intitulés « Les 20 plus beaux sites du

propre à une publication de l'espace mondial de l'escalade. Là aussi, il s'agit d'une conception influente, le magazine n'ayant pas de réel concurrent à l'échelle française<sup>9</sup>. La sélection, en plus d'être francocentrée, est ancrée dans un style de pratique spécifique de l'escalade : *Grimper* traite exclusivement d'**escalade libre** et principalement d'**escalade sportive**, se distinguant ainsi des revues attachées à une pratique plus traditionnelle de l'escalade, au sein de l'univers alpinistique (Corneloup, 1993, tome III, chapitre VII; Mao, 2003, p. 464 et suivantes). Cela dit, si la publication évoque l'escalade sur structures artificielles par le biais des résultats des compétitions, c'est bien sur l'escalade en site naturel que porte la grande majorité des articles. En outre, le magazine est assez orienté vers le haut niveau et la performance, ce qui conduit à une surreprésentation des sites de haute difficulté. Mais l'essentiel du contenu reste constitué d'articles présentant des sites de pratique ou relatant des séjours ou voyages dans les sites en question<sup>10</sup>. La représentation que j'ai ici faite de l'espace transnational de pratique de l'escalade selon le magazine *Grimper* souligne sa dimension internationale, en éludant une grande partie de la représentation des lieux français (voir la légende de la carte 4.4). Elle permet toutefois de voir le traitement abondant dont bénéficient certains lieux de pratique français : Fontainebleau et le Verdon apparaissent tous deux dans plus de 50 articles, le Verdon ayant même l'honneur de deux numéros spéciaux (n°158 et n°197) qui font office de topos. En Europe, ce sont le massif alpin et le Nord-Est de l'Espagne qui concentrent la plupart des lieux régulièrement évoqués. En dehors de l'Europe occidentale, ce sont avant tout le Yosemite et Kalymnos qui se détachent, avec respectivement 13 et 10 articles qui les évoquent. L'Ouest nord-américain est de manière générale bien représenté; pour le reste du monde, très peu de lieux sont présentés par plus de deux articles. Cet aperçu de l'espace transnational de l'escalade libre est complété, et quelque peu étendu, notamment au sud de l'Afrique, par les quelques lieux distingués par le magazine comme parmi « les plus beaux du monde », mais qui ne figurent pas pour autant régulièrement dans le magazine.

#### 4.2.2 Logiques et dynamiques de la sélection

L'illustration construite à partir du magazine *Grimper* donne donc à voir deux logiques différentes de sélection et de hiérarchisation, qui ne se recoupent qu'en partie pour distinguer les lieux : les « plus beaux sites », et les lieux les plus traités par le magazine. La hiérarchisation par la fréquence d'évocation correspond en partie à la hiérarchisation des lieux par leur fréquentation, qui elle-même correspond en grande partie à la conception collective du potentiel et de l'intérêt des lieux pour la pratique

---

monde » et « Les 20 plus beaux sites du monde #2 »; d'autre part, la base de données *Alpidoc*, maintenue par Patrice Dumoulin et disponible à l'adresse <https://alpidoc.tilto.be/>, recensant les articles de nombreuses publications ayant trait à la montagne et à l'escalade, dont la totalité des articles de la revue *Grimper* depuis sa création en 1994. D'une manière très similaire à l'usage qu'en fait P. Mao (2003, voir p. 464), mais en sélectionnant cette seule revue, et sans me limiter au territoire français, j'ai procédé au décompte et au classement par fréquence des lieux de pratique abordés par les articles, tels qu'ils sont renseignés dans la base de données. Cela représente 2186 articles.

9. Le seul autre titre au tirage important traitant de l'escalade libre est le magazine *Vertical*, qui appartient aujourd'hui au même groupe de presse, Nivéales, depuis son rachat à la maison d'édition Glénat. Les lignes éditoriales sont donc distinctes, *Vertical* couvrant à la fois l'escalade libre et l'alpinisme.

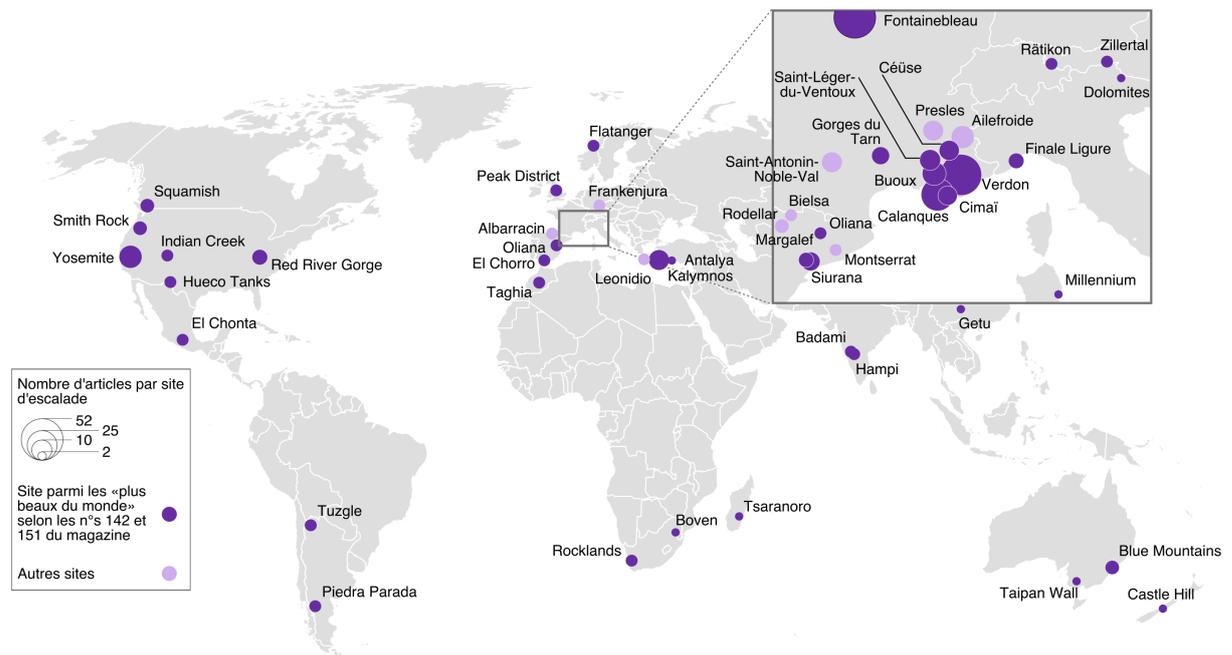
10. Et la base de données utilisée, *Alpidoc*, ne recense pas les évocations des sites lorsque les articles ne portent pas explicitement sur le lieu, par exemple dans les chroniques des performances les plus récentes. Les occurrences représentées sur la carte correspondent donc essentiellement à des articles ayant pour sujet principal un ou des sites naturels de pratique.



**FIGURE 4.3** – Les lieux sélectionnés par le Travel Guide du magazine britannique Cross Country. Conception : V. Geffroy. Fond de carte : @EuroGeographics

sportive. Les médias professionnels suivent ainsi une logique d'information régulière sur les lieux de pratique déjà bien établis. Ils répondent ainsi à certaines attentes de leur lectorat : l'assurance de choisir des lieux propices à la pratique, la mise à jour des développements récents des sites, ou encore le traitement approfondi et régulier des lieux et modes de pratique familiers et communs — par opposition notamment à ceux de l'élite sportive. La désignation des « plus beaux sites » se présente au premier abord comme une classification esthétique, mais qui recouvre également d'autres critères d'appréciation, notamment la richesse du lieu pour la pratique sportive. Il est clair que la beauté et le caractère spectaculaire des paysages et des milieux biophysiques jouent un rôle majeur dans de tels classements : on verra que les pratiquants sont particulièrement sensibles à cette dimension (voir partie 6.1.4), et que chaque communauté de pratique possède des critères esthétiques profondément ancrés dans les conceptions et les imaginaires (partie 6.2) ; en outre, l'importance de l'esthétique visuelle est évidente pour ces magazines qui accordent une place centrale à la photographie.

La distorsion (figure 4.4) entre le classement des plus beaux sites et la fréquence d'évocation des lieux par le magazine *Grimper* témoigne d'une tendance, assez nette dans ces médias spécialisés, à l'exploration, hors des frontières de l'espace transnational établi de la pratique, mais aussi hors des lieux les plus fréquentés — c'est une tendance complémentaire, plutôt que contradictoire, par rapport au traitement régulier des lieux établis. Il y a une volonté affirmée, chez ces acteurs influents du champ médiatique, de renouveler les imaginaires des espaces de pratique — ce qui correspond aussi, en termes commerciaux, à un renouvellement de leur contenu — et de participer à la « découverte » et à l'exploration des nouveaux lieux de la pratique. Les



**FIGURE 4.4** – Les sites d’escalade majeurs, en France et ailleurs, selon le magazine Grimper. Sont représentés ici les sites d’escalade français faisant l’objet de plus de 10 articles, et les sites d’autres pays faisant l’objet de plus de 3 articles, sur toute la période de parution du magazine (1994-2019, source : Alpidoc) ; ainsi que tous les sites désignés comme « les plus beaux du monde » par le magazine dans les numéros 142 et 151 du magazine, indépendamment du nombre d’articles. Conception : V. Geffroy. Fond de carte : @EuroGeographics

magazines évoquent régulièrement les vastes régions du monde au « potentiel » encore « inexploité » pour les pratiques sportives de nature. Il s’agit de toutes les régions où ces pratiques de loisir sont inexistantes ou confidentielles, ainsi que des régions qui s’ouvrent progressivement au tourisme. L’émergence de sites de pratique y est donc bien souvent très liée à l’arrivée des touristes européennes ou nord-américaines. Il n’est pas besoin de chercher bien loin de ces foyers historiques des sports de nature pour trouver de tels exemples d’extension de l’espace transnational : Kalymnos en est un. En effet, le développement de l’escalade y est relativement récent (au tournant des années 2000), et a été initié par les communautés grimpeuses de l’arc alpin, en particulier par une poignée de grimpeurs italiens qui y ont équipé les premières voies, par quelques grimpeuses d’élite françaises qui ont participé à un premier rassemblement international en 2000, et enfin par les magazines français, italiens, allemands qui se sont rapidement répandus en articles élogieux (Scol, 2006). Les premiers développements du tourisme sportif sont donc venus de l’extérieur, dans un pays, la Grèce, où la culture de l’escalade est très peu développée, malgré un très important potentiel topographique. À Kalymnos, le développement endogène de l’offre touristique a rapidement pris le relais ; dans d’autres lieux du monde, la population locale est peu ou pas incluse dans ce mouvement d’« exploration » du monde, qui reste alors confiné aux cercles de pratiquants occidentaux.

Cette tendance exploratoire promue par les médias se nourrit largement des imaginaires de l’aventure, des pionniers, et de l’exotisme. C’est ainsi que l’on retrouve

Nombre d'articles	Commune
442	Chamonix-mont-Blanc
160	Fontainebleau
84	Pelvoux (Ailefroide)
55	La Palud-sur-Verdon
48	Marseille (Calanques)
37	Presles
30	Buoux
23	Mons (massif du Caroux)
22	Zonza (Bavella)
20	Orgon

**TABLEAU 4.1** – Extrait du tableau réalisé par P. Mao (2003, p. 472) intitulé « Hiérarchisation des 35 hauts lieux français par la presse spécialisée de montagne de 1978 à 1998 ».

dans le classement des plus beaux sites du magazine *Grimper* des lieux difficilement accessibles, défrichés et pratiqués à quelques occasions seulement par des grimpeurs d'élite ayant réalisé des images marquantes sur le lieu ; c'est le cas de Tuzgle, en Argentine. De tels lieux sont distingués dans ce classement pour leur beauté présentée comme exceptionnelle, mais aussi pour leur caractère exploratoire et exclusif ; malgré leur médiatisation, ils sont probablement voués à rester des « spots de rêve »<sup>11</sup>, c'est-à-dire des lieux qui alimentent les imaginaires de la communauté de pratiques, mais ne constituent pas des lieux touristiques importants, dans la mesure où la pratique en reste réservée à l'élite, ou se fait au prix d'un investissement important en termes de temps, de moyens financiers ou encore de logistique. Il y a pour ces lieux, dans la hiérarchie de la pratique touristico-sportive, une véritable prime symbolique à l'éloignement, à l'isolement, au sauvage, et à l'exotique.

L'incitation à aller au-delà des lieux les plus réputés et les plus fréquentés se décline aussi d'une manière plus commune et plus proche, sans le recours à l'imaginaire du lointain et de l'exotique : c'est l'injonction, classique dans le domaine du tourisme, à sortir des « sentiers battus », pour s'éloigner de la fréquentation parfois perçue comme excessive, pour renouveler son espace individuel de pratique, ou simplement par souci de distinction. C'est dans ce sens que sont proposées des sélections de sites de vol alternatifs dans des régions comme celle d'Annecy, par le magazine *Cross Country* (voir figure 4.3). C'est dans cette perspective aussi que *Grimper* propose un hors-série, le n°173, listant « 100 destinations originales pour varier les plaisirs ». Pour l'escalade, le souhait de diversification des lieux de pratique est aussi lié à un facteur physique, l'usure du rocher : certains lieux sont si fréquentés que les prises du rocher finissent par être « patinées », c'est-à-dire polies, et la perte d'adhérence rend l'escalade plus difficile ou moins agréable.

Les médias spécialisés contribuent grandement, par la combinaison de toutes ces logiques sélectives, à définir des évolutions de l'espace transnational de la pratique sportive, des modes, des engouements ou des déprises. On peut mesurer de telles évolutions en comparant ma propre analyse de la base de données Alpidoc (figure 4.4) avec celle de P. Mao (2003), qui porte sur l'ensemble des titres de presse de montagne

11. Titre complet du n° 100 de *Grimper* en avril 2007 : « Spécial tour du monde - Falaises mythiques et spots de rêve ».

présents dans la base de données, sur la période 1978-1998, et uniquement sur le territoire français. Le tableau 4.1 est un extrait de sa liste des 35 lieux (rapportés à l'unité administrative de la commune) les plus évoqués sur la période, liste que j'ai ici réduite aux lieux de l'escalade sportive ou libre. Chamonix et Pelvoux sont ici incluses parce qu'elles sont des hauts lieux de l'escalade libre, mais elles le sont aussi pour les autres pratiques alpinistiques ; tous les autres lieux qui apparaissent dans ce tableau sont nettement spécialisés dans l'escalade, et ne sont d'ailleurs que des zones de basse ou moyenne montagne. On observe des continuités entre ce classement, plus généraliste et plus ancien, et celui issu du seul magazine *Grimper*, et qui ne se chevauche avec le précédent que sur 4 années (figure 4.4) : certains lieux se sont maintenus comme des références et des sujets majeurs pour les médias spécialisés d'escalade, comme le Verdon, les Calanques ou Ailefroide. Mais d'autres lieux semblent avoir perdu leur réputation, ou être éludés pour d'autres raisons par le magazine *Grimper* : c'est le cas du massif du Caroux et d'Orgon, dont la place dans la hiérarchie des lieux est beaucoup moins élevée après 1994. Chamonix, avec 9 articles dans *Grimper* depuis cette date, semble voir son aura nettement amoindrie dans le nouveau monde de la presse spécialisée en escalade sportive, bien loin de son omniprésence dans la presse de montagne et d'alpinisme. Enfin, deux lieux qui apparaissent majeurs à l'échelle française pour le magazine sont absents du classement qui s'arrête en 1998 : Saint-Antonin-Noble-Val et Céüse. Ces changements peuvent être attribués à des évolutions notables dans les styles de pratique, en tout cas tels qu'ils sont représentés par la presse spécialisée. Ainsi, si le massif du Caroux semble tombé en désuétude, c'est probablement en raison de son association historique à un style d'escalade de type « terrain d'aventure », ainsi peut-être qu'à l'évolution à son désavantage des critères esthétiques d'appréciation des parois. Les grandes voies de Presles ont également passé leur heure de gloire, pour des raisons similaires, tout en gardant une place importante dans le champ de référence de la revue. Les Calanques et le Verdon, sites historiques également, ont peut-être mieux pris le virage de l'escalade sportive (c'est-à-dire principalement un équipement plus sécurisant, critiqué par ses détracteurs comme relevant de l'« aseptisation ») ; ou peut-être est-ce leur paysage particulièrement spectaculaire qui les a maintenus tout en haut des lieux de référence de la presse d'escalade. Chamonix est probablement un cas particulier : le massif du mont Blanc reste certes un haut lieu de l'escalade, mais une revue comme *Grimper* laisse à d'autres titres, notamment le magazine partenaire *Vertical*, le soin de traiter, abondamment, des potentialités des grandes parois granitiques du massif du mont Blanc<sup>12</sup> au sein de l'ensemble formé par les pratiques de l'alpinisme et ses dérivés. Il est d'ailleurs significatif qu'une grande partie des 9 articles portant sur Chamonix dans *Grimper* traitent des sites propices à l'escalade de bloc, une pratique largement ignorée par la tradition alpinistique. Finalement, le classement des plus beaux sites du monde reporté sur la figure 4.4 correspond à l'aboutissement de certaines de ces évolutions culturelles, esthétiques et touristiques de l'escalade sportive : la valorisation des plus « grands sites » en termes de potentiel grim pant, immenses chaos de blocs comme Fontainebleau et Rocklands ou concentrations massives de voies à Kalymnos ou Red River Gorge ; l'éloge fasciné de l'esthétique des parois verticales ou déversantes, au profil régulier et aux couleurs vives, dont Céüse ou Indian Creek sont les archétypes ; la perpétuation des grands mythes, ceux du Yosemite ou du Verdon ; et l'ouverture progressive à des

12. La base de données Alpidoc recense, sur la période de parution de *Grimper*, plus de 450 articles portant sur le massif du mont Blanc parus dans *Vertical*.

destinations lointaines et exotiques par le biais de sites emblématiques qui combinent plusieurs des qualités énoncées ci-dessus, à l’instar de Getu en Chine ou de Taghia au Maroc.

#### **4.2.3 Les médias spécialisés, des guides touristiques qui ne disent pas leur nom ?**

Les médias professionnels spécialisés ne se contentent pas de hiérarchiser les lieux et d’entretenir les imaginaires afférents par l’iconographie et le récit ; ils endossent aussi bien souvent la fonction de mode d’emploi des lieux de pratique. Parmi les nombreux articles qui prennent les lieux comme sujet principal, et qui constituent l’essentiel du contenu d’une publication comme *Grimper*, une grande partie ont une fonction informative et prescriptive affirmée. *Cross Country* assume pleinement cette fonction en publiant son « Travel Guide ». Ces articles sont bien souvent des ébauches de topoguides, proposant les détails d’accès aux différents sites, l’offre d’hébergement, de commerces et de services sur place, les réglementations et autres spécificités à connaître, etc. De telles informations sont bien souvent présentées sous des rubriques dédiées, en complément d’un texte plutôt narratif ou argumentatif illustrant les divers intérêts des sites de pratique. Les médias spécialisés offrent une réponse experte aux besoins spécifiques des pratiquantes du tourisme sportif de nature, en fonction des logistiques propres à chaque pratique et des configurations spatiales locales, notamment lorsque les lieux en question sont isolés des services et des infrastructures. Ainsi, pour la pratique du parapente, un certain nombre de paramètres peuvent rendre difficile la pratique autonome sur les lieux inconnus, et les médias spécialisés s’emploient à la fois à diriger les pratiquants vers les acteurs-clefs du lieu — qui ne sont pas toujours des structures commerciales assurant une communication efficace, mais peuvent bien souvent être des clubs, par exemple — et à leur fournir les informations pratiques essentielles, en particulier les réglementations locales, le transport vers les aires de décollage, etc.

Un autre objectif pour les médias peut être de présenter, soutenir voire développer l’activité commerciale et touristique de certains lieux de pratique. Leur rôle est en effet déclencheur pour les lieux peu ou pas connus du grand public, et peut être crucial pour leur développement ultérieur. L’exemple d’Orpierre est cité par Mao (2003), où un des acteurs essentiels du développement local de l’escalade explique que la presse spécialisée a été une source particulièrement efficace de publicité gratuite pour le village et ses falaises. Les magazines offrent parfois directement aux acteurs locaux l’opportunité de présenter leur lieu de pratique qui sert de support à leur activité professionnelle : c’est le cas à Kalymnos, où le principal coordinateur de l’équipement et principal auteur du topo, Aris Theodoropoulos, a publié un article dans *Vertical*<sup>13</sup>, et où un moniteur d’escalade français installé sur l’île, Simon Montmory, a publié un article dans *Grimper*<sup>14</sup> pour présenter les « nouveautés », comprendre les derniers développements de voies et de secteurs d’escalade.

Les titres des dossiers proposant, dans ces magazines, des sélections de lieux de pratique, résument efficacement la dimension touristique de ces publications, en faisant correspondre un ensemble de lieux à des aspirations de pratique, ou à des thématiques spécifiques, sous des formes et des vocabulaires typiquement touristiques :

13. « Archipel du Dodécannèse : Kalymnos, l’île aux trésors », n°32, 2003.

14. « Kalymnos : toutes les nouveautés », n°154, 2014.

« Pour grimper au frais l'été<sup>15</sup> », « Sous le soleil exactement : Tournée des spots d'hiver<sup>16</sup> », « Destinations au chaud<sup>17</sup> », « Les 60 sites incontournables de France<sup>18</sup> », suivi de près par « 100 destinations originales pour varier les plaisirs<sup>19</sup> », « Island Hopping<sup>20</sup> », « European-Winter Getaways<sup>21</sup> ». En empruntant aux fonctions du guide touristique comme à celles du topo, les médias spécialisés, sans s'y réduire, jouent le rôle de source d'inspiration et de guide touristique pour les mobilités des sports de nature.

J'ai détaillé dans cette partie 4.2 l'influence des médias professionnels dans la structuration des espaces transnationaux de la pratique touristico-sportive : ils en proposent des conceptions organisées, sélectives et esthétisées. Mais c'est également par l'interaction directe au sein des communautés de pratique, en particulier dans leurs lieux de vie, quotidiens ou non, que la construction collective des espaces de la pratique s'opère. La suite (4.4 et 4.5) illustre cela notamment par la façon dont les conceptions des lieux sont maniées dans les conversations, entretenues, actualisées et renforcées par les rencontres et le côtoiement dans les lieux du tourisme sportif de nature. Mais avant de passer aux manières dont les individus imaginent les lieux et les animent, je voudrais m'arrêter sur leurs manières de les délimiter et les parcourir.

### 4.3 Organisation spatiale d'une centralité mondiale multi-sportive : le bassin de la Haute-Durance

Le fait de porter la focale sur une telle région me permet d'illustrer l'organisation de l'espace des pratiques touristico-sportives à une échelle infrarégionale (figure 4.5). Le département des Hautes-Alpes, et en particulier la partie qui correspond à la Haute-Durance, des sources jusqu'à la région de Gap, constitue une centralité internationale pour les trois sports étudiés ; une centralité due à une très forte concentration et une grande diversité de sites de pratique, et à quelques sites de renommée mondiale<sup>22</sup>. En outre, un aperçu à cette échelle permet d'affiner la notion de lieu ou site de pratique, en dépassant sa schématisation en point utilisée dans les cartes précédentes, et en montrant les acceptions différentes qu'elle prend selon les pratiques sportives (en termes de distribution des sites, de leurs formes, leurs métriques, les déplacements entre eux, etc.). Il permettra enfin de traiter des spatialités spécifiquement touristiques des sports de nature : un lieu de pratique considéré à l'échelle d'un séjour d'une semaine peut avoir une définition et une extension sensiblement différente du site de pratique à l'échelle d'une journée.

---

15. *Grimper* n°72, 2003.

16. *Grimper* n°82, 2004.

17. *Grimper* n°107, 2008.

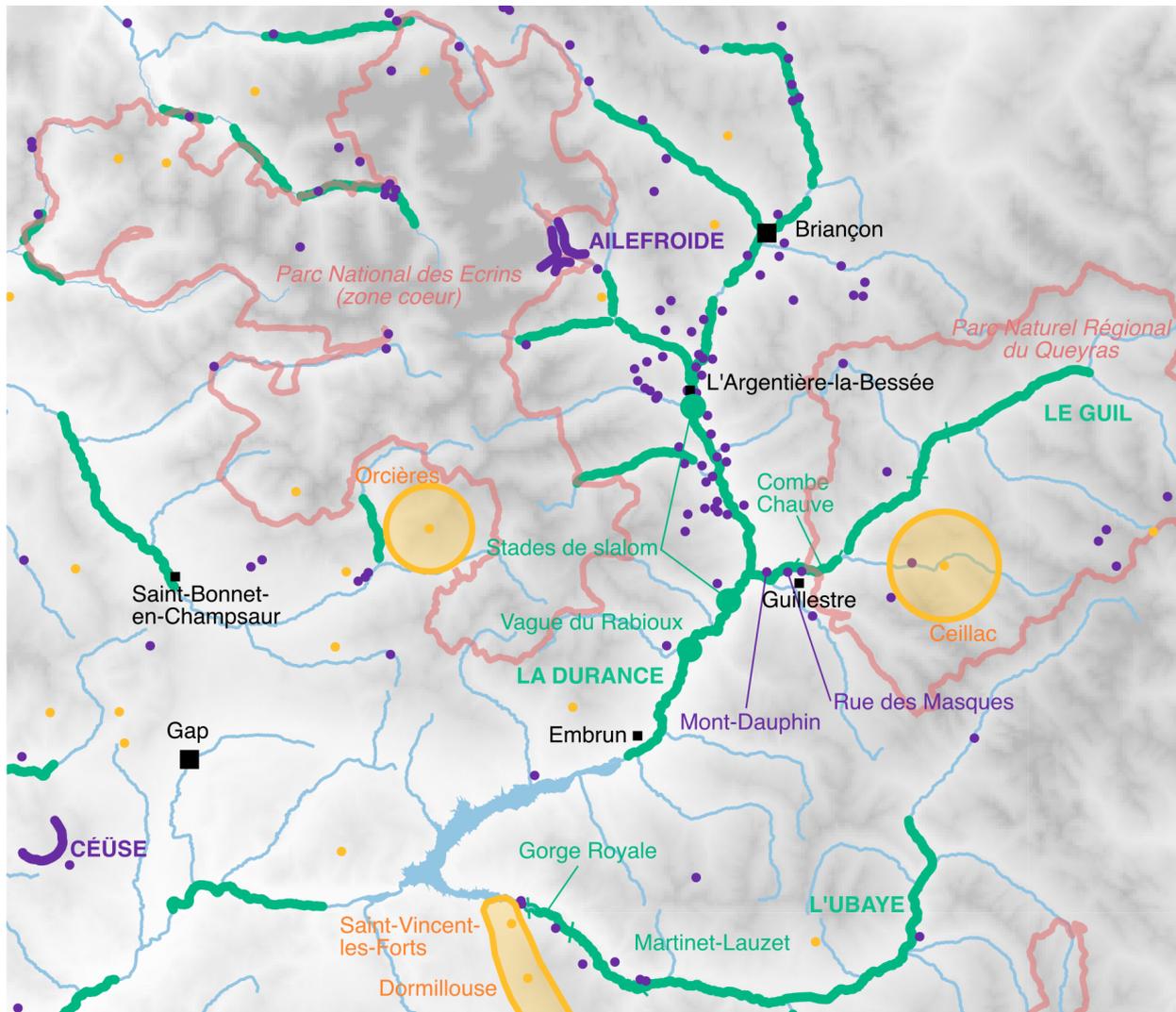
18. *Grimper* n° 167, 2015.

19. *Grimper* n°173, 2016.

20. *Cross Country Travel Guide*, 2016.

21. *Cross Country Travel Guide*, 2016.

22. Pour identifier sur la carte de telles « centralités internationales », je me suis fondé principalement sur mes enquêtes et sur le travail fait sur les médias (voir ci-dessous). Il existe cela dit des tentatives, y compris de la part d'acteurs institutionnels, de rationaliser la hiérarchisation des sites de pratique, à l'exemple de l'échelle de notation de l'« intérêt » des sites d'escalade proposée par la Fédération Française de Montagne et d'Escalade au sein de leur « annuaire des falaises de France » (<https://www.ffme.fr/site/falaise.html>), pour laquelle le critère de classement est « le kilométrage de voies « intéressantes » ». Céüse y est classée comme « site d'intérêt international », Rue des Masques et Mont-Dauphin comme « sites d'intérêt national ». Les données ne sont pas renseignées pour Ailefroide, mais le statut international lui serait très probablement attribué si elles l'étaient.



**Éléments de contextualisation**

- villes et bourgs des Hautes-Alpes
- altimétrie (530 m à 4102 m)
- espace naturel protégé

**Lieux du parapente**

- décollage parapente
- aire d'évolution proche (représentée pour quelques sites majeurs)

**Lieux de l'escalade**

- sites d'escalade
- CÉÛSE** centralité internationale

**Lieux du kayak**

- principaux cours d'eau
- section navigable
- spot (bassin, vague)
- LE GUIL** centralité internationale

**FIGURE 4.5** – La région de la Haute-Durance, organisation spatiale des lieux de pratiques sportives de nature. Sources : BDALTI-IGN, BDCARTHAGE-IGN, rivermap.ch ODbL, paraglidingearth.com, climbingaway.fr

### 4.3.1 Géographie physique et métrique des sites de pratique

On peut schématiser les sites de pratique, c'est-à-dire les terrains de l'action sportive, selon les trois formes fondamentales du point, de la ligne et de l'aire. Cela si l'on se limite à la perspective cartographique, la vue orthogonale; les spatialités plus complexes — tridimensionnelles, corporelles, sensibles — de la pratique sont traitées dans le chapitre 6. La catégorisation qu'on peut faire d'un lieu de pratique selon ces différentes formes dépend d'abord de sa configuration topographique, en relation bien sûr avec les modalités de pratique : ce qui définit un site, c'est un potentiel de pratique sportive dans un périmètre donné. C'est ce que j'ai tenté de représenter, pour chacun des terrains d'enquête, dans la partie 3.1.3, en proposant des cartes de la topographie et de la localisation des terrains de pratique. L'extension et la forme du site dépendent aussi des circulations, des mobilités nécessaires et des mobilités envisageables, en termes de temps et d'énergie, pour accéder au terrain de pratique (la rivière, le rocher, l'espace aérien) et le parcourir; c'est donc aussi une définition dynamique.

Le site ponctuel, le « spot » dans certains sports, c'est approximativement l'espace qu'on peut embrasser du regard, qui ne nécessite pas de déplacements au-delà de quelques centaines de mètres pour en faire le tour. En escalade, c'est la paroi, appelée « falaise », parfois continue, massive, d'un seul tenant, proprement *monolithique* (Céüse), parfois plus sinueuse, fragmentée et faite de recoins (Rue des Masques). C'est aussi le « secteur », lorsqu'un site d'escalade se compose de plusieurs parois distinctes, ou d'une barre rocheuse particulièrement longue, ou de plusieurs groupes de blocs rocheux au sein d'un chaos. Un critère important de l'intérêt d'un site d'escalade est la concentration d'itinéraires de pratique (voies ou passages de bloc) dans un périmètre relativement restreint. En kayak, le site, c'est la vague que l'on surfe pour la pratique du freestyle, le bassin de slalom ou le bassin artificiel. En parapente, c'est la zone de progression entre les zones de décollage et d'atterrissage lorsque les conditions ou le niveau de pratique ne permettent pas de s'aventurer plus loin ou plus haut. Dans les deux premiers cas, le site ponctuel est un lieu suffisamment proche d'un accès routier ou d'un hébergement pour qu'on puisse le rejoindre à pied en transportant le matériel nécessaire, et en général un lieu dans lequel on s'installe pour plusieurs heures, et jusqu'à la journée entière, avant de revenir à son véhicule ou son hébergement.

Le site de pratique linéaire, c'est ici principalement la rivière, délimitée de manière évidente par l'écoulement de l'eau dans un lit. En kayak de rivière, les rivières sont découpées en « sections », délimitées par des points d'embarquement et de débarquement, dont la localisation est dictée par la facilité d'accès à l'eau depuis les infrastructures de transport, ou parfois imposée par des obstacles infranchissables, naturels ou anthropiques (chutes d'eau, barrages, etc.). L'itinéraire aquatique est bien souvent complété par des sections dites « de portage » pour contourner de tels obstacles sur des distances courtes. Parmi les caractéristiques propices au kayak du bassin de la Haute-Durance, on peut noter l'accessibilité des rivières depuis la route, la continuité des sites de pratique, c'est-à-dire des sections de rivière, malgré quelques barrages importants (sur la Gyronde et sur le Guil en particulier), et la diversité des sites, en termes de profils de rivière, de difficulté, de débit, de volume, de largeur du lit, de sinuosité, etc. En escalade, c'est la grande voie qui peut constituer un site de pratique linéaire, lorsqu'elle est suffisamment longue pour occuper une bonne partie voire la totalité de la journée, *a fortiori* lorsqu'elle constitue un itinéraire isolé.

La définition du site de pratique par l'aire est surtout pertinente ici pour le pa-

rapente, si l'on exclut là encore la troisième dimension. Pour les parapentistes qui pratiquent le **cross** ou vol de distance, on peut considérer qu'un ensemble de points, les colonnes des thermiques, et la capacité à voler de l'un à l'autre et à les exploiter pour prendre de l'altitude, dessine une aire plus ou moins grande, aux dimensions kilométriques. L'aire d'évolution reste cependant la plupart du temps centrée sur les aires de décollage et d'atterrissage, qui servent de références, dans la mesure où l'on cherche la plupart du temps à ne pas trop s'éloigner de son véhicule ou de son hébergement; mais le retour en stop, ou la récupération par des partenaires de pratique, reste une chose courante en parapente. Et enfin, pour les pilotes les plus chevronnés, capables de pratiquer le vol de longue distance, l'aire de pratique prend des dimensions considérables, limitée seulement par les zones aériennes réglementées et par les cycles du soleil, dont dépendent les thermiques, qui restreignent donc à la journée la durée possible de maintien en vol. Pour cette modalité de pratique, la forme linéaire est également pertinente : les itinéraires de vol se planifient et s'exécutent en grande partie en fonction des lignes de crête, des brises de vallée, et plus généralement de tous les éléments de relief et d'aérogologie qui dessinent les « routes » thermiques, ces lignes que l'on peut voir apparaître en rouge sur la figure 5.14 dans le chapitre suivant. Sur cette dernière carte, on voit nettement un réseau de ces lignes d'intense circulation, qui part de Saint-André-les-Alpes et s'étire sur une longue distance vers le nord, et dont l'extrémité nord correspond à la crête de Dormillouse-Saint-Vincent-les-Forts visible sur la carte 4.5. Certains sites d'escalade s'apparentent également à des aires, notamment dans les cas où un grand nombre de secteurs de petites falaises, de blocs et de faces sont dispersés dans une zone qui nécessite des déplacements significatifs, comme dans le cas d'Ailefroide, qui se divise en un grand secteur de blocs en fond de vallée, et plusieurs secteurs d'escalade encordée, d'une ou plusieurs longueurs, sur tous les versants de la convergence de vallées où se trouve le hameau, le tout couvrant toutefois seulement quelques kilomètres carrés.

### **4.3.2 Circulations et définition pragmatique du lieu touristique-sportif**

Les sites des pratiques sportives de nature peuvent donc prendre des formes différentes, qui varient grandement selon le sport pratiqué. Ce sont les portions de terrain propices à la pratique, mais en dehors de cette définition minimale il est difficile de trouver des critères communs, la matière même composant le terrain étant plus ou moins fixe et plus ou moins délimitable : la paroi rocheuse possède une étendue aisément identifiable, mais ce n'est pas le cas de l'espace aérien qui s'offre à la parapentiste. Le lieu de la pratique touristique-sportive présente les mêmes ambiguïtés, et se trouve donc défini, plutôt que par la topographie, par les temporalités et circulations moyennes de ces pratiques. En me fondant sur mes enquêtes et sur l'analyse de la région de la Haute-Durance, je propose de considérer qu'un lieu touristique-sportif correspond à l'ensemble des espaces pertinents et atteignables, pour la pratique sportive, à l'échelle d'une journée, depuis le lieu d'ancrage du séjour qu'est l'hébergement. Dans les cas les plus courants rencontrés au cours de mes enquêtes, les lieux de pratique correspondent donc aux configurations suivantes : un ou plusieurs décollages de parapente, une ou plusieurs aires d'atterrissages atteignables sans prise d'altitude, un hébergement proche de l'atterrissage, et l'espace aérien proche de ces différents points; un ensemble de parois rocheuses à distance de marche, ou d'un court trajet en véhicule motorisé (le scooter est plébiscité sur l'île de Kalymnos), d'un hébergement; un bassin

hydrographique composé d'une vallée centrale et de plusieurs vallées perpendiculaires, offrant des sections navigables toutes accessibles en voiture, depuis un hébergement central, par des trajets ne dépassant pas de beaucoup une heure. Pour le kayak dans la Haute-Durance, les principaux pôles d'hébergement sont L'Argentière-la-Bessée et Guillestre qui, en plus de l'offre de services et commerces propres à leur statut de centralité urbaine, permettent de rayonner de manière efficace vers les rivières navigables. C'est à ce titre que je qualifie de *lieu* de la pratique touristique-sportive une région aussi vaste que le bassin versant de la Durance entre sa source et Embrun : les kayakistes qui viennent y naviguer envisagent ce vaste ensemble comme leur terrain de jeu pour la durée de leur séjour, et choisissent en général un hébergement central au sein de cette étendue. L'Ubaye a une position périphérique par rapport au lieu de pratique, mais peut parfois y être incluse.

Les infrastructures d'hébergement et de transport, on le voit, sont un paramètre essentiel de la définition du lieu de pratique ; mais les pratiquants font eux-mêmes des choix dans ce domaine qui dépendent de la façon dont ils souhaitent circonscrire le lieu. Ils peuvent chercher la centralité et la diversité des sites, comme dans le cas de la plupart des kayakistes dans la Haute-Durance ; ils peuvent au contraire chercher la proximité immédiate d'un site ou d'un ensemble de sites dans un périmètre restreint, quitte à s'éloigner des pôles de services et de commerces, comme dans le cas d'Ailefroide, où le camping se trouve à distance marchable d'un grand nombre de secteurs d'escalade. Le lieu de pratique est également défini par le temps qu'on peut envisager d'y passer, en fonction de son potentiel de pratique et de son intérêt subjectif : un site d'escalade sur lequel on trouve une dizaine de voies, dont seulement quelques-unes intéressantes pour son niveau et/ou selon des critères esthétiques, va rarement être le lieu de pratique principal d'un séjour d'escalade d'une semaine ; en revanche, une zone constituée d'un nombre important de tels petits sites, par exemple les alentours de L'Argentière-la-Bessée, peut constituer un tel lieu de pratique ; et une falaise comme Céüse, qui offre plusieurs centaines de voies bien distribuées dans un spectre de difficulté assez large (bien que nettement orienté vers le haut niveau), et dont une très grande partie sont considérées comme exceptionnellement belles, sera bien souvent le lieu unique du séjour d'escalade, au cours duquel les circulations seront réduites pour l'essentiel à la marche entre l'hébergement et la falaise, et éventuellement au ravitaillement en nourriture. Les espaces qui constituent des « destinations » (Mao, 2003, p. 87) pour le tourisme sportif ne correspondent donc ni aux délimitations et métriques spatiales du quotidien, ni aux terrains de la pratique sportive. Les lieux du tourisme sportif sont certes construits autour de l'action sportive, mais selon des modalités — mobilités, extensions, etc. — proprement touristiques. En outre, s'ils s'inscrivent bien souvent dans des espaces où une diversité de pratiques touristiques participent de l'organisation et du projet de territoire, les lieux du tourisme sportif peuvent établir des configurations spatiales propres à une activité sportive bien spécifique, comme on le verra ci-dessous.

Les modes de pratique itinérants, cependant, s'affranchissent de la définition du lieu présentée ci-dessus. Ce sont des pratiques de libre circulation au sein des terrains sportifs et entre les sites, sans ancrages autres que ceux nécessaires pour passer la nuit. C'est par exemple la pratique du « **marche et vol** », où les parapentistes traversent de vastes zones en combinant le vol et le déplacement à pied ; ou encore les longues descentes de rivière, s'étendant sur plusieurs jours. La pratique du bivouac, notamment, permet d'être indépendant des infrastructures d'hébergement et de transport. Plus couramment, le déplacement en véhicule habitable permet de se déplacer régulièrement et

en couvrant de grandes distances entre les sites de pratique. Enfin, même en étant dépendant des infrastructures d'hébergement, les pratiquantes peuvent choisir de ne pas se fixer au préalable de lieu d'ancrage, notamment pour pouvoir suivre les conditions météorologiques favorables — c'est le cas de nombreuses personnes interrogées dans le Verdon, qui avaient prévu à l'origine de grimper dans les Alpes du Nord. Dans tous les cas, il est possible de moduler sa pratique touristique-sportive entre ancrage et circulation, *a fortiori* dans de vastes régions présentant une grande concentration et une grande diversité de sites de pratique, telles que les Alpes. Mais ces pratiques, comme en témoignent mes enquêtes, restent très majoritairement planifiées et conduites sur le modèle de localisation décrit ci-dessus, avec le choix d'un hébergement de proximité et/ou de centralité, et avec des déplacements, souvent motorisés, entre l'hébergement et le ou les sites à l'échelle de la journée.

### 4.3.3 Des centralités hyperspécialisées

Même dans une région offrant une telle concentration de sites de sports de nature, on voit que dans le détail, à l'échelle locale, les sites de pratique sont bien distincts selon les sports. En outre, ces centralités sportives sont en partie indépendantes des centralités « généralistes » du territoire, avant tout les centralités urbaines. Certes, les Hautes-Alpes présentent un réseau urbain et villageois relativement dense, dimensionné notamment, en dehors des pôles urbains, pour une fréquentation touristique assez intense; certes les activités sportives ici étudiées bénéficient d'infrastructures en grande partie justifiées par le tourisme de sports d'hiver (en particulier dans la vallée de la Guisane, qui accueille le domaine de Serre-Chevalier, ou encore à Vallouise et Puy-Saint-Vincent); mais plusieurs sites importants ou hébergements centraux s'agent indépendamment des pôles urbains et des autres activités touristiques. L'exemple le plus frappant en est Cézise, où la quasi-totalité des grimpeuses et grimpeurs se concentrent dans les quelques hébergements au pied de la falaise, principalement dans le camping des Guérins, et où, malgré le statut international de la falaise, aucun service ou commerce, en dehors de ces hébergements, ne semble s'être développé en rapport avec cette fréquentation touristique, il est vrai très spécialisée. Le hameau d'Ailefroide est également très marqué par la présence de la population grimpeuse en été, avec un camping à proximité immédiate des sites d'escalade. Enfin, à L'Argentière-la-Bessée, l'activité kayak ne vient pas tant se greffer à la centralité urbaine qu'elle ne vient la recréer : l'installation du stade d'eau vive fait partie d'une stratégie volontariste de développement touristique de ce chef-lieu de canton durement touché par la crise de l'industrie (Bourdeau, 2009b), et le complexe formé par le stade, le camping et le centre de formation aux métiers de l'eau vive constitue une centralité secondaire sur la commune, à l'écart du centre-ville, entièrement dédiée à l'activité sportive.

L'existence d'une toponymie propre aux communautés de pratique sportive, ou d'une interprétation propre de la toponymie locale, est un autre élément qui témoigne du caractère spécialisé de ces centralités. Ces activités sportives, en créant des itinéraires ou des segmentations spatiales, identifient des portions de l'espace d'une manière qui ne fait sens que pour elles; et bien souvent, cela signifie nommer les portions ou itinéraires en question. On peut procéder par emprunt aux toponymes historiquement ancrés dans le territoire, mais qui souvent désignent des éléments différents du terrain, ou des périmètres bien plus larges que le site que l'on souhaite identifier. Les sports de nature recourent donc souvent à des toponymes micro-locaux,

en reprenant le nom d'un hameau, d'un relief, d'un sommet, d'un ruisseau, etc., autant de noms qui ne font bien souvent sens, en dehors de l'activité sportive, qu'à l'échelle d'une commune, voire dans un périmètre encore plus restreint. L'alternative est l'invention pure et simple d'un nom, empruntant au vocabulaire de description des terrains de pratique (voir partie 5.2), et souvent évocateur des formes spécifiques du terrain, usant souvent de la métaphore. De tels toponymes, en s'imposant au sein de la communauté, en constituent les références géographiques principales, souvent bien plus partagées que, par exemple, les noms de communes ou autres catégorisations territoriales administratives, qui servent le plus communément de références.

Les communautés du kayak et de l'escalade sont particulièrement inventives dans ce domaine, alors que le parapente, qui nécessite beaucoup moins de précision géographique en dehors des aires d'atterrissage et de décollage, se contente souvent de toponymes consacrés. En kayak, c'est surtout pour les sections, et plus précisément encore pour les rapides, que l'on invente des noms, évoquant la forme de rochers reconnaissables, les mouvements de l'eau, ou encore associant les points d'embarquement et de débarquement. Ainsi, une des sections les plus sportives et engagées du Guil porte pour les kayakistes le nom de « Combe Chauve », du nom du ravin où elle se trouve; un peu en amont, on parle de la section de l'« Ange Gardien »; entre les deux, on trouve les rapides dits de la « Triple Chute », en raison d'une succession rapide de trois seuils, et celui appelé « Millenium ». Sur l'Ubaye, une section est appelée « Gorge Royale », mais il semble à lire les topos français que cette désignation soit plutôt le fait de kayakistes étrangers<sup>23</sup>, et se rapporte simplement à la beauté de la gorge. Juste en amont de celle-ci, une section est nommée « Martinet-Lauzet », du nom des deux hameaux qu'elle relie. Le tout est ponctué de rapides appelés « le Rouleau de printemps », « le Labyrinthe », ou encore « le Sphinx », dont l'auteur d'un topo en ligne (« topolino1 ») dit la chose suivante : « *Quand on y arrive il n'y a pas d'erreur sur le nom du passage. Un énorme bloc est posé au milieu de la rivière tel le Sphinx égyptien* »<sup>24</sup>. Pour les sites d'escalade visibles sur la carte, on peut remarquer la « Rue des Masques » à proximité de Guillestre, dont le nom, ancré dans la mythologie locale<sup>25</sup>, évoque le canyon formé à cet endroit par le Guil, mais qui désigne plus précisément, pour l'activité escalade, une gorge sèche bien plus étroite sur une des rives du canyon principal. Dans le vallon du Fournel, qui débouche sur L'Argentière-la-Bessée, un site d'escalade équipé récemment est appelé « L'Atelier », apparemment sans référence à une quelconque toponymie locale, peut-être en référence au passé industriel du bourg proche. En escalade, ce sont surtout les itinéraires (grandes voies, voies d'une longueur ou même blocs) et les secteurs que l'on nomme librement, selon l'imagination des équipiers : à Ailefroide, un secteur de couenne est nommé « Fesse Bouc »; à Céüse, les noms de voies célèbres incluent « Biographie », « Monnaie de Singe », « Stairway to Heaven », et ceux des secteurs incluent « Berlin », « Demi-Lune » ou encore « Un pont sur l'infini ». Le choix de ces noms est souvent clairement thématique ou stylisé, allant du lubrique au poétique en passant par le politique, et renseigne sur le profil culturel et idéologique de ces acteurs essentiels de la communauté grimpeuse que sont les équipiers et ouvriers (Corneloup, 1999).

Ayant détaillé les procédés par lesquels les pratiques sportives identifient des lieux adéquats, les circonscrivent et les nomment pour mieux les habiter, je me tourne maintenant vers les individus pour comprendre leur interprétation subjective des

23. <https://www.eauxvives.org/fr/rivieres/voir/ubaye>

24. <https://www.eauxvives.org/fr/rivieres/voir/ubaye>

25. [paysguillestrin.fr](http://paysguillestrin.fr)

valeurs collectivement attribuées aux lieux.

#### 4.4 Valeurs symboliques des lieux de pratique

Cette partie rend donc compte des valeurs symboliques attribuées aux lieux par les pratiquants du tourisme sportif de nature. Elle s'appuie principalement sur mes entretiens ; sur les expressions, émotions, exclamations qui en ressortent lorsque les interrogées parlent de certains lieux, qui par récurrence apparaissent comme des hauts lieux indiscutables. Ces discours sur les valeurs symboliques apparaissent en particulier en réponse à ma question de l'entretien (voir partie 3.2.2.2) « Pourquoi êtes-vous venue ici? », et à la question suivante, qui dans bien des cas était largement anticipée par les réponses à la précédente, « Qu'appréciez-vous particulièrement dans ce lieu? ». De nombreuses réponses comportaient une dimension pragmatique, en soulignant l'adéquation du lieu à la pratique ou à certaines de ses modalités, ou la richesse de son potentiel. Mais la dimension symbolique était également très présente. Elle mobilisait différents ordres de valeurs, différents champs symboliques et lexicaux, différents niveaux d'interprétation.

D'abord, plusieurs interrogés mentionnent d'emblée la réputation du lieu, comme un attrait en soi mais aussi comme un signe de ses qualités exceptionnelles — et lorsque les interrogés l'expriment ainsi, c'est en général qu'ils considèrent une fois sur place que le lieu ne trahit pas sa réputation. Le terme de « mythe » ou « mythique » est mobilisé pour synthétiser l'idée de réputation comme pour insister sur les différentes composantes de cette réputation, ce qui explique qu'on le retrouve régulièrement dans les exemples qui vont suivre. Ainsi, c'est le premier adjectif qui vient à l'idée de Florent à propos du Verdon, dans lequel il inclut à la fois des émotions esthétiques fortes, l'ampleur du site, et le statut particulier du lieu qui en découle :

Je sais pas c'est mythique, tu vas pas le classer à d'autre sites... J'ai grimpé dans les Calanques, déjà [...] c'est magnifique, mais le Verdon c'est quelque chose de particulier. Quand tu lâches ta corde en haut d'un rappel, et que t'as 80 mètres de vide, il y a toujours quelque chose quoi, [...] tu dis ouaouh. [...] Je pense que tu peux passer une vie ici, tellement y a de choses à faire... Et puis la qualité du rocher. Je pense qu'il n'y a pas meilleur dans le monde, c'est pour ça qu'il y a tellement de grimpeurs qui viennent ici.

Plusieurs autres cordées utilisent également le terme de « mythe » à propos du Verdon, ou emploient d'autres expressions pour expliquer que c'est la célébrité du lieu qui en a fait l'attrait au premier abord. La réponse de Martin et Gabriel, toujours à la question « pourquoi êtes-vous venus? » est sans équivoque :

M : Oh ben le mythe, quoi.

G : Ouais c'est ça, oh putain, t'es pas allé au Verdon...

La réponse de Jakub également a pour lui la force de l'évidence : « *Parce que c'est super célèbre évidemment*<sup>26</sup> ! »

Parmi les expressions récurrentes qui traduisent l'importance historique et culturelle de certains lieux, on trouve une image religieuse, celle du haut lieu par excellence, le lieu de pèlerinage global : la « Mecque » (voir partie 2.2.1.3). Au cours de mes entretiens, pas moins de quatre parapentistes différents ont désigné Annecy comme la « Mecque du parapente » (Étienne, Jean-Pierre, Seb et Didier), un autre utilise l'expression pour Saint-André-les-Alpes ; deux kayakistes l'appliquent au bassin de la Haute-Durance pour le kayak de rivière (Jean-Marc et Valentin) ; Félicien l'emploie à

26. « Because it's very famous of course! »

propos de Fontainebleau pour le bloc, et Martin à propos du Yosemite (« *c'est notre Mecque absolue* »). Cependant, la métaphore religieuse n'est que peu approfondie, et lorsque les interrogés expliquent l'emploi de l'expression, ce n'est qu'en termes d'adéquation à la pratique, par la diversité et la multiplicité des sites, ou en mentionnant la portée internationale de l'attraction du lieu. Certains interrogés apportent un peu plus de matière à la réflexion sur l'importance culturelle des lieux, en expliquant les mécanismes médiatiques et sociaux de leur réputation. Marco et Virgile, ainsi que Gabriel et Martin, se réfèrent ainsi à « la vidéo de Patrick Edlinger, qui a frappé toute la génération de nos parents » (Virgile) en mettant le Verdon sous les feux de la rampe, y compris en dehors du monde de l'escalade. Le canyon du Verdon a conservé une place de choix dans les productions médiatiques à l'échelle internationale, comme le confirme Pirmin, Allemand et trop jeune pour avoir connu le pic de célébrité de ce lieu, les années 1980 :

On a beaucoup entendu parler du Verdon. Quand tu regardes des vidéos d'escalade, ou des vidéos de nature, tu finis par connaître le Verdon. Donc je suis sûr qu'il y a plein d'autres sites d'escalade dans le sud de la France, mais on ne les connaît pas<sup>27</sup> !

Un autre imaginaire fort attaché à certains lieux de pratique est celui du paradis. Il est évoqué par Bourdeau (2003, p. 32), qui l'illustre par les sites d'escalade de Thaïlande et par Kalymnos, correspondant aux archétypes touristiques de la plage tropicale et de l'île méditerranéenne, et l'associe aux thèmes de l'ailleurs idéalisé, à « *l'imaginaire de rupture par rapport à l'environnement extérieur à la bulle touristique-récréative* ». J'y ajoute le thème de l'abondance de potentialités sportives : c'est une notion récurrente de l'imaginaire du paradis chez mes interrogées, associée effectivement aux motifs touristiques génériques du soleil, de la mer et de la vie « facile ». Jérôme, Valentin et Geoffrey parlent ainsi du beau temps, du caractère « sauvage » et des facilités pour camper où l'on veut, qui se combinent à l'abondance d'eau vive navigable, pour décrire le « paradis » qu'offre à leurs yeux la Haute-Durance. Pour le kayakiste Antonin, l'image du paradis est celle qui s'est offerte à ses yeux de la Haute-Durance depuis le col du Galibier : « *C'est immense, c'est énorme, il y a des montagnes de partout, y a une immense vallée avec plein de petites vallées qui partent partout. C'est un paradis, quoi.* » Pour le grimpeur Paco, c'est aussi l'immensité et la diversité du terrain de jeu grimposable de Kalymnos qui caractérise le « paradis » : « *c'est un lieu tellement grand pour grimper [...]. Tu as des voies du 4 au 9b, et dans le même secteur tu as des 4 et des 7b. . .* »

Par contraste avec l'imaginaire du paradis, la symbolique des lieux de pratique se nourrit également des notions d'aventure, de difficulté, de danger et du sauvage. Ces caractéristiques sont attribuées à certains lieux comme à certains modes de pratique, et sont des sources de prestige, de capital symbolique, pour celles qui s'y engagent. Elles témoignent en effet d'un niveau élevé de pratique et d'une certaine acceptation du risque. La conversation entre Jérôme, Valentin et Geoffrey témoigne abondamment de l'importance de ces évaluations dans la sociabilité du kayak de rivière (voir également Kane et Tucker, 2004 ; Kane et Zink, 2004), et de la fascination mêlée d'effroi que suscitent certains lieux :

VG : Et qu'est-ce qui t'attire dans le fait de [voyager pour le kayak] ?  
G : Pour faire du gros! [...]  
J : Norvège c'est engagé.

27. « We've heard a lot about climbing in Verdon [...]. When you watch some climbing videos, and watch some nature videos, you get to know Verdon. So I think there are definitely a lot of other climbing spots in South of France but, we don't know them! »

G : C'est du volume, c'est gros, enfin c'est un peu mythique quoi...  
 J : C'est mythique mais c'est un peu comme ici en pire. [...] Tous les trucs de Norvège c'est surengagé, c'est des jours de marche et tout... Toi t'es chaud de faire ça, toi?  
 G : Ben ouais, grave. Ah ça doit être un putain de truc de ouf, quoi!  
 J : Ah ça peut être un putain de trip, par contre c'est surengagé, quoi, si tu veux faire du gros là-dedans... Moi j'ai eu plein d'histoires, d'échos de mecs, il leur arrive des trucs mon pauvre...  
 G : Ben je dis pas que je vais le faire l'an prochain hein, mais...  
 J : Mais parce que, c'est du gros en expé quoi. Mais énorme, c'est énorme.

Le « gros », le « volume », désignent les quantités et débits d'eau, qui sont bien souvent synonymes de difficulté ou de risque. Dans ces propos sur les rivières de Norvège (probablement quelques rivières bien spécifiques, qui constituent des références dans le monde du kayak, peut-être dans la région de Voss) transparaissent à la fois la peur, l'excitation et l'admiration. Les caractéristiques hydrographiques se combinent au caractère isolé des parcours pour définir un haut degré d'« engagement » : c'est à la fois le risque et l'implication, le parcours difficile, dangereux et dont il est malaisé de s'échapper. De telles conversations sont le creuset des mythes attachés aux lieux de pratique, en particulier aux lieux lointains ou réservés à l'élite : elles entretiennent des images, des valeurs, des symboles ; avec une force particulières dans les récits de ceux qui ont pratiqué ces lieux effrayants et/ou désirables. Les narrations faisant appel à ces valeurs de l'aventure et de l'engagement, ces « histoires » ou « échos » que mentionne Jérôme, ont l'étoffe du mythe, produisent des images marquantes, angoissantes, spectaculaires, qui se relaient abondamment, avec les inévitables déformations ou effets de style, au sein de la communauté de pratique.

### **Virginia et Pablo, deux parapentistes loin de la maison, mais au centre de leur monde**

Ce couple de parapentistes uruguayens rencontré à Annecy incarne de manière particulièrement forte l'importance du statut culturel et symbolique de certains lieux de la pratique touristique-sportive. Pour lui et elle, passionnées de vol libre dans un pays où le sport est peu développé, venir voler à Annecy relève véritablement de la réalisation d'un rêve et de la rencontre avec un mythe. Leur exemple me permet de synthétiser une grande partie des dimensions, exposées ci-dessus, de la construction symbolique des lieux au sein des communautés de pratique : le fonctionnement du rayonnement et de la réputation, l'attribution de valeurs culturelles, historiques et affectives, les imaginaires du paradis, du lieu parfait, du haut lieu.

En répondant à ma question (section 3.2.2.2) « qu'est-ce que vous recherchez dans vos voyages pour le sport? », avant même les questions spécifiques au lieu donc, Pablo entreprend d'expliquer leur mobilité par l'histoire du parapente et l'attrait pour les lieux où le sport est le plus développé :

Pour moi c'est comme aller aux racines du parapente. C'est ici en Europe que le parapente est né, en France, en Suisse, en Italie. Et c'est vraiment intéressant pour moi de venir dans ces endroits, de voir le niveau des gens, les lieux que vous avez, l'organisation que vous avez autour du monde du parapente. Le décollage, les atterrissages, tout fonctionne parfaitement, est en ordre, c'est vraiment agréable d'être ici<sup>28</sup>.

28. « For me it's like going to the roots of paragliding. It's like, where paragliding was born, here in Europe, France, Switzerland, Italy. And it's very interesting for me, to come to these places, and see the level of the people, the places you have, the organization you have around the paragliding world. The take-off, the landings, everything is working perfectly, in order, it's very nice to be here. »



(a) Virginia (source, sujet). Commentaire de l'intéressée : « Moi au décollage de Planfait à Annecy. Premier jour dans le coin, très heureuse d'être là et prête à voler! » (« Me standing in the Planfait take off, Annecy. First day in the area, very happy to be there and ready to fly! »)



(b) Virginia (source). Commentaire de l'intéressée : « Pablo [son conjoint] super heureux de voir le décollage de St-Hilaire-du-Touvet. Notre premier spot de parapente européen visité » (« Pablo [her boyfriend] extremely happy to see the take off in St Hilaire du touvet. Our first European paragliding spot visited. »).

**FIGURE 4.6** – Photos et commentaires de Virginia

Pour Pablo donc, l'attrait d'Annecy est lié à la profondeur historique de l'activité parapente, et au développement qui en résulte, à la qualité des infrastructures, au confort de pratique. Il faut dire que Pablo est un professionnel du vol, propriétaire d'une école d'aviation et moniteur de parapente en Uruguay, et que Virginia et lui souhaitent développer une activité commerciale d'organisation de voyages de parapente. L'organisation annécienne est donc aussi pour elle et lui un modèle de fonctionnement et de bonnes pratiques. Mais la suite montre clairement que la dimension affective est un ancrage important de la pratique de ce couple, pour Pablo en particulier. Plus loin dans l'entretien en effet, à la question portant spécifiquement sur le lieu, « pourquoi êtes-vous venus ici ? », Pablo puis Virginia répondent ainsi :

P : Parce que je pense que j'en ai rêvé toute ma vie, depuis que j'ai commencé à voler, c'était vraiment Disneyland pour moi. Le paradis du vol libre, et du parapente, c'est ici.

V : Il a commencé à voler très jeune. Et ça a été son rêve, toute sa vie. Il a toujours, parce qu'on regardait les vidéos sur YouTube, ou les films, ou les documentaires, sur tous ces endroits, comment le parapente a été inventé, c'était un rêve depuis au moins 10 ou 15 ans, et hier c'était son premier vol, et c'était tttttellement fort ! Tu vois, les pleurs de joie...

P : Oui.

V : C'est ça que ça veut dire pour nous<sup>29</sup> !

Ces propos nous donnent un aperçu intime de ce que signifie un haut lieu pour les individus, et des processus de diffusion et d'entretien des valeurs symboliques au sein d'une communauté. Pablo relate une passion de longue date, qu'il a alimentée par ses pratiques de vol, mais qu'il a également nourrie par l'information et par le rêve. Pour exprimer la force des émotions que provoquent chez lui la pratique d'un lieu qu'il conçoit comme le meilleur possible pour l'expression de cette passion, il doit recourir aux emblèmes géographiques de l'aboutissement, du bonheur sans entrave et du plaisir pur : le paradis, et Disneyland.

Une source importante de ce bonheur, pour Pablo et Virginia, est le sentiment d'être les bienvenues, d'être accueillies dans un lieu organisé pour leur pratique. Le sentiment de reconnaissance est particulièrement important pour elle et lui qui se sentent peu reconnus et isolés dans leur pratique en Uruguay. Ce sentiment d'aisance est lié au confort de la pratique dû à cette organisation, mais surtout à la simple présence, en nombre, de la communauté du parapente ; et au sentiment d'appartenance, de camaraderie et de connivence que cela leur procure. C'est là une autre partie de leur réponse à la question « pourquoi voyagez-vous pour le parapente ? » :

V : La communauté du parapente est toujours tellement sympa, tellement chaleureuse, c'est un beau moyen de partir et de rencontrer des gens et de se faire des amis, et tu partages la même passion.

P : Et les gens te font te sentir à la maison immédiatement.

V : Oui ! Tu trouves ta petite famille où que tu ailles, et puis tu as l'opportunité de pratiquer le sport dans différents environnements...<sup>30</sup>

---

29. « P : Because I think I dreamt it for my whole life, since I start flying, it was like, Disneyland for me. Like the paradise of free flight, and paragliding, it's here.

V : He started flying very young. And this is his dream, from his whole life. He always, because we watched the videos in YouTube, or movies, or documentaries, about all these places, how paragliding was invented, and, and it was just a dream, for him, it was a dream for at least 10 or 15 years, and yesterday it was his first flight, and it was sooooo powerful ! You know, crying of happiness...

P : Yeah.

V : This is what this means to us ! »

30. « V : the paragliding community is always so friendly, so kind, it's a beautiful way to go and meet people and make friends and, you share the same passion.

P : And they make you like, feel at home instantly.

Pour Virginia et Pablo donc, venir voler en Europe, et à Annecy en particulier, ne semble pas relever de l'aventure lointaine et exotique ; il s'agit là plutôt de la pratique d'un lieu tant imaginé, tant anticipé, et si accueillant, qu'il semble familier. Avec, toutefois, l'excitation intacte de l'exceptionnel, et les émotions intenses de l'aboutissement d'un rêve. Virginia l'illustre également par les photographies qu'elle m'a envoyées, et commentées (figure 4.6). Pablo et elle ont tenu à capturer ces moments forts que sont les premières fois de leur voyage européen de parapente, ces moments où leur rapport au lieu est passé de l'idéal au réel.

## 4.5 Les lieux où la communauté prend vie

Le bonheur de Virginia et Pablo de trouver à Annecy la « famille » du parapente rappelle ce fait fondamental de la construction collective des lieux de la pratique touristico-sportive : ces lieux sont ceux de la coprésence, de l'existence physique de la communauté de pratiques. Ces lieux « vivent » avant tout par la matérialisation du collectif résultant de la présence simultanée d'un certain nombre de pratiquantes ; par les liens interpersonnels qui s'y créent et s'y entretiennent ; et par l'appropriation matérielle, notamment infrastructurelle, de certaines portions d'espace par la communauté.

### 4.5.1 Un important facteur d'attraction : l'entre-soi et le contact facile

De très nombreuses interrogées mentionnent la sociabilité comme un élément essentiel, voire indispensable, de leur appréciation de la pratique touristico-sportive à l'exemple de Pierre, pour qui « *des beaux vols sans des bonnes rigolades le soir, pfff, ça perd la moitié de son intérêt, voire plus* », ou de Stephen, pour qui « *le vol est aussi important que les amitiés qui se créent au fil du voyage*<sup>31</sup> ». Cela s'applique bien sûr aux personnes avec qui l'on part ; mais cela s'applique également aux personnes que l'on rencontre sur place. La concentration spatiale des pratiquants devient donc, en soi, une caractéristique fortement valorisée des lieux de pratique.

Cette concentration permet par exemple aux voyageurs seuls d'être certains de trouver des partenaires de pratique, comme l'expliquent Henrik qui est venu seul à Kalymnos dans cette optique, ou Victorien à propos de la Haute-Durance. Et plus généralement, les interrogées apprécient grandement la facilité du contact dans les lieux de pratique : il est facile de reconnaître ses pairs dans ces endroits où l'on sait qu'on va les trouver, facile de les aborder, et facile de partager ses expériences. C'est ce que Micaela et Théo expriment à propos des lieux de l'escalade, et du Verdon en particulier :

ici tu vas d'un groupe de gens à l'autre, enfin tu repères les grimpeurs direct, à leur gueule, et tu vas aller leur parler, et bon ça va bien se passer, tu vas boire des canons avec eux, quoi. Alors que, sur la Côte d'Azur, à la plage, si tu commences à aborder les gens ça va pas être pareil, en ville ça va pas être pareil.

La facilité du contact s'évalue donc par comparaison avec le contexte urbain, les autres formes et lieux de tourisme, voire par comparaison avec les autres sites de la pratique sportive, à l'exemple de Didier pour qui l'atmosphère est particulièrement détendue

V : Yes! You find your little family to every place you go, and, also you get the chance to practice in different environments. . . »

31. « The flying is just as important as the friendships that you make along the way. »

à Saint-André-les-Alpes : « *Moi, ce que j'aime ici, c'est les gens. C'est la mentalité. Les gens viennent te parler... tu les connais pas... En principe tous les sites de parapente c'est un peu pareil, mais ici c'est vraiment... plus détendu que dans le 06.* » Les interrogées reconnaissent bien souvent, comme le font Martine et Michel, que c'est par le partage de la « *même activité* » qu'on « *parle et qu'on commence à se connaître* », mais aussi par le côtoiement répété : « *on est là pour trois semaines, on rencontre les mêmes gens, 2, 3, 4 fois, sur les rochers différents, et 2 fois, 4 fois au restaurant, donc c'est une sorte de communauté* ». Cette sociabilité se fait particulièrement forte quand se créent des communautés d'habitues du lieu, pour qui cette sociabilité devient parfois un élément primordial d'ancrage et d'attachement. C'est le cas de Maurice, qui pratique le parapente depuis deux ans, toujours à Saint-André-les-Alpes où il a débuté, et où il « *essaie de venir trois fois par an* », pour des séjours de deux semaines à chaque fois. Il fait partie d'un petit groupe de pilotes très présents à la buvette de l'atterrissage, principal lieu de rencontre et de rendez-vous de Saint-André-les-Alpes, ce qui semble être une raison essentielle de son attachement au site :

Maintenant, comme je viens régulièrement, je me suis fait des amis, donc plutôt que d'aller, être anonyme dans un site, je trouve ça sympa de venir là, et puis... Après le parapente y a une vie, le soir on va manger chez l'un ou chez l'autre, on va au Clair-Lo, des choses comme ça. C'est plus sympa que d'être tout seul dans son véhicule le soir.

#### **4.5.2 L'appropriation matérielle et symbolique**

C'est Francis qui exprime de la manière la plus forte la place centrale du sentiment d'appartenance à une communauté dans l'appréciation des lieux de pratique. Lorsque lui pose la question de l'apport spécifique du parapente au voyage, il répond en effet :

La mobilité par rapport au parapente, à mon avis, c'est la conscience de faire partie d'une secte. C'est à mon avis ce que je vis quand je découvre un déco. Me dire je fais partie de cette famille-là. [...] T'as l'impression d'avoir le droit d'être là parce que tu fais partie de cette famille. C'est comme si ce déco était aussi à toi, et que t'avais une espèce de droit, par exemple si tu mets ta tente sur un déco, si t'es parapentiste, à mon avis personne ne viendra te faire chier, tu vois.

Pour Francis, les lieux du parapente sont d'emblée des espaces où sa présence lui semble légitime, même lorsqu'il les pratique pour la première fois. L'aire de décollage est un espace générique qu'il s'est approprié par sa pratique du parapente, et qui le renvoie à son appartenance à une communauté. L'appropriation symbolique de ces lieux ne se limite pas toujours à une « impression » individuelle : elle peut parfois aller jusqu'à des procédés de « territorialisation », par l'établissement de codes de conduite ou de règles tacites qui peuvent confiner à l'exclusion, comme le montre Léséleuc (2004) dans son analyse de la communauté de grimpeurs formée autour de la falaise de Claret. L'appropriation symbolique fait en tout cas des lieux de pratique des « *espaces sur-investis et sur-signifiés* » (Cailly, 2006) ; des espaces dont la pratique se pare d'une forte charge affective et d'un système de valeurs partagées.

L'appropriation des lieux passe aussi par l'installation de la communauté et éventuellement par l'aménagement des terrains de pratique. Ce sont les ancrages concrets, durables, visibles, des communautés de pratique : les équipements de la falaise ou des aires de décollage, mais aussi les infrastructures de transport, les sentiers, les signalisations qui marquent la portion d'espace comme un terrain de pratique ; et les infrastructures d'hébergement, les services et commerces qui témoignent dans certains cas de la présence importante d'une communauté de pratique spécifique. Dans les cas

où cette présence est dominante, elle peut s'afficher très distinctement dans le paysage local, comme à Kalymnos où certains commerces et restaurants de la localité de Mas-souri ciblent directement les grimpeuses par leurs enseignes ou affichages temporaires, ou à La Palud-sur-Verdon où un des bars-restaurants du centre du village fait figurer sur son enseigne une grimpeuse et un grimpeur en action. Mais bien souvent, il n'est pas besoin de la viser aussi ostensiblement pour accueillir en nombre une communauté de pratique. La proximité des sites de pratique suffit dans bien des cas à définir une fréquentation très concentrée des pratiquantes, *a fortiori* dans les lieux qui ne connaissent pas ou peu de développement touristique en dehors de l'activité sportive de nature. C'est ainsi que le camping de L'Argentière-la-Bessée apparaît essentiellement occupé par les kayakistes, et celui de La Palud-sur-Verdon essentiellement par la communauté grimpeuse; comme le dit Florent, ce dernier village est un lieu qui « *bouge, qui vit grimpe* ».

On l'a vu avec Virginia et Pablo, le degré d'organisation et d'aménagement autour de la pratique sportive peut jouer un rôle important dans l'appréciation du lieu, en le rendant plus ou moins confortable pour la pratique et accueillant. Ce sont en particulier certains parapentistes et certains grimpeurs qui insistent sur la qualité des infrastructures et des équipements comme critère essentiel de leur appréciation du lieu. Pour les parapentistes, il s'agit essentiellement de la facilité d'accès aux décollages et atterrissages, qui dépend de l'efficacité du système de navette ou du stop. Pour l'escalade, c'est surtout le caractère sécurisant de l'équipement des falaises, c'est-à-dire principalement l'espacement réduit entre les points de protection et leur solidité, qui est recherché par certaines personnes. C'est notamment l'âge qui, selon plusieurs interrogés, a nettement réduit leur tolérance au risque, à l'instar d'Alain :

Aujourd'hui je vais dans des endroits que j'espère être hyper bien équipés, tranquilles, [...] si j'ai pas un clou tous les 2-3 mètres, je me casse, c'est vite vu hein, c'est pas comme dans le temps, le fait d'avoir les genoux qui tremblotent 10 mètres au dessus d'un petit coin, à la limite tu trouves ça marrant quand t'as 20 ans, mais moins quand t'en as 65, tu vois.

Ce critère, en escalade, est déterminant dans la construction symbolique différenciée des lieux : en fonction du style plus ou moins « engagé » de l'équipement, c'est-à-dire principalement en fonction de la longueur de la chute potentielle, le site se verra plutôt associé à des qualités d'acceptation du risque, de courage physique voire d'authenticité, ou plutôt à un statut de destination plaisir, accueillante et confortable. La distinction est assez claire, dans les discours des interrogés, entre Kalymnos et le Verdon de ce point de vue; Michel et Martine font la comparaison directe des deux lieux :

Ml : Par contre, l'équipement [ici au Verdon] est un peu épars, par rapport aux autres!  
Mn : Ça fait, 30 ans, 40 ans, 50 ans qu'on grimpe ici, et les normes ont changé. Les voies nouvelles qu'on fait, par exemple à Kalymnos, c'est plus rassurant qu'ici.

Pour ce couple de retraités, le Verdon avait de longue date une aura particulière liée à son histoire dans le développement du haut niveau : « *le Verdon, c'était pour les stars* », « *quand on était jeunes on se disait toujours, le Verdon c'est trop difficile pour nous* ». Les configurations matérielles et les constructions symboliques se combinent donc pour caractériser des lieux, et susciter au sein même des communautés de pratique des aspirations différentes, et attirer en conséquence des publics différents.

#### 4.5.3 Contact entre pairs et conceptions des lieux

Le côtoiement des autres pratiquantes est un contexte privilégié pour le partage et la circulation des conceptions partagées, en particulier les conceptions des lieux.

L'entre-soi tant apprécié se fonde en effet sur la pratique partagée, et les lieux de cette pratique, proches ou lointains, figurent en bonne place dans les conversations. En outre, le bouche-à-oreille est présenté comme une source particulièrement appréciable d'information sur les lieux de pratique et d'inspiration pour de futures mobilités. Maïke, en particulier, affirme préférer nettement la « *Mundpropaganda*<sup>32</sup> » aux médias professionnels pour s'informer sur les lieux d'escalade : « *Je préfère discuter des choses. [...] Ah cool, il y a un autre site ici, et puis on regarde la carte ensemble... C'est mieux pour moi, ça marche mieux qu'un magazine où ils ont probablement payé cher pour y mettre tel article*<sup>33</sup>. » Les personnes qui affirment leur intérêt pour ce type de conversations ne le font pas uniquement pour des objectifs de fidélité de l'information, mais aussi pour le caractère vivant, humain, direct, de ce mode de communication des conceptions.

Les relations interpersonnelles et la narration des expériences sont un facteur important de la diffusion et de l'entretien de la réputation des lieux. Elles en confirment l'intérêt, et véhiculent des valeurs associées, parfois à grand renfort de superlatifs. Le rôle de la communication interpersonnelle n'est en cela pas fondamentalement différent de celui des médias professionnels, exposé ci-dessus; mais la circulation des conceptions entre les pairs leur donne une qualité plus directe, plus proche de l'expérience (voir la partie 5.3). À ce titre, les médias sociaux peuvent être considérés comme une extension médiatique de la communication de l'expérience personnelle, et une forme intermédiaire entre l'échange en face-à-face et les médias professionnels, traduisant une multitude de conceptions individuelles d'une multitude d'acteurs différentes, plutôt qu'un discours contrôlé par un acteur central. La mise en scène et le spectacle, en particulier autour de la présentation de soi, sont certes des dimensions essentielles des médias sociaux; mais en termes de hiérarchisation et de sélection des lieux, en termes de transmission de valeurs et d'esthétiques sur ces lieux, les médias sociaux apparaissent plus proches du témoignage que de la prescription. Leur valeur spécifique tient donc à cette apparente proximité de l'expérience, bien que les sélections et hiérarchies produites soient, très probablement, largement en correspondance avec celles des médias professionnels. En guise d'illustration, le suivi sur les réseaux sociaux d'un certain nombre des personnes que j'ai interrogées pour ce travail a contribué à confirmer l'importance symbolique et touristique de certains lieux de pratique parmi ceux qui ressortent des diverses cartes de l'espace transnational (figures 4.2, 4.3, 4.4). Ultérieurement aux entretiens avec les personnes concernées, j'ai ainsi pu voir sur Instagram que Yelena s'était rendue pour grimper à Finale Ligure, au Frankenjura, à Céüse, autant de lieux qu'elle n'avait jamais pratiqués au moment de l'entretien à Kalymnos, qui était son premier voyage en dehors des États-Unis pour l'escalade; j'ai pu suivre les déplacements d'Helga, dans son van habitable, à Arco, à Fontainebleau, à Siurana, Albarracin, Oliana, Leonidio ou encore Ailefroide; ceux de Florent à Finale Ligure, à Ailefroide ou à Céüse (où il a pu côtoyer Yelena, qui s'y trouvait à la même période); ou encore ceux d'Osip à la dune du Pilat, à Ölüdeniz ou au Yosemite. Constaté ainsi la pratique de certains lieux par des personnes que l'on a rencontrées, et avec qui on a eu des interactions sociales signifiantes, est aujourd'hui un des mécanismes fondamentaux de l'entretien de la réputation des lieux de pratique.

32. Littéralement, « propagande de bouche ».

33. « I like the, talking about things better. [...] Oh cool, so there's a different spot here, and now we look at the map together. ... It's better for me, works more than a magazine where they probably had paid a lot of money to put this article down. »

#### 4.5.4 Espaces partagés, émotions partagées

Je m'appuie ici à la fois sur ma méthode des clichés-situations (voir partie 6.2) et sur mes entretiens pour montrer, à travers les discours verbaux et iconographiques des interrogées, l'importance émotionnelle du collectif et de la relation interpersonnelle dans ces pratiques touristico-sportives de nature. De nombreux interrogés soulignent en effet la force particulière des liens qui se créent dans ces pratiques; et la force particulière des émotions de la pratique lorsqu'elles sont partagées.

L'insistance sur le caractère central du lien social dans la pratique touristico-sportive de nature est particulièrement fréquente chez les kayakistes. Lorsque je demande à un groupe de kayakistes britanniques ce qu'elles apprécient spécifiquement dans les voyages pour le kayak, j'obtiens la réponses suivante :

M : La camaraderie. Oui, c'est vraiment ça.

W : Oui, je pense que ça a beaucoup à voir avec le fait que, bien sûr dans n'importe quel sport d'eau il y a un peu de danger, donc on aura tendance à veiller les unes sur les autres. [...]

A : On confie nos vies les uns aux autres, littéralement<sup>34</sup>.

La force du lien tient là à la gestion collective d'un risque toujours présent, à la conscience de dépendre de ses partenaires pour la sécurité. Sans évoquer la dimension du danger, Javier explique, à propos de l'escalade, que le simple fait de pratiquer les mêmes activités dans les mêmes lieux crée une connexion très significative :

Tu as une connexion très forte avec ton ami quand tu grimpes [...], il y a une connexion, c'est plus fort que, tu vois ton ami et tu fais ça, grimper, parce que tu te connectes plus, il y a plus d'affinité entre nous, [...] grimper ça veut dire plus de, un genre de connexion, une manière de profiter des mêmes situations, des paysages, et c'est toujours mieux quand tu profites de quelque chose avec quelqu'un, ta copine ou tes amies, que quand tu es tout seul<sup>35</sup>.

Les explications de Javier ne suffisent pas à saisir ce qui rend selon lui le lien plus fort dans la pratique de l'escalade que dans d'autres activités partagées; mais il semble que ce soit lié en particulier au partage des spatialités de la pratique (les « mêmes situations et paysages »). Coilin, à travers les photographies qu'il m'a envoyées (figure 4.7) et leur commentaire, donne quelques éléments complémentaires :

Faire du kayak dans un autre pays, avec du beau temps, des paysages incroyables et surtout avec tes amis. Tous les voyages que je fais sont avec des amis, et dans des grands groupes et une ambiance sociale normale le niveau d'amitié et de proximité entre les personnes varient au sein de ce groupe. Le kayak, et en particulier les voyages de kayak, sont une exception à ça. Tous ces voyages créent un niveau de proximité, d'amitié et de confiance qui est uniforme dans le groupe. Et dans cette ambiance géniale qui est créée on peut vraiment se détendre, oublier le stress et les soucis dans nos vies et simplement être heureux dans le moment. Les images que je joins expriment cette déconnexion avec le monde extérieur

34. « M : Camaraderie. Yeah, definitely.

W : Yeah, I think, that has a lot to do with, obviously, water sports of any kind is, has got a bit of danger to it, so we'll tend to look out for each other, and look after each other. [...]

A : We trust each other, literally with our lives. »

35. « You have a really strong connection with your friend when you're climbing [...], there's a connection, this is a stronger, to see your friend and do that, climbing, because you connect more, you have more affinity between us, [...] climbing means more, means some kind of connection, some kind of enjoying the same situations, the landscapes, and always is better when you enjoy something with someone, with your girlfriend or with your friends, than if you are alone. »



(a) Coilin (source, sujet)



(b) Coilin (source, sujet)

**FIGURE 4.7** – Coilin et son groupe d'amis au cours d'un voyage de kayak.

et donnent à voir le bonheur brut et la relaxation que chacun éprouve dans ce genre de voyage<sup>36</sup>.

Coilin fournit des éléments génériques d'appréciation des lieux du tourisme de kayak : être à l'étranger, le beau temps, les paysages magnifiques. Les photographies choisies ne manquent pas de faire figurer ces éléments. Mais c'est surtout le contexte du groupe sur lequel il insiste. La forte cohésion qu'il décrit s'inscrit dans la rupture avec le quotidien, dans la création d'une bulle préservée (la « déconnexion avec le monde extérieur »), qui tient à la fois à la singularité du terrain de pratique, la rivière, que les photographies soulignent lorsqu'elles sont prises, comme ici, depuis le lit même du cours d'eau, et au contexte de la mobilité touristique internationale. Pour Coilin, c'est le partage de ces spatialités d'exception avec un groupe d'amis qui réunit les ingrédients essentiels d'un bonheur sans fard, un bonheur « brut ».

Les photographies envoyées par Coilin relèvent à la fois du cliché-situation de rivière (voir partie 6.2.1) et d'un cliché-situation que j'appellerai ici « de camaraderie sportive ». Les éléments centraux en sont la représentation du lien de sociabilité qui unit les pratiquants, au sein même de l'action ou de la situation sportive, ce qui implique la plupart du temps une logistique de capture d'images spécifique au milieu sportif, comme pour les clichés-situations de rivière, de vol et de paroi (parties 6.2.1 à 6.2.3). C'est un type de cliché qui passe bien souvent par la pose collective, et par l'expression corporelle de la connivence et/ou de la joie ; la photographie 4.7a en est un exemple typique. J'en présente dans la suite une déclinaison dans le contexte de l'escalade : le cliché-situation de cordée.

Le corpus photographique et discursif constitué par les envois respectifs de Martin et Gabriel témoigne de la force de cette relation de sociabilité typique de l'escalade, la relation de cordée, dans le façonnement des imaginaires, des iconographies, des valeurs symboliques et émotionnelles des lieux. Il présente en effet des images similaires

36. « Kayaking in another country in beautiful weather, amazing scenery and above all with your friends. All of the trips that I go on are with friends and with big groups in a normal social atmosphere the level of friendship and how close everyone is to each other varies within the group. Kayaking and specifically kayaking trips is an exception to this. All of these trips bring a level of closeness, friendship and trust that is uniform throughout the entire group. And with this amazing atmosphere created in these trips people can truly relax, forget about stresses and worries that are in their lives and just be happy in the moment. The pictures I attach express this disconnect with the outside world and display the raw happiness and relaxation that everyone has when you go on this kind of trip. »



(a) Martin (source)



(b) Gabriel (source)

**FIGURE 4.8** – Fishers Tower, Utah



(a) Martin (source, sujet)



(b) Gabriel (source, sujet)

**FIGURE 4.9** – Aiguille Dibona, Isère



(a) Martin (source, sujet)



(b) Gabriel (source, sujet)

**FIGURE 4.10** – Mont Aiguille, Isère



(a) Martin (source)



(b) Gabriel (source)

**FIGURE 4.11** – Un même paysage pour deux photographies, à deux saisons différentes, de deux compagnons de cordée

envoyées séparément par chacun des deux hommes, mais surtout des images qui font figurer en bonne place la relation en question. Chez Martin et Gabriel, la relation de cordée se double d'une relation amicale forte et de longue date : le premier est désigné par le second comme « *le partenaire de toutes [s]es aventures* ». C'est à deux qu'ils ont fait l'essentiel de leurs voyages d'escalade, il n'est donc pas étonnant que les photos d'ascensions qu'ils m'ont envoyées, chacun de leur côté, se recoupent largement (voir figures 4.8 à 4.10) ; mais le fait est que leurs images préférées sont en grande partie celles d'expériences communes. Ces clichés reprennent plusieurs des motifs-types présentés dans la partie 6.2.3. Les grimpeurs y apparaissent sinon en paroi ou au sommet des falaises gravies, du moins à proximité suffisante de l'itinéraire d'ascension pour que la face rocheuse ou le dénivelé soit visible sur l'image. L'image 4.9a est ainsi prise sur le chemin d'approche de l'aiguille Dibona, bien visible en arrière-plan. Les clichés des sommets de la Dibona et du mont Aiguille donnent certes à voir un paysage spectaculaire, et des grimpeurs dont l'équipement bien visible témoigne de la proximité spatiale et temporelle de l'action sportive, mais également la joie partagée de l'accomplissement et la complicité de la cordée. Les deux photographies du sommet de la voie Ancient Art, sur la Fishers Tower dans l'Utah, illustrent bien une variation fréquente de l'évocation, par la photographie d'escalade, du risque et du vertige : il s'agit de la capture de ces « équilibres périlleux » qui caractérisent la progression en escalade, mais peuvent aussi être mis en scène, comme dans cet exemple. Grimper la tête à l'envers ou presque, se redresser sur un étroit piton rocheux, se balancer au bout d'une corde, se tenir en adhérence sur la pointe des pieds : autant de postures qui suggèrent la proximité de la chute, du basculement, et qui alimentent le caractère vertigineux des images d'escalade.

Les photographies de Martin et Gabriel comportent, presque invariablement, l'un des deux hommes, et souvent les deux. Le contexte de la cordée est donc inséparable de ces images, et sa visibilité témoigne de l'importance de cette relation dans les souvenirs des deux amis. Leurs souvenirs sont communs, mais ce sont aussi les émotions associées qui sont exprimées de manière étonnamment similaire. Les deux hommes m'ont ainsi envoyé deux clichés presque identiques, représentant chacun un coucher de soleil au sommet d'une voie du Verdon (les falaises ne sont pas les mêmes, mais ne sont distantes que de quelques centaines de mètres), donnant sur le lac de Sainte-Croix, à deux moments différents de l'année : un 10 juillet pour celle de Gabriel, un 21 décembre pour celle de Martin. Mais les commentaires associés à ces deux images soulignent la même appréciation paysagère, celle du coucher de soleil, et la même émotion, une sensation de solitude, un isolement partagé à deux :

Martin : Sensation douce de solitude lors du plus beau solstice d'hiver du monde!!! [...] Avec la certitude que quelque 30 mètres plus bas c'est ce même sentiment d'isolement et de plénitude que l'on partage.

Gabriel : Martin [...] et moi sommes seuls dans les gorges du Verdon au sommet d'une grande voie avec un coucher de soleil fantastique.

Pour Gabriel et Martin, l'intense relation au lieu qui caractérise ces deux moments différents est ici intimement liée à leur relation amicale et de cordée. C'est le bonheur de partager un moment et un espace de beauté avec un proche, dont on sait qu'il en partage les ressorts esthétiques et émotionnels.

## 4.6 Discussion : dispersions et convergences

### 4.6.1 Centralités touristiques et mondialisations affinitaires

Je souhaite ici montrer, en m'appuyant principalement sur un article de M. Stock (2017), la pertinence du concept de centralité pour les lieux touristiques, et les particularités des centralités du tourisme sportif de nature en tant que tourisme très spécialisé, « de niche ».

La notion de centralité est relativement courante dans la théorie urbaine où elle désigne la plus ou moins grande capacité d'attraction des lieux, dans lesquels il faut se déplacer pour consommer un bien ou pratiquer une activité, qui concentrent donc ainsi les présences et les réalités sociales, et qui de ce fait acquièrent une importance relative par rapport aux autres lieux; le réseau urbain est la principale instance de centralité pour les sociétés humaines (Stock, 2017; Christaller, 1933, cité par Stock; Dematteis, 2013). Mais il existe aussi des logiques de centralité pour des domaines spécifiques de la vie sociale, et le propos principal du texte de Stock (2017) est de montrer comment la notion peut s'appliquer, en particulier, au tourisme. Une propriété des centralités, c'est d'attirer plus ou moins de monde, depuis de plus ou moins grandes distances, en fonction de l'importance relative du lieu. Les centralités touristiques majeures sont celles qui, en raison de la concentration d'un certain nombre de capitaux, notamment de réputation, attirent les fréquentations les plus importantes et d'origines les plus diverses (Clivaz, Nahrath et Stock, 2011), d'échelle globale pour certaines d'entre elles, ce que la théorie classique des lieux centraux, qui les rapportent à des aires régionales, n'envisage pas (Christaller, 1933, cité dans Stock). Le déploiement de ces centralités dessine ce que j'ai appelé, pour les pratiques touristico-sportives, les espaces transnationaux de pratique. Le relevé des mobilités déclarées par mon échantillon d'interrogées donnait un aperçu du rayonnement global de certains de ces lieux, ce que certains propos venaient confirmer, à l'instar de Martin qui disait que le Yosemite était « *pour [eux] le centre de l'univers* », ou de Jean-Louis disant de Chamonix que « *la Terre entière [y] vient* », et qu'à Saint-André-les-Alpes c'est « *toute l'Europe, t'as des Allemands, t'as des Suisses, t'as des Anglais, t'as des Américains, t'as des Russes* ».

Les centralités du tourisme spécialisé sont une des illustrations les plus évidentes de la pertinence du concept de « centralité touristique » que propose Stock (2017, p. 15). Une telle notion lui permet de s'affranchir du modèle structuraliste des lieux centraux urbains pour passer à « *une analyse de la différenciation des manières d'habiter de différents types d'habitants* » (ibid., p. 15). Ainsi, les lieux touristiques sont centraux « *dans la mesure où il[s] [sont] habité[s] par des touristes* », et même dans les cas de tourisme spécialisé par une certaine catégorie de touristes. La centralité correspond alors à un mode d'habiter spécifique au tourisme, et également spécifique, dans mon cas d'étude, à une activité sportive de nature. Le mode d'habiter touristique est fondé avant tout sur le déplacement loin de chez soi pour plusieurs jours, mais, comme je l'ai montré avec l'organisation spatiale de la Haute-Durance (partie 4.3), il se caractérise aussi, dans les lieux ou les régions où il se déploie, par ses propres spatialités de délimitation, de circulation, de référencement, etc. L'exemple du tourisme sportif de nature illustre clairement le fait que le lieu touristique est une « *centralité dont l'échelle de référence est supra-régionale* » (ibid., p. 4); et il l'illustre de manière particulièrement frappante, à mon sens, dans la mesure où il est susceptible de créer des centralités d'une grande autonomie par rapport aux réseaux régionaux de l'urbain et des autres formes de tou-

risme. En effet, plus les pratiques touristiques mobilisent des populations importantes dans des lieux donnés, plus ces lieux doivent acquérir certaines qualités des centralités urbaines, et c'est ainsi que les stations touristiques, en particulier, voient « *l'émergence de fonctions commerciale et résidentielle, voire administrative* » (Stock, 2017, p. 14), et parfois même « *deviennent des lieux centraux par leur insertion dans le système de villes régional* » (*ibid.*, p. 14). Les centralités du tourisme de niche, au contraire, peuvent produire des centralités très faibles dans leur rayonnement à l'échelle régionale, et très « petites » selon les échelles urbaines de la concentration de population, d'activités et de bâti, mais de rayonnement global pour une communauté de pratiques spécifique. C'est ainsi qu'Ailefroide ou Céüse, où l'activité escalade ne fixe guère plus qu'un camping et quelques gîtes, constituent des centralités mondiales largement indépendantes du réseau urbain régional, ainsi que du réseau de lieux touristiques « généralistes ». Leur spatialité n'est pas comparable au tourisme « diffus », où l'on recherche l'isolement avant tout, l'éloignement de toute forme de centralité humaine, et qu'on peut donc lire en négatif des centralités urbaines et touristiques ; en cela je vais à l'encontre de la caractérisation par Bourdeau (1995b) du tourisme sportif de nature comme un modèle de tourisme diffus. C'est en fait une organisation diffuse de l'activité si l'on se place du point de vue des acteurs des territoires, et de leur développement, et relativement aux formes territoriales dominantes du tourisme, la ville et la station ; car leurs échelles de référence sont plutôt celles de l'urbanité touristique, voire de l'urbanité métropolitaine, et par comparaison à ces formes urbaines les lieux de fixation du tourisme sportif de nature peuvent apparaître comme des développements insignifiants. En outre, si ces formes de tourisme sont qualifiées de diffuses, c'est aussi parce que leur localisation est en grande partie indépendante des efforts du développement territorial, attachée à des ressources topographiques bien précises et dont la distribution n'a que peu à voir avec le réseau urbain :

La localisation des sites et itinéraires relève donc de diverses conditions naturelles peu propices à la satisfaction de rationalités géographiques, démographiques ou économiques. C'est par exemple le cas des 1 500 affleurements rocheux « grimposables » répertoriés en France, qui sont répartis fort inégalement sur le territoire national, et notamment au détriment des régions du Nord et de l'Ouest ainsi que des zones urbaines d'où sont originaires les pratiquants. (*ibid.*)

Mais si l'on se place du point de vue des communautés de pratiques, ou même des pratiquants, les lieux du tourisme sportif de nature sont bel et bien des centralités ; des concentrations d'une population à la présence certes éphémère, mais attirée, parfois de loin, par le lieu lui-même ; et des concentrations dont la raison principale de la localisation est liée à un usage sportif de singularités topographiques. Bien sûr, cette autonomie est loin de caractériser la totalité des lieux du tourisme sportif de nature : les exemples de Chamonix ou d'Annecy montrent que la centralité touristique spécialisée peut tout à fait s'intégrer à des centralités touristiques générales ou à des centralités urbaines, et que cela est indéniablement dans certains cas un facteur de renforcement de la centralité dans le champ spécifique, comme en témoigne l'importance pour nombre d'interrogées d'une offre diversifiée d'activités annexes à la pratique sportive (voir section 7.2.2). En outre, rares sont les exemples de lieux, dont Kalymnos, qui connaissent un développement suffisant, et suffisamment lié à une activité sportive spécifique, pour que l'on puisse les qualifier de « stations » touristiques de sport de nature, désignation que l'on réserve aux lieux organisés par l'activité touristique de manière dominante, mais d'un degré d'urbanité suffisant pour concentrer une population permanente et des services de base (Knafou, Bruston et al., 1997). Bourdeau (1995b)

notait il y a 25 ans que les loisirs sportifs de nature semblaient résolument inscrits « hors des maillages touristiques traditionnels, et ceci sans que se fasse jour la perspective d'émergence de pôles spécialisés et centralisés sur le modèle d'une station »; force est de constater que, hormis l'apparition de quelques exceptions, et la pérennisation de quelques pôles majeurs devant bien souvent leur développement urbain à l'agrégation d'une multiplicité de pratiques sportives et/ou touristiques différentes (Chamonix, Queenstown), le tourisme sportif de nature a effectivement continué de se déployer hors du modèle de la station : difficile en effet de trouver des exemples convaincants de véritables stations de kayak ou de parapente, et comme le dit Thomas au cours d'un entretien, Kalymnos est « actuellement quand même une des seules stations d'escalade au monde. »

La centralité touristique est-elle une déclinaison parmi d'autres de l'urbanité, ou peut-elle être envisagée indépendamment de cette caractéristique structurante de l'espace géographique contemporain? Pour M. Stock, les stations touristiques s'affirment comme des lieux centraux par leur capacité à attirer des « touristes issus des métropoles lointaines » (Stock, 2017, p. 4), et il envisage la notion de centralité comme un outil « pour contribuer à penser l'urbanité des lieux touristiques » (ibid., p. 4). La théorie de l'urbanité est en effet une clef d'analyse efficace du tourisme et de son histoire (Coëffé, 2010), et elle est en retour utilement complétée par l'intégration du phénomène touristique, qui a donné lieu à des développements urbains originaux (Stock et Lucas, 2012). Mais je défends ici l'idée, appuyée par l'exemple du tourisme sportif de nature, que la notion de centralité ne doit pas nécessairement se limiter à la théorie de l'urbain. On pourrait, en effet, qualifier les lieux de ce tourisme spécialisé de lieux urbains en tant qu'ils sont pratiqués par des individus majoritairement issus des contextes urbains ou périurbains, et en tant que l'imaginaire de la nature « sauvage » et ses pratiques ludiques sont à l'origine le fait des populations citadines; ce serait une position similaire à celle de Coëffé (2010), pour qui la plage est un lieu où s'expriment les codes et les comportements de l'urbanité, ou à celle de Corneloup (1998) qui qualifie d'urbaine la « relation sportive à la montagne ». Une telle position se nourrit notamment d'une conception influente de l'espace contemporain des sociétés riches comme presque entièrement urbanisé, c'est-à-dire partout dominé par les modes de vie urbains ou périurbains (Lefebvre, 1970; Lévy, 2003). Mais, d'une part, les imaginaires de la nature et les pratiques de loisir qui y sont associées ne sont plus l'apanage des classes aisées citadines qui les ont initiées il y a plusieurs siècles; et surtout, si l'on se place dans une approche pragmatique, il est à mon sens moins pertinent de qualifier les lieux de loisir par l'ancrage résidentiel dans l'espace urbain des personnes qui les pratiquent, que de les qualifier par la façon dont ils sont pratiqués et valorisés. Et dans cette perspective, leur qualité, certes culturellement construite, de « lieux de nature » me paraît la plus pertinente : ce sont en effet en grande partie des lieux qui sont recherchés et pratiqués justement pour leurs caractéristiques qui contrastent avec l'espace urbain (voir le chapitre 6). Ils peuvent tout à fait être inscrits dans une théorie de l'urbanité qui la considère comme l'élément central de l'organisation contemporaine de l'espace des sociétés, dans une théorie du « gradient d'urbanité » par exemple (Lussault, 2013); dans ce cadre, je proposerais par exemple de les caractériser comme relevant de l'« extra-urbain », car c'est bien leur qualité d'être « en dehors » de l'urbain, ou de contraster radicalement avec l'habiter urbain, qui détermine l'essentiel de la pertinence de ces lieux pour la société.

En outre, les centralités hyperspécialisées qui organisent les pratiques touristico-

sportives de nature donnent matière à réfléchir sur les dynamiques spécifiques de la mondialisation par le tourisme. Je l'ai montré : l'espace de pertinence de ces communautés de pratiques est transnational, réticulaire, et d'échelle globale. Il s'agit là donc d'une mondialité sélective, qui par ses critères bien spécifiques de valorisation et de hiérarchisation des lieux, crée des centralités indéniablement mondiales, mais dans un champ assez strictement limité : connues de tous au sein de la communauté de pratique, et passant inaperçues dans leur voisinage direct. C'est ce qu'exprime Martin, grimpeur interrogé dans le Verdon, dans les termes suivants :

Tu vois les choses avec un prisme très différent, moi à chaque fois ça me fait penser, des amis communs qui sont partis justement aux États-Unis pour voyager, ils sont passés au Yosemite, et à chaque fois, je les interroge, « vous êtes allés au Yosemite, c'est complètement génial », et ils te disent « ah oui, c'est là où il y a les montagnes, les cascades, on y est passés avec le bus ». . . et pour nous, enfin c'est le centre de l'univers quoi, et pour eux c'est juste comme les Alpes, ils iraient à Grenoble c'est pareil.

Pourtant, le Yosemite n'est pas le meilleur exemple, car le parc national constitue aussi une centralité mondiale pour le tourisme de « wilderness » ou de nature en général, et les images des parois d'El Capitan et du Half Dome sont loin de n'être significatives que pour la communauté de l'escalade. La falaise de Céüse, qui en dehors du monde de l'escalade est à peine plus qu'une curiosité paysagère locale, serait une meilleure illustration de ces centralités mondiales hyperspécialisées. Ce que l'on a pu constater également à propos des centralités du tourisme sportif de nature, c'est qu'elles sont bien souvent hyperlocalisées. C'est à la fois dû à la dépendance stricte de l'activité à des configurations topographiques spécifiques, et à la relative faiblesse de leur fréquentation — si on les compare, là encore, aux centralités plus généralistes, celles du tourisme en général ou de l'urbain. Les sites sportifs sont ainsi, on l'a vu avec l'exemple de la Haute-Durance (section 4.3), assez précisément délimités et identifiés. Et l'habiter touristique spécifique qui se développe autour de ces sites tend à fixer de petites concentrations, d'hébergements et de services notamment, à proximité immédiate du terrain de pratique, parfois très isolées (les campings d'Ailefroide, de Céüse), parfois pleinement intégrées au réseau urbain (les campings de Doussard au bord du lac d'Annecy, ceux de Guillestre, très peuplés respectivement par les parapentistes et les kayakistes). Le tourisme sportif de nature donne donc à voir l'existence de mondialisations qu'on peut qualifier d'« affinitaires » : des espaces de pratique qui se déploient à l'échelle du monde, mais ne concernent qu'une communauté de pratiques précise; des lieux qui sont définis par leur adéquation à une pratique de loisir, qui sont organisés et pratiqués en fonction; et des individus qui développent, parmi leur mondes de vie, une vision touristique-sportive de l'espace global, et qui actualisent cette mondialisation par leurs voyages.

#### **4.6.2 Les lieux de pratique comme téléoaffectivités**

Je souhaite ici montrer, en reprenant la notion de « téléoaffectivité » de T. Schatzki, présentée dans la partie 2.1.4.2, que les lieux du tourisme sportif de nature condensent une grande partie des éléments qui donnent un *sens* à cette pratique. Cela revient en quelque sorte à dire que le tourisme sportif est motivé par la pratique des lieux; mais cela permet aussi de donner aux lieux toute la place qu'ils méritent dans l'organisation de certaines pratiques de loisir, sans toujours postuler leur subordination totale à une activité. En prêtant véritablement attention à l'intérêt porté aux lieux en eux-mêmes, on peut notamment remettre en question la notion de « destination » des mobilités

touristiques, de même que celle de « *special interest tourism* » (Trauer, 2006), qu'on peut traduire par « tourisme de centre d'intérêt spécifique ». On peut par ailleurs, en formulant une certaine cohérence des conceptions des lieux à travers la notion de téléoaffectivité, synthétiser efficacement la construction collective des espaces.

Les téléoaffectivités, qui sont pour Schatzki un des éléments fondamentaux de l'organisation des pratiques, sont des associations d'objectifs et de valeurs (Schatzki, 2001b, p. 60, 2002, p. 80), qui dirigent l'action en relation avec des règles et des schémas de compréhension. Dans le cas d'une mobilité touristique, l'objectif de l'action est assez clairement spatialisé, c'est le lieu visité, pratiqué, vers lequel et pour lequel on se déplace loin de chez soi. Cela suppose toutefois d'accorder une véritable importance au lieu, et de ne pas le considérer comme un simple support d'une activité, qui serait alors la véritable fin du projet touristique. La notion de « destination touristique » porte clairement cette dimension spatiale, mais elle a le défaut d'insister sur la mobilité vers le lieu sans suggérer l'attention à ce qui s'y passe une fois la destination atteinte. Le concept de téléoaffectivité, appliqué aux lieux touristiques, permet de conserver cette idée d'un aboutissement, d'une réalisation de la pratique dans des lieux spécifiques, tout en évoquant l'ensemble des conceptions, des valeurs, esthétiques et émotions qui soutiennent ces pratiques, en constituent l'architecture, initient la mobilité mais animent également la pratique des lieux. Le tourisme sportif de nature, on l'a vu, se déploie sur des emprises spatiales relativement bien définies, et mobilise pour les définir des schémas d'action sportive, des métriques, des valeurs, des mythes, etc. Les téléoaffectivités touristico-sportives se cristallisent dans un ensemble de lieux qui forment des réseaux, et ainsi l'architecture signifiante de la pratique de loisir — là où d'autres pratiques de loisir sont bien moins ancrées dans des lieux spécifiques, et construisent leur architecture téléoaffective en se fondant sur des productions matérielles, des événements, des connaissances, etc. (voir par exemple Hui, 2013). Penser en termes spatiaux les téléoaffectivités d'une pratique touristique, c'est envisager une forme générique du lieu de pratique, des configurations locales qui correspondent à un ensemble d'aspirations matérielles et symboliques; c'est comprendre que le choix des lieux résulte, plutôt que d'une simple inclination, ou d'une évaluation comparative des différents produits proposés par les acteurs de l'administration touristique des territoires, d'un ensemble bien établi de conceptions de l'espace relatives à une pratique de loisir précise; c'est comprendre, en somme, que les communautés de pratiques ont une appréhension très sélective du monde, qui se matérialise dans des lieux, mais pas n'importe quels lieux.

Les associations d'objectifs et de conceptions présentent une certaine cohérence à l'échelle collective, c'est là un aspect que la notion de téléoaffectivité permet d'aborder efficacement. On a vu, en effet, à quel point les statuts symboliques des lieux comptaient dans l'appréciation de la pratique touristico-sportive, et les façons dont ces statuts étaient déterminés par la communication et l'interaction au sein de la communauté. On a vu même que pour ces communautés de loisir, comme pour beaucoup de communautés de pratique, la valorisation du collectif était un élément essentiel du sens attribué par les individus à leur pratique.

À ce titre, si la notion d'engagement est particulièrement efficace pour caractériser à l'échelle individuelle les pratiques touristico-sportives de nature (voir chapitre 7), la notion de téléoaffectivité me paraît plus adaptée pour traiter, à l'échelle de la communauté, les conceptions partagées, voire normatives, qui contribuent à construire par exemple les espaces transnationaux et les lieux de pratique. L'approche par la pratique

nous invite à considérer la négociation constante dans l'action des conceptions et règles qui peuvent apparaître comme générales, interdisant les explications simplistes par les structures sociales; mais s'il y a bien, dans le cas étudié, un élément qui structure les pratiques touristico-sportives, ce sont ces espaces et ces lieux, en ce qu'ils forment des réseaux et supports de mobilités, des architectures symboliques, des délimitations spatio-temporelles de la co-présence et de l'interaction directe. Compris comme des ingrédients majeurs des téléoaffectivités touristico-sportives, les lieux de pratique sont en somme des points de rassemblement où se retrouvent et se déploient des engagements individuels. Le fait de remettre ces lieux de pratique au cœur de la pratique sont une manière de repenser certaines catégorisations, telles que le « *special interest tourism* » (Trauer, 2006; Weiler et Hall, 1992). Une telle perspective peut certes être utile pour caractériser des projets de loisir spécifiquement orientés, et les communautés de pratiques qui s'organisent autour de ces projets — c'est là une grande part des objectifs de ce travail. Mais la perspective géographique permet de montrer que ces pratiques ne sont pas seulement des tourisms « de hobby », mais aussi des tourisms de lieux spécifiques. Il s'agit de ne pas donner tout le pouvoir d'explication de la pratique à une activité sportive, qui est loin de transformer systématiquement en destinations touristiques tous les lieux dans lesquels elle peut se déployer. La pratique sportive, certes, fait une grande partie du travail de circonscription, de délimitation, d'identification des lieux, et y est même pour beaucoup dans les esthétiques et les affects associés à ces lieux; pour autant, elle ne couvre pas exhaustivement les facteurs d'attractivité et d'appréciation de ces lieux, qui tiennent également à des constructions esthétiques et affectives singulières : les lieux sont aussi valorisés pour eux-mêmes, et prennent ainsi place dans les structures téléoaffectives, à la fois cohérentes et diverses, de la pratique touristico-sportive de nature.

## Conclusion de chapitre

Dans ce chapitre, j'ai donc analysé et exposé différentes échelles et différentes formes d'espaces, ceux des communautés de pratiques touristiques et sportives de nature. J'ai montré qu'ils étaient des espaces topologiques d'échelle globale, organisés conceptuellement et médiatiquement par des hiérarchies, lesquelles orientent les mobilités des pratiquantes; qu'à l'échelle locale, ils se déclinaient en lieux d'extension variable où leur degré de centralité leur donne un rôle plus ou moins important dans l'organisation des territoires; et que ces lieux étaient faits des imaginaires qui circulent dans les communautés de pratiques ainsi que des relations sociales significatives qui s'y nouent.

Ces éléments d'analyse m'ont permis de questionner plusieurs problèmes importants pour différents champs de la réflexion géographique. Ils contribuent à une application de la notion de centralité aux lieux touristiques, pour montrer notamment que ce sont des centralités très spécifiques, qui se distinguent notamment des centralités générales du tourisme et de l'urbain. Ils m'ont également permis de montrer comment des pratiques de loisir mobiles pouvaient générer des mondialisations sélectives, affinitaires en ce qu'elles s'organisent autour de critères d'appréciation bien spécifiques. Ils m'ont enfin permis de réfléchir au rôle possible des lieux de pratique comme téléoaffectivités, c'est-à-dire comme ensembles de fins et de valeurs qui constituent un des horizons de l'action, et qui en étant partagées constituent des horizons communs de projets de loisir au sein des communautés. Il s'agit dès lors d'intégrer, centralement,

l'idée que les lieux puissent être, par leurs caractéristiques physiques comme par leurs traductions idéelles, des fins désirables de l'action.



## Chapitre 5

# La coordination des savoirs spatiaux : pratiques médiatiques et schèmes de communication

La construction collective des espaces de la pratique touristico-sportive passe aussi par la formalisation et le partage de l'information géographique, essentielle à la pratique de terrains singuliers et changeants. La coordination de cette information entre les membres de communautés de pratiques sportives de nature passe par l'établissement de langages spécialisés de description et d'interprétation, qui peuvent aller du vocabulaire le plus concret à des modélisations complexes. Les possibilités de coordination de l'information géographique sont aujourd'hui démultipliées par l'outillage numérique du tourisme sportif de nature, qui permet un partage rapide et une mise à disposition massive d'informations complexes, fines, individualisées, dynamiques. En somme, l'information géographique s'est nettement rapprochée de sa forme directement utile dans l'action, *in situ*; en ce sens, elle est devenue une dimension essentielle des spatialités touristico-sportives.

Le fil directeur de ce chapitre est le suivant : *donner à voir les formalisations géographiques, ou « grilles de lecture », des environnements biophysiques qui ont cours dans les pratiques touristico-sportives de nature, et expliquer en quoi elles constituent un langage commun, donc une forme essentielle de conception partagée.* Là aussi, j'apporterai des éléments permettant d'étayer les hypothèses de la cohérence des communautés de pratiques et de la singularité de leurs spatialités : les formalisations géographiques étudiées constituent à la fois des manières de lire l'environnement et des compétences spatiales très spécialisées.

### Positionnement et progression du chapitre

Ce chapitre se situera très majoritairement sur le terrain conceptuel de la relation entre les pratiques médiatiques et les communautés de pratiques (voir figure 5.1). Il n'abordera le domaine de la corporéité que très marginalement, et depuis les pratiques médiatiques, par exemple pour illustrer les complémentarités de la perception sensorielle de l'information avec certains outils médiatiques.

Empiriquement, ce chapitre s'appuie principalement sur l'étude d'une sélection de plates-formes collaboratives en ligne, dont les entretiens ont montré qu'elles étaient parmi les outils les plus usités pour les différents sports étudiés. Le matériau ainsi

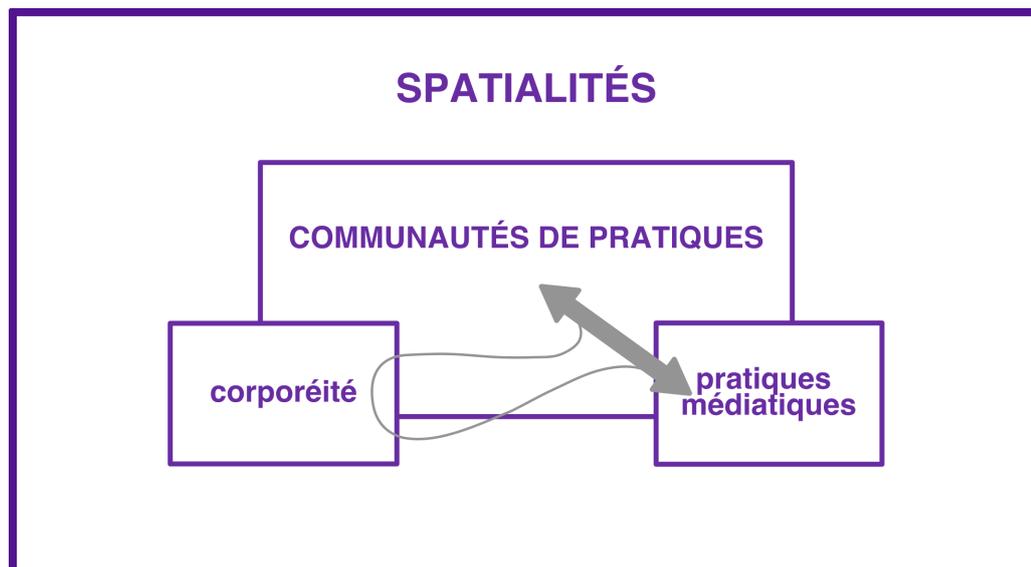


FIGURE 5.1 – Déclinaison dans ce chapitre du cadre conceptuel général

constitué est directement ancré dans les entretiens semi-directifs, mon analyse référant aux propos des interrogées sur leurs usages de ces outils spécifiques et des outils numériques et médiatiques en général; il est également ancré dans les observations que j'ai pu faire, sur le terrain, de ces usages, ainsi que dans ma propre exploration de ces outils, que ce soit dans le cadre de ma pratique personnelle de loisir (escalade) ou dans le cadre de ce travail. Cette étude constitue en elle-même une proposition de protocole méthodologique original.

Le chapitre débutera donc par l'analyse détaillée de quatre de ces plates-formes, couvrant les trois sports étudiés, selon le protocole présenté au préalable. Il se poursuivra et se conclura par deux discussions fondées sur cette analyse, la première portant sur l'information géographique comme langage de description des spatialités des sports de nature, la seconde portant sur les potentialités contemporaines de la médiation numérique de ces spatialités et le renouvellement qu'elle apporte dans la coordination des pratiques.

## 5.1 Une analyse des plates-formes web de partage de l'information géographique pour les sports de nature

Je propose ici une analyse de quelques-uns des principaux outils contemporains de la circulation de l'information géographique au sein des communautés de sports de nature. Les technologies numériques, en particulier Internet et les terminaux mobiles, ont profondément modifié la mise à disposition de cette information, et ont ouvert la voie à la création de plates-formes centralisant les informations utiles, ainsi qu'au fonctionnement collaboratif de ces plates-formes. Je détaillerai ici, pour chacun des trois sports étudiés, les fonctionnalités et les usages d'un ou deux des principaux sites web ou applications utilisées par les pratiquantes, en me fondant notamment sur les usages évoqués lors des entretiens. Mon analyse se fondera donc sur leurs propos, et surtout sur mes propres explorations du fonctionnement de ces outils. Si l'information

géographique n'est pas le seul type d'information relayé par ces plates-formes, elle en constitue le cœur, et c'est en tout cas ce sur quoi je concentrerai mon analyse. Celle-ci, pour chaque outil, se déroulera en quatre points :

- Principales informations et fonctionnalités : cette première étape me permettra de faire une présentation générale de l'outil, et de qualifier l'essentiel des manières dont il propose de traiter l'information géographique.
- Modes de représentation : je détaillerai là les façons dont chaque outil manipule, code et affiche les informations qu'il relaie : par la cartographie, la description textuelle, l'établissement de conventions graphiques, etc.
- Sources et validité des informations : je distinguerai dans cette rubrique les provenances des différentes informations géographiques, et tenterai de qualifier leur degré de fiabilité, de durabilité, leur portée. Ce sera notamment l'occasion de distinguer les informations de nature collaborative, fournies par les utilisatrices du site web elles-mêmes, et les sources professionnelles ou officielles.
- Paroles d'usagers et usagères : cette section s'appuiera principalement sur les propos tenus par les interrogés lors des entretiens, qui me permettent d'évaluer l'utilité générale de l'outil, son audience, sa fréquence d'utilisation, son efficacité, etc.

### 5.1.1 Rivermap

#### Principales informations et fonctionnalités

Rivermap<sup>1</sup> propose une carte interactive de l'Europe, et principalement des Alpes, affichant la navigabilité de certaines rivières en fonction de leurs niveaux d'eau. Elle est principalement destinée aux sports d'eau vive, donc se concentre sur les rivières de montagne. Les rivières sont identifiées par des coordonnées géographiques définissant des sections, qui correspondent en général à des points commodes d'embarquement et de débarquement. Sont accessibles les dernières valeurs mesurées des niveaux d'eau, mais également les valeurs antérieures, des heures, jours, semaines ou mois précédents. À cette information centrale s'ajoutent, pour chaque section de rivière, les prévisions météorologiques, via une application intégrée du site Meteoblue<sup>2</sup>, et des informations diverses rassemblées dans une rubrique « Notes », pour apporter des compléments d'information sur les conditions de progression dans la rivière, les éventuels obstacles ou autres dangers, l'état des infrastructures ou des réglementations, ou encore des matériaux complémentaires tels que des topos détaillés, des images ou des vidéos de descentes de la rivière.

#### Modes de représentation

La visualisation de l'information sur les niveaux d'eau se fait via des figurés linéaires colorés, la couleur correspondant à une variable de « navigabilité ». Celle-ci est un critère propre à la pratique des sports d'eau vive, et plus particulièrement du kayak (le rafting, notamment, pouvant tolérer des niveaux d'eau plus élevés). C'est une estimation de la difficulté et/ou du danger de la progression sur la rivière en fonction de son débit. Ces estimations correspondent bien sûr à des chiffres différents pour

---

1. <https://www.rivermap.ch>

2. <https://www.meteoblue.com>

chaque section de rivière, voire pour chaque passage : la difficulté varie en fonction de nombreux paramètres, en premier lieu les dimensions du lit de la rivière, sa pente, et son encombrement par des rochers ou autres obstacles. C'est la seconde information centrale proposée par le site Rivermap, sans laquelle les valeurs brutes des niveaux d'eau n'ont que peu de sens pour les kayakistes. Chaque section de rivière doit donc être « calibrée », c'est-à-dire que des seuils ou des plages doivent être définis pour catégoriser les valeurs : le site utilise une échelle de couleur ponctuée de trois seuils, le niveau minimum (bleu), en dessous duquel la profondeur n'est pas suffisante pour naviguer, un niveau intermédiaire (vert), et un niveau haut (rouge).

Rivermap offre deux principaux modes de visualisation de la navigabilité des rivières en kayak :

- Une vue topographique et régionale, c'est-à-dire une vue d'ensemble au moyen d'une carte interactive et zoomable. Elle permet d'accéder d'un coup d'œil à l'information sur de vastes régions (voir la figure 5.3) ou à une échelle plus locale (figure 5.2). Différents fonds de carte peuvent être utilisés parmi une sélection de cartes généralistes, topographiques, ou de photographies aériennes (OpenStreetMap, SwissTopo, IGN, Google Terrain, etc.).
- Une vue par diagramme chronologique, qui permet de voir l'évolution des niveaux d'eau sur des pas de temps plus ou moins longs (de l'année à l'heure), et témoigne donc des différentes variabilités de la rivière, saisonnière, journalière ou météorologique. Le graphique des quelques jours précédents peut être affiché en passant le curseur sur une section de rivière, et on accède en cliquant dessus à une version plus approfondie et paramétrable, comme dans le cas de la section « Martinet-Lauzet » de l'Ubaye sur la figure 5.2. Le graphique montre la variation du niveau d'eau de la rivière, sur la semaine précédant le 5 juin. Il semble qu'il y ait eu des précipitations régulières qui ont fait monter progressivement le niveau, jusqu'à dépasser brièvement le seuil de navigabilité haut, avant de redescendre légèrement en-dessous. Au moment de la dernière mesure, à 8h45, le débit s'établissait à 54 mètres-cube par seconde.

### Sources et validité des informations

Rivermap fonctionne avant tout par agrégation d'une grande quantité de sources<sup>3</sup> différentes proposant des mesures des niveaux d'eau. La mesure régulière des niveaux des cours d'eau est essentielle pour la prévention des crues et pour la gestion des infrastructures hydro-électriques notamment ; ces données sont donc d'intérêt public, et sont souvent mises à disposition sur Internet par les organismes publics ou semi-publics qui les produisent<sup>4</sup>. Il s'agit donc d'informations assez fiables, car produites par des moyens techniques dédiés, surveillées, et régulièrement mises à jour.

L'autre volet essentiel du fonctionnement et de la base de données de Rivermap est l'information collaborative, fournie et discutée par les usagers du site, et éventuellement contrôlée par les administrateurs<sup>5</sup>. Les contributions peuvent prendre principalement trois formes :

3. La liste de ces sources est disponible à l'adresse <https://www.rivermap.ch/datenlieferant.en.php>.

4. Par exemple, en France sur <https://www.vigicrues.gouv.fr/> ou <https://www.rdbrmc.com/hydroreel2/index.php>, et en Suisse sur <https://www.hydrodaten.admin.ch>

5. Dont la liste est disponible sur <https://www.rivermap.ch/kontakt.php>

Site web	Information	Source principale	Mode de représentation	Validité	Type d'information géographique
Rivermap	niveaux d'eau	mesures par des organismes publics	figurés linéaires colorés, diagrammes de variation temporelle	fiable, fréquemment mise à jour	conditions météo/de terrain
	calibrage des niveaux d'eau	usagères et usagers	seuils chiffrés et traduits par un code couleur, reportés sur les diagrammes de variation et sur les figurés linéaires	subjective, ajustable, discutée	conditions météo/de terrain
	localisation des sections des rivières	usagers et usagères	cartographie des points d'embarquement et débarquement	plutôt fiable (confirmation/édition par les pairs), plutôt durable	localisation des sites de pratique

TABLEAU 5.1 – L'information géographique sur Rivermap.ch

- L'ajout de sections de rivière dans la base de données collaborative, qui les définit selon les coordonnées géographiques des points d'embarquement et de débarquement, le pays, le nom de la rivière, un nom pour la section, et une cotation exprimant la difficulté du parcours. La base de données est d'accès libre, et mise à disposition sous deux types de licences, la licence Creative Commons BY-SA, et l'Open Database Licence <sup>6</sup>.
- Le "calibrage" des seuils de navigabilité, c'est-à-dire la proposition, en général via la rubrique de commentaires (« notes »), de valeurs numériques définissant le minimum, l'intermédiaire et le maximum navigables. Les personnes les plus à mêmes de s'exprimer sont celles qui pratiquent la rivière régulièrement, mais cette information est bien sûr discutable en fonction du niveau technique et de la tolérance au risque des différentes personnes. Les valeurs de référence utilisées par Rivermap sont donc ajustées en fonction de ces discussions.
- L'apport d'informations complémentaires par l'intermédiaire des commentaires (voir ci-dessus, paragraphe 5.1.1).

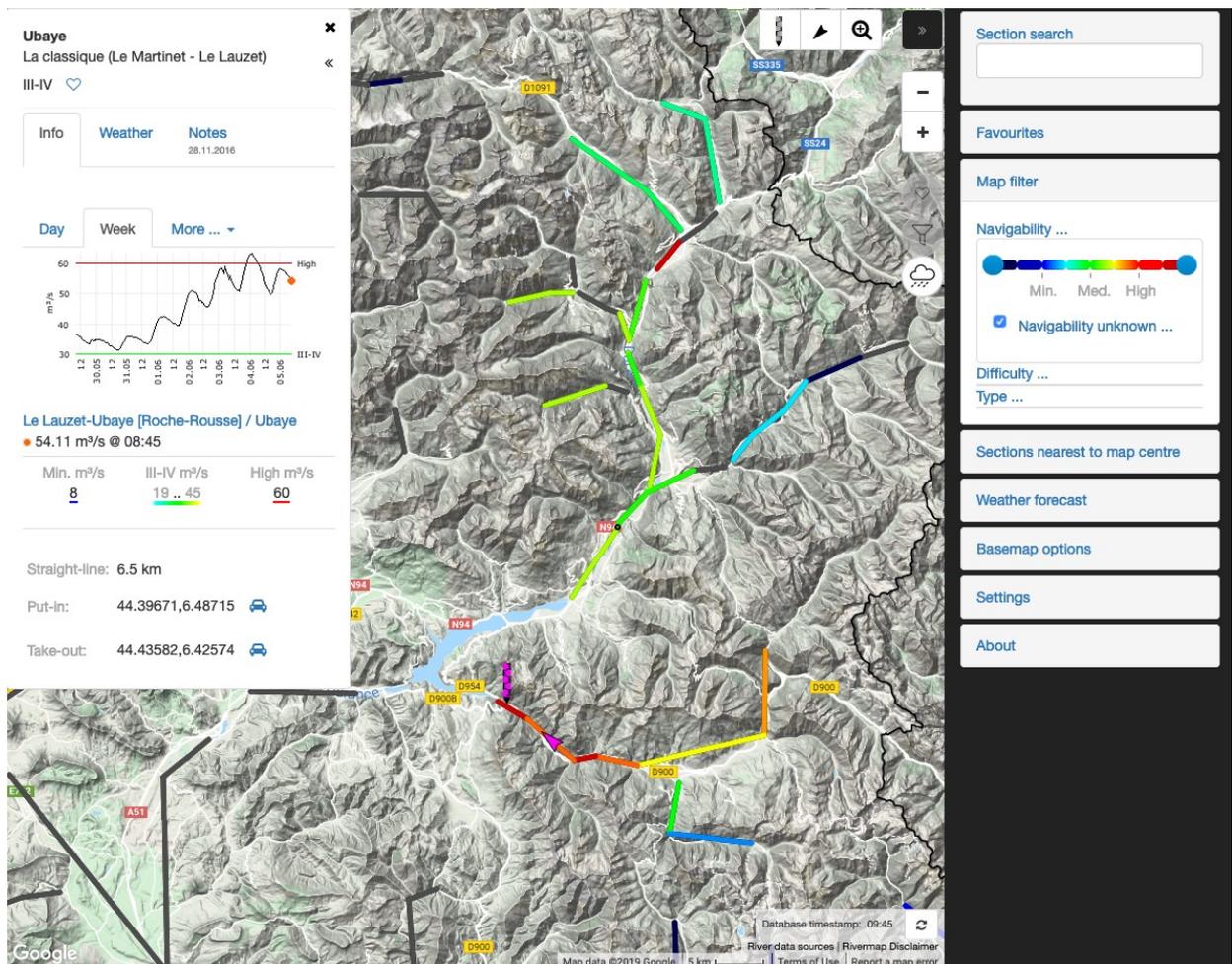
### Paroles d'usagers et usagères

L'information « en temps réel » sur les niveaux d'eau est la principale donnée dont ont besoin les kayakistes pour évaluer les conditions de leur terrain de pratique. Rivermap est ainsi parmi les principaux outils évoqués par les kayakistes lorsque, dans les entretiens, je leur ai demandé quels étaient leurs usages pratiques des technologies numériques. L'application RiverApp est également fréquemment évoquée ; c'est l'équivalent, en version mobile, de Rivermap <sup>7</sup>.

Antonin m'a ainsi montré en détail les différentes fonctionnalités, et son usage personnel, de l'application RiverApp, en en faisant la démonstration sur son smartphone au cours de l'entretien :

6. Voir les détails sur <https://www.rivermap.ch/reuse.php>.

7. Mais RiverApp est une initiative indépendante de Rivermap. Voir <https://www.riverapp.net>



**FIGURE 5.2** – Le bassin de la Haute-Durance vu par Rivermap, le 5 juin 2019, avec les mesures spécifiques à une section de l’Ubaye. Sources : Rivermap, ODbL; ©Google

Ben tu vois, alors RiverApp... Donc là moi j'ai des rivières en favoris, mais quand tu regardes, en fait, tu fais ça, search, et puis là tu sélectionnes le pays, donc par exemple l'Italie, je vais avoir les rivières [...] Tu vois, add a river section, donc tu peux proposer d'autres sections, après sur ces rivières-là qui sont très connues, clairement elles y sont déjà toutes. [...] Donc par exemple... la Dranse. Oh putain! Donc là il te donne le niveau d'eau, il te met une pastille pour te dire si c'est gros, petit [...] Et puis y a deux parcours sur la Dranse, t'as la classique, donc là 51 mètres-cube pour la classique, ça reste un niveau moyen, par contre pour les ex-infrans, 51 mètres-cube c'est énorme!

Antonin présente la fonction de recherche, ainsi que certaines fonctionnalités d'information collaborative. Mais en utilisateur régulier de l'application, il s'en sert principalement pour consulter les niveaux d'eau des rivières qu'il connaît bien et qu'il parcourt fréquemment. Il pousse une exclamation en voyant le niveau d'eau sur la Dranse, dans le Chablais français; c'est une rivière qu'il connaît bien, car c'est sa région d'origine, il est donc capable d'apprécier finement les conditions de pratique en fonction de cette donnée chiffrée, en distinguant même les différentes sections de la rivière : il juge les conditions « moyennes » pour une section, « énormes » pour une autre, qui semble être un parcours particulièrement corsé, car appelé « ex-infrans », ce qui signifie que certains passages étaient auparavant considérés comme infranchissables. On voit

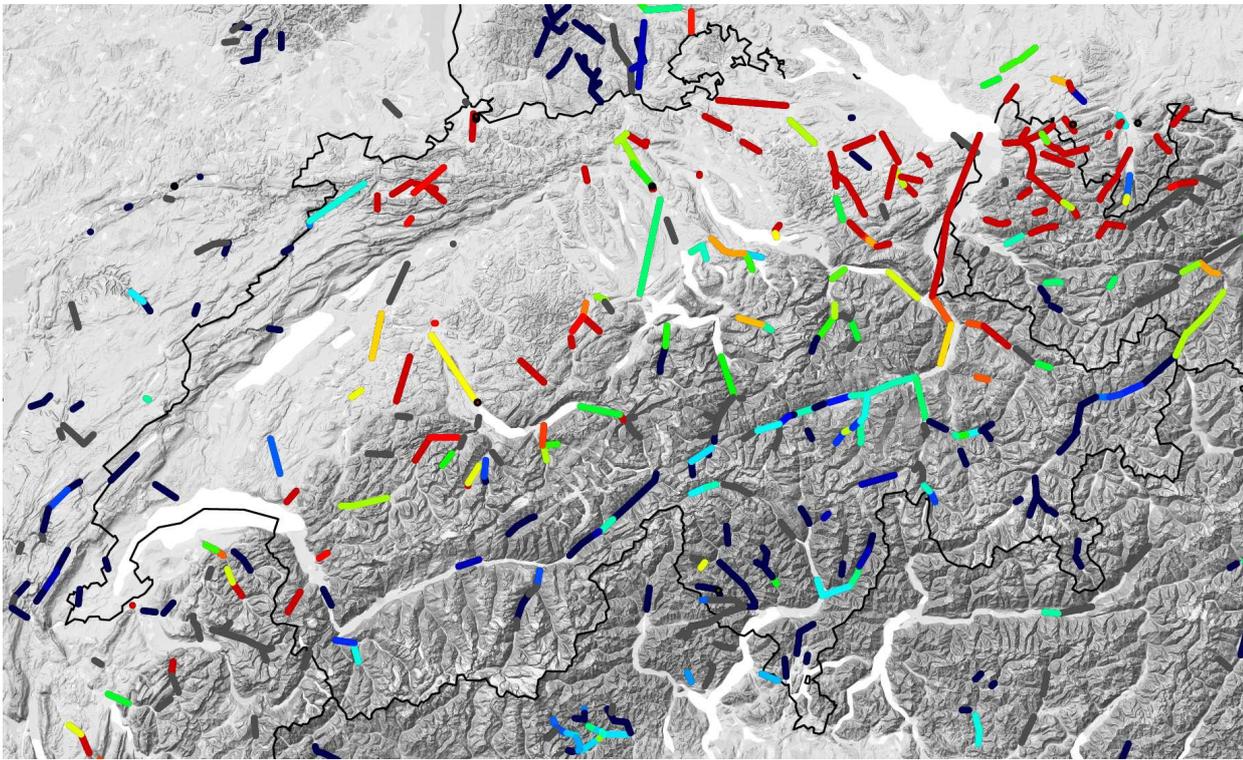


FIGURE 5.3 – Les Alpes suisses et alentours vues par Rivermap, le 20 mai 2019. Sources : Rivermap, ODbL; ©Google

bien là le pouvoir évocateur de simples données de mesure, pour les personnes qui disposent des compétences pour les lire en fonction des modalités de leur pratique.

L'efficacité de ces outils tient à leur capacité à agréger et condenser toutes les informations nécessaires pour la pratique du kayak. *A fortiori*, dans la version application mobile, ce concentré d'informations est accessible aisément via le smartphone. Ce sont ces caractéristiques que Aled présente comme les avantages comparatifs de l'application Riverapp, expliquant pourquoi toutes et tous, dans ce groupe de kayakistes britanniques affirment ne se servir que de cet outil :

VG : Ok. And this is the only app that you use for kayaking, or... ?

A : It's the only one I use.

M : Yes, the only one I use as well.

A : Yeah, because...

W : Yeah, but there probably are others.

A : it's linked to all the others, so I get all the data from say, another one, Rainchasers. But that only shows you the levels, but Riverapp shows you what the flow rate is as well, it tells you the grading of the river, you've got a map, and a satellite image, so you can really plan your route.

Pour nombre de kayakistes, ces outils sont donc essentiels, mais aussi très efficaces, pour accompagner la prise de décision dans la pratique. Ils permettent de choisir de manière informée la ou les rivières à descendre, mais aussi quand les descendre. Mais la consultation des niveaux d'eau peut même, chez certaines personnes, prendre un caractère quasi automatique. Sans nécessairement prévoir dans l'immédiat d'aller en rivière, elles trouvent un intérêt, et peut-être même une certaine forme de plaisir, dans le simple fait de s'informer de la navigabilité des rivières, à l'exemple de Victorien, à

propos de Riverapp :

VG : Tu t'en sers régulièrement? Quand t'es sur place, ou... ?

V : Ou parfois la curiosité, je veux dire je vais, pas grand-chose à faire donc je regarde les niveaux...

### 5.1.2 EauxVives

#### Principales informations et fonctionnalités

Alors que les outils comme Rivermap sont construits autour d'une information centrale, EauxVives.org<sup>8</sup> est un site web qui a vocation à une quasi exhaustivité dans le domaine de l'information francophone relative au kayak. Il propose en effet à la fois une base de données sur les sites et les conditions de pratique, et un espace de discussion, d'information et d'échange sur tous les sujets relatifs à l'eau vive. Les principales rubriques du site (voir figure 5.4) sont donc les suivantes :

- Les « topos » sont les guides présentant en détail les itinéraires et les sites de pratique. La base de données est principalement constituée des topos de rivière, mais propose aussi des fiches d'information sur les sites de deux autres modalités importantes de la pratique du kayak, le slalom et le freestyle, qui prennent place dans des points précis (des vagues par exemple), ou des sections courtes des rivières (ou des bassins artificiels). Ce sont principalement la France et les pays limitrophes qui sont couverts, mais la base de données s'est enrichie de rivières de nombreux autres pays au gré des voyages des membres du site (au 22 avril 2019, elle propose les descriptions de 999 parcours, sur 798 rivières, dans 32 pays).
- Les niveaux d'eau sont également présentés comme une des principales rubriques du site. L'outil est tout à fait comparable à Rivermap, présenté ci-dessus, mais selon des modalités de représentation légèrement différentes, et en relation plus directe avec les topos. Les sources des « niveaux en temps réel » sont globalement les mêmes que pour Riverapp et Rivermap. Une sous-rubrique propose des « relevés utilisateurs », mais elle est très peu fournie (20 contributions entre le 9 novembre 2014 et le 8 avril 2019) — l'information collaborative sur les niveaux d'eau apparaît bien plus efficace et utile lorsqu'elle vient simplement compléter les mesures en temps réel, comme dans le cas de Rivermap.
- Les forums et autres ressources (rassemblées dans une rubrique intitulée « Services »). Il s'agit du principal forum francophone autour de l'eau vive<sup>9</sup>. Il traite du kayak dans ses 3 principales sous-disciplines identifiées, rivière, slalom et freestyle, et de leurs nombreuses ramifications. Il comporte des rubriques telles que « santé », « rivières en danger », « pédagogie », une rubrique pour la recherche de partenaires de covoiturage ou de navigation, une autre pour les petites annonces d'emploi, de vente et achat, de perte d'objets, etc. En dehors du forum, le site propose également diverses ressources, telles que des fiches pédagogiques sur la sécurité ou un annuaire de liens utiles. Enfin, le site a pour partenaire le principal magazine français de canoë-kayak, Canoë-Kayak Magazine, et en relaie les principales actualités sur sa page d'accueil.

8. <https://www.eauxvives.org>

9. Quelques chiffres au 8 avril 2019 : 15402 membres inscrits, dont 2193 ont posté plus de 10 messages ; 15 nouveaux messages depuis le 30 mars ; 5 nouveaux membres inscrits depuis le 1<sup>er</sup> avril.

## Modes de représentation

Les niveaux d'eau sont représentés de manière largement comparable à Rivermap ou Riverapp, cependant la représentation cartographique y est moins centrale. Elle n'est qu'un moyen parmi d'autres d'accéder aux niveaux, les autres étant la recherche par listes (voir figure 5.5), comprenant différentes options de tri, par exemple par régions, et l'accès direct par un lien depuis le topo (l'affichage directement dans la page du topo est une fonctionnalité qui semble prévue, mais pas implémentée au 22 avril 2019). L'application de cartographie<sup>10</sup>, donc, est très semblable à celle de Rivermap. La principale différence réside dans l'utilisation de figurés ponctuels et non linéaires, qui indiquent donc les points d'embarquement et débarquement et non les sections navigables. Mais un système semblable de code couleur indiquant la navigabilité est utilisé, sur la carte comme dans l'affichage par listes des niveaux. Sur la carte, l'affichage des niveaux est une option à cocher; par défaut, c'est un autre code couleur qui apparaît, qui qualifie simplement le type de point, embarquement ou débarquement. Cliquer sur un point permet d'accéder au topo de la section de rivière correspondante. L'application de cartographie est donc à la fois une interface de visualisation des niveaux d'eau, et de localisation et recherche des sites de pratique.

Les topos de rivières (voir figure 5.6) sont divisés en « parcours », chacun caractérisé par un point d'embarquement et un point de débarquement, un nom et une cotation de difficulté. Le topo comprend une page descriptive générale, ainsi qu'une page pour chaque parcours. Les descriptions sont organisées selon diverses rubriques, dont l'emploi n'est pas systématique : « Physionomie », « Pente », « Logistique », « Paysage », « Isolement », etc. Ce sont des champs textuels remplis librement par la contributrice. Cela donne lieu à des usages et des interprétations très variables des rubriques, la standardisation de la mise en forme de l'information est donc toute relative. Le long de ces pages de description se trouvent des photographies, ajoutées par les contributeurs, qui illustrent certains passages du parcours. Au bas de la page apparaît la section « Les commentaires des utilisateurs concernant cette description ». Ce sont des avis sur les niveaux de difficulté, sur le calibrage des niveaux, des signalements de dangers, ou encore l'annonce simple d'une descente. L'usage qui est fait de ce champ se confond en grande partie avec les commentaires postés dans le dernier onglet du topo, « Conditions ». On trouve en effet là des messages classés comme « derniers relevés de niveaux » ou « dernières descentes », en plus d'un espace pour l'affichage du niveau en temps réel qui n'est pas encore implémenté.

## Sources et validité des informations

L'information géographique centralisée et organisée par EauxVives.org est principalement de nature collaborative. Hormis les mesures des niveaux d'eau, dont les sources sont les mêmes que Rivermap (voir ci-dessus, p. 212), toutes les informations, messages ou données sont fournies par les usagères et usagers du site web — dont certains et certaines ont un rôle d'administration ou de modération, donc le contrôle de l'architecture et/ou du contenu du site. La fiabilité de l'information tient à ce contrôle, mais plus généralement à la confirmation ou l'édition par les pairs : chacun peut signaler une erreur, une imprécision ou une mise à jour nécessaire dans un topo. Cela passe cependant principalement par le système de commentaires : contrairement aux

10. <https://www.eauxvives.org/fr/carto/index>

FIGURE 5.4 – La page d'accueil d'EauxVives.org, le 8 avril 2019

Rivière	Parcours	Etat	Débit (m3/s)	Côte(m ou cm)	Station	Date	Min	Max	
Tinée	Tinée	-	0	0.79	Tournefort - Pont de la Lune	09/04/2019 14:00			
	4 - La gorge rouge			0.34	Saint Sauveur sur Tinée	09/04/2019 14:00	0.8		
Ubaye	Ubaye		9.34		Roche Rousse	09/04/2019 13:45	13	70	
Var	2 - Gorges de Daluis	-	1	-0.08	Villeneuve d'Entraunes-Pont d'Eaux	09/04/2019 14:00			
Vésubie	2 - Roquebillière-Lantosque (en amont des défilés)			0.68	Saint Jean la Rivière	09/04/2019 14:00	0.5	1.2	
	3 - Les défilés de Lantosque			0.68	Saint Jean la Rivière	09/04/2019 14:00	0.5	1.1	
	4 - L'Apocalypse			0.66	Utelle	09/04/2019 14:00	0.65	1.4	
toulourenc	1 - Haut Toulourenc			0.55	Veaux	09/04/2019 14:40	0.75		
	2 - le toulourenc			0.55	Veaux	09/04/2019 14:40	0.65	0.9	
<b>RHÔNE-ALPES</b>									
Aix	Aix		0.83		St Germain-Laval	09/04/2019 14:00	6		
Albarine	3 - Pont D1504 à St Rambert-Pont de Bettant (D77A)		8.54		St-Denis-en-Bugey	09/04/2019 14:00	5	50	
Archiane	Archiane		4.2		Chatillon En Diois	09/04/2019 14:00	7	20	
Ardèche (basse)	Ardèche (basse)		4.44		Pont d'Ucel	09/04/2019 14:40	80		
Ardèche (haute)	1 - Astat-Meyres		2.13		Meyras	09/04/2019 14:00	6	35	
	2 - mayres -pont du diable		2.13		Meyras	09/04/2019 14:00	10		
	3 - pont du diable - Pont de Labeaume		2.13		Meyras	09/04/2019 14:00	6		
Arve	Arve		57		GENEVE	09/04/2019 14:20	-999	999	
Beaume	Beaume		5.41		Rosieres	19/09/2018 07:00	20		
Bonne	Bonne		3.15		Pont Battant	09/04/2019 08:00	0.5	10	
Borne	Borne		2.51		Saint-Jean-de-Sixt	09/04/2019 14:00	4		

FIGURE 5.5 – Un extrait de la liste des niveaux classés par région, EauxVives.org, le 9 avril 2019

**Le Guil** EDITER <>

France >> Provence-Alpes-Côte d'Azur >> Hautes-Alpes (05)

Résumé Description P1 P2 P3 P4 P5 Conditions Imprimer

Auteur : **algess**  **Contribuez !**

> créé le 14-08-2013  
> révisé le 14-08-2013

**Nom** Combe Chauve  
**Difficulté** III IV(+), infran  
**Longueur** 5 km

 Maison du Roy  
 Pont d'Eygliers

**Présentation** Parcours des gorges du Guil, sortie virtuellement impossible. Embarquement un peu scabreux, possible soit à la corde soit en descendant un petit "chemin" situé 50m après le tunnel situé en aval du barrage. La description faite ici correspond au débit réservé en été, soit 2 m3/s. En cas de réelle surverse, le parcours doit prendre une demi-classe en plus. Paysage superbe tout au long, isolement total.

**Physionomie** La rivière enchaîne (de manière soutenue) les rapides d'une centaine de mètres et des calmes. Tout est repérable et portable.

**Paysage** Gorge superbe, parfois aussi serrée que Château Queyras.

**Isolement** Total. Sortie impossible ou à tout le moins très difficile sur les 4/5 du parcours.

**Potentiel playboating** Aucun.

**Durée** Compter de 2 à 3 heures pour une première.

**Au fil de l'eau** Les deux premiers km sont en III et se naviguent sans problème à vue. Au niveau d'eau décrit, on frotte pas mal mais cela reste navigable. Ensuite la gorge se resserre et arrive un long passage de gros blocs éboulés créant un chaos peu maniable, dont certaines portions sont infrans. Compter 20 ou 30 min pour tout porter, mais on peut également alterner portage et navigation (IV+, assez difficile à sécuriser) suivant les configurations. Un beau seuil photogénique marque la fin de ce chaos. Les deux prochains km sont III+/IV et demandent un peu de repérage car les passes sont souvent étroites. Le dernier km est relativement plat (II).

**Dernière descente** Août 2013, débit réservé 2 m3/s.

**Les commentaires des utilisateurs concernant cette description :**

“ Fait hier à 60 cm avec Marc et deux gars de Grenoble. Le barrage est grand ouvert (ce qui arrive en haut part en bas). Du gros volume, le parcours prend une classe de plus (3 rapides V après le chaos dont deux juste après).  
**luccio**, le 08-07-2018 (révisé le 08-07-2018)

“ Fais à 85/90 à l'échelle, le barrage était en surverse car les niveaux sur le guil étaient plutôt haut toutes la semaine. Niveau moyen, accepte plus d'eau mais avec moins ca peut devenir gratte caillou. Tout se passe a ce niveau. Petit conseil: Il faut bien regardé de la route, si tous est blanc c'est mauvais signe sinon c'est ok.  
**gaetang**, le 12-05-2015 (révisé le 12-05-2015)



08-07-2018  **luccio**  
Le rapide V juste après le chaos



08-07-2018  **luccio**  
Le chaos vu d'en bas



08-07-2018  **luccio**  
Le chaos vu du haut de la route



30-08-2013  **dan**  
par basse eau...cce rapide est infran



30-08-2013  **dan**  
lors de la giclée....serrer à droite au maximum sur la dalle

**FIGURE 5.6** – Un exemple de topo disponible sur EauxVives.org, le topo de la section du Guil appelée « Combe Chauve », le 9 avril 2019

Site web	Information	Source principale	et	Mode de représentation	Validité	Type d'information géographique
EauxVives.org	topos de rivières	usagères usagers	et	texte, photos, vidéos	plutôt fiable (confirmation/édition par les pairs), temporaire (lit des rivières en changement constant) sur le long terme, partielle (variabilité selon les niveaux d'eau)	description d'itinéraire
	niveaux d'eau	mesures par des organismes publics	or-	cartographie, listes triables de dernières valeurs	fiable, fréquemment mise à jour	conditions météo/de terrain
	calibrage des niveaux d'eau	usagères usagers	et	seuils chiffrés, code couleur reporté sur la carte et sur les listes de valeurs	subjective, ajustable, discutée	conditions météo/de terrain
	localisation des sections navigables des rivières	administration du site web (cartographie), usagers et usagères (topos)	et	indications textuelles (toponymiques) de lieu, cartographie	plutôt fiable (confirmation/édition par les pairs), plutôt durable	localisation des sites de pratique
	conditions de navigation	usagères usagers	et	texte, images	moyennement fiable, éphémère	conditions météo/de terrain (accès, obstacles, état des infrastructures...)

TABLEAU 5.2 – L'information géographique sur EauxVives.org

systèmes de type wiki, il n'est pas possible d'apporter librement des modifications ou des ajouts à un topo, il faut pour cela en contacter l'auteur, ou l'administration du site. Le forum comprend une rubrique dédiée aux suggestions de mise à jour des topos.

Si l'information géographique sur les itinéraires de rivière peut donc être considérée comme relativement fiable, elle est toujours partielle, et évolutive sur le long terme. Partielle, car la physionomie de la rivière et la difficulté du parcours varient énormément selon les niveaux d'eau; les descriptions d'itinéraires doivent donc toujours être complétés par cette variable pour être utilisables. Évolutive, car le lit d'une rivière de montagne est constamment en mouvement, et peut être radicalement modifié lors d'événements exceptionnels tels que les crues majeures et les éboulements, sans parler des aménagements.

### Paroles d'usagers et usagères

Les espaces en ligne tels qu'EauxVives.org constituent une ressource essentielle pour les pratiquants des sports de nature. Ils mettent en effet à disposition, de manière centralisée, l'ensemble des informations nécessaires à la pratique. Ils fonctionnent

également comme lieu de rencontre et d'échange, y compris d'échange de matériel et de services. Plusieurs interrogés expriment l'importance du site en ces termes de polyvalence et de centralité, à l'instar de Romain :

R : Alors t'as un gros site web, [...] c'est Eauxvives.org, [...] alors on s'en sert plus comme base de données en gros. C'est là que t'as tous les topos, tu veux vendre du matériel tu vas dessus, t'as une question, y a un forum [...]

VG : Et ça tu l'utilises régulièrement ce site-là ?

R : Ben maintenant je l'utilise plus trop, mais ouais ça m'arrivait un moment, ben notamment pour commencer à connaître un peu des rivières... ça te donne les niveaux d'eau... Après, je m'en suis plus servi pour vendre ou acheter mon matériel.

Romain n'est pas le seul à faire le constat d'un déclin de son propre usage d'EauxVives. Antoine explique, à partir de son propre exemple également :

A : EauxVives.org, c'est un site très connu, assez vieux, mais, maintenant il a été un peu délaissé avec Facebook et tout ça, le forum marche moins bien, après dessus ce qui est bien c'est que t'as les topos de quasiment toutes les rivières de France, plus l'étranger, le problème c'est que les topos des fois ils sont assez vieux, parce que tes rivières elles peuvent changer au cours des années, et certains topos ils sont pas mis à jour. [...]

VG : Du coup toi tu t'en sers essentiellement pour les topos ?

A : Ouais, pour les topos, le forum un petit peu, mais pas beaucoup ouais. Pour, si je vais faire une sortie je préférerais publier sur Facebook, parce qu'il y a plus de monde. [...] Y avait une discussion pour les Hautes-Alpes, j'ai mis un message et j'ai pas eu de réponse [sur EauxVives.org]. [...] Et ça a beaucoup plus marché sur Facebook.

Un constat similaire est fait par Victorien : il ne va « *plus beaucoup* » sur le site « *parce qu'aujourd'hui avec Facebook c'est devenu tellement facile* ». Il semble donc qu'EauxVives.org soit de moins en moins adapté aux usages actuels du web, et notamment qu'il soit peu à peu remplacé par les réseaux sociaux. Pour Antoine, le recours aux groupes Facebook assure une plus grande réactivité que le site web, une information plus actuelle, et surtout une audience plus large. En effet, chez les kayakistes comme chez les autres interrogés, les réseaux sociaux arrivent en tête des pratiques médiatiques ; ils constituent le principal espace de prise et d'échange d'information. En outre, dans le cas d'EauxVives.org, l'absence d'application pour mobile est probablement une autre faiblesse de l'outil, dans la mesure où les pratiques médiatiques passent de plus en plus par les terminaux mobiles, *a fortiori* dans des pratiques telles que le tourisme sportif de nature, où la légèreté et la maniabilité du matériel sont des avantages essentiels.

### 5.1.3 CamptoCamp

Né de la rencontre entre deux sites web communautaires, rassemblant respectivement des informations sur le ski de randonnée en Suisse romande et sur l'escalade en France<sup>11</sup>, CamptoCamp est rapidement devenu le principal site francophone de partage de l'information sur les sports de montagne. Il affiche un positionnement explicitement multi-activités, même si, comme on le verra, l'usage du site est très inégal selon les sports.

#### Principales informations et fonctionnalités

CamptoCamp fonctionne principalement sur la base de deux espaces, le forum et le topoguide. C'est dans ce second espace, qui est une version ouverte, collaborative

11. <https://www.camptocamp.org/articles/106729/fr/historique-des-sites-communautaires-camptocamp>

et interactive des guides imprimés utilisés en particulier dans les sports de montagne (Bourdeau, 1995a; Corneloup, 1999), que se joue principalement le partage et la coordination de l'information géographique.

Le forum témoigne d'une communauté nombreuse et active : au 10 avril 2019, elle représente 72 212 utilisatrices et utilisateurs inscrits, qui ont créé 60 nouveaux sujets de discussion dans les 48 heures précédentes. Le forum est organisé de façon à offrir des espaces de discussion spécifiques à chaque discipline, en plus de rubriques généralistes. De même que sur EauxVives.org, le forum comprend également une rubrique de recherche de partenaires de sortie, une autre de petites annonces, et des espaces de discussion et de décision relatifs au fonctionnement du site web. En outre, CamptoCamp tente de s'ouvrir au-delà de la communauté francophone : six langues européennes, les principales parlées dans les massifs des Alpes et des Pyrénées, ont leur espace de discussion dédié, et font l'objet d'un projet de traduction du site web. Mais la rubrique la plus active du forum, avec 246 nouveaux sujets par mois en moyenne au 27 mai 2019, est en fait une extension du topoguide ; il s'agit de la rubrique « Commentaires des documents », qui reporte dans le forum tous les commentaires associés aux documents du topoguide, et signale la création de nouveaux documents.

Le topoguide est la base de données des itinéraires sportifs. Bâti sur la base de données géographiques présentée plus loin, il est présenté par défaut selon une classification par activité sportive, un même itinéraire pouvant cependant combiner plusieurs activités. Le topoguide distingue deux catégories principales de documents : l'itinéraire et la sortie. L'itinéraire est la description de référence du parcours ; l'association d'une sortie à un itinéraire permet d'y apporter des informations complémentaires, souvent temporaires, ou des commentaires sur l'itinéraire proposé ne nécessitant pas une modification du document de référence. La figure 5.7 montre l'ampleur du topoguide, mais aussi son volume très inégal selon les disciplines. Les tailles inégales des communautés sont certainement un important facteur d'explication : la pratique de la cascade de glace est ainsi nettement moins courante que celle de la randonnée. Mais cela correspond très probablement aussi à une inégale appropriation de l'outil par les différentes communautés. L'architecture et le fonctionnement de CamptoCamp sont en effet peu adaptés pour certaines de ces activités : en parapente, par exemple, il ne peut y avoir d'itinéraire de référence, la catégorie n'est donc pas renseignée ; à l'inverse, pour la slackline et la highline, ce sont les sites qui importent, et le fait de renseigner une sortie est peu susceptible d'apporter des informations utiles (les 3 sorties renseignées semblent avoir toutes été attribuées par erreur à cette activité) Au sein même des activités, le format du topo peut être plus ou moins adapté aux différentes modalités de pratique : si le Verdon et ses **grandes voies** y sont bien représentées, les sites d'escalade de **couenne**, comme la majorité des sites de Kalymnos, ou de **bloc**, s'ajustent nettement moins bien au modèle de l'itinéraire, et ne font donc l'objet que d'une information sommaire ou lacunaire. On verra plus en détail ci-dessous (paragraphe 5.1.3) les raisons principales de ce traitement différencié. Par ailleurs, certaines activités disposent de plates-formes dédiées qui sont bien plus largement utilisées : pour le VTT par exemple, le site francophone VTTour compte 15559 sorties renseignées au 23 avril 2019<sup>12</sup>. Mais la présence sur CamptoCamp de ces activités, malgré leur importance secondaire, est particulièrement pertinente pour renseigner des sorties multi-activités. La catégorie parapente, en particulier, est en fait principalement utilisée pour rapporter des sorties

12. <http://www.vttour.fr/topos/sorties.php>

combinant le vol avec la marche, le ski ou l'escalade.

Le topoguide de CamptoCamp ne peut bien sûr jamais prétendre à l'exhaustivité, et propose une couverture très inégale selon l'ancienneté et la fréquentation des lieux de pratique. Mais dans les hauts lieux, tels que le Verdon pour l'escalade, il offre un large éventail d'itinéraires, et une importante collection de récits de sorties; le topoguide permet donc de s'informer de manière approfondie sur une telle région, notamment en vue d'un choix d'itinéraires à pratiquer. Ainsi, au 23 avril 2019, ce sont 318 itinéraires d'escalade qui sont présentés pour le seul canyon du Verdon, c'est-à-dire le long de la rivière entre Rougon et le lac de Sainte-Croix. Et le nombre de sorties renseignées sur certaines voies témoigne de leur statut de « classiques » : la voie des « Dalles Grises », dont le topo est présenté ci-dessous, affiche sur CamptoCamp 38 sorties; « La Demande », sur la paroi de l'Escalès, 49; « Les Dalles », sur la paroi de Malines, 53. En outre, la base de données du topoguide est accessible via un outil de recherche multi-critériée qui permet de l'interroger finement, et de prendre dans certains cas des décisions abondamment documentées. La figure 5.8 est un exemple d'une telle requête, qui passe par une recherche de sorties : on cherche à savoir quelles voies, de faible ou de moyenne difficulté, sont généralement en bonnes conditions dans le Verdon au mois de mai. Les filtres suivants sont activés pour parvenir au résultat visible sur l'illustration :

- région : Préalpes de Digne
- le titre de la sortie doit contenir le mot « verdon »
- activité : escalade
- période : du 1<sup>er</sup> au 31 mai 2017
- cotation : 6a ou moins
- évaluation des conditions par les contributeurs : bonnes à excellentes

Pour avoir une idée sur le mois de mai en général, on peut répéter la requête sur plusieurs années; plusieurs facteurs peuvent en effet changer la donne du tout au tout, tels que les jours fériés et week-ends « à rallonge », et surtout la météo. Pour cet exemple, le nombre de résultats est à peu près comparable en 2015, 2016 et 2017, avec respectivement 11, 13 et 14 sorties renseignées; en revanche, il tombe à 3 pour l'année 2018, très probablement en raison d'une mauvaise météo.

### Modes de représentation

Le topoguide de CamptoCamp s'appuie d'une part sur une base de données d'objets géographiques clairement localisés, donc cartographiables, et d'autre part sur les descriptions d'itinéraires, obligatoirement associées aux objets géographiques mais combinant divers modes de représentation de l'information géographique, notamment le mode textuel.

La base de données géographiques s'appuie sur quatre types d'objets :

- Des *régions*. Ce sont des polygones, classés selon trois catégories : le pays, la « limite administrative », qui correspond aux divisions régionales ou subrégionales d'un certain nombre de pays, et le massif (montagneux).
- Des *points de passage*. Ce sont des points définis par des coordonnées géographiques, classés selon une longue liste de catégories assez diverses : sommets (15092 items, tous les chiffres datent du 12 avril 2019), cols (3394), lacs (1350), cascades (481), accès routiers (5907), sites d'escalade (4117), refuges et cabanes (1858), points d'eau et sources (34), etc.

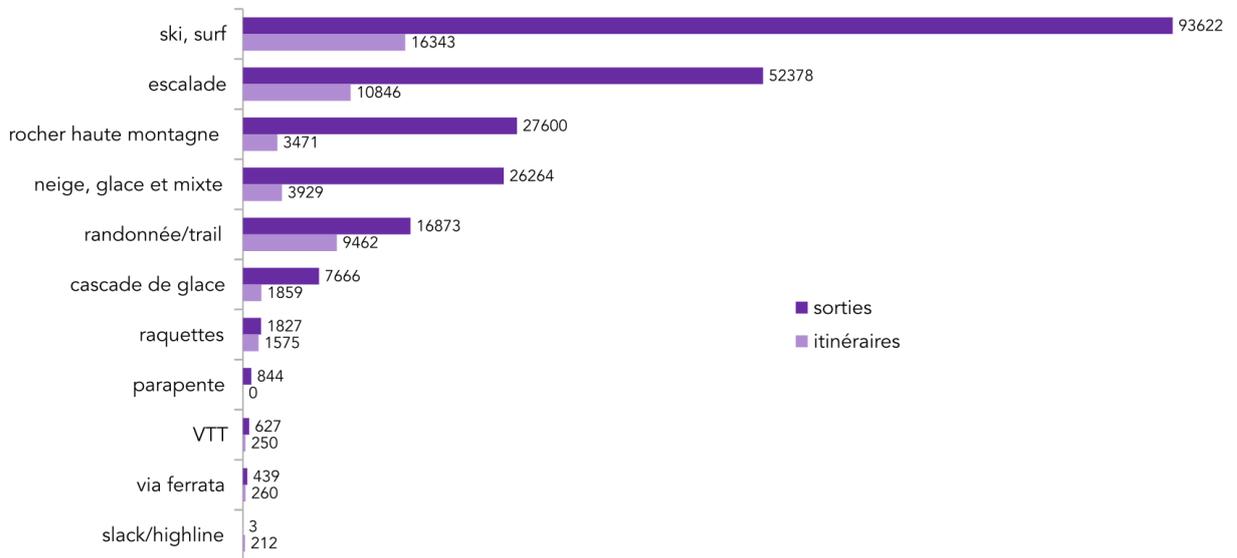


FIGURE 5.7 – Nombre d’itinéraires et de sorties renseignées sur CamptoCamp.org, par activité, au 23 avril 2019

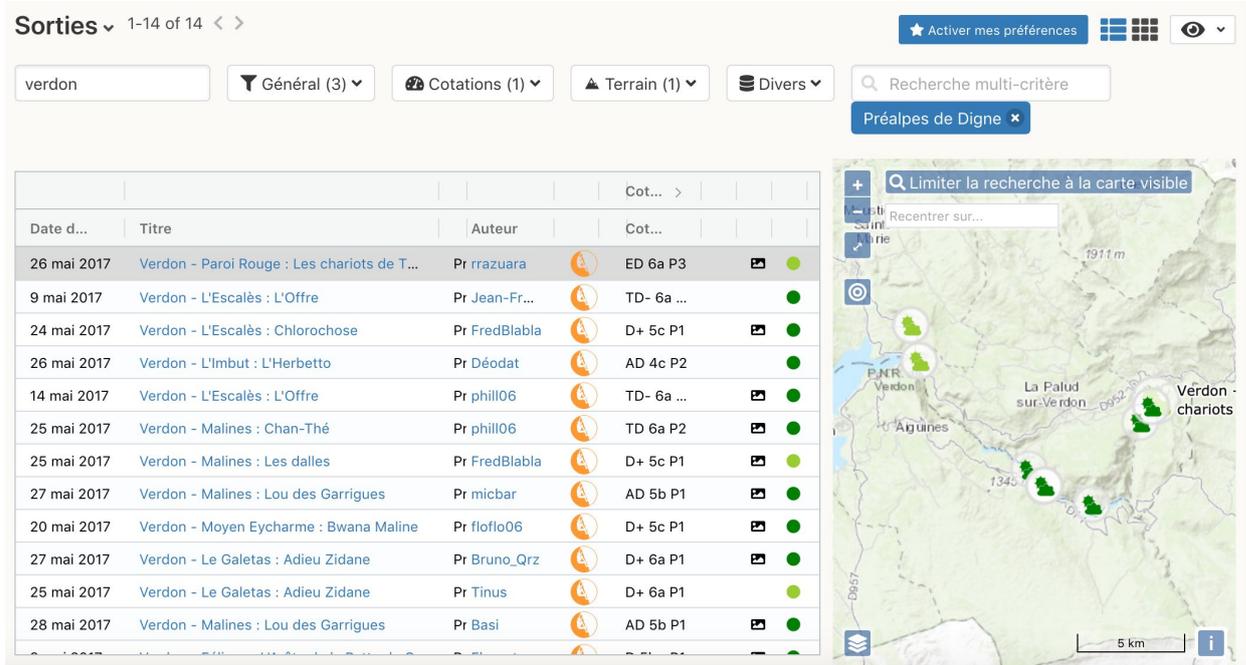


FIGURE 5.8 – Le résultat d’une recherche multi-critériée d’itinéraires d’escalade, CamptoCamp.org, avril 2019

- Les *itinéraires* sont obligatoirement associés à au moins un point de passage, mais n'ont pas nécessairement de coordonnées géographiques propres : en l'absence de trace GPS, ils s'affichent sur la carte par simple superposition à leurs points de passage. Ce sont donc ces mêmes points de passage qui servent à localiser sur la carte les sorties.
- Les *traces GPS*, objets linéaires, peuvent être associées à une sortie aussi bien qu'à un itinéraire, en prenant donc dans le second cas une valeur de cheminement de référence. Les traces GPS apparaissent sur la carte comme associées à un ou des points de passage ; mais elles n'apparaissent qu'individuellement, donc pas dans les résultats de recherche. Il n'est par exemple pas possible d'afficher simultanément toutes les traces GPS d'un même massif montagneux, ou même toutes celles qui sont associées à un même sommet.

Sur CamptoCamp, la visualisation cartographique sert essentiellement à la recherche de sites et d'itinéraires, à la localisation et à l'orientation. Elle propose également, de manière similaire à Rivermap, un affichage des conditions par code couleur, mais la fonctionnalité est loin d'être aussi essentielle, et l'information loin d'être aussi fiable : l'évaluation des conditions est en effet exclusivement le fait des utilisatrices et utilisateurs, ne qualifie que les sorties, et se fait sur une échelle limitée à 5 valeurs, de « exécrables » à « excellentes ». En outre, l'affichage cartographique des itinéraires ne se fait qu'en deux dimensions : même avec une trace GPS, cela ne permet pas d'afficher de manière satisfaisante les itinéraires verticaux ou proches de la verticale. La base de données géographiques et l'interface cartographique présentent en fait d'importantes limites qui empêchent une appréhension fine des sites, itinéraires et parcours, et qui montrent que ce n'est pas là réellement leur objectif. En effet, les catégories géographiques elles-mêmes sont souvent assez inadaptées à la réalité physique du terrain ainsi qu'aux modalités de pratique : les gorges du Verdon, canyon de plus de 20 kilomètres de long, apparaissent dans cette base de données comme un point de passage ; les différents secteurs d'un tel site d'escalade apparaissent comme des sous-points de passage ; et les voies d'une seule longueur, contrairement aux grandes voies, n'apparaissent jamais comme itinéraires. Cette architecture et ce mode de représentation des objets géographiques ont donc principalement un rôle de classification de l'information, de localisation, et, lorsqu'une trace GPS existe, d'orientation sur le terrain. L'ensemble répond ainsi à des impératifs de simplicité, relatifs au volume de la base de données et à la compatibilité avec de nombreuses activités différentes.

Mais le mode de représentation central de l'information géographique sur CamptoCamp, celui qui permet réellement l'appréhension fine d'un terrain ou d'un itinéraire de pratique, c'est le topo en lui-même, la fiche descriptive. Ce format est bien sûr en grande partie similaire à celui des guides imprimés, ni l'information numérique ni la dimension collaborative n'ont radicalement modifié la nature et la forme des principales informations qu'il présente. En revanche, l'association à ces descriptions d'itinéraires de commentaires d'une part, et de descriptions de parcours d'autre part, les « sorties » sur CamptoCamp, représentent une innovation importante dans l'information qui est à disposition. Je prendrai ici l'exemple d'un topo d'escalade et d'une sortie correspondant à ce topo (figures 5.9, 5.10 et 5.11). Il s'agit de la grande voie appelée « Les dalles grises », dans les gorges du Verdon. Le topo est organisé sur CamptoCamp en plusieurs blocs d'information (figures 5.9 et 5.10) :

- À gauche se trouvent deux blocs de contextualisation de l'itinéraire : localisation

topographique, localisation dans la base de données d'objets géographiques du topoguide (régions, points de passage), références bibliographiques comprenant une description de l'itinéraire, outils d'édition du document, statut du contenu.

- En haut de la page, immédiatement sous l'intitulé de l'itinéraire, on trouve un en-tête comprenant les principales caractéristiques de l'itinéraire, une sorte de résumé comprenant les principales informations nécessaires pour envisager de le pratiquer : sa nature, sa longueur, sa difficulté.
- Le bloc central comprend la description de l'itinéraire à proprement parler. Il est organisé en plusieurs rubriques dont le remplissage est conseillé, et qui peuvent faire l'objet de subdivisions libres. En l'occurrence, un itinéraire de grande voie d'escalade comprend en général, *a minima*, les informations nécessaires pour accéder au départ de la voie depuis un point de référence bien identifié (ici un point de vue au bord d'une route, souvent un parking. . .), le nombre de longueurs et leurs difficultés, et le chemin de retour s'il est différent du chemin d'accès.
- Les deux blocs au bas de la page, « Dernières sorties » et « Commentaires », viennent compléter le topo par des informations qui ont été jugées utiles par les contributrices, mais pas essentielles au point de nécessiter une modification du document principal, et cela parce qu'elles sont subjectives, ou éphémères, ou non spécifiques à l'itinéraire précis, etc.

Le mode de représentation de l'information le plus courant pour ces topos est la description textuelle ; mais elle peut se combiner efficacement à d'autres modes, notamment les photographies et — comme sur l'exemple des Dalles grises — les schémas, particulièrement utiles en escalade pour représenter les grands traits de la face rocheuse et donner une idée sommaire du cheminement de chaque longueur. Le degré de précision de l'information géographique apportée par les topos est très variable, selon le type de pratique, le style d'ouverture, la nature du terrain, etc. J'ai décrit ci-dessus les informations minimales à fournir pour permettre aux pratiquants de s'engager dans une voie d'escalade ; dans certains cas, le fait de se limiter à ces informations est un choix délibéré pour laisser une certaine liberté, ainsi qu'une certaine responsabilité, dans le choix du cheminement. C'est notamment le cas pour les voies d'escalade qualifiées de **terrain d'aventure**, où le rocher est peu ou pas équipé de scellements ou autres protections fixes, et où les choix de cheminement au fur et à mesure de l'ascension sont souvent considérés comme partie intégrante de l'intérêt de la pratique. Parfois au contraire, des passages de quelques mètres sont décrits assez précisément, éventuellement selon plusieurs modes de représentation pour en assurer la compréhension, notamment si l'auteur du topo souhaite prévenir un risque d'erreur d'itinéraire. C'est le cas ici avec les passages qui signalent les points de bifurcation entre deux voies.

Il faut remarquer ici que les caractéristiques du topo qui vient d'être présenté sont en grande partie spécifiques à la modalité de pratique qu'est la **grande voie**. Les voies d'une longueur, les **couennes**, ne sont que rarement renseignées individuellement sur CamptoCamp. Les sites d'escalade tels que Kalymnos, où ce type de voies est largement majoritaire, apparaissent donc à peine sur CamptoCamp, mêmes lorsqu'ils sont situés en France ou en Suisse. La plupart du temps, seuls sont indiqués l'accès au site, ou à ses différents secteurs, et les principales caractéristiques des voies qu'on y trouve. Certes, la description de l'itinéraire est moins utile pour des voies courtes, souvent plus concentrées et plus facilement identifiables que les grandes voies (notamment par des noms de voies affichés ou peints directement sur la falaise, au départ des voies), où

# Verdon - L'Escalès : Les dalles grises



France Alpes-de-Haute-Provence Préalpes de Digne



Activités :

Durée : 1 jour(s)

Type de rocher : calcaire

Complétude : moyen

Type de voie : grande voie

Configuration : face

Cotations : D+ 5c>5c I P1



Altitude : 950 m / 1100 m

Dénivelé positif : 150 m

Dénivelé des difficultés : 150 m

## Historique de l'itinéraire

Ouverture 1970, B. Bouscasse et M. Coquillat.  
Rééquipement 1990.

## Description

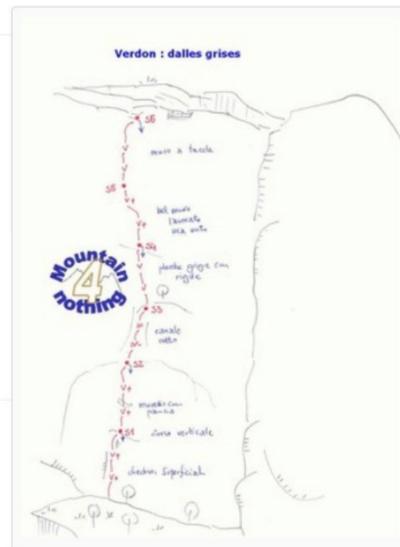
### Approche

Du **Belvédère de la Carelle**, prendre au NE le chemin qui en 100 m conduit à un **gros bloc** sur lequel se trouve la chaîne de rappels des Dalles grises. On atteint le Jardin des Écureuils en 4 rappels. Une seconde ligne de rappels est disponible 5 m en contrebas à droite (en regardant le vide [main courante]). Les rappels bordent la voie, pratique si on ne veut en gravir que la fin.

Au Jardin des écureuils, le départ de la voie est à gauche, dans un petit dièdre vertical (plus à gauche, une seule ligne, qui part en diagonale à gauche, départ commun de **Afin** que **nul ne meure** et **Pichenibule** entre autres).

### Itinéraire

- |    |    |      |   |
|----|----|------|---|
| L1 | 5c | 30 m | Verticale, fissures et petits dièdres, assez patinée. Au bout de 10 m, la longueur se divise en deux : prendre à gauche (à droite c'est <b>Cocoluche</b> ). |
| L2 | 5c | 35 m | Moins raide, mais des passages en fissure assez physiques ; également patinée.  |
| L3 | 4b | 20 m | Quitter le relais vers la droite (à gauche, c'est <b>Cocoluche</b> ). Longueur de transition, une dalle bien prise.   |
| L4 | 5c | 35 m | Belle dalle grise (enfin !), avec des trous et des cannelures.  |
| L5 | 5c | 35 m | La même... et quelques ressauts verticaux.  |
| L6 | 5b | 20 m | Toujours ce beau calcaire gris et sculpté... sortie directe sur la chaîne des rappels.  |



### Retour

100 m à pieds au milieu des touristes !

### Points de passage

- Verdon - L'Escalès, 1100 m
- Belvédère de la Carelle, 1056

### Livres

- 52 ans & 520 voies d'escala...
- Escalade plaisir - Alpes du ...
- Verdon 2010

### Cartes

- IGN - 3442OT - Gorges du ...

Voir dans une autre langue  
espagnol • italien

- À proximité de...
- Versions
- Modifier les associations
- Traduire dans une autre langue

CC BY SA 3.0

Ce contenu est sous licence  
Creative Commons BY-SA 3.0

FIGURE 5.9 – Topo (1ère partie) de la voie des Dalles grises dans le Verdon, Camp-to-Camp.org, le 11 avril 2019, CC-BY-SA

### Remarques

- À l'abri du vent du SW qui souffle souvent dans les Gorges, grâce au bombé de Pichenibule...
- Beaucoup de 5c, parfois entre les points.
- Si on est pressé ou si la pluie menace, on peut se contenter des 3 dernières longueurs (accès à R3 en 2 rappels).
- Voie relativement rectiligne, fissures patinées en bas, belles dalles sculptées en haut.
- Développé de la voie : 175 m.

### Matériel

- 12 dégaines
- [Escalade en grande voie sportive](#)

### Dernières sorties, [Voir tous les résultats](#)

- 2018-12-08 : Verdon - L'Escalès : Les dalles grises • phil06 • 📄
- 2018-05-11 : Verdon - Jardin de l'Ecureuil • PNV
- 2018-04-18 : Verdon - L'Escalès : Les dalles grises • l.n.
- 2017-08-20 : Verdon - L'Escalès : Les dalles grises • timus
- 2017-04-16 : Verdon - L'Escalès : Les dalles grises • jonathanv
- 2017-03-10 : Verdon - L'Escalès : Les dalles grises • phil06 • 📄
- 2016-12-10 : Verdon - L'Escalès : Les dalles grises • sandrine-tetard
- 2016-12-10 : Verdon - L'Escalès : Les dalles grises • sandrine-tetard
- 2016-10-21 : Verdon - L'Escalès : Les dalles grises • mountacala.annecy
- 2016-10-18 : Verdon - L'Escalès : Les dalles grises • OneTrueTøm

[Ajouter une sortie](#)

### Commentaires

[Publier le premier commentaire](#)

**FIGURE 5.10** – Topo (2ème partie) des Dalles grises, CamptoCamp.org, le 11 avril 2019, CC-BY-SA

la ligne de scellements est souvent plus facile à suivre, et où une erreur d'itinéraire a des conséquences bien moins dommageables car le retour au sol est beaucoup plus aisé. Mais justement, l'information nécessaire à la pratique étant assez minimale, il suffit en général d'une liste de noms de voies, avec les cotations, et d'un schéma pour les localiser sur la falaise — c'est la forme prise traditionnellement par le topo papier. Or, on ne trouve presque pas de tels documents dans le topoguide de CamptoCamp. L'explication principale en est donnée dans la section suivante (p. 232), et tient aux sources des informations et aux enjeux éthiques de leur circulation.

Bien souvent, les topos emploient un vocabulaire géographique très spécifique, qui correspond aux modalités d'une pratique donnée, et permet d'atteindre une grande précision dans la description du terrain de pratique. Ici, le texte de description de la voie des Dalles grises emploie tout d'abord une segmentation spatiale spécifique à l'escalade en grande voie, l'identification de « longueurs », séparées par des relais, chacune qualifiée par une cotation. Le vocabulaire utilisé apporte également des informations utiles sur les profils du rocher et de la face (« dièdre », « fissure », « ressaut »); et même les types de prises et les degrés d'adhérence (« trous », « cannelures », « patinée », « sculpté »).

## Verdon - L'Escalès : Les dalles grises Samedi 8 décembre 2018



France Alpes-de-Haute-Provence Préalpes de Digne



Verdon - L'Escalès : Les dalles grises, 150 m, D+ 5c>5c I P1  
Phil06, Floflo06

Activités :

Cotations : D+ 5c P1

Altitude : 950 m / 1100 m

Évaluation des conditions :

excellentes

Dénivelé positif : 150 m

Complétude : bon

### Météo

Grand vent de NW, mais voie très bien abritée, chaud dans la falaise

### Conditions

Très belle voie, bon rocher un peu patiné sans que ça gêne plus que ça, équipement assez espacé

### Commentaires personnels

Le vent de NW étant annoncé, on décide d'aller refaire les dalles grises pour profiter d'une falaise abritée du vent et bien ensoleillée le matin...

Après une bonne et longue nuit dans le van chahuté par les bourrasques de vent et les grains au belvédère de la Carelle, on attend tranquillement que le soleil éclaire complètement la falaise pour attaquer les rappels vers 9h15  
Descente tranquille en 4 rappels dans les dalles grises

Au pied de la voie, on pose les doudounes: il fait déjà chaud alors qu'au sommet il fait encore 0° !

L1: jolie fissure à remonter, après ça déroule jusqu'au relais

L2: On remonte une fissure écaillée avec un pas plus dur au niveau d'un petit toit, puis ça déroule en oblique à droite jusqu'au relais

L3: longueur facile, points très espacés

L4: Longueur soutenue en 5c avec des points espacés et une sortie à gauche

L5: On démarre dans le mur à gauche de la fissure, puis on la remonte pour rejoindre le relais

L6: Longueur assez facile (points très espacés) avec un pas en sortie qu'on peut éviter à gauche (dommage)

Voilà, on voulait de la belle grimpe au soleil à l'abri du vent, eh bien c'était parfait !

FIGURE 5.11 – Une sortie dans les Dalles grises dans le Verdon datant du 8 décembre 2018, par phil06, CamptoCamp.org, CC-BY-NC-ND

Certaines conventions, enfin, consistent en un concentré d'information géographique spécialisée : c'est le cas de la *cotation*, qui, en escalade comme dans d'autres pratiques sportives (on l'a vu ci-dessus dans le cas du kayak), est une évaluation de la difficulté et/ou du danger de l'itinéraire. La voie des Dalles grises est cotée sur CamptoCamp « D+ 5c>5c P1 ». Il s'agit en fait d'une combinaison de trois ou quatre cotations différentes, qui qualifient des aspects différents de l'itinéraire. Au total, CamptoCamp propose pas moins de 8 catégories différentes de cotation pour les seules activités de rocher<sup>13</sup>, mais il est très rare qu'elles soient toutes utilisées par les topos. La cotation des Dalles grises se décompose donc comme suit :

- D+ correspond ici à la « cotation globale » de l'itinéraire, c'est-à-dire qu'elle résume toutes les autres. Elle est plutôt utilisée en alpinisme, dans la mesure où elle prend en compte un grand nombre de paramètres différents.
- 5c>5c est l'expression de la « cotation libre maximale » et de la « cotation libre obligatoire », qui se rapportent toutes deux à un style de progression n'utilisant que les prises du rocher (c'est la définition de l'escalade libre), la seconde excluant les passages qui peuvent être franchis à l'aide du matériel de protection et d'assurage. Ici, la distinction n'a pas d'intérêt car les deux cotations sont les mêmes, mais elle permettrait par exemple de signaler une voie de difficulté modérée sur la majeure partie du parcours, mais présentant certains passages difficiles en libre, lesquels peuvent aisément être franchis, selon l'expression consacrée, en « tire-clous ».
- P1, enfin, est la cotation qui qualifie la « qualité de l'équipement en place », c'est-à-dire la solidité et la régularité du matériel de protection fixé dans la falaise — ou son absence. En l'occurrence, P1 signifie, comme cela est confirmé dans la section « matériel » du topo, que l'équipement en place est caractéristique de la « grande voie sportive », donc que l'équipement que la cordée doit elle-même apporter est minimal.

Cette série de quelques chiffres et quelques lettres, la cotation, renferme donc, pour qui sait la lire, une grande densité d'informations géographiques, et l'essentiel de ce qui est nécessaire pour évaluer, en fonction de son expérience et de ses capacités, la faisabilité d'un itinéraire.

La sortie est un document spécifique à une réalisation ponctuelle d'un itinéraire, un « compte-rendu ». Par rapport au document « itinéraire » auquel elle est associée, la sortie est censée apporter, principalement, des commentaires sur les conditions de pratique (la météo en général, et selon les activités l'enneigement, l'ensoleillement, l'humidité, etc.), des compléments de description de l'itinéraire, des photographies, une trace GPS, ou encore une appréciation subjective de l'itinéraire en termes de qualité, de difficulté, de beauté, par exemple. Dans le cas de la sortie dans les Dalles Grises du 8 décembre 2018 (voir figure 5.11), le contributeur donne par exemple des détails sur le choix de la voie relativement aux conditions météorologiques annoncées (« *vent de NW étant annoncé* », « *une falaise abritée du vent et bien ensoleillée le matin* »); son ressenti sur la difficulté ou la beauté des longueurs et des passages de la voie (« *jolie fissure* », « *longueur soutenue* »); et met en ligne 24 photos prises au cours de l'ascension, donnant à voir le rocher de près, la vue au sommet, sa partenaire ou lui-même au cours de l'ascension, ou encore un vautour planant à proximité de la cordée. Le tout donne un aperçu assez riche de l'appréciation subjective de l'itinéraire,

13. <https://www.camptocamp.org/articles/133323/fr/aide-topoguide-cotations-en-rocher-escalade-et-rocher-haute-montagne->

à un moment donné, par un individu donné. Il faut remarquer cependant que le document d'itinéraire (figures 5.9 et 5.10) est loin d'être exempt d'éléments relevant de l'appréciation subjective (« *ce beau calcaire gris et sculpté* », par exemple). Le topoguide est donc loin d'être rigoureusement formaté, et les documents d'itinéraire et de sortie sont des catégories relativement perméables l'une par rapport à l'autre. Cela montre également que l'information subjective, l'appréhension de l'itinéraire au-delà de sa seule description, est considérée comme pertinente pour la pratique, et peut souvent constituer une information géographique à part entière. Cela tient notamment au fait que les catégories et modes d'appréciation sont souvent largement partagés au sein de la communauté : en escalade par exemple, le jugement sur la beauté du rocher, ou la photographie de falaise (voir partie 6.2.3), répondent à des codes esthétiques assez consensuels.

### Sources et validité des informations

Les informations mises à disposition sur CamptoCamp sont très majoritairement des contributions apportées par les utilisateurs inscrits, tirées de leur propre expérience et diffusées librement. Cependant, elles recourent en grande partie, voire utilisent plus ou moins directement, des contenus disponibles dans des guides publiés et non libres de droits, ce qui pose certains problèmes légaux et éthiques.

Chacun des principaux items qui constituent l'architecture centrale du site — ce sont surtout les sorties, les itinéraires et les points de passage — peut être ajouté ou modifié par toute utilisatrice inscrite. C'est d'abord ce qui permet l'accumulation d'un grand volume d'information, et le contrôle ou l'enrichissement de l'information par les pairs. Ce sont là les ressorts centraux de la puissance de toute forme de contenu collaboratif en ligne. L'efficacité de ce type de contenu, pour le cas de l'information géographique relative aux pratiques sportives de nature, tient également à l'association entre des informations plutôt pérennes, les descriptions d'itinéraires, et des informations complémentaires de validité temporaire, que l'on peut rassembler sous l'expression « conditions de pratique ». L'information peut être utile de par son caractère récent, mais c'est aussi le cumul des données temporaires qui peut fournir d'utiles approximations, comme je l'ai illustré avec la requête multi-critères sur le Verdon (figure 5.8) : elle montrait que, en général, on peut compter sur de bonnes conditions pour l'escalade dans le Verdon au mois de mai. Cette information temporaire et cumulative recoupe certaines informations qu'il est facile d'obtenir par des canaux généralistes, en premier lieu les prévisions météorologiques, mais elle englobe également des informations beaucoup moins accessibles et plus spécialisées : pour le cas de l'escalade, il peut s'agir de l'humidité de la paroi à travers les résurgences, de la présence de terre ou de végétation après des intempéries ou en début de saison, de certains paramètres de fragilisation du rocher, etc.

Le site CamptoCamp définit clairement le statut de ses contenus et ses règles d'usage, en distinguant trois types de contenu sur une page dédiée<sup>14</sup> et en se référant aux contrats de licence employés :

- le « contenu collaboratif du topoguide » : il s'agit de toutes les données (textes, coordonnées géographiques, images) des documents *régions*, *points de passage*, *itinéraires*, *livres*, *articles collaboratifs*, *images collaboratives*, à l'exclusion des

---

14. <https://www.camptocamp.org/articles/106728/fr/licences-des-contenus>

données définies dans le troisième point ci-dessous. Elles sont sous licence Creative Commons (CC) by-sa<sup>15</sup>, ce qui signifie que ces informations, qui constituent l'essentiel du topoguide, peuvent être librement diffusées et modifiées à condition d'en citer l'auteur (disposition « by ») et de le faire sous des conditions identiques (disposition « sa », « share alike »).

- le « contenu personnel du topoguide » : ce sont les données des documents sorties, profil du contributeur, articles personnels, comptes-rendus d'incident et d'accident. Elles sont placées sous licence CC by-nc-nd<sup>16</sup>, c'est-à-dire avec attribution à l'auteur, interdiction de tout usage commercial et de toute modification.
- le « contenu personnel des forums et des commentaires des documents du topoguide » : les messages des forums et les commentaires des documents sont sous droit d'auteur.

De plus, l'architecture logicielle du site est également libre d'accès et de reproduction, « open source » : le code source est disponible sur le site de dépôt GitHub<sup>17</sup>.

Comme j'ai commencé à l'évoquer dans la section précédente (p. 228) à propos des tops de sites de couenne, la diffusion libre de l'information géographique ne se fait pas toujours sans débat, en particulier dans le cas de l'escalade. L'escalade libre sportive, modalité de pratique la plus courante aujourd'hui, se déroule sur des falaises partiellement sécurisées et équipées de protections métalliques permanentes, ce qui nécessite un travail et des financements. Les équipeuses et équipeurs sont donc généralement considérés comme les créateurs de ces itinéraires d'escalade. Et la diffusion de l'information géographique précise nécessaire à la pratique des sites ainsi créés est traditionnellement perçue comme une manière de soutenir et de rémunérer ce travail, principalement via la vente des tops papier. Des sites tels que CamptoCamp, en mettant publiquement à disposition cette information, sont susceptibles de compromettre ce mode de fonctionnement. Légalement, si les contenus précis des tops papier sont soumis au droit d'auteur, et ne peuvent donc être reproduits tels quels sur CamptoCamp, « l'information factuelle autour d'un itinéraire » est, elle, libre de droits, selon CamptoCamp ; cependant, les débats sur les enjeux éthiques et sur le soutien au travail d'équipement sont très présents au sein même du site, et ont conduit à certaines recommandations restrictives au sein d'une « charte du contributeur »<sup>18</sup>, et à un travail de sensibilisation, qui se traduit par exemple par des incitations, sur les documents du topoguide, à soutenir financièrement les ouvreurs par l'achat du topo papier.

### Paroles d'usagers et usagères

L'exemple des débats éthiques sur CamptoCamp montre bien que l'outil numérique, quelle que soit son efficacité, n'est pas automatiquement et systématiquement approprié par les pratiquantes. Les différents usages sont multiples, et l'emploi d'un outil peut être limité par une réflexion critique, par un désintérêt, simplement par l'inertie des habitudes, ou encore par un rejet de principe. Les extraits d'entretien qui suivent illustrent les principaux usages déclarés de CamptoCamp et des outils proches.

15. <https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/fr/>

16. <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>

17. <https://github.com/c2corg>

18. <https://www.camptocamp.org/articles/106730/fr/cgu-charte-du-contributeur-au-topoguide>

Site web	Information	Source principale	Mode de représentation	Validité	Type d'information géographique
CamptoCamp	topos de sports de montagne	usagères et usagers, autres topos (imprimés, numériques)	texte, photos, schémas, traces GPS	plutôt fiable (confirmation/édition par les pairs), changeante sur le long terme (éboulements, usure...), partielle (variable selon les conditions de terrain, l'enneigement, l'humidité...)	description d'itinéraire
	sorties	usagers et usagères	texte, photos, schémas, traces GPS	subjective, éphémère, qualitative, fine	description de parcours d'un itinéraire
	conditions de pratique	usagères et usagers	texte, figuré ponctuel coloré	moyennement fiable, subjective, éphémère	conditions météo/de terrain
	localisation des itinéraires et sites de sports de montagne	usagers et usagères, autres topos	cartographie, classification régionale, toponymie	plutôt fiable (confirmation/édition par les pairs), plutôt durable	localisation des sites de pratique

TABLEAU 5.3 – L'information géographique sur CamptoCamp.org

Pour Micaela et Théo comme pour la majorité des interrogées qui mentionnent le site web, CamptoCamp est utile principalement pour la recherche de sites ou d'itinéraires :

T : Alors sur les médias, on regarde quand même CamptoCamp. [...] En grande voie, ou en montagne, avant d'aller, d'ailleurs c'est même une source pour trouver des fois des grandes voies. Tu te dis tiens je vais aller sur ce massif, qu'est-ce qu'il y a. Donc là ouais, du coup on le consulte pas mal, ouais.

Pour elle et lui, la consultation de CamptoCamp intervient donc en général lorsqu'un projet de sortie ou de séjour est déjà engagé, et accompagne leurs choix précis. Martin et Gabriel évoquent un usage similaire ; ils laissent volontiers l'expérience des autres guider leurs choix, et s'extasient sur l'ampleur de la base de données que le site représente, laissant entendre que c'est un outil particulièrement efficace :

G : on est pas mal adeptes de Camptocamp et tout ça, pour chercher quelle est LA belle voie à faire, le truc... On va rarement au hasard en fait, on cherche. [...]

M : Camptocamp... c'est vrai que c'est un peu une aide à la décision, quoi, t'as des gars qui sont quand même bien investis là-dedans, ils te décrivent bien, ils te font part de leur ressenti, donc pour nous ça vient bien compléter les topos.

G : Ouais, en fait Camptocamp c'est quand même assez extraordinaire,

M : Camptocamp, c'est vraiment un peu, ça devient un peu l'encyclopédie...

G : pour les accès, les longueurs décrites, pour, c'est hallucinant.

Martine et Michel évoquent également l'aide que représente CamptoCamp dans la préparation d'une sortie, et affirment apprécier la description en détail des itinéraires et des conditions, pour savoir au mieux à quoi s'attendre :

Ml : Ah peut-être quand on va envisager une grande voie, [...] on va regarder Camptocamp et lire les commentaires, les gens qui disent qu'il y a des rochers brisés, ou que l'équipement est espacé, ou nickel, ou béton comme on peut l'écrire! Ça nous rassure, oui.

Mais la recherche d'informations peut être moins directement liée à la préparation d'une sortie prochaine ; cela peut être simplement une façon de rêver à ses prochaines sorties, ce qui pour Michel et Martine semble constituer une activité à part entière lors des mois d'hiver :

Mn : Il fait des propositions, oui ce serait pas intéressant, cette route-là, cette, cette voie-là, et puis je regarde dans le livre et je commence à chercher sur Internet, et des fois on trouve des commentaires de gens qui ont fait ça, pour se faire une idée, ou pour voir des photos, pour commencer. Oui ça on fait, mais pas avec Facebook ou les autres... Il y a Camptocamp...

Ml : Oui, Camptocamp ça je visite régulièrement.

Mn : Ça on visite, et tout ce qui est libre à visiter, disons. Ça, on regarde, pour voir s'il y a des voies nouvelles, pour voir ces choses-là.

CamptoCamp constituait également une source d'inspiration pour Éloïse : « *Il y a eu un moment donné, j'allais un peu sur Camptocamp, je lisais un peu ce que, je suivais deux-trois blogs, ça me faisait un peu voyager, un peu rêver.* »

En revanche, parmi les personnes mentionnant CamptoCamp, personne ne semble avoir apporté de contribution. Certaines interrogées, d'abord, voient mal l'intérêt de la démarche, ou ont l'impression de ne rien pouvoir apporter d'utile. C'est le cas de Théo, qui explique :

Les topos ils sont faits en général, ils sont là... Y a pas grand-chose à dire, quoi. C'est pas mon trip de dire ah, je l'ai fait en 5 heures, il faisait beau... Attention au spit, le troisième dans la quatrième longueur il bouge un peu...

Mais d'autres reconnaissent l'utilité de tels comptes-rendus et de l'effort collectif qu'un site comme CamptoCamp représente, et considèrent donc qu'il serait cohérent pour eux d'y participer au vu du profit qu'ils en retirent. C'est le cas de Florent :

J'ai peut-être un défaut, là aussi, faudrait peut-être aussi partager. Voilà, t'as fait une voie... [...] C'est vrai qu'on devrait le faire, parce que ça fait un retour d'expérience, et que y en a peut-être d'autres qui auraient envie de connaître, ce qu'un modeste grimpeur a vécu ou apprécié dans une voie, quoi.

Parmi les usages d'autres outils numériques présentant des fonctionnalités proches de CamptoCamp, on trouve deux applications pour smartphone<sup>19</sup>, ClimbingAway<sup>20</sup> et 27crag<sup>21</sup>. Toutes deux ont les mêmes fonctionnalités de base : la localisation des sites d'escalade, la synthèse des informations essentielles sur ces sites, et la mise à disposition, en général payante, d'un certain nombre de topos complets. La fonctionnalité particulièrement appréciée par les interrogés qui évoquent ClimbingAway est la géolocalisation, qui leur permet d'avoir connaissance des sites à proximité où qu'ils soient, comme le raconte Marco :

Sur le téléphone il y a Climbingaway, c'est vrai que, donc à chaque fois que je passe en bagnole, tu sais t'as une géolocalisation, je sais que ça m'est arrivé de m'arrêter deux ou trois fois sur la route.

L'autre application n'est utilisée que par deux interrogées, dont Helga, qui travaille pour l'application :

bien sûr on utilise notre propre application, 27crag, on l'utilise beaucoup pour trouver des sites de grimpe, avoir les topos et tout ça, tant qu'il y a de l'information là-dedans on

---

19. Qui ont toutes deux une version site web ; mais dans les deux cas c'est l'application qui est évoquée prioritairement par les interrogées.

20. <https://climbingaway.fr/>

21. <https://27crag.com/>

l'utilise. [...] Je l'utilise aussi parce que c'est possible dessus, tu coches simplement et tu as ta liste de croix, et ta to-do-list. Donc c'est l'endroit où j'enregistre mes ascensions<sup>22</sup>.

Anton, l'autre interrogé qui utilise 27crag, semble l'utiliser principalement pour enregistrer ses ascensions. Ces outils ont le potentiel de rassembler sur le smartphone une grande quantité de topos différents, offrant donc des économies considérables, et une grande maniabilité, par rapport aux topos papier. Pourtant, ils semblent encore peu appropriés par la communauté grimpeuse. Martin note que l'information y est encore lacunaire; mais pour lui, le format numérique devrait rapidement s'imposer : « *Et puis y a pas encore assez de topos numériques, mais c'est ce qui va devenir la norme sans doute tôt ou tard* ». Le principal obstacle à la numérisation généralisée des topos est sans doute la persistance du lien entre la mise à disposition de l'information géographique et le financement des sites de pratique, lien qui n'est pourtant pas strictement protégé par un cadre légal. C'est là une illustration de la complexité et de la diversité des usages des outils technologiques, dans les pratiques touristique-sportives de nature comme ailleurs : la commodité et l'efficacité de l'outil ne suffisent pas à son adoption immédiate, et une réflexion d'ordre éthique peut tout à fait contribuer à limiter certains usages à une large échelle.

#### 5.1.4 La Coupe Fédérale de Distance et Thermal Maps

La Coupe Fédérale de Distance (CFD), organisée par la Fédération Française de Vol Libre (FFVL) et hébergée sur son site web<sup>23</sup>, est à la fois une compétition et une banque d'informations précieuses pour la pratique du vol libre. C'est une plate-forme web où toute personne licenciée dans un club français peut enregistrer ses vols, principalement au moyen de traces GPS, les mettre ainsi à la disposition de tous, et éventuellement engranger des points qui donnent lieu à un classement. En outre, la base de données ainsi constituée — et il en existe d'autres similaires — permet d'alimenter divers outils d'une grande utilité pour les parapentistes et autres libéristes; Thermal Maps en est un exemple.

##### Principales informations et fonctionnalités

La fonction centrale du site web de la CFD est la déclaration de vol : le licencié renseigne son itinéraire en chargeant sur le site une trace GPS (il est possible de le faire manuellement, sans trace GPS, mais à des conditions très restrictives), et en ajoutant les quelques informations (toponymes, commentaires, etc.) qui ne sont ni extraites automatiquement de la trace, ni associées à son profil de pilote. La compétition porte sur la distance totale parcourue sans se poser au sol, mais aussi sur la forme du parcours réalisé : un parcours est plus valorisé (le kilométrage est multiplié par un coefficient) s'il forme une boucle, c'est-à-dire si la pilote repasse ou atterrit à proximité du lieu de décollage (la distance est alors calculée entre les trois points les plus éloignés, c'est un vol « triangle »). Le site comporte un algorithme qui calcule automatiquement le nombre de points réalisés à partir de cette déclaration de vol et la forme du parcours. Ce jeu rencontre un franc succès dans la communauté française du vol libre, en témoignent

22. « we of course use our own app, 27crag, we use it a lot to find climbing places, and to have the topos, and everything, so, whenever there is any information in there we will use it. [...] I do it also, because it's possible there, you just tick and you have your own ticklist, and to-do-list. So that's the place where I record my climbings. »

23. <https://parapente.ffvl.fr/cfd>

les statistiques affichées par le site web : la saison 2017-2018 (du 1er septembre au 31 août) comptabilise 14919 vols déclarés (99% sont accompagnés de traces GPS) pour 2577 pilotes, 360 clubs, et 780 000 km parcourus. La page d'accueil du site donne aussi le nombre et le kilométrage des vols réalisés dans les jours précédents ; au 1er mai 2019, le site affiche ainsi, pour la veille, 71 vols et 3950 kilomètres parcourus, et pour l'avant-veille, 31 vols et 1495 kilomètres.

Et si l'alimentation du site est avant tout un jeu, sa consultation et ses usages dérivés en font également un puissant outil de traitement et d'appréhension de l'information géographique pour les parapentistes, comme on le verra dans le paragraphe suivant.

### Modes de représentation

Le site de la CFD est donc un dépôt de traces GPS, c'est-à-dire de successions de points caractérisés par des coordonnées géographiques et altitudinales librement téléchargeables. Pour pouvoir lire cette information géographique, le site propose une interface de visualisation cartographique, l'outil VisuGPS<sup>24</sup>. Les figures 5.12a à 5.12c sont des exemples de traces GPS déposées par des personnes que j'ai interrogées, affichées dans VisuGPS ou dans Géoportail. L'application VisuGPS effectue principalement trois opérations :

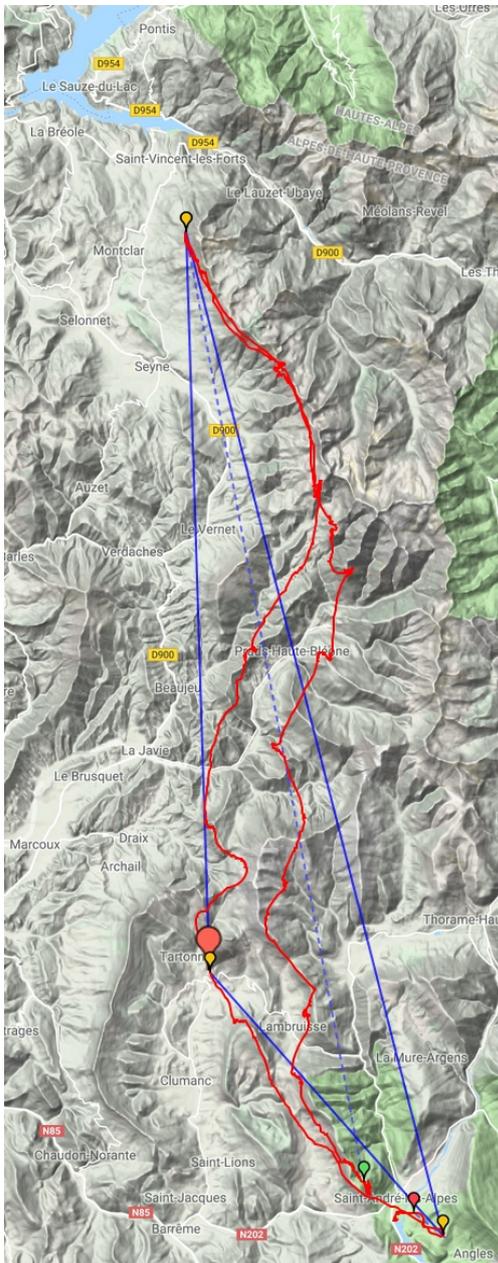
- elle superpose la trace GPS à différentes couches cartographiques : des couches « de base » (cartes routières et topographiques, fournies par Google, IGN, Swisstopo, etc.), la couche des zones aériennes réglementées à différentes altitudes, et la couche des « skyways » issue de Thermal Maps (voir ci-dessous) ;
- elle représente les segments ou les triangles calculés par l'algorithme de comptabilisation des points ;
- elle affiche sous forme de diagramme la variation au cours du vol de trois indicateurs (figure 5.13) : l'altitude, absolue et relative (le relief est visible en brun sur le diagramme), la vitesse horizontale en km/h, et la vitesse verticale en m/s (en négatif pour la perte d'altitude). Le diagramme interagit avec la carte : déplacer le curseur au sein du premier permet de voir la progression entre les positions correspondantes sur la seconde. Pour chacune de ces positions, chaque point de la trace GPS donc, un bloc-légende affiche les données quantitatives correspondantes.

La visualisation en trois dimensions est bien sûr un mode de représentation particulièrement efficace pour lire un vol en parapente. La fonction n'est actuellement plus disponible dans l'application VisuGPS, mais elle peut se faire aisément en important la trace dans toute autre application proposant un modèle numérique de terrain et une vue réglable en trois dimensions. Outre les visualisations des données de vol mesurables et cartographiables, la CFD offre la possibilité de publier des « récits de vol », qui permettent d'aborder nombre d'éléments complémentaires sur les conditions de vol, les risques rencontrés, les sensations et toutes autres appréciations subjectives. L'extrait suivant en témoigne. Il s'agit d'une partie d'un récit d'un pilote nommé Jean-François Larvoire, d'un vol ayant eu lieu le 18 novembre 2018 en Chartreuse<sup>25</sup> :

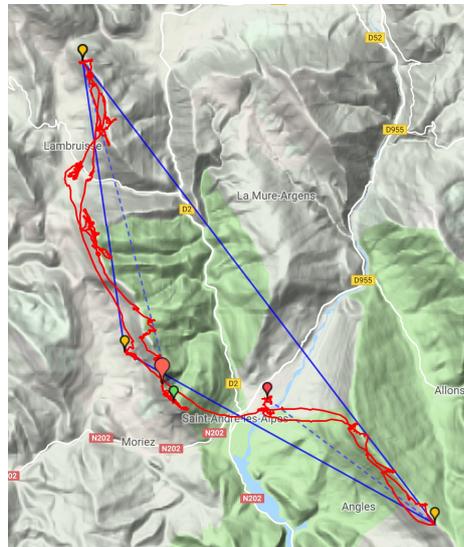
Déco pour moi à 12h20. Tout de suite ça monte bien sur la pente à droite du déco, puis sur l'arête qui suit. Pas besoin d'aller chercher le thermique des oiseaux. Je perds la pompe

24. Développé par Victor Berchet, <https://www.victorb.fr>.

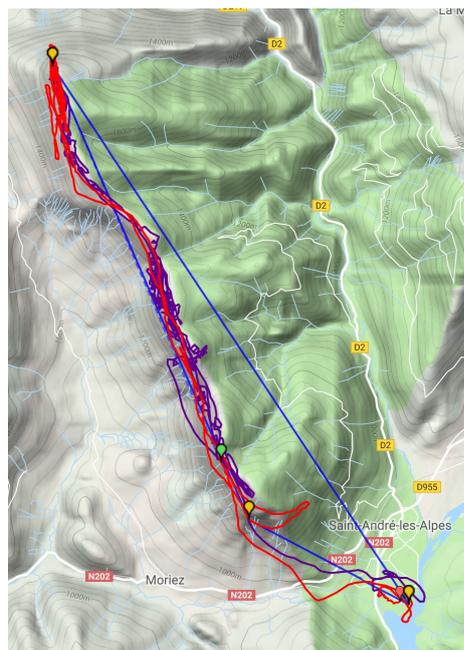
25. <https://parapente.ffvl.fr/cfd/liste/vol/20255598>



(a) Vol de Samuel du 22 avril 2018

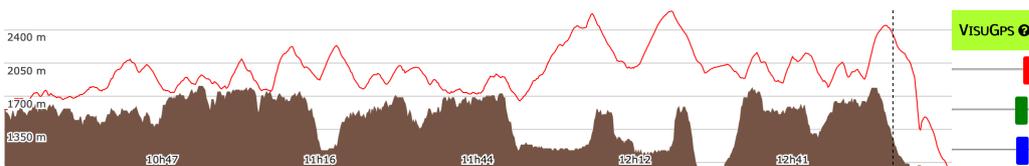


(b) Vol de Firas du 2 juillet 2017



(c) Vol de Lydia du 27 septembre 2018

**FIGURE 5.12** – Vols au départ de Saint-André-les-Alpes enregistrés par des personnes interrogées sur le site de la CFD. Sources : CFD-FFVL, ©Google



**FIGURE 5.13** – Diagramme du vol de Firas ci-dessus, réglé (au moyen des curseurs sur la droite) pour afficher les données d'altitude. Source : CFD-FFVL

vers 2150, et transite vers la Pinéa. J'arrive juste au niveau du sommet. Mais là ça n'est pas aussi bon, et je ressors plus difficilement. Retour à la Pinéa, en grattant tout ce qui passe. Replaf faile à 2300, et transition vers le Grand Som, où il y a plein de monde au dessus aussi. [...] Je trouve tout de suite une pompe en arrivant au dessus de Roche May. Mais sur la Suiffière je rate le coche. Je pars prospecter en face ouest, mais c'est trop tôt, ça ne donne pas. Retour à la Suiffière où je m'applique cette fois. Et ça sort bien au dessus du sommet, dans une ascendance tonique, digne d'un mois d'avril. Petite boucle au dessus de la croix, et je transite sur La Scia. [...] En arrivant au dessus de l'hôtel, je suis accueilli par un thermique énorme, heureusement moins turbulent qu'au Grand Som, et qui me remonte au plaf en un rien de temps. C'est si bon que je prends le risque de quitter le bocal, et d'aller à la Dent de Crolles, que je vois aussi surmontée d'une nuée de voiles.

Ces quelques lignes, comme la plupart des récits de vol, sont centrées sur la recherche des ascendances, et le parcours est exprimé en termes de succès ou d'échecs de cette recherche. Elles donnent une grande diversité d'informations sur les perceptions du pilote, et notamment sur les signes visibles d'ascendance sur lesquels il s'appuie (les oiseaux, les autres voiles), sur son interprétation de ces signes, sur ses sensations, de plaisir en particulier; le récit est également structuré par de nombreuses indications spatiales qui mettent en relation l'aérologie et le terrain, qui qualifient la force des thermiques (« tonique », « énorme »), et qui décrivent ses modes de progression (« gratter », « boucle »). La lecture de tels récits peut donc grandement aider à une interprétation informée de la trace GPS. Mais cette possibilité de la plate-forme CFD est relativement peu appropriée : sur les saisons récentes, à peine 1 % des vols déclarés font l'objet d'un récit<sup>26</sup>, qui consiste en un texte libre ou des commentaires sur la météo, se résumant souvent à quelques mots. Le récit de vol n'a donc qu'un rôle accessoire dans l'outil qui constitue la CFD; d'autres espaces d'information, les forums, magazines ou blogs en particulier, sont probablement considérés comme plus adaptés pour accueillir ce type de compte-rendu.

Dans tous les cas, l'information essentielle pour les parapentistes est liée à l'altitude : ce qu'elles cherchent avant tout à lire via les différentes visualisations possibles d'un vol, ce sont les points, les routes ou les zones où le pilote est parvenu à gagner de l'altitude, ou à avancer en en perdant le moins possible. Et au-delà de la lecture des traces individuelles, ce sont le cumul et la comparaison de toutes ces traces qui permettent d'estimer assez finement la probabilité de trouver des ascendances, et donc les routes les plus adaptées pour parcourir de grandes distances, ou simplement les zones à privilégier pour gagner de l'altitude. C'est le type de connaissance que l'on acquiert en général par l'expérience du terrain; par les compétences de lecture du relief, du ciel et de l'aérologie (voir partie 6.3.3); par la pratique régulière d'un terrain spécifique comme par la diversification des terrains de pratique. Mais à défaut de cette connaissance empirique, ou en plus de celle-ci, l'information cumulative offerte par une base de données telle que la CFD est d'une grande utilité. De nombreux outils ont été développés pour exploiter le potentiel considérable de telles bases de données. La compilation d'un tel volume de traces GPS permet en effet d'obtenir des cartographies fines des usages de l'espace aérien, mais aussi, indirectement, de l'aérologie des espaces de pratique. Un site web, Thermal Maps<sup>27</sup>, propose ces deux applications, et constitue donc une ressource précieuse sur laquelle s'appuient de nombreux autres ou-

26. La saison 2018-2019 voit une forte augmentation, mais la proportion de vols avec récit reste faible, environ 6 % au 2 mai.

27. <https://thermal.kk7.ch/>, développé par Michael von Känel à partir de son mémoire de master (Känel, 2010).

tils dédiés au parapente. À une couche cartographique de base (modèle de terrain, carte topographique ou images satellites), l'outil permet de superposer plusieurs couches :

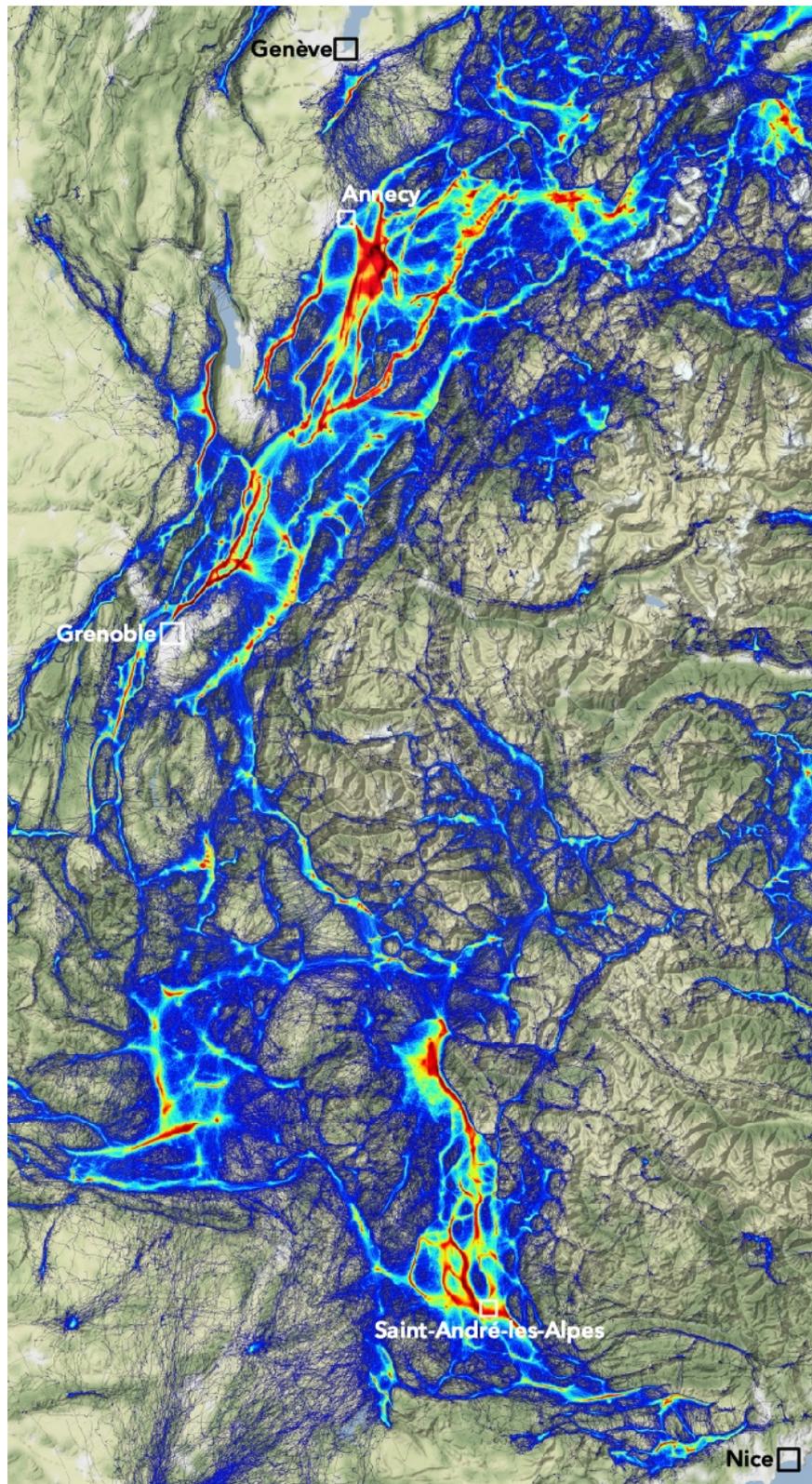
- Une carte de fréquentation, appelée sur le site « skyways », qui affiche l'ensemble des traces GPS<sup>28</sup> extraites de la CFD et d'autres bases de données similaires, et fait varier leur couleur en fonction de leur concentration, produisant ainsi une « carte de chaleur », les zones en rouge foncé étant les plus fréquentées. La figure 5.14 donne ainsi à voir la carte des densités de vols dans les Alpes franco-italiennes. Le lac d'Annecy et Saint-André-les-Alpes apparaissent au cœur de deux des principales concentrations. Cette carte de fréquentation présente des biais importants, car les vols déclarés en ligne ne sont pas représentatifs de la pratique du parapente en général. Il ne s'agit en effet que des vols dits « de distance » ou « de **cross** », c'est-à-dire lorsque l'on cherche à parcourir de grandes distances. Ce ne sont donc que les vols d'une modalité particulière du parapente ; les vols des personnes intéressées par le partage de leurs traces, pour participer à la compétition ou pour d'autres motifs ; et encore plus spécifiquement, les vols jugés par ces personnes dignes d'être mis en ligne, donc en général les vols où la personne a réussi à prendre quelques ascendances et à parcourir une certaine distance. Ce ne sont donc pas strictement des cartes de fréquentation par les parapentistes, mais plutôt des cartes de densité des vols de distance en parapente. Un site très fréquenté, mais peu efficace pour parcourir de longues distances — ce peut être le cas d'un site qui offre localement des ascendances fortes, mais qui se trouve éloigné des « autoroutes thermiques » — ne sera que peu mis en évidence par une telle carte.
- Une carte de thermiques, couche raster représentant la « *probabilité de trouver une ascendance thermique à un endroit donné au moyen d'un parapente*<sup>29</sup> ». Cette carte est générée par le programme créé par M. von Känel (2010) en s'appuyant exclusivement sur les bases de données de vols déclarés, sans aucune donnée issue de modélisation ni aucune donnée météorologique. En somme, et pour simplifier, elle ne fait que calculer, pour chaque maille représentée, un rapport entre le nombre de trajectoires ascendantes et le nombre total de trajectoires passées par cette maille. La carte est également pourvue de filtres temporels, pour afficher les probabilités de thermiques à différentes périodes de l'année et différents moments de la journée. Ainsi, les figures 5.15 et 5.16 représentent les probabilités de thermiques autour du village de Saint-André-les-Alpes, respectivement en juillet à midi et en janvier à midi. La zone de fortes probabilités immédiatement à l'ouest du village est le mont Chalvet, principale aire de décollage des environs.
- Une carte de « hotspots » : il s'agit d'une carte de thermiques simplifiée, faite de figurés ponctuels n'indiquant que les points de plus forte probabilité d'ascendance thermique.

### Sources et validité des informations

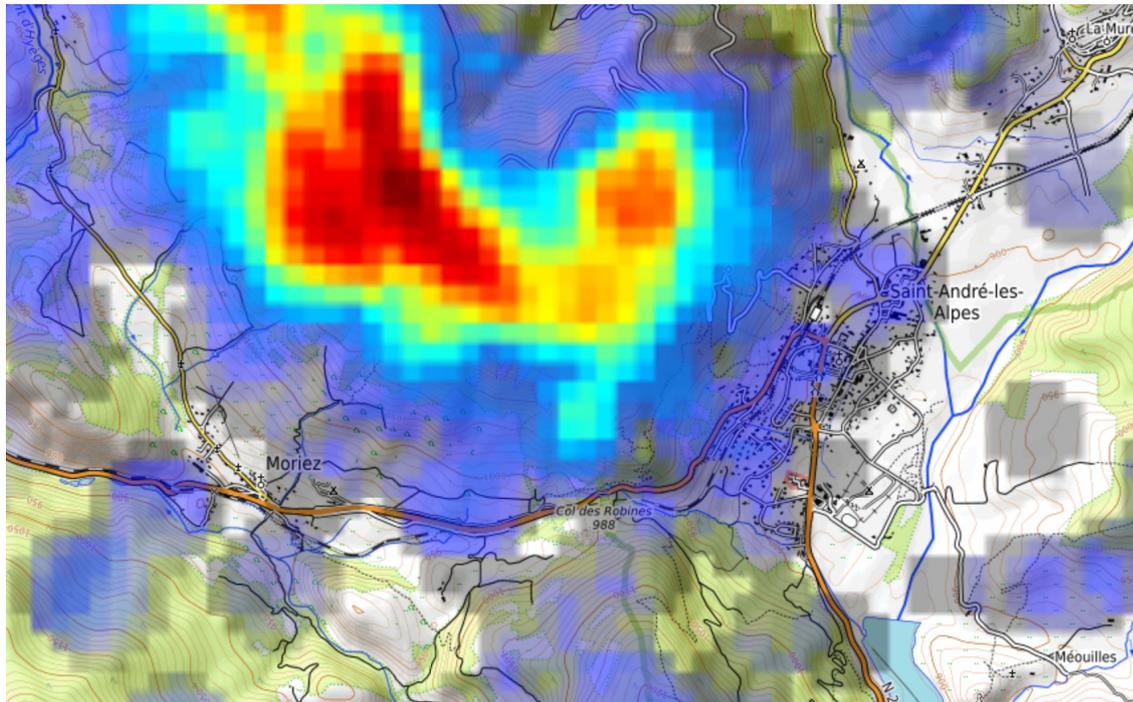
La CFD est principalement une base de données collaborative. Le site web fournit certes l'hébergement et la mise en forme de ces données, notamment le mode de

28. Au 2 mai 2019, cela représente près de 1 700 000 vols.

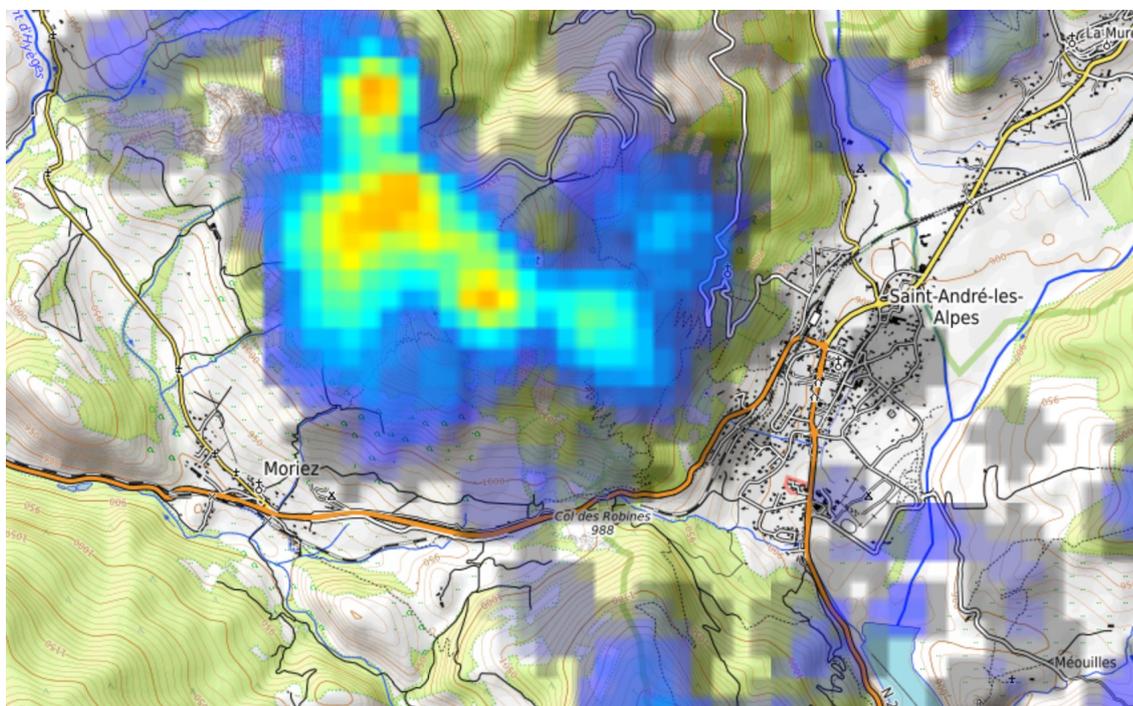
29. « the probability to find thermal uplift at a certain geographical location using a paraglider », <https://thermal.kk7.ch/>.



**FIGURE 5.14** – Carte de fréquentation des Alpes franco-italiennes selon Thermal Maps, [thermal.kk7.ch](http://thermal.kk7.ch). Sources : Skyways : CC-BY-NC-SA; Représentation cartographique : [Stamen Design](http://Stamen Design), CC-BY 3.0; Données cartographiques : ©OpenStreetMap, CC-BY-SA.



**FIGURE 5.15** – Les probabilités de thermiques selon Thermal Maps autour de Saint-André-les-Alpes, en juillet, à midi. Capture d'écran, [thermal.kk7.ch](http://thermal.kk7.ch). Thermiques : CC-BY-NC-SA; Données cartographiques : ©OpenStreetMap, SRTM; Représentation cartographique : ©OpenTopoMap CC-BY-SA



**FIGURE 5.16** – Les probabilités de thermiques selon Thermal Maps autour de Saint-André-les-Alpes, en janvier, à midi. Capture d'écran, [thermal.kk7.ch](http://thermal.kk7.ch). Thermiques : CC-BY-NC-SA. Données cartographiques : ©OpenStreetMap, SRTM; Représentation cartographique : ©OpenTopoMap CC-BY-SA

calcul pour les intégrer à la compétition, et les interfaces de représentation ; mais le cœur de l'outil reste la banque de données de déclarations de vols, et surtout de traces GPS, fournies par les usagers. La possibilité de contribuer est toutefois réservée aux licenciés et licenciées de la fédération. Cette restriction est principalement justifiée par des motifs réglementaires et assurantiels, mais c'est également un moyen d'assurer une certaine homogénéité et une certaine légitimité aux contributions : elles sont ainsi le fait de personnes informées des règles du jeu, et tenues à leur respect par l'appartenance à une communauté clairement identifiée. Il s'agit donc d'un outil public, mais alimenté par, et destiné principalement à, une communauté spécifique.

Le fait que la donnée centrale soit produite par un instrument de mesure, le GPS, est garant d'une forme d'objectivité et de standardisation de l'information. Un ensemble de données constitué par une succession de positions géographiques laisse en effet peu de place à l'interprétation. Au contraire, les récits de vol permettent de détailler le ressenti du pilote, ses interprétations en cours de vol, ses prises de décision, etc. Mais comme on l'a vu, malgré sa richesse, cette information qualitative fine est peu présente sur la CFD, qui semble donc plutôt orientée vers l'information quantitative, mesurable, cartographiable. La recherche de l'objectivité et de la quantification correspond à la mise en place d'un cadre compétitif. Ce cadre a aussi ses arbitres : la CFD dispose d'une équipe de « validateurs » bénévoles qui examinent chaque vol pour en vérifier la conformité au règlement. Ils jugent principalement du respect des zones aériennes réglementées et de la fiabilité de la trace GPS (celle-ci doit comporter au moins un point par minute, et pas d'interruption de plus de 15 minutes). Cependant, le fait que les vols invalidés soient tout de même visibles sur le site web témoigne des autres usages, non compétitifs, de l'outil : ils sont identifiés comme invalides, et accompagnés du commentaire « *visible par les licenciés uniquement à but pédagogique* ».

Enfin, le simple volume des données agrégées confère une certaine fiabilité aux analyses tirées de leur compilation. Les cartes de thermiques sont un bon exemple de la puissance de l'agrégation de grands volumes de données, ce qu'on appelle aujourd'hui communément les « big data ». En l'occurrence, c'est la collecte des traces GPS qui permet une approximation efficace d'un phénomène aérologique, les ascendances thermiques, les ailes de parapente agissant comme des « capteurs » des données pertinentes. Les informations ainsi générées peuvent probablement être considérées comme fiables et utiles pour d'autres usages que le vol libre ; mais c'est bien avec le vol libre que leur adéquation est maximale, puisqu'elles sont issues de cette pratique. C'est l'information la plus juste pour caractériser le potentiel d'ascendances d'un terrain, car c'est le résultat mesuré, à de nombreuses reprises, de l'action de tous les paramètres (météorologiques en particulier) que l'on devrait croiser et analyser pour espérer déduire la localisation de ces ascendances. Évidemment cela reste un modèle probabiliste, qui assure donc une connaissance statistiquement juste du terrain, mais ne peut en aucun cas assurer la compréhension d'une situation donnée, du contexte d'un vol à un instant donné. C'est le sens de l'avertissement donné par le site Thermal Maps :

Les probabilités de thermiques sont une bonne idée si aucun autre signe de thermiques n'est visible. Si vous voyez un cumulus parfait, un oiseau en pleine ascension ou même d'autres pilotes en train de grimper, vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même si vous préférez suivre les cartes de thermiques<sup>30</sup>.

---

30. « Thermal probability is a good idea if no other signs for thermals are available. If one sees a beautiful cumuli, a climbing bird or even other climbing pilots, one has to blame oneself for preferring to follow the thermal maps. »

Site web	Information	Source principale	Mode de représentation	Validité	Type d'information géographique
CFD	parcours de vols de distance	licenciés et licenciées de la FFVL, appareils de géolocalisation	traces GPS : cartographie, diagramme de variation des données d'altitude et de vitesse	fiabilité et objectivité relatives à l'instrument de mesure, valeur idiomorphique du parcours	description de parcours
	récits de vols de distance	licenciés et licenciées de la FFVL	texte	subjective, qualitative, fine	description de parcours
Thermal Maps	cartes de fréquentation	traces de vols de distance en libre accès	cartographie, figurés linéaires formant une carte de chaleur	fiabilité et objectivité relatives à l'instrument de mesure, biais liés à la modalité de pratique, valeur nomothétique	fréquentation
	cartes de thermiques (probabilités)	traces de vols de distance en libre accès	cartographie, carte de chaleur raster	fiabilité et objectivité relatives à l'instrument de mesure, biais liés à la modalité de pratique, valeur nomothétique, modèle probabiliste	conditions météo/de terrain

TABLEAU 5.4 – L'information géographique sur la CFD et sur Thermal Maps

### Paroles d'usagers et usagères

Les banques de données de vols telles que la CFD offrent un important potentiel d'informations pour les parapentistes. Je présenterai ici les principaux usages qu'ont affirmé en avoir les personnes que j'ai interrogées. Si plusieurs personnes en ont un usage ludique ou de suivi du parcours individuel, pour ce qui est de la prise d'informations géographiques, ce site web reste d'un usage assez limité : il sert surtout à une pratique spécifique et réservée aux pratiquants expérimentés, le vol de distance, et relève en outre d'une démarche réflexive sur cette pratique. L'essentiel des pratiques médiatiques d'information chez les parapentistes reste la consultation des divers bulletins météorologiques, et de leurs prévisions à court et moyen terme. Je présenterai ici rapidement ces usages, mais n'insisterai que sur quelques aspects spécifiques au parapente.

Un nombre non négligeable de personnes interrogées contribuent à la CFD ou à d'autres compétitions en ligne similaires (XContest<sup>31</sup> est l'une des plus populaires sur le plan international). La plupart cependant y contribuent sans véritable ambition compétitive. Ils avancent, comme motivation pour y participer, le simple plaisir de l'émulation générale, la volonté de contribuer à un effort collectif au sein de leur club, voire la simple tenue personnelle d'un « carnet de vol ».

Les extraits d'entretien qui suivent sont des réponses à ma question générale (question 7.4, section 3.2.2.2) sur les usages pratiques des médias et des technologies nu-

31. <https://www.xcontest.org/world/en/>

Nom	Nombre de vols déclarés	Compétition en ligne
Lydia	2	CFD
Marius	26	CFD
Firas	28	CFD
Samuel	54	CFD
Shirley	62	XContest
Jean-Pierre	65	CFD
Osip	98	XContest

**TABLEAU 5.5** – Interrogés ayant déclaré des vols dans des compétitions en ligne et nombre de leurs vols déclarés au 6 mai 2019

mériques, qui menait souvent à l'évocation de l'enregistrement de la trace GPS en vol, et en réaction à une question de ma part sur l'éventuel partage en ligne de ces traces. Plusieurs personnes qui ont déclaré des vols expliquent ne le faire que « *rarement* » (Jean-Pierre), ou ne pas faire attention au classement en raison de leur niveau modeste (Marius : « *le classement je suis à la rue, ça m'intéresse pas forcément pour l'instant* »; Lydia : « *comme je suis pas une experte, j'ai pas fait beaucoup de vols de plus de 15 kilomètres* »). De tels challenges sportifs leur paraissent réservés principalement aux « *beaux vols* » (Jean-Pierre; Vivien, qui n'en a pas encore déclaré : « *si je faisais des vols, de très beaux vols, peut-être que ça me plairait de jouer dans ces compétitions* »). Marius comme Jean-Pierre expliquent également que la déclaration des vols permet de soutenir l'effort collectif de leur club — la CFD établit également un classement inter-clubs. Samuel est le seul à affirmer explicitement un engagement dans la CFD relevant de la compétition individuelle — mais aussi du suivi de sa progression :

Le cross c'est vrai que je déclare tout en CFD. Ben ça ça me permet de faire carnet de vol, et je me fixe des objectifs aussi pour ce fameux diplôme, que je vais peut-être préparer d'ici 2-3 ans.

Mais Marius, qui au moment de l'entretien disait ne pas être intéressé par le classement, semble avoir été rattrapé par son « *âme de compétiteur* » et s'être « *laissé prendre au jeu* », comme il l'anticipait déjà : s'il n'avait déclaré auprès de la CFD que 5 vols à la date de notre entretien (22 juin 2018), il en comptabilisait 21 de plus 5 mois plus tard — mais le classement ne semble effectivement pas être sa préoccupation première, car une grande part des vols déclarés n'y entrent pas, n'ayant pas eu lieu en France.

Seules quelques-unes des personnes interrogées expliquent avoir un usage de la CFD et des outils similaires comme source d'information sur le terrain et les conditions de pratique. Shirley et Osip évoquent ainsi les fonctionnalités qui leur sont utiles de sites comparables à la CFD, XContest en particulier :

S : N'importe qui qui s'inscrit poste son vol du jour, et tu as des gens comme, des champions du monde jusqu'à des gens comme nous, donc ils postent leurs vols et tu peux cliquer et voir où ils ont volé... donc c'est aussi une bonne idée pour voir où est le meilleur endroit pour voler, ou le meilleur endroit tel jour... c'est assez sympa. [...] Et il y a ce site sur lequel tu peux les charger et qui te montre toutes les traces en même temps, [...] et on peut voir la trace de chacune par rapport aux autres.

O : Oui c'est une super visualisation 3D, qui montre les traces de tout le monde en même temps, donc tu comprends comment tu as volé, comment les autres ont volé<sup>32</sup>.

32. « S : Anyone who signs up post their flight for the day, and you have people from like, world champions to, you know, us, and then they post their flight and you can click and you can see where they flew... so it's also kind of a good idea to see where is the best place to fly, or was that day... It's pretty neat. [...]

La base de données leur est donc précieuse pour comprendre quels sont les meilleurs sites, à quel moment et selon quelles conditions, ce qui contribue à améliorer leur connaissance des terrains de pratique et l'organisation de leurs futurs vols. La visualisation des traces en trois dimensions est aussi très appréciée par Shirley et Osip pour l'analyse de leurs vols, en particulier les vols à plusieurs, où l'on peut comparer les trajectoires des personnes et en déduire une lecture de l'aérogologie à échelle très fine. Cette fonctionnalité n'est cependant pas interne à ces sites web, elle nécessite le recours à d'autres outils. Vivien également apprécie l'information riche qu'apportent les coupes de distance et les cartes de thermiques qui en sont issues, pour la compréhension de l'aérogologie d'un terrain, en particulier dans les régions peu ou pas connues par le pilote :

Et, quand on connaît pas un endroit, un site de parapente, y a aussi d'autres outils qui sont à notre disposition, qui sont les traces de coupe de distance, [...] y a aussi des cartes qui montrent les thermiques, [...] donc qui recompilent en fait toutes ces traces, [...] et donc qui permettent de voir un peu les routes empruntées pour faire des cross, donc ça c'est assez pratique pour des parapentistes qui connaissent pas un lieu, donc c'est un outil quand même assez puissant pour ça, oui.

Samuel, lui aussi, a des usages assez techniques et approfondis de ce type de bases de données : il apprécie de pouvoir consulter de nombreux vols dans un endroit donné, et la maniabilité de l'outil qui lui permet d'affiner ses recherches selon de nombreux paramètres :

Le site de la CFD est [...] quand même hyper intéressant dans le sens où, c'est une bibliothèque de vol juste super, quand je vais dans un endroit, je vais chercher, t'as tes recherches critériées, en disant tiens, ben soit le mois, [...] la région, le type de voile, le nombre de kilomètres, et puis du coup ça te permet de voir, ah ouais dans ce sens-là ça fonctionne, ils vont plutôt par là, parce que pour l'instant je suis quand même beaucoup à suivre des chemins qui ont déjà été faits, et j'admire beaucoup tous ceux qui font des cross sur des routes originales, hier y en a un qui a fait un cross d'ici, là, [Saint-André], un cross qui avait jamais été fait, donc pour moi ça c'est le niveau suprême quoi, t'es capable de faire ton analyse, et tu connais suffisamment bien et la météo et l'endroit, et tout ça, pour aller faire des traces originales, ça pour moi c'est la classe. Moi je suis un plagiaire hein! Et je fais mes gammes. Donc ouais, la CFD pour moi c'est magique.

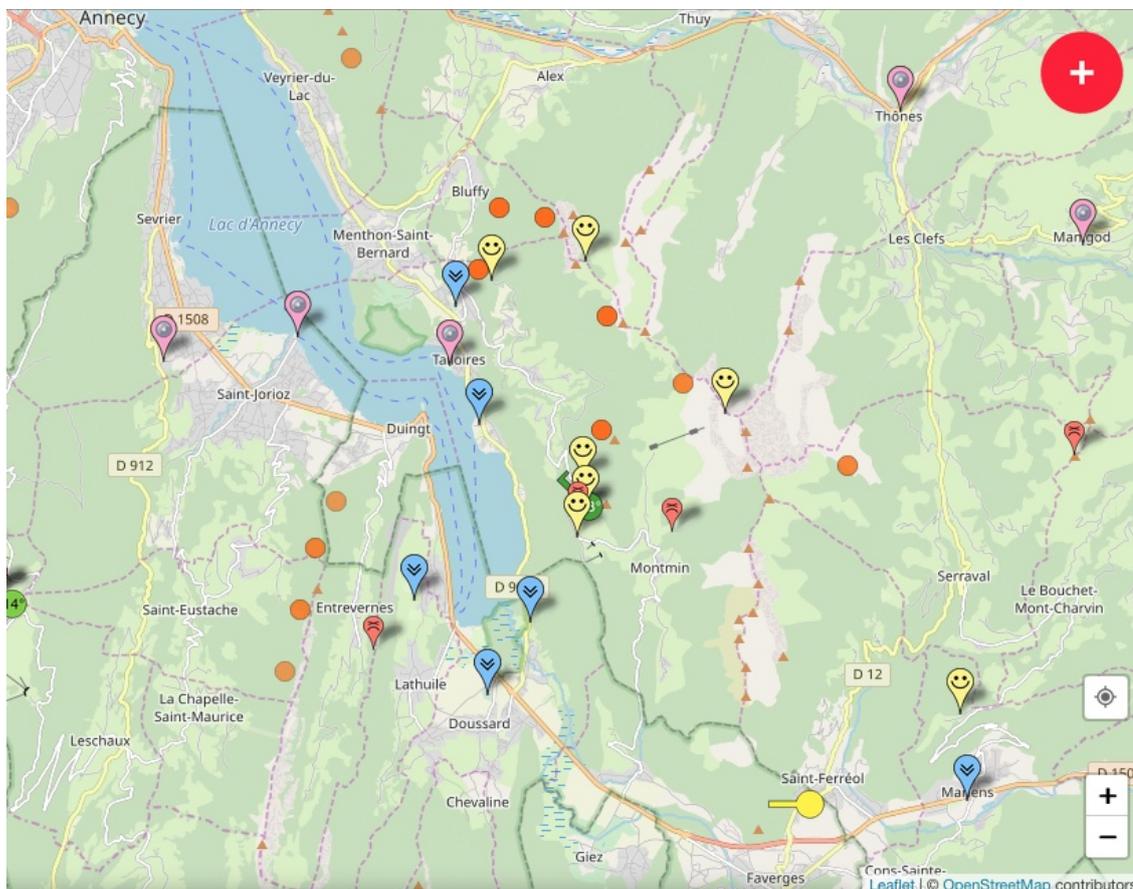
Le souci de progression de Samuel dans la pratique du vol de distance le pousse donc à rechercher des informations assez précises et complexes sur le terrain de pratique et sur les trajectoires qu'il permet. Cette prise d'informations préalable, probablement couplée à des analyses de ses propres vols, lui permet d'apprendre par imitation, et d'avancer vers ce qui semble être pour lui un objectif particulièrement désirable, l'autonomie dans la lecture du terrain et dans la création d'itinéraires.

Beaucoup plus courante chez les personnes interrogées est la pratique de s'enquérir régulièrement, et en profondeur, de l'information météorologique. La pratique du parapente peut en effet difficilement se satisfaire des bulletins de météo généralistes. La quasi-totalité des interrogées consultent donc des sites web ou des applications mobiles spécifiquement dédiées au vol libre, qui donnent une variété d'informations, parfois assez complexes, mais nécessaires à une appréhension fine des conditions de pratique : les précipitations, mais aussi la force et la direction du vent, les variations de température et d'humidité en fonction de l'altitude, les plafonds nuageux, la nébulosité,

---

And there's this, site that you can upload them and it shows all the tracks at the same time, [...] and we can see everyone's track relative to other people.

O : Yeah, it's a very nice 3D visualisation, that shows everybody's tracks together, so... you kind of understand how you flew, how the others flew. »



**FIGURE 5.17** – Les principaux sites de parapente du lac d'Annecy vus par Paragliding Map le 7 mai 2019 à 15h34. Les « punaises » « content »/« mécontent » indiquent les décollages, respectivement volables et non volables; les punaises bleues indiquent les atterrissages; les roses les webcams; les « clefs » jaunes et vertes les balises météo; les cercles orange à rouge les points les plus probables de déclenchement de thermiques.

Source d'informations	Nature des informations
OpenStreetMap	Carte de base
Google	Cartes de base, images satellite
ParaglidingEarth <sup>1</sup>	Localisation et présentation des sites de pratique
FFVL	Localisation et présentation des sites de pratique
DHV <sup>2</sup>	Localisation et présentation des sites de pratique
ThermalMaps	Carte de thermiques
PiouPiou	Mesures de vent en temps réel
WindFinder	Prévisions de vent
Flickr	Photographies des sites de pratique
Usagères et usagers	Photographies, commentaires, sites de pratique
Sources diverses	Webcams

<sup>1</sup> <https://www.paraglidingearth.com/>

<sup>2</sup> Fédération allemande de vol libre, <https://www.dhv.de/>

**FIGURE 5.18** – Une liste non exhaustive des sources d'information rassemblées par Paragliding Map

la pression atmosphérique, la vitesse verticale des thermiques, etc. Les outils les plus puissants sont ceux qui permettent d'afficher l'ensemble des paramètres utiles pour la pratique; parmi ceux qui sont régulièrement cités par les parapentistes, on trouve surtout des sites focalisés sur l'affichage du vent, tels que Windy<sup>33</sup>, Windfinder<sup>34</sup> ou Météo-Parapente<sup>35</sup>. Et la meilleure information étant aussi la plus locale, certains de ces outils d'information recherchent les mesures les plus proches possibles des sites de pratique, ce qui comprend notamment des réseaux de mesure alternatifs aux réseaux officiels, souvent entretenus par les fédérations ou les clubs. C'est le cas par exemple des capteurs anémomètres PiouPiou<sup>36</sup>, qui constituent un réseau participatif de données en accès libre destinées principalement aux sports aériens et nautiques. De très nombreux outils spécifiquement dédiés existent, offrant pour beaucoup des fonctionnalités similaires, et s'intégrant souvent les uns aux autres. L'enjeu pour ces outils est donc d'agréger et d'afficher le maximum d'informations utiles pour la pratique ciblée. Pour les parapentistes interrogés, un des outils les plus prisés, car régulièrement cité, semble être le site ParaglidingMap<sup>37</sup>, qui annonce fournir « *les sites de parapente combinés à la météo en temps réel et en prévisions*<sup>38</sup> », l'objectif central étant d'afficher les sites « *volables* ». La capture d'écran 5.17 et le tableau 5.18 donnent un aperçu de ses capacités d'agrégation, que le site présente comme inégalées : « *en fait, il n'existe pas d'autre site web qui affiche en un même endroit l'information des sources de données les plus importantes* »<sup>39</sup>. Une partie du service est payant, de même que certaines sources de données sur lesquelles il s'appuie. Plusieurs des sources d'information présentées ci-dessus sont « aspirées » par Paragliding Map.

## 5.2 Spatialités complexes, jargons géographiques

L'analyse de ces plates-formes en ligne fait ressortir 3 catégories principales dans l'information géographique transmise par ce biais, qui apparaissent en dernière colonne des tableaux 5.1 à 5.4 :

- la localisation des sites de pratique;
- les conditions météorologiques et de terrain;
- les descriptions d'itinéraire et de parcours.

Ce traitement de l'information met en jeu des spatialités complexes, c'est-à-dire un grand nombre et une grande diversité de catégories conceptuelles géographiques. La dimension géographique de ces outils est donc loin de se limiter à la simple localisation, et à son pendant, la représentation topographique. L'ordre dans lequel je présente ces trois catégories correspond en fait à un gradient entre la notion la plus objective, la localisation sur la surface terrestre, et les notions les plus sensibles, empiriques — le ressenti de l'action, l'appréhension contextualisée du terrain. Cela correspond aussi à un gradient des notions géographiques les plus généralistes aux concepts les

---

33. <https://www.windy.com/>

34. <https://fr.windfinder.com/>

35. <https://meteo-parapente.com/>

36. <https://pioupiou.com/fr/>

37. ©Craig Payne, <https://www.paraglidingmap.com/>

38. « Paragliding sites mashed up with live weather & forecasts. See where it's flyable right now. »

39. « In fact, there is no other website where information from the most important data sources is displayed in one place », <https://www.paraglidingmap.com/page/About>

	<b>Kayak</b>	<b>Parapente</b>	<b>Escalade</b>
Localisation des sites de pratique	<ul style="list-style-type: none"> <li>• embarquement</li> <li>• débarquement</li> <li>• infran</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• décollage</li> <li>• atterrissage</li> <li>• zones aériennes réservées</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• secteur</li> <li>• pied des voies</li> <li>• relais / rappel</li> <li>• <b>ligne</b> (de spits, naturelle)</li> </ul>
Conditions météo et de terrain	<ul style="list-style-type: none"> <li>• navigabilité</li> <li>• niveaux d'eau</li> <li>• obstacles</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• volabilité</li> <li>• <b>plafond</b></li> <li>• <b>point de rosée</b></li> <li>• zones de déclenchement des thermiques</li> <li>• vitesse du vent</li> <li>• orientation du vent</li> <li>• vitesse des ascensions</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• humidité</li> <li>• <b>collante</b></li> <li>• <b>patine</b></li> <li>• qualité / solidité du rocher</li> </ul>
Description d'itinéraire ou de parcours	<ul style="list-style-type: none"> <li>• seuil</li> <li>• rapide</li> <li>• infran</li> <li>• stop / <b>eddy</b></li> <li>• engagement / isolement</li> <li>• enchaînement</li> <li>• <b>rappel</b></li> <li>• <b>manœuvrière</b></li> <li>• <b>grille</b></li> <li>• <b>siphon</b></li> <li>• etc.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• <b>satelliser</b></li> <li>• <b>essuie-glace</b></li> <li>• <b>bulle</b></li> <li>• <b>enrouler</b></li> <li>• <b>enterrer</b></li> <li>• thermique</li> <li>• <b>plouf</b></li> <li>• rue de nuages</li> <li>• fumant</li> <li>• <b>arbrissage</b></li> <li>• etc.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• vire</li> <li>• fissure</li> <li>• dalle</li> <li>• homogénéité</li> <li>• <b>pas de bloc</b></li> <li>• <b>résistance</b></li> <li>• <b>réglette</b></li> <li>• <b>bac</b></li> <li>• <b>gratton</b></li> <li>• etc.</li> </ul>

**TABLEAU 5.6** – Le vocabulaire géographique spécialisé sur les plates-formes en ligne de sports de nature, selon le type d'information et le sport

plus spécifiques, qui constituent un vocabulaire spatial propre à la pratique sportive de nature, que je qualifie ici de *jargon géographique*. Ce sont donc, également, des spatialités spécialisées qui sont en jeu, en plus des catégories généralistes de description et d'appréhension de l'espace.

### 5.2.1 Types d'information géographique

La *localisation des sites de pratique* correspond certes à une des opérations les plus simples et fondamentales de la géographie : placer un point sur une carte, c'est-à-dire signaler un emplacement sur un mode de représentation courant de l'espace. Les médias ici étudiés recourent donc à des modes de représentation et à des termes courants pour situer les lieux de pratique. Mais ils doivent aussi recourir à un vocabulaire spécialisé, dont la maîtrise est nécessaire pour s'engager dans les pratiques sportives de nature; dans celles-ci en effet, il n'est pas tout à fait suffisant de savoir rejoindre un lieu au moyen d'une carte ou d'un GPS, il faut encore être en mesure d'identifier ce lieu comme un site de pratique. Cela signifie notamment disposer des connaissances permettant de reconnaître un lieu de départ ou d'arrivée d'un parcours, et dans certains cas les aménagements ou équipements qui permettent la progression ou la sécurisation. Certaines des informations nécessaires à la localisation sont disponibles sur les lieux mêmes, au moyen de panneaux indicateurs ou d'inscriptions sur le rocher, par exemple. Les médias, en ligne ou sur papier, complètent ces informations *in situ* ou pallient leur absence, en employant donc à la fois un vocabulaire courant et des catégories de

description géographiques spécialisées. Le tableau 5.6 détaille ces dernières, pour les différents sports, telles qu'elles sont employées par les plates-formes présentées. Pour le kayak, il s'agit essentiellement des notions d'embarquement et débarquement, qui se distinguent dans la formalisation d'un parcours mais désignent en réalité la plupart du temps la même réalité physique, à savoir une zone de courant faible où la rive est aisément accessible. On peut aussi y ranger la notion d'« infran », dans la mesure où elle est censée désigner un passage à exclure du site de pratique, car infranchissable en kayak. La localisation des sites de parapente est exprimée en termes de décollage et d'atterrissage, désignant des aires dédiées à la pratique — ou à tout le moins des terrains où elle y est tolérée — qui se distinguent par leur altitude et leur topographie : en hauteur et en pente pour le décollage, en fond de vallée, ou autre zone basse, et plane pour l'atterrissage. De plus, pour pratiquer en toute légalité, les parapentistes doivent être au fait des zones interdites au vol libre, selon des règles générales relatives à l'altitude et des règles locales relatives à la proximité d'aéroports, de zones militaires, etc. La cartographie de ces zones est disponible, par exemple, sur l'application de visualisation intégrée au site de la CFD, VisuGPS. Pour l'escalade enfin, les médias informent sur la localisation des sites, divisés en « secteurs » lorsque le site est vaste ou composé de plusieurs falaises ; il est parfois nécessaire d'indiquer plus précisément où se trouve le pied des voies, lorsqu'il est à flanc de falaise, composé de plusieurs vires sur des niveaux différents, ou encore lorsqu'il n'est accessible qu'en descendant en rappel comme dans le cas du Verdon ; il faut également, notamment dans ce dernier cas, pouvoir trouver et identifier les relais ou rappels, qui sont les éléments principaux de la sécurisation de la progression ; il faut enfin être capable de lire, à l'œil nu ou à l'aide des médias (schémas, description textuelle), les lignes de progression dans la falaise, indiquées par les protections métalliques dans le cas de l'**escalade sportive**, pour pouvoir s'engager dans une voie.

Les *conditions météorologiques et de terrain* sont une formalisation, en partie spécifique à chaque pratique, de caractéristiques changeantes, et observables ou mesurables, du milieu physique de la pratique. Là aussi, une grande partie de l'information pertinente est d'ordre courant, banal : c'est notamment l'information que l'on trouve dans les bulletins météorologiques généralistes. Mais des paramètres moins courants, ainsi que des formalisations ou des lectures spécialisées de paramètres courants, sont également pertinentes. Les sites de kayak, comme on l'a vu, font figurer de manière centrale les mesures de niveaux d'eau, une information à laquelle on ne prête en général pas attention, sauf en cas de crues dangereuses. Mais c'est aussi la qualification de cette mesure, selon des seuils exprimant la navigabilité, que ces médias fournissent. C'est une information que l'œil exercé d'une kayakiste peut directement évaluer en cas de conditions extrêmes, ou dans les rivières qui lui sont familières, mais qui n'est pas aisément accessible avec une expérience moindre des lieux, ou sans perception visuelle. Les obstacles à la progression sont une autre donnée essentielle pour la pratique du kayak, qui relève là aussi d'une lecture spécifique à la pratique : certains constituent le terrain normal du kayak de rivière, d'autres sont un danger mortel. En escalade, en dehors des paramètres météorologiques communs, les conditions de pratique sont difficilement mesurables, et sont donc en général exprimées verbalement, comme on l'a vu sur CampToCamp. Il s'agit notamment de l'humidité de l'atmosphère et du rocher, de la solidité du rocher, et du degré d'usure des prises (la « patine »). Le vol libre, enfin, est celle des trois pratiques qui implique la plus grande diversité de paramètres spécialisés pour exprimer ses conditions. Les médias en ligne peuvent indiquer, comme Paragli-

ding Map, une synthèse de ces paramètres qualifiée de « volabilité », évaluée surtout aux lieux de décollage ; mais pour s'en faire une idée plus détaillée, notamment pour les modalités les plus complexes de la pratique comme le vol de distance, les parapentistes peuvent vouloir consulter plusieurs paramètres météorologiques bien spécifiques. Ce sont par exemple la vitesse et l'orientation du vent, qui peuvent être spécifiées selon différentes altitudes ; la vitesse des ascendances thermiques et leur « plafond », qui correspond à l'altitude de la base des nuages, et qui peut se lire sur un graphique assez complexe, l'émagramme, qui représente l'évolution de la température et de l'humidité en fonction de l'altitude ou de la pression atmosphérique ; ou encore les zones de probables déclenchement thermique, fournies notamment par Thermal Maps. À cela s'ajoutent, pour le vol libre, les informations permettant de faire ses propres prévisions météorologiques, à court ou moyen terme. Les parapentistes consultent ainsi régulièrement les cartes isobares, représentant les dépressions et les anticyclones, et permettant, avec les connaissances adéquates, d'anticiper assez finement l'évolution des conditions aérologiques en fonction des fronts froids et des fronts chauds. De même que pour la localisation des sites de pratique, on voit donc que l'expression des conditions météo et de terrain passe à la fois par des concepts courants, par une lecture spécialisée de concepts courants, et par des concepts spécialisés. On remarque toutefois que le niveau de spécialisation et de complexité de l'information géographique est supérieur pour ce deuxième cas. La compréhension des conditions de terrain nécessite en effet à la fois la connaissance des caractéristiques fondamentales définissant un site de pratique, la maîtrise de certains indicateurs parfois techniquement complexes, certains exprimés quantitativement, d'autres par des appréciations qualitatives et subjectives, et enfin une connaissance des modalités de pratique s'appuyant sur l'expérience du terrain.

Les *descriptions d'itinéraire ou de parcours*, enfin, qui constituent la troisième catégorie d'information géographique majeure sur les plates-formes en ligne, sont des agrégations de multiples catégories géographiques, englobant notamment les deux premiers registres présentés ci-dessus, dont la succession vise à exprimer une progression dans le milieu de pratique, sur un mode prescriptif pour l'itinéraire, narratif pour le parcours ou la sortie. J'ai déjà montré dans la partie 5.1.3 comment les topos pouvaient être analysés en termes d'information géographique spécialisée ; je reprends dans le tableau 5.6 quelques illustrations de ces termes, concepts ou conventions qui permettent de décrire les types de prises, les formes et les qualités du rocher, les types d'effort à fournir et leur difficulté, etc. De même, le kayak (voir notamment la figure 5.6 et le tableau 5.6) dispose d'un vocabulaire très précis et spécialisé pour décrire les formes de la rivière, les turbulences du courant, ses variations de rythme, etc. ; et le parapente (voir notamment le récit de vol (p. 238) et le tableau 5.6) dispose d'un tel vocabulaire pour décrire les modes de progression en termes de vitesse et d'altitude, les mouvements de la masse d'air, les reliefs et les surfaces, surtout en lien avec l'aérologie, ou encore les nuages. Et comme je l'ai montré avec les exemples de récits de sortie, autour de ce vocabulaire foisonnant, hyperspécifique mais rarement rigoureusement défini, peut se déployer toute une variété d'expressions personnelles de l'expérience vécue dans ces parcours. L'itinéraire est certes censé respecter une certaine objectivité et une certaine rigueur dans la description, là où le récit peut laisser libre cours à la subjectivité ; mais en réalité ces deux catégories sont largement perméables. C'est en tout cas dans ce dernier type d'information géographique, la description d'itinéraire ou de parcours, qu'on trouve les modes d'expression qui se rapprochent le plus du jargon, c'est-à-dire d'un vocabulaire extrêmement spécifique à la pratique. Cela s'explique

d'abord par le souci de précision dans la description, qui engendre une multiplication de concepts permettant de décrire toutes les variations possibles des « affordances », des prises, de l'environnement. Précision ne signifie ici pas nécessairement rigueur, mais souvent plutôt richesse et créativité dans le choix des termes : ce sont des vocabulaires qui recourent volontiers à la métaphore, à l'emprunt, à l'image. En outre, cette hyperspécialisation et cette créativité s'expliquent aussi par le caractère qualitatif et subjectif de l'information véhiculée : ces descriptions, et surtout celle des sorties, comprennent une grande part d'expression des sensations, des émotions, des réactions vécues lors de la pratique sportive du milieu. Le vocabulaire employé doit donc répondre du mieux possible à la richesse de l'expérience sensible.

### **5.2.2 Le jargon géographique des sports de nature : des savoirs experts, vernaculaires, contextuels**

Les spatialités des pratiques touristico-sportives de nature sont donc en partie spécifiques à chaque pratique, et souvent complexes car demandant une lecture fine, parfois technique, du milieu physique et de ses prises. Les plates-formes en ligne, comme d'autres médias, contribuent à établir et perpétuer ce que j'appellerai ici un « jargon géographique », c'est-à-dire un vocabulaire spécialisé, efficace par son adéquation fine à une pratique, mais dont les significations sont liées de manière exclusive à cette pratique. Le terme désigne habituellement le parler propre à un corps de métier (Turpin, 2002) ; il traduit également une relation de connivence entre les membres de la communauté à laquelle il est propre, connivence qui peut aller jusqu'à l'exclusion de l'autre, le non-initié. Ici, je m'intéresse plus particulièrement aux jargons géographiques, j'évoquerai donc surtout leur adéquation au milieu et aux spatialités, et laisserai de côté, pour l'essentiel, son rôle dans la sociabilité et l'entre-soi. Le jargon géographique des pratiques touristico-sportives de nature appartient pleinement à leurs conceptions partagées, mais ne les résume pas, même pour le seul domaine des spatialités : les conceptions partagées sont aussi faites des formes sensibles qui structurent l'expérience du milieu (voir chapitre 6), des réseaux de hauts lieux (voir chapitre 4), ou encore de valeurs esthétiques. Le jargon géographique se limite à la dimension lexicale des conceptions partagées, c'est-à-dire à leur formalisation dans des notions descriptives (des formes du milieu de pratique, des mouvements), qu'on peut étendre aux schémas conventionnels de classification et de compréhension de l'information géographique, tels que le topo.

Cette idée du jargon géographique s'apparente à des réflexions antérieures, en géographie et dans d'autres disciplines, sur les catégories utilisées pour rendre compte de l'espace et des spatialités, ainsi que sur les ressorts de légitimation des savoirs ainsi produits. Les expressions de « savoirs spatiaux » ou de « savoirs géographiques » sont notamment apparues dans le cadre des réflexions visant à reconnaître l'existence et la pertinence de savoirs sur l'espace en dehors de la science géographique institutionnalisée. Les perspectives féministe et post-coloniale ont été déterminantes dans cet effort. B. Collignon (2005) a ainsi développé, en s'inspirant largement de l'ethnologie et de l'anthropologie, une analyse des « savoirs géographiques vernaculaires », qui permettent aux groupes qui les possèdent une compréhension et une maîtrise efficaces de leur milieu de vie, sans toutefois relever du savoir « savant » :

La validité des savoirs vernaculaires s'apprécie à l'aune de la cohérence de l'ensemble et de leur efficacité [...]. Ces savoirs sont aussi peu formalisés et ne tendent pas à la théorisation.

Ils sont de ce fait difficilement communicables à un membre extérieur au groupe dans lequel ils s'élaborent, ainsi que sur un mode abstrait. (Collignon, 2005, p. 324)

Les jargons géographiques des pratiques sportives de nature, comme je l'ai montré, combinent les savoirs formalisés et les savoirs vernaculaires. Mais ils constituent en tout cas un corpus, propre à la pratique, de connaissances spécialisées, ou de lectures spécialisées de certaines données. Et ils n'ont pas pour ambition, contrairement aux savoirs de la science moderne, d'établir des lois universelles de description de la réalité : ils ont seulement vocation à proposer les modes de descriptions les plus en adéquation avec un mode de pratique spécifique de l'espace. Ce sont des savoirs *experts*, au sens de savoirs de spécialistes, difficilement transposables à d'autres domaines; en revanche je n'utilise pas ici le terme d'« expert » pour faire référence à un savoir réservé à une élite, ni à un savoir reconnu comme faisant autorité selon les critères de la rigueur scientifique ou technique. Je considère donc ici que les savoirs géographiques experts peuvent être vernaculaires aussi bien que savants. De même que, comme l'ont montré les anthropologues, ou encore B. Collignon avec l'exemple des Inuits (Collignon, 1996), certains peuples détiennent des savoirs experts, notamment écologiques, liés à une expérience fine et répétée de leur milieu de vie, les pratiquantes des sports de nature possèdent des savoirs experts liés aux modalités spécifiques de leur pratique dans des milieux spécifiques.

Et c'est là l'autre aspect déterminant des jargons géographiques dans les pratiques sportives de nature : leur contextualité. Ils émergent de l'expérience physique d'un milieu de pratique, d'une relation active à celui-ci. Ils possèdent donc une importante dimension corporelle, et ne peuvent être mis en œuvre que dans une attention constante aux subtilités et aux évolutions du contexte spatio-temporel de la pratique : « *Les savoirs géographiques vernaculaires sont ainsi un engagement de tous les sens, qui les fonde dans une expérience ontologique de l'espace et du milieu. Ils sont nécessairement subjectifs et contextualisés* » (Collignon, 2005, p. 325). C'est là une partie des enseignements de la géographie féministe lorsqu'elle parle de « savoirs situés » (G. Rose, 1997; Volvey, 2014). C'est l'idée que les savoirs sur l'espace, y compris les savoirs savants, sont construits depuis une position particulière, une position relative à des rapports sociaux de domination, qui définissent la légitimité et l'autorité des savoirs, mais également une position relative au corps, à des lieux précis et à des moments précis. Une telle perspective permet de prendre pleinement en considération la dimension corporelle et empirique des savoirs géographiques. Le cas des pratiques sportives de nature montre comment le développement de jargons géographiques flexibles, faisant largement référence au sensible, permet, tout en atteignant une grande précision, de laisser la place à la dimension contextuelle de l'expérience. Cela est particulièrement nécessaire lorsque l'information partagée relève fondamentalement d'une relation incorporée à l'environnement physique — c'est le cas notamment des récits de parcours. La valeur spécifique de ceux-ci tient à l'adéquation fine qu'ils proposent avec l'expérience vécue, qu'ils doivent notamment l'usage de ces jargons géographiques. C'est un mode de médiatisation de la pratique qui, d'une manière comparable à la vidéo en première personne (voir chapitre 6), possède un fort pouvoir d'évocation des sensations, émotions et modes d'appréhension de l'environnement propres à la pratique touristique-sportive. Le goût pour le récit de pratique se rapproche ainsi du goût pour le véritable genre littéraire qu'est l'ouvrage d'alpinisme : il relève probablement d'une certaine forme de satisfaction de l'entre-soi, de faire partie de celles et ceux qui comprennent de quoi il s'agit, qui peuvent prétendre à des expériences similaires, mais

aussi d'un plaisir à retrouver, sur un mode médiatique, les modes de coordination d'une pratique que l'on apprécie. Car les récits de pratique sont, pour le formuler dans les termes de la théorie de la pratique, une porte d'accès privilégiée à la coordination individuelle de l'individu avec un environnement physique : ils narrent la façon dont l'individu aborde l'action avec des intentions et des préconceptions (en partie dues aux pratiques médiatiques), notamment des connaissances sur le milieu, des plans d'itinéraire, et la façon dont il procède à une adaptation constante de son action en fonction des réalités physiques et informationnelles qu'il rencontre au cours de l'action. Ces langages spécialisés, les jargons géographiques, sont donc un outil essentiel à la fois pour la coordination collective des pratiques, car il permet un partage efficace de l'information au sein de la communauté, et un outil d'appréhension de la coordination individuelle, par les récits détaillés qu'il permet de l'expérience corporelle et sensible.

### 5.3 Discussion : la médiation numérique des spatialités

Je reprendrai ici les éléments empiriques de l'analyse, effectuée ci-dessus, des plates-formes d'information pour les sports de nature, en montrant comment celles-ci permettent de répondre à une de mes questions de recherche : comment la coordination collective des spatialités contribue-t-elle à « faire tenir » les communautés de pratiques? La réponse passera par l'analyse en termes de pratiques médiatiques de ces plates-formes, et elle s'attardera en particulier à détailler les spécificités des technologies numériques en termes de médiation.

Les outils présentés ci-dessus appartiennent en effet à une catégorie de médias partiellement nouvelle, issue de la numérisation et de l'essor de l'information localisée : les « médias spatiaux » :

l'expression de « médias spatiaux » renvoie à la fois aux nouveaux objets technologiques (matériels, logiciels, techniques de programmation, etc.) à vocation spatiale et aux formes émergentes de contenu informationnel géographique produit par les pratiques se déployant avec, autour et au travers de ces technologies<sup>40</sup>. (Leszczynski, 2015, p. 729)

L'essor de ces médias spatiaux est relativement récent, il correspond principalement au tournant du « Web 2.0 » et à la mise en ligne des « globes virtuels », à commencer par celui de Google Earth en 2005 (Crampton, 2009; Elwood et Leszczynski, 2013; Goodchild, 2007; Joliveau, 2010). Ces outils se sont rapidement imposés parmi les ressources et les usages relatifs à l'information géographique; plus que des outils, ils sont donc devenus pleinement des médias, c'est-à-dire des manières de faire le lien entre des pratiques, des objets technologiques et des informations, manières qui deviennent constitutives de nos conceptions de la réalité (Leszczynski, 2015). En proposant d'utiliser le terme de « médias » comme un positionnement épistémologique, Leszczynski (*ibid.*) s'inscrit ainsi dans une perspective similaire à celles (présentées dans la partie 2.2.3) de la médiologie (Debray, 1998), qui envisage dans une continuité historique toutes les formes de communication passant par un véhicule matériel, ou du « milieu technique » (Simondon, 1958; Stiegler, 1994), qui postule également le caractère « toujours-déjà » (Leszczynski, 2015) médié des réalités humaines. En l'occurrence, c'est donc la réalité géographique qui est toujours médiée, et que les « médias spatiaux » viennent partiellement remodeler. En d'autres mots, les cartes en ligne interactives et zoomables,

---

40. « 'spatial media' refers to both new technological objects (hardware, software, programming techniques, etc.) with a spatial orientation, as well as to nascent geographic information content forms produced via attendant practices with, through, and around these technologies. »

(Google Maps, OpenStreetMap, etc.), ou encore les applications GPS de circulation, se sont intégrées aux modes normaux, quotidiens, d'envisager l'espace et les lieux, et d'interagir avec. Et dans les pratiques touristique-sportives, en plus de ces usages généralistes (le GPS et les applications de circulation sont régulièrement citées par les interrogés comme le principal, voire le seul usage pratique qu'ils ont des technologies numériques dans leurs pratiques touristique-sportives), des outils spécialisés, relevant de ces médias spatiaux, s'intègrent progressivement aux spatialités des pratiquantes : consulter les niveaux d'eau de leurs rivières favorites sur Rivermap ou RiverApp est devenu un réflexe pour nombre de kayakistes, la base de données de la CFD devient un outil indispensable pour certains parapentistes pratiquant le vol de distance, le topoguide de CamptoCamp sert de réservoir d'idées de sorties pour beaucoup de grimpeuses. Analyser ces phénomènes à travers les épistémologies de la médiation, c'est donc envisager les technologies en lien avec des usages, et, en l'occurrence, avec des conceptions de l'espace. Le cadre des pratiques médiatiques (Couldry, 2004) détaillé dans la partie 2.2.3.1 relève également de ce positionnement; je l'ai appliqué ici en analysant les plates-formes d'information géographique sportive notamment à travers leurs usages, et en les replaçant au sein des réseaux, et des systèmes d'acteurs et de contributeurs, qui les animent. En ce qu'elles tournent principalement autour de l'appréhension du terrain sportif et de ses conditions, ces pratiques médiatiques sont indéniablement une médiation *avec l'espace*.

En ce sens, on pourrait effectivement qualifier les plates-formes d'information géographique sportive de « médias spatiaux »; mais elles ne sont en fait que partiellement décrites par cette expression, qui s'inscrit dans l'émergence d'un « géoweb » (Elwood et Leszczynski, 2011; Joliveau, 2011) compris comme « *la fusion du contenu numérique et de la localisation*<sup>41</sup> » (Leszczynski, 2015, p. 729) et formé de « *l'agrégat des technologies spatiales et de l'information géoréférencée organisée et transmise par Internet et accessible à travers les médias spatiaux*<sup>42</sup> » (Ash, Kitchin et Leszczynski, 2018, p. 32). Pour ces auteurs, les médias spatiaux et le géoweb sont définis principalement par un fonctionnement fondé sur la localisation par des coordonnées géographiques numérisées, c'est-à-dire par la géolocalisation. Or, les spatialités humaines sont loin de se limiter à la localisation (Joliveau, 2011; Quesnot, 2016a), et les plates-formes d'information géographique sportive sont loin de limiter leur traitement de l'espace à sa dimension rigoureusement cartographiable, contrairement à une grande partie des services du géoweb (Joliveau, Noucher et Roche, 2013). Ces plates-formes sportives sont en effet à la fois des médias spatiaux « localisants », par leurs interfaces cartographiques et par l'association de coordonnées géographiques aux informations diffusées, et des médias spatiaux « qualitatifs » dans la mesure où ils proposent des descriptions textuelles de lieux ou d'itinéraires (les topos et les sorties de CamptoCamp), des critères ou seuils de qualification des conditions du terrain (le calibrage de la navigabilité sur Rivermap), des conventions de pratique du milieu (les cotations en kayak et en escalade, les règles du jeu de la CFD), etc. L'efficacité de ces plates-formes dans le traitement de l'information géographique tient donc bien sûr aux potentialités de la géolocalisation et du format numérique en général, mais aussi en grande partie à l'association entre informations qualitatives et coordonnées géographiques. En cela, les plates-formes dédiées aux sports de nature ne sont pas fondamentalement différentes de TripAdvisor ou

---

41. « the merging of digital content and location »

42. « the aggregate of spatial technologies and geo-referenced information organized and transmitted through the internet and accessed through spatial media. »

de Tinder, qui associent à des coordonnées géographiques, respectivement, des évaluations de services et produits touristiques et des profils personnels destinés à favoriser la rencontre — donc des informations qualitatives également. La différence, toutefois, est que dans le cas des plates-formes de sports de nature, l'information qualitative reste principalement centrée sur l'appréhension et la pratique de l'espace, alors que la localisation n'est, dans le cas de TripAdvisor et de Tinder, qu'une métadonnée permettant la hiérarchisation et l'accès à des informations non « centralement » spatiales. L'espace ne se réduit certes pas, dans les cas de TripAdvisor et Tinder, à un « *support de visualisation* » (*ibid.*, p. 32), dans la mesure où la localisation est un critère essentiel de l'usage de l'outil (on cherche un restaurant, un hôtel ou un rendez-vous à *proximité* de quelque chose) ; mais il est vrai que ce sont des cas de passage à une « *logique de représentation géographique de l'information* » pour des pratiques qui connaissaient auparavant d'autres modes de représentation (le guide touristique, les petites annonces de rencontres), plutôt que d'une logique de *représentation de l'information géographique* (*ibid.*, p. 33). Si le géoweb résulte donc de la convergence entre les données numériques et les données spatiales, donc d'une part de la spatialisation des données numériques et d'autre part de la numérisation des données spatiales, les plates-formes dédiées aux sports de nature relèvent donc plutôt du second phénomène : elles émergent de la mise en ligne et en format numérique de formes médiatiques qui ont toujours tiré leur raison d'être de leur dimension spatiale, qui ont toujours eu pour but la description ou la qualification des lieux. Ce sont notamment le topo et le bulletin météo, médias anciens et aux fonctions bien déterminées. La nouveauté, relative à la numérisation, à Internet et à la multiplication des terminaux mobiles, tient à ce que ces formes médiatiques, auparavant simplement « localisées », par des toponymes ou des repères topographiques, sont désormais « géolocalisées », ce qui apporte une précision et une maniabilité inégalées : le bulletin météo peut désormais se décliner en une multitude de mesures accessibles en fonction de leur localisation précise, et en temps réel ; le topo peut désormais s'accompagner de traces ou points GPS, qui permettent d'afficher l'itinéraire (1) sur une carte zoomable, interactive et (2) simultanément à la position de l'utilisatrice.

C'est principalement dans la numérisation de l'information, et dans la portabilité des équipements, que réside le « nouveau » potentiel de ces outils, qui justifie pour certaines auteures leur appellation de « nouveaux médias » (Leszczynski, 2015). La numérisation a en effet apporté aux médias spatiaux une force et une pertinence sans précédent, et par conséquent une prévalence accrue des médiations technologiques dans les spatialités de la pratique touristico-sportive : c'est un exemple du processus de « médiatisation » au sens de Krotz (2009). Leszczynski (2015, p. 738) détaille les caractéristiques essentielles des nouveaux médias :

Les nouveaux médias tirent leur singularité de leur modifiabilité (ou malléabilité), de l'indépendance du contenu par rapport aux technologies qui le transmettent, de leur hybridité, de leur interactivité, de leur portabilité, de leur caractère intime, et de leurs manières d'organiser, de subsumer et de positionner les présences, les personnes et les pratiques dans (et en relation avec) des réseaux<sup>43</sup>. (*ibid.*, p. 738).

Ces caractéristiques se déclinent comme suit pour les plates-formes étudiées ici :

---

43. « new media are unique by virtue of their modifiability (or malleability), independence of content from instantiating technologies, hybridity, interactivity, portability, intimacy, and the ways in which they organize, subsume, and position presences, people, and practices in (relation to) networks »

- malléabilité : l'indépendance entre le contenu informationnel et les technologies de production et de consultation de ce contenu est une des caractéristiques majeures du format numérique. Il tire en effet sa grande versatilité du fait que l'information binaire peut être véhiculée par une grande variété de dispositifs, il est affranchi des supports uniques qu'étaient le papier ou la transmission radio, pour le topo ou le bulletin météo. C'est ainsi que sur une même page web peuvent être affichées des informations aussi diverses que des photographies, du texte, des traces GPS, des cartes interactives, etc. C'est aussi la modifiabilité de ce format qui permet des fonctionnements contributifs tels que ceux des bases de données de topos de CamptoCamp ou EauxVives, où l'information peut être transformée, complétée, commentée, moyennant certaines règles d'usage pour garder trace des modifications ou assurer un certain contrôle de la qualité de l'information. Le format numérique permet donc d'entretenir aisément des stocks d'information de nature cumulative, corrective, évolutive.
- interactivité et portabilité : l'information, surtout lorsqu'elle est rendue téléchargeable, est transmissible entre divers appareils qui en permettent le stockage et/ou l'affichage. La miniaturisation des équipements et les transmissions sans fil ont considérablement augmenté la portabilité des contenus, en particulier avec la généralisation du smartphone. Le format qui incarne aujourd'hui le mieux cette portabilité est celui de l'application smartphone, que plusieurs des plates-formes présentées — CamptoCamp, RiverApp, Paragliding Map — ont adopté. C'est une évolution particulièrement importante pour les sports de nature, où le poids et l'encombrement des équipements sont un critère d'usage discriminant. En outre, les bases de données et les cartes sont interactives, explorables : l'information pertinente pour une situation donnée ou un usage donné peut être aisément sélectionnée et organisée, par exemple par des recherches multi-critériées sur CamptoCamp (voir 5.8) ou sur la CFD.
- personnalisation, intimité : les informations géographiques peuvent être personnalisées, organisées selon des préférences, enregistrées dans des espaces personnels. Sur RiverApp ou RiverMap, on peut enregistrer ses rivières favorites, et programmer des alertes dès qu'un certain niveau d'eau est dépassé ; certaines informations, telles que les sorties sur CamptoCamp ou les vols sur la CFD, sont clairement attribuées à un contributeur, ce qui assure une traçabilité et une certaine forme de validité.
- réticularité : l'information partagée sur ces plates-formes est une agrégation de nombreuses sources, de nombreuses origines, de lieux différents, d'appareils de mesure différents ; de personnes différentes également, acteurs professionnels, autorités publiques ou simples usagers, autant de figures dont le rôle producteur ou consommateur n'est plus univoque dans le rapport à l'information. Ces plates-formes traitent donc l'information par agrégation de réseaux et par diffusion dans des réseaux, elles extraient et diffusent les données auprès de, et vers, une multiplicité de personnes, lieux et appareils différents. L'application Paragliding Maps est ici l'illustration la plus poussée de ce fonctionnement par agrégation de nombreux stocks et flux d'information différents.

Ces caractéristiques des nouveaux médias ont ouvert la voie à un type nouveau d'information géographique, qui a considérablement modifié les échelles et les rapports de pouvoir dans la coordination des spatialités, au sein des pratiques touristico-sportives

comme ailleurs. Il s'agit de l'information géographique contributive, en anglais « *Volunteered Geographical Information* » ou VGI (Goodchild, 2007). Le qualificatif de « volontaire » est discuté (Quesnot, 2016a), surtout depuis l'apparition de la géolocalisation par smartphone et des modèles de commercialisation des données ainsi générées, ce qui pousse certains auteurs à limiter le concept de VGI à l'information mise à disposition en toute conscience et intentionnalité (Elwood, Goodchild et Sui, 2012). Ici, c'est bien de ce type d'information que je traite, mais j'utilise tout de même le qualificatif de « contributive » (IGC, traduction proposée par Quesnot, 2016a) qui permet d'englober toute forme d'information géographique issue des usagers des médias numériques. Dans cette perspective, l'information géographique contributive « *est simplement cette sous-catégorie de contenu généré par les utilisateurs consacrée à la caractérisation explicite du domaine géographique*<sup>44</sup> » (Elwood, Goodchild et Sui, 2012, p. 572). Le contenu généré par les utilisatrices (« user-generated content », UGC) est le principal critère de définition du Web dit « 2.0 », et un des facteurs majeurs de l'émergence du géoweb (Crampton, 2009; Goodchild, 2007). L'information géographique contributive est donc l'information issue directement de la pratique de l'espace, ou à tout le moins de la présence dans des lieux, des individus usagers. Ces individus peuvent être « n'importe qui », à condition d'être doté du matériel nécessaire à la captation et la transmission, ce qui conduit à une recomposition des critères d'autorité et de crédibilité de l'information, en rupture avec l'information géographique traditionnelle, longtemps chasse gardée du pouvoir politique et militaire :

L'IGC établit son autorité non sur la base de son objectivité mais sur la base de sa localité située, issue de connaissances et d'observations locales et directes. La fiabilité de l'IGC est aussi parfois considérée comme provenant de son ampleur, avec l'idée que le cumul de contributions génère une convergence sur l'information fiable ou un consensus sur sa caractérisation (Flanagin et Metzger, 2008)<sup>45</sup>. (Elwood, Goodchild et Sui, 2012, p. 584)

Ce caractère cumulatif et contributif de l'information géographique est constitutif de plusieurs atouts relevés à propos des plates-formes de sports de nature. D'abord, la qualité et l'efficacité de l'information sont issues de sa richesse, de l'ampleur des bases de données. C'est ce qu'expriment Gabriel et Martin quand ils s'émerveillent du caractère encyclopédique de CamptoCamp (p. 233); et le cas de Thermal Maps illustre le potentiel de l'information cumulative pour créer une information pertinente et utile par approximation statistique. Ensuite, l'information peut tirer sa valeur de son caractère empirique et/ou subjectif, en tout cas de sa nature contextualisée : les récits de sortie, l'évaluation des conditions relèvent d'une appréhension subjective et fine de l'espace de pratique, et les traces GPS, en proposant une représentation détaillée d'un parcours validée par l'objectivité instrumentale, porte une valeur de témoignage là où les descriptions ou représentations d'itinéraires n'ont qu'une valeur prescriptive. Enfin, la fiabilité de l'information tient également à la reconnaissance de l'esprit d'entraide qui anime ces communautés, voire à la conscience morale lorsque l'information présente des enjeux sécuritaires importants (par exemple le signalement d'un arbre en travers d'une rivière). Et le goût pour le bouche-à-oreille exprimé par

44. « VGI in this context is simply that subset of UGC that concerns the explicit characterization of the geographic domain »

45. « VGI is being positioned as authoritative not on the basis of its objectivity but on the basis of its situated locality, [...] originat[ing] from direct local knowledge and observations [...]. The reliability of VGI is also sometimes assumed to stem from its magnitude, assuming that more contributions will generate convergence on reliable information or consensus as to the most authoritative account (Flanagin et Metzger, 2008). »

plusieurs interrogées, même si c'est souvent par opposition aux pratiques médiatiques (voir partie 4.5.3), témoigne du fort degré de confiance qu'elles accordent au partage de l'information entre pairs.

On peut donc lire ces plates-formes de partage d'information pour les sports de nature, et les pratiques associées, comme un important renouvellement de la coordination de l'information géographique, donc des spatialités, dans les pratiques touristico-sportives de nature. Pour reprendre le vocabulaire de Thévenot (voir section 2.1.4.3), qui explique à l'échelle individuelle la pratique comme une coordination constante de la personne avec son environnement, les nouveaux médias spatiaux engendrent une augmentation spectaculaire de l'environnement de l'individu, c'est-à-dire de l'ensemble des réalités avec lesquelles il est en interaction directe. Même si l'on considère son action uniquement dans sa dimension locale, par exemple en tant qu'elle se rapporte à un terrain de pratique à l'échelle d'une sortie ou d'une journée, l'environnement de la personne est loin de se limiter aux réalités matérielles appréhendées par son corps, car il est également constitué de toute la sphère d'informations non directement perceptibles, mais accessibles via les dispositifs médiatiques dont la personne dispose, informations issues de mesures ou d'expériences distantes dans le temps et/ou dans l'espace, mises à disposition par des technologies et des pratiques de stockage, de transmission et de consultation. La parapentiste, le grimpeur, le kayakiste sont ainsi, au moment de s'engager dans un vol, une voie ou une rivière, équipés non seulement de leurs cinq sens et de leurs compétences de lecture du terrain de pratique, mais aussi des traces de vol de dizaines de pilotes passés auparavant au même endroit, des niveaux d'eau en temps réel dans une vallée parallèle, ou encore de la transcription textuelle des choix, des hésitations et des impressions d'une grimpeuse ayant gravi la même voie la veille.

Pour qualifier cette expansion de l'environnement des pratiques touristico-sportives relative aux pratiques médiatiques et aux technologies numériques, on peut par exemple parler d'une « *réalité augmentée* », définie par Graham, Zook et Boulton (2013) comme le « *nexus matériel/virtuel médié par la technologie, l'information et le code, et actualisé dans des configurations spatio-temporelles spécifiques et individualisées*<sup>46</sup> », et qui correspond donc aux manières contemporaines de pratiquer, muni d'un outillage médiatico-numérique, des espaces et des lieux eux-mêmes en partie construits par le code et les flux d'information. Cette idée d'une transformation par le numérique de l'espace et de ses pratiques les plus fondamentales a largement été appliquée à l'espace urbain (Graham, Zook et Boulton, 2013; Kitchin et Dodge, 2011); j'ai ici montré qu'elle peut également s'appliquer pleinement aux espaces dits « de nature », malgré la plus faible densité des infrastructures des technologies numériques. L'idée de l'augmentation permet d'insister sur les potentialités nouvelles dues à ces médiations technologiques intensifiées, sur la complémentarité des expériences matérielle et informationnelle de l'espace, et de faire le postulat d'une extension des compétences de l'individu. Mais à un niveau plus général, il faut reconnaître avec Leszczynski (2015) que les spatialités sont toujours des « spatialités médiées » : en effet, dès lors que l'on s'éloigne de la perception de l'espace permise par le corps, nos pratiques de l'espace sont toujours informées par des représentations et des dispositifs techniques, et l'ont toujours été. Cependant, cette médiation s'est longtemps limitée aux techniques et objets cartographiques; les technologies numériques ont considérablement diversifié

---

46. « material/virtual nexus mediated through technology, information and code, and enacted in specific and individualised spacetime configurations. »

et multiplié les médiations de nos spatialités. Elles interviennent désormais beaucoup plus fréquemment, et sous de bien plus nombreuses formes, dans nos pratiques quotidiennes. Les plates-formes en ligne d'information géographique pour les sports de nature participent donc de l'émergence généralisée de spatialités numériquement médiées. Et au sein des communautés de pratiques touristico-sportives, elles transforment la coordination des spatialités en proposant des médiations plus connectées, plus massives, plus malléables, plus interactives et plus rapides.



## Chapitre 6

# Immersion et action : un mode d'engagement touristique-sportif

Que recherche-t-on dans une pratique de loisir, de mobilité, où l'on s'adonne à une activité sportive qui a pour théâtre et terrain une « nature » plus ou moins idéalisée? Que recherche-t-on dans cette pratique spécifique de tourisme où l'attention aux lieux est en grande partie déterminée par un projet de mouvement ludique et normé? Quelle altérité recherche-t-on dans ces terrains de pratique qui justifie le voyage?

Ce sont quelques-unes des questions que je souhaite embrasser dans ce chapitre, qui gravitent autour d'une question centrale, celle de l'*appréciation de la spatialité corporelle*. Celle-ci est une déclinaison directe de ma deuxième question de recherche.

Les réponses que j'apporterai dans ce chapitre tiennent en une proposition principale : les pratiquantes du tourisme sportif de nature recherchent un mode d'engagement particulier dans l'espace; un mode d'engagement vécu comme intense, car caractérisé par l'immersion et l'action.

Le terme d'engagement sera utilisé ici en référence à sa conceptualisation par Thévenot (voir partie 2.1.4.3), qui décrit cette coordination constante entre des aspirations, organisées par une « conception du bien » — que j'exprimerai ici par les déclinaisons individualistes de la « satisfaction » ou de l'« appréciation » —, et un contexte de l'action toujours problématique et changeant. C'est bien de cette coordination qu'il s'agit dans ce chapitre, une coordination entre un corps humain et un environnement biophysique, principalement. Et la question de savoir si, et comment, cette coordination peut en elle-même faire l'objet de satisfactions affectives et d'émotions esthétiques, est à mon sens une perspective importante, pour la géographie en particulier, sur le sens des pratiques de loisir. C'est là une saisie directe de mon hypothèse portant sur le caractère ludique et esthétique du « faire avec l'espace » qui définit la pratique touristique-sportive de nature.

Ce chapitre emploiera plusieurs termes pour désigner des aspects différents de la spatialité, que je précise donc d'emblée. Les concepts d'espace et de spatialité ont déjà été définis, respectivement dans les parties 1.2.2 et 2.1.5. Ce sont, dans le présent chapitre comme ailleurs, les termes les plus englobants; lorsque le second sera utilisé ici, ce sera donc pour référer à l'ensemble des rapports à l'espace possibles. Le terme d'« environnement » sera beaucoup utilisé dans ce chapitre; il renverra à la portion d'espace et de matière directement accessible par un acteur dans l'action (ce qui recoupe l'essentiel des deux définitions données par Emelianoff et Lévy, 2013). C'est également

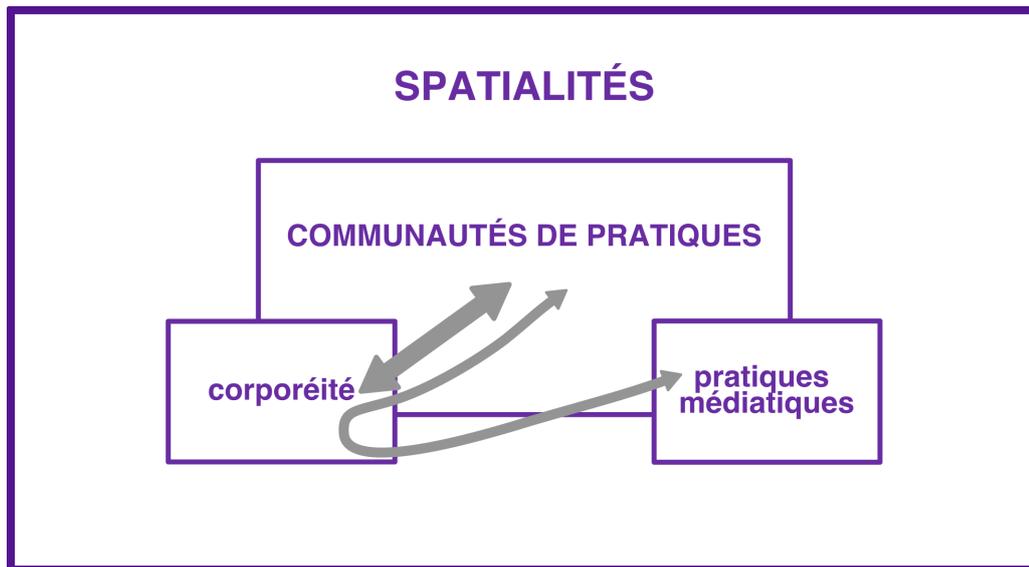


FIGURE 6.1 – Déclinaison dans ce chapitre du cadre conceptuel général

le sens que Thévenot donne au terme dans sa théorie de l'engagement. Le fait qu'il désignera principalement des éléments de l'environnement biophysique est dû aux spécificités de l'objet d'étude, mais ne doit pas ici être compris comme une restriction du concept. Par ailleurs, le point de référence de l'environnement sera principalement le corps individuel et ses capacités de perception; mais l'environnement peut se décliner à bien d'autres échelles, selon la taille de l'acteur de référence, qui peut aussi être un groupe, une ville, etc. Le terme de « milieu » pourra également apparaître, employé comme synonyme d'environnement. Enfin, le terme de « terrain » désignera l'environnement biophysique, et en particulier topographique, en tant qu'il est pratiqué pour le sport : terrain de jeu ou terrain sportif, il s'agit de la portion d'espace topographique et de matière jugée adéquate pour la pratique sportive, et parcourue comme telle.

### Positionnement et progression du chapitre

Ce chapitre s'attache principalement à l'exploration de la corporéité (voir figure 6.1), et en emploie donc le vocabulaire conceptuel en priorité. Les pratiques et les personnes sont interrogées essentiellement à l'échelle individuelle, mais la question de savoir comment l'on porte cette expérience corporelle subjective au domaine du commun sera un point de discussion essentiel. Le champ conceptuel des pratiques médiatiques est mobilisé comme cadre d'analyse central dans la partie 6.2, avec une focale importante sur la corporéité de la production médiatique, mais aussi pour questionner le rôle des images et de leur diffusion dans l'entretien des communautés de pratique.

Ce chapitre sera composé de deux premières parties développant la thèse de l'engagement immersif-actif à partir des matériaux empiriques, et d'une troisième partie principalement orientée vers la discussion théorique. La première partie montrera comment l'immersion-action émerge des entretiens semi-directifs comme concept de synthèse de l'appréciation sensible de la pratique touristique-sportive. La deuxième partie s'appuiera principalement sur le corpus de photographies commentées des

interrogés, mais en dialoguant régulièrement avec les entretiens ainsi qu'avec mes propres observations de terrain ; le tout pour montrer comment les pratiques médiatiques peuvent également participer — ou non — de la valorisation de l'engagement immersif-actif. La troisième partie, enfin, développera plusieurs thèses relatives aux spécificités de la spatialité immersive-active, discutées dans les cadres théoriques de la géographie des pratiques ; ceci en s'appuyant sur les parties précédentes et la littérature, mais aussi en faisant un détour par un dispositif méthodologique employé à titre exploratoire, celui d'un groupe de discussion animé par les vidéos de la pratique sportive, en l'occurrence un groupe de kayakistes et les images de leur journée de navigation.

## **6.1 Satisfactions de l'engagement : le mode de pratique immersif-actif**

Dans cette partie, je procéderai d'abord à une lecture sélective des entretiens pour illustrer les différentes thématiques qui en émergent et me permettent de caractériser cette attitude immersive-active, et le goût prononcé que les interrogés expriment pour elle. Ces thématiques sont au nombre de quatre : le sentiment de l'activité physique, ou « activité active » ; la focalisation du corps et de la conscience ; l'expérience vécue comme originale de l'espace et l'intensité du contact ; et l'attitude contemplative.

Entre ces différentes sous-parties thématiques, j'insérerai des analyses d'extraits d'entretiens plus longs, où certaines des interrogées proposent des récits particulièrement personnels et approfondis de leurs pratiques et émotions de l'immersion-action, qui sont déjà, en eux-mêmes, des analyses ; je ne ferai ici que les reformuler et les recontextualiser en fonction du cadre conceptuel et des résultats plus généraux de mon travail. Ces récits me permettront de mettre en lien et en contexte les différents traits de l'attitude immersive-active séparés dans les sections thématiques ; ils doivent donc être lus comme tissant des liens entre ces différentes sections, n'appartenant complètement à aucune d'entre elles. Ils permettront également de « laisser parler » les interrogés, pour rendre compte de manière fine des expériences personnelles de l'immersion-action.

Parler ici de « satisfaction », c'est, dans les termes de la théorie de Thévenot, tenter de caractériser les « conceptions du bien » qui orientent la pratique, et qui ne se limitent pas aux questions éthiques, mais qui peuvent également relever de la stricte appréciation individuelle. Une question sous-jacente, dans cette partie essentiellement focalisée sur la corporéité, est de savoir s'il existe des conceptions du bien relevant des seules sensations et affects corporels.

### **6.1.1 L'« activité active » (Élodie), ou la stimulation du corps par l'effort**

Une grande partie des interrogées expriment une préférence nette, voire exclusive pour certaines, pour les activités de loisir à dimension sportive, nécessitant un effort physique. Élodie, dans sa réflexion sur le lien entre sport et voyage, oppose la « passivité », la « chaise longue ou [...] des activités un peu soft, organisées », à ses propres pratiques de vacances où la dimension sportive est toujours présente, et qu'elle résume par la notion d'« activité active ».

Je traite dans un autre chapitre (7) la question de la place du sport dans la pratique touristique, où j'évoque notamment le cas des personnes qui lui donnent une

place exclusive, hégémonique. Ici, j'aborde l'appréciation de l'activité physique en elle-même, éventuellement par comparaison à d'autres pratiques, mais plutôt en termes d'expression de préférences et de sources de satisfaction qu'en termes d'orientation des pratiques ou de partage du temps.

### **Adrénaline ou bien-être, le pur plaisir physique**

La satisfaction de la pratique physiquement active est d'abord associée, par de nombreuses personnes, aux plaisirs fondamentaux du mouvement corporel et de la dépense d'énergie. Les sensations ou les bienfaits décrits sont assez variés, de la relaxation à l'adrénaline, mais relèvent de la satisfaction directe. Éloïse explique ainsi l'importance qu'a à ses yeux le fait de faire fonctionner son corps et d'être attentive à ses manifestations, dont le plaisir :

Le corps c'est pas juste une machine, un truc que tu, voilà c'est là pour marcher c'est bien, mais non, c'est aussi là pour le souvenir et puis ça t'envoie des signaux, dire ah ben là tu vois t'as du plaisir, tu ressens des choses, ou là c'est difficile mais c'est bon aussi... Sans que ce soit du pur sport, je trouve que c'est important de bouger.

En précisant qu'il ne s'agit pas nécessairement de « pur sport », Éloïse fait probablement référence à l'aspect compétitif ou à la recherche de performance : elle insiste sur la valeur intrinsèque de la stimulation du corps plutôt que sur sa valeur instrumentale (« machine »). C'est également le discours d'Alain, qui détache clairement le bien-être physique d'un quelconque lien consubstantiel avec la recherche de la difficulté, et qui relativise l'importance ou le degré des stimulations physiques désirables en fonction de l'âge, ainsi qu'en fonction des goûts personnels :

Et, ça apporte simplement un certain bien-être physique, pour ceux qui aiment faire du sport [...]. Bon, pour ceux qui ont toujours aimé, mais, là aussi, quand tu vieillis faut de toute façon que tu limites, mécaniquement tes ambitions, tu vois, mais ça me fait quand même encore plaisir, mais, le plaisir a rien à voir, enfin à mon sens, n'a qu'un très lointain rapport avec la difficulté.

De nombreuses interrogées reconnaissent ainsi une valeur intrinsèque aux sensations corporelles provoquées par la pratique sportive, même peu intense, et l'expriment notamment en termes de plaisir ou d'amusement. C'est aussi le cas de Maria, qui explique que « *faire du sport, c'est vraiment de l'amusement pour un adulte, c'est continuer d'être un enfant*<sup>1</sup> ». En se référant à l'enfance, elle exprime l'idée d'un plaisir pur, insouciant, qui est sa propre fin, sans être réflexif, productif ni orienté vers des objectifs indirects.

Certaines personnes affirment trouver dans l'effort physique une forme de repos ou de relaxation. C'est le cas de Yelena à Kalymnos : « *avoir un équilibre, avoir une activité physique régulière avec l'escalade, puis nager, puis me relaxer. Je suis vraiment en train de me reposer ici*<sup>2</sup> ». C'est le cas, également à Kalymnos, de Henrik, qui comme Yelena exerce une profession intellectuelle (il est chercheur, elle est architecte), et qui trouve dans l'activité sportive une opportunité de mettre au repos son activité mentale : « *Je pense que l'activité participe à la relaxation. L'esprit peut se reposer et le corps se mettre au travail*<sup>3</sup> ». Pour ces personnes, il semble donc que la fatigue soit principalement psychique, et relève des contraintes et des efforts de la vie quotidienne, notamment du

1. « è proprio divertente per un adulto, fare sport, è continuare ad essere bambino »

2. « being balanced and having a regular physical activity with climbing, then swimming, then relaxing. I'm really actually resting here »

3. « I think it's about having the activity as a part of the relaxation. The mind can rest and the body get to work. »

travail. La concentration sur le corps et l'effort physique dans leurs pratiques de loisir est, par contraste, source de repos. Certaines personnes (Manuela, voir son récit page 268, mais aussi Berto, Maïke) vont même jusqu'à comparer leur pratique sportive à une forme de méditation, pour insister sur le calme intérieur qu'elle procure.

D'autres personnes, pour exprimer les bienfaits physiques et psychologiques directs de la pratique sportive, insistent plutôt sur les sensations fortes et sur l'exercice intense du corps — mais là encore, ce n'est pas nécessairement en opposition à certaines formes de relaxation, comme l'explique Coïlin, pour qui le repos peut passer par la paresse comme par la mise à l'épreuve du corps<sup>4</sup>. Colm, par exemple, évoque avant tout la sensation d'adrénaline pour décrire le plaisir que lui procure le kayak de rivière, et cette sensation semble indissociable de la difficulté, du risque, voire des douleurs éprouvées :

C'est un peu bizarre mais, la première fois que je me suis retrouvé dans du gros volume d'eau, dans des gros passages, et même si je me suis fait malmener, et que je me suis un peu blessé, j'ai vraiment adoré le sentiment de monter dans un bateau [...]. Et le sentiment d'adrénaline quand tu passes quelque chose, c'est juste dément. C'est vraiment bon, très très bon<sup>5</sup>.

Il n'est pas rare de voir les sensations fortes, dans ce type de pratiques sportives, qualifiées d'addiction, ce qui les place explicitement dans le registre des réactions physiologiques, en l'occurrence le plaisir et la dépendance. Plusieurs interrogés recourent à cette notion pour décrire leur plaisir à pratiquer le sport (voir partie 7.3.3), dont Victorien, qui affirme comme aspect essentiel de sa pratique du kayak le plaisir, mais aussi l'anticipation du plaisir, le tout ébauchant une relation qui confine donc à la dépendance : « *c'est ce que ça nous procure, et qu'on sait que ça nous procure, qui fait qu'on est accro, un peu comme certains pourraient l'être à la drogue, à l'alcool, à d'autres choses* ».

### **Bouger, c'est se sentir vivant**

C'est une expression courante des satisfactions liées à l'engagement corporel et à l'activité physique : ce serait un moyen particulièrement efficace de se sentir vivante. Éloïse, Maria, Justin le formulent de cette manière (« se sentir vivante », « l'impression de vivre le plus »). Cela est lié au ressenti plus aigu des processus physiologiques que l'effort engendre, et à l'attitude générale d'attention aux sensations. Dans le passage déjà cité plus haut, Éloïse file la métaphore de l'écoute, du dialogue avec son corps :

C'est bien de se bouger, d'être moins statique, de ressentir en fait son corps, réagir aussi [...], c'est vraiment plaisant de sentir que tu retrouves des sensations que t'avais pu avoir avant, ou t'en découvres des nouvelles, parce que le corps répond à comment tu te comportes et, t'es beaucoup plus actif.

Cette vitalité ressentie se décline donc, pour Éloïse, dans la diversité des stimulations et des sensations, dans leur mémorisation et leur renouvellement, de manière générale donc dans la recherche d'une connaissance approfondie de son corps par la stimulation et l'attention.

---

4. « the other holidays are just relaxation, kind of relaxing, unwinding, and being a bit lazy. Whereas here, it's relaxing and unwinding, but in a different way, you're being adventurous, and you're pushing yourself, and... it's more about, kind of using your body, and pushing your body. »

5. « It's a strange one, I just, like the first time I got onto big water, the big features, and even though I got trashed about, and injured a bit, I just loved the feeling of getting in a boat [...] And the feeling of adrenaline as you go over something, it's just crazy. It's really good, really really good. »

La recherche de sensations intensifiées, ou simplement rendues plus présentes à la conscience, s'exprime également dans la valorisation fréquente de la fatigue, comme témoin d'une activité satisfaisante ou simplement comme sensation agréable. Martine et Michel, comme Félicien, disent simplement leur goût pour le fait d'être fatigués le soir ou à la fin de la semaine. Patrice parle de son côté de « *bonne fatigue* », de « *se dépenser intelligemment* » : on voit donc émerger là certaines considérations éthiques, ou en tout cas de portée plus générale que le goût individuel, avec l'opposition aux autres, moins « bons » types de fatigue — probablement le stress, la fatigue liée à l'immobilité, au manque de sommeil, à la maladie, etc. — et l'idée que la dépense d'énergie peut être intelligente, les propos de Patrice laissant supposer que c'est le cas lorsqu'elle sert des objectifs désirables, par exemple la santé. Une connotation similaire apparaît dans les propos de Justin lorsque je l'interroge sur son appréciation de la dimension sportive de ses vacances : « *c'est les sensations, c'est la sensation d'avoir des journées qui sont vraiment complètes, où t'as l'impression d'avoir vécu [...], le soir tu te couches t'es crevé, moi c'est dans ces moments-là que j'ai l'impression de vivre le plus* ». La satisfaction de sentir son corps éprouvé se combine ici à l'impression d'avoir « rempli » sa journée, d'en avoir profité au maximum. La fatigue peut donc relever, pour ces personnes, de la satisfaction physique, du bien-être, mais aussi d'une certaine forme de satisfaction morale, liée aux valeurs socialement reconnues de l'activité physique. Les parties suivantes apportent des éclairages supplémentaires sur cette dimension morale, qui mobilise notamment les notions d'accomplissement, d'autonomie, et de rejet de la passivité.

### **Le rejet des activités considérées comme passives**

La valorisation de l'activité physique par les interrogées se manifeste aussi par la négative : le rejet, qui confine dans certains cas au dégoût, des activités considérées comme passives, souvent par opposition avec l'activité sportive. La plupart des interrogés s'en tiennent à la formulation de leurs goûts personnels ; mais lorsque la réflexion adopte une perspective plus généralisante, et procède en particulier par comparaison avec les « autres » formes de loisir ou de tourisme, elle recoupe largement les critiques traditionnellement adressées au touriste contemporain (E. Cohen, 1979 ; Équipe MIT, 2002 ; MacCannell, 1976 ; Urbain, 2002), telles que la superficialité de l'expérience, la passivité et l'absence d'autonomie.

Parmi les principales dichotomies mobilisées pour distinguer les activités « actives » des activités « passives », il y a l'opposition entre *voir* et *faire*. Osip explique ainsi que Shirley et lui, « *en voyage, pren[nent] plus de plaisir à faire des choses qu'à voir des choses* » ; Élodie, pour expliquer sa préférence et celle de Fabien pour l'activité physique en vacances, dit qu'« *il n'y a pas de mollesse de « ah c'est joli », ça ça nous gonfle assez vite quand on va voir des jolies choses* ». Plusieurs personnes parlent, en anglais, de « *sightseeing* », pour affirmer leur goût modéré ou leur ennui à l'égard de cette forme de tourisme centrée sur l'appréhension visuelle des lieux ou attractions, à l'exemple d'Andy : « *je m'ennuie très vite à faire du sightseeing*<sup>6</sup> ». Toujours dans la perspective du « faire », les interrogés expriment souvent leur conception personnelle de l'attitude « active » par la référence à son contraire, le séjour touristique passé à « ne rien faire ». Pour Gary comme pour d'autres, c'est « *rester assis* » (« *sitting around* »), pour Andreas

6. « I get bored very quickly sightseeing »

c'est « *traîner* » (« *hanging around* »), expression qu'il utilise également pour décrire, avec une connotation positive cette fois, la détente de l'après-escalade.

Mais la pratique emblématique de l'attitude passive selon les interrogées, celle qui revient de loin le plus souvent dans leur discours, c'est la pratique de la plage. Pour beaucoup d'entre elles, la manière la plus efficace ou la plus évidente d'exprimer leur goût pour les pratiques touristiques et de loisir actives, c'est de présenter la plage comme repoussoir :

Niels : Juste rester assis sur la plage pour bronzer, je n'aime pas ça <sup>7</sup>.

Vick : Pas de journées à se prélasser sur la plage pendant ces vacances <sup>8</sup>!

Antonin : ils te disent [...] on a passé deux semaines à la plage à bronzer [...] ça me fait pas envie, j'aime bien bouger.

Rebecca : Les vacances en club, ou les vacances de plage, ça c'est vraiment pas pour moi <sup>9</sup>.

Anton : Si je devais rester sur une plage pendant 3 jours, je crèverais d'ennui. Je survivrais pas <sup>10</sup>!

Alessia : Je n'aime pas être à la plage toute la journée <sup>11</sup>.

Henrik : Rester allongé sur la plage, ou ce genre de choses, ça m'ennuie tellement vite <sup>12</sup>.

Ludwig : Je n'imagine pas passer des vacances à, simplement rester allongé sur la plage <sup>13</sup>...

Yelena : Donc pour moi c'est me reposer, non pas allongée sur la plage au Mexique à boire des cocktails, mais vraiment me reposer par la régénération de mon esprit, de mon âme et de mon corps <sup>14</sup>.

Gary : C'est juste que je m'ennuie quand je suis assis sur la plage <sup>15</sup>.

Maurice : Déjà je suis pas du style à rester sur une plage... au bout d'un quart d'heure je demande qu'à partir!

Martine : se tenir à la plage du matin au soir c'est impossible.

Maike : Et ils ne font rien d'autre que rester allongés sur la plage, ou lire, et nous on est, eeehhhh! Naaaannn! <sup>16</sup>

La vocabulaire utilisé pour décrire la pratique de la plage montre clairement qu'elle est perçue comme principalement passive par ces interrogées : les verbes employés, « *sitting* », « *lying* », « *rester* », signifient l'immobilité ou l'inaction. Les causes déclarées pour ce rejet sont l'ennui, parfois profond, ou l'invocation d'un besoin vital, ou de l'ordre de la santé mentale. D'autres activités sont mentionnées pour illustrer les pratiques non désirables parce que perçues comme passives, du moins lorsqu'elles constituent l'entièreté des vacances : faire du shopping et aller dans des bars (Antonin),

7. « Only sitting on the beach with, to get tanned, I don't like that. »

8. « Yeah there's no days lying on the beach on this holiday! »

9. « Kluburlaub, oder Strandurlaub, das wäre jetzt auch für mich nicht. »

10. « I mean, if I would stay on a beach for 3 days, I would be bored to hell. I wouldn't manage to survive! »

11. « I don't like stay in the beach all the days »

12. « Or lying on the beach, or these things, they bore me so fast. »

13. « Yeah, I can't imagine to spend holidays like, lying only on the beach... »

14. « So for me it's resting, not lying on the beach, in Mexico drinking cocktails, but really resting through, rejuvenating my mind, my soul and my body. »

15. « it's just because I get bored, sat on the beach »

16. « Und die nur am Strand liegen, und nur lesen, und wir sind, eeehhhh! Neeee! »

les vacances en club (Rebecca et Sascha, Maike et Markus), en Club Med ou croisière (que Fabien affirme n'avoir jamais envisagées, ce sur quoi sa compagne Élodie renchérit en qualifiant ce type de voyage de « passif »). Les propos de Thomas sur les « autres » touristes de Kalymnos, ceux qui ne viennent pas pour l'escalade, reprennent plusieurs des catégories de la critique du tourisme vu comme « passif », en plus d'exprimer une incompréhension personnelle pour ce type de pratiques :

Il suffit de voir les bateaux qui arrivent de Kos, sur le port à Pothia, qui débarquent, les tonnes de touristes, parce que t'as vraiment l'impression qu'il y a, non seulement ils sont hyper nombreux mais ils sont hyper volumineux! Ils arrivent là sur Pothia, ils savent pas quoi faire, ils vont rentrer sur le petit train qui va leur faire faire le tour de la ville, mais ça a l'air hyper frustrant.

La passivité est ici décrite, à travers le tour en « petit train », en termes de consommation visuelle, de *sightseeing*, et d'absence d'autonomie (critique qui sera développée dans la partie suivante). Elle est en outre rapportée au conformisme, à l'appartenance à une masse presque indifférenciée, manipulée comme une matière (« débarquée » par « tonnes »). Le jugement négatif sur ces activités se traduit enfin par une évocation du volume corporel, du surpoids, vu comme caractéristique du corps passif, par opposition au corps actif, sportif.

Cependant, la plupart du temps, l'expression du goût pour l'activité physique se fait sans condamner les autres pratiques ou les tourner en dérision, en restant simplement sur le plan personnel. Élodie, immédiatement après avoir qualifié les voyages de club ou de croisière de passifs, affirme qu'elle « *compre[n]d très bien qu'il y ait des gens qui aient besoin de ça* », et associe ses préférences personnelles à son activité professionnelle « *sédentaire* », signifiant implicitement que les personnes ayant un métier plus physique sont susceptibles de plébisciter en vacances des activités de repos complet du corps. En outre, plusieurs interrogées élargissent leur conception de l'attitude active en dehors de leurs propres pratiques. Ainsi, pour Maike, qui fait mine de pousser des exclamations de stupeur ou de dégoût à l'idée de vacances de « détente » uniquement consacrées à la plage et à la lecture, il est clair que les vacances doivent comporter une dimension sportive, mais celle-ci semble pouvoir prendre de nombreuses formes différentes tant qu'elle implique une activité physique intense : « *Faites-moi marcher, ou faire du vélo, ou nager, ou grimper, ou jouer au badminton, ou au frisbee, ou ceci ou cela*<sup>17</sup> ». D'autres personnes, tout en déclarant une préférence pour la pratique touristique « active », lui donnent un sens encore plus large, non restreint au domaine sportif. Pierre parle, pour son cas, d'« *activité nature, ça peut n'être que la baignade en lacs et rivières* », et envisage plus généralement qu'il puisse y avoir « *plein d'autres portes d'entrée* » dans les lieux que celles qui lui plaisent, et donne comme exemple « *le type qui est fou d'architecture* ». Ce dernier exemple correspond précisément à une pratique déclarée par Yelena, dont l'architecture est le métier, mais aussi un intérêt qui dirige certains de ses voyages. Ce qui semble déterminant pour ces personnes, c'est donc d'avoir une activité précise plutôt que de se laisser porter sans idée particulière; c'est là une valorisation de l'attitude focalisée, que la sous-partie 6.1.2 détaille.

## Manuela : sollicitation du corps et guérison de l'âme

M : I climb for calm my mind. Because I'm so, anxiety? Nervous. And I have a lot of fears. So I climb for calm, because two years ago I have a big problem, personal big big problem,

17. « Lass mir wandern, oder Fahrrad fahren, oder schwimmen, oder klettern, oder... Badminton spielen, und Frisbee, und noch und noch »

and I have to take pills for sleep, and I began, two years ago, I touched one rock, and I say whoah? And my mind, it's better than meditation, you know? So, I need it. Maybe I'm not, I'm not looking for a, a high grade?

VG : not performance, you're not looking for performance?

M : Yeah. But I want to stay there. I like it. Only this.

P : Yeah, the other day we were doing, some like, yoga, or something like that, in Valencia, it was like yeah, breathe, keep calm, keep relaxed, and I, I can't, when I'm trying to relax, I'm thinking, oh I'm breathing ok, and I told the woman that was preparing this you want me to relax, don't make me breathe, make me climb, or make me, hike for 8 hours, and I'll be so relaxed.

[...]

M : But climb travel for me, this travel is special, because I'm knowing more of myself, of my, I don't know, of my mind... I like it.

VG : Ok. So, so you're not as obsessive [as Paco] about climbing, but...

M : No. I'm obsessive in other things in my life, a lot, but not in climbing. For me, to stay here, for example today I only climbed two routes, because this is very hard for me, but I was, belaying, him, all the time, and I like it, because I'm looking at other people, I'm looking at the sea...

VG : But, would you also say, for you, that it's completely different, the climbing trips, than the regular trips, or...?

M : Yeah. For me it's totally different. Totally, because... here my body is all the time, like, uff uff uff, yeah, and my mind is relaxed, but my body is, and I don't speak very much with other people, because I'm going to climb, you know. But in other kind of travel, I'm speaking with all the people, local people and travelling people, I like it. Maybe I begin the travel alone, but when I finish the travel for 1, 2, 3 months, 6 months travelling, I have a lot of friends or, people that I know. And I like it very much, you speak a lot, you know... So for me, I love travel, only for travel, for know people.

VG : Ok. And do you have the impression that when you travel for climbing, this dimension is, maybe you... this dimension is less developed...?

M : Yeah. I think we are inside ourself. And you don't speak, for example, today, we are speaking with other people but, it's not normal, that.

Pour Manuela, l'escalade a une véritable valeur thérapeutique. Une valeur thérapeutique car un effet apaisant, qui lui permet de lutter contre ses anxiétés, ses fragilités psychologiques, et même de surmonter une grande épreuve de vie, sur laquelle elle ne donne pas de détails, mais dont elle laisse entendre la gravité par une formulation emphatique, un « *gros gros gros problème personnel* ». Le calme intérieur, l'équilibre psychique est donc pour elle la finalité première de sa pratique de l'escalade. Manuela narre sa première expérience de l'escalade comme un moment révélateur, un déclic. Elle ne décrit même pas, en réalité, la pratique sportive, la progression sur le rocher, mais le simple fait de toucher le rocher. L'expression verbale de la soudaineté et de la surprise, par l'exclamation « *whoah?* », évoque une découverte salvatrice, celle d'une issue à un état de détresse psychologique. Le rocher lui procure un effet inattendu, presque magique, qui semble traduire pour cette grimpeuse un lien profond, mais auparavant inexploré, entre une matière spécifique, son corps et son esprit, une relation qui lui est bienfaisante. Au-delà du simple toucher du rocher, les effets bénéfiques de la pratique de l'escalade sont dus, pour Manuela, à l'activité physique intense et répétée, et aux états mentaux qu'elle provoque ou favorise, notamment l'auto-centrement de la conscience. L'immersion relève là à la fois d'un contact avec la matière présenté comme intense, provoquant des sensations fortes, et d'une attitude de focalisation sur soi. L'immersion est donc à la fois synonyme de relationnalité, de contact avec les réalités extérieures, et d'isolement, d'intériorité. Manuela confirme, dans la suite de l'extrait, qu'il ne s'agit pas là d'un paradoxe : il y a pour elle une relation claire entre l'isolement social et la relationnalité accrue avec l'environnement matériel, c'est la

distanciation des liens sociaux qui permet la concentration sur les liens physiques.

Manuela compare l'escalade avec la méditation, en disant que la première est « *meilleure* » que la seconde pour son esprit, pour son bien-être psychique. Elle n'oppose en revanche pas les deux, et on peut imaginer au vu de ces seuls propos qu'elle pratique également, ou a pratiqué, certaines formes de méditation. Son compagnon Paco, en revanche, insiste sur l'efficacité de l'activité physique pour la relaxation, en l'opposant clairement à l'inefficacité, pour son cas, des pratiques corporelles lentes et/ou immobiles (« *du yoga ou quelque chose comme ça* »). Les deux considèrent donc la sollicitation du corps par l'effort comme la meilleure source de calme intérieur, mais avec des rapports différents au corps et à l'esprit. En effet, Manuela exprime également les bienfaits de l'immersion en termes de présence au lieu et de contemplation, et les moments de passivité, de repos ou d'immobilité font pour elle pleinement partie de son appréciation de l'expérience physique : « *je veux être être simplement là, j'aime ça* », « *aujourd'hui je n'ai grimpé que deux voies, j'ai beaucoup assuré Paco, mais j'aime ça, je regarde les gens, je regarde la mer* ». On pourrait décrire la position de Manuela comme l'épanouissement d'un rapport intense corps-matière, qui ne signifie cependant pas nécessairement une activité physique intense au sens de la dépense d'énergie. Ce rapport intense corps-matière est fait à la fois d'efforts (« *mon corps est sans arrêt, ouff ouff ouff* ») et de moments de simple présence au lieu, de sollicitations sensorielles douces (toucher du rocher, contemplation du paysage). La grimpeuse affirme en outre ne pas rechercher la performance, elle se focalise donc sur l'activité physique pour l'activité physique, et non en vue d'objectifs annexes, ici les gratifications symboliques de la performance ou de la progression sur les échelles de cotation (« *je ne cherche pas forcément des cotations élevées* »).

Un peu plus loin dans l'entretien, Manuela revient sur le rapport au corps immersif qu'elle apprécie dans l'escalade pour élaborer sur ses goûts de voyage. Par opposition avec son compagnon Paco, elle affirme préférer au voyage d'escalade d'autres manières de voyager, tournées principalement vers la relation humaine et la rencontre. Malgré cette préférence, le voyage d'escalade est pour Manuela un espace-temps privilégié pour le centrage sur soi, par l'immersion matérielle telle qu'elle est décrite ci-dessus. Pour elle se distinguent donc clairement deux types de pratiques du voyage, l'une tournée vers autrui, l'autre tournée vers soi; et l'immersion matérielle, par l'activité physique et par la simple conscience sensorielle, est pour elle le mode d'être qui permet le mieux cette deuxième orientation, le retour sur soi-même et le bien-être psychique.

### 6.1.2 Le corps et la conscience focalisés

J'étudie ailleurs (chapitre 7) la question de l'orientation sportive du voyage, de l'activité comme horizon de pratique. J'y développe les différentes façons qu'ont les interrogées de concevoir et de « diriger » leurs pratiques touristiques, en montrant notamment les différentes nuances de la part du sport, qui peut être très importante, voire exclusive. Ici, je montrerai que c'est aussi le simple fait d'avoir une orientation, un principe directeur, qui peut être valorisé et apprécié. J'appellerai ceci la *focalisation*, que j'analyserai en termes de goûts, d'attitudes et de valeurs. La focalisation telle qu'elle est présentée par les interrogées se décline en deux volets : relativement au projet, aux accomplissements, d'une part, et relativement à l'attention, à la perception, et à l'action corporelle, d'autre part. Le tout forme un aspect essentiel de l'attitude immersive-active.

L'activité sportive tient donc lieu pour beaucoup de personnes de principe déterminant la mobilité touristique et l'organisation sur place. Vick présente les objectifs qui structurent la pratique comme sources d'importante satisfaction, au contraire d'un mode de voyage indécis et versatile :

C'est sûr que j'aime avoir un focus, des buts, des objectifs dans mon voyage. Ça apporte beaucoup de satisfaction, contrairement à juste se balader et se laisser porter par le courant, ça ça ne me satisfait pas beaucoup. J'aime bien quand j'accomplis quelque chose avec mes voyages<sup>18</sup>.

Andy parle en des termes assez similaires, et va même jusqu'à emprunter très directement au vocabulaire du travail : « *Le principal c'est d'avoir quelque chose de productif à faire, je pense. Je m'ennuie très vite quand je visite des choses, donc je préfère voir ces choses tout en ayant un objectif en tête*<sup>19</sup> ». L'usage de telles formulations semble placer les pratiques de ces interrogés sur un plan supérieur à la simple satisfaction hédonique. On peut pourtant légitimement se demander en quoi les pratiques sportives de nature sont « productives » par comparaison avec la « simple » visite d'attractions touristiques, le *sightseeing*, ou ce que sont les « accomplissements » de la pratique du parapente. Vick comme Andy donnent des éléments de réponse lorsqu'ils détaillent leurs aspirations sportives. Vick explique ainsi être venu à Annecy prioritairement pour s'initier au vol de thermique, et progresser ainsi dans sa pratique du parapente. Andy explique que l'ascension de la voie du Nose, au Yosemite, était pour lui un rêve, une réalisation mythique. Cependant, il est venu à Kalymnos sans voie spécifique en tête, sans objectif sportif particulier; dans bien des cas, l'intention de pratiquer un sport suffit apparemment à constituer un objectif.

Les explications de Henrik éclairent cette idée selon laquelle la visite touristique « classique », le *sightseeing*, serait une activité plus passive que le sport :

Je suis touriste, mais touriste avec un but, je ne suis pas juste un consommateur, je choisis quoi faire, et je me tiens à mon idée. Ensuite je peux profiter de la culture aussi, et tout ça, c'est super, mais je ne suis pas juste en train de chercher des trucs à faire, c'est une manière de voyager plus active que de visiter, où j'ai l'impression que c'est assez passif, où tu t'attends à ce que d'autres personnes te divertissent<sup>20</sup>.

Avoir un objectif tel que le sport permet donc, pour Henrik, de ne pas se poser trop de questions sur les activités à poursuivre, et de disposer d'une grande autonomie de choix et de décision, plutôt que de laisser l'offre touristique dicter ses activités. Pour autant, l'attitude focalisée ne signifie pas pour lui qu'il passe à côté du reste, de ce qu'il identifie comme les attractions traditionnelles du tourisme ou les intérêts plus généraux, qu'il résume sous le terme de « culture ». La focalisation ne lui paraît pas amoindrir son expérience des lieux. Pour d'autres personnes, c'est même le contraire : l'objectif sportif permet de faciliter la découverte et la rencontre, voire de les sublimer ou les augmenter. Ainsi, Élodie explique qu'avec l'activité sportive, « *on est beaucoup plus au contact tout de suite, les rencontres sont beaucoup plus intenses, parce qu'on a des choses à partager donc c'est pas des liens commerciaux ou des choses comme ça* ». Thomas, par opposition

18. « I definitely like having a focus, and goals, objectives for the trip. That provides a lot of satisfaction, as opposed to just floating around and going with the flow, kind of doesn't really give me a whole lot of satisfaction. I like to be accomplishing something with my trips. »

19. « The main thing is just having something, productive to do, I think. I get bored very quickly sightseeing, so, I prefer to do my sightseeing while, having a goal in mind. »

20. « I'm a tourist, but I'm a tourist with a purpose, I'm not just a consumer, you know I'm selecting what to do, and I'm going for that. Then I can enjoy culture as well, and so on, that's very nice, but I'm not just being looking for things to do, it's a more active way of travelling, than the sightseeing, which I tend to feel is quite passive, where you're looking for other people to entertain you. »

avec le type de tourisme qu'il considère comme « frustrant », explique que « *dès le moment où t'es sur place avec un autre but, la découverte est beaucoup plus magique* ». Pour Laure et lui, cela est notamment lié à une volonté d'autonomie et d'initiative dans leurs pratiques de loisir, ainsi qu'aux notions d'effort et d'accomplissement. Laure prend l'exemple d'une excursion familiale à Paris, où « *t'as l'impression que t'absorbes, t'absorbes, la seule chose que tu donnes c'est du fric, et t'absorbes, t'absorbes, mais t'en fais rien* ». Par opposition, les voyages sportifs lui paraissent propices à « *ressor[tir] des choses de [s]oi-même, pour pouvoir les vivre* », ce sur quoi renchérit Thomas : « *en escalade toujours t'en retires que ce que tu y mets toi, quoi, c'est-à-dire que, plus tu t'engages, moins c'est frustrant* ». Pour elle et lui, il s'agit donc à la fois d'avoir un projet d'activité clairement déterminé, en l'occurrence l'escalade, de l'organiser et de le maîtriser, et d'investir de l'énergie dans la réalisation du projet.

L'attitude focalisée est aussi une affaire de corps et de perception ; nombre d'interrogées affirment apprécier les sensations et émotions liées aux formes immersives d'exercice du corps, qui impliquent une concentration forte sur le mouvement et le milieu. Cet état mental particulier est décrit par plusieurs personnes comme offrant un contraste bienvenu avec les modes d'être habituels, du quotidien. Henrik, déjà présenté plus haut notamment pour son appréciation de l'effort physique par contraste avec l'effort intellectuel quotidien relatif à son métier de chercheur, le dit ainsi : « *quand tu grimpes, la vie se réduit à quelque chose de très simple, tu es concentré seulement sur la voie*<sup>21</sup> ». La pratique sportive peut donc permettre de goûter à une certaine simplicité dans l'action, affranchie de nombreux paramètres qui la déterminent dans la vie quotidienne, et affranchie d'une grande partie de ce qui occupe habituellement l'esprit. Cédric l'exprime d'une manière similaire :

Je pense qu'il y a un point aussi, encore une fois pour refaire une corrélation entre le parapente et le voyage, purement, il y a cette sensation de liberté qui est, et dans l'un et dans l'autre, monstrueuse, parce que le parapente te demande toute ta tête, tu peux pas te permettre de penser à, merde il faut que je fasse réparer la roue de ma bagnole, ou mon ordinateur est en panne, ou il y a telle merde au boulot, c'est pas possible, quand t'es en l'air, je connais pas de parapentiste qui arrive à penser à ça en même temps.

C'est donc un intense sentiment de liberté que Cédric éprouve dans la pratique du parapente, dû à l'évacuation des pensées et préoccupations du quotidien, en particulier des problèmes et sources de stress. Il fait le parallèle avec le voyage qui, pour des raisons quelque peu différentes (il mentionne la nouveauté et l'inconnu), engendre également une déconnexion. Mais dans la pratique du parapente, c'est vraiment l'accaparement de l'attention qu'il présente, paradoxalement, comme le déclencheur de cet état de liberté. En capturant l'esprit et le corps, par la lecture du terrain et des mouvements d'air comme par la conscience omniprésente du risque, le parapente crée les conditions d'une « *monstrueuse sensation de liberté* » par le contraste avec la complexité et les pesanteurs de la vie quotidienne. Jean-Marc livre un constat très similaire sur la pratique du kayak de rivière (voir son récit page 273), où la concentration sur la rivière occulte totalement les soucis qui lui occupent l'esprit en temps normal.

Pour Yelena, qui explique en quoi l'attitude focalisée participe de sa conception et de son appréciation des loisirs sportifs, elle est à la fois affaire d'isolement du monde, de centrément sur elle-même, et d'effort physique intense : elle parle d'un besoin régulier « *d'être vraiment dehors, dans la nature, et loin de la civilisation, et de s'adonner à des activités focalisées, et je pense que l'escalade c'est très focalisé, et très détendu en*

21. « when climbing, life is reduced to something very simple, just focusing on the route »

*même temps, tu fais de l'exercice, mais tu es toujours très centrée sur toi-même*<sup>22</sup> ». Et ces moments de concentration sur soi, qui correspondent au moment de l'effort physique, peuvent s'inscrire chez Yelena dans différentes temporalités de l'intériorité : elle distingue notamment ses voyages de trek, plutôt orientés vers elle-même et donc la recherche de la solitude, de ses voyages d'escalade très orientés vers les autres, la rencontre. Mais dans tous les cas, elle apprécie les moments de concentration que l'activité physique intense implique. De même, Samuel détaille la relation entre le plaisir et la sollicitation poussée du corps et de l'esprit dans sa pratique du parapente :

C'est des émotions assez intenses, et moi c'est vraiment ça, le plaisir du vol il est dans cette intensité du moment. Ouais c'est clair que t'es à 100 %, 120 % sur le moment présent, de temps en temps tu peux te laisser aller à des instants contemplatifs mais, ouais sur des vols comme hier, c'est des vols où tu vas chercher des ressources en toi-même et où tu progresses. [...] Et hier c'était la parfaite journée pour ça. Pas submergé, mais il fallait pas plus, c'était juste ce qu'il fallait pour monter le cran. Plus fort c'était trop fort pour moi!

Ce plaisir et ces émotions intenses, Samuel les trouve dans le sentiment de présence au moment et à l'action : c'est une forme d'immersion qui est parfois, comme il le dit, à la limite de la submersion. C'est donc aussi un plaisir d'expérimenter avec ses limites, de jouer avec, et de tenter de les faire évoluer, pour quelqu'un qui, comme lui, recherche une progression rapide dans la pratique sportive. Cette adéquation idéale entre les capacités personnelles et la mise à l'épreuve, ici par la pratique sportive et ses risques, c'est très exactement la définition que Csikszentmihalyi (1991) donne de sa notion de *flow* : ces états psychologiques sont caractérisés par un plaisir intense et une concentration vécue comme maximale, souvent décrite en termes d'oubli des réalités extérieures à l'action. Cette notion a connu un important succès dans le champ d'étude des pratiques de loisir, car elle décrit une intense satisfaction associée à une sensation de maîtrise, et un état de conscience entièrement capturé par l'activité :

L'expérience du *flow* est un écoulement fluide d'un moment au suivant, où l'on se sent en contrôle de ses actions, où s'atténuent les distinctions entre le soi et l'environnement, entre le stimulus et la réponse, entre le passé, le présent et le futur<sup>23</sup>. (*ibid.*, p. 36)

L'attitude immersive-active tient donc en grande partie, dans les pratiques touristiques et sportives de nature, à leur potentiel de capture du corps et de l'esprit, par leur propension à engendrer des états de sensibilité, d'attention et de perception exacerbées.

### **Jean-Marc : le moment présent, la douleur et le *flow***

VG : Ouais. Et, alors quand on avait discuté au bord du Guil là, tu m'avais dit un truc qui m'avait pas mal intéressé, c'est le fait que pour toi le kayak c'était le sport où t'avais le plus l'impression de vivre le moment présent. Je sais pas si tu te souviens?

JM : Oui, tout à fait. Je confirme hein, je confirme. Donc là, ben ce que je peux dire par rapport à ça en fait, c'est, y a une telle concentration sur, lire son parcours, la voie d'eau, qu'est-ce que je vais prendre comme voie, pour aller de tel endroit à celui-là, et quand je parle de ça c'est un endroit, enfin c'est sur 5 mètres hein, voilà, je veux faire une passe, je la prends comment, je me mets, je mets comment ma gîte, où est-ce que je mets mon coup de pagaie, le départ à droite, à gauche... ça va être quoi mon enchaînement de mouvements, et

22. « So really being outside, in the nature, outside of civil world, and doing focused activities, and I think climbing is very focused, really relaxed at the same time, you work out, but you're always very centred with yourself. »

23. « We experience [the flow] as a unified experience flowing from one moment to the next, in which we feel in control of our actions, and in which there is little distinction between self and environment, between stimulus and response, or between past, present and future. »

c'est... voilà, ça ne, c'est une telle concentration sur les actions à mener pour arriver à faire une bonne passe que, voilà, ça ne laisse pas la part à autre chose. Et une fois arrivé dans le stop, qui est l'endroit on va dire, une fois qu'on a fait le passage, souvent y a un petit contre-courant, et y a un endroit où on peut se reposer, ben je vais être dans la contemplation du paysage. Je veux dire, que ce soit sur le Chalaux ou n'importe où, je regarde les mousses sur les arbres, la couleur des mousses, les montagnes... j'essaie de mémoriser ça, parce que ça va être derrière une source de repos, et de... ouais c'est une source, comment expliquer ça... de calme intérieur par la suite. Je peux aller puiser là-dedans en fait. Quand il y a des difficultés dans la vie, que je vais rencontrer, à un moment donné, dans la vie c'est pas que des difficultés, c'est aussi ces moments-là. Et je vais les rechercher dans ma mémoire. Voilà. Donc au départ j'ai découvert ça, comme ça, en fait, ça s'est fait, j'ai pas recherché le kayak pour le kayak, enfin pour cette idée d'instant présent, c'est juste que je l'ai découvert comme ça, par le fait qu'à un moment donné, comme je te l'ai expliqué, à un moment donné y a eu, voilà je courais avec ma compagne autour du lac de Cergy, ça faisait un moment que je voulais faire du kayak, parce que j'étais attiré, j'ai toujours été attiré par les sports de glisse, et puis... et puis voilà, on se sépare, donc du coup ben j'y vais, toc, 3 jours après là, j'y suis. Et là, ben là en fait, d'un côté une fois que j'ai fini mon heure, ou mes deux heures de kayak, la tristesse me reprend, et mais par contre quand je suis dedans, y a un total oubli. Total oubli de la tristesse que je pouvais vivre. Donc, voilà ça a été un, pour moi ça a été une question révélatrice, de me dire mais je suis heureux là, pourquoi je suis heureux? Et voilà du coup après, cette conclusion de, parce qu'on se pose pas la question de pourquoi on est heureux, on se pose toujours la question de pourquoi on est malheureux, et là j'ai eu, pour une fois j'ai eu un éclair de, j'ai inversé la question en me disant mais pourquoi je suis heureux là, alors que quand je quitte mon espace... donc voilà. J'en ai parlé avec une psychologue aussi, parce que je vivais des moments particuliers, et elle m'a parlé d'un truc que j'ai regardé qui s'appelle le flow, en anglais, qui est cette sensation de vivre un moment particulièrement connecté, où, et c'est vrai que quand je lisais cette description du flow, en américain là, en anglais, ben c'est ce que je ressentais. Voilà, et j'ai lu qu'effectivement d'autres personnes peuvent connaître ça, notamment les, ceux qui font du bateau en solitaire, etc., et... voilà, je l'ai fait aussi, j'ai trouvé ça en cata aussi, quand je faisais du cata, des moments hyper intenses, où on est en train de chevaucher une vague avec son bateau, et on est tout seul, et y a un moment où il y a une connexion particulière, où on s'abandonne dans une... c'est pas de la contemplation, mais, on a le sentiment de faire partie d'un tout. Et c'était, j'ai ressenti des joies hyper intenses, extrêmement fortes, quoi. Au point d'en, d'en crier quoi... j'ai le souvenir de ça, voilà. Donc je l'ai pas raconté, je le dis pas, à personne, parce qu'on va me prendre pour un débile, mais voilà.

L'état de conscience que décrit Jean-Marc revient à une forme d'engagement qu'on peut qualifier à la fois d'immédiat et d'immersif. Immédiat car le délai est extrêmement réduit entre la décision, l'action ou le mouvement, et la « réponse » de l'environnement (Thévenot, 2001) : il est pris par l'« urgence de l'action », qui pour Bourdieu (1972, p. 257-258) « exclut toute délibération » et démontre selon lui l'hypothèse de l'habitus. Le kayakiste peut en effet, par une lecture préalable du passage de la rivière qu'il va descendre, élaborer un plan d'action; mais son exécution passe nécessairement par une adaptation quasi instantanée à des éléments mouvants et qui ne se livrent pas dans leur totalité à la seule perception visuelle. La glisse, dans l'élément liquide comme ailleurs, est une affaire de lecture, mais aussi de perception haptique, de sensations, d'automatismes corporels, et de prise de décision en l'espace de quelques fractions de seconde. Le second qualificatif de ce mode d'engagement, immersif, traduit cette relation du corps touchant et sentant à un environnement éprouvé comme milieu d'action aussi bien que de contemplation. Le kayakiste interrogé témoigne d'ailleurs des variations régulières de ce mode d'engagement, lorsqu'il passe de l'action au repos : « une fois arrivé dans le stop... je vais être dans la contemplation du paysage ». Là, l'immersion contemplative prend le pas sur l'immersion « hyperactive », le schème de perception passe de la prédominance du contact à celle de la vision. Le « sentiment

*de faire partie d'un tout* » est la formulation la plus explicite chez ce kayakiste de l'immersion qu'il trouve dans sa pratique. Cela signifie bien que son mode d'être « normal », habituel, est caractérisé par comparaison par une plus grande distance perçue entre son corps et l'environnement, une moins grande « connexion ».

Le bien-être éprouvé par Jean-Marc est donc clairement lié à l'intensité de ce mode d'engagement, notamment parce qu'il opère, pour lui, un changement radical par rapport au mode d'engagement quotidien, qui semble se déployer dans des temporalités plus longues et un environnement plus vaste : celui des relations sociales et personnelles, en l'occurrence le contexte douloureux d'une rupture amoureuse. Lorsqu'il s'adonne à sa pratique sportive, ce kayakiste s'affranchit totalement, selon ses propres dires, du poids de cette épreuve, qui semble le préoccuper de manière constante en dehors de ces moments. Mais ce bonheur éprouvé ne se définit pour lui pas que par la négative, par l'occultation momentanée de la tristesse ; il cherche à comprendre « pourquoi [il est] heureux là », dans ces moments d'engagement intense avec l'eau, son corps et la nature. Son interprétation du bonheur éprouvé, appuyée par l'introspection et la psychanalyse, aborde explicitement la question de la relation entre le corps et l'environnement. L'exemple retenu est celui de « *chevaucher une vague avec son bateau* », et la sensation qui en résulte est décrite comme une forme d'« abandon ». Cette sensation d'osmose avec le milieu est donc aussi un état particulier de conscience, où la réflexion et le projet laissent une place accrue aux sensations et au domaine pré-réflexif. Et c'est un état qui est explicitement source de « *joie intense* » pour cet interrogé. La notion de « *flow* » de Csikszentmihalyi (1991), dont il a pris connaissance, lui paraît une juste caractérisation de ce qu'il éprouve (voir partie 6.1.2). Cette intensité va jusqu'à prendre la forme d'un « trop-plein », d'un besoin ou d'une envie irrépressible de crier — ce qui relève pour lui de la sphère de l'intime, comme en témoigne sa réticence à parler explicitement de ces moments autour de lui. C'est ici une forme de plaisir ou de bonheur « viscéral » que ce kayakiste affirme éprouver, et qui trouve directement sa source dans la pratique corporelle de l'environnement.

### **6.1.3 L'expérience originale de l'espace et l'intensité du contact**

Le mode d'engagement immersif-actif peut procéder, pour une part importante des interrogés, de spatialités vécues comme stimulantes et plaisantes, car originales. De leur discours émerge en effet nettement une attirance pour des expériences de l'espace et de la matérialité originales — au sens d'inhabituelles, exceptionnelles, hors quotidien voire hors société, mais aussi originales au sens de personnelles, non planifiées, imprévisibles et constamment renouvelées. Les interrogés parlent, à propos de leurs pratiques sportives et des modalités touristiques de celles-ci, de points de vue privilégiés sur l'environnement, de modes d'appréhension exacerbés de la nature, donc d'expériences immersives ; et de modes d'engagement avec le milieu plus intenses que les modes d'engagement quotidiens, urbains, ou encore ceux des « autres » touristes, plus intenses parce que plus approfondis, plus proches, plus lents ou plus rapides, plus risqués, plus rugueux, moins confortables, plus divers, plus difficiles, etc. Il ne s'agit pas ici pour moi de démontrer une quelconque réalité objective de l'originalité de ces spatialités, mais simplement de rendre compte de la façon dont les interrogées les conçoivent. Et les entretiens montrent que cette originalité est une dimension essentielle de la valorisation des pratiques touristico-sportives de nature. Bien sûr, la mobilisation de rapports *autres* à l'espace est un des ressorts fondamentaux du

tourisme; mais dans le cas étudié, l'originalité des spatialités tient aussi bien aux deux autres dimensions, le sport et la nature. Ces dimensions jouent un rôle important dans la distinction avec les modes d'engagement du quotidien, mais contribuent aussi à établir une distinction par rapport aux autres formes de tourisme.

Les interrogés expriment très fréquemment leur intérêt pour le fait de pouvoir porter sur l'environnement un *autre point de vue* grâce à leur pratique sportive. Cela s'exprime en particulier chez les parapentistes, qui apprécient de pouvoir embrasser des paysages particulièrement vastes et spectaculaires depuis les airs. Nombre d'entre eux mentionnent simplement le fait que voir la terre depuis les airs est une perspective « inhabituelle », « différente », cela semble suffire à leur appréciation esthétique. Certaines personnes toutefois précisent quelque peu les ressorts de cette appréciation, à l'instar de Stephen, parapentiste :

700 mètres au dessus du décollage, et tout à coup tu vois le paysage, tu vois les Alpes, tu vois des montagnes enneigées, tu vois la mer... C'est vraiment extraordinaire. C'est le paysage qui a toujours été pour moi la grande motivation. Je pense que, l'immense vue panoramique en face de moi, c'est pour ça que je me suis mis à voler<sup>24</sup>.

Stephen parle ici clairement des émotions esthétiques que lui procurent l'immensité, la vue panoramique. D'autres parapentistes expriment la perspective particulière de leur sport en termes de liberté, à l'exemple de Lydia qui apprécie dans le parapente cette « *idée de liberté, de pouvoir se déplacer où on veut* », sans « *suivre une route ou un chemin* », ou encore de Marius, qui qualifie à plusieurs reprises le parapente d'« *espace de liberté* », et parle ici de la progression en trois dimensions comme un atout majeur du parapente comme pratique de « *découverte* » :

Je trouve que l'activité parapente est une manière de voir l'environnement, d'une manière unique. Ce que tu vois en parapente, tu le vois pas, même du planeur même de l'avion non, tu vois pas pareil. Là tu t'intègres vraiment dans le milieu naturel. Et je trouve que vraiment c'est un sport de, comme le ski de rando ou des choses comme ça ou même la voile, des sports de pleine nature. C'est... où tu es vraiment dans le milieu. Tu découvres, tu vis avec le milieu. Alors le parapente en plus c'est en 3D, et c'est pffouu, là c'est... c'est un espace de découverte.

Il est clair que pour Marius, la liberté de progression dans le milieu naturel est synonyme d'immersion, d'« *intégration* » selon ses mots. On trouve chez certaines personnes un discours comparable sur l'intérêt de la perspective inhabituelle apportée par leur sport, qui permettrait un contact plus direct et plus approfondi avec le milieu, mais grâce à la proximité plutôt que la prise de recul, à l'exemple de Gabriel :

Le fait d'être vraiment plus proche du paysage, ou du lieu où tu es, c'est ça qu'apporte l'escalade, c'est-à-dire que, un touriste, il vient au Verdon, il va aller se pencher sur le belvédère, il va apprécier les gorges mais, enfin quand tu es dans la falaise, eh ben tu l'apprécies autrement que quand tu te penches...

Cette idée du point de vue inhabituel s'inscrit dans l'affirmation régulière d'un véritable privilège : celui de pratiquer des lieux où « les autres » ne vont pas, clairement identifié comme un critère d'appréciation de la pratique touristique-sportive par nombre d'interrogées. Ce sentiment d'exclusivité a pour certaines une valeur inhérente (Colm, à propos du kayak, et en particulier des gorges : « *ça te permet de voir des endroits que personne d'autre ne voit*<sup>25</sup> »; Maïke à propos de l'escalade : « *une certaine hauteur où*

24. « 700 metres above where you took off, and suddenly you can see the landscape, you can see the Alps, you can see snow-covered mountains, you can see the sea... You know, just extraordinary. Landscape for me has always been the big motivator. I think, the big panoramic view in front of me, is why I got into flying. »

25. « you get to see places that no one else gets to see »

*tu as cette vue, que beaucoup de personnes dans le monde n'auront jamais la chance d'apprécier*<sup>26</sup> ». Parmi les détails qui sont donnés à propos de l'appréciation exclusive des lieux, on retrouve régulièrement ce qu'évoque Francis à propos de sa recherche des lieux les plus « secrets » pour décoller en parapente : « *y a un côté découverte de la forêt vierge, tu vois les derniers endroits inexplorés!* ». Victorien ou Kathrin se réfèrent également à ces thèmes de l'inexploré, du vierge, du sentiment d'être la première à passer, même si elles reconnaissent bien qu'il s'agit là seulement de fantasmes.

Ce privilège est explicitement rapporté par certains interrogés à l'éloignement de ce qu'ils considèrent comme les circuits touristiques classiques. Les lieux des pratiques sportives de nature, recherchés pour les caractéristiques bien spécifiques de leur terrain, et souvent situés dans des régions peu urbanisées, apparaissent comme à l'écart de l'attention de la plupart des touristes : Pierre parle des lieux « *absolument improbables* », Micaela des « *choses cachées du monde* », que, respectivement, le parapente et l'escalade leur donnent la chance de pouvoir découvrir. Il y a certainement là le simple goût pour la distinction, en plus du goût pour la solitude et pour l'apparence du sauvage. Mais il y a également l'idée que cette expérience des lieux « à l'écart » serait une expérience plus réelle, plus en profondeur, des pays ou régions visitées. C'est l'idée d'une authenticité amoindrie par l'urbanisation ou par la touristification, qui transparaît par exemple chez Tim : « *tu vas dans des endroits qui sont vraiment loin de tout, et là tu peux rencontrer des gens vraiment locaux / rencontrer vraiment les locaux*<sup>27 28</sup> ». Elle est présente également chez Rupert :

On va dans des endroits où il n'y a pas de touristes, où les gens ne parlent pas anglais, pas allemand. Et il n'y a que des locaux, des indigènes, et quand on va manger, local ou quoi, il n'y a rien pour les touristes, on est au milieu de nulle part!<sup>29</sup>

Chez Rupert comme chez d'autres, il y a donc un goût affirmé pour l'éloignement des autres touristes et des lieux où l'on cherche expressément à les accueillir ; il y a l'espoir d'une immersion, d'un contact direct avec les réalités locales, qui lui paraît plus aisément atteignable dans les lieux isolés et de forte altérité. Et la pratique sportive de nature est présentée comme un moyen particulièrement efficace d'accéder à ce type d'expérience ; en particulier, les parapentistes qui pratiquent le vol de distance, *a fortiori* ceux qui le pratiquent à l'étranger, décrivent l'« aventure » que représente le fait d'atterrir où les thermiques les ont menés, et les contacts que cela engendre avec les populations locales. C'est ici Stephen qui raconte :

Je me suis posé dans des champs pleins de nids de termites. [...] Je me suis posé en pleine brousse en Afrique, pour voir des gamins des fermes alentour courir à ma rencontre et se presser autour de moi. Je me suis posé dans des cours d'école en Afrique... des camps de gitans en Bulgarie... des petits villages en Espagne... chaque fois que tu atterris après un vol de cross, c'est là que l'aventure commence. Et tu absorbes tellement de culture. Que tu ne pourrais pas voir si tu visites juste les destinations touristiques, ou à la plage<sup>30</sup>.

26. « a certain height that you get this view now, where many people in the world never even get this chance to, to enjoy that »

27. « you go to places, they are far far away, and there you can meet like really local people »

28. Ni les mots ni le ton de l'interrogé ne me permettent de trancher entre les deux traductions, que je fais donc figurer ici simultanément.

29. « Man kommt an Orte, wo es keine Turisten gibt, wo die Leute kein Englisch, kein Deutsch sprechen. Und es gibt nur Eingeborene, Einheimische, und auch, wenn man essen geht, lokal oder so etwas, da gibt's nichts für Turisten, das ist Mitten irgendwo in Niemandsland! »

30. « I've landed in fields full of termite nests. [...] I've landed out in the bush in Africa, to have little farm kids running up to me, surrounding me, I've landed in school playgrounds in Africa... gipsy camps in Bulgaria... little villages in Spain... every time you land out somewhere after a cross-country, that's when

Le vol de distance en parapente, comme mode de déplacement particulièrement libre, peut en effet amener à pratiquer des lieux de manière imprévisible, non planifiée ; cette idée de l'atterrissage « au milieu de nulle part » est pour les parapentistes une manière d'évoquer une expérience des lieux et des populations rencontrées qui leur apparaît comme d'une altérité radicale, car sans préparation ni médiation.

L'originalité de l'expérience de l'espace et du milieu tient aussi aux stimulations sensorielles propres à une pratique immersive des milieux biophysiques, surtout dans la mesure où elles contrastent avec les stimulations habituelles du quotidien — ou leur absence. Andreas parle ainsi des « odeurs des plantes » rencontrées au cours d'une grande voie d'escalade, de même que Maria, qui les cite parmi les différents éléments qui font la beauté d'une ascension : « l'escalade c'est beau aussi parce que, dans les endroits où tu te retrouves, les roches sont belles, le ciel, les feuilles, l'herbe, tu sens les odeurs de la nature<sup>31</sup> ». Plusieurs autres grimpeuses parlent du plaisir du simple contact haptique avec le rocher : Manuela et Félicien (voir leurs récits, p. 268 et p. 285), mais aussi Amandine, qui cite parmi les intérêts de sa pratique sportive l'exploration « des pierres, comment sont faites les prises, la recherche du toucher ». Les perceptions visuelles également, lorsqu'elles apparaissent inhabituelles voire déstabilisantes, peuvent enrichir l'expérience esthétique ou hédonique. Yelena parle ainsi de son goût pour le sentiment de démesure lié aux dimensions des environnements de l'escalade, et au contraste qu'ils créent avec les échelles paysagères habituelles, celles de l'environnement urbain : « J'aime vraiment le sentiment de ne pas être à l'échelle. Comme on vit dans monde de béton, on est toutes un peu habituées à une échelle différente, et c'est pas vraiment l'échelle... l'échelle qu'on est censée voir, je crois<sup>32</sup>. » Élodie, à propos du parapente, pratique qu'elle découvre au moment où je l'interroge, explique l'intérêt qu'elle trouve à la vision que l'on a depuis un parapente, et conclut par « ça m'amuse, d'être le point mobile du champ de vision ».

Enfin, les conceptions d'une expérience originale et satisfaisante de l'espace impliquent chez certains interrogés l'inscription dans la durée et/ou dans la difficulté. C'est le cas pour Martin de la pratique de la grande voie en escalade :

Tu vois les choses avec un prisme très différent [...]. Il y a quand même une valeur ajoutée, je pense, qui est apportée par la pratique... qui te fait y passer plus de temps, l'apprécier davantage, et puis bon, tu en baves hein, donc... ça se gagne aussi.

Il évoque en effet à la fois la durée du contact avec le lieu, et l'épreuve physique que cela représente. La satisfaction est donc pour lui de l'ordre de l'immersion prolongée, mais aussi de la gratification personnelle liée à l'effort. Plusieurs autres interrogés font part de leur valorisation personnelle de la durée dans les lieux (Pirmin : « pour vraiment connaître la région et l'environnement, [...] j'ai besoin de prendre le temps, et une chose importante, c'est d'avoir du temps sur un même lieu<sup>33</sup> ») et de l'attention prolongée, attitude qui pour Seb est liée à la conscience de la nature :

Le fait que ce soit un milieu, qui touche vraiment le côté nature, on se sent un peu immergé dans cette nature, et on est peut-être plus à l'écoute, on prend plus le temps de regarder,

the adventure begins. And you just take in so much culture. That you just couldn't see if you're a tourist, you know, just visiting the tourist destinations, or the beach. »

31. « e bello arrampicare anche proprio, per i posti dove stai, perché belli le rocce, il cielo, le foglie, l'erba, senti gli odori della natura »

32. « I really like the feeling of being out of scale. Living in a concrete world, we're all a little bit used to different scale, and it's not really the scale of... the scale we should be seeing, I think. »

33. « to get to know the surrounding and the environment, [...] I need to take time and, one big thing is to have time at one spot »

c'est comme ces gens, là, je pense que, ils sont pas, par jour, 20 minutes à regarder le ciel, alors que là ils le sont quoi.

Quant au fait de se confronter à la difficulté et de la surmonter, le récit de Francis (p. 279) évoque clairement l'appréhension comme l'une des émotions à l'origine du dialogue intime qu'il finit par entretenir avec un site où il prend son envol. L'épreuve de la pratique des lieux peut aussi tenir à leur caractère changeant, en particulier dans le cas du kayak où l'attitude réactive est de mise, comme le raconte Colm :

Quand tu fais une descente, tu te mets dans quelque chose, tu sais pas ce qui arrive après, t'es nerveux, t'es excité, et puis tu y vas, ensuite tu l'as fait, et c'est jamais la même chose, faire la même rivière deux fois, même si le niveau a changé, les niveaux ou n'importe quoi, c'est jamais exactement le même sentiment d'excitation et d'anticipation<sup>34</sup>

Là, l'expérience du milieu est inévitablement originale, car constamment renouvelée; et inévitablement intense, car elle demande une attention constante, et des réactions rapides aux problèmes présentés par la rivière au fur et à mesure de la descente. Les propos d'Amandine, enfin, donnent à voir plusieurs des clefs de l'appréciation d'une expérience originale du milieu, dans le cas de la grande voie d'escalade qu'elle vient de gravir :

Se concentrer sur soi, sur la paroi, c'est... Même parfois j'ai ce sentiment quand je suis dans la paroi, quand je suis en train de faire une voie, c'est moi et elle. C'est pas moi contre elle ou elle contre moi, c'est moi et elle. Du moment que, si je la vois comme une ennemie ça passera pas, quoi. Et comme je lui ai dit aujourd'hui, je me suis auto-parlé quoi! À un moment donné j'étais là, bon Amandine, mets ton pied là, et tu pousses! Voilà, c'est... des trucs marrants quoi, qu'on fait pas en temps normal!

Elle identifie ainsi l'ascension comme une situation inhabituelle, qui engendre de sa part un comportement inhabituel; elle constate un état de conscience particulier, d'attention accrue à son corps et à l'environnement matériel, un état immersif qui lui paraît nécessaire à sa progression; elle présente cette relation nécessaire au milieu comme une recherche d'harmonie, d'un échange respectueux (« *c'est pas moi contre elle* »); mais aussi comme l'acceptation d'un « corps-à-corps » avec la matière rocheuse, d'un engagement complet dans une épreuve à surmonter.

Prendre le temps, être attentive, s'y frotter, en bavarder : le récit d'Amandine résume ainsi les différents ressorts de l'attitude immersive-active, mais aussi les satisfactions qui y sont relatives, telles que les interrogées les expriment. Il s'agit là de spatialités particulières, définies par le goût pour l'activité physique et le contact avec la matière, par l'appréciation de l'attitude focalisée, et par la recherche de l'expérience originale et intense de l'espace.

### **Francis au Roc'h Trevezel : la peur, la magie et le dialogue silencieux**

Y a un endroit près de chez moi, dans les monts d'Arrée, ce qu'on appelle, y a le Roc'h Trevezel, qui est une arête rocheuse d'un massif très ancien. Qui est un endroit... je sais pas, je suis pas mystique, je suis pas croyant, je suis pas druide, mais tout le monde dit, ouais... y a un truc! Une ambiance, une atmosphère, c'est assez incroyable. Et... ils ont eu volé là-bas, à un moment, et puis ils ont arrêté, y a plus personne qui vole là-bas. D'abord parce qu'on a le Menez Hom qui est vraiment une pompe à couillons, qui est un truc hyper facile... [...] Et donc, aller voler au Roc'h Trevezel c'est plus dangereux, c'est pas équipé, si tu te fous en l'air tu vas pourrir dans la lande avant qu'on te retrouve. Mais, je

---

34. « if you do a run, you get on to something, you don't know what's coming out, you're nervous, you're excited, and you do it, and then you've done that, and that's never the same, doing the same river twice, even if its height changed, water levels or anything else, it's never quite the same feeling of trepidation »

suis allé plusieurs fois là-bas, je me suis dégonflé plusieurs fois, j'ai fait demi-tour plusieurs fois, en me maudissant, en me traitant de pas courageux. Et puis, bon voilà y a un jour, complètement mort de trouille j'ai été jusqu'au bout, j'ai levé la voile, je suis parti, et j'ai passé mon temps comme une mouette, si tu veux, en *soaring*, à survoler cette crête rocheuse, et y avait absolument personne, y avait le soleil qui se couchait juste en face, parce que c'est une orientation ouest, et... et j'avais l'impression de, je sais pas comment dire, d'avoir une espèce de communication avec ce lieu, si tu veux, qui était pas seulement, tu vois de, enfin je sais pas c'était, parce que t'es obligé de t'en servir pour voler, tu vois, tu décales de 5 mètres c'est terminé, donc t'es obligé constamment de le, c'est comme si tu discutais avec ce relief, quoi. Et ça je trouve ça assez fou, quoi.

Francis fait un récit qui emprunte explicitement au domaine de la mystique et de la magie pour narrer son expérience de vol dans un lieu qui lui a fait forte impression. Le Roc'h Trevezel lui inspire une forme de spiritualité, il stimule chez lui, et chez d'autres parapentistes si l'on en croit ses dires, un imaginaire de la légende, évoqué ici par le contexte celtique, la référence au druidisme, l'insistance sur l'inscription du lieu dans le passé (« *un massif très ancien* », « *y a plus personne qui vole là-bas* »). L'arête rocheuse en question lui inspire donc un respect mêlé de crainte, accentué par l'isolement du lieu et probablement par la topographie accidentée, synonyme de risques pour la pratique du *soaring*, qui se déroule toujours à proximité du relief. L'attitude de Francis à l'égard du lieu est cependant loin de se limiter à l'information rationnelle dont il dispose, par les divers outils médiatiques ou par l'observation; il s'agit également d'affects, de pressentiments, donc de pré-réflexif et d'irrationnel, ainsi que d'une pincée de mythologie collective (« *tout le monde dit... y a un truc!* »).

C'est donc avec appréhension que Francis se souvient d'avoir décollé, étreint par des émotions fortes avant même le vol. La progression dans l'environnement est donc d'emblée marquée par un engagement physique et mental, celui du danger, qui nécessite une attitude de contrôle et d'attention. Pour Francis, cela ressemble aussi à une quête personnelle, une persévérance dans la lutte avec soi-même et ses craintes : le lieu l'attire, le repousse à plusieurs reprises, et c'est fort de ces renoncements répétés, des frustrations engendrées et des blessures à l'amour-propre (« *en me maudissant, en me traitant de pas courageux* »), et finalement en surmontant son intense appréhension, qu'il parvient à s'y engager pour de bon.

Le décollage marque une rupture dans le récit de Francis : à la peur bien installée semble succéder, instantanément, une sensation de plaisir apaisé. Francis ne qualifie pas très explicitement cette expérience de plaisante, mais le contraste est assez net : entre le coucher de soleil qui appelle à la contemplation, la solitude apparemment appréciée et l'évocation imagée d'un vol sans turbulence, c'est un moment d'une exceptionnelle beauté que Francis semble se remémorer. Ce que le pilote retient en particulier, et qu'il narre de manière explicite, c'est l'impression marquée d'avoir eu un dialogue avec le lieu. Il parle en effet d'une sorte de sensibilité exacerbée à la coordination entre lui-même, sa voile et son environnement. Le fait qu'il recoure à une métaphore animale, celle de la mouette, soutient cette image d'un comportement instinctif, de la progression d'un être vivant et mobile « dans son élément naturel ». La discussion, la « *communication* », est la version humanisante de cette relation sensible, l'échange verbal servant de comparaison à l'adaptation constante au milieu physique et à ses évolutions. La situation que dépeint Francis est celle d'une aérologie ascendante entièrement déterminée par la crête rocheuse, de laquelle le parapentiste ne peut donc s'éloigner s'il souhaite rester en l'air. C'est là une description vivante, évocatrice, d'un des éléments essentiels de l'attitude immersive, l'attention exacerbée à la relation entre

le corps et le milieu physique. La forte impression que Francis a retiré de ce moment revient en effet à un état exceptionnel de connexion avec les éléments matériels, une lucidité accrue sur les ressorts du vol en parapente.

Ici, comme dans d'autres récits (Félicien, Manuela), la solitude est une dimension essentielle. L'attitude immersive est directement liée à la conscience d'être un corps isolé, ce qui engendre, selon les récits de ces personnes, une plus grande ouverture et une plus grande réactivité aux mouvements et aux effets du milieu de pratique, mais aussi une plus grande vulnérabilité, qui joue certainement un rôle dans l'exacerbation de l'attention. L'isolement est ici, pour Francis, à la fois source de crainte et de plaisir : il fait avec ce vol l'expérience de l'humain seul face à la nature, qu'il évoque à travers l'horizon tragique de la mort, qui engendrerait ici une intégration matérielle radicale du corps à l'environnement biophysique (« *pourrir dans la lande* »), et à travers l'horizon hédonique de la contemplation et de la sensation d'harmonie du mouvement.

#### 6.1.4 Contemplation

Il faut enfin noter l'omniprésence de la thématique du paysage, de la contemplation, et de l'esthétique visuelle, dans les ressorts déclarés par les interrogés de l'appréciation de la pratique sportive de nature. C'est un mode de relation qui semble particulièrement spontané et central pour la quasi-totalité des interrogés. On pourrait cependant être tenté, pour ce qui est de la relation à l'environnement, d'opposer la contemplation à l'immersion ; j'expliquerai plus loin (partie 6.3.2) pourquoi je fais un choix différent en m'appuyant sur les conceptualisations géographiques récentes du paysage.

Il est vrai, cependant, que c'est le champ lexical de la vision qui est largement dominant dans les manières d'exprimer l'appréciation de l'environnement de pratique. Les extraits d'entretiens qui suivent en témoignent, mais un rapide décompte des principaux termes et expressions (voir figure 6.1) utilisées permet d'avoir une idée de l'emploi du vocabulaire relatif aux différentes facultés sensorielles.

Le terme de « contemplation » se réfère prioritairement au regard, mais pas exclusivement ; il me permet donc à la fois de reconnaître ici le caractère dominant du vocabulaire de la vision, et de désigner l'ensemble des attitudes d'attention soutenue à l'environnement et d'appréciation esthétique des éléments perçus, quels que soient les sens mobilisés. Quelques interrogés font en effet appel à des perceptions multisensorielles pour évoquer leur appréciation de l'environnement de pratique. Quand l'ouïe est mentionnée, c'est surtout pour souligner les vertus du silence : c'est le cas de Marieke (« *On cherche de la nature et de la beauté de la nature, et le silence* »), d'Élodie et Fabien (« *le silence, enfin pas de bruit de moteur, ni de bruit humain* »), ou de Manuela et Paco qui essaient d'échapper aux foules de grimpeurs bruyants. Mais il s'agit en réalité d'un silence relatif, de la présence de certains sons plutôt que d'autres : ce sont les « *sons de la nature, de la mer, des oiseaux*<sup>35</sup> » (Paco), « *le ruisseau qui coule, les pépiements ou les insectes* » (Élodie), qui sont recherchés et appréciés. D'autres sons, plus forts, peuvent cela dit participer d'une expérience multisensorielle intense, comme celle que décrit Laure pour caractériser la beauté de l'île de Kalymnos :

Ecoute ici c'est tellement beau, parce que t'es toujours tellement au-dessus de l'eau, puis t'as toujours tellement le, ben ce qu'on entend maintenant [le crissement des cigales], ou alors hi-han à Arginonda, avec l'âne qui hurle toute la journée, tu te retournes t'as toujours la mer, t'as toujours toutes ces odeurs absolument extraordinaires, presque du shoot hein, c'est vraiment super intense ici, c'est plus fort qu'ailleurs.

35. « we like the sounds of the nature, the sea, the birds »

Sens	Termes et expressions	Occurrences
Visuel	vue(s)/view(s)	134
	scenery	27
	picturesque	3
	panorama/-ique	10
	paysage/landscape/-schaft	229
Haptique	sight(s)	20
	touch-	16
Auditif	sound(s)	7
	bruit/noise	7
Olfactif	odeurs/smells/odori	4

**TABLEAU 6.1** – Fréquence des termes des différents champs lexicaux sensoriels. Les occurrences prononcées par l'enquêteur ont été soustraites aux décomptes

Quelques rares autres personnes mentionnent l'odorat, ou le toucher dans leur expérience de la pratique sportive de nature : je les ai mentionnées dans la partie 6.1.3.

La « vue » est donc le principal mode de relation à l'environnement qui est mentionné comme porteur d'émotions esthétiques. C'est une situation perceptive qui se fonde sur le dégagement, l'immensité, le lointain et le surplombant. Je l'ai développé dans la partie 6.1.3, surtout à propos de la pratique du parapente, et Jean-Louis l'explique particulièrement bien : « *j'ai besoin de voir loin, la géologie, la géographie du coin, me stimule complètement, ça me rend fou [...]. J'ai besoin de voir plein de plans successifs et de voir loin l'horizon.* » Au premier abord, le concept de vue semble donc assez contradictoire avec les notions de contact et de proximité que j'ai mentionnées parmi les principes majeurs de la spatialité immersive-active. Mais plusieurs interrogés, surtout parmi les kayakistes, évoquent également la beauté des paysages fermés, en particulier des gorges les plus étroites, à l'exemple d'Antonin : « *Le Guil, très beau parce que c'est très encaissé, les gorges c'est presque stressant tellement c'est encaissé, t'es enfermé.* » Il évoque le caractère esthétique de la rivière encaissée immédiatement après celui de la rivière ouverte, qui donne sur les sommets environnants; ce sont pour lui deux types de vue remarquables par leur beauté, qui lui apportent des émotions esthétiques comparables. Colm, à propos de la même région, tient des propos très similaires : « *Tu as des grosses grosses rivières très ouvertes comme la Durance, qui est super belle, vraiment jolie, et tu as des choses comme Château-Q, sur le Guil, qui est une gorge minuscule, où tu peux juste faire passer un bateau à la fois, et qui est vraiment intense et excitante*<sup>36</sup> ». Il semble là que ce soient les dimensions exceptionnelles de l'environnement de pratique qui sont la source de fortes émotions esthétiques, qu'il s'agisse de l'étroitesse ou de l'immensité. Serait-ce les sensations déstabilisantes des échelles inhabituelles, le vertige ou la claustrophobie, qui déclencheraient les perceptions exacerbées, hypersensibles, particulièrement favorables à l'émotion esthétique?

Il est vrai que les descriptions du paysage par les interrogées ne manquent pas d'expressions des sensations fortes que provoquent les expériences de contemplation. Samuel comme Seb utilisent l'image de la « *claque* », Antonin parle d'un « *coup de foudre* », d'autres évoquent des paysages « à couper le souffle » (« *breathtaking* », Virginia,

36. « You've got big big wide open rivers like the Durance, which is just really nice and pretty picturesque, you've got things like Château-Q on the Guil, which is a tiny little gorge, where you could only just fit a boat down, that's really intense and exciting »

Neil), « étourdissants » (« *stunning* », Colm, Stephen). L'esthétique paysagère se place là clairement dans le registre du sublime, qui relève du choc, voire de l'effroi. Pour Jean-Louis, l'intensité du plaisir provoqué par le paysage évoque la réaction chimique, les psychotropes : « *j'étais shooté au bonheur quoi, j'avais des bouffées de bonheur, tellement je trouvais le paysage beau* ». Et ce sont bien les grands espaces et les grandes échelles que certains interrogés identifient comme le déclencheur de telles sensations. C'est le cas de Neil : « *Je veux dire, le paysage est simplement à couper le souffle. Chez nous, nos sites sont, bon, sympas, mais ils ne sont pas à de telles échelles*<sup>37</sup> » ; c'est aussi celui d'Antonin :

La première fois que je suis venu ici, je suis arrivé en haut du col du Galibier, et quand j'ai vu la vallée, j'étais émerveillé, c'est... ouaouh! C'est immense, c'est énorme, y a des montagnes de partout, y a une immense vallée avec plein de petites vallées qui partent partout. C'est un paradis, quoi. [...] Ouais, c'est un peu le coup de foudre avec le paysage, c'est, ouaouh!

Comme d'autres interrogés, les limites de l'expression verbale poussent Antonin à utiliser des exclamations pour tenter d'évoquer la force et la soudaineté des émotions ressenties.

Ces émotions fortes ne sont, cependant, pas les mêmes que celles de l'action sportive intense (voir partie 6.1.1). Pour plusieurs personnes interrogées, les moments de contemplation correspondent même à la pause dans l'action sportive. C'est le cas d'Étienne, qui raconte un vol où, plutôt que de « *captiver [s]on attention* » pour se maintenir en vol grâce aux thermiques, il a décidé de profiter de la « *superbe vue sur le lac* » : « *Parce que c'était splendide, et ces moments-là où pfiouu, ouaouh tu te poses, presque la Terre s'arrête, et c'est ton moment à toi, et t'en profites.* » Pour Antoine également, comme pour d'autres kayakistes, les rivières font se succéder « *des passages assez durs où faut être assez concentré* », et les « *zones de calme où tu profites, tranquille, t'as le temps de lever la tête, [...] regarder un coup le paysage* ». L'attitude de contemplation est, pour ces personnes, permise par un déplacement de la focale, et un réajustement soudain de la temporalité, par le passage d'une action rapide à l'immobilité ou à la progression ralentie. Les deux types d'émotion forte, l'adrénaline de l'action intense et le plaisir esthétique de la contemplation, sont des manières différentes d'être capturé par l'environnement de pratique. Ce sont deux modes différents de stimulation de la perception ; la contemplation est une attention à la dimension esthétique de l'environnement perçu, là où l'action sportive nécessite plutôt une attention à sa dimension fonctionnelle.

Les interrogés expriment le plus clairement l'importance de l'appréciation esthétique de l'environnement dans la pratique touristique-sportive lorsqu'ils évoquent la beauté comme une finalité de cette pratique. Firas cite la contemplation, expression qui semble résumer son amour de la nature et des paysages comme un des principaux intérêts du parapente :

la pratique du parapente ça concentre un peu tout ce que j'aime, ben l'amour de la nature, les paysages, et puis après c'est aussi, un peu de dépassement de soi et un peu de sensations [...]. Mais principalement c'est pour la contemplation, le dépassement de soi, et puis un peu de performance mais... beaucoup de plaisir.

Maéva désigne les sites et les paysages comme le véritable élément déclencheur de ses mobilités sportives : « *à l'origine c'est vraiment les sites qui me font faire le déplacement.*

37. « Well, I mean, the scenery is just breathtaking. Back home our sites are, you know, okay, but they're not on this scale »

*Des paysages quoi, c'est ça qui m'attire.* » Martin et Gabriel expriment d'une manière similaire leur attrait pour la beauté en général, qui semble ne pas se restreindre à la contemplation, mais s'étendre également à l'action sportive, la grimpe :

M : le moteur, c'est quand même le beau, quoi. C'est pas forcément la difficulté, mais vraiment le caillou, l'endroit...

[...]

G : c'est le plaisir, l'esthétique du lieu, et de la grimpe, du rocher...

M : Oui, vraiment, on essaie de trouver la beauté.

Dans la conversation avec Martin et Gabriel, cette évocation du beau comme moteur de la pratique est venue spontanément, dès mon interrogation sur leurs parcours, bien avant que je ne leur pose des questions plus explicites sur l'appréciation de la pratique. Il s'agit donc là, pour ces deux hommes, d'une dimension véritablement fondamentale de la pratique touristico-sportive.

La contemplation et la beauté ont un objet principal chez les interrogées : les paysages formés par l'environnement biophysique. On le voit dans les illustrations données ci-dessus, l'attention se porte sur les rivières, les montagnes, les reliefs, la végétation. Et de nombreuses personnes catégorisent explicitement ces objets au moyen de la notion de « nature ». Pour Henrik, il est très clair que sa conception de la beauté des sites d'escalade correspond à une idée précise de la nature, qui revient principalement à une anthropisation minimale :

La beauté naturelle. Ça c'est un point super important. Que l'environnement soit laissé comme il est censé être, non développé. Pas de grande route jusqu'à la falaise ou de chose comme ça, juste un joli sentier, et c'est beau d'être là, avec une jolie vue... Pour moi c'est probablement le plus important<sup>38</sup>.

À la même question portant sur les critères de son appréciation des sites d'escalade, Yelena répond également en évoquant la beauté de la nature, et y associe une sensation d'humilité qui correspond bien à une attitude de contemplation, à la fois admirative et respectueuse : « *Je sais, c'est vraiment idiot et romantique mais, voir à quel point le monde est beau, comme la nature est belle, comme notre planète est belle, et ça incite vraiment à l'humilité*<sup>39</sup> ». L'expérience qu'Élodie et Fabien font de la nature, qu'ils mentionnent comme le trait principal de leur esthétique personnelle de l'environnement, est assez similaire, c'est une attitude d'écoute : « *Quand on entend juste le ruisseau qui coule, ou les pépiements, ou les insectes, ça on aime bien. Même nous on devient un peu silencieux du coup, dans ces cas-là, on parle plus!* »

L'attitude de contemplation, si elle emprunte majoritairement au champ lexical du visuel, recouvre donc bien des pratiques et bien des ressorts émotionnels. Même l'attention immobile au paysage peut être source de sensations qui transcendent le lieu et l'instant, et relèvent d'une véritable immersion, comme dans l'image que propose Jean-Louis : « *je suis capable de monter sur la crête là-bas en face, la Chamatte, et de rester 5 heures à regarder le paysage, et je vole quoi, j'ai pas de parapente, mais je vole tellement, j'adore ce paysage, j'adore les paysages de la région* ». La sensation du vol est pour lui tellement liée à l'expérience du paysage qu'elle peut presque se passer du déplacement aérien lui-même. Une autre formule, que l'on doit à Victorien, résume particulièrement bien l'absence totale d'incompatibilité entre la contemplation et la

38. « Natural beauty. Very important point. That the surroundings are kept the way they're meant to be, undeveloped. No big road to the crag or anything like that, just a nice footpath and, nice to be there, with a nice view... To me it's like the most important. »

39. « I mean it's really silly and romantic but, how beautiful the world is, how beautiful the nature is, how beautiful our planet is, and it's very humbling. »

spatialité d'immersion-action, en l'occurrence dans les pratiques touristico-sportives de nature : « *comme je dis aux amis, on n'est pas, on regarde pas une carte postale, on est dans la carte postale* ».

### **Félicien : le toucher, le rocher, la nature et la paix**

Ce que j'ai remarqué, que j'ai un rapport, maintenant, même quand je me balade, quand je vois des pierres, des rochers, je les touche, quoi. Après, non, comme j'aime tellement grimper justement, j'aime bien la diversité c'est pas du tout le même type de grimpe quand on va au Saussois, où c'est, voilà, une falaise de grès, ou, le grès à Fontainebleau, mais voilà. Mais c'est un rapport, ouais pour le coup, mais c'est physique quoi. Je sais que, souvent, j'ai besoin de toucher un rocher, je sais pas il faut que je le sente, mais même quand, voilà quand je vais pas grimper c'est, c'est toujours... Non, après voilà j'aime quand c'est préservé, quand c'est sauvage, et, y a peu de monde. Quand je vais à Bleau [...], à partir de 19 heures, 19h30 ça se vide vraiment quoi. Et c'est là où c'est, avec le soleil comme ça qui arase les, c'est magique quoi. Ouais là je me sens super bien quoi, j'ai l'impression d'être, je suis complètement apaisé, ça me rend, y a un effet, l'environnement naturel fait que, et c'est pas uniquement la grimpe, je me sens apaisé quoi, je me sens juste là, bien, au moment où je suis, je pense pas à autre chose et, c'est...

Avec Manuela (section 6.1.1), Félicien est la personne parmi les interrogés qui exprime le plus clairement la profondeur de la relation haptique qui le lie au rocher, le principal élément naturel de la pratique de l'escalade. C'est un « *rapport* » qui a presque l'air de le surprendre, dont il n'a pas pris conscience immédiatement (« *j'ai remarqué* »), et pour lequel il n'a pas beaucoup plus d'explications : « *c'est physique* », ce qui revient à dire, il n'y a pas là-dedans d'intention, ni de réflexion de ma part, ni de motivation clairement identifiée. C'est de l'ordre du pré-réflexif, du non-représentationnel, du corporel. Il décrit ce rapport comme un besoin physique, ou comme un automatisme, plutôt que comme une source de plaisir. Par sa pratique de l'escalade, le rocher est devenu pour lui une sorte de repère matériel et de matière désirable, la source d'une satisfaction mal identifiée : énergie? bien-être? équilibre intérieur? plaisir? compulsion? C'est en tout cas une satisfaction provoquée par le seul contact haptique avec le rocher. Il ne s'agit même pas là d'une envie de grimper, car Félicien affirme ressentir ce besoin même lorsqu'il ne prévoit pas de grimper : même au cours de simples promenades, le rocher l'attire.

Cet extrait d'entretien faisant suite à une question de ma part sur d'éventuels goûts différenciés pour différents types de paysages ou de rocher, Félicien mentionne la diversité des roches comme un élément positif de diversification de son plaisir. L'appréciation pour cette diversité se nourrit certainement de la finesse des sensations qu'apporte un contact répété avec le rocher, a fortiori un contact vécu comme une dimension essentielle des satisfactions éprouvées dans la pratique. Félicien continue ensuite dans la description de ses goûts en abordant la question de la fréquentation des lieux. Il les préfère sans trop de monde, « *quand c'est sauvage* », « *préservé* ». Il décrit le type de moment qui paraît être pour lui particulièrement beau et intense : le soir, la lumière déclinante, et les lieux vidés par les autres pratiquantes et pratiquants, en l'occurrence de la forêt de Fontainebleau. La sensation d'apaisement, de bien-être qu'il décrit, il la lie explicitement à l'« *environnement naturel* », dans la continuité logique de sa réflexion sur le toucher du rocher. Son mode d'immersion passe donc, comme Manuela, par une certaine solitude, par une attention contemplative au paysage comme par une sensibilité aiguë à la matière éprouvée. En disant « *c'est pas uniquement la grimpe* », il manifeste son appréciation de la sensation d'immersion pour elle-même,

indépendamment de l'effort physique, même si par ailleurs il exprime un besoin très prononcé pour celui-ci (il qualifie ailleurs dans l'entretien ce besoin de « *névrotique* », et à plusieurs autres reprises de « *physique* »). Il confirme qu'il s'agit d'une forme d'immersion lorsqu'il conclut sur une expression de l'intensité de la présence au lieu ; et l'apaisement passe aussi pour lui par une certaine libération de l'esprit, qu'il n'exprime pas en termes d'auto-centrement, mais simplement, donc, de concentration exclusive sur l'instant et les lieux (« *je pense pas à autre chose* »).

## 6.2 Pratiques médiatiques de l'immersion-action

Les pratiques médiatiques jouent un rôle central dans la communication, c'est-à-dire la mise en commun aussi bien que la diffusion, d'une esthétique et d'une pragmatique de l'immersion-action. Certaines pratiques de photographie et de vidéo, en particulier, peuvent être vues comme des pratiques médiatiques de l'immersion-action, qui s'intègrent au plus près des corps en mouvement, et qui tirent leur puissance représentationnelle de cette proximité. Je propose donc, dans cette partie, d'étudier la façon dont les interrogées traduisent la spatialité d'immersion-action dans leurs pratiques de production médiatique.

Je mobiliserai notamment ici, comme cadre d'analyse et comme matériau, certains des « clichés-situations », comme je propose des les qualifier, qui émergent du corpus photographique que j'ai constitué avec les interrogés (voir section 3.2.3). Ce cadre d'analyse s'inscrit dans l'approche des pratiques médiatiques que j'ai présentée dans la partie 2.2.3. Je propose de développer une analyse qui s'attache au contenu, mais aussi aux contextes matériels et informationnels de production et circulation des photographies. Il ressort ainsi du corpus, certes un ensemble d'images récurrentes, de « motifs » paysagers et corporels en particulier, mais aussi un ensemble de situations associées, qui contribuent à déterminer le contenu de ces images. Je décrirai donc ici ces « clichés-situations », images associées à un contexte, qui apparaissent de manière récurrente dans le corpus photographique que j'ai constitué avec les pratiquantes. Ces clichés-situations permettent d'appréhender les façons dont les pratiquants du tourisme sportif de nature se constituent, à travers leur production personnelle d'images, des corpus de souvenirs et de représentations. Ils fournissent donc une esquisse des conceptions partagées propres à ces pratiques, limitée cependant à la dimension vernaculaire de ces conceptions ; il manque ici en effet à l'analyse une instance importante de production d'images et de discours, les médias professionnels. On peut ainsi distinguer dans le corpus des clichés-situations relevant de différentes catégories ou domaines plus ou moins spécifiques : certains sont typiques des pratiques touristiques, d'autres typiques du sport en général, d'autres encore reviennent aux codes classiques de la photographie de paysage.

L'organisation de cette partie suivra donc l'analyse de quatre clichés-situations qui participent de l'attrait pour l'attitude immersive-active : les clichés qui sont pris dans le milieu même de chacune des trois pratiques sportives étudiées (en rivière, en vol et en falaise), et le cliché-situation d'action sportive, centré sur le mouvement et l'effort. Ces clichés-situations, je le montrerai, constituent à la fois des représentations et des performances des différentes catégories sensibles et esthétiques de l'immersion-action, présentées ci-dessus (partie 6.1). Dans un dernier temps, allant délibérément à l'encontre de cette dernière idée, je poserai la question de l'éventuelle incompatibilité entre engagement immersif-actif et pratiques de production d'images.



(a) Marieke (source, sujet) sur la Soča



(b) Marieke (source, sujet) sur l'Ubaye

**FIGURE 6.2** – La Soča (Slovénie) et l'Ubaye (France), deux rivières que Marieke apprécie pour leur beauté

### 6.2.1 Cliché-situation : en rivière

Parmi les caractéristiques du paysage de rivière qui semblent très appréciées, au vu des photographies collectées et d'après certains propos des interrogées, on peut distinguer la couleur — bleue — et la transparence de l'eau. Marieke qualifie, dans son commentaire de la photo correspondante, la Soča, en Slovénie, de « *belle rivière à l'eau claire* » (voir figure 6.2). Wilma, qui me montre lors de l'entretien une photo d'une descente en kayak au Pays de Galles, compare l'eau à celle des Hautes-Alpes : « *Tu vois, c'est pas aussi propre et joli qu'ici! Là-bas l'eau est marron en général, pas claire et belle comme ici*<sup>40</sup>. »

Plusieurs photographies de kayakistes montrent des bateaux dans des positions qui témoignent de la vigueur du courant ou des vagues, des trajectoires et des équilibres dynamiques nécessaires pour franchir certains passages : en travers du courant, dressés à la verticale, au milieu d'une chute, ou couchés sur le flanc. Certaines de ces positions montrent le kayakiste en réelle difficulté, voire sur le point de se retourner, ce qui n'empêche pas leurs expéditeurs de les apprécier et de les valoriser, comme le montrent l'image d'Helga sur le Guil (figure 3.15) ou celle d'Oscar sur la même rivière, et les commentaires associés (Oscar : « *la joie de se récupérer en cas de difficulté. Certaines fois cela apporte encore plus de satisfaction que ne pas faire de faute.* »). La mise en avant des passages ardues et des positions acrobatiques correspond à l'habitude de certains interrogés de concentrer leurs pratiques de capture d'images sur les « *gros passages* » (Antoine), les « *grosses sections* » (Colm), rapides, seuils, chutes ou vagues. Cela s'inscrit dans le rythme des descentes, haché par les passages difficiles, et par la coopération de groupe, comme on le verra ci-dessous; mais ces clichés renvoient également à la recherche d'une certaine performance, comme l'explique Mike à propos de la photo (figure 6.3a) qu'il m'envoie : « *J'aime particulièrement cette photo parce que c'est le truc le plus gros que j'aie jamais passé en kayak*<sup>41</sup>. »

La photographie en milieu aquatique demande du matériel ou des précautions spécifiques. La plupart des personnes interrogées expliquent se servir d'une caméra

40. « See it doesn't quite look so, clean and pretty as it does here! The water out there is usually just brown, and not nice and clear like this. »

41. « I specifically love this photo because it's the biggest thing I have ever kayaked »



(a) Mike (source, sujet), Scottish Highlands



(b) Mike (source, sujet), Pays de Galles



(c) Oscar (source, sujet), Guil, Hautes-Alpes

**FIGURE 6.3** – En rivière, chutes, rebonds et bains imminents

d'action, en général portée sur le casque, ou de leur smartphone conservé dans une poche étanche. Le transport d'un véritable appareil photo, type reflex, est plus rare : Antoine et Coilin déclarent tous deux l'utiliser pour des photos de rivière, mais de manière très ponctuelle. Tous expliquent que, en dehors de la vidéo prise avec la caméra sur le casque, les pratiques de capture d'images en kayak correspondent principalement à des moments d'arrêt, à des passages considérés comme méritant un enregistrement, et à une organisation de groupe. C'est en fait souvent une situation qui se confond avec la préparation de la « sécurité », comme l'explique Antoine : une personne se met en position de secourir le kayakiste qui s'apprête à franchir le rapide, ce qui permet de prendre des images depuis la berge, idéalement par une personne différente. Il s'agit d'un échange de bons procédés habituel et bien rodé, comme le raconte Colm :

c'était un gars sur la rive, il avait ma GoPro, j'avais sa GoPro sur la tête, pour qu'il ait la vidéo aussi, et il avait aussi sur lui la corde pour la sécurité, donc si ça s'était mal passé, idéalement il aurait posé la caméra et m'aurait secouru ! Il aurait pu ne pas le faire, il aurait pu rigoler et continuer à filmer ! Donc c'est un changement de rôles, quand je suis sorti, je lui ai rendu sa caméra et je l'ai filmé<sup>42</sup>.

La capture d'images fait donc partie de l'organisation de groupe propre au kayak de rivière. Cela peut se faire entre les kayakistes au cours de la descente, mais la responsabilité de prendre des images incombe aussi fréquemment aux membres du groupe qui ne participent pas à la descente. Elle peut en particulier se combiner avec le rôle de navette : la ou les personnes qui ne naviguent pas se chargent de descendre les véhicules au lieu de débarquement, et en profitent pour prendre des images, depuis les berges lorsqu'elles sont aisément accessibles, ou depuis les ponts ou autres points de vue sur la rivière. Je narre ci-après l'expérience que j'ai faite, lors d'un de mes séjours de terrain, d'accompagner ainsi un groupe de kayakistes au long de leur descente de la Gyrone, dans les Hautes-Alpes, en me concentrant notamment sur les images que j'ai pu ainsi capturer, et les stratégies que j'ai mises en œuvre à cet effet.

L'embarquement du groupe — quatre hommes vivant en Bretagne, accompagnés de Laurent, guide de rivière de la région — se fait immédiatement après un barrage

42. « a guy was on the bank, he had my GoPro, I had his GoPro on my head, so he's got that footage as well, and then he also had a rope with him for safety, so if something went wrong, ideally he'd put the camera down and rescue me! He might not have done, he might have just laughed and carried on videoing! So that kind of, swap around, so as I got out, I gave him his camera and videoed him »



(a) Premier rapide de la Gyronde. Cliché : V. Geffroy



(b) Zone d'arrêt après le rapide du Parcher. Cliché : V. Geffroy

FIGURE 6.4 – Les premiers rapides de la Gyronde

à la sortie du village de Vallouise. Je me déplace en voiture, et sais que la route reste proche de la rivière tout au long du parcours. Je m'informe du premier point d'arrêt commode pour regarder le groupe passer, et m'y rends ; l'accès à la rivière n'est à cet endroit pas évident depuis la route, demande de traverser un champ et un bosquet dense ; je me perche sur un gros rocher, au plus près du lit de la rivière, et attends le passage des kayakistes pour les filmer et les photographier (figure 6.4a).

Dans un cas comme celui-ci, on peut accéder à pied à des points de vue situés au beau milieu de la rivière : le rocher sur lequel je suis pour prendre les images est partie intégrante du rapide, il constitue lui-même un obstacle à contourner, il contraint le parcours. C'est un point de vue privilégié pour saisir l'action sportive. Le second rapide m'offre des points de vue similaires, et fournit aux kayakistes une zone d'arrêt commode immédiatement après le rapide, bordée d'un banc de galets qui me permet de me tenir au plus près du groupe au repos (figure 6.4b), en train d'échanger sur la suite de la descente avant de repartir. Je peux également échanger quelques mots avec eux, ce qui n'est pas toujours le cas, le bruit de la rivière et les casques portés par les kayakistes demandant souvent d'être à proximité immédiate pour s'entendre.

De nouveau, je me déplace en voiture jusqu'à l'arrêt suivant du groupe, qui a lieu juste avant la section dite de l'« infran des Vigneaux », désigné ainsi en raison de sa difficulté extrême, « infran » étant l'abréviation d'« infranchissable ». C'est une impressionnante succession de seuils formés par d'énormes rochers, un raide escalier descendu par une eau blanche et bouillonnante. La photographie 6.5a donne à voir un lit large et ouvert, et l'arrière-plan montagneux permet de donner une idée de la pente de la rivière, tandis que la prise de vue dans l'axe de la rivière donne la mesure de son encombrement. C'est un type de clichés que l'on retrouve chez plusieurs interrogés (voir en annexes les photographies de Mike et d'Oscar), et que Mike apprécie pour « *le contraste de taille entre nous [les kayakistes] et le paysage, l'ampleur des environnements que l'on parcourt ainsi*<sup>43</sup> ». Le groupe de kayakistes s'arrête donc en amont, et je les suis alors qu'ils portent leurs kayaks à travers la forêt pour éviter la partie la plus ardue du rapide. Ils prennent ensuite un long temps de repérage pour décider de l'endroit où

43. « the contrast in size between us and the landscape reflects the vastness of the environments we get to visit. »



(a) Vue du rapide depuis son sommet. Cliché : V. Geffroy



(b) Le portage des bateaux dans la forêt bordant l'infran des Vigneaux. Cliché : V. Geffroy

**FIGURE 6.5** – L'« infran » des Vigneaux

ils vont se remettre à l'eau. Ici en effet, le « retour au calme » de la rivière est progressif, et l'on peut donc choisir de réembarquer plus ou moins haut pour se confronter à des difficultés plus ou moins importantes. Le repérage est une activité qui se déroule au plus près de la rivière, et qui demande une certaine agilité et un certain nombre de précautions (voir figure 6.6a) ; mais l'objectif est de prendre l'information visuelle la plus précise possible. Là, le photographe peut participer à la prise d'information selon les mêmes points de vue, et peut même endosser une fonction de documentation des difficultés : la capture d'images peut ici se faire utilitaire.

Un des membres du groupe, Oscar, décide de partir de plus haut que les autres, son guide lui ouvrant la voie. Là encore, je tente de me poster au plus près de l'action, et filme Oscar tout au long de ses franchissements de seuils successifs, entre son départ et l'arrêt suivant. Filmant avec mon smartphone, accroupi sur un rocher pour avoir la perspective la plus proche possible de l'eau, je suis sa progression. L'image 6.6b, tirée de cette vidéo, donne à voir Oscar en navigation, concentré sur sa trajectoire, mais aussi la coordination de cette navigation par son groupe : on aperçoit Laurent, le guide, à moitié dissimulé par le seuil qu'il vient de franchir quelques mètres en aval ; et, debout sur un rocher, au bord de l'eau, Félix, une corde attachée à son gilet de sauvetage et tenue par les deux membres restants du groupe, prêt à se jeter à l'eau pour secourir le kayakiste qui y serait tombé.



(a) Laurent durant la phase de repérage.  
Cliché : V. Geffroy



(b) Oscar dans la descente des rapides. Cliché : V. Geffroy

**FIGURE 6.6** – Repérage et descente des rapides en aval de l’infran des Vigneaux

### 6.2.2 Cliché-situation : en vol

La photographie en parapente ne peut se faire qu’à distance des autres aéronefs, pour des raisons de sécurité. Dans les zones très fréquentées, notamment à proximité des décollages, crêtes ou pentes où les pilotes font des allers-retours pour gagner de l’altitude (à Annecy, ce sont par exemple le décollage de Planfait, les dents de Lanfon, les pentes de la Tournette), si des règles de priorité existent, la vigilance est de mise, comme l’explique Vivien :

Quand y a du monde en l’air ou que les conditions sont turbulentes, il vaut mieux être concentré sur ce qui se passe autour de soi que de prendre des photos, parce que ça peut être dangereux, de se faire un selfie et de pas voir quelqu’un qui arrive juste en face.

La capture d’images, qui implique le relâchement de l’attention sur les commandes de l’aile, n’est donc dans certaines conditions pas envisageable pour plusieurs interrogés. L’autre risque fréquemment évoqué est celui de faire tomber l’appareil — Francis raconte avoir perdu deux smartphones de cette manière. Pour prendre sereinement des images, il faut donc à tout le moins disposer d’un appareil fixé ou sécurisé, que ce soit une caméra d’action fixée sur le casque ou un smartphone attaché par une cordelette. Dans des conditions favorables cependant, conjuguant une altitude relative raisonnable, une aérologie calme et une distance convenable des autres objets volants, la prise d’images en parapente ne présente pas de difficulté particulière. On peut même faire usage d’appareils de type reflex, si tant est qu’on en accepte l’encombrement, ce qui est le cas de peu de pilotes. Plus couramment, ce sont le smartphone et la caméra d’action qui sont utilisées. La perche est un accessoire relativement courant, qui permet en particulier les autoportraits (voir les clichés de Nathan, de Vivien). L’accessoire le plus sophistiqué utilisé parmi les interrogés est celui de Vick, une sorte de « volant de badminton », fixé à l’arrière de la voile, qui permet de prendre des images du pilote de dos.



(a) Arnaud (source), Agadir, Maroc



(b) Vivien (source), Jabalcon, Andalousie



(c) Vick (source), vallée du Charbon, région du lac d'Annecy

FIGURE 6.7 – Lacs, mer, rivières, l'eau vue d'en haut

Si le film de parapente reste une pratique courante parmi les interrogés, nombreux sont ceux qui affirment se limiter dans la prise d'images, à l'instar de Gary :

J'ai arrêté de tout filmer [...]. Donc, les moments qui sont intéressants, quand des gens passent à côté de toi ou que tu survoles de belles montagnes [...]. Mais juste regarder une vidéo de gens flotter dans les airs, ça n'est pas si intéressant en fait, c'est assez ennuyeux.<sup>44</sup>

Parmi les éléments qui semblent « intéressants » pour de nombreuses interrogées au vu des clichés envoyés et des entretiens, la présence de plans d'eau se détache nettement. Firas affirme un goût prononcé pour les paysages associant l'eau et la montagne ; Maéva exprime un attrait similaire, à propos de Saint-André-les-Alpes mais aussi en général : « Avec le lac, c'est un peu bête mais dès que tu rajoutes un lac quelque part ça... ça ouvre, ça fait vraiment un champ supplémentaire. » De même, et cela peut sembler évident, les images de parapente mettent beaucoup en avant la vue surplombante, la profondeur de la vue et les grands dénivelés. Plusieurs interrogées tentent de développer leur attrait pour ce point de vue spécifique, qui semble trouver son paroxysme dans les paysages de montagne, que le parapente permet de couvrir du regard là où les horizons sont bouchés lorsqu'on les voit du sol. Flore explique que « voler en montagne ça t'apporte quand même un autre point de vue. C'est pas juste des grands blocs devant toi! » ; de manière similaire, Stephen exprime la beauté de ces paysages sur le mode de la révélation, de la soudaineté du relief qui s'offre en grand : « 700 mètres au-dessus de là où tu as décollé, et tout d'un coup tu vois le paysage, tu vois les Alpes, tu vois les montagnes enneigées, tu vois la mer... C'est simplement extraordinaire<sup>45</sup>. »

Les images qui parviennent à associer dans leur cadre de vastes perspectives, des horizons éloignés et des reliefs spectaculaires par leurs dénivelés sont donc particulièrement prisées par les parapentistes (figure 6.7, figure 6.9). Les figures humaines s'y manifestent principalement par les voiles qui les soutiennent ; les parapentes semblent se perdre dans ces horizons ; un véritable type photographique se dessine avec ces paysages immenses agrémentés de figures sportives minuscules. À l'inverse, plusieurs clichés (voir figure 6.8 et figure 6.12) dans le corpus semblent « écraser » par leur perspective les parapentes contre le relief, par un point de vue surplombant sur un terrain proche, et relativement homogène, ne laissant de place ni au ciel ni aux reliefs avoisinants. Cela correspond aussi à certains types de pratique ou certaines situations de vol,

44. « I've given up videoing the whole thing [...] So, you know, the bits that are interesting, when people pass you, or you're flying over nice mountains [...]. But just watching a video of people floating in the air, it's actually not that good, it's a bit boring. »

45. « 700 metres above where you took off, and suddenly you can see the landscape, you can see the Alps, you can see snow-covered mountains, you can see the sea... You know, just extraordinary. »



(a) Maéva (source), Italie



(b) Arnaud (source), Aguer gour, Maroc

**FIGURE 6.8** – Vue surplombante et parapentes plaqués au relief



**FIGURE 6.9** – Niels (source, sujet) et ses amis survolant la Tournette, région du lac d'Annecy

où l'on cherche à coller au relief pour les sensations que cela procure, ou pour tenter de prendre les ascendances qui s'y trouvent. Les deux cas, celui de l'immensité en trois

dimensions et celui du parapente paraissant plaqué sur le relief, sont à mon sens des représentations influentes du mode d'engagement immersif, qui s'exprime notamment par la fascination pour les grands espaces et le sentiment de se fondre dans un tout.

Les conditions météorologiques également fournissent des motifs paysagers récurrents dans la photographie de parapente. Le ciel uniformément bleu n'est pas forcément le plus valorisé : les nuages sont présents sur plusieurs clichés, en particulier les petits cumulus bien dessinés se détachant, tout de même, sur le ciel bleu, indicatifs de bonnes conditions de vol, d'une aérologie active, dite « fumante » dans le jargon, en référence notamment à ces nuages. S'ils peuvent contribuer aux qualités esthétiques de l'image, ils ont aussi leur importance dans le caractère mémorable des moments ainsi capturés, en ce qu'ils sont synonymes de « beaux vols », de longues distances parcourues et/ou de hautes altitudes atteintes. En témoigne la photographie envoyée par Niels (figure 6.9), où tout, du ciel favorable à la position des parapentistes au-dessus du sommet le plus élevé des alentours, la Tournette, suggère le beau vol.

Le cas d'Osip, et les trois clichés qu'il m'envoie, constituent une illustration particulièrement intéressante du cliché-situation de vol. La photographie est pour Osip une pratique relativement sérieuse, marquée par une recherche esthétique poussée : « *Je suis assez passionné de photo [...], et je me concentre principalement sur les qualités esthétiques de l'image*<sup>46</sup> ». Il est un des seuls, parmi les interrogés, à déclarer emporter un grand appareil photo en vol, même si cela lui cause toujours quelques difficultés : « *J'ai commencé à voler avec un appareil photo [...]. Ça reste un peu un défi, parce que souvent je ne veux pas lâcher les commandes suffisamment longtemps pour prendre des photos*<sup>47</sup>. » En m'envoyant ces trois photographies, il exprime clairement les raisons de sa satisfaction à leur égard : les qualités techniques et esthétiques des deux premières sont aussi un accomplissement personnel dans la mesure où il cherche à développer une compétence de photographe. Les trois sont particulièrement significatives pour lui parce qu'elles comportent soit sa compagne Shirley, soit lui-même, et qu'elles sont donc « *plus que de simples photos de paysage*<sup>48</sup> » ; et pour la dernière, parce qu'elle lui rappelle un de ses meilleurs vols. Osip ne donne pas plus de détails sur son appréciation esthétique de ces photographies, mais on peut aisément les relier à plusieurs éléments identifiés ci-dessus :

- Le cliché de Montreux et du Léman (figure 6.10) est à tous points de vue une très belle photo de paysage ; mais si l'on s'en tient aux points de vue exprimés par les interrogées, on peut noter le lac et son bleu profond qui occupent une grande partie du cadre ; l'ouverture et le vaste plan désert qu'il apporte, contrastant d'une part avec le tissu urbain dense, d'autre part avec le relief s'élevant rapidement ; le tout petit parapente et sa pilote qui se détachent nettement sur le fond constitué par le lac.
- La photographie de la plaine du Rhône et du Chablais (figure 6.11) donne également à voir un contraste, entre le fond de vallée et le massif montagneux ; des nuages de beau temps et de beau vol, filtrant des rayons de soleil qui inondent l'image.
- L'image d'Osip en vol dans le massif du mont Blanc (figure 6.12), prise par un ami du couple, offre à la vue un milieu de haute montagne, en perspective sur-

46. « I'm a fairly avid photographer [...], mostly focused on aesthetic qualities of the photo »

47. « I started flying with a camera [...]. It's still a little bit challenging, as I'm not willing to let go of the controls for long enough to take some pictures. »

48. « they're more meaningful than just pictures of landscape »



**FIGURE 6.10** – Osip (source), vue du lac Léman et de Montreux, avec la voile de Shirley



**FIGURE 6.11** – Osip (source), Shirley (sujet) survolant la plaine du Rhône en contrebas du Chablais



**FIGURE 6.12** – Osip (source, sujet) survolant le massif du mont Blanc. Cliché : Tom Payne

plombante qui plaque le parapente sur le relief, sa légèreté contrastant avec la rudesse et la masse du milieu, ses couleurs vives contrastant avec le blanc et le noir des névés et de la roche.

### 6.2.3 Cliché-situation : en falaise

Comme le cliché de rivière, comme le cliché en vol, la capture d'images en falaise, au cours d'une escalade, est un exercice bien particulier, et très contraint. La manipulation des appareils est, d'abord, très limitée dans les configurations en binôme, d'une part par les manipulations de corde nécessaires à la sécurité, et d'autre part par la liberté de mouvement très restreinte de l'assureuse. Les perspectives de prise de vue sont donc peu diverses : comme le disent plusieurs interrogés, les photos se suivent et se ressemblent et reviennent le plus souvent à des photos du grimpeur de loin et vu du dessous, qui ne sont pas considérées comme particulièrement intéressantes, ne donnant pas grand-chose à voir de la falaise ni du mouvement. Toute variation par rapport à ce modèle bien contraint est la bienvenue, mais demande des efforts supplémentaires, parfois une logistique importante. Comme l'expliquent Henrik ou Tim, cela implique généralement de monter soi-même à un relais, puis de descendre en rappel ; la technique privilégiée étant en général d'installer une corde fixe, sur laquelle il est possible de descendre et de monter avec le matériel adapté. Mais les points de vue les plus courants pour la photographie de paroi restent très largement le pied ou le sommet de la falaise, ou le relais en grande voie.

Le cliché de falaise fait bien sûr la part belle au vide (appelé dans le jargon le « gaz »), à la verticalité et à la hauteur. Plusieurs procédés de prise de vue apparaissent dans le corpus, qui permettent de jouer de ces dimensions spectaculaires. Un de ces procédés courants est la vue surplombante, orientée de manière à faire figurer dans le champ à la fois le grimpeur, la paroi et le relief au bas de la paroi (voir figure 6.13), pour donner une idée de l'« exposition », ainsi que le formule Andy à propos de sa photographie dans la dent du Géant à Chamonix (figure 6.13a), pour qui cependant l'image ne parvient à rendre qu'une « infime partie » de l'impression visuelle spectaculaire offerte par cette paroi. Pour Laure et Thomas, qui ont eu des pratiques de photographie assez poussées (Thomas l'a « fait semi-professionnellement »), et qui se montrent blasés de la plus grande partie des images d'escalade, les photographies de grandes parois sont parmi les rares qui peuvent avoir un réel attrait : « T : *Les photos de big wall, ça a vraiment de la gueule...* L : *Ben oui, mais c'est qu'on sent qu'il y a une ambiance.* » L'« ambiance », en escalade, est un quasi-synonyme du « gaz », la combinaison de la hauteur et de la verticalité. Malgré cela, la photographie reste pour Thomas un rendu bien peu satisfaisant des expériences qu'il a vécues : « *j'avais plus envie de montrer mes photos parce que je me disais, mais c'est tellement nul par rapport à ce que j'ai vécu sur place* ». Ces clichés sont le plus souvent pris par le partenaire de cordée, installé au relais pour l'assurage, à des moments où la sécurité du grimpeur ne dépend pas de ses manipulations de corde. Les images de « bord de vide » ou de sommet (figure 6.14) sont une variation de ce motif, mais donnent en général à voir une cordée en situation de repos ou de sécurité après l'ascension, sur la plate-forme ou la crête sommitale, ce qui est souvent l'occasion de prendre un cliché où figurent les deux personnes. La force de ce type de clichés tient en partie au risque apparent qu'ils donnent à voir. Ce sont des images qui soulignent le caractère aventureux de la pratique, l'adrénaline qu'elle provoque, et qui tendent donc à associer aux pratiquants — nettement moins aux



(a) Andy (source, sujet) dans la paroi de la dent du Géant, massif du mont Blanc



(b) Gabriel (source, sujet) dans l'ascension du Snake Dike, Half Dome, Yosemite

**FIGURE 6.13** – Tentatives de représenter le « gaz » en paroi

pratiquantes, Yelena (figure 3.12) étant la seule à m'envoyer ce type de clichés — des qualités de courage et de sang-froid, ce que reconnaissent Martin et Gabriel au cours de l'entretien lorsqu'ils avouent céder à une forme de mise en scène de l'« héroïsme » : « *oh putain c'est gazeux vas-y prends-moi en photo...* »

#### 6.2.4 Cliché-situation : l'action sportive

Je qualifie ici d'« action sportive » les clichés qui donnent à voir, en général de près, les corps en mouvement des pratiquantes des sports de nature, et qui mettent ainsi en valeur l'effort réalisé, l'énergie dépensée, et le caractère dynamique de la relation entre le corps et l'environnement.

La représentation de l'effort physique passe par la visibilité du corps en tension : les muscles bandés, les positions inconfortables, les expressions faciales crispées. Les clichés de Tim (figure 6.15) et de Gabriel (figure 6.16) montrent ainsi, respectivement, la réalisation d'un mouvement d'escalade qui paraît relativement ardu, sur petites prises et en léger dévers, et le rouleau d'une vague sur le point d'engloutir le surfeur, dont on ne sait pas bien s'il est encore sur sa planche ou déjà à moitié submergé. Dans le cas de Tim, on voit clairement que les muscles des mains, des avant-bras et des mollets sont fortement sollicités. Dans les deux cas, les fronts sont plissés, la bouche est pincée ou arrondie, en mimiques de concentration, d'exclamation ou d'expiration brutale.

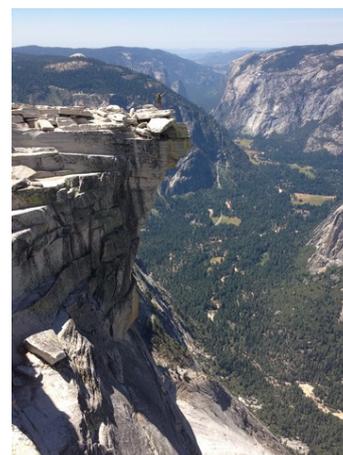
Ces images montrent en effet des pratiquants absorbés dans l'action. Leur degré de focalisation est bien sûr différent selon qu'ils prennent le cliché ou non : Gabriel a certes le regard rivé sur le mur d'eau qui l'entraîne, mais il est aussi agrippé à la perche qui tient sa caméra, à qui il doit prêter au moins l'attention nécessaire au maintien



(a) Andy (source, sujet) et un ami dans le canyon du Verdon, vraisemblablement sur la crête sommitale



(b) Tim (source, sujet) et son compagnon de cordée Manolo sur une crête des gorges du Verdon



(c) Gabriel (source), portrait de son partenaire d'escalade Martin au sommet du Half Dome, Yosemite

FIGURE 6.14 – Images de sommet et de bord de précipice

de la direction de l'objectif. Avec Marieke (figure 6.17) et Tim (figure 6.15), on voit en revanche des personnes tout entières dirigées vers le prochain mouvement à effectuer. C'est leur regard qui l'indique, signe visible de l'orientation de tout le système perceptif, mais aussi tout le reste de leur corps, ramassé en fonction de l'impulsion à donner, de l'appui à prendre. Marieke observe l'issue du virage qu'elle s'apprête à amorcer, ou le rocher qu'elle s'apprête à contourner, son buste est incliné dans la même direction; Tim vise du regard la prise de main à atteindre, prêt à user de manière coordonnée des points de traction et de propulsion que lui offrent, tant bien que mal, les prises du rocher. Les images montrent donc, certes, des volontés en action, des intentionnalités projetées par le système perceptif, mais aussi des actions corporelles appuyées sur l'eau ou le rocher, usant de la friction d'une surface, de l'écoulement d'un fluide; elles montrent la coordination étroite de l'esprit, du corps et du milieu dans le mouvement.

Ce sont en effet des clichés où le mouvement est clairement visible, où la possibilité de l'immobilité est d'emblée exclue. Les situations capturées ne laissent en effet pas de place à la pose, car ce sont des situations de déséquilibre. Comme on l'a vu avec les clichés-situations de rivière (partie 6.2.1 et figure 6.3), l'imagerie des pratiques sportives de nature, en particulier des pratiques de glisse, fait la part belle aux chutes et aux sauts. Ce sont en effet parmi les mouvements les plus spectaculaires. Mais ici, sans nécessairement que le saut ou la chute soit imminente, les corps photographiés sont tous engagés dans des mouvements de glissade, d'inclinaison en vue d'un virage, ou d'impulsion. Ce sont des déséquilibres, plus ou moins contrôlés, mais nécessaires à la progression. C'est notamment une des manières de donner à voir explicitement l'action sportive en parapente : sur le cliché de Vick (figure 6.18), on voit clairement, par rapport à l'horizon et au relief, l'inclinaison prononcée de la voile et des suspentes, qui traduit un virage serré en cours, qui est une manière de perdre rapidement de l'altitude ou de se maintenir dans la colonne étroite d'un thermique. Même bien emmitouflé, on voit la façon dont le corps du parapentiste accompagne le mouvement : la main droite de Vick tire sur la commande, et ses pieds apparaissent en bas à gauche de l'image, enveloppés dans une sellette « cocon », témoignant de la position du corps entièrement



**FIGURE 6.15** – Tim (source, sujet), Sächsische Schweiz

penché sur le côté droit.

La capture de l'image au plus près de l'action nécessite souvent de placer la prise de vue à proximité immédiate du corps en mouvement, parfois dans des endroits relativement périlleux ou inconfortables. Cela peut signifier, comme je l'ai expliqué à propos des clichés-situations relatifs à chacune des pratiques sportives, se suspendre à une corde dans une falaise, ou descendre dans une rivière et se percher sur des rochers. Aujourd'hui, cependant, cela signifie plutôt, dans bien des cas, emporter avec soi une caméra dite « d'action ». L'appareil est largement entré dans les mœurs des pratiques sportives de nature, comme en témoignent les nombreuses mentions par les interrogés de la marque emblématique de cette technologie, la GoPro. La force évocatrice de ces caméras tient à leurs fixations directement sur les corps ou sur le matériel des sportives, au plus près du mouvement. Dans les cas étudiés, la GoPro vient principalement s'installer sur le casque de la parapentiste ou du kayakiste. Elles permettent ainsi de rendre de manière particulièrement fidèle les vitesses du mouvement, les chocs, le contact avec les éléments, leur étanchéité permettant la submersion, leur résistance permettant



**FIGURE 6.16** – Gabriel (source, sujet), côte atlantique française



**FIGURE 6.17** – Marieke (source, sujet), sur la Soča, Slovénie



FIGURE 6.18 – Vick (source, sujet), glacier d'Aletsch, Suisse

d'encaisser vibrations et autres chocs. Elles sont au plus près de l'expérience subjective, affective, de l'espace-temps de l'action sportive (Evers, 2016; Lebas, 2018; Thorpe, 2017). Pour les clichés d'action sportive, elles permettent notamment une situation particulière de capture, l'autoportrait. L'usage qu'en fait Gabriel dans la vague est particulièrement parlant : l'objectif est à la fois au plus proche de l'eau et au plus proche du visage de l'auteur du cliché. C'est probablement un déclenchement automatique, ou une série de déclenchements à intervalles réguliers, qui a été programmée ici par Gabriel, permettant une liberté relative par rapport à la manipulation de l'appareil. La force des sensations exprimées par le visage, la force des mouvements de l'eau, le contact immersif avec l'élément de la glisse : pour tous ces aspects de l'action sportive, l'autoportrait par caméra d'action s'avère un mode de capture particulièrement efficace.

### 6.2.5 Photo, GoPro, médias sociaux : le contraire de l'immersion ?

Cependant, si les pratiques de photographie et de vidéo apparaissent assez courantes, elles font aussi l'objet de nombreuses critiques de la part des personnes interrogées ; et plusieurs de ces critiques présentent la pratique médiatique productive, ainsi que le partage des contenus sur les réseaux sociaux, comme partiellement ou totalement incompatibles avec un engagement immersif dans la pratique sportive et son environnement.

La capture d'images est ainsi assez souvent mentionnée comme une potentielle entrave à d'autres dimensions de la pratique plus importantes. Les personnes qui avancent de tels arguments semblent privilégier le matériel au discursif ; les souvenirs

mentaux plutôt que les souvenirs documentés; et le fait de vivre le moment plutôt que de l'enregistrer ou de le montrer. Micaela et Théo affirment ainsi ne prendre presque aucune image de leurs pratiques touristiques et sportives, ce que Micaela explique ainsi : « *quand on voyage, on vit le moment intensément, on est là pour, ce qu'on vient faire, et pas pour l'après, pas pour montrer après ah tiens j'étais là, ou pour se rappeler* »; et son mari Théo renchérit : « *moi j'ai pas Facebook, elle elle met rien sur Facebook. . . On n'est pas du genre à montrer, aujourd'hui grande voie. . .* » Pour lui et elle, le temps et les efforts nécessaires à la prise d'images empêchent la pleine appréciation de la pratique telle qu'ils la conçoivent, et ils n'ont que très peu d'inclination pour le partage et l'affichage de leurs activités. S'il est assez rare chez les personnes interrogées d'affirmer prendre si peu d'images, de nombreux interrogés en revanche expliquent comment les procédés et appareils de capture d'images peuvent interférer avec l'activité sportive en raison de la complexité voire du danger des manipulations nécessaires. Les parapentistes en particulier mentionnent plusieurs bonnes raisons d'éviter ou de restreindre leurs usages du matériel de vidéo ou de photo. Ils risquent d'abord de lâcher les appareils en plein vol, à l'exemple de Francis qui dit « *[avoir] perdu deux smartphones, chaque fois que j'ai essayé!* ». Le risque peut aussi être lié au relâchement de l'attention sur les commandes de l'aile, comme l'explique Vivien :

Là c'est mes vols de reprise, je prends pas de caméra ou d'appareil photo avec moi parce que je sais que je vais être concentré sur autre chose que ça, et quand y a du monde en l'air ou que les conditions sont turbulentes, il vaut mieux être concentré sur ce qui se passe autour de soi que de prendre des photos, parce que ça peut être dangereux, de se faire un selfie et de pas voir quelqu'un qui arrive juste en face.

Mais la plus grande crainte des parapentistes est la GoPro fixée sur le casque qui s'em mêle dans les suspentes, ce qui peut être très dangereux, et qui conduit plusieurs pilotes à en rejeter catégoriquement l'usage, même si la probabilité d'un tel incident reste très faible. Mais de manière plus générale, de nombreuses interrogées affirment que la capture d'images représente simplement un investissement en temps, en attention et en manipulation du matériel suffisamment important pour les détourner de l'essentiel de la pratique et les empêcher d'en profiter, à l'exemple de Lydia : « *on prend des photos, donc on cherche le meilleur point de vue, machin, pour la belle photo, et en fait on profite pas des choses réellement* ». Et ces investissements sont démultipliés dès lors que l'on essaie de prendre des images de qualité, en particulier en escalade, comme le note Tim : « *j'aime bien les belles photos d'escalade, mais pour ça tu dois faire pas mal d'efforts, il faut monter au sommet et descendre en rappel pour prendre de belles photos*<sup>49</sup> »; sans ce type d'efforts, les photographies sont prises du bas, souvent par l'assureur, et se limitent donc, comme le relèvent plusieurs interrogés dont Michel, à « *des photos de culs!* »

La modération dans les pratiques de capture d'images est aussi très souvent liée par les interrogées au souci de modération dans les pratiques de partage des images sur les réseaux sociaux. Si les raisons avancées pour cette modération tiennent le plus souvent au respect de la sphère privée et au rejet du narcissisme, à l'instar de Javier (« *Je n'aime pas partager ma vie avec des gens que je ne connais pas [..]. Je veux partager mes photos avec mes amis, ou ma famille, et c'est tout*<sup>50</sup> ») et de Marius (« *je me suis mis sur Facebook, mais là c'est trop du nombrilisme, je trouve [..], c'est trop dans le*

49. « I like good climbing pictures, but then you need to do like a lot of effort, to get to the top and taking good pictures and rappel down »

50. « I don't like to share my life with people I don't know [...]. I want to share my pictures with friends, or my family, and no more people. »

*paraître*») elles portent aussi chez certaines personnes l'idée que l'affichage public ou semi-public des pratiques est susceptible d'influencer voire d'entraver la pratique sportive. C'est le cas de Micaela et Théo :

T : C'est un peu la société de consommation aussi, hein [...]. J'ai fait ça, j'ai fait ça, j'ai fait ça, j'ai fait ça, les gens ils montrent, ils font plein de choses... Y a moins ce truc de, je me dédie à cet art. Ils veulent grimper très fort tout de suite, faire le Mont Blanc, aller surfer, aller dans tous les pays, sans même connaître le pays... [...]

M : Je veux goûter quelque chose, je veux avoir accès à ça. Là où ça devient un peu chiant, c'est que, ils veulent pas goûter pour goûter, ils veulent goûter pour montrer.

Théo et Micaela analysent donc les pratiques de production et de partage d'images comme des procédés d'accumulation de capital symbolique, qui fonctionnent par l'affichage de multiples expériences et lieux pratiqués; et pour lui et elle, c'est une relation superficielle au monde qui est ainsi encouragée, par les médias sociaux en particulier.

Et de manière plus générale encore, plusieurs interrogées considèrent les outillages médiatiques et numériques comme des équipements superflus pour une expérience des lieux et de l'environnement qu'elles souhaitent épurée, un contact plus direct. C'est le cas de Maïke, qui présente ainsi sa vision de l'escalade et du camping en réponse à ma question sur les usages pratiques des technologies numériques et médiatiques :

Quand je grimpe je n'aime pas avoir beaucoup de choses sur moi [...]. Je pense que pour moi grimper ça a commencé comme quelque chose de vraiment basique, un peu comme quand on va camper, tu vois on a commencé avec une tente. Et maintenant tu as des gens qui viennent avec leur maison sur des roues, et ils installent leur antenne satellite et leur barbecue et je sais pas quoi [...], et tu dis quoi? Je veux dire, c'est même plus de l'escalade! Ou du camping ou n'importe. Donc pour moi c'était en fait, quelque chose de vraiment retour aux racines. Donc les trucs électroniques, je veux dire<sup>51</sup>...

### **6.3 Discussion : l'immersion-action comme spatialité corporelle; fondements de la perception, esthétique du contact et communautés de prises**

Dans cette partie, je souhaite revenir sur certains concepts, théories et hypothèses pour définir l'immersion-action comme une spatialité corporelle, et en détailler les caractéristiques principales. Je montrerai d'abord que cette spatialité relève de l'exacerbation de l'attention au matériel et au corporel; ensuite, qu'elle contribue grandement à fonder la conception contemporaine de la « nature »; et enfin que la coordination dynamique avec le milieu biophysique qui fonde cette spatialité, bien qu'en partie non réflexive et individuelle, est effectivement communicable et partageable.

#### **6.3.1 L'immersion-action, une spatialité d'attention à la spatialité**

Je souhaite ici revenir sur les différentes caractéristiques de ce mode d'engagement que j'ai jusqu'ici décrit comme immersif-actif, et sur les différentes satisfactions que les interrogées affirment en retirer, pour montrer qu'il s'agit là (1) d'une spatialité

51. « While climbing I don't like to have a lot of things with me [...]. I think to climb for me started, as a really basic thing, similar to, when you go camping, you know we started camping with a tent. Those days, you have people coming with their house on wheels, and they put up their satellite and their barbecue with and whatever [...], and you're like what? I mean, this is not climbing anymore! Or camping or whatever. So for me it was, basically, a really back to the roots thing. So, the electronic stuff, I mean... »

fondamentale, originaire, celle du corps en relation avec son environnement direct, qui fonde toute conscience du sujet et de l'espace, et (2) d'une spatialité vécue comme particulière car caractérisée par l'attention à l'espace et au corps, par la conscience de ce qui est habituellement occulté par les automatismes corporels et la fonctionnalité des rapports quotidiens avec la matérialité. Le tout peut se résumer par la formule suivante : c'est une spatialité d'attention à la spatialité.

Deux extraits de mes entretiens constituent des verbalisations assez claires de cette spatialité d'attention, et résument une grande partie de mon analyse sur les ressorts de l'immersion-action :

Éloïse : On est en plein air, on fait normalement corps avec la nature... on est censée aussi respecter le lieu. [...] Et l'escalade c'est vraiment, c'est vraiment quelque chose que je trouve super, c'est, un contact direct avec la nature.

Henrik : C'est aussi l'immersion, c'est être au grand air, dans la nature, mais aussi vraiment immergé dans la nature en essayant de faire plus que seulement regarder, et la randonnée c'est bien pour ça aussi, tu fais aussi pas mal d'efforts. Être plus immergé, dans la nature, l'expérience du plein air c'est assez important. Si l'escalade c'était seulement artificiel, en intérieur, ce serait beaucoup moins intéressant pour moi<sup>52</sup>.

Ces deux personnes sont interrogées alors qu'elles sont venues à Kalymnos pour grimper. Toutes deux évoquent l'importance du contact « direct » ou « immersif » avec l'environnement naturel ; Henrik associe explicitement l'immersion à l'effort sportif, par opposition à une appréhension strictement visuelle. Toutes deux parlent d'une forme d'attention particulière, exacerbée : Éloïse en évoquant une relation de respect qui lui semble aller de soi dans le cadre d'une situation d'osmose (« faire corps ») avec l'environnement biophysique, et Henrik en caractérisant l'immersion comme une stimulation multisensorielle et physiquement intense. Tous deux, enfin, attribuent à cette relation avec l'environnement des valeurs positives qui dépassent la simple appréciation personnelle, qui se rapportent à des conceptions socialement partagées des vertus de l'expérience de la nature. Pour Éloïse, la relation d'attention à l'environnement biophysique est aussi une relation de soin qui devrait constituer une norme (« *normalement [...] on est censée respecter le lieu* »). Pour Henrik, l'effort semble être une manière d'ajouter de la valeur à l'expérience (« *trying to do more* »).

La recherche de l'immersion-action peut être éclairée par un certain nombre de travaux, en géographie et dans d'autres disciplines, sur le corps, la matérialité et la spatialité. Ce sont notamment les théories de la pratique, la phénoménologie, en particulier celle de Merleau-Ponty, et la théorie non-représentationnelle qui ont permis d'explorer le rôle du corps dans la constitution de l'expérience spatiale.

Ainsi, un article de Crouch se penche sur l'importance du « *sentiment de faire* » dans les spatialités (Crouch, 2001, *Spatialities and the feeling of doing*), avec le projet d'analyser la façon dont l'expérience matérielle du monde est appropriée par les personnes pour faire sens de l'espace. Ici, j'ai montré que l'appréciation de la pratique touristico-sportive tenait en partie à la focalisation sur la stimulation corporelle et à son intensité. À partir de l'exemple de cette autre pratique mobile de loisir qu'est le caravanning, Crouch détaille un « *sentiment de faire* » qui est notamment lié à la liberté du déplacement, à la simplicité recherchée des actions et des situations du corps, et

---

52. « Also the immersion, like, being outdoors in the nature, but also really immersed in the nature by trying to do more than just to look, and hiking is great also, you get to work a lot. To get more immersed, in the nature, the outdoors experience is quite important. If climbing was all artificial, in the indoors, it would be much less interesting to me. »

même au simple plaisir de ne « rien faire ». Dans les deux cas, il y a une forme d'attention, de « conscientisation » du corps et de la matérialité. Dans les deux cas, les personnes construisent des interprétations et des significations des espaces pratiqués et des actions du corps, et les valeurs attribuées à ces spatialités sont principalement d'ordre hédonique. L'environnement de pratique est donc surtout apprécié en fonction de ce qu'on y fait, les catégories symboliques et culturelles restent intrinsèquement liées à la pratique :

Le symbolisme [des lieux] fonctionne à travers un *être là* et *faire là* concrets, qui peuvent se fonder sur, pratiquer et incarner d'autres catégories sémiotiques. Il y a à la fois une conscience d'*être* quelque part, d'avoir des références sémiotiques, et une conscience d'avoir quelque chose à *faire*, d'un volume environnant, d'objets et d'actions perçus, utilisés et signifiés par le faire<sup>53</sup>. (ibid., p. 70)

Pour reprendre l'exemple d'Éloïse ci-dessus, elle a conscience d'être dans la « nature », et d'un certain nombre de normes qui sont pour elles attachées à cette catégorie de sens, mais elle a également un projet d'action précis dans cet environnement, la pratique de l'escalade, et le rapport à la matérialité que cela implique (« faire corps ») contribue à actualiser chez elle les significations et conventions de la nature, un environnement à « respecter ».

Ce « sentiment de faire » conceptualisé par Crouch est une des déclinaisons possibles d'une idée de la phénoménologie de Merleau-Ponty qui s'est avérée cruciale pour la prise en compte du corps par la géographie. C'est l'idée que la spatialité corporelle est fondamentale en ce qu'elle est constitutive de la subjectivité (voir partie 2.2.2.3). Merleau-Ponty explique en effet que notre corps nous apparaît comme une forme, à travers le « schéma corporel », qui est une conscience non-réflexive des positions de nos différents membres les uns par rapport aux autres, et qui est la condition de notre capacité à diriger notre corps tout entier vers une tâche dans l'espace. C'est aussi la condition fondamentale de toute perception; en ce sens, le schéma corporel « *est finalement une manière d'exprimer que mon corps est au monde* » (Merleau-Ponty, 1945, p. 117), et c'est donc le fondement de la conscience d'être à la fois un sujet et un objet dans l'espace. De nombreux géographes en ont tiré des leçons pour la théorisation de l'espace. J'ai déjà cité Simonsen, qui résume la théorie merleau-pontienne de la manière suivante : « *nous sommes nos corps et toutes nos expériences comme toutes les significations qui animent nos vies sont fondées dans l'engagement corporel actif dans le monde*<sup>54</sup> » (Simonsen, 2007, p. 171), et qui en déduit l'idée du corps comme « *plus proche géographie* » (voir p. 71). Crouch, de son côté, montre à propos des pratiques de loisir et de détente que l'espace peut être approprié et singularisé par les expériences du corps auquel il est associé, c'est-à-dire qu'un lieu peut être défini en fonction des sensations et des situations du corps qu'il favorise : « *l'espace est subjectivé*<sup>55</sup> » (Crouch, 2001, p. 69). De la même manière que — c'est l'exemple que donne Crouch — la berge d'une rivière peut être appréhendée et définie par une attitude corporelle de calme et de paresse, les rapides d'une rivière seront appréhendés par une kayakiste comme le

53. « Their symbolism works through a practical *being* and *doing there* that may draw upon, practise and embody other semiotic vocabulary. There is an awareness of both *being* somewhere, of having semiotic reminders, but also of having something to *do*, an awareness of surrounding volume, objects and actions sensed, used, made sense in doing. »

54. « we are our bodies and all our experiences and the meanings that animate our lives are based in active corporeal involvement in the world. »

55. « space is subjectivised as the body expresses itself emotionally and imaginatively in the space it feels and appropriates »

lieu de l'adrénaline, de la rapidité et de la fluidité du mouvement. Enfin, Wylie mobilise *Le Visible et l'Invisible* de Merleau-Ponty (1964) pour expliquer que notre subjectivité se construit en même temps que la conscience d'être partie du monde perceptible : « *la subjectivité, et la possibilité d'un engagement signifiant avec le monde visible, survient dans l'émergence d'un « point de vue » au sein même du visible*<sup>56</sup> » (Wylie, 2002, p. 445). La perspective merleau-pontienne lie donc de manière consubstantielle l'expérience du corps et l'expérience de l'espace ; en cela, l'immersion-action n'est donc autre qu'un retour aux fondements de l'expérience du corps et de l'être : se sentir en lien, se sentir agissant, et par là se sentir une partie du monde en même temps qu'un être cohérent, individualisé.

Mais les propos des pratiquants des sports de nature montrent que la conscience du corps et de l'espace ne va pas de soi, et nécessite un certain effort de l'attention, ou une disposition particulière, qui se distingue d'autres modes d'être : ceux du quotidien, ou ceux d'autres formes de tourisme, selon les personnes. Après avoir montré ci-dessus que l'immersion-action se rapproche de la spatialité corporelle fondamentale, je voudrais montrer sa principale spécificité, qui tient à l'exacerbation de la conscience du corps et de l'espace : c'est une spatialité « d'attention à la spatialité ».

L'idée de l'attention exacerbée au corps et à l'espace, si elle peut être rapportée aux fondements de la subjectivité humaine, est également profondément ancrée dans des conceptions culturelles durables, et notamment dans l'opposition entre le corps moderne et le corps sensible. C'est ce que rappelle Edensor (2000b) à partir de l'exemple de la marche, dont la valorisation en tant que rapport au corps et à l'environnement est intimement liée à l'émergence d'une vision critique du corps urbain, dénigré pour son caractère fonctionnel, anesthésié, dénué d'excitation et de sensation. Par contraste, et depuis l'époque romantique, le corps marchant est vu comme libre et sensuel. Cette dichotomie est également analysée par Lewis (2000) à propos du corps grim pant, qu'il oppose au corps « métropolitain » qu'il décrit en se référant à Simmel : le premier serait « *organique, auto-déterminé, tactile, terre-à-terre*<sup>57</sup> », tandis que le second serait « *inorganique, passif, oculaire, hors-sol*<sup>58</sup> ». C'est une manière d'expliquer les significations attribuées par les interrogées à leurs pratiques sportives lorsqu'elles affirment qu'elles les font se sentir plus vivantes ou plus au contact des choses. Mais ces oppositions constituent une conception culturellement marquée de l'activité physique, ainsi que socialement située. En effet, l'esthétique romantique de la marche et de l'immersion dans la nature est le résultat d'un sentiment anti-urbain tel qu'il se développe à l'époque chez les populations citadines (Edensor, 2000b), ainsi que d'une conception du temps libre et du loisir qui se développe chez les classes oisives ou semi-oisives. Ces conceptions font encore aujourd'hui sentir leur influence dans les sociétés contemporaines majoritairement urbaines. Cependant, Edensor comme Lewis insistent sur la dimension libératrice des pratiques du corps qu'ils analysent, une libération des contraintes et des conventions du quotidien urbain. Mais la libération des contraintes qui pèsent sur les corps possède des significations bien différentes pour des corps différents aux socialisations différentes. Les contraintes du corps soulignées par l'esthétique romantique sont celles de l'homme occidental moderne, et s'expriment sur le mode de la désensibilisation, de l'apathie, de l'euphémisation ; mais elles s'exprime-

---

56. « subjectivity, and the possibility of meaningful engagement with the visible world, occurs as the arising of a 'point of view' within the visible »

57. « organic, self-determined, tactile, of the ground »

58. « inorganic, passive, ocular, groundless »

raient probablement bien différemment pour la femme occidentale moderne, pour la personne racisée, l'ouvrier non qualifié ou encore la personne handicapée — par exemple sur le mode de l'oppression, de la dépossession, de la discrimination, de l'exploitation, ou encore de la souffrance. Pour bien des personnes, l'attention soutenue au corps, par la mise à l'épreuve ou à l'examen, est une problématique du quotidien plutôt que des espaces-temps du loisir. Certes, les pratiques d'activité physique intense permettent une concentration exacerbée sur le corps et sur l'espace; mais ce n'est que pour certaines catégories de personnes que cette exacerbation s'oppose à l'occultation du corps au quotidien. Sans réellement disposer des données sociologiques nécessaires pour l'affirmer de manière rigoureuse, je formule donc l'idée que l'immersion-action telle que je la décris à partir de mon corpus d'entretiens, c'est-à-dire une spatialité d'attention à la spatialité qui fonde des pratiques de loisir, est caractéristique d'une population qui est d'une part affranchie des rapports au corps les plus oppressifs, et d'autre part pourvue de l'habitus corporel dominant des sociétés urbaines riches : celui des personnes suffisamment aisées et libres de leurs mouvements pour s'adonner à la mobilité touristique, au mode de vie urbain ou périurbain, et aux professions plutôt intellectuelles.

Je voudrais enfin souligner un dernier aspect des sports de nature qui me pousse à parler d'une « spatialité d'attention à la spatialité » : le dynamisme, voire dans certains cas la brutalité, des rapports à l'environnement nécessitent une attention particulièrement aiguë à la coordination corps-matière.

La plupart des travaux traitant de la spatialité corporelle en géographie insistent sur la bilatéralité de la relation entre le corps et son environnement, sur la relation de co-constitution. Cela signifie, notamment, tenir compte à la fois de la façon dont le corps perçoit l'environnement et s'appuie dessus pour progresser (« *l'engagement pas-à-pas avec la nature-matière*<sup>59</sup> » (Wylie, 2005, p. 239)), et de la façon dont l'environnement affecte le corps en retour (« *une étroite relation visuelle, tactile, sonore avec la terre, le sol, la boue, la végétation qui pique*<sup>60</sup> »; « *quand l'on se fraie un chemin à travers les fougères, les ronces, la boue, les cailloux; quand notre horizon sensoriel apparaît*<sup>61</sup> » (ibid., p. 239, 240)). Mais les cas d'étude des articles cités jusqu'ici, principalement autour des pratiques de la marche (Edensor, 2000b; Michael, 2000; Wylie, 2002, 2005), s'ils évoquent les efforts intenses et les éventuelles douleurs associées, illustrent finalement assez peu les cas où le corps est affecté par l'environnement de manière brutale, soudaine ou imprévisible; or, les sports de nature, et en particulier les sports de glisse, constituent un champ privilégié pour ce type de confrontations dynamiques. Ce sont tous les moments, toutes les situations où le corps est tout à coup exposé à un effet ou un mouvement qui n'est pas directement le produit de ses propres gestes. Thrift évoque ceci lorsqu'il rappelle que la corporéité est loin de se résumer à la conscience et à la maîtrise de son corps, que « *les corps peuvent être submergés, débordés*<sup>62</sup> » (Thrift, 2007, p. 10). Dans bien des cas le corps perd pied dans son environnement, se retrouve impuissant face à des forces qui le prennent au dépourvu ou le dépassent. Les cas les plus dramatiques sont bien sûr ceux qui entraînent les blessures ou la mort : le raz-de-marée, l'effondrement d'un bâtiment. Mais cela englobe également bien des cas beaucoup plus anodins; dans le cas de la marche en plein air, ce peut être par exemple

59. « step-by-step engagement with nature-matter »

60. « a close visual, tactile, sonorous relation with the earth, the ground, mud, stinging vegetation »

61. « when one is thrashing through ferns, brambles, mud, rocks; when one's sensory horizon appears »

62. « bodies can and do become overwhelmed »

le fait de trébucher, le retour d'une branche qui fouette le visage, ou encore l'orage qui trempe jusqu'à l'os. Mais la plupart du temps, ces événements restent ponctuels, ou prévisibles à moyen terme. Dans certains sports au contraire, par exemple en kayak dans un rapide ou en parapente dans une zone de forte activité thermique, c'est en permanence que l'on doit réagir à ce type de sollicitations de l'environnement, et ce en une fraction de seconde. C'est en effet le principe même de la pratique sportive dans les milieux mouvants. Il s'agit d'assurer sa progression en leur sein en adaptant ses postures et ses mouvements, de manière immédiate, aux chemins et obstacles qui se dessinent comme ils s'effacent, instantanément. Dans les pratiques sportives d'où le risque de blessure ou de mort n'est pas totalement absent, la pratique consiste donc, bien souvent, en la recherche d'une stimulation suffisamment intense pour provoquer des sensations fortes, tout en maintenant un certain contrôle.

Ce sont des situations où le corps est amené à réagir rapidement, mais en comptant sur les compétences incorporées et l'attention pour que les réponses à ces épreuves permettent la progression fluide et la sauvegarde de l'intégrité physique. Ces situations sont notamment théorisées en psychologie par la notion de *flow* (Csikszentmihalyi, 1991), qui désigne un équilibre idéal entre la mise à l'épreuve et la maîtrise, et la sensation de fluidité qui en résulte (voir partie 6.1.2). En termes de théorie géographique de la pratique, on peut donc comprendre ces situations comme des spatialités impliquant une attention exacerbée à la coordination entre le corps, les projets d'action (qui se résument dans les sports étudiés à une progression), et les réponses de l'environnement. Il s'agit là d'une des formes fondamentales de la coordination selon Thévenot, à savoir le « rapport de l'acteur avec lui-même dans un environnement », qui consiste en un « ajustement dynamique [...] à la réalité éprouvée » (Thévenot, 2006, p. 13). Cette réalité est, selon les pratiques et les situations (c'est-à-dire, pour Thévenot, selon les « régimes d'engagement »), constituée en plus ou moins grande proportion de rapports sociaux et de rapports matériels; ici, je parle plus spécifiquement de la dimension matérielle de la réalité éprouvée, composée d'éléments biophysiques, de mouvements et de gestes, de membres humains et d'outils prothétiques. La coordination de la pratiquante des sports de nature avec son environnement matériel est un exemple typique du caractère jamais réellement « abouti » de la coordination, ce qui pousse Thévenot à parler d'une « inquiétude de coordination », c'est-à-dire une « mise en ordre restant douteuse et problématique » plutôt qu'un « ordre établi ou reproduit » (ibid., p. 12). L'auteur veut dire par là qu'il ne faut pas tenir les projets d'action pour plus stables qu'ils ne sont, et que les objectifs comme les moyens sont en constante évolution en fonction des réponses que l'environnement nous renvoie dans l'action, et de l'évaluation du succès relativement à nos intentions. À ce titre, les trois sports étudiés relèvent de différents degrés de détermination. En escalade, surtout dans la pratique de la couenne où la totalité de la voie est visible depuis le bas, et *a fortiori* lorsque l'on connaît déjà la voie, la coordination nécessaire entre le corps et la paroi peut faire l'objet d'une programmation assez détaillée : au minimum, le grimpeur est contraint par une ligne de spits à suivre, mais à l'extrême, il peut avoir mémorisé, mentalement et corporellement, les mouvements un par un, la taille et l'orientation des prises, et un rythme de progression à respecter. La progression de la kayakiste, et *a fortiori* celle de la parapentiste dont l'espace d'évolution est pleinement tridimensionnel, relèvent d'une coordination nettement plus instable et évolutive, car elles se déroulent dans un milieu fluide aux mouvements rapides, dont les prises sont éphémères, et qui peut changer considérablement de dimensions et de formes en fonctions des conditions,

hydrologiques ou météorologiques. C'est le sens des propos de Jean-Marc (6.1.2) ou de Cédric lorsqu'ils expliquent que l'attention à la rivière ou au vol ne laisse pas la place à autre chose; et plus généralement, c'est une des déclinaisons principales du goût pour la focalisation exprimé par nombre d'interrogées. Fondée sur le jeu avec les épreuves soudaines et énergiques offertes par des environnements jamais pleinement contrôlés, la pratique sportive de nature fournit au corps des engagements intensément dynamiques; c'est dans ces espaces-temps nécessitant une coordination millimétrée, pour l'excitation du corps comme pour sa sauvegarde, que l'immersion-action capture nettement le corps et l'esprit.

### 6.3.2 La nature et le paysage, produits de la spatialité immersive-active?

Les théories de la pratique, et notamment leurs déclinaisons en géographie, affirment que le corps participe de la production de significations, notamment esthétiques (voir partie 1.2.3); et j'ai ébauché dans la partie 1.2.4 l'idée, en m'appuyant sur la littérature, que l'idée de nature était fondamentalement une de ces catégories esthétiques de l'expérience de l'espace. Je voudrais ici explorer l'idée, défendue par Thrift (2000), que cette catégorie esthétique de la nature est intrinsèquement liée à l'expérience corporelle, fondée dans l'expérience sensible. Ici, je proposerai, à partir de mon travail, à la fois de confirmer cette idée et de la compléter, en montrant que si l'immersion-action, telle que je l'ai présentée, contribue bel et bien à définir la conception de la nature chez les personnes interrogées, celle-ci s'exprime régulièrement à travers des représentations. Je montrerai notamment comment la notion de paysage, dans ses conceptualisations récentes, permet d'aborder cet entre-deux.

Le propos de Thrift (*ibid.*) est en substance le suivant. Il faut essayer de s'affranchir de la pensée représentationnaliste pour considérer la nature non pas (seulement) comme un « *projet d'inscription culturelle* », mais (aussi) comme une « *virtualité complexe* ». Se développent aujourd'hui de nombreuses pratiques, « *contemplatives* » et « *immersives* », qui consistent en une attention exacerbée au mouvement, et par conséquent à l'instant présent — la pratique sportive de nature appartient clairement à ce mouvement, comme je me suis efforcé de le montrer dans les pages précédentes. Ces pratiques ont une importance majeure dans l'acception contemporaine de la notion de nature :

Je souhaite montrer que la nature est devenue un, sinon le, lieu majeur de contemplation et de mysticisme dans le monde moderne, comme conséquence de l'évolution d'un ensemble de pratiques corporelles qui, en s'établissant, ont produit une conscience accrue du temps présent.<sup>63</sup> (*ibid.*, p. 35)

Ces pratiques corporelles établissent un « *arrière-plan* », c'est-à-dire des schémas de perception et de sensation, une compréhension de ce qu'est la nature par une habitude à ce qu'elle « fait » à notre corps. La nature est donc devenue, pour les sociétés contemporaines, le lieu, les situations et les contextes où l'on s'attend à des stimulations sensorielles particulières, où l'on s'attend à ce que notre corps soit intensément sollicité, où l'on s'attend à sentir la vitalité de notre existence. Thrift tente là de souligner la dimension non-représentationnelle de la nature. Mais la nature reste bien sûr, également, une notion fortement chargée symboliquement, ce que l'auteur reconnaît tout de

---

63. « I want to argue that nature has become a, and perhaps even the, key site of contemplation and mysticism in the modern world as a result of the evolution of a set of body practices which, as they have taken hold, have produced an expanded awareness of present time. »

même, notamment à travers la notion de « *mysticisme* ». Je m'appuierai donc également, pour compléter la réflexion de Thrift, sur les conceptualisations récentes du paysage en géographie pour montrer comment la nature « éprouvée » reste profondément liée aux représentations de l'environnement ; elle ne s'y réduit pas, elle n'y est pas soumise, elle contribue à les construire, mais ne s'en affranchit pas. Je développerai donc ici quelques idées et exemples qui détaillent, concrètement, la relation entre l'immersion-action et la production d'esthétiques de l'environnement qu'on peut rassembler sous les catégories culturelles de « nature » et « paysage ». L'enjeu ici est notamment de montrer que ces esthétiques ne se limitent pas à des jugements de goût ou des critères du goût, mais englobent l'ensemble des « *expériences [fondées par] la faculté d'éprouver* » et des « *contenus [de ces expériences] (les éprouvés perceptifs, émotionnels et affectifs)* » (Volvey, 2014, p. 93) ; que l'esthétique des pratiques touristique-sportives concerne aussi bien le regard paysager appliqué aux environnements naturels que les sensations de la glisse, par exemple ; qu'elle relève donc à la fois des représentations et de la corporéité.

Les interrogés affirment, on l'a vu, un goût prononcé pour les « grands espaces », la vue de loin ou de haut, l'immensité des paysages. Cela se ressent dans leurs discours (parties 6.1.3 et 6.1.4), mais aussi dans les clichés-situations, où l'immensité est un aspect majeur de l'esthétique, des photographies de parapente notamment (partie 6.2.2). C'est certes le vocabulaire visuel qui domine dans l'appréciation des grands espaces, mais il est clairement couplé à l'expression du plaisir de les parcourir. En effet, affirme Hastrup (2010) à propos des espaces immenses et désertiques du Groenland et de l'Islande, les dimensions de tels lieux — et par là les « sens du lieu » dans l'acception de Tuan (1974) — ne peuvent être saisies que par le mouvement : « *À ces vastes échelles, on doit mouvoir son corps au sein du paysage pour le sentir véritablement*<sup>64</sup> » (Hastrup, 2010, p. 195). Hastrup souligne également que les environnements de vastes dimensions échappent aux facultés d'évaluation du regard, les distances et les perspectives deviennent difficiles à appréhender par la vision ; l'immersion peut alors devenir confusion, voire confusion poétique. De manière similaire, Wylie (2002, p. 451) décrit la sensation de la vue d'en haut comme un « *vertige* » plutôt qu'une « *sensation de domination ou de contrôle*<sup>65</sup> », un vertige lié à la confrontation aux limites de la perception et à un sentiment de submersion par le ciel et les distances visibles. L'appréhension des grands espaces est donc une modalité de l'immersion-action, qui couple la sensation d'écrasement ou de petitesse du corps avec la nécessité du déplacement pour éprouver réellement les formes et dimensions de l'environnement. Cette modalité de l'immersion-action rejoint la réflexion de Thrift sur les pratiques de « *contemplation* » (2000, p. 42) comme « *pratiques corporelles de valorisation du moment présent* » et, presque paradoxalement, d'« *exacerbation de la conscience kinesthésique* », ou conscience du mouvement interactif<sup>66</sup> (ibid., p. 42).

La sensation des grands espaces est donc un des exemples qui mettent en évidence l'insuffisance de la conception picturale du paysage, caractérisée par le point de vue fixe et la perception exclusivement visuelle — Cosgrove et Daniels (1988), par exemple, définissent le paysage comme « *une image culturelle, une manière picturale de représenter ou de symboliser l'environnement*<sup>67</sup> » (p. 1, cité dans Ingold, 2002, p. 191). Pour

64. « On a larger scale, we have to move bodily within a particular landscape to sense it properly »

65. « not a sense of mastery or control, but of vertigo »

66. « body practices which constitute and value the present moment, [that have] ironically taken shape around the increasing awareness of kinaesthesia »

67. « a cultural image, a pictorial way of representing or symbolising surroundings »

remédier à cela, de nombreux travaux en ont proposé une nouvelle conceptualisation, fondée sur la pratique, la relation et la subjectivité, inspirée notamment par la géographie féministe et la théorie non-représentationnelle (Bingley, 2003; Nash, 1996; G. Rose, 1992; M. Rose, 2002; M. Rose et Wylie, 2006; Wylie, 2002). Le motif du paysage est aux origines de l'intérêt esthétique pour le monde biophysique, et en particulier des conceptions culturelles du rural et du sauvage. Mais le « régime scopique », dont le paysage est « l'objet scientifique », « le produit » (Volvey, 2014, p. 95), a été largement critiqué, en particulier par la géographie féministe (Nash, 1996; M. Rose, 2002), qui a montré que la position surplombante et savante du géographe, s'affirmant comme position de « neutralité, de transparence et d'universalité subjective » et procédant par « séparation avec l'objet de la recherche » et « neutralisation du corps » (Volvey, 2014, p. 95) était avant tout une manière de camoufler l'exercice de la domination masculine. En ce sens, le concept de paysage, caractérisant une attitude critique, détachée, rationnelle, oculocentrique, paraît à l'opposé de la spatialité immersive-active. Mais une approche féministe du paysage est possible, qui reconnaît la puissance évocatrice du visuel et les plaisirs associés tout en revendiquant la diversité des regards et une analyse des rapports de pouvoir qui s'y jouent (Nash, 1996). De plus, les travaux récents montrent que l'expérience du paysage ne peut être, n'a jamais été, ni immobile ni désincarnée; mais reste toujours relationnelle et incorporée. Un des apports fondamentaux de la géographie féministe sur la question a été de montrer que d'autres modes de perception et de relation à l'environnement contribuent à fonder la connaissance géographique et l'esthétique de l'espace. C'est une réflexion sur la pratique du terrain de recherche qui est au cœur de ce changement de paradigme : le « modèle féministe de terrain [est] fondé sur le care » (Volvey, 2014, p. 99), sur des outils et méthodes impliquant le corps, l'intersubjectivité, l'empathie. Pour Volvey, les principes de cette pratique de terrain peuvent se résumer par l'établissement d'un rapport haptique au monde, c'est-à-dire une spatialité fondée sur le toucher (voir aussi Bingley, 2003; Paterson, 2009) et la relation. Un tel changement de paradigme ne signifie évidemment pas abandonner la vision comme source de connaissance, mais relativiser son importance et prendre pleinement en compte d'autres sources, dont les « connaissances haptiques » — « les processus concrets d'apprentissage à travers les situations et réponses de nos corps<sup>68</sup> » (Crang, 2003, p. 499). Cela signifie, également, reconnaître l'importance de la dimension esthétique dans notre appréhension de l'espace, admettre qu'il y a un « régime esthétique des savoir-faire de terrain contemporains et de leurs objets de savoir géographique » (Volvey, 2014, p. 94). Ce régime de connaissance géographique est prôné pour sa meilleure adéquation à l'expérience subjective de l'espace, il est une manière de rapprocher l'analyse scientifique de la pratique quotidienne. Il faut donc considérer que la spatialité haptique et ses ramifications esthétiques contribuent également à fonder les pratiques non-scientifiques du terrain, par exemple les loisirs sportifs de nature. Mon analyse des pratiques touristico-sportives de nature montre qu'elles s'appuient certes sur les images vivaces engendrées par le regard paysager, mais aussi sur les plaisirs sensibles, les « éprouvés perceptifs, émotionnels et affectifs » (ibid., p. 93), du mouvement et du contact. Cette valorisation du simple contact relève de ce que Thrift (2000, p. 45-46) appelle le « vitalisme », une « posture dirigée vers la sensation de la vie », et qui explique pour lui « bien des investissements forts placés dans le « naturel » »<sup>69</sup>.

68. « the actual processes of learning through our bodies' responses and situations — that is, haptic knowledges. »

69. « immersives practices are producing a new form of vitalism [...], a stance to *feeling* life [...] which

Chez les interrogées, ce sont par exemple les grimpeuses qui expriment la satisfaction profonde du toucher du rocher (son grain, sa chaleur ou sa fraîcheur, ses formes plus ou moins aisément saisissables par la main) ; ce pourraient être, pour les parapentistes, la sensation de flotter et de s'élever soudainement grâce à une bulle d'air chaud, et pour les kayakistes les frissonnements de l'eau glaciale et le réconfort du soleil, la fluidité d'une courbe de courant parfaitement suivie. « Ce pourraient », car contrairement aux esthétiques visuelles, les esthétiques haptiques sont très rarement exprimées explicitement dans mes entretiens. Ce ne sont en effet pas des esthétiques que l'on est habituée à exprimer verbalement, les mots nous manquent pour exprimer des sensations corporelles pourtant instantanément reconnaissables, alors que l'esthétique paysagère peut puiser, dans les sociétés occidentales à tout le moins, dans une riche culture de la métaphore visuelle (Paterson, 2009, p. 766). C'est là une des limites importantes de la thèse de Thrift : elle s'avère particulièrement difficile à étayer empiriquement. Je ne peux donc appuyer mon analyse que sur quelques propos mentionnant explicitement le plaisir du toucher lors des entretiens, et sur des propos qui me paraissent proches : le thème de l'intensité du contact (partie 6.1.3), les expressions relatives à l'immersion ou à la connexion, les exclamations et onomatopées enthousiastes de Jérôme, Valentin et Geoffrey pour rendre compte de l'intensité des sensations du kayakiste ballotté par le courant.

Les différents régimes de connaissance et d'esthétique géographiques coexistent dans la pratique, plutôt qu'ils ne s'opposent. Pour mon analyse, cela signifie notamment que les notions de vue, de paysage et de contemplation, qui sont si importantes dans le discours des personnes que j'ai interrogées, contribuent non pas à une esthétique purement picturale et distanciée de la nature, mais bien à une conception de la nature comme espace à éprouver et à parcourir — donc comme environnement privilégié de l'immersion-action. Wylie, en particulier, entend montrer, par la narration d'une ascension pédestre, que le sujet regardant appréhende le paysage en même temps qu'il ressent l'intégration de son propre corps à l'environnement visible. Pour l'auteur, la critique traditionnelle de la vue d'en haut, comme vue déconnectée de la réalité sensible et motivée par un désir de possession (Certeau, 1980), oublie un peu vite le processus de l'ascension, qui permet de repenser la vision comme une faculté pleinement incorporée (Wylie, 2002, p. 445). Au cours de l'ascension, le sommet visé se donne à voir sous différentes perspectives, se dérobe, puis finalement devient l'environnement direct de progression et de perception ; le corps ressent l'élévation par la dépense d'énergie, et se connecte pleinement à ses facultés perceptives dans les moments de pause, pour « profiter de la vue ». La thèse de l'article se fonde sur la théorie merleau-pontienne du visible pour battre en brèche les « *dichotomies du sujet et de l'objet, du voyant et du vu* », et pour montrer que « *l'ascension et l'élévation peuvent être efficacement décrites comme l'entremêlement du soi et du paysage, comme l'intrication de la vision et du visible*<sup>70</sup> » (ibid., p. 441). L'article fait directement écho à l'un de mes cas d'étude, le canyon du Verdon, et à l'expérience du lieu relatée par certains grimpeurs (voir la partie 6.1.3). Martin et Gabriel, en particulier, expliquent en quoi leur pratique des gorges, par l'escalade, leur paraît plus approfondie et plus satisfaisante que celle des personnes qui parcourent en voiture ou en moto la Route des

---

explain many of the strong [...] investments that are placed on the 'natural'. »

70. « I advocate the writings of Merleau-Ponty as offering a sustained antidote to the binarism of subject and object, seer and seen [...]. I argue that ascension and elevation are amenable to description as enlacements of self and landscape, as intertwinings of vision and the visible. »

Crêtes, signalée comme une attraction touristique, et s'arrêtent aux divers bevédères situés sur les rives du canyon pour plonger le regard dans le vide : c'est la présence prolongée, la progression lente et difficile, et la multiplicité des points de vue successifs qui leur paraissent essentielles pour la pleine appréciation du lieu. En suivant Wylie, on conçoit que c'est l'ascension — mais aussi la descente, qui dans le cas du Verdon vient le plus souvent en premier — qui leur fait embrasser pleinement le paysage, comme réalité visible, et plus généralement éprouvée. Cependant, dans cette perspective, comment faut-il considérer l'expérience du panorama atteint par la route et découvert depuis les belvédères ? Il s'agit là d'une expérience plus fugace du paysage du canyon, qui reste largement invisible au cours du trajet routier, et dont la dimension incorporée est largement atténuée par le transport motorisé. Cela ne signifie pas pour autant que l'expérience paysagère des touristes en voiture soit insignifiante ; seulement, moins immersive et moins active, elle est plus proche des conceptions traditionnelles, romantiques, du regard paysager, dont le belvédère est d'ailleurs un lieu typique ; et une telle expérience suscite probablement des sensations différentes, plus proches de l'expérience du *sublime*, qui est décrite comme relevant du choc, de la stupeur que provoque la confrontation soudaine à des objets de nature que l'esprit peine à saisir (Michael, 2000, p. 109-110). Cette expérience constitue d'ailleurs, dans le Verdon, un véritable patrimoine culturel, qui remonte à la tradition excursionniste du début du XX<sup>e</sup> siècle et se donne à voir dans le nom d'un des belvédères les plus spectaculaires, le Point Sublime. Mais c'est simultanément que se développe, dans ces gorges, une conception du paysage qui tient à la spatialité d'immersion-action, comme en témoignent les mots de l'« inventeur » du Verdon touristique, Édouard-Alfred Martel : « *C'est vingt fois qu'il faudrait parcourir ce canyon pour oser dire qu'on l'a vu* » (Martel, 1928 ; cité dans Mao, 2003, p. 573). Pour résumer l'analyse de l'appréhension du paysage dans mes cas d'étude, l'omniprésence du lexique visuel et de l'attitude de contemplation chez les personnes interrogées ne contredit pas la prégnance de la spatialité immersive-active : contemplation et immersion ne sont pas des rapports à l'espace contradictoires, pas plus que le repos et l'action. Et c'est le tout, à la fois les images et les pratiques du paysage, qui construisent les catégories esthétiques de la nature. Pour conclure avec Thrift, on peut dire que si la nature semble effectivement se construire en tant qu'« *arrière-plan d'attente*<sup>71</sup> » (Thrift, 2000, p. 34) à travers les pratiques immersives-actives, c'est à la fois par les « réponses » immédiates de l'environnement matériel aux agissements de notre corps construisant une expérience directe, comme il l'avance dans son article, et par les constructions mentales et culturelles de la nature, formant de puissantes conceptions partagées, qui se fondent sur cette expérience directe du monde physique mais aussi sur son abondante mise en représentations.

### **6.3.3 Communication et apprentissage de la spatialité du corps aux prises avec son environnement**

La spatialité immersive-active, même si elle est largement non-réflexive, est structurée par des schémas d'appréhension de l'environnement, des « prises », qui peuvent s'apprendre et se communiquer. C'est en ce sens qu'elle participe de la mise en commun des pratiques (voir ma première question de recherche) : les communautés de pratique touristique-sportives se définissent aussi par le partage de schémas d'action et

---

71. « background of expectation »

de mouvement, corporels et environnementaux. Ce sont ces thèses que je développerai dans cette section finale.

Ici, je m'appuierai essentiellement sur Merleau-Ponty et sa notion du schéma corporel, ainsi que sur Gibson et sa notion de prises, deux concepts présentés dans la partie 2.2.2.3; et je le ferai pour répondre à des questions posées dans mon cadre plus général des théories de la pratique. Elles me permettront notamment d'explorer, dans la théorie de Thévenot de l'engagement, la dimension corporelle de la coordination — dont j'ai tenté de montrer ci-dessus qu'elle faisait véritablement l'objet d'une appréciation affective et esthétique (partie 6.3.1). Elles me permettront également d'explorer les schémas de compréhension pratique qui sont en jeu dans la pratique sportive de nature, les « *practical understandings* » de Schatzki (partie 2.1.4.2), ou même le « *sens pratique* » de Bourdieu (partie 2.1.4.1), mais avec une insistance nette sur les capacités d'acquisition et d'entraînement de ce sens pratique, donc en prenant acte notamment des critiques de Lahire (partie 2.1.3). Cela me permettra également de montrer que le sentiment de maîtrise, lié à l'efficacité relative de ces schémas de compréhension pratique, est un des éléments de l'appréciation de la coordination du corps avec l'environnement. Enfin, cette réflexion sera une tentative de comprendre comment les spatialités corporelles et les prises de l'environnement peuvent construire du commun, constituer une forme de communication. Elle se rattache donc directement à ma question générale de la constitution du commun par les spatialités, en abordant peut-être là la dimension la plus difficile à saisir de cette constitution du commun, la plus difficilement représentée et exprimée. C'est la conclusion générale du chapitre qui me permettra de revenir sur ces questions.

Pour illustrer cette argumentation, je m'appuierai en particulier sur un entretien de groupe que j'ai réalisé en dehors de mon protocole d'entretiens semi-directifs, pour tenter de provoquer chez les pratiquants des réflexions qui n'étaient que peu ressorties des entretiens semi-directifs. Cette expérimentation s'est avérée riche, mais je n'ai malheureusement pas pu la répéter, par manque de temps. Il s'agit du groupe de kayakistes que j'ai suivi plusieurs jours durant, dans la Haute-Durance, dans le cadre d'un stage encadré. La conversation avec Félix, Oscar, Fernand, Jean-Claude et Flavien s'est déroulée dans leur camping, en l'absence de leur moniteur, autour des vidéos que j'avais enregistrées de leurs descentes en kayak le même jour, et selon trois thèmes de lecture de ces vidéos que je leur ai rapidement présentés : les automatismes, les sensations, la lecture de la rivière. L'objectif était donc de les amener à parler de leur expérience corporelle de la rivière, en particulier de l'exercice des compétences incorporées, de leurs modes perceptifs de coordination avec l'environnement mouvant, et des diverses formes de plaisir et de satisfaction éprouvées.

**Le corps est capable, de manière autonome, de produire et de contenir des schémas de compréhension de l'environnement.** C'est là un des enseignements principaux de la théorie de la perception de Merleau-Ponty, lorsqu'il détaille la « *spatialité du corps propre* » — c'est le titre du chapitre dont sont tirées toutes les citations qui suivent :

L'expérience motrice de notre corps n'est pas un cas particulier de connaissance; elle nous fournit une manière d'accéder au monde et à l'objet, une « *praktognosie* » qui doit être reconnue comme originale et peut-être originaire. Mon corps a son monde ou comprend son monde sans avoir à passer par des « *représentations* », sans se subordonner à une « *fonction symbolique* » ou « *objectivante* ». (Merleau-Ponty, 1945, p. 164)

Le philosophe considère les capacités du corps comme en dehors du domaine de la

connaissance, car indépendantes des facultés de formalisation et de compréhension de l'intellect. Pour décrire les capacités que le corps possède de recevoir et stocker des informations, il faudrait donc plutôt parler de « saisie » ou d'« appréhension ». Mais Merleau-Ponty utilise la notion de compréhension pour montrer qu'elle peut être étendue hors de l'intellect, notamment au vu du phénomène de l'habitude, qui montre la faculté du corps à stocker des informations par lui-même :

c'est le corps qui « comprend » dans l'acquisition de l'habitude. Cette formule paraîtra absurde, si comprendre c'est subsumer un donné sensible sous une idée et si le corps est un objet. Mais justement le phénomène de l'habitude nous invite à remanier notre notion du « comprendre » et notre notion du corps. Comprendre, c'est éprouver l'accord entre ce que nous visons et ce qui est donné, entre l'intention et l'effectuation — et le corps est notre ancrage dans un monde. (*ibid.*, p. 169)

La capacité du corps à saisir, à comprendre, à effectuer, se fonde dans sa conscience de lui-même, qui en fait plus qu'un objet, et qui en fait un si formidable outil. C'est ce que le philosophe nomme le « *schéma corporel* », notion centrale pour lui, que j'ai présentée dans la partie 2.2.2.3.

**Le schéma corporel est la condition indispensable de notre faculté à éprouver un environnement, à y agir et à s'y déplacer;** il se projette sur des prises de cet environnement.

Le sujet normal a son corps non seulement comme système de positions actuelles, mais encore et par là même comme système ouvert d'une infinité de positions équivalentes dans d'autres orientations. Ce que nous avons appelé le schéma corporel est justement ce système d'équivalences, cet invariant immédiatement donné par lequel les différentes tâches motrices sont instantanément transposables. C'est dire qu'il n'est pas seulement une expérience de mon corps, mais encore une expérience de mon corps dans le monde. (*ibid.*, p. 165)

Le corps — en dehors de certaines maladies ou handicaps — est donc capable de s'éprouver lui-même comme un ensemble cohérent; mais le schéma corporel est aussi un principe de génération d'une infinité de schémas d'action, plus ou moins bien maîtrisés. Il fonde la capacité à créer ou reproduire du mouvement dans des situations données en fonction de la maîtrise de ces schémas. Et c'est de manière autonome que le corps se situe et agit dans l'espace. En effet, si elle ne passe pas par les opérations mentales de représentation et d'objectivation, c'est que la coordination du corps avec l'environnement est une relation de compréhension directe, non médiée : « *je ne pense pas l'espace et le temps; je suis à l'espace et au temps, mon corps s'applique à eux et les embrasse. L'ampleur de cette prise mesure celle de mon existence* » (*ibid.*, p. 164). Cette notion de « prise » est particulièrement utile pour la compréhension de la spatialité corporelle et de l'appréhension de l'environnement. Merleau-Ponty ne la développe pas, mais d'autres s'en sont chargés. Elle est en effet au centre de la « psychologie écologique » de J. J. Gibson (1979), sous le terme d'« affordance ». Je souhaite ici développer la proposition que j'ai faite dans la partie 2.2.2.3, où j'ai présenté rapidement la théorie de Gibson : les pratiques sportives de nature sont une exploitation ludique des prises de l'environnement, selon des modalités propres à chaque pratique. Celles-ci se fondent sur des ensembles de prises liées à un milieu particulier, et développent ainsi un catalogue spécifique constitué de formes, de gestes et d'associations entre les deux, dont la maîtrise appartient au corps, mais qui s'exprime également pour les besoins de la communication verbale à travers un lexique au sens propre (ce que j'ai appelé dans la partie 5.2 le « jargon géographique »). Ingold fait une

présentation de la théorie de Gibson qui montre assez clairement à quel point elle est adaptée à l'analyse des pratiques sportives de nature :

Le point de départ de la psychologie écologique est la proposition que l'activité perceptuelle consiste non pas en une opération de l'esprit sur des données corporelles de sens, mais en un mouvement intentionnel de tout l'être (indissolublement corps et esprit) dans son environnement. L'accent mis sur le mouvement est crucial. [...] Pour Gibson, la perception est un processus actif et exploratoire de collecte d'information; loin de fonctionner sur des sensations déjà reçues, elle implique le mouvement, l'ajustement et la réorientation, en continu, des organes récepteurs eux-mêmes. [...] Selon le type d'activité dans laquelle nous sommes engagés, nous serons réceptifs à certains types spécifiques d'information. La connaissance obtenue par la perception directe est donc pragmatique, c'est une connaissance de ce que l'environnement offre pour la poursuite de l'action dans laquelle l'agent percevant est alors engagé.<sup>72</sup> (Ingold, 2002, p. 166)

L'argumentation que j'ai menée tout au long de ce chapitre 6 revient en effet à dire que la spatialité des pratiques sportives de nature est un rapprochement conscient de ce mode fondamental de perception, et un jeu avec les potentialités et les limites de celui-ci : la spatialité d'immersion-action est active, exploratoire, fondée sur l'adaptation continue, attentive aux formes, aux images et aux stimuli de l'environnement. Encore une fois, si ces traits sont caractéristiques de l'action humaine en général dans son environnement, la spatialité d'immersion-action se distingue par le fait de les porter à la conscience, et/ou de chercher à les intensifier. Cela passe notamment par le développement de modes de relation à l'environnement spécifiques, originaux, qui contrastent avec la quotidien; et par la dimension hédonique comme moteur fondamental de ce développement.

La description des prises des différentes pratiques sportives étudiées permet de donner une idée concrète de leurs engagements corporels avec la matière. Comme je l'ai déjà évoqué, le concept de prise est fondamental en escalade, et on ne peut plus courir. La photographie de Tim (figure 6.15, p. 299) donne à voir des prises de particulièrement près. On le voit bien, les prises offertes par le rocher peuvent être bien ténues; c'est un des paramètres essentiels de la difficulté d'une voie d'escalade. Les prises de main semblent être des *réglottes* ou des fissures, en tout cas des prises qui ne laissent place qu'à une ou deux phalanges. Leur orientation semble proche de la verticale, ce qui constitue une difficulté supplémentaire. Les prises de pied également apparaissent peu généreuses, seules les pointes des chaussons s'y appuient. Pour le pied gauche de Tim, il est difficile de distinguer si l'appui se fait sur le rocher, ou sur une boucle de cordelette (qui serait alors désignée comme une « pédale »). Dans ce dernier cas, Tim a considéré que le rocher n'offrirait pas de prise suffisamment bonne pour effectuer le mouvement. Peut-être a-t-il placé la cordelette lui-même, ou peut-être était-elle déjà en place; peut-être donc est-ce le résultat d'une lecture personnelle du rocher, ou peut-être d'une convention collective, inscrite par exemple dans le topo, indiquant que le pas n'est pas faisable sans la cordelette, ou rend la voie beaucoup plus difficile. Mais au-delà de la notion de prise telle que l'entend la communauté

72. « The point of departure for ecological psychology is the proposition that perceptual activity consists not in the operation of the mind upon bodily data of sense, but in the intentional movement of the whole being (indissolubly body and mind) in its environment. The emphasis on movement is critical. [...] For Gibson, perception is an active and exploratory process of information pickup; far from working on sensations already received, it involves the continual movement, adjustment and reorientation of the receptor organs themselves. [...] Depending on the kind of activity in which we are engaged, we will be attuned to picking up particular kinds of information. The knowledge obtained through direct perception is thus practical, it is knowledge about what an environment offers for the pursuance of the action in which the perceiver is currently engaged. »

grimpante, Tim utilise également des prises qui servent à la protection de la chute et non à la progression : ce sont les spits, protections métalliques ancrées dans le rocher, que le grimpeur peut exploiter grâce au matériel qu'il porte à son baudrier, et à la corde.

Pour les kayakistes, les prises sont essentiellement constituées des mouvements d'eau déterminés par la topographie fine de la rivière, composée de sédiments et de blocs rocheux. Les images (figure 6.19) des quatre kayakistes franchissant un même seuil dans le passage dit de l'infran des Vigneaux sur la Gyrone en donnent un exemple. Le passage est constitué de deux veines d'eau canalisées par des rochers côte à côte, définissant le seuil. Les trois premiers kayakistes ont choisi la veine d'eau de droite, le dernier celle de gauche. Les prises sont formées par la profondeur du flux d'eau relativement à la fine pellicule qui franchit le sommet des blocs rocheux, par l'accélération du courant formée par la canalisation et par le seuil; elles sont aussi formées de la réception de la chute, une zone d'eau blanche, bouillonnante, qui ne semble pas former de **rappel** de courant susceptible de retenir le bateau. Ce sont là tous les signes perceptibles que les kayakistes interprètent comme plus ou moins propices au franchissement. La perception, cependant, est elle-même problématique, comme me l'expliquent les kayakistes pendant la conversation : « *une fois qu'on est à ras de l'eau, on voit plus du tout les mêmes choses, et du coup il y a des repères qu'on perd* » (Oscar), « *entre la reconnaissance et le moment où on passe, on voit pas les choses du tout de la même façon, et en plus on n'a plus le temps, il faut essayer de se rappeler ce qu'on doit faire* » (Fernand). Pendant la conversation, où je leur ai montré successivement les vidéos, la qualité des prises est commentée, ainsi que la fluidité et la maîtrise avec laquelle elles sont employées : on voit sur les trois premières photos différentes inclinaisons des bateaux (la *gîte*), différents emplacements choisis pour le coup de pagaie. La quatrième image montre une prise différente, et la conversation révèle un consensus sur sa moindre adéquation : c'est bien la veine de droite, prise par les trois premiers hommes, qui est considérée comme le « bon passage » (Oscar : « *je pense que c'était le passage* », Félix : « *parce que autrement, tout le reste c'était pourri* », Félix à Jean-Claude : « *t'es pas passé au bon endroit toi* »). La principale raison de ce jugement est visible à la réception : un rocher, que le kayak de Jean-Claude est sur le point de heurter, rompant la fluidité de la trajectoire, susceptible de déséquilibrer le kayakiste voire d'abîmer son bateau. Les réceptions des autres kayakistes sont également soumises à la critique : celle d'Oscar se fait trop en travers du courant, le déséquilibrant légèrement et le freinant; celle de Fernand l'emmène trop à gauche et l'oblige à contourner un rocher avec effort; le franchissement de Félix rencontre plutôt l'approbation, mais le seuil suivant manquera de peu de l'envoyer à l'eau. Dans un tel rapide, les problèmes s'enchaînent avec peu de répit; l'évaluation d'une prise telle que le seuil visible sur ces clichés, et l'évaluation du succès de son emploi, sont donc non seulement liées au passage de l'obstacle, mais également à la trajectoire ainsi amorcée, qui permet de se diriger avec plus ou moins d'aisance et de confiance vers le virage suivant, ou le franchissement suivant.

En parapente enfin, les prises de la pratique posent un problème particulier : elles sont en grande partie invisibles. Les prises fondamentales, bien sûr, sont terrestres, et souvent bien reconnaissables : ce sont les aires de décollage et d'atterrissage. Même lorsqu'elles ne sont pas expressément désignées pour le vol libre, la parapentiste apprend rapidement à reconnaître les pentes, les prés, les plages propices. Cela se complique évidemment dans certaines situations d'urgence, où il peut être nécessaire, par exemple, de percevoir dans un arbre la potentialité d'une réception (« arbrissage ») susceptible



(a) Oscar



(b) Fernand



(c) Félix



(d) Jean-Claude

**FIGURE 6.19** – Quatre kayakistes aux prises avec la même prise (ou presque). Rivière Gyronde, Hautes-Alpes. Clichés : V. Geffroy

de limiter les dommages. Mais ce sont dans les mouvements d'air, en particulier ascendants, que se trouvent les prises dès que l'on souhaite faire progresser sa pratique au-delà du simple « plouf », vers le vol thermique et, au-delà, le vol de distance. Les pilotes peuvent, pour appréhender et utiliser ces prises aérologiques, s'appuyer sur leurs indices visibles : les autres voiles, les oiseaux, les éventuels nuages de poussière ou de fumée. Tous ces éléments ne peuvent faire l'objet d'une perception instantanée, il faut prendre le temps de les observer sur un certain laps de temps pour constater leur ascension. Seule une concentration particulièrement forte de voiles en vol, dessinant grossièrement la colonne d'un thermique, peut donner instantanément un indice fiable d'une telle prise. Pour le reste, en l'absence de signe perceptible, les parapentistes sont obligées de se référer à une lecture probabiliste ou inductive du terrain : c'est selon leur lecture du relief et leurs connaissances théoriques de l'aérologie, ou selon leur expérience d'un terrain donné, qu'elles pourront supposer la présence d'un thermique. C'est là une lecture des prises de l'environnement qui ne se fonde pas tant sur la perception, les facultés de compréhension du corps, que sur les connaissances formalisées et intellectualisées. Le parapentiste considérera, par exemple, qu'une face rocheuse orientée plein sud est une zone très probable de déclenchement de thermique, et se dirigera donc vers l'aplomb de l'escarpement. En revanche, une fois le thermique appréhendé, le pilote peut commencer à se fier à ses sensations de vol. Il lui faudra tenter d'éprouver au mieux la vitesse d'ascension. Pour cela, en fonction de la proximité du relief, il pourra s'appuyer plus ou moins sur la vue ; à une haute altitude relative, la variation du paysage visible devenant difficilement perceptible, et il devra principalement s'en remettre à son sens haptique.

**L'habitude est une incorporation de schémas d'action au schéma corporel.** Dans la théorie de Merleau-Ponty, l'habitude est une incorporation de schémas d'action, qui produisent une sorte d'extension du schéma corporel aux environnements qu'il rencontre régulièrement. « *L'acquisition de l'habitude* » est un « *remaniement et renouvellement du schéma corporel* » (Merleau-Ponty, 1945, p. 166), par la projection répétée d'intentions sur des configurations matérielles similaires. Merleau-Ponty insiste sur le fait que l'habitude est une synthèse opérée par le corps, qui ne se laisse pas découper en unités d'action, et qui procède avant tout par une adaptation contextuelle :

[Dans l'habitude,] l'apprentissage est systématique : le sujet ne soude pas des mouvements individuels à des stimuli individuels, mais acquiert le pouvoir de répondre par un certain type de solutions à une certaine forme de situations, les situations pouvant différer largement d'un cas à l'autre, [...] situations et réponses se ressemblant dans les différents cas beaucoup moins par l'identité partielle des éléments que par la communauté de leur sens. (ibid., p. 166)

L'auteur affirme également l'autonomie du corps dans le stockage et l'exercice de cette compréhension : « *[L'habitude est] un savoir qui est dans les mains, qui ne se livre qu'à l'effort corporel et ne peut se traduire par une désignation objective* » (ibid., p. 168). Le caractère incorporé de l'habitude ne signifie en revanche pas que celle-ci s'acquière de manière spontanée, instinctive et parfaitement adaptée aux situations : il y a un processus d'apprentissage du corps, dans lequel l'intellect et la représentation peuvent tout à fait intervenir en appui, en complément voire en correction. L'incorporation totale des schémas corporels de saisie de l'environnement est certes l'objectif ultime de cet apprentissage, mais c'est le résultat d'une pratique prolongée. Le groupe de kayakistes bretons détaille les difficultés d'un tel processus d'apprentissage, notamment en comparant les facultés des adultes à celles des enfants :

Oscar : on est tous des adultes maintenant et on apprend tard, et du coup on a besoin d'intellectualiser. Alors que tu fais les mêmes choses avec des gamins de 12 à 16 ans, ou 18 ans, ils vont pas se poser de questions, et ils vont ressentir beaucoup plus de choses, que toi tu auras du mal à ressentir.

Les autres membres du groupe confirment ce constat. Tous semblent considérer que l'apprentissage des enfants, qu'ils décrivent comme instinctif, par opposition à la réflexion, est bien plus efficace et rapide, mais qu'il est difficilement accessible aux adultes. De tels constats nous invitent en tout cas à une certaine prudence sur les capacités spontanées du corps de produire et de mettre en actes des schémas complexes d'action dans, et de saisie de, l'environnement. Cela rejoint le commentaire de Revill (2004) sur la théorie non-représentationnelle qui, en reprenant un de ses cas d'étude privilégiés, la danse, rappelle les longues périodes d'efforts, de répétition et de maladresse pour parvenir à une maîtrise apparemment naturelle, non-réflexive, des mouvements, qui constitue le modèle esthétique de la danse. En kayak également, comme dans les autres sports de nature, la réalisation des mouvements adéquats est loin d'être instinctive. Oscar explique ainsi que malgré les explications sur la posture à adopter en kayak, il est difficile d'associer la théorie et le ressenti :

On a beau te le dire, pagaie sur l'avant et tends plus tes bras... on a beau te le dire, on se voit pas en fait. Et du coup on se dit ben si, j'ai l'impression d'être sur l'avant, et en fait non, et avant de le sentir et de réaliser, c'est que quand tu le fais bien que tu te dis ah ouais, je le faisais mal.

Ce qu'Oscar exprime aussi par là, c'est l'insuffisance, pour lui, du schéma corporel et de la sensation pour l'apprentissage : en disant « *on se voit pas* », il affirme l'utilité complémentaire du regard extérieur sur son propre corps pour perfectionner sa technique. La vidéo est d'ailleurs un outil fréquemment utilisé pour l'apprentissage technique, et ce groupe de kayakistes m'a dit y avoir eu recours. En outre, il n'est pas suffisant de connaître les postures et les gestes, même en les ayant parfaitement incorporés; encore faut-il être capable de les associer de manière adéquate aux prises de l'environnement. C'est un des arguments développés par Dreyfus (2001) lorsqu'il détaille, dans une perspective merleau-pontienne, les différents stades de l'acquisition d'une compétence, jusqu'au degré le plus élevé d'habituation qui définit l'expertise. Ces différents stades sont caractérisés par la diversité et la complexité croissantes des situations reconnues par la personne qui apprend, et par la rapidité et la spontanéité croissantes à laquelle elle peut y répondre de manière adéquate — et c'est « *seulement si l'expérience est assimilée d'une manière incorporée, athéorique que les réactions intuitives viennent remplacer les réponses raisonnées*<sup>73</sup> » (ibid., p. 5). Le premier stade de l'apprentissage est celui de la tâche décomposée en unités d'action, par exemple en gestes, et de l'exposition des règles de causalité ou d'association entre les actions et les réactions. En kayak, c'est par exemple la consigne de tenir son buste droit et de pagayer loin vers l'avant, comme le mentionne Oscar ci-dessus, et la règle selon laquelle cette posture permet de contrôler la trajectoire de son bateau en mettant du poids sur sa partie avant. C'est un schéma qu'il est fondamental d'assimiler, mais il n'est en lui-même pas suffisant, comme l'explique Dreyfus (ibid., p. 2) : « *Se contenter de suivre les règles produira une performance médiocre. L'apprenante a, évidemment, besoin non seulement des faits, mais aussi d'une compréhension du contexte dans lequel les faits font sens*<sup>74</sup>. » Félix

73. « Only if experience is assimilated in this embodied, atheoretical way do intuitive reactions replace reasoned responses. »

74. « merely following rules will produce poor performance [...]. The learner obviously not only needs the facts but also an understanding of the context in which the facts make sense. »

donne un exemple d'une telle compétence, qu'il considère avoir incorporée, mais qu'il peine souvent à mettre en acte. Il s'agit de la gîte, c'est-à-dire le contrôle de l'inclinaison du bateau par le bas du corps :

Félix : Quand j'arrive dans des grands rapides, je me remets en [mauvaise] position... Je réfléchis plus à ce qu'il [le moniteur] m'a dit, parce que c'est beaucoup trop... j'ai pas le temps.

Oscar : [...] Gîter il sait. Mais...

Félix : Pas dans le bon... pas dans le timing

[...]

Fernand : Surtout en rivière ici, dès que ça devient plus rapide, si c'est pas automatique, et qu'on a besoin de réfléchir, à un moment donné, ça va mal se passer parce qu'on va être en retard.

Félix a donc enregistré, corporellement, le schéma d'action qu'est la gîte; pourtant, il ne parvient pas toujours à le faire en bonne concordance avec la situation qui se présente, de manière coordonnée avec le rapide, en fonction des épreuves que la rivière fait se succéder rapidement. Félix n'en est certes pas à l'étape initiale d'acquisition des compétences du kayak de rivière; mais certains schémas d'action ne sont pas encore assez spontanés, assez incorporés, pour que sa gîte soit intuitive et efficace dans les rapides les plus raides et impressionnants. Dans les sports de glisse en particulier, en milieu mouvant ou en situation de vitesse élevée, la réactivité est un paramètre essentiel de la coordination avec l'environnement, car la glisse impose son rythme. C'est bien sûr un paramètre qui participe de l'apprentissage. L'amélioration de la réactivité passe par un entraînement des facultés corporelles, de la rapidité des réflexes, mais aussi par un entraînement de la perception des prises. C'est ce qu'Oscar explique à propos de la relation entre vitesse, difficulté et maîtrise en kayak de rivière :

Quand un passage est difficile, et que t'as pas encore forcément le niveau technique pour le faire, déjà ta sensation elle va être centrée sur la peur, et en fait tu vas avoir tellement d'informations que tu, t'es un peu au pif et y a plein de choses que tu rates, plein de mouvements d'eau, plein de paramètres que tu rates parce que t'es juste pas au niveau technique. Et puis tu reviens un an ou deux ans plus tard et t'as progressé, et t'as l'impression de faire le même truc au ralenti.

Le schéma corporel est par ailleurs modifié, dans les pratiques sportives étudiées, par des prothèses, parfois complexes, parfois banales (Michael, 2000) : le kayak et la pagaie, le chausson d'escalade, la voile de parapente. L'habituation, dans ces pratiques, nécessite donc aussi un apprentissage de la relation entre le corps et ces outils. Ces outils peuvent agir comme récepteurs sensoriels et/ou comme effecteurs. C'est le bâton de l'aveugle que Merleau-Ponty prend pour exemple de la capacité du corps, dans certaines situations, à intégrer d'autres objets à son schéma : « *Le bâton de l'aveugle a cessé d'être un objet pour lui, il n'est plus perçu pour lui-même, son extrémité s'est transformée en zone sensible, il augmente l'ampleur et le rayon d'action du toucher, il est devenu l'analogue d'un regard* » (Merleau-Ponty, 1945, p. 167). À cet exemple répond celui de la voile de parapente, évoqué par Seb : « *C'est comme le petit oiseau qui enroule, lui non plus il voit pas en mode thermique, par contre, au bout de ses ailes il sent les petits trucs, et nous ben avec notre parapente on sent quand même, on essaie de sentir.* » Mais la voile de parapente n'est pas seulement un organe percepteur, c'est aussi un organe effecteur, elle permet de diriger le vol, d'en moduler la vitesse. Les prothèses sportives peuvent donc servir à percevoir, mais leur fonction première est en général d'ouvrir des potentialités de mouvement et d'action dans l'environnement, d'augmenter le schéma corporel pour accéder à des prises spécifiques : elles « *remodèlent les prises de la nature*

*en agrandissant le spectre d'actions possibles à disposition du corps*<sup>75</sup> » (Michael, 2000, p. 112). Certaines de ces prothèses, et notamment les premières que j'ai citées ci-dessus, ne sont pas mises en question, dans la mesure où elles sont essentielles à la pratique ou à la modalité de pratique. D'autres sont considérées comme plus ou moins désirables. Quand Seb parle de « voir en mode thermique », il se réfère à une technologie fantasmée par les parapentistes, qui résoudrait le problème de l'invisibilité des prises : les « lunettes thermiques », qui permettraient de voir en couleur les masses d'air en fonction de leur température. Toujours en parapente, certains pilotes tentent au contraire de se passer d'un instrument de vol, le variomètre<sup>76</sup>, et ce pour limiter justement le rapport prothétique à l'environnement, pour tenter de ressentir les thermiques et d'exercer ainsi sa perception sensorielle des prises aérologiques.

L'habituatation à des gestuelles et à des prises produit donc non seulement des compétences corporelles spécifiques à chaque pratique sportive, mais aussi un *regard* spécifique, ou plus généralement une sensibilité sensorielle, qui peut être augmentée par un matériel prothétique, qui permet une lecture efficace de l'environnement en fonction des schémas de déplacement de la pratique.

**Les spatialités corporelles font sens.** Je l'ai déjà largement évoqué tout au long de ce chapitre, en analysant les moteurs de la recherche d'une spatialité immersive-active, et en particulier les satisfactions hédoniques. Mais elles font sens de différentes manières, dans différents registres. On a vu que, pour des auteurs comme Merleau-Ponty ou Thrift, il n'est pas nécessaire d'aller chercher le sens en dehors des agissements du corps : celui-ci est capable, de manière autonome, de produire des schémas de compréhension et d'orientation, ainsi que des sensations et des affects directement pertinents pour la vie individuelle et le monde social, le tout sans passer par la représentation ou la réflexion. Merleau-Ponty considère ainsi qu'on peut étendre la notion de « signification » au mouvement : « *C'est le corps, comme on l'a dit souvent, qui « attrape » (kapiert) et qui « comprend » le mouvement. L'acquisition de l'habitude est bien la saisie d'une signification, mais c'est la saisie motrice d'une signification motrice* » (Merleau-Ponty, 1945, p. 167). Il s'agit là de significations sans langage, ni verbal, ni gestuel, ni iconographique, ni symbolique ; de significations purement matérielles. Cela ne signifie pas pour autant que les spatialités corporelles n'aient aucun rôle dans la constitution des significations d'ordre conceptuel : le corps en action, par exemple dans la pratique sportive de nature, contribue bel et bien à la création et à l'évolution de significations culturelles, de représentations, de symboliques, d'esthétiques. Celles-ci sont certes ancrées dans l'expérience des corps, mais ne s'y restreignent pas. Là encore, le traitement de la danse par la théorie non-représentationnelle s'expose à la critique : Revill (2004) comme Cresswell (2006) montrent comment la danse est toujours soumise à des codes culturels, parfois rigides, et comment l'injonction à l'expressivité corporelle elle-même est prise dans des trames esthétiques. Thorpe (2005, 2009), à propos de la pratique du snowboard chez les femmes, montre comment les styles de glisse

---

75. « These reshape the affordances of nature by expanding the range of possible actions available to the body. »

76. À l'exemple de Samuel : « *quand je vole sans vario, sans instrument, je me suis rendu compte là cette année que j'enroulais comme une patate sans instrument, tu vois juste à la sensation, alors que j'avais commencé sans instrument, et ça j'ai trouvé ça important, de faire des vols sans instrument. C'est vrai que sinon, on devient vite dépendant du bi-bi-bi-bi-bip* » (bruit du variomètre indiquant la vitesse d'ascension ou de descente).

constituent des performances corporelles et permettent aux pratiquantes de négocier les conventions de genre. La pratique d'une glisse rapide, agressive, aérienne, la prise de risque et la résistance à l'effort sont autant de manières de s'approprier les codes masculins, d'affirmer leur légitimité dans le sport et/ou de subvertir lesdits codes.

Les diverses illustrations des pratiques sportives de nature que j'ai données tout au long de ce chapitre donnent à voir la grande variété des sens possibles de la spatialité corporelle immersive-active, depuis la stricte matérialité jusqu'aux constructions conceptuelles complexes. Pour ce qui est des « significations motrices » au sens de Merleau-Ponty et de la perception des prises, j'en ai donné plusieurs exemples ci-dessus. L'habituatation, l'entraînement, consistent en l'intégration progressive par le corps, via le schéma corporel, de gestes et d'enchaînements de gestes, notamment en relation avec les prises de l'environnement. En fonction du nombre et de la complexité de ces gestes, ce sont différents niveaux de synthèse que le corps opère. On l'a vu ci-dessus avec l'exemple de la gîte en kayak, qu'il faut d'abord comprendre comme un mouvement de transfert de poids du corps dans le bateau, puis qu'il faut apprendre à adapter en fonction des différents passages de la rivière. Se crée donc avec la gîte un *sens* de l'inclinaison du bateau, qui peut finir par devenir aussi « naturel », c'est-à-dire aussi incorporé, que le sens de l'équilibre des deux pieds sur le sol. C'est un sens moteur, une cohérence vers un objectif de mouvement auquel différentes parties du corps travaillent sans que leur association et leurs enchaînements fassent intervenir la conscience réflexive. À un niveau de synthèse encore plus élevé, les schémas corporels des pratiquantes des différents sports s'intègrent à des combinaisons motrices et perceptives qui se déploient sur des distances et des temporalités importantes, et qui constituent le principe même de la pratique : la descente sur rivière, ou l'ascension sur rocher. Dans ces deux exemples, le sens corporel de l'action consiste déjà en une direction géométrique, vers le bas ou vers le haut<sup>77</sup>. À cette direction générale correspond un certain nombre de gestes fondamentaux qui connaissent des variations autour du même principe : en kayak, se propulser ou se freiner avec la pagaie, maintenir le bateau parallèle au courant ; en escalade, tirer sur les prises de main, pousser sur les prises de pied. À cela s'ajoute l'intégration des types de prise dans les schémas gestuels, et le tout finit par former, de manière plus ou moins bien incorporée en fonction du degré d'habituatation, un sens sensori-moteur de la descente de rapide, un sens sensori-moteur de l'ascension d'une section de rocher. Entre les phases d'action rapide, d'enchaînement ininterrompu, peuvent s'intercaler des pauses, des moments de réflexion sur le plan d'action à mener immédiatement après, des opérations mentales d'observation et de choix ; mais dans les phases d'action rapide, c'est la synthèse corporelle qui est responsable de la saisie de l'environnement et qui réagit en fonction des schèmes d'action incorporés et de l'objectif général de descente ou d'ascension. En outre dans la perception et le mouvement se trouve un premier type fondamental de satisfaction, le plaisir sensible. Les sensations de la glisse appartiennent à ce domaine. Elles peuvent se résumer à une réalisation efficace et non heurtée d'un schème sensori-moteur. C'est comme cela que j'interprète le commentaire de Flavien sur les critères de satisfaction ou de réussite d'un passage en kayak : « *basiquement, toucher des cailloux, c'est pas agréable* ». Ce « *basiquement* » signifie à mon sens qu'il s'agit d'une pure question de sensation. Et la raison pour laquelle toucher des cailloux n'est pas agréable pour les kayakistes, alors que ça peut l'être pour les grimpeuses (voir les récits de Manuela et

---

77. Le cas du parapente n'a pas la même simplicité géométrique, mais les arguments s'y appliquent de la même manière.

Félicien, p. 268 et p. 285), c'est que cela vient rompre la fluidité recherchée de la glisse, en plus de provoquer des chocs qui peuvent être douloureux ou dommageables.

Mais les autres plaisirs que les kayakistes évoquent relèvent de niveaux de signification moins directement matériels et physiologiques, et empruntent aux registres des valeurs, des esthétiques du corps et du mouvement, des gratifications symboliques, des constructions identitaires, bref, au monde des conceptions partagées. À la question que je pose au groupe des kayakistes bretons sur le rapport entre les sensations et le plaisir dans le kayak de rivière, Flavien répond qu'il y a différents types de plaisir, initiant un effort collectif d'énumération et de discussion. Ils parlent d'abord des satisfactions « *après avoir accompli* » (Flavien) une descente ou un passage. C'est la satisfaction « *primaire* » de « *passer quelque chose de difficile, où t'as eu peur* », qui « *procure un plaisir fou* » (Jean-Claude) ; c'est aussi la « *satisfaction de pouvoir faire des choses que t'arrivais pas à faire deux ans avant* », donc de constater sa propre progression. Il s'agit donc là de parvenir à surmonter la peur ou la difficulté, ce sont des plaisirs relatifs à l'accomplissement, à la performance individuelle. Ce sont là des gratifications que l'on peut être fier de partager, ou que l'on peut choisir de garder pour soi, mais qui sont en tout cas liées aux valeurs du développement ou dépassement de soi, à ses compétences, et éventuellement à la compétition avec les autres pratiquants — mais cela, les kayakistes bretons l'excluent explicitement de leurs critères d'appréciation de la pratique, comme c'est le cas de tous les autres pratiquants que j'ai interrogés et qui ont abordé la question. La conversation entre les kayakistes bretons fait aussi émerger une catégorie de plaisir qui tient à la maîtrise. Flavien parle de faire une « *belle ligne, réussir à faire exactement ce que tu veux, t'arrêter où tu veux* », Oscar parle d'un enchaînement de quinze minutes, qu'ils ont fait dans la journée, qui lui a procuré « *quinze minutes de plaisir* » continu, parce qu'il « *sentait suffisamment de maîtrise technique* » malgré une difficulté assez soutenue. La satisfaction tient là à la fois de l'accomplissement et du plaisir sensible, car c'est un équilibre entre des stimulations suffisamment fortes et un contrôle suffisant pour en profiter sans trop de peur, et avec une certaine fluidité. Une telle expérience a clairement pour ces kayakistes une valeur esthétique, comme l'explique Flavien, qui parle de « *belle ligne* » et l'illustre par le fait de « *se dire là, si je m'étais filmé, je l'aurais mis sur Internet parce que je suis vraiment fier de ce que j'ai fait* ». Ce plaisir esthétique, enfin, ces kayakistes le trouvent également dans la simple contemplation du paysage, avec des modes d'appréciation très semblables à ceux que j'ai décrits dans les parties 6.1.4 et 6.1.3 : ils évoquent notamment le point de vue privilégié que constitue le fond de la vallée.

Ces manières de faire sens de l'expérience corporelle en appellent explicitement à des catégories de sens telles que la fierté, le courage de surmonter la peur, la maîtrise, l'esthétique paysagère, ou encore la fluidité de la navigation, qui tient à l'efficacité motrice mais se constitue aussi comme catégorie stylistique. Le tout fait écho à de nombreux exemples donnés dans ce chapitre, en particulier aux récits d'immersion-action (partie 6.1), où on a vu que Francis associait à son expérience de vol une symbolique mystique, que Jean-Marc et Manuela donnaient à leurs pratiques respectives de sport de nature des vertus thérapeutiques, et que Félicien liait la nature et la solitude à la paix intérieure. Ces significations sont au fondement de la socialité des pratiques touristico-sportives de nature. Dans la conversation que j'ai eue avec les kayakistes bretons, qui était un moment convivial, précédant le repas commun, c'est donc tout naturellement que s'est intégré le visionnage des vidéos de la journée, ainsi que leur analyse critique. Parmi les schémas de sens de l'expérience corporelle que j'ai présentés

ci-dessus, il en est un qui s'est particulièrement imposé autour des vidéos, celui de l'évaluation des passages des différents kayakistes selon des critères de réussite. Avec des commentaires tels que « *parfait* », « *rien à dire* », « *là t'es un peu trop en arrière* », « *un bon positionnement sur la langue d'eau* », « *là il mouline* », « *je me vois en retard* », « *oui mais c'est normal d'être nerveux, c'était impressionnant* », « *mais il sortait d'un passage assez difficile* », on pouvait percevoir l'importance de l'évaluation entre pairs, certes amicale, selon les critères inhérents au sport. Les critères étaient ceux de la maîtrise, de la fluidité, de l'économie du mouvement, et dessinaient en creux à la fois les schèmes d'appréhension efficaces des prises de l'environnement rivière, et une certaine idée du bon style, ou du beau style, de la navigation en kayak. Les deux sont bien sûr intimement liés, mais traduisent les différents niveaux de sens de l'expérience corporelle, entre matérialité et représentation.

**Les spatialités du corps sont tout entières contenues dans le corps**, comme l'explique Merleau-Ponty; toute expression de ces spatialités par le langage verbal nécessite une saisie mentale, et ne peut alors que les rendre de manière indirecte. Elles sont donc notoirement difficiles à communiquer de cette manière. Les pratiques sportives, toutefois, se fondent sur une formalisation du mouvement, ainsi que des prises de l'environnement, qui crée des vocabulaires efficaces de description : lexiques gestuels et posturaux, ou jargons géographiques (partie 5.2). Ces vocabulaires, dans les pratiques sportives de nature, sont parfaitement adaptés pour décrire des itinéraires ou décomposer des progressions. On peut donc parvenir à des niveaux élevés de détail dans la description des spatialités corporelles de la pratique, comme dans la discussion des kayakistes bretons; mais c'est en référence à une évaluation bien codifiée, à un sens bien identifié, celui de l'efficacité de la progression, de la maîtrise ou de la performance. En revanche, ces vocabulaires semblent perdre de leur expressivité lorsqu'il s'agit d'évoquer des sensations, et d'évoquer les significations individuelles de l'expérience corporelle. On évalue l'efficacité d'un geste par rapport à une situation et une prise, mais on essaie rarement d'exprimer en détail la sensation liée à ce geste précis. On s'exprime aisément dans les cadres de référence communs, mais on peine à rendre par la parole l'intensité de l'expérience subjective. Mais d'autres modes de communication s'avèrent appropriés dans les pratiques sportives de nature, qui permettent d'autres perspectives sur la spatialité corporelle et l'expérience subjective.

Les pratiques médiatiques sont un de ces modes de communication. Je l'ai employé pour organiser cette discussion, en filmant les passages des kayakistes, et j'ai ainsi pu constater à quel point le support était efficace pour provoquer la discussion, en donnant notamment la possibilité de décortiquer, mouvement par mouvement, mètre par mètre, une descente de rapide dans laquelle les kayakistes ne peuvent pas prendre le temps de l'auto-analyse. Oscar mentionnait ainsi la difficulté de ne pas se voir pour pouvoir corriger ses défauts, ce à quoi la vidéo est, au vu de la conversation, une réponse efficace. Flavien parlait de diffuser les images d'un passage dont il serait fier; sur les médias sociaux en particulier, on peut aujourd'hui efficacement partager, par l'image, les expériences pour nous significatives, en particulier avec les personnes pour qui elles le sont également, qui seront en l'occurrence susceptibles d'apprécier la fluidité, la maîtrise technique, la beauté de la ligne. Ces médias sociaux sont une instance majeure aujourd'hui de partage de ces spatialités corporelles, et d'établissement des esthétiques correspondantes. Ici, quand Flavien parle de fierté, c'est aussi en rapport avec la présentation de soi, qui passe notamment par l'adéquation avec ces esthétiques.

L'imitation de ses pairs, sur les lieux et dans les moments de la pratique, est un autre mode essentiel de mise en commun des spatialités corporelles. Les kayakistes bretons expliquent ainsi l'importance du rôle de l'ouvreur en rivière, en tout cas dans les passages difficiles. C'est lui qui est le premier responsable de la lecture des prises, c'est lui qui signale les passes, les lignes, lui qui démontre aux autres les schèmes efficaces d'action corporelle efficaces — ou non, s'il tombe à l'eau ou heurte un rocher. Les suivants prennent donc leurs décisions en fonction de leur évaluation personnelle de l'efficacité de la trajectoire et des gestes de l'ouvreur, ou en fonction de leur degré de confiance dans la maîtrise de celui-ci. Oscar détaille : « *Il est bien passé, je vais le suivre, j'ai vu qu'il avait gîté comme ça, je vais gîter comme ça, je vais passer entre tel caillou et tel caillou. Si par contre tu vois qu'il se met en vrac, ben tu te dis je vais passer ailleurs.* »

Sur la rivière, il existe un autre mode de communication qui peut être employé : le langage gestuel qui, par un ensemble de signes conventionnels, permet de faire passer des indications d'une kayakiste à la suivante dans un groupe qui forme une file. C'est un code peu complexe, qui permet de donner des instructions telles que « passer à gauche, à droite, tout droit », « s'arrêter », « il y a un danger ». C'est un élément important de la sécurité de groupe, chacune ayant la responsabilité de ne pas briser la chaîne de communication (Marsac, 2006). Il fonctionne avec un petit nombre d'informations rudimentaires, mais essentielles, sur les prises à venir et sur la façon de les aborder.

Enfin, la communication des spatialités corporelles et des prises de l'environnement passe par l'enseignement et la démonstration. Ce sont les situations où sont données les clefs de l'apprentissage, où les spatialités corporelles sont formalisées pour les communiquer de la manière la plus explicite possible. Bien sûr, la formation inclut aussi la pratique, en accord avec les préceptes de Merleau-Ponty selon lesquels c'est le corps lui-même qui doit finir par comprendre, avec ses propres facultés. La formation passe par la description et par l'exercice de gestes décomposés, comme j'ai pu le constater avec Laurent, l'encadrant des kayakistes bretons, leur faisant travailler en bassin d'eau plate la technique de gestes qu'ils avaient pourtant déjà répété certainement des centaines de fois : la posture de base dans le kayak, la gîte, l'**esquimautage**, première technique à maîtriser pour qui veut se lancer dans le kayak de rivière. D'une manière encore plus détaillée, j'ai pu observer Laurent faire la démonstration de la gîte assis par terre, hors de son kayak, pour montrer l'ensemble des gestes à coordonner, y compris ceux du bassin et des jambes. L'enseignement peut se faire encore plus théorique, par exemple dans le cas des cours de météorologie et d'aérodynamique qui ponctuent régulièrement les stages de parapente. J'ai pu assister à l'un de ceux-ci, à Annecy, en suivant pendant quelques jours un stage d'initiation au vol thermique : on y apprend à reconnaître les différents types de nuages et leur signification sur l'activité thermique, à comprendre la dynamique des masses d'air en fonction du différentiel de température, à anticiper l'arrivée de conditions favorables en observant les cartes isobares. On y apprend, en somme, à affiner les connaissances, les perceptions, la sensibilité à ces fameuses prises invisibles que sont les thermiques. Ces efforts de formalisation qui composent l'apprentissage technique des spatialités et de prises dans les sports de nature, s'ils ne suffisent bien sûr pas à la maîtrise incorporée qui ne s'acquiert que dans la pratique physique répétée, construisent un corpus largement partagé, un ensemble de schémas et de significations bien identifiables, relayé par les manuels ou les instructeurs, qui constitue un solide socle commun à l'appréhension collective de l'environnement et des gestuelles au sein de ces communautés de pratique.

**Conclusion** La spatialité d'immersion-action se fonde en grande partie sur les spatialités du corps. Ces spatialités, si elles se passent de formalisations conceptuelles pour saisir les environnements et les sens de l'action, si elles échappent donc en grande partie aux descriptions permises par le langage, ne sont pas pour autant exclusivement de l'ordre de l'individuel, ni ne relèvent toujours de l'expérience primaire de l'environnement.

Elles ne sont pas seulement individuelles, car le partage des prises de l'environnement est un des fondements de la socialité, comme l'avance Reed (1988, p. 119-120), dont le propos est ici résumé par Ingold (2002, p. 167) :

Les agents sociaux, [...] sensibilisés par l'entraînement et l'expérience à l'observation d'invariants similaires, et se mouvant dans le même environnement pour y poursuivre des activités communes, relèveront les mêmes informations. [...] La socialité est donnée dès le départ, avant l'objectivation de l'expérience par des catégories culturelles, dans l'implication perceptive directe d'acteurs dans un environnement partagé<sup>78</sup>.

Les pratiques conjointes de l'environnement sont donc un des sites d'émergence de la socialité; et préexistent en tout cas aux représentations collectives de l'environnement, aux mythologies, aux symboles, aux catégories conceptuelles de sens telles que la « nature ».

Et les spatialités corporelles ne sont pas toujours une expérience primaire du monde matériel, car elles peuvent être d'une grande complexité et nécessiter un long apprentissage. C'est un apprentissage des potentialités du schéma corporel, de ses possibles évolutions et extensions; c'est aussi un apprentissage des prises de l'environnement et de leur emploi. Les pratiques sportives sont des explorations poussées de ces potentialités. Elles constituent un fondement commun de l'expérience chez les pratiquantes, auquel on ne peut accéder qu'au prix de l'apprentissage et de la pratique répétée. On partage alors des compétences corporelles et spatiales, et notamment une sensibilité sensorielle aiguisée à certaines prises de l'environnement. Et ce partage n'est pas uniquement fait par des expériences individuelles similaires mais parallèles : elles se croisent, se superposent, se coordonnent, se communiquent. On s'y forme ensemble, on y forme les autres, par la démonstration, l'explication, parfois par l'étalage orgueilleux de sa maîtrise, qui nous octroie un prestige certain dans la communauté, auprès de ceux qui comprennent, car ils la ressentent, la complexité et la difficulté physique de cette maîtrise. On pratique en commun, dans une certaine synchronisation de nos corps et de leurs capacités perceptives, on partage des esthétiques du mouvement spécifiques au milieu de pratique et à ses prises; et on discute, autour de vidéos, d'anecdotes ou de récits, des sensations grisantes et des joies collectives de la journée qui vient de s'achever. Une discussion telle que celle des kayakistes bretons présentée ici, qui décortiquent une même prise de la rivière qu'ils ont tous passée à quelques secondes d'intervalle, et qui commentent le passage de chacun en termes de maîtrise ou de beau style, est un de ces moments qui contribuent grandement à fonder des émotions partagées, du sentiment de communauté, de la connivence, et des souvenirs chers.

---

78. « Social agents, [...] attuned through prior training and experience to attending similar invariants, and moving in the same environment in the pursuit of joint activities, they will pick up the same information. [...] Sociality is given from the start, prior to the objectification of experience in cultural categories, in the direct, perceptual involvement of fellow participants in a shared environment. »

## Conclusion du chapitre

J'ai donc tenté de montrer, dans cette section 6.3.3, que la coordination à l'œuvre dans les pratiques sportives de nature pouvait être comprise, principalement, en termes de schéma corporel et de prises de l'environnement biophysique. Cela éclaire à mon sens la théorie de Thévenot de l'engagement en donnant à voir une forme de coordination fondée essentiellement sur la matérialité de l'action. En couplant cela à l'orientation du projet touristique-sportif par des « conceptions du bien » relevant en grande partie, elles aussi, de l'attention exacerbée à la spatialité corporelle (section 6.1), cela montre à mon sens que l'on peut considérer l'immersion-action comme un mode d'engagement à part entière, caractéristique de la pratique touristique-sportive mais probablement pertinent pour bien d'autres pratiques; un mode d'engagement orienté par une conception du bien essentiellement hédonique, faite d'affects et d'esthétiques individuelles; et un mode d'engagement où la coordination du corps avec son environnement, biophysique en particulier, est elle-même une fin recherchée, une source d'intenses satisfactions.

Cette section 6.3.3 m'a également permis d'illustrer le fait que les sens de l'action sont en partie contenus dans le corps et travaillés par le corps, à travers l'autonomie des schémas corporels et leurs capacités d'habitation. L'application de ces thèses merleau-pontiennes aux pratiques sportives de nature ont confirmé qu'étaient à l'œuvre dans l'action des schémas de compréhension pratique (« practical understandings » ou « sens pratique », sections 2.1.4.2 et 2.1.4.1), y compris dans les pratiques de loisir; mais que ces schémas pouvaient être associés à des affects, donc se combiner avec des sens de la pratique d'un autre ordre (les téléoaffectivités pour Schatzki). Le tout montre donc que, dans les pratiques corporelles telles que l'engagement immersif-actif, si le corps produit du sens et des émotions sans passer par l'intellect, en revanche l'individu peut consciemment orienter l'action pour tenter de provoquer ces émotions, les exacerber, les travailler. Les pratiques touristique-sportives de nature sont pour les individus, bien souvent, un travail conscient de la conduite du corps pour éprouver ces affects. La corporéité dans ce type de loisir peut donc contenir plusieurs formes de sens de l'action, qui ne sont pas seulement de l'ordre des routines irréfléchies et incorporées.

J'ai enfin développé dans ce chapitre l'idée que les pratiques du corps sont aussi susceptibles de se constituer en conceptions partagées. J'ai montré que l'idée de nature était une catégorie esthétique largement partagée, ancrée notamment dans l'expérience corporelle et dans la réflexivité sur l'expérience corporelle (section 6.3.2); j'ai montré que les pratiques médiatiques pouvaient être une manière de partager les affects et esthétiques de l'immersion-action, inégalement efficaces pour les personnes, certaines restant persuadées de la contradiction entre immersion-action et médiation des images (partie 6.2). J'ai enfin exploré, dans cette dernière section (6.3.3), les possibilités de mise en commun des schémas corporels, par l'observation de proximité des autres pratiquantes, par l'apprentissage commun, par la reconnaissance collective des prises, notamment. J'ai donc montré dans ce chapitre qu'on pouvait faire une géographie de l'action sans pour autant postuler le caractère strictement subjectif des spatialités, et sans recourir systématiquement aux structures symboliques et représentationnelles pour expliquer la construction de spatialités en commun. Je m'inscris donc là dans l'effort de pleine application des théories de la pratique à la géographie, en tentant d'explorer l'intrication du matériel et du conceptuel, de la spatialité individuelle et de la spatialité collective.

## Chapitre 7

# Du tourisme au mode de vie : variables spatiales et temporelles de l'engagement

Ce chapitre constitue une réponse détaillée et étayée à ma première hypothèse, qui, on l'a vu (partie 3.1.1), avait rapidement obtenu une première confirmation empirique : l'idée qu'il y a bel et bien un certain nombre de personnes qui se rendent dans des lieux, relativement lointains, hors de leurs espaces du quotidien, *principalement* pour y pratiquer une activité sportive. Et pas n'importe quelle activité sportive, mais une activité dans laquelle elles sont régulièrement impliquées, un loisir qui relève sinon du quotidien, du moins de pratiques habituelles ; sinon une passion, du moins un important investissement de leur temps libre. J'interrogerai donc dans ce chapitre le temps, les espaces et les mobilités que les pratiquantes allouent à leurs activités sportives. J'interrogerai également la relation qu'elles nouent entre le « voyage » et le sport, peut-être consubstantielle, peut-être symbiotique, peut-être intermittente, peut-être circonstancielle.

La question centrale abordée par ce chapitre sera donc la suivante : *comment, et à quel point, la pratique touristico-sportive de nature détermine-t-elle les espaces et les temps de ses pratiquantes ?*

Répondre à cette question me permettra notamment de répondre à ma deuxième hypothèse : l'idée que le projet d'action des mobilités pour le sport peut déborder du domaine touristique, et constituer ainsi pour certaines personnes un *mode de vie*. Ce chapitre apportera des éléments empiriques et théoriques pour comprendre où les cas individuels se situent dans un gradient entre tourisme et mode de vie. Sans prétendre trancher sur la question de la pertinence ou de l'obsolescence du concept de tourisme aujourd'hui, je donnerai un aperçu de la plus ou moins grande prévalence, au sein des pratiques touristico-sportives de nature, des modalités de pratique qui sortent du champ touristique pour entrer dans celui de la mobilité-mode de vie. La notion de l'engagement sera de nouveau reprise de Thévenot (voir partie 2.1.4.3), mais également associée à sa connotation de pérennité et d'intensité. Je proposerai ainsi une réflexion sur les niveaux d'engagement, et la rapporterai notamment aux débats contemporains sur la notion de tourisme comme espace-temps de l'exceptionnel.

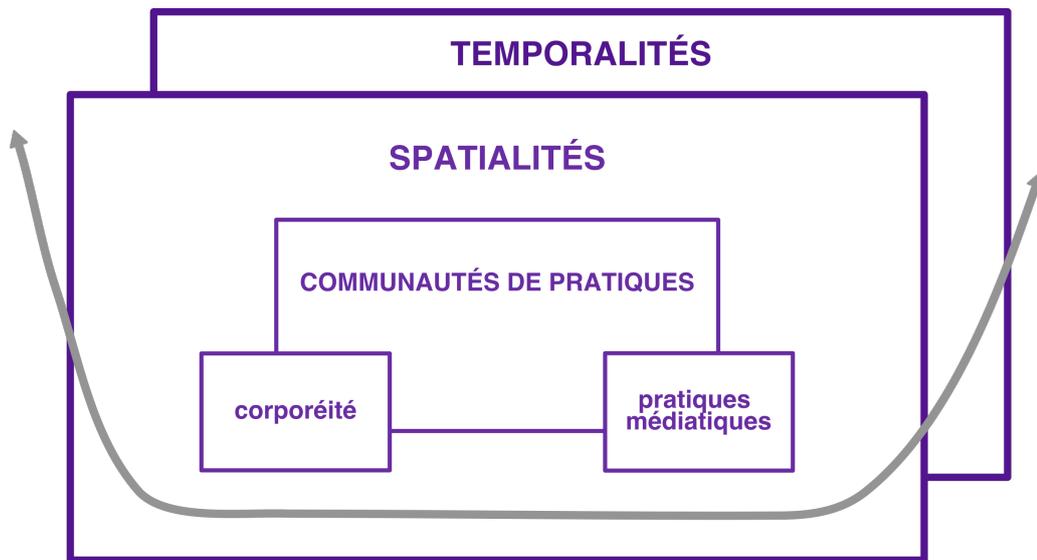


FIGURE 7.1 – Déclinéation dans ce chapitre du cadre conceptuel général

### Positionnement et progression du chapitre

Ce chapitre ne s'appuiera que de manière marginale sur les domaines conceptuels des communautés de pratique, de la corporéité et des pratiques médiatiques. Il sera plutôt centré sur une interrogation directe du sens et de l'organisation des pratiques touristico-sportives, ainsi que de leurs spatialités et de leurs temporalités, par les théories de la pratique, principalement par le biais de la notion d'engagement (voir figure 7.1).

Sur le plan empirique, ce chapitre se référera presque exclusivement aux propos tenus lors des entretiens semi-directifs. Ce sont différents aspects de ce matériau qui seront utilisés selon les différentes sections, qui s'organiseront comme suit. La première section, portant sur les ampleurs différenciées des espaces individuels de la pratique touristico-sportive, s'appuiera plutôt sur des données factuelles, les lieux que les interrogés affirment avoir pratiqués. Les informations ainsi tirées des entretiens seront complétées ponctuellement par des données provenant des médias sociaux. La deuxième section s'attachera à détailler les différentes manières dont les interrogés qualifient la relation qu'elles établissent entre leur pratique sportive et le voyage; là aussi des données factuelles seront mobilisées, mais elles seront complétées par des interprétations sémantiques de leur discours, permettant d'explorer de manière approfondie les constructions subjectives des projets de voyage sportif. Enfin, la troisième section, portant sur la part temporelle du sport dans les voyages et le quotidien des interrogés, sera également fondée sur l'association de données interprétatives et factuelles, avec en particulier une tentative de quantification approximative et réflexive, développée avec les interrogés, de la part du sport dans leurs voyages. La dernière section constituera une interprétation du tout à travers le concept d'engagement, et une discussion de sa pertinence pour la conceptualisation du tourisme et des loisirs.

## 7.1 Extensions géographiques de la passion

Jusqu'où la pratique sportive peut-elle faire voyager? À quelles distances, dans combien de lieux différents?

Je présenterai dans cette section quelques exemples de personnes interrogées et des différentes extensions spatiales de leurs mobilités touristico-sportives. Ils donneront à voir l'ampleur des mobilités de certaines des personnes les plus engagées dans la pratique touristico-sportive, mais aussi le caractère plus restreint des espaces de pratique d'autres personnes, qui ne sont pas nécessairement, pour autant, moins engagées dans la pratique.

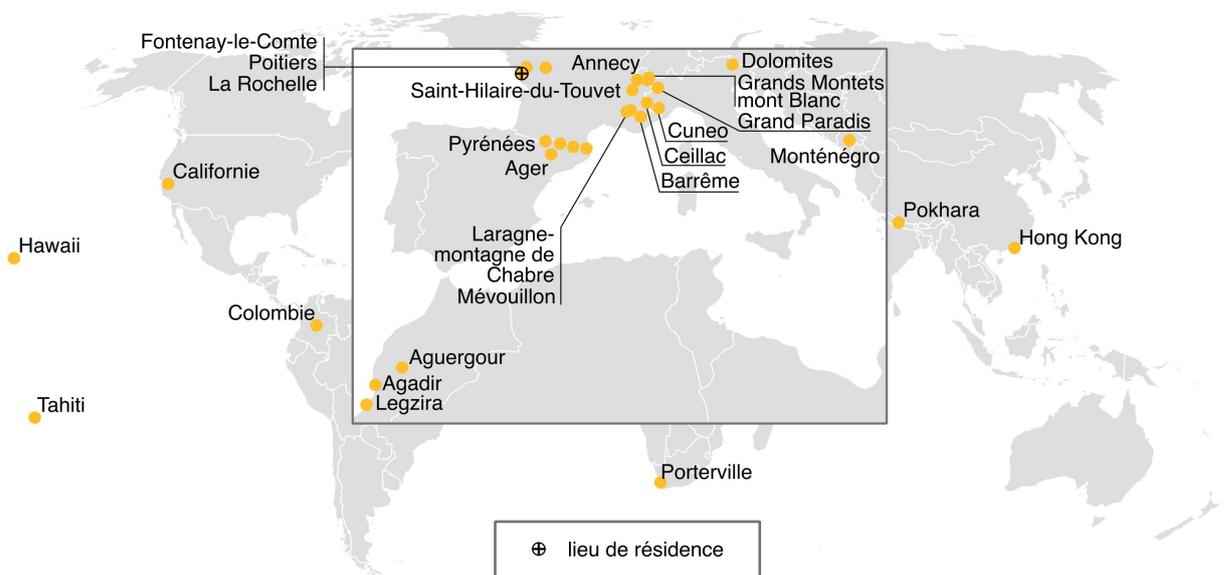
Les ensembles de lieux qui sont ici présentés visent avant tout à représenter l'extension maximale des espaces de pratique des personnes et la diversité des lieux; ils ne sont en aucun cas exhaustifs, en particulier pour les personnes qui ont beaucoup voyagé pour leur sport; et les lieux des mobilités touristiques — que j'ai explicitement ciblés lors de l'entretien — peuvent s'y mêler aux lieux de pratique de proximité, en particulier pour les personnes aux espaces de pratique relativement restreints.

### 7.1.1 Mobilités globales

#### Marius, retraité hyperactif et hypermobile

Marius, Français, 71 ans, est un jeune parapentiste : au moment de l'entretien, il ne pratique ce sport que depuis trois ans. Mais ces trois ans ont été exploités de manière intensive et extensive pour pratiquer dans un grand nombre de lieux différents et de manière très régulière. Depuis son domicile de La Rochelle, il se déplace énormément pour voler, surtout dans les Alpes et les Pyrénées, mais aussi dans de nombreux autres pays, en Europe et ailleurs (voir carte 7.2). Retraité, mais gardant tout de même une activité professionnelle peu contraignante, il dispose d'importantes ressources temporelles (« *j'ai une super liberté au niveau du temps* ») et peut également consacrer d'importantes ressources financières (« *ça me coûte une blinde!* ») à ses déplacements, dont une grande partie se font dans le cadre de stages encadrés. Très mobile donc, il n'hésite pas à pratiquer l'itinérance sur des périodes relativement longues, et envisage même de se « *rééquiper en camping-car pour être complètement autonome* ». Il parvient ainsi à cumuler en un an et demi, d'août 2015 à fin 2017, près de 300 heures de vol, qu'il consigne consciencieusement dans son carnet de vol, et acquiesce quand, essayant de récapituler son parcours, j'évalue à environ 20 semaines par an ses déplacements pour le parapente.

Cette considérable extension géographique et temporelle des mobilités touristico-sportives de Marius correspondent, outre sa grande liberté et ses moyens importants, à une forte détermination dans la poursuite d'un projet, celui d'une progression rapide et d'une maîtrise avancée de la pratique. Marius explique cela par son caractère « *perfectionniste* », et son « *passé de compétiteur* » en planche à voile, qui est aussi un « *état d'esprit* » qui le suit dans sa nouvelle pratique sportive. Son profil est donc celui d'un amateur très fortement engagé dans la pratique sportive, et qui y engage sans trop compter les diverses ressources dont il dispose : temporelles, financières, ses compétences et techniques de mobilité, mais aussi ses compétences sportives. Le résultat de cet engagement est un espace de pratique très étendu, d'échelle globale, mais aussi très dense dans les régions proches de son lieu de résidence, avec des lieux en grand nombre et d'une grande diversité — notamment en termes de modalités de pratique :



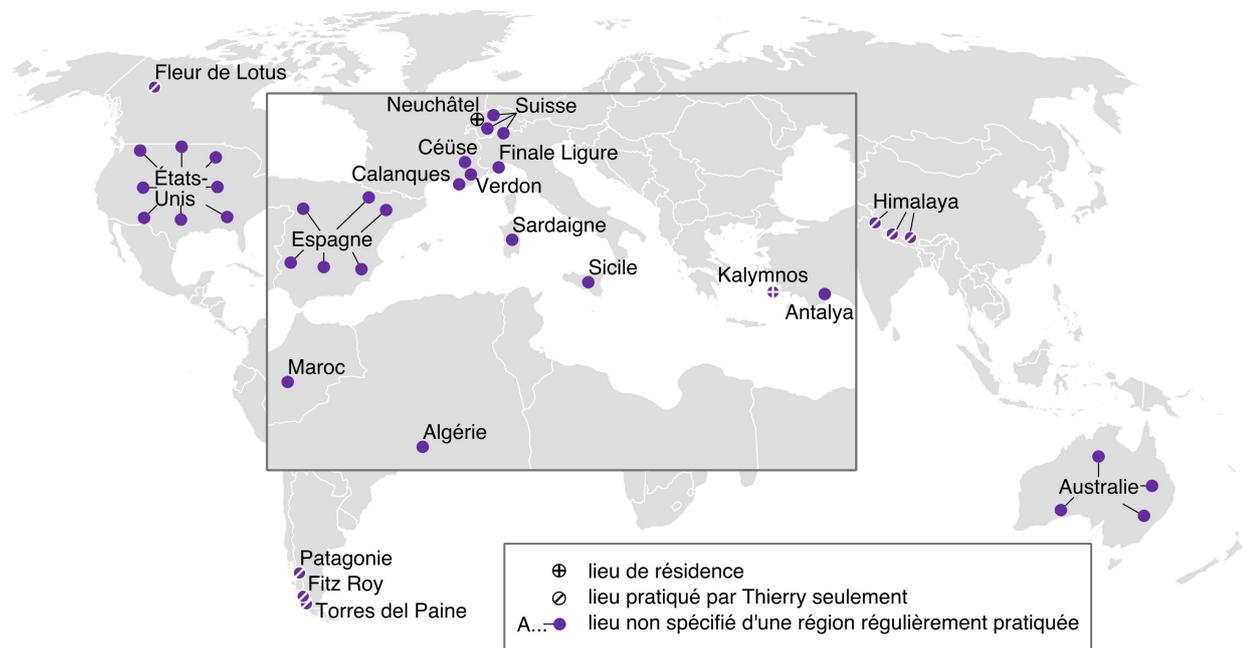
**FIGURE 7.2** – Les lieux et régions de pratique du parapente de Marius. Conception : V. Geffroy. Fond de carte : @EuroGeographics

vol thermique, vol en haute montagne, **soaring** sur les côtes, **marche et vol**, et même vol de plaine avec décollage treuillé. L'épisode le plus emblématique de l'élasticité apparemment illimitée de son espace de pratique est le voyage « tour du monde » auquel il participe, proposé par une école de parapente qu'il avait déjà fréquentée auparavant. Au cours de ce voyage de quatre semaines, il vole en Californie, à Hawaii, à Tahiti et à Hong Kong. Il s'agit là d'une mobilité coûteuse, qui exige une longue période de temps libre et le parcours de distances considérables en avion. C'est la mobilité qui, indéniablement, place l'espace de pratique de Marius à l'échelle mondiale.

### **Laure et Thomas, une vie à parcourir le monde entier pour l'escalade**

De leur côté, Laure et Thomas, citoyens suisses, ont déjà une longue expérience du voyage pour l'escalade : cela fait 30 ans ou plus qu'elle et il le pratiquent, et que leurs voyages s'organisent presque exclusivement autour de ce sport, et secondairement du ski. L'escalade les a menés à travers toute l'Europe et dans le monde entier (voir carte 7.3), pratiquer de nombreux lieux, et de manière répétée, dans les grands pays et les grandes régions de ce sport. La liste des lieux semble longue, bien qu'ils ne la détaillent pas, se contentant de dire à propos de certains pays qu'ils y sont « *beaucoup allés* » — ce que je représente sur la carte par des lieux en étoile autour du nom d'une région ou d'un pays.

Tout au long de cette trentaine d'années, leurs mobilités ont été fréquentes, souvent lointaines, souvent de longue durée : c'était « *plusieurs fois par années* » et « *souvent un mois* ». C'est leur activité professionnelle qui leur permet ces longues périodes de voyage : le couple est propriétaire d'un magasin d'articles de montagne, dont le fonctionnement est confié à leurs employés une grande partie de l'année. Les autres activités professionnelles de Thomas, photographe et guide de haute montagne, l'ont



**FIGURE 7.3** – Lieux et régions de pratique de l’escalade de Laure et Thomas. Conception : V. Geffroy. Fond de carte : @EuroGeographics

également fait voyager pour l’escalade et la montagne, parfois sans Laure. L’organisation d’expéditions sponsorisées lui ont permis de disposer des moyens nécessaires, logistiques en particulier, pour se rendre dans des lieux isolés et difficiles d’accès; ses compétences permettant par ailleurs des pratiques exigeant un fort engagement sportif (« aller 3 fois en Himalaya sur des sommets vierges », « ouvrir des big walls » aux États-Unis et en Patagonie, au Fitz Roy et aux Torres del Paine).

Ce sont donc d’abord leurs importantes ressources de temps libre, des moyens financiers suffisants (« pouvoir d’achat suisse », comme le dit Laure elle-même), et leurs compétences sportives et logistiques, qui ont entretenu et développé leur vaste espace de pratique, d’échelle globale et dans un grand nombre de lieux différents, y compris quelques lieux aux marges de l’espace transnational général de l’escalade (voir partie 4.1). Ce fort engagement s’est cristallisé dans certains lieux, qui dans la continuité d’une pratique répétée sont devenus de véritables lieux centraux de leur mode d’habiter : ça a été d’abord le cas de Finale Ligure en Italie du Nord, où il leur « est arrivé de descendre dix fois dans l’année », en « bus-camping »; ça a finalement été le cas de Kalymnos, où le couple a acquis une résidence secondaire, après être venu pendant près de sept ans deux mois par année.

### 7.1.2 Mobilités régionales

#### Éloïse : séjours de proximité et premier « vrai » voyage d’escalade

Éloïse a une pratique assez régulière de l’escalade, sport qu’elle a découvert jeune, en vacances, par le biais d’un stage itinérant en Corse; une pratique fluctuante cependant, qui a été très fréquente à une certaine période de sa vie, lorsqu’elle habitait à Grenoble, puis très rare lorsqu’elle s’est installée en Suisse, avant de s’y remettre pro-

gressivement. La fréquence de ses « *sorties en extérieur* », au week-end ou à la journée, a varié en conséquence, de trois week-ends sur quatre à la belle saison lorsqu'elle vivait à Grenoble à trois week-ends sur l'année en Suisse. Au moment de notre entretien, elle dit même n'être pas partie pour le week-end depuis deux ou trois ans.

De manière générale, ses sorties ont principalement relevé de la pratique de proximité : vivant dans des régions bien pourvues en sites d'escalade, elle s'y déplaçait principalement pour de courts séjours. Son espace de pratique s'est donc principalement développé dans les Alpes, dans les régions de Grenoble, Zürich et Berne (voir carte 7.5), où elle a, respectivement, suivi un cursus (licence et master) de biologie, conduit sa thèse de doctorat, et enfin exercé en tant que chercheuse en médecine. Elle considère donc Kalymnos comme son premier véritable voyage pour l'escalade : « *c'est la première fois que je choisis une destination exprès pour la grimpe* ». Cela constitue une extension importante de l'espace de pratique, mais également une nouvelle modalité de voyage pour Éloïse. En effet, elle a déjà voyagé dans des destinations lointaines (elle mentionne la Thaïlande), et recherche en général à pratiquer les lieux par le biais d'activités sportives (« *je choisis plutôt mes destinations en fonction du lieu, enfin aussi de la culture, mais que je puisse bouger, que je puisse être active* »), mais sans que ce soit « *l'activité sportive en soi [...] qui défini[sse]* » le voyage. À Kalymnos au contraire, elle a entièrement organisé le voyage autour de l'activité escalade.

### **Nathan : l'arpentage méthodique du Sud de la France par les airs et la route**

Nathan n'a jamais pratiqué le parapente ailleurs qu'en France, mais se déplace très régulièrement pour voler, et sur de nombreux sites différents, dans un large rayon autour de Marseille, son lieu de travail et de résidence fixe, correspondant aussi au quart sud-est du pays qui concentre la grande majorité des sites de vol libre (voir carte 7.5). L'emploi du temps professionnel de Nathan lui laisse beaucoup de temps libre, qu'il exploite essentiellement pour s'adonner à ses pratiques sportives, en premier lieu le parapente :

VG : Et tu bouges les week-ends, ou bien tu prends des jours de congé par-ci par-là... ?

N : En fait moi je travaille une semaine sur deux. Du coup voilà ça me permet de...

VG : Ok. Et tu bouges avec quelle régularité en général pour le parapente ?

N : Une semaine sur deux !

Au moment de l'entretien en 2016, il dit être autonome en parapente depuis cinq ans ; et il me confirme que depuis lors, en saison favorable, c'est-à-dire « *de mai à septembre* », il se déplace pour voler presque une semaine sur deux. Nathan mentionne quelques sites, mais surtout de vastes régions (« *beaucoup dans les Alpes, Pyrénées aussi, Cantal, Puy-de-Dôme, Ardèche...* »), dans lesquelles il semble avoir volé dans de nombreux sites différents : « *dans les Alpes il y a pas mal à faire déjà* ». Le relevé des sites pratiqués visible sur la carte 7.5 est principalement fondé sur l'examen de son compte Instagram, où il poste principalement des photos et vidéos de parapente et les localise.

La vie de Nathan s'organise de manière duale, entre deux occupations et deux modes d'habiter : le temps du travail et de la résidence fixe, et le temps du loisir sportif et de l'itinérance, où son van aménagé lui tient lieu de résidence. L'alternance est régulière et son temps est distribué de manière égale entre les deux modalités, il dispose donc d'importantes ressources temporelles pour sa pratique sportive, mais ne dispose en revanche pas de longues périodes de temps libre. C'est une des raisons pour lesquelles son espace de pratique reste relativement restreint ; il évoque également les ressources financières comme limite à la grande mobilité. L'espace de pratique de Nathan est donc



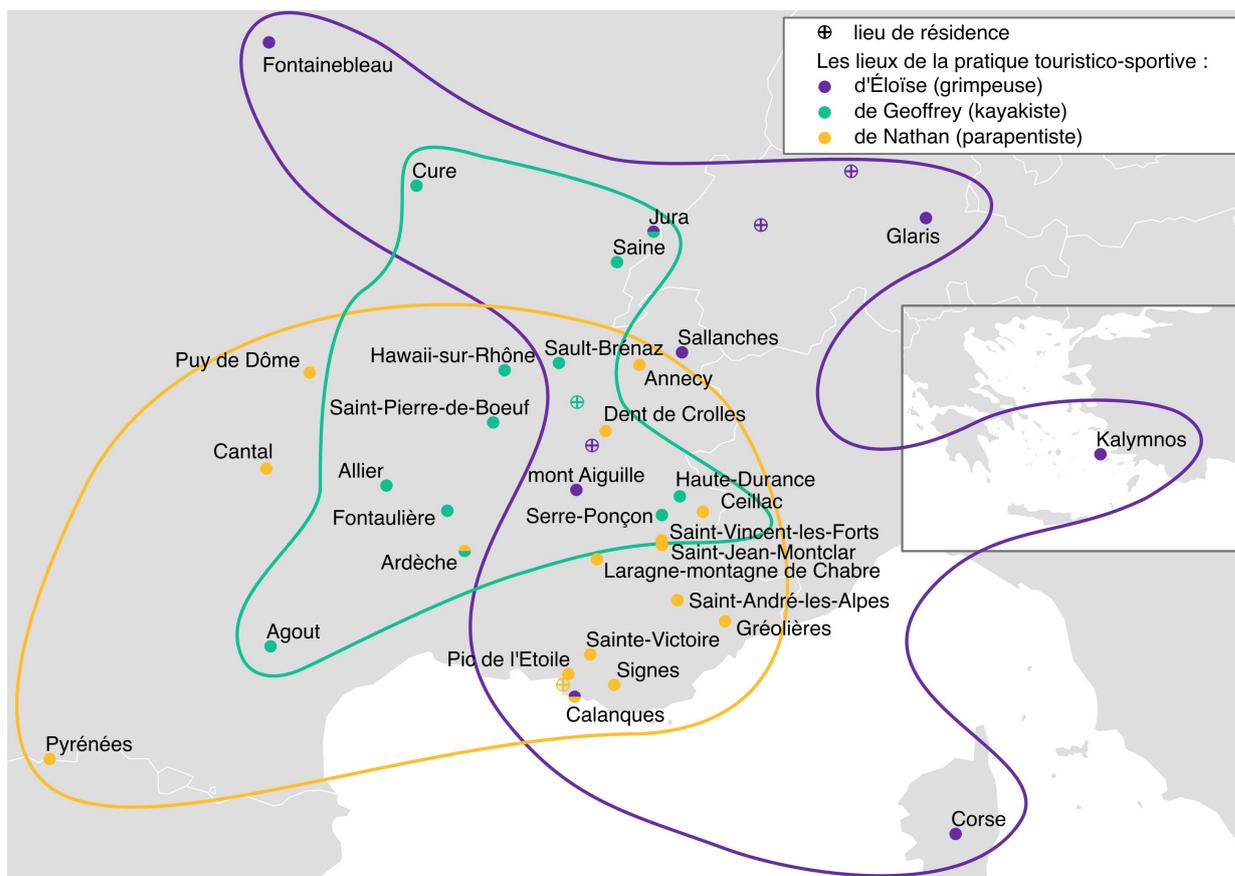
FIGURE 7.4 – Outil de mobilité, lieu habité. Source : Nathan

d'échelle régionale, mais il est très densément et très régulièrement pratiqué. Dans ces circulations intenses, son van aménagé tient lieu d'élément fixe de la spatialité mobile. C'est un micro-lieu qui constitue l'élément central de son habiter de loisir, et à ce titre il est l'objet d'un fort investissement affectif, et d'une production médiatique assez nourrie : le véhicule figure en bonne place sur son compte Instagram, et sur les cinq photos que Nathan m'a envoyées pour mon corpus photographique, trois le font figurer. L'image 7.4 est une de celles-ci. Ouvert sur une plage, le van semble symboliser la liberté de l'habiter itinérant.

### **Geoffrey : un bassin de pratique restreint qui ne demande qu'à s'étendre**

L'espace de déplacements pour le kayak de Geoffrey (voir carte 7.5) ressemble fort à celui de Nathan pour le parapente, mais ne s'est développé que très peu de temps avant l'entretien : dans un premier temps en effet, Geoffrey a commencé le kayak par une pratique régulière en lac, s'est essayé à la rivière en eaux calmes, puis s'est initié à l'eau vive par le biais du freestyle :

J'ai emménagé à côté de Paladru, où il y avait le lac, [...] je me suis acheté un kayak, et vu que j'étais tout seul, je connaissais rien, j'ai commencé par faire de la rando. Tu faisais des tours de lac en fait, j'ai fait 40, 70, le plus que j'ai fait c'est 130 bornes de rando, et puis je suis venu à Serre-Ponçon, j'ai un peu bougé pour ça. Et après, je m'étais inscrit dans un club et ça me saoulait parce qu'ils faisaient que des rivières, des petits trucs, ça bougeait pas, je voulais me mettre à l'eau vive, et puis j'ai découvert le freestyle [...] et j'ai poncé, poncé, poncé le freestyle, genre tous les week-ends j'étais en train de faire du freestyle, la



**FIGURE 7.5** – Espaces régionaux de pratique. Conception : V. Geffroy. Sources : entretiens, compte Instagram de Nathan. Fond de carte : @EuroGeographics

semaine après le boulot j'allais au lac, je faisais du freestyle sur le lac, enfin j'étais un peu en mode acharné!

Le tout ne concernait, principalement, qu'un nombre réduit de lieux bien délimités, dans un périmètre restreint autour de son lieu de résidence, entre la région du Rhône et celle de Chambéry. Ce n'est que quelques mois avant l'entretien, au cours de l'hiver précédent, que Geoffrey a commencé le kayak de rivière à proprement parler, c'est-à-dire en eaux vives, et qu'il a commencé à entreprendre des déplacements plus lointains : la Cure d'abord, dans le Morvan, l'Allier, l'Agout, la Fontaulière en Ardèche, et enfin les rivières des Hautes-Alpes où je l'ai rencontré. Le tout avec des objectifs assez précis en tête : « moi l'objectif c'est vraiment de bouffer de la rivière en fait. [...] Et puis l'objectif c'est un peu aussi l'Ouganda l'hiver prochain. » L'extension de son espace de pratique à des destinations lointaines, l'Ouganda mais aussi la Norvège, semble donc répondre à une aspiration forte chez Geoffrey. Il dit avoir une relation addictive au kayak, qu'il a surtout assouvie, dans un premier temps, par la pratique de proximité et des déplacements régionaux; mais il voit aussi dans le voyage, et dans les lieux qui le font rêver, une manière d'entretenir cette relation, en diversifiant sa pratique, et en accédant à des environnements de navigation particulièrement excitants et stimulants.

## Conclusion

Les quelques exemples mobilisés ci-dessus donnent à voir des extensions très variables des espaces individuels de la pratique touristico-sportive de nature. Ils sont pour certaines personnes d'échelle globale, pour d'autres d'échelle régionale. Mais cette échelle n'est pas la seule mesure pertinente de la dimension géographique des engagements, les espaces de pratique n'étant pas des surfaces homogènes; les distances maximales parcourues contribuent bien sûr à définir cet engagement, mais c'est aussi la densité du réseau de lieux pratiqués qui importe, ainsi que la densité des circulations au sein de cet espace topologique.

L'espace global de pratique, tel que je l'ai présenté dans la partie 4.1, semble exister pour presque tous les pratiquants, y compris ceux dont les espaces individuels de pratique restent à l'échelle régionale. Ainsi, Éloïse connaît l'existence des sites de pratique en Thaïlande, et décide d'aller à Kalymnos pour son premier vrai voyage d'escalade; Geoffrey, malgré la nouveauté de sa pratique du kayak de rivière, pense déjà à l'Ouganda et à la Norvège. L'espace global de pratique existe au moins dans les discours et les imaginaires partagés par les membres de ces communautés; mais selon les personnes, il relève encore de l'espace rêvé, tandis que pour d'autres il s'agit de l'espace effectivement pratiqué.

On voit là un premier élément central de discrimination entre les divers engagements touristico-sportifs, la contrainte du travail. L'affranchissement de cette contrainte spatio-temporelle est un facteur essentiel de l'extension et de la densité de l'espace de la pratique touristico-sportive. Pour des personnes telles que Éloïse ou Nathan, le travail reste, à des degrés différents, le centre du déploiement de leur espace de pratique.

Les sections suivantes permettront d'approfondir et de détailler les facteurs de détermination de l'engagement dans la pratique touristico-sportive; l'étude des intentionnalités et des temporalités de l'engagement permettra aussi de mettre en lumière la dimension géographique qui vient d'être évoquée.

## 7.2 Sport et voyage : qualifications d'une relation

Cette section explorera une seconde dimension de l'engagement touristico-sportif, celle de la définition individuelle des projets de loisir. Je chercherai à comprendre comment les pratiquantes envisagent leurs mobilités touristico-sportives, en termes d'intention, de projet, de hiérarchie des intérêts, en me concentrant sur la relation entre ces deux termes de la pratique, le sport et le voyage. Comment les pratiquantes qualifient-elles cette relation, subjectivement, sémantiquement? Comment expliquent-elles la concrétisation de cette relation dans les processus de décision, et dans l'organisation de leurs mobilités et séjours?

Les questions 2 et 3 de la grille d'entretien (voir section 3.2.2.2) posaient directement la question de ce qui est au principe des mobilités touristiques (plutôt désignées par le terme de « voyage » au cours des entretiens) des personnes interrogées. La question 2 interrogeait, de manière assez générale, sur les « centres d'intérêt », sur le « pourquoi » ou les « objets » du voyage. La question 3 interrogeait plus précisément le rôle de l'activité sportive, qu'elle tentait de distinguer selon deux modalités :

- la part effective de l'activité sportive dans l'espace-temps touristique, « en termes de temps » selon la formulation de la question;

- la relation de plus ou moins grande « consubstantialité » entre le projet touristique et le projet sportif chez ces personnes, « en termes d'importance » donc.

Le tout pour comprendre la relation entre sport et voyage : comment ces personnes conduisent-elles leur mobilité touristique, comment l'imaginent-elles? Cherchent-elles à pratiquer l'activité le plus possible dans le laps de temps réduit du séjour touristique, en réduisant les activités annexes au minimum vital? Ou utilisent-elles plutôt le sport comme un point de départ, ou d'ancrage, pour ouvrir à d'autres intérêts, à des expériences plus généralistes des lieux, des cultures, ou même à la simple expérience d'une certaine forme de liberté?

### 7.2.1 La pratique sportive comme « principe actif » du voyage

La quasi-totalité des personnes interrogées affirment explicitement que l'activité sportive est l'objectif premier ou prioritaire de la mobilité touristique dans le cadre de laquelle je les ai interrogées, mais le font selon différentes modalités, par différentes expressions qui traduisent différentes fonctions de l'activité sportive dans le projet touristique — même s'il s'agit presque toujours d'une fonction centrale. Je résume cela dans l'expression de « principe actif » pour désigner cette centralité; dans son acception chimique, l'expression renvoie en effet à un ingrédient central, autour duquel viennent s'agréger des composants annexes qui assurent une cohésion, et qui est responsable des principaux effets désirés. Ici, la cohésion est celle de la pratique touristico-sportive, et les effets sont le plaisir, l'euphorie, la récréation, la relaxation, les gratifications sociales et symboliques, ou tout autre bienfait retiré d'une pratique de loisir. L'expression de « principe actif » permet aussi d'évoquer la valorisation importante de l'activité physique et de l'attitude active en général (voir partie 6.1.1).

#### La pratique sportive comme intentionnalité

La mobilité touristique peut d'abord être présentée comme relevant d'un lien quasi logique avec l'activité sportive, par des termes ou des expressions qui désignent le but, la raison ou la cause, en somme l'intentionnalité. De nombreuses interrogées utilisent ainsi le terme « pour » et ses variantes, ou d'autres termes exprimant une relation causale, comme dans les exemples suivants : « *on part en séjour parapente, on n'y va que pour ça* » (Lydia), « *la raison pour laquelle on est venus ici, c'est voler*<sup>1</sup> » (Osip), « *c'est pour ça que je suis ici*<sup>2</sup> » (Niels), « *[la dimension sportive] est aussi des fois la cause du déplacement* » (Maéva). Les termes « objectif » ou « goal » sont également souvent utilisés, spontanément ou après avoir été introduits par moi-même, à l'instar de Pirmin :

VG : Est-ce que tu dirais que l'objectif, que grimper était vraiment le truc principal du voyage, ou...?

P : Oui, clairement. On est allés à Kalymnos juste pour grimper, rien d'autre<sup>3</sup>.

Certaines personnes expriment même cette relation par opposition à d'autres intérêts ou activités, considérées comme incompatibles avec l'activité sportive, ou en tout cas avec le degré d'investissement souhaité dans celle-ci :

1. « the reason we came here is to fly »

2. « that's why I'm here »

3. « VG : would you say that the goal, climbing was really the main thing of the trip, or...? »

P : Yeah, definitely. We went to Kalymnos just for climbing, for nothing else. »

Colm : Je suis là pour faire du kayak, [...] je suis pas là pour sortir me saouler le soir et me lever à 11 heures du matin<sup>4</sup>.

Helga : Je ne fais rien de culturel. Si je vais en voyage d'escalade, si je vais à Fontainebleau je ne vais probablement pas visiter Paris. Je reste dans les rochers<sup>5</sup>!

Cette caractérisation fréquente en termes d'objectifs du rôle de l'activité sportive est à replacer dans le contexte de la valorisation, par nombre d'interrogés, du simple fait d'avoir un objectif (« sense of purpose ») dans la pratique touristique (voir partie 6.1.2). Considérer l'activité sportive comme la raison ou l'objectif d'une mobilité touristique, c'est en tout cas une manière de définir très clairement son projet d'action. Il est dès lors subordonné à un principe central, voire exclusif, constitué de la pratique de l'activité en elle-même, selon les modalités ou le style souhaité, et des conditions à mettre en place pour y parvenir. Ces conditions sont réglées, dans la mesure du possible, par l'organisation matérielle et logistique des déplacements, des hébergements, le transport du matériel, la constitution d'un groupe, etc. Cela demande plus ou moins d'anticipation, de savoir-faire et de ressources. L'importance des moyens déployés témoigne souvent de la force de détermination de l'objectif, comme en témoignent Jack et son groupe : « *on est allés en Slovénie, on a conduit 24 heures sans s'arrêter, dans un van, 20 bateaux dans le van, et le reste du groupe a pris l'avion*<sup>6</sup>. »

La subordination, chez certains pratiquants, du projet touristique à l'activité sportive se traduit également dans la grande flexibilité dont ils font souvent preuve pour pratiquer l'activité comme ils l'entendent, comme le montre le grand nombre de grimpeurs rencontrés dans le Verdon dont ce n'était pas la destination initialement prévue, à l'exemple de Félicien, qui ne s'économise pas en déplacements pour tirer profit au maximum des conditions favorables :

comme on l'a dit on a été un peu chassés de Cham[onix] à cause du mauvais temps, et puis moi j'avais quand même envie de faire de la montagne, j'ai vu que ce week-end il faisait beau, alors comme j'ai laissé ma voiture on va revenir, [depuis le Verdon] on passe par La Grave et après on revient sur Cham, je me dis mais je vais rentrer samedi, sous le soleil, [...] alors que je reprends le boulot que le lundi, c'est pas possible, j'ai appelé un copain, [...] il me rejoint en train [...] depuis Paris, je vais le récupérer samedi soir, on fait une course dimanche, et puis on rentre voilà, à 15 heures, 16 heures.

Pour les sports les plus soumis à l'arbitraire des conditions météorologiques (dans cette étude, le parapente et le kayak plus encore que l'escalade), celles-ci sont en effet un élément majeur à prendre en compte pour réaliser l'objectif de pratique sportive – au point que leur évocation est souvent abrégée : on parle simplement de « conditions » en éludant le « météorologiques », on dit qu'il y a ou non « les conditions », en éludant le « favorables ». On peut donc comprendre que certaines personnes, dans certains styles de pratiques, parmi les plus sensibles à l'adéquation de ces conditions, s'expriment fréquemment en termes d'objectifs à réaliser : pas question de vagabonder ou d'improviser sans information lorsque l'on désire voler en parapente, et que l'on est contrainte par une période de congés posée longtemps à l'avance ou par un budget serré. La poursuite de l'activité sportive, *a fortiori* loin de chez soi, peut demander une grande capacité d'adaptation et d'organisation. On observe toutefois le développement,

4. « I'm here to kayak, [...] I'm not here to go out in the evenings and get drunk and wake up at half eleven in the morning. »

5. « I don't do any cultural things. If I go for a climbing trip, if I go to Fontainebleau, I very likely don't visit Paris. I just stay in the rocks! »

6. « we travelled to Slovenia, 24 hours non-stop, on a van, 20 boats in the van, and the rest of the group flew. »

notamment chez les parapentistes, d'une forme d'acceptation du risque d'échec du projet de pratique, acceptation présentée comme nécessaire pour ne pas être trop sujet à la frustration. Il faut en effet toujours s'attendre au risque de ne pas pouvoir voler, et s'en accommoder, comme l'explique Vivien :

Quand on fait un sport comme le parapente, je pense qu'il faut être ouvert déjà à pouvoir prendre du plaisir dans autre chose que le parapente. Parce qu'il y a cette, ce paramètre météo, qui est incertain, et donc, [...] quand les conditions sont là c'est sûr qu'on est là pour le parapente et qu'on veut voler, quand, après le vol ou quand les conditions font qu'on ne peut pas voler, eh bien on va utiliser ce temps pour faire du tourisme, pour faire d'autres sports [...]

Mais parallèlement se développent, surtout chez celles et ceux qui disposent des ressources et compétences nécessaires à l'adaptation (temps, argent, lecture des bulletins météo, etc.), de stratégies pour contourner le plus possible les aléas, à l'exemple de Marius : « *J'ai groupé 2 stages parce que je trouve que, je préfère, quand je me déplace faire 2 semaines à suivre, comme ça tu limites le risque météo quoi.* » Une telle perspective, qui affiche la pratique sportive comme raison intrinsèque ou objectif du voyage, met donc a priori l'accent sur les espaces-temps propres à l'activité sportive comme source de plaisir ou de satisfaction personnelle, plutôt que sur les caractéristiques de la mobilité touristique en général (dépaysement, découverte, hors-quotidien, relaxation, etc.), ou sur les à-côté de la pratique sportive.

### **La pratique sportive structurante : « la trame du voyage » (Flore)**

Une autre manière de qualifier le rôle de l'activité sportive dans la mobilité touristique est d'en faire un principe organisateur. C'est-à-dire que le sport détermine les destinations, les lieux de séjour et les déplacements, et jusqu'à l'« emploi du temps » des pratiquants. Plusieurs interrogées affirment ainsi que leurs journées sont « basées » sur l'activité sportive (Jess et Jackie, Maéva). Flore et Firas expliquent un peu plus en détail ce que cela peut signifier :

Fi : Donc finalement notre quotidien il est un peu organisé en fonction de ça.

Fl : C'est un peu la trame du voyage en fait, on s'organise autour. [...] Que ce soit pour les conditions météo, notre mobilité, ben notre quotidien aussi, ça peut être l'heure à laquelle on se lève pour aller voler... [...] Même si on fait pas ça tout le temps c'est vrai que nos autres activités sont pensées en fonction de ça et...

Fi : Ouais ben on se lève le matin, on regarde la météo et, en fonction de si ça va être bon là ou dans 2 heures, ben c'est là qu'on choisit de faire, je sais pas, de prendre notre temps pour déjeuner, ou, pour aller faire les courses ou...

Fl : Est-ce qu'on va se doucher maintenant ou est-ce que ce sera en rentrant!

L'expression de « trame » employée par Flore résume particulièrement bien leur propos, et ceux de nombre d'autres interrogées qui se rapportent à ce motif de l'organisation. C'est une image qui peut aussi bien s'appliquer à la dimension temporelle qu'à la dimension spatiale. C'est aussi une manière de dire que les espaces-temps de la mobilité touristique ne sont pas *saturés* par l'activité sportive : celle-ci constitue un canevas général, une structure, mais qui peut être « habillée » ou « aménagée » de différentes manières, avec une certaine latitude dans la place effective accordée aux temps du sport, et dans l'importance accordée aux autres activités. Flore et Firas intègrent par exemple leurs « autres activités » à leur réflexion sur leur mobilité touristique, mais les « pensent », c'est-à-dire probablement les choisissent et les prévoient, « en fonction » de leurs opportunités de voler.

Cette métaphore structurale de la trame est à rapprocher d'autres termes régulièrement utilisés, qui appartiennent plus ou moins directement à un champ sémantique

spatial, voire mécanique. L'activité sportive est ainsi souvent présentée comme le « centre » (« *c'est le centre du truc* » (Élodie), « *un peu un côté central* » (Micaela), « *tout est centré sur l'escalade* » (Félicien)) ou le « pôle » (« *je suis vraiment polarisé à fond sur le parapente* » (Samuel)) du séjour, ou encore une façon d'être « axé » (Marius, Bernard). Ce type d'expressions montre, de la même manière que l'affichage du sport comme objectif, une forte réflexivité sur la pratique : les interrogées sont assez conscientes de leurs motivations et envies. La métaphore de la trame apparaît comme un outil, parmi d'autres possibles, de représentation mentale d'un projet d'action, qui permet de le clarifier et de le déterminer consciemment. La dimension structurale de cette image évoque l'idée d'une certaine cohérence interne du projet d'action, une stabilité, une sorte de plan – un plan caractérisé non pas par sa fin (plan d'action, planification temporelle) mais plutôt par sa structure (plan d'ensemble, planification spatiale). En utilisant ce type d'expressions, les interrogés reconnaissent explicitement que l'activité sportive constitue le principe de cohérence de leur mobilité touristique. Il ne faut toutefois pas exagérer la rationalité ou la rigueur d'une telle trame, d'un tel principe d'organisation. Personne ne nous explique, par exemple, avoir sur son carnet de voyage un planning ou un schéma d'organisation de la mobilité touristique. Et comme on le voit chez Flore et Firas, ainsi que dans les nombreuses modalités de combinaison de l'activité sportive et d'autres activités évoquées ci-dessous, les interrogés affirment aussi l'importance d'une certaine liberté d'improviser, ou de digresser par rapport à cette trame.

### **La pratique sportive dans la hiérarchie des intérêts : de la priorité au prétexte**

Pour caractériser la place du sport dans leur mobilité touristique, les interrogées peuvent enfin se référer à une hiérarchie personnelle des intérêts et des activités. Qu'elles affirment la primauté absolue de la pratique sportive sur tous les autres aspects de la mobilité touristique, ou qu'elles en relativisent au contraire l'importance en la remplaçant parmi de nombreux autres intérêts et sources de satisfaction, proposer une hiérarchie témoigne toujours du fait que les autres aspects sont considérés, même si c'est pour les minorer. Les réponses à la question sur la « part du sport dans le voyage » les amènent ainsi souvent à définir l'activité sportive comme la « priorité », tout en reconnaissant son caractère non-exclusif par la mention ou l'énumération d'autres attraits, secondaires donc :

Virginia : Le parapente c'est la priorité numéro un! [...] Bien sûr on profite de l'endroit, et des gens, trouver un endroit sympa pour manger, et se balader autour du lac, ou quoi que ce soit que l'endroit a à offrir, mais oui, le parapente reste toujours dans nos têtes<sup>7</sup>!

Amandine : C'est prioritaire. [...] Moi je suis plus mitigée, moi j'aime bien faire un peu de tout quoi, mais lui c'est vraiment sa priorité.

Jakub : Se détendre c'est très très important, mais la part, en termes de temps c'est l'escalade la première priorité<sup>8</sup>.

Éloïse : Le premier truc, c'était l'escalade. Après, ben j'ai apprécié de me baigner, d'avoir une super belle vue, et juste de bouquiner, vraiment de me relaxer, enfin l'escalade, l'activité sportive, [...] c'est vraiment... c'est la valeur majeure du voyage.

7. « paragliding is priority number one! [...] Of course we enjoy all the surroundings, and the people, and to find a nice place to eat, and walk around the lake, or whatever the place has to offer, but yeah, the paragliding is always in our minds! »

8. « hanging around is very very important, but the share, time-wise it's climbing, the top priority. »

Là encore, c'est une expression assez claire d'un motif principal de la mobilité touristique, qui prend dans ce cas la forme d'une évaluation comparative (certainement suggérée par le terme de « part » dans la question) des divers éléments de la pratique.

Cette même perspective de hiérarchisation se retrouve dans l'emploi des termes de « prétexte » et « excuse », qui tendent, au contraire des exemples cités ci-dessus, à dévaluer l'activité sportive dans l'échelle d'importance interne à la mobilité touristique. Ces termes signifieraient que le sport est la raison *invoquée* pour voyager, ou pour se rendre dans certains lieux, mais que ce ne serait en réalité pas l'essentiel, que ce serait un moyen de poursuivre d'autres objectifs ou de se consacrer à d'autres intérêts. C'est principalement un moyen, pour les interrogés, de signifier qu'ils trouvent en fait leur bonheur dans le voyage en lui-même, ce que Pierre, par exemple, résume par l'idée de « partir », de « s'évader » :

Le sport [...] a très rapidement été en fait un prétexte et un fil conducteur, à partir. Après, il y a un plaisir à la pratique bien entendu, parce qu'il faut que le prétexte soit suffisamment attractif, mais pour moi c'est clairement un prétexte pour m'évader, quoi.

La même idée est avancée par Stephen, qui évoque, en plus du voyage, l'expérience des lieux inconnus : « *la parapente c'est juste une excuse pour aller voyager autour du monde, et pour voir des endroits où normalement je n'irais pas*<sup>9</sup> ». Mais peu de personnes interrogées développent réellement l'idée d'un but ou d'un intérêt alternatif au sport. Javier et Berto sont parmi les rares à le faire de manière régulière et détaillée tout au long de l'entretien. Eux affirment assez clairement que leur objectif principal dans le voyage pour l'escalade, c'est de passer du temps entre amis :

B : Je pense que c'est toujours une excuse pour retrouver tes amis, pour aller avec tes amis, n'importe où, je m'en fiche. [...] Je pense que, grimper c'est une excuse, mais grimper c'est aussi l'objectif. [...] la grimpe c'est une passion, et voyager c'est aussi une passion, donc pour moi revoir mes amis, dans ces situations, en grim pant. Je peux voir ça comme une excuse pour voir les gens que j'aime.

[...]

J : Tu fais quelque chose que tu aimes, du football, de l'escalade. Et puis tu le fais avec des gens que tu aimes. C'est le seul truc. Et parce que tu te sers de ce hobby pour voir des lieux, des cultures, c'est comme une excuse<sup>10</sup>.

Cependant, on le voit, même pour eux, la hiérarchie entre les centres d'intérêt n'est pas si claire, pas véritablement figée. Berto qualifie l'escalade, de manière assez contradictoire et pourtant dans la même formule, d'« excuse » et d'« objectif ». Et Javier, s'il répète avec insistance que la compagnie de ses amis est le véritable objectif, englobe également la découverte des lieux et des cultures dans les intérêts poursuivis grâce à l'« excuse » fournie par l'escalade.

De manière générale, parler de « prétexte » ou d'« excuse » apparaît quelque peu excessif au vu des propos tenus dans la suite des entretiens concernés. Car ces personnes affirment dans le même temps la centralité de l'activité sportive selon des modalités telles que décrites ci-dessus, comme trame ou objectif principal de la mobilité touristique, ou décrivent un emploi du temps largement dominé par l'activité. Ainsi, Stephen,

9. « the paragliding is just an excuse to go travelling the world, and see places that I wouldn't normally go to. »

10. « B : I think that it's always an excuse, to find your friends, to go with your friends, anywhere, I don't mind. [...] I think, climbing is an excuse, but climbing is also the objective. [...] climbing is a passion, and travelling is also a passion, so for me to see my friends again, in these situations, climbing. I can see that as an excuse, to see the people I love. [...]

J : You do something that you like, football, climbing. And after you do that, with people you like. So that, is the only thing. And because you use this hobby, to know places, cultures, it's like an excuse. »

bien qu'il qualifie le parapente d'excuse, explique que c'est la « *raison principale*<sup>11</sup> » pour laquelle il est venu à Saint-André-les-Alpes, et qu'il a bien « *l'intention de voler chaque jour*<sup>12</sup> » où cela est possible. Chez aucune des personnes rencontrées, l'activité sportive ne se réduit réellement à un habillage ou une façade pour une pratique qui poursuivrait d'autres fins. Parler de « prétexte » ou d'« excuse » est donc une formule rhétorique, emphatique; je l'interprète principalement comme une manière de dire qu'il y a en quelque sorte des « intérêts supérieurs » à la pratique sportive, des intérêts qui ne se limitent pas à une satisfaction physique ou hédonique. Pour avancer cette hypothèse, je m'appuie notamment sur le fait que ce type de formulation s'intègre bien souvent, chez les interrogées, dans une démarche réflexive voire introspective, une réflexion sur leurs motivations qui s'apparente à de l'auto-analyse. C'est le cas, par exemple, de Samuel :

Le motif du voyage, ça va être l'idée de me retrouver moi-même aussi. [...] C'est un peu autocentré, c'est un peu l'egotrip le truc, [...] il y a l'idée d'évolution de soi-même aussi, de... [...] Moi j'ai besoin d'être en mouvement, et ces objectifs c'est un peu des prétextes, pour creuser, quoi.

Chez Micaela et Théo également, le terme d'excuse est loin de traduire une pratique sportive qui serait résiduelle ou occasionnelle dans la mobilité touristique; mais c'est une manière pour elle et lui de discuter de leurs conceptions différentes de l'appréciation de la pratique touristique-sportive, bien que, voyageant très régulièrement en couple pour l'escalade, ils partagent très largement les mêmes modalités concrètes de cette pratique. Utiliser le mot « excuse » n'est donc pas juste une figure de style, mais c'est bien une catégorie efficace pour discuter de leurs conceptions différenciées d'une activité partagée :

M : Je crois que c'est une excuse, et que si on arrive à un endroit et pour un truc ou un autre on n'arrive pas à le faire je crois pas qu'on va être trop déçus. Je crois que c'est une excuse et si on arrive à le faire tant mieux, mais si y a la pluie, bon ça fait chier mais, on est sortis, on a vu autre chose, on a ciblé [...]

T : Moi je suis pas du tout d'accord! [...] Non l'escalade c'est une excuse et, si y a plus d'escalade, ça m'énerve.

Ces multiples manières de qualifier la relation entre l'activité sportive et la mobilité touristique confirment nettement un des postulats fondamentaux de cette thèse : il y a bel et bien un ensemble de personnes qui voyagent *pour* pratiquer les sports de nature, et qui reconnaissent explicitement ce lien entre sport et tourisme comme « principe actif » de leur mobilité touristique. Bien sûr, le dispositif méthodologique mis en place, et ma propre pratique du terrain, visaient expressément ce type de profils de pratiquants; ce travail ne préjuge donc en aucun cas de leur représentativité au sein de la population totale concernée par la pratique de ces sports, ni même au sein de la population totale des personnes pratiquant ces sports en situation touristique. Toutefois, la facilité avec laquelle j'ai trouvé ces profils montre que, dans certains lieux au moins, ce type de pratique est loin de ne concerner qu'une population anecdotique.

## 7.2.2 Combiner le sport et d'autres activités ou intérêts

Cependant, le développement du propos au cours des entretiens a montré que, même chez les pratiquants les plus focalisés sur le sport, celui-ci vient presque toujours se combiner avec d'autres activités ou intérêts. Le potentiel de combinaison s'avère

11. « It's the main reason that we're here »

12. « Every day we intend to fly. [...] If it's flyable, you fly every day. »

donc un critère important du choix et de l'appréciation des lieux. Ce sont les différentes modalités de cette combinaison que je présente dans cette partie.

### **Comblent les temps morts de la pratique sportive : jours de repos et mauvaises conditions**

Dans de nombreux cas, la recherche d'activités alternatives au sport concerne surtout les moments où la pratique de celui-ci est impossible, difficile ou peu agréable, les « temps morts ». Ceux-ci sont principalement causés par de mauvaises conditions météorologiques et par la nécessité de se reposer inhérente à ces pratiques physiquement exigeantes. Les activités alternatives restent donc des activités annexes, elles sont envisagées pour « occuper » les temps morts :

VG : Mais vous ne cherchez pas d'autres activités à faire, autres que le kayak, quand vous venez ici ?

Wilma : C'est seulement pour le jour de repos, oui. Le kayak est la chose principale<sup>13</sup>.

VG : les activités autres que le parapente c'est en fonction de, enfin on va dire c'est quand vous pouvez pas voler.

Jean-Pierre : Oui c'est quand on peut pas voler, ou quand c'est sur un trajet, etc. Mais, on va pas, tout au moins dans les groupes que j'ai fréquentés, c'est pas mixte quoi, on fait pas, l'un et l'autre. On fait l'un, et le cas échéant l'autre quand ça se présente, qu'il y a une opportunité ou qu'on peut pas faire autrement.

Dans cette perspective, les activités annexes choisies le sont aussi dans la mesure où elles ne demandent pas une planification spécifique trop complexe. Et lorsqu'elles sont censées être des activités de repos, elles ne doivent *a priori* pas non plus exiger un investissement physique trop important. Elles restent souvent, toutefois, des activités de type sportif – probablement pratiquées avec une moindre intensité que l'activité principale. Ainsi, les kayakistes interrogées dans les Hautes-Alpes sont nombreuses à aller pratiquer la via ferrata sur les parcours facilement accessibles autour de L'Argentière-la-Bessée, ou à s'essayer à l'escalade ; les parapentistes, à Annecy ou Saint-André-les Alpes, troquent volontiers la voie des airs, lorsqu'elle n'est pas praticable, pour les modes de déplacement terrestre, la marche ou le vélo, pour parcourir la montagne. Plusieurs personnes emportent du matériel pour pratiquer plusieurs sports, tout en restant très claires sur la distinction entre l'activité principale, pour laquelle elles sont venues, et les activités annexes ou compensatoires. Ainsi, Niels est venu à Annecy pour le parapente, mais en prenant également son vélo, ses rollers et son matériel de kite-surf. Le tout est rendu possible par le fait qu'il se déplace en van, et s'inscrit également dans une mobilité itinérante qui ne se limite pas à son séjour à Annecy. Angelika, venue voler à Annecy également, a emporté ses rollers ; Jules comme Jean-Louis sont à Saint-André pour le parapente, mais pratiquent aussi de temps en temps le vélo ; Antoine, venu dans les Hautes-Alpes pour le kayak, a chargé dans son van un VTT de descente mais ne l'a sorti qu'une fois et n'envisage pas réellement de l'utiliser après une journée sur les rivières (« *tu fais déjà une ou deux rivières dans la journée, après t'es mort* ».) Et l'activité la plus prisée pour les journées de repos reste la baignade : le lac d'Annecy, la mer Égée, les lacs de Castillon et de Sainte-Croix sur le Verdon, et celui de Serre-Ponçon sur la Durance, tous sont évoqués comme des lieux privilégiés pour le repos et le farniente de l'après-sport, et tous sont présentés comme des attraits notables des lieux de pratique. Enfin, les visites culturelles ou urbaines sont évoquées parmi les possibilités, mais, pour

13. « VG : But you're not looking for other things to do, than kayaking when you come here ?  
Wilma : It's only on the rest day, yeah. The kayaking is the main thing. »

les terrains étudiés, seule la visite d'Annecy apparaît comme une option sérieuse et fréquemment évoquée. L'offre touristique culturelle des régions rurales ou des bourgs (musée de l'éponge à Kalymnos, musée de la mine d'argent à L'Argentière-la-Bessée...) n'est pas réellement mentionnée.

La diversité des activités praticables est un critère d'appréciation des lieux très fréquemment mentionné, selon diverses variantes. À propos de la région du lac d'Annecy et des Hautes-Alpes, c'est en particulier la diversité des activités sportives qui est louée, par exemple par Marieke à propos des Hautes-Alpes (« *c'est un lieu qui est tout, de la montagne qu'on cherche. [...] C'est assez fou c'est toutes les rivières, tout pour l'escalade, pour le ski, le rando* »), ou par Niels à propos d'Annecy (« *ici, la combinaison, je peux faire du vélo, du roller, du kitesurf, du parapente, je peux faire ce que je veux. Et une jolie ville où aller, pour voir quelque chose. [...] C'est un endroit génial pour tout faire*<sup>14</sup> »). Pour Kalymnos ou Saint-André, c'est plutôt la vie de village, en particulier l'offre de bars et de restaurants, qui est mise en avant, entre autres dans une perspective de diversité par rapport au sport, comme on le détaille dans ce qui suit.

### Satisfaire des envies différentes

La recherche d'une combinaison entre le sport et d'autres activités peut également partir de la volonté de contenter des personnes aux intérêts distincts, par exemple des membres de la famille qui ne pratiquent pas, ou peu, l'activité :

Agatha : Je viens ici parce que ça combine l'escalade et d'autres choses, y compris des activités non liées à la grimpe pour le reste de ma famille<sup>15</sup>.

Étienne : ce qui lui plaisait bien évidemment [à Aglou au Maroc,] c'était le soleil. Voilà, donc elle comme ça elle pouvait bronzer pendant que je volais, c'était parfait.

Laure : on a aussi quand même pas mal de jeunes [...] amis [...] qui sont maintenant [...] pères, [...] ils peuvent venir avec leurs femmes, qui grimpent peut-être pas forcément beaucoup, je m'excuse d'être aussi sexiste mais c'est comme ça, qui ont des enfants mais qui eux grimpent, et tout le monde est content parce que, elle elle est pas malheureuse parce qu'il y a la mer, tout le monde, c'est beau, c'est cool, les enfants sont contents parce qu'ils peuvent grimper, progresser ou pas mais tout le monde s'en fout, et lui il peut grimper à satiété sans faire chier toute sa famille, quoi.

Les lieux idéaux pour ce type de combinaison semblent donc être ceux qui allient une grande adéquation à l'activité sportive spécifique et un potentiel suffisamment important d'activités ou d'attraits touristiques plus généraux, au premier chef la baignade, comme évoqué plus haut, le soleil, l'offre culinaire, le paysage.

Pour les groupes composés uniquement de pratiquants de l'activité sportive mais ayant des niveaux, des styles de pratique ou des degrés d'investissement différents, c'est plutôt la diversité entre les sites de pratique, en termes de difficulté en particulier, qui est mise en avant. Le groupe de kayakistes de Georgia et Wilma, par exemple, est composé de personnes plus ou moins expérimentées : Georgia navigue depuis trois ans mais est moins expérimentée que Wilma, instructrice de club « de niveau 1 », ou que Aled, instructeur « de niveau 2 ». Le groupe valorise donc la diversité de rivières accessibles dans les Hautes-Alpes, comme l'explique Wilma : « *les rivières sont toutes tellement différentes, donc tu as une bonne combinaison, pour tout le monde ici, chacune*

14. « here, the combination, I can do cycling, I can do rollerskating, kitesurfing, paragliding, I can do everything I want. And a nice city to go there, to see something. [...] It's a great great place to do everything »

15. « I travel here because it combines, climbing with other things, including non-climbing, entertainment for the rest of my family. »

*avec un niveau différent, il y a toujours quelque chose qu'on peut faire, donc c'est l'autre truc bien ici*<sup>16</sup>. » Cette diversité des difficultés, favorisée par une grande concentration des sites de pratique, est aussi un des avantages fréquemment mentionnés de l'île de Kalymnos, par exemple par Anton :

Le fait qu'il y ait une grande concentration c'est sympa aussi, tu peux venir avec un grand groupe avec des niveaux différents, et tout le monde peut grimper au même endroit, tu n'as pas besoin d'aller à cet endroit-ci pour ce groupe qui grimpe à tel niveau, et à un autre endroit pour cet autre groupe qui grimpe à un niveau différent<sup>17</sup>.

Dans la mesure où, comme on l'a vu ailleurs (partie 4.5.4), la camaraderie et la sociabilité sont pour beaucoup des éléments cruciaux de la pratique touristique-sportive, prendre en compte les envies et intérêts d'autrui est une motivation forte pour rechercher un certain équilibre entre le sport et le reste de la pratique.

### **Le sport, mais aussi la « dolce vita » (Thomas)**

Une autre manière de valoriser une forme de combinaison entre le sport et le hors-sport est d'exprimer son attrait général pour un « style de vie », ou « lifestyle », intégrant la pratique sportive, laquelle peut prendre plus ou moins de place, mais aussi nombre d'autres caractéristiques du lieu ou de la mobilité, qui concourent à constituer un rythme de vie et une ambiance de détente, de relaxation, un style de vie typiquement vacancier en somme. La pratique sportive est alors présentée comme partie intégrante de ce tout, à l'instar de Laure et Thomas à propos de Kalymnos :

L : Tu peux aller te baquer quand tu veux...

T : Les grandes voies sont vraiment géniales...

L : Se déplacer en scooter sans casque, peut-être parce qu'on est Suisses, mais on trouve ça top!

T : C'est dolce vita à fond, la vie est pas chère en plus...

C'est en particulier sur la liberté, la facilité de ce mode de vie, et ses dimensions hédoniques (« *le climat* », « *la bouffe* ») que Laure et Thomas insistent. Leurs propos font écho à ceux de nombreux autres interrogés à propos de Kalymnos : Annick, pour qui il « *faut qu'il y ait une bonne qualité d'après-escalade, des petits restaurants sympas, les petits bars pour aller boire un verre le soir, la douceur de vivre, la quiétude, l'accueil des gens* », ou Anton, qui apprécie particulièrement le confort offert par l'île grecque, où, contrairement à bien d'autres sites d'escalade, « *tu peux combiner l'escalade avec la détente des vacances, traîner à la plage, et loger dans une chambre confortable, tu n'as pas à planter ta tente, à cuire tes repas sur un petit réchaud... c'est vraiment commode d'être ici*<sup>18</sup> ». Le village et la région de Saint-André-les-Alpes sont également prisés pour l'équilibre qu'ils offrent entre animation et tranquillité – parfois en opposition avec les sites de vol libre d'Annecy, présentés comme surpeuplés, qualifiés d'« usine » (Seb) – à l'exemple de Cédric :

C'est un petit coin... même si c'est pas Cannes, quoi, je veux dire, y a un petit peu de vie dans le village, y a des bars, y a le lac la journée quand ça vole pas pour aller piquer une

16. « [the rivers] are all so different, so you've got a good mix, for everybody that's here, with all different abilities, there's always something that we can do, so, that's the other good thing about it, isn't it. »

17. « That there is a high concentration is pretty neat as well, so you can go a big group with different levels, so everyone can climb at the same spot, you don't have to go to one place for this group climbing this level and another place for this other group with people climbing another level. »

18. « you can mix climbing with, like, vacation, hanging out on the beach, and stay in a comfortable room, you don't have to pitch a tent, you don't have to cook your food on a, like, small mini-stove... it's pretty convenient to be here. »

tête... Il y a beaucoup de parapentistes ici, et des gens très détendus quoi, c'est pas non plus une usine...

Jack, kayakiste interrogé dans les Hautes-Alpes, avance son goût pour le « style de vie » comme premier et principal argument de son appréciation de la pratique touristico-sportive, un style de vie qui semble pour lui défini par l'association étroite entre l'excitation du sport et la détente de l'après-sport : « *Je pense que c'est avant tout le style de vie. C'est l'adrénaline dans les rivières, et puis c'est la détente avec les amis, le repas avant ou après que tu as navigué, et enfin les quelques bières du soir, les bons dîners le soir*<sup>19</sup>. » Jack met ici en lumière un principe qui semble concerner de nombreuses personnes parmi les interrogées : l'activité sportive ou l'effort physique comme condition préalable à l'appréciation du style de vie relâché, détendu, ralenti, jouisseur qui caractérise traditionnellement la situation touristique. En témoigne le discours sur la valorisation du mode d'être « actif », qui s'accompagne souvent de la dévalorisation de l'attitude passive (voir partie 6.1.1), et qui est très répandu parmi les interrogés, y compris chez ces mêmes personnes qui louent la *dolce vita*.

### **Le sport soumis aux « intérêts supérieurs » du voyage**

Certaines réponses tendent plutôt vers l'affirmation de la nécessité, dans la pratique touristico-sportive, d'un potentiel d'activités et d'attraits extérieurs à l'activité sportive, et tendent à placer cette nécessité sur le plan des « intérêts supérieurs » du voyage. Dans le discours des interrogés, le voyage est en effet souvent paré de valeurs et de vertus telles que l'ouverture au monde, l'échange, la découverte ; que je qualifie ici d'intérêts « supérieurs » car ils se rapprochent d'une réflexion d'ordre éthique, dans la mesure où ils dépassent la dimension strictement individualiste – bien qu'ils soient, par ailleurs, largement mobilisés dans un discours de développement ou d'épanouissement personnel. Supérieurs, ces intérêts le sont aussi, dans certaines réponses, au sens causal ou hiérarchique : l'activité sportive est en réalité englobée dans une pratique générale du lieu autre, souvent présentée avant tout comme une pratique de découverte, et où la distinction n'a pas réellement lieu d'être entre la découverte par le sport et la découverte par les rencontres, la mobilité, l'échange culturel, etc. Cela ne signifie pas que le sport n'est pas dominant dans le temps du séjour ou de la mobilité, il l'est chez la plupart de ces personnes ; cela signifie plutôt que l'expérience de la découverte, du voyage, est continue et concerne indifféremment les temps du sport et ceux du hors-sport. Plusieurs personnes expriment ainsi l'idée d'une interdépendance ou d'une imbrication, plutôt qu'une subordination ou une cohabitation, des intérêts du voyage et du sport. Neil, parapentiste britannique interrogé à Annecy, joint le geste à la parole pour expliquer cela : « *le voyage, c'est quelque chose qui me passionne depuis bien longtemps, et ça fait maintenant 2-3 ans que je fais du parapente, donc les deux font ça* » — à ces mots, ses mains se joignent pour venir entrecroiser les doigts — « *et ça marche très très bien pour moi.*<sup>20</sup> » Certains relativisent donc l'intérêt du sport pour le replacer dans l'intérêt plus général du voyage :

Antonin : Alors, bon le kayak j'aime bien, c'est sûr, enfin c'est principalement pour ça, quand même, mais après ce que j'aime bien aussi c'est voyager, voir autre chose, j'aime

19. « I think it's above all, the lifestyle. It's adrenaline in the rivers, and it's the chillout, with friends, lunch before you paddle, or lunch after you paddled, at last the few beers in the evening, nice meals out. »

20. « travel is something which I've been passionate about for many many years, and now I've paraglided for the last 2-3 years, so the two just do that, and it works very very well for me. »

beaucoup les montagnes hein, il faut que ça reste des montagnes généralement, et puis, ben avec les Italiens par exemple c'est la différence de cultures aussi.

Arnaud : les voyages, c'est l'intérêt, c'est aussi quand même pour moi, de voir d'autres paysages déjà, puis le fait de prendre l'avion, de partir, ça fait voyage quoi, ça fait dépaysant... quand on voyage, si on va au Maroc, c'est pas que pour voler quoi, on vole, et aussi c'est pour aller visiter, y a plein de choses à faire.

D'autres semblent critiquer l'attitude « monomaniaque », et affirment ne pas envisager de pratiquer un lieu inconnu ou méconnu sans chercher à le connaître ou l'appréhender dans ses spécificités sociales et culturelles :

Nicole : je trouve ça dommage d'aller si loin et de passer à côté de tout ça.

Alain : Pour moi ça a quand même toujours été important de voir autre chose, j'ai jamais quand même été un espèce de mec, parce qu'il y en a ici, qui viennent 8 jours, ils grimpent tous les jours tous les jours, même s'il tombe de la merde, ils reprennent le bateau dans l'autre sens 8 jours après, ils sont jamais allés à Pothia, ils savent pas où c'est hein, bon. Moi ça a jamais été le cas hein, je suis allé en Amérique, j'ai quand même discuté, en Allemagne de l'Est, [...] on échangeait avec les mecs, parce qu'à l'époque y avait le mur et tout ça, j'ai toujours eu une approche aussi, alors je sais pas comment on peut appeler ça, touristique ou sociologique, [...] j'ai jamais été quand même à 100 % escalade, escalade.

Dans ces cas, sont donc présentées comme des dimensions importantes de la pratique le contact avec les populations locales, la découverte d'autres cultures, les efforts de connaissance et de compréhension des lieux. Et dans cette perspective, les activités classiques du tourisme dit « culturel » (visites de musées, de sites historiques ou archéologiques, séjour chez l'habitant, etc.) semblent faire pleinement partie de l'éventail des activités envisagées, même si les interrogées donnent peu de détails à ce sujet.

### **7.3 La place de l'activité sportive dans le temps à disposition**

Dans cette section enfin, je montrerai comment les temporalités de l'activité sportive, et sa place plus ou moins grande dans le temps dont disposent les individus, contribuent à déterminer leur engagement.

#### **7.3.1 La « part du sport dans le voyage » : expression et quantification**

Parmi les propos relevés et analysés ci-dessus, on trouve de nombreuses variantes de la définition du voyage *pour* le sport. Les interrogées exposent leurs conceptions personnelles de cette relation, la justifient, l'illustrent, la relativisent éventuellement. La première partie montre qu'incontestablement, pour la quasi-totalité des personnes interrogées, le sport est le « principe actif » du voyage, et qu'on peut donc sans hésiter parler de tourisme « sportif », car la pratique est clairement spécialisée. La partie suivante, présentant les modalités de « combinaison » de l'activité sportive avec d'autres intérêts, montre cependant comment cette pratique, dans la plupart des cas, s'intègre tout de même à des configurations et des motivations « généralistes » du tourisme et du voyage.

Je n'ai pas traité ici des pratiques touristiques qui incluent le sport comme une activité parmi d'autres, sans primauté, qui ne relèvent pas du sujet tel que je l'ai défini. Cependant, un nombre non négligeable d'interrogés déclarent avoir également ce type de pratiques — inclure, comme Shirley et Osip, quelques jours d'escalade dans un voyage en Asie du Sud-Est de deux semaines entrepris notamment pour le mariage d'une amie, ou emporter sa voile de parapente *au cas où*, comme Neil en Inde (« *Je suis*

*allé là-bas parce que j'aime voyager, et j'ai ma voile dans l'avion ou quoi que ce soit, et puis si je peux voler c'est super*<sup>21</sup>. »). Il est intéressant de voir que les interrogées font assez clairement la distinction entre leurs mobilités touristiques dédiées au sport et celles ponctuées par le sport ; et les expressions utilisées pour faire cette distinction sont assez parlantes. Osip décrit ainsi le voyage en Thaïlande et au Viêt Nam : « *ce n'était pas un voyage d'escalade, c'était un voyage avec de l'escalade dedans*<sup>22</sup> ». Pirmin, une des seules personnes que j'aie interrogées au cours d'une mobilité touristique non réellement dédiée au sport, qualifie ainsi son séjour en France qui l'a conduit, entre autres, dans le Verdon : « *ce sont des vacances générales avec des bouts de grimpe dedans*<sup>23</sup> ».

La distinction semble donc assez claire, pour les interrogés, entre voyage « pour le sport » et voyage « avec du sport dedans »<sup>24</sup>. Y a-t-il un moyen de caractériser cette relation entre sport et voyage en termes de répartition du temps, et en termes quantitatifs ? C'était un des objectifs de la question 3 de la grille d'entretien portant sur la part du sport dans le voyage (3.2.2.2), et c'est ce que j'ai cherché à représenter ici (figure 7.6). La question comportait deux volets : « en termes de temps » et « en termes d'importance ». Certains interrogés se sont emparés de la distinction pour développer leur réflexion, d'autres non. De même, il a paru plus ou moins naturel selon les personnes de quantifier cette part. Beaucoup l'ont fait de manière spontanée ; dans d'autres cas, où la question leur semblait obscure, ou n'amenait qu'une réponse très peu développée, il m'arrivait de suggérer une réponse en termes de pourcentage ; enfin, dans les cas d'une réponse bien développée sans être quantifiée, je n'insistais pas sur ce dernier aspect.

Le diagramme ci-contre (figure 7.6) est donc basé sur les seules réponses explicitement quantitatives, et ne comprend pas tous les individus interrogés. En outre, un même individu peut apparaître plusieurs fois, dans le cas où il ou elle a clairement distingué plusieurs types de mobilités touristiques selon la part que le sport y occupe (Shirley et Osip, par exemple, distinguent trois types de voyages où l'escalade et le parapente sont plus ou moins importants ; et m'ayant répondu en couple mais ayant clairement approuvé pour soi les réponses de l'autre, elle et il apparaissent individuellement sur le graphique). Bien sûr, en l'absence de consignes claires de ma part, même les réponses explicitement quantitatives sont difficilement comparables entre elles, les personnes ayant abordé la question selon diverses manières de calculer et divers cadres temporels de référence. Certaines indiquent un rapport entre le nombre de jours avec activité sportive et le nombre de jours de repos ; d'autres évaluent leur temps de pratique à l'échelle de la journée ; certaines personnes se limitent à la durée stricte de la pratique sportive, tandis que d'autres prennent en compte tous les temps de préparatifs, de déplacement, d'attente, etc. La représentation graphique visible ici est donc le résultat d'un certain nombre d'interprétations et de mises en forme de ma part pour parvenir à des données que j'estime comparables.

La valeur représentée est la part temporelle de l'activité sportive – au sens large, c'est-à-dire incluant les préparatifs, les déplacements, l'attente – dans le temps du « voyage », c'est-à-dire du séjour ou de la mobilité touristique. Elle est reportée ou

21. « I went there because I like travelling, and I've got my wing in the back of the plane or whatever it is, and if I can fly that's great. »

22. « it was not a climbing trip, it was a trip that had some climbing in it »

23. « this is a general holiday with climbing parts in it »

24. Si l'on exclut néanmoins les personnes qui pratiquent leur sport dans le cadre d'une itinérance déterminée par leur activité professionnelle ou par le choix d'un mode de vie (Helga, Seb, Francis).

calculée selon l'un des procédés suivants :

- le pourcentage tel qu'il est exprimé directement par l'interrogée, sans donner de détails sur son mode de calcul personnel. Ce qui prévaut dans ce cas, c'est donc l'appréciation subjective et spontanée;
- si c'est un ratio entre jours « pratiqués » et jours de repos qui est exprimé, c'est le nombre de jours pratiqués par rapport au nombre total de jours qui est converti en pourcentage;
- si l'interrogé évoque le nombre d'heures de pratique (toujours au sens large) par jour, je considère dans ce cas que 10 heures par jour équivalent à 100 %. C'est une appréciation personnelle du temps quotidien qu'il est possible de consacrer à une activité sportive, appuyée par quelques estimations d'interrogés de ce que représente une journée pleine.



**FIGURE 7.6** – Part du sport dans le voyage, telle qu'exprimée par les interrogées. Les noms apparaissant plusieurs fois correspondent aux différentes modalités de pratique rapportées par une même personne.

Très majoritairement, pour les personnes interrogées, voyager pour le sport signifie donc entreprendre une mobilité touristique où l'on consacre au moins la moitié de son temps à l'activité sportive. L'affirmation est d'autant plus vraie si l'on considère que, parmi les valeurs inférieures à 50 %, une bonne partie sont des modalités de pratique non strictement touristiques, ou non dédiées au sport, de personnes qui par ailleurs ont clairement des pratiques de tourisme sportif : Laure et Thomas sont dans leur résidence secondaire, Shirley et Osip parlent d'un voyage où le sport est occasionnel, de même que Pirmin. Les discours sur l'importance de l'activité sportive, analysés dans les sections précédentes (partie 7.2.1), confirmaient qu'on pouvait sans hésiter parler d'une pratique spécifique de tourisme dédiée au sport; les éléments quantitatifs comme qualitatifs montrent assez clairement que cette relation entre tourisme et sport se traduit dans le partage du temps.

### 7.3.2 Le sport, rien que le sport : mobilités et séjours à idée fixe

Malgré les nombreuses variantes de « combinaison » présentées ci-dessus, qui montrent que le sport est très souvent complété par d'autres pratiques pour motiver et organiser la mobilité touristique, il subsiste chez certaines interrogées une modalité de pratique extrêmement spécialisée. Pour ces personnes, le hors-sport doit être réduit au minimum. Leur objectif est très clair : pratiquer le plus possible. Ce sont notamment les personnes qui expliquent comment elles maximisent le temps de pratique, en essayant d'utiliser la totalité du temps à disposition, à l'exemple de Paco et Manuela à Kalymnos, ou de Vick à Annecy :

Paco : Grimpe à plein temps! Par exemple hier, on était au secteur appelé The Beach, on était là à 11 heures, l'ombre est arrivée à 13 heures, et on a grimpé jusqu'à 19 heures, tu vois. Et aujourd'hui on était ici à 9 heures, là il est 17 heures et on grimpe encore<sup>25</sup>.

Vick : Pour ce voyage, le parapente c'est numéro un, donc quand c'est bon pour voler je vole, et sinon je fais d'autres trucs pour remplir le reste du temps, mais c'est juste, autant de parapente que je peux en faire, en gros<sup>26</sup>.

D'autres personnes vont plus loin, en affirmant ne pas hésiter à aller jusqu'à l'épuisement physique pour satisfaire leur soif de kayak, d'escalade ou de parapente. Dans ce type de propos, on discerne clairement une logique de rentabilisation du déplacement et du temps à disposition, qui concerne surtout des personnes venues d'assez loin pour un temps assez court (une semaine ou moins) :

Georgia : On doit faire en sorte que le voyage en vaille la peine.

Wilma : Oui. La plupart d'entre nous aimeraient naviguer tous les jours. Et puis tu arrives au cinquième jour et tu as les bras qui pendent, et tu te dis je suis trop fatiguée, donc tu dois arrêter. Mais comme Georgia l'a dit, tu veux en profiter le plus possible du temps que tu as ici, donc, on en fait autant qu'on peut tant qu'on est ici.

Georgia : Tu pourras dormir quand tu seras rentrée en Angleterre.

Aled : Dormir c'est pour les mauviettes<sup>27</sup>.

Colm : Je suis pas là pour sortir me saouler le soir et me lever à 11 heures du matin. Je veux dire c'est, on y va, la plupart des journées on navigue 3 ou 4 sections de rivières, et on est tous complètement épuisés et usés, mais c'est pour ça qu'on est là, pour naviguer. Et c'est ce qu'on fait, donc on se lève le matin, on sort, on se met sur l'eau aussi tôt qu'on peut, on fait autant de sections de rivières qu'on peut... On dormira et on se reposera quand on sera rentrés à la maison! Une fois de retour au boulot!<sup>28</sup>.

On le voit chez Colm, l'investissement de temps et d'énergie est très sélectif. Il ne s'agit pour lui ni d'un temps de relaxation et repos, ni d'un temps de défoulement total, de

---

25. « Full-time climbing! For example, yesterday, we were to the sector called The Beach, we were there at 11 o'clock, the shade came at 1 o'clock, we were climbing till 7 o'clock, you know. And today, we were here at 9 o'clock, it's 5 o'clock and we keep climbing. »

26. « For this trip, paragliding is the number one, so, when the paragliding is good I'm paragliding, and then, I do other stuff around that to fill up the rest of the time, but it's just, as much paragliding as I possibly can do, basically. »

27. « Georgia : We need to make the travelling worthwhile.

Wilma : Yeah. Most of us would love to paddle every day. And you get to about the fifth day, and your arms are hanging off, and you think I'm too tired, so you have to stop. But you, as Georgia said, you want to make the most of it while you're here, so, as much as we can while we're here.

Georgia : Can sleep when you're back in England!

Aled : Sleeping is for the wimps. »

28. « I'm not here to go out in the evenings and get drunk and wake up at half eleven in the morning. I mean it's, go out, most days we paddle 3 or 4 river sections, and we're all absolutely exhausted and worn out, but that's why we're here, to paddle. And that's what we're doing, so, get up in the morning, get out, get on the water for as early as we possibly can, do as many sections and rivers as we can... We'll sleep and relax when we get home! When back to work! »

libération généralisée des contraintes et conventions du quotidien : le temps limité de sa mobilité touristique est balisé par de claires restrictions pour toute activité qui pourrait nuire un tant soit peu à sa pratique du kayak, et celle-ci est au contraire étendue au maximum des ressources temporelles et physiques à sa disposition. Marius a une approche similaire pour le parapente, mais dans un cadre beaucoup plus libre (voir section 7.1.1) ; sa grande liberté, il la consacre cependant à un projet de progression rapide dans l'activité :

Oh ben là c'est, 90 % du temps je vole [...] je suis pas dans l'approche, [...] les gens [...] ils viennent pour faire du parapente mais ils viennent aussi pour faire la fête, [...] mais là si tu fais la bamboula ben... , t'es plus dans l'esprit de voler parce que si t'es à moitié [...] moi c'est pas du tout mon approche, moi je suis vraiment sur [...] à mon âge, si tu veux progresser, si tu fais 50 vols par an, tu progresses pas.

Cette forme de pratique radicalement focalisée sur l'activité sportive peut donc concerner, on le voit, des temporalités très différentes, et des profils d'engagement très différents. Cela va de la personne très libre dans la gestion de son temps, pouvant se permettre de longues périodes d'itinérance (Marius), mais avec un objectif bien déterminé de progression, à la personne qui souhaite s'adonner sans retenue à son sport dans son temps de congés très limité (Colm ou Wilma). Leurs engagements dans l'activité ont, en revanche, ceci de commun qu'ils relèvent de la passion : le sport qu'ils pratiquent les habite, leur procure une intense satisfaction, ce qui détermine leur envie d'y consacrer un temps considérable, avec une fréquence régulière. La mobilité touristique est pour elles un cadre privilégié, entièrement dédié à cette passion.

### 7.3.3 Quand la pratique sportive se fait dominante dans le tourisme, le loisir, voire la vie

Les parties précédentes se limitaient à cerner la place du sport dans le temps relativement bien défini d'une mobilité touristique. Mais pour bien comprendre la pleine étendue de l'activité dans la vie de ces individus, il était également utile de saisir la place du sport dans l'ensemble de leurs loisirs. Dans le temps limité que les personnes peuvent consacrer à ceux-ci, quelle place la pratique touristico-sportive laisse-t-elle à d'autres pratiques ?

Malgré la diversité des situations personnelles et des rapports au loisir des personnes interrogées, et malgré le fait que les entretiens ne visaient pas expressément les loisirs hors mobilités touristiques, un profil revient régulièrement : celui de personnes très investies dans l'activité sportive, qui occupe une grande partie de leur temps de loisir, et qui domine en particulier les vacances et les mobilités touristiques – jusqu'à exclure toute autre pratique dans certains cas. Le cas de Geoffrey est exemplaire d'un engagement presque total dans l'activité, et peut donc constituer ici une référence, un point haut sur le gradient que la population d'interrogées donne à voir – si l'on se cantonne toutefois au domaine des loisirs, car un engagement tel que celui de Geoffrey ne se confond pas avec l'activité professionnelle ou avec un mode de vie, cas que je présenterai ailleurs. D'abord, à une question que je pose assez régulièrement dans les entretiens, il répond comme suit :

VG : Et, est-ce que ça vous arrive encore de bouger, d'aller faire du tourisme, d'aller faire des vacances pour autre chose que pour le kayak ?

G : Non, c'est mort! [Rires] [...] Ah mais je sais que mes potes ils me font chier avec ça moi hein. Ils me le reprochent hein. [...] La dernière fois y a un pote il me fait ah tu fais quoi la première semaine d'août. Je lui ai dit que je bossais, parce que je veux dire ben soit je

bosse, soit je vais aller faire du kayak de toute façon... Moi ça me fait chier d'aller partir une semaine, à rien foutre quoi... J'ai l'impression de perdre mon temps quoi!

Geoffrey n'envisage donc qu'avec beaucoup de réticence des vacances ou des voyages qui ne seraient pas consacrés au kayak; il ne pense pas pouvoir les apprécier, les assimile à un temps de passivité, et les considère comme une perte de temps. Le kayak domine donc totalement, chez lui, les temps et les motivations de la mobilité touristique. D'autres personnes le disent d'une manière similaire, même si c'est en général pour expliquer que s'il y a toujours une dimension sportive dans leurs voyages, cela peut s'étendre à d'autres activités que leur sport principal, à la randonnée en particulier. Yelena dit ainsi qu'elle ne fait « *en général pas vraiment de voyages non liés au sport* », et que « *le tourisme classique n'est pas intéressant* » pour elle<sup>29</sup>; Pierre affirme sans hésiter qu'il « *ne voyage que vis-à-vis du sport* »; Andreas explique qu'il « *essaie de se concentrer plutôt sur les voyages liés au sport* », car il n'« *aime vraiment pas les autres types de voyages*<sup>30</sup> ». Comme on le voit, il ne s'agit en fait pas pour ces personnes d'arbitrer entre plusieurs pratiques envisagées, qui seraient en concurrence pour le temps limité qu'elles ont à disposition pour la mobilité touristique : si elles n'ont pas ou peu d'autres pratiques touristiques, c'est surtout parce que la seule qui leur plaise réellement est la pratique touristico-sportive (sur ce point, voir la partie 6.1). D'autres interrogés n'expriment pas aussi clairement un désamour pour les autres formes de tourisme, mais insistent plutôt, justement, sur les limites de leur temps de congés, et sur le choix qu'ils font de prévoir expressément leurs vacances pour l'activité sportive qui a leur nette préférence, à l'instar d'Antonin :

VG : Et, mais est-ce que [...] tu prends des vacances pour des trucs qui n'ont rien à voir avec le sport ou pas?

A : Plus tellement en fait, plus du tout même [...] Vraiment c'est une passion quoi. C'est vrai que j'ai du mal à partir sans mon kayak, et surtout, à me prendre des vacances tu vois, avec maintenant en rythme alternant, tu te prends des vacances... C'est beaucoup mieux comme ça pour moi, parce que du coup j'ai pas des périodes de deux semaines de vacances où je peux rien faire parce qu'il y a pas d'eau, du coup je prends mes congés comme je veux, mais voilà j'essaie de garder ça pour vraiment faire du kayak.

Dans le cas du kayak, la dépendance de l'activité aux niveaux d'eau contraint fortement la planification de l'activité, et incite d'autant plus à établir clairement une priorité dans la prévision et l'emploi des congés, le plus simple étant bien sûr, comme Antonin en a fait le choix, de les planifier entièrement en fonction du kayak.

Si ces personnes expriment une nette domination, voire une hégémonie, de la pratique touristico-sportive dans l'ensemble de leurs pratiques touristiques, cela ne signifie pas toujours que cette domination se retrouve dans le champ des loisirs du quotidien. Mais c'est bel et bien le cas chez Geoffrey, qui là aussi, de même que Félicien, peut constituer une référence pour un degré particulièrement élevé d'investissement dans la pratique sportive de loisir :

G : limite j'ai, des fois j'ai l'impression de perdre mon temps quand je fais pas du kayak. Là j'étais blessé pendant 2 semaines, enfin 3 semaines même, je reprends tout juste le kayak mais, je me suis fait chier quoi. À rien faire... Ouais moi je suis un vrai autiste, là-dessus. Mais j'ai toujours été comme ça, avant je faisais du BMX, et c'est pareil je faisais du BMX tous les week-ends, quasiment tous les soirs de la semaine. J'ai toujours eu des conduites un peu addictives, au sport quoi.

29. « I generally don't really do non-sport-related trips. [...] Typical tourism is not interesting to me. »

30. « I try to more focus on these sport-related trips, because, yeah I really don't like this other kind of trips. »

F : Dès que le temps le permet, je bouge quoi. Alors des fois c'est un peu aberrant, c'est-à-dire qu'on peut aller à Fontainebleau, [...] des fois ça m'arrive de faire 4 heures, et de me taper, bon alors en général l'aller ça va, mais après c'est 2 heures de bouchons [...]. Une fois j'ai calculé que j'ai, en cumulé j'ai passé plus de temps dans la voiture, ou autant de temps dans la voiture, qu'à Fontainebleau. [...] Je dirais au moins, allez en moyenne 2 fois par mois, et puis on peut dire sur, 10 mois [par an]?

Pour ces deux hommes, l'activité sportive, le kayak pour le premier et l'escalade pour le second, est clairement l'occupation prioritaire des temps de loisir, et est limitée par peu de choses en dehors des conditions météorologiques. Parmi les autres interrogées qui allouent une part considérable de leurs loisirs au sport, on trouve aussi celles qui peuvent s'y adonner parce qu'elles sont libérées de la principale contrainte qui délimite dans une vie le domaine du tourisme, le travail – en tout cas le travail localisé. C'est notamment le cas des retraitées, mais aussi des « digital nomads », ces personnes dont le travail n'est pas attaché à un ou des lieux, car dépendant essentiellement du numérique et des télécommunications. Ainsi, Martine et Michel, couple de retraités belges, consacrent au moins 12 semaines par an à voyager à travers l'Europe du Sud et la Méditerranée pour l'escalade. Marius, en retraite mais conservant une activité professionnelle qui le laisse très libre, est loin de son lieu de résidence au bas mot 20 semaines par an, pour voler. Helga, elle, vit dans son van avec son compagnon, tous deux travaillant à distance pour un site web, et choisissant leurs lieux de séjour principalement en fonction des opportunités d'y grimper et d'y naviguer en kayak. Pour ces personnes, le concept de mobilité touristique n'est pas réellement pertinent, dans la mesure où leurs déplacements ne sont pas contraints par une activité régulière et localisée. Le domaine du tourisme se fond alors en grande partie avec celui du loisir ; et l'activité choisie, en l'occurrence le sport, peut prendre une place considérablement plus grande dans l'organisation générale des loisirs et de la vie.

Enfin, certains interrogés donnent un aperçu de la place du sport dans leur vie sociale, lorsqu'ils expliquent comment l'activité influe sur leurs relations amicales ou familiales, voire dans leur vie mentale lorsque l'activité est assimilée à une obsession ou une addiction. En effet, si l'activité sportive définit et organise des formes de sociabilité (voir parties 2.2.1.1 et 4.5), elle peut en limiter d'autres. La conversation entre Jérôme, Valentin et Geoffrey montre que la question se pose réellement pour eux, et les conduit soit à ménager du temps pour la sociabilité hors du monde du kayak, soit à remplacer totalement l'une par l'autre :

G : Ouais moi je vais voir mes potes le week-end, quand même. De temps en temps je dis allez, ce week-end on fait pas de kayak.

V : Allez faut garder une vie sociale!

J : Eh mais mec, moi quand j'ai commencé le kayak, j'ai enlevé tous mes potes du collègue, de ma vie sociale, j'avais pas encore vraiment des potes au kayak, mais une chose est sûre c'est le samedi quand je rentrais épuisé du barrage, y avait pas mes parents chez moi, je leur piquais deux skys, je me mettais devant la télé, et j'avais aucune envie de bouger, je voulais juste aller au kayak demain.

Et de la même manière que Geoffrey expliquait donner la priorité au kayak sur ses amis pour ses congés, il explique qu'il est inenvisageable pour lui de manquer un épisode de conditions favorables sur un site de pratique où elles sont rares et précieuses, et qu'une telle opportunité passe donc avant celle – beaucoup moins exceptionnelle – de voir ses amis :

Mais clairement, moi y a un jour où y a Hawaii<sup>31</sup> qui tourne, mes potes ils m'appellent je

31. « Hawaii-sur-Rhône » est une vague qui se forme sur le fleuve au nord de Lyon. Qu'elle « tourne » signifie que les niveaux d'eau soient suffisants pour pouvoir la surfer, et ainsi pratiquer le kayak freestyle.

dis non c'est mort hein, je vais à Hawaii, [...] je dis à mes potes c'est bon je peux les voir une autre fois hein! Ils vont pas partir quoi.

Comme on l'a vu ci-dessus, Geoffrey va même jusqu'à faire référence au registre de la pathologie mentale pour exprimer ce repli sur soi et cet isolement causés par l'activité, en se qualifiant d'« autiste », et au registre de la dépendance en parlant de « conduites addictives ». Plusieurs autres personnes parmi les interrogés utilisent ces mêmes formules, reconnaissant ainsi la place primordiale que la pratique sportive prend dans leur vie, ainsi que l'énergie et les moyens qu'ils y emploient : Rupert, Victorien, Didier, comparent le parapente ou le kayak à une « drogue », Vick dit « *avoir besoin de sa dose*<sup>32</sup> », et Félicien dit que le besoin d'activité physique est pour lui « *un peu névrotique* ».

La pratique sportive de nature, on le voit, est bien souvent une passion, qui peut parfois virer à l'obsession. Les profils présentés dans cette partie illustrent des degrés d'investissement personnel très poussés, mais assez bien représentés dans la population interrogée. Bien sûr, le simple fait de planifier ses vacances, ou en tout cas certaines de ses mobilités touristiques, pour la pratique sportive témoigne déjà d'un degré assez élevé d'engagement dans celle-ci; mais cela peut correspondre à des formes et des fréquences assez diversifiées de pratique dans la vie quotidienne. Si toutes les personnes interrogées n'ont pas un engagement aussi radical que Geoffrey ou Félicien, on peut tout de même remarquer la rareté, voire l'absence, de personnes qui n'auraient qu'une pratique occasionnelle de l'activité – si l'on excepte bien sûr les débutants. Au sein du champ des pratiques sportives de nature, la pratique touristico-sportive n'est donc certes pas qu'une affaire de fanatiques, mais elle est à tout le moins affaire d'amateurs réguliers.

## **7.4 Discussion : la pratique touristico-sportive dans une théorie de l'engagement**

Cette partie reprend quelques éléments majeurs d'une théorie de l'action, principalement autour de la notion d'engagement de Thévenot, et les discute à partir de l'examen mené ci-dessus des pratiques touristico-sportives de nature. Je montrerai comment la notion d'engagement nous aide à comprendre cette pratique de loisir comme un projet personnel cohérent et néanmoins variable. Je proposerai également un modèle de l'engagement dans la mobilité de loisir, et montrerai ce qu'il peut apporter à la conceptualisation du tourisme et des mobilités.

### **7.4.1 La pratique touristico-sportive de nature comme engagement : projet signifiant et coordination variable**

#### **Le sport comme horizon de pratique**

Les façons que les interrogés ont d'expliquer comment ils voyagent pour le sport sont autant de manières de caractériser le sens d'un ensemble d'actions. On peut éclairer cette question en se référant aux théories de la pratique, telles que je les ai présentées dans la partie 2.1.4. J'y ai retenu deux propositions d'analyse du sens de l'action, celles de Schatzki et de Thévenot. Le premier parle de l'organisation des pratiques, qui s'appuie notamment sur des structures téléoaffectives, qui sont ce qui se

32. « Needed to get my fix somehow! »

rapproche le plus d'une visée consciente et motivée pour l'action. Le second affirme que toute action dépend, entre autres choses, d'une certaine conception du bien, le bien pouvant tout à fait prendre d'autres formes que la morale ou l'éthique. Pour les deux auteurs, l'individu agissant doit composer avec bien d'autres éléments que ses propres visées, dans le cadre d'un ajustement constant à l'environnement dans lequel se déploie son action. Mais c'est d'abord l'expression de leurs visées par les interrogés qui ressort ici; ils proposent en effet des formulations assez claires de leurs projets d'action. On l'a vu dans les termes et les expressions de l'ordre de l'objectif, de l'intentionnalité voire de la cause : pour ces personnes, la pratique de l'activité sportive est bien la fin consciente de l'action, le *telos* dans l'expression de Schatzki (voir partie 2.1.4.2). Cette fin se traduit notamment par l'établissement d'espaces-temps spécifiquement dédiés à la pratique touristico-sportive, par des actions préalables, principalement le fait de « poser » des congés ou de choisir une destination, mais aussi par des actions au cours de la mobilité touristique, telles que le choix de certains lieux plus précis, les déplacements, etc. Et on l'a vu, l'objectif que constitue la pratique sportive peut avoir une grande force de détermination, en mobilisant par exemple des déplacements considérables dans un temps très court pour quelques heures passées en montagne. Le caractère planifié, et déterminé par un objectif, de la pratique touristico-sportive ne fait pas de doute chez certaines personnes. Le caractère organisé de la pratique est particulièrement clair chez les personnes qui formulent le rôle du sport en termes de « trame » ou d'« axe » de la mobilité et du séjour.

Les interrogées expriment de différentes manières cette relation entre voyage et sport, en termes de causalité ou d'objectif notamment; il y a en tout cas clairement une *intentionnalité* au principe de l'ensemble d'actions qui se déroulent dans ce contexte touristico-sportif. Ces descriptions de la pratique semblent donc le fait d'individus plutôt libres de leurs choix et de leurs agissements, plutôt capables de s'organiser en fonction de leurs envies et volontés. Et l'horizon de la pratique, qu'on l'appelle téléoaffectivité ou conception du bien, est ici principalement hédonique, centré sur diverses formes de satisfaction personnelle et assez immédiate; donc principalement égocentrique – entendu ici sans connotation négative. Ces satisfactions sont notamment celles que j'ai explorées en termes d'immersion-action (chapitre 6); le sens de la pratique se confond en effet, plus ou moins totalement selon les personnes interrogées, avec l'activité sportive de nature. Mes analyses viennent donc confirmer l'existence de pratiques de tourisme « *de centres d'intérêts spécifiques* » (Trauer, 2006; Weiler et Hall, 1992), mais également étayer leur conceptualisation : il ne suffit pas pour les qualifier ainsi de constater des pratiques apparemment « de niche » en situation touristique, ni même de constater leur répétition; il faut également s'assurer qu'elles constituent chez les personnes concernées un véritable projet conscient de détermination et d'organisation du voyage, ce qui est le cas ici pour le sport de nature chez plupart des personnes interrogées. Cela correspond à la définition donnée par Weiler et Hall (1992, p. 5) du « *special interest tourism* » : « *[lorsque] les motifs et la prise de décision de la voyageuse sont déterminés principalement par un centre d'intérêt spécifique, ciblant une (des) activité(s) et/ou des destinations ou des environnements* ». Certains travaux (Équipe MIT, 2011; Knafou, Bruston et al., 1997) ont pu critiquer la tendance à l'accumulation illimitée de catégories de pratiques touristiques, qualifiées de « tourisme de X ou Y », sans qu'elles fassent vraiment sens car répondant à la volonté de créer des catégorisations — des profils de consommation notamment — sans trop se préoccuper de la réalité des activités et des aspirations des touristes. Mon cas d'étude montre que, si l'on

se place du point de vue des touristes et qu'on procède à une analyse approfondie de leurs pratiques et du sens qu'elles y accordent, on peut dire, par exemple, qu'il y a bel et bien un tourisme sportif de nature qui représente un phénomène cohérent, car on observe un ensemble de personnes aux pratiques similaires, qui reconnaissent dans ces pratiques un projet personnel, et qui se reconnaissent même dans une communauté de pratiques. Ce que je tente donc ici de montrer, c'est que la théorie de la pratique, et plus spécifiquement la notion d'engagement, sont des outils particulièrement efficaces pour explorer les « motifs » et la « prise de décision » des personnes qui voyagent, notamment pour comprendre le caractère plus ou moins spécifique de leur projet, et pour saisir la « conception du bien » qui leur sert d'orientation.

La capacité des individus à formuler aussi clairement et conduire aussi librement un projet d'action tient en partie aux spécificités du contexte du loisir. Le loisir est en effet, par excellence, le domaine de la liberté de projet; c'est même là le coeur de sa définition (voir partie 1.1.2.1). Les pratiques de loisir sont caractérisées par une plus grande latitude de choix et de planification individuelles, plus grande que les situations contraintes dont elles se distinguent, celles du travail et des tâches quotidiennes en particulier. Les discours des interrogées le montrent bien : les espaces-temps de la mobilité touristique-sportive sont, pour la plupart d'entre elles, entièrement dédiés au loisir, et même pour certaines d'entre elles entièrement dédiés au loisir sportif spécifiquement; ces dernières personnes semblent vouloir remplir au maximum cet espace de liberté par l'activité qui les enthousiasme. Mais, paradoxalement, les cas de subordination totale du voyage au sport créent de fortes contraintes; on l'a vu par exemple avec les kayakistes qui affirment ne pas hésiter à rogner sur leur temps de sommeil pour en consacrer le plus possible aux rivières. Pour Samuel, les efforts qu'il investit dans la pratique du parapente rendent même discutable la qualification de tourisme ou de loisir :

C'est pas vraiment des vacances en fait, c'est pas du tourisme, je veux dire c'est une activité assez laborieuse dans le sens où je me fixe des objectifs, enfin c'est du loisir dans le sens où c'est pas professionnel mais c'est pas du loisir dans le sens dilette.

Sa manière de pratiquer le parapente et la mobilité pour le parapente entreraient indiscutablement dans la catégorie de « *loisir sérieux* » (Stebbins, 1982), c'est-à-dire une pratique demandant des efforts considérables et apportant des gratifications individuelles considérables. De tels constats nous invitent à repenser la place du loisir dans le quotidien, et notamment son rapport à la routine et aux contraintes. Ainsi, par rapport au « *spectre du temps libre* » d'Elias et Dunning (1994), il faut en partie abandonner la correspondance entre routine et activité contrainte, et ne pas considérer que le loisir relève uniquement de la dé-routinisation et du relâchement; il faut notamment admettre que ce que les auteurs appellent (*ibid.*, p. 132) « *travail privé essentiellement tourné vers soi, relativement sérieux, [nécessitant de la persévérance]* » — ce que Stebbins appelle donc « *loisir sérieux* », ce que j'appelle engagement fort dans la pratique de loisir — peut se déployer dans toute la largeur spatio-temporelle du spectre du temps libre, dans les espaces-temps du quotidien comme dans ceux de l'exceptionnel. Plutôt que de réfléchir uniquement en termes de routine et de dé-routinisation, de quotidien et de hors-quotidien, on peut, avec la notion d'engagement, envisager les loisirs comme une liberté variable de définir le sens et l'organisation de ses actions; dans les mobilités touristico-sportives par exemple, les emplois du temps de certaines personnes sont extrêmement contraints par les objectifs de l'activité sportive; mais il s'agit là d'une contrainte choisie, qui découle d'aspirations et de motivations personnelles — et je

rejoins là également la typologie des régimes d'engagement de Thévenot, qui se fonde sur le degré de publicité de l'action et de la conception du bien, les registres de l'intime ou de l'individuel étant ceux où les normes sociales sont les moins déterminantes. Et le choix personnel de se donner de telles contraintes témoigne donc d'un engagement fort dans un loisir vécu comme profondément épanouissant.

### **Combinaison, coordination, improvisation : périphéries et fluctuations du projet touristico-sportif**

Les explications par les pratiquants de leurs mobilités touristico-sportives situent donc plutôt cette pratique, dans le spectre des sens de l'action (voir partie 2.1.4) selon la théorie de la pratique, du côté du projet, de l'organisation, de la planification, voire de la rationalisation, que du côté de l'incorporation, de l'habitus, des pratiques irréfléchies; et plutôt du côté de la maîtrise par l'individu que de la soumission à des impératifs collectifs. De telles narrations de la pratique sont clairement en phase avec les propositions théoriques de Schatzki et Thévenot, qui tiennent à maintenir l'intentionnalité, les conceptions du bien, la volonté dans leurs modèles de l'action; mais pour les deux auteurs, les principes directeurs de la pratique ne peuvent jamais être détachés d'un contexte d'action, d'un environnement, qui d'une part contraint, et d'autre part répond à l'action. Thévenot met d'ailleurs en garde sur le vocabulaire employé pour analyser les principes directeurs de l'action, et privilégie les formulations qui expriment à la fois l'horizon de pratique et l'interaction avec l'environnement :

Les notions de sens, d'intention, de but, de motif ne font pas suffisamment place au rapport à la réalité éprouvée dans la conduite d'une activité mouvementée. Le terme « conduite » évoque mieux que d'autres cette dynamique canalisée, gouvernée. (Thévenot, 2006, p. 13)

On ne peut donc réduire la pratique touristico-sportive à une narration qu'en font les interrogés, centrée sur le projet sportif<sup>33</sup>, à ce seul principe directeur; on tomberait dans ce cas dans les excès des modèles du sujet rationnel et tout-puissant, contre lesquels les théories de la pratique se sont élevées.

Les pratiques de loisir ne sont en effet pas soumises à des objectifs ou des plans aussi clairement établis, et aussi contraignants, que les pratiques professionnelles, qui sont organisées par un contrat, une relation de subordination, des objectifs économiques. La plus grande autonomie se traduit déjà dans le choix des espaces et des temps de la pratique de loisir; elle se traduit ensuite dans l'éventuelle diversification des activités et des horizons de pratique; elle se traduit enfin dans le plus ou moins grand pouvoir de détermination qu'on accorde aux horizons de pratique. En l'occurrence, dans la pratique touristico-sportive, on voit bien que selon les personnes, l'activité sportive, qui est presque toujours présentée comme un principe directeur de la mobilité touristique, est néanmoins diversement interprétée, comme un cadre plus ou moins rigide de l'organisation et de la conduite de l'action. Cela pour laisser la place, c'est selon, à d'autres activités, ou simplement à l'imprévu, voire l'improvisation. On touche là à une spécificité importante du loisir, et en particulier du tourisme, dans la théorie de l'action : les individus sont non seulement plus libres de planifier leur action, mais ils sont également libres de plus ou moins la planifier. Et la sérendipité, l'imprévu, l'inattendu peuvent même faire figure de valeurs cardinales pour certains styles de pratiques touristiques. Au sein de l'espace-temps de la mobilité touristique, il peut donc y avoir des pratiques qui ressemblent plutôt à l'idéal-type du projet planifié ou

33. Et orientée en grande partie par mes questions et objets de recherche, qui ciblaient ce projet sportif.

rationalisé, et d'autres qui s'approchent plutôt d'une conduite libre, impulsive, réactive, qui laissent donc probablement plus de place à l'immédiateté des affects. La notion de coordination chez Thévenot permet de saisir des formes d'organisation dans ces différents types de pratiques, que le principe directeur y soit explicite ou non :

les figures de l'action individuelle comportent déjà l'exigence d'une conduite conséquente, et donc en cela coordonnée. [...] La notion classique de rationalité téléologique spécifie une telle cohérence à partir de la relation entre une fin et des moyens développés pour y parvenir. Mais la cohérence peut être aussi recherchée, dans une orientation temporelle inverse. Partant de l'intention ou plan et suivant sa réalisation progressive, on peut reconnaître dans ce plan un « filtre d'admissibilité » qui conduit à choisir certaines options plutôt que d'autres, à mesure que des questions se posent sur la mise en oeuvre de ce plan (Bratman, 1987, p. 33). [...] Cette cohérence suppose un jugement sur le cours de l'action [...] qui n'est pas sans rappeler celui porté sur l'action des autres [...] à des fins de coordination avec autrui. (Thévenot, 2006, p. 96)

Il n'y a donc pas de différence si radicale, pour Thévenot, entre un mode de pratique se rapportant à un projet clairement dirigé, organisé *a priori*, et un mode d'action sans principe directeur établi à l'avance, où le projet se déploie progressivement, dans le cours des événements, et où l'intention peut être plus floue. Ce sont simplement deux modes différents de coordination à l'échelle individuelle. Et la notion de coordination trouve son utilité en particulier dans sa capacité à saisir le second mode de pratique, sans présupposer de « plan » qui dépasserait l'individu ni abandonner toute forme d'intentionnalité ou de direction chez l'acteur. Les styles de pratique touristique-sportive peuvent s'échelonner entre les deux modes, notamment selon leur plus ou moins grande subordination à l'objectif de l'activité sportive, tout en pouvant être décrits comme dirigés, ou « coordonnés », par la pratique sportive. Les différentes formes de « combinaison » entre activité sportive et autres intérêts présentés ci-dessus illustrent cette diversité. Deux personnes en particulier décrivent leur pratique d'une manière que l'on peut directement interpréter en termes de coordination, et plutôt sur le mode d'une coordination flexible. Elles expriment toutes deux la façon dont l'activité sportive peut laisser place à d'autres choses tout en restant le principe directeur de la pratique. Maéva, d'abord :

ma journée elle est quand même basée là-dessus, et tout ce qui est rencontres, et petit imprévu qui s'insèrent là-dedans c'est, c'est ajouté en fait, à ce que je m'étais déjà programmé, le déplacement il est quand même fait, pour le sport et pour... pour le lieu, le paysage. Moi je mets les deux dans le même panier en fait.

C'est donc le parapente, en l'occurrence, qui est l'activité qui organise (« basée », « programmé ») la mobilité touristique (« déplacement ») aussi bien que l'emploi du temps de la journée. D'autres événements ou des rencontres viennent s'y ajouter, et restent donc annexes, mais ne sont en aucun cas rejetées ou évitées, elles sont même appréciées. Et la coordination est aussi spatiale : le parapente détermine les lieux pratiqués, et ce pouvoir de détermination est d'autant plus fort que les lieux en eux-mêmes sont, pour Maéva, un élément central de l'appréciation de la pratique touristique-sportive. À tel point qu'elle affirme ne pas distinguer l'activité sportive de ses lieux de pratique, envisagés en particulier comme des paysages. Cédric, ensuite, explique comment il peut sortir du « chemin » tracé par le parapente, mais finit toujours par y revenir :

c'est le leitmotiv du voyage, après y a rien qui oblige ni qui empêche d'en sortir, mais... très rapidement, vu qu'il y a du travail en amont, un petit peu, de préparation, et des idées qui viennent et du coup des envies qui, qui grandissent, tu vas faire autre chose, et puis tu reviens gentiment sur ton chemin, qui te mène à un décollage.

Comme chez Maéva, le projet d'action est pour lui clairement orienté par le parapente, et ce préalablement au déplacement; et comme chez Maéva, l'interaction avec l'environnement au cours de la pratique peut conduire Cédric, de manière improvisée, à divaguer par rapport à ce fil directeur, sans pour autant l'abandonner. Et Cédric détaille même les éléments qui composent la coordination : d'une part la formulation initiale du projet (« *travail* », « *préparation* »), et d'autre part les aspirations personnelles (« *idées* », « *envies* »).

Pour résumer la façon dont on peut envisager les pratiques touristico-sportives de nature par la théorie de la pratique, notons donc que l'activité sportive est nettement capable de constituer un sens cohérent de l'action, au point d'organiser, parfois entièrement, des mobilités touristiques; mais qu'elle peut également donner lieu à des modalités variables de coordination de l'action, notamment en réglant finement, et de manière évolutive, la place respective de l'activité sportive et les intérêts du voyage dans la conception du bien qui est en jeu. Le travail empirique ici présenté montre donc, à mon sens, que les théories de la pratique doivent prendre au sérieux les pratiques de loisir, qui peuvent constituer des projets d'action à part entière, y compris sur des temporalités relativement longues et des spatialités de grande ampleur; le loisir peut être considéré, comme d'autres domaines de la vie humaine, comme un principe organisateur de la pratique.

#### **7.4.2 Niveaux d'engagement dans la mobilité pour les sports de nature : du tourisme au mode de vie**

Les différentes manières de décrire leurs pratiques touristico-sportives par les interrogées donnent à voir une grande diversité de formes d'engagement. Si la coordination, chez Thévenot (voir partie 2.1.4.3), désigne les mécanismes qui règlent les conduites, entre une conception du bien qui agit comme principe directeur et les négociations constantes avec l'environnement d'action, l'*engagement* désigne la posture, la manière d'être et de faire adoptée par l'individu agissant, définie par ce même aller-retour entre conception du bien et environnement. Et pour Thévenot, les formes d'engagement constituent des registres d'action entre lesquels les acteurs choisissent et se déplacent. Ici, les manières d'être et de faire des interrogées présentent des similarités importantes, en ce qu'elles se retrouvent en grande partie dans un horizon de pratique commun et de nombreuses modalités d'action. C'est ce qui justifie, à mon sens, de désigner la pratique touristico-sportive comme un engagement spécifique, et me permet de répondre positivement à l'hypothèse générale d'un « faire avec l'espace » original du tourisme sportif (voir partie 1.3). Mais je proposerai d'abord, ici, de décliner la pratique touristico-sportive selon divers niveaux d'engagement. Il s'agit là d'une variation, ou plutôt d'une complétion, de la théorie de Thévenot; à la classification par régimes ou modes, j'ajoute une différenciation par degrés, un gradient. Cela me permettra notamment d'alimenter la réflexion sur les frontières, conceptuelles comme pragmatiques, du tourisme. En l'occurrence, je propose de montrer comment la mobilité pour les sports de nature se déploie sur un gradient d'engagement, entre *tourisme* et *mode de vie*.

##### **Niveaux d'engagement et mobilité-mode de vie**

La typologie des régimes d'engagement de Thévenot est construite sur un critère discriminant principal, celui de la publicité de l'action. Thévenot place en effet ses trois

grands régimes sur un gradient allant de l'intimité à l'universalité, dans cet ordre : le régime de familiarité, le régime du plan, et le régime de justification. Il paraît effectivement assez naturel, dans le cadre d'une théorie sociologique, de distinguer les modes d'action selon leur degré de « socialité ». Mais il y a d'autres clefs de lecture possibles qui, à mon sens, peuvent enrichir cette perspective de l'engagement et l'étendre à d'autres champs de réflexion. Pour mon travail, et sur la base des analyses ci-dessus, je vois au moins un critère suffisamment pertinent pour distinguer différents modes d'engagement : celui de l'intensité, ou de l'implication dans la pratique. À la caractérisation de « régimes » d'engagement de Thévenot, je propose donc d'ajouter la notion, assez commune, de « degrés » ou « niveaux » d'engagement, soit pour compléter la typologie de Thévenot, soit pour établir des typologies alternatives. Pour ma problématique d'étude, la distinction par degrés d'engagement semble un critère plus déterminant, pour analyser les pratiques, que la distinction par le niveau de publicité de l'engagement<sup>34</sup>. Il ne s'agit donc pas, ici, d'ajouter à la typologie de Thévenot, mais plutôt d'en proposer une alternative. Ce choix est à mon sens particulièrement adapté aux pratiques de loisir, mais son utilité est loin de s'y limiter : une évaluation du niveau d'engagement est également chose courante dans le domaine politique, dans les relations amoureuses, dans le contexte professionnel, etc.

Je propose de mesurer des niveaux d'engagement au moyen des trois critères principaux que j'ai explorés ci-dessus : le temps que la pratique prend dans la vie des individus (partie 7.3), l'espace qu'elle recouvre (partie 7.1), et l'attention et l'énergie qu'elle mobilise, c'est-à-dire la « projection » personnelle dans la pratique (ce dont je traite dans la partie 7.2 en termes d'intentionnalité et de planification principalement). Le graphique 7.7 propose une modélisation synthétique de ces différents éléments.

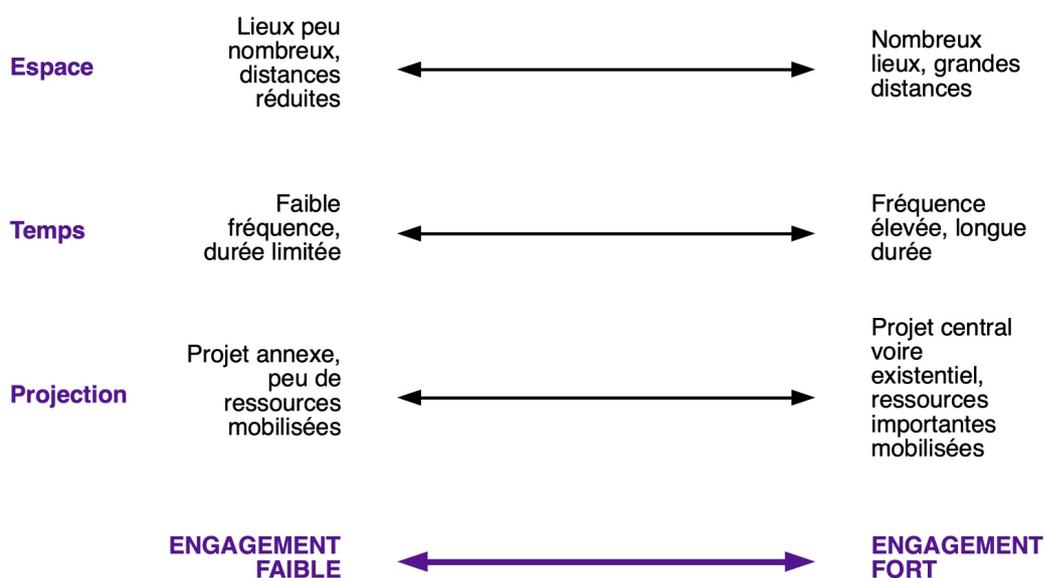


FIGURE 7.7 – Critères et gradient de l'engagement dans une pratique mobile

Réfléchir en termes d'engagement ouvre en outre une intéressante réflexion sur

34. Critère qui est toutefois central pour d'autres perspectives d'analyse des pratiques touristico-sportives de nature, par exemple la présentation de soi, l'identification à la pratique, ou encore les questions d'éthique de la pratique et de partage de l'espace (Falaix, 2009; Léséleuc, 2004; Nuenen, 2016; Rickly, 2017; Rickly et Vidon, 2017).

le phénomène touristique et sa conceptualisation. Les propositions conceptuelles récentes se sont multipliées pour tenter de dépasser les lectures binaires ou rigides des phénomènes de mobilité. Ce sont bien sûr les profils les plus mobiles qui concentrent l'essentiel de ces efforts conceptuels, car ce sont ceux qui brouillent le plus les frontières conceptuelles établies au sein des sociétés sédentaires. La notion de « lifestyle mobility », que je traduirai ici par « mobilité-mode de vie » pour des raisons que j'exposerai ci-dessous, est une de ces propositions conceptuelles :

Notre conceptualisation de la mobilité-mode de vie, définie ici comme un ensemble continu et semi-permanent de mouvements de durée variable, ouvre une perspective sur des formes complexes de mobilité corporelle qui peuvent impliquer de multiples « chez soi » ou appartenances, ainsi qu'une mobilité soutenue tout au long de la vie<sup>35</sup>. (Duncan, S. A. Cohen et Thulemark, 2016, p. 4)

Les auteures proposent d'établir cette notion pour lier deux champs trop rigideusement distingués, ceux du tourisme et de la migration. C'est pour elles une manière de rendre plus fluide une réflexion auparavant structurée par des dichotomies telles que temporaire/permanent, chez-soi/loin de chez soi, mobilité choisie/forcée, etc. Les concepts de « mode d'habiter » (Stock, 2004) et d'« habiter poly-topique » en particulier (Stock, 2005, 2006a) relèvent également d'un effort de rendre compte de l'augmentation des mobilités, de la multiplication et de la diversification des ancrages géographiques. Je m'en inspire pour l'emploi du concept de « mode », qui me paraît plus efficace pour mon propos, plus englobant que celui de « style », qui insiste essentiellement sur la dimension culturelle et identitaire de la pratique (voir partie 2.2.1.1), tandis que le premier exprime plus clairement la dimension matérielle et pragmatique des mobilités, donc est plus en phase avec les théories de la pratique<sup>36</sup>. Mais l'idée de placer la mobilité comme centralité de la « vie » est pertinente pour désigner les plus hauts niveaux d'engagement dans la mobilité. Qualifier une mobilité de mode de vie, c'est à mon sens une manière de dire qu'elle le constitue, le définit; le mode de vie n'est alors pas seulement informé ou assisté par la mobilité, mais bien fondé sur celle-ci. Ainsi, une mobilité-mode de vie « diffère de la mobilité temporaire dans la mesure où elle est conduite comme un processus fluide et continu, poursuivie comme pratique quotidienne sur la durée<sup>37</sup> » (Duncan, S. A. Cohen et Thulemark, 2016, p. 4). Par ailleurs, la mobilité-mode de vie diffère de la migration permanente dans la mesure où il peut y avoir un « retour » prévu à un lieu « d'origine », mais aussi dans la mesure où il n'y a plus nécessairement de point d'origine de la mobilité; la mobilité-mode de vie est faite de mouvement permanent et non d'allers et retours (ibid., p. 5). Enfin, le mode de vie fondé sur la mobilité suppose une réflexivité sur ces mouvements : « Le caractère hautement signifiant de la mobilité physique elle-même comme élément de définition de l'identité individuelle est un autre aspect qui distingue la mobilité-mode de vie de la mobilité temporaire comme de la migration permanente<sup>38</sup> » (ibid., p. 4-5). Pour ma

35. « our conceptualization of lifestyle mobility, defined here as on-going semi-permanent moves of varying duration, offers a lens into more complex forms of corporeal mobility that may involve multiple 'homes', 'belongings' and sustained mobility throughout the life course. »

36. En revanche je retiens la restriction aux modes de vie choisis, que le terme de style exprime peut-être mieux : les mobilités constantes et forcées ne relèvent pas de la mobilité-mode de vie dans la mesure dans la mesure où ce n'est pas la recherche volontaire du mouvement permanent qui les guide.

37. « lifestyle mobility differs from temporary mobility in that it is sustained as an on-going fluid process, carrying on as everyday practice over time. »

38. « The higher significance placed on physical mobility itself as a defining aspect of one's identity, is another aspect that differentiates lifestyle mobility from [...] both temporary mobility and permanent migration »

part, je proposerais plutôt de considérer que c'est la mobilité comme projet personnel qui permet de la faire accéder au statut de mode de vie, et que la question identitaire peut être un aspect parmi d'autres de ce projet. En tout cas, la mobilité-mode de vie, caractérisée par la multiplicité des lieux pratiqués, interroge les concepts d'ancrage et d'appartenance géographique, et impose de ne plus systématiquement les penser comme relatifs à un lieu fixe et originel (Duncan, S. A. Cohen et Thulemark, 2016, p. 6-8; Stock, 2005). La mobilité-mode de vie est un cas parmi d'autres d'« *habiter poly-topique* » (Stock, 2006a), de même que, par exemple, les vies partagées entre une résidence principale et une résidence secondaire; mais la mobilité-mode de vie est le cas le plus abouti d'« *habiter mobile* » (Stock, 2005), où c'est le mouvement qui constitue le véritable « chez soi » (Germann Molz, 2008).

Je retiendrai donc ici le concept de « mobilité-mode de vie » pour caractériser les cas où la pratique touristique-sportive constitue l'engagement primordial de la vie de certains individus<sup>39</sup>, donc un engagement particulièrement fort, selon le modèle des degrés d'engagement proposé ci-dessus (figure 7.7).

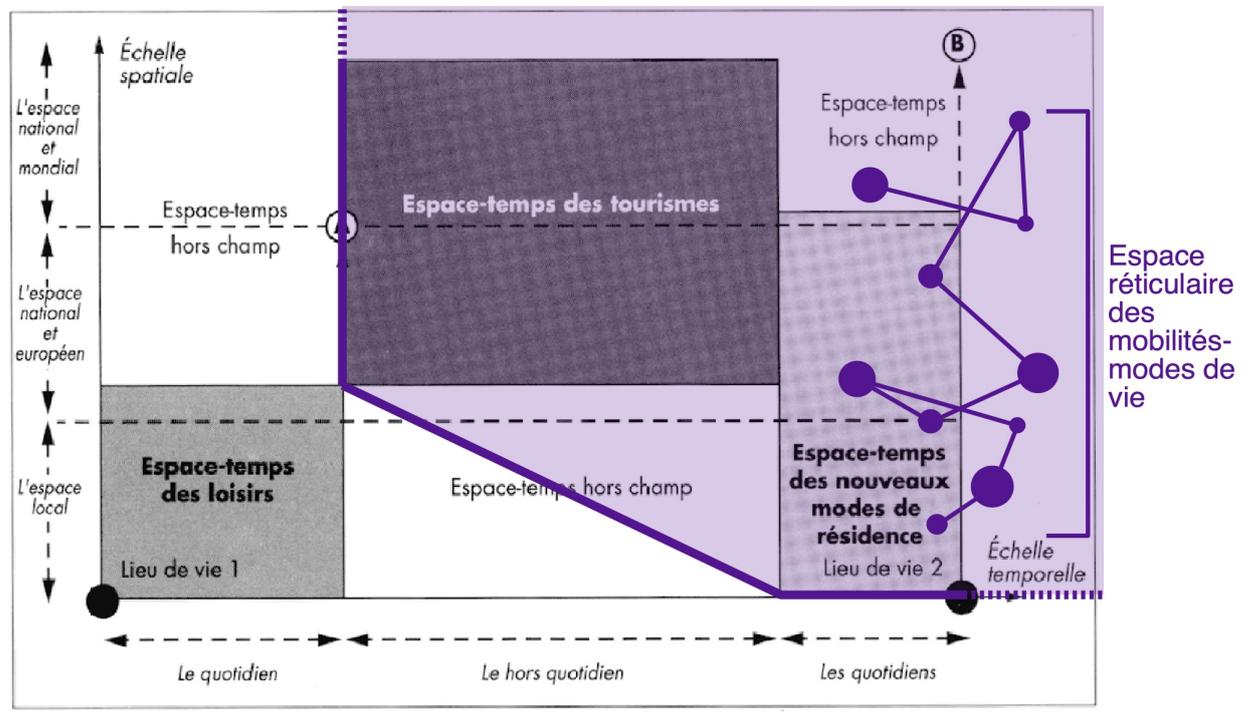
### Implications pour la conceptualisation du tourisme

L'analyse de la mobilité pour les sports de nature par la perspective de l'engagement permet à la fois de renforcer la conceptualisation du tourisme et de l'ouvrir aux pratiques qui déstabilisent cette conceptualisation, notamment les mobilités-modes de vie. Je montrerai ici les rapports que cette réflexion entretient avec la modélisation conceptuelle de la mobilité dans le cadre du tournant mobilitaire.

Le schéma conceptuel de l'équipe MIT (figure 7.8) est une tentative de formaliser « *l'inscription spatiale du tourisme et des loisirs à partir de l'espace-temps de référence : le lieu de vie, le lieu de l'habiter quotidien* » (Knafou, Bruston et al., 1997, p. 199). Il fait usage de la distinction entre quotidien et hors-quotidien, ainsi que d'un échelonnage des espaces pratiqués en fonction de leur échelle, pour distinguer l'espace-temps des tourisms de celui des loisirs, mais ouvre aussi la conceptualisation à des « nouveaux modes de résidence » qui sortiraient des distinctions rigides, entre quotidien et hors-quotidien notamment. À ce titre, les auteurs s'inscrivent parmi les nombreuses propositions conceptuelles qui ont été faites pour repenser la classification des mobilités en fonction des évolutions sociales et conceptuelles récentes. Elles ont notamment eu pour but de replacer le tourisme dans des continuums de mobilité, dans la grande diversité existante des types de mobilité selon les distances et les temporalités (voir par exemple Hall, 2005). Ma réflexion se place plus spécifiquement dans le champ des mobilités de loisir, c'est pourquoi j'ai représenté son périmètre sur le schéma de l'équipe MIT. Mon analyse, tout au long de ce travail, a porté sur des pratiques touristiques, mais a également ouvert sur des mobilités de loisir trop fréquentes, et trop centrales dans la vie des individus, pour être aisément classées dans le champ du hors-quotidien. C'est la raison pour laquelle ma réflexion envisage un gradient entre mobilité touristique et mobilité-mode de vie, et c'est pourquoi le périmètre représenté sur le schéma s'ouvre vers la droite. Par ailleurs, le cas des mobilités-modes de vie fait disparaître la correspondance entre le quotidien et un espace local unique et fixe; c'est la raison pour laquelle j'ai représenté une spatialité éclatée et réticulaire, qui potentiellement se déploie à toutes les échelles.

---

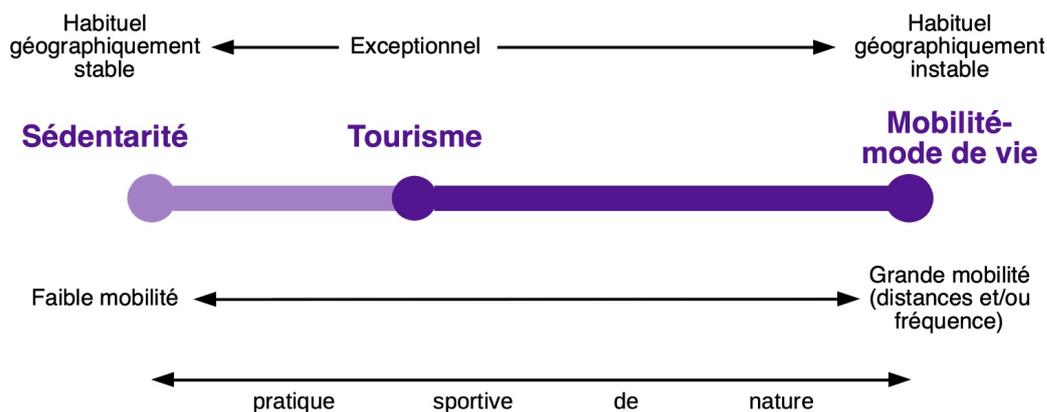
39. Pour des études approfondies de ce type d'engagement dans une pratique sportive de nature, voir par exemple Rickly (2016) et Thorpe (2014).



**FIGURE 7.8** – « L'espace et le temps du tourisme, du loisir et des nouveaux modes de résidence ». Source : Knafo (dir.), 1997, *Atlas de France vol. 7 - Tourisme et loisirs*, La Documentation Française / Reclus. Ajouts en violet : V. Geffroy

En revanche, ma réflexion ne se situe pas sur le même plan que la formalisation conceptuelle de l'équipe MIT, elle constitue en quelque sorte un « zoom » par rapport à cette dernière : le gradient que je propose (figure 7.9) représente un engagement dans une mobilité, et non un engagement dans des espaces et des temps représentés à partir d'un, ou même de plusieurs points fixes, le ou les lieux de résidence. Le gradient que je propose s'échelonne en fait entre plusieurs états de mobilité, de la sédentarité — que j'expose par souci de clarification, mais qui ne fait pas partie ici de mon champ d'analyse — à la mobilité-mode de vie. Ce modèle est une tentative, d'une part, de caractériser la mobilité touristique par un critère qui synthétise ce qu'elle a de distinctif dans le temps et dans l'espace, l'*exceptionnel* par opposition à l'*habituel*; et d'autre part, d'aborder l'épineuse question de la mobilité faite habitude, du déplacement devenu référence géographique existentielle. La question serait relativement simple s'il s'agissait, par exemple, de distinguer sociétés nomades et sociétés sédentaires; mais ici il s'agit bien d'un gradient d'engagement pour une même activité, la pratique sportive de nature, qui s'échelonne selon des modalités géographiques différentes; il s'agit de personnes qui appartiennent à la même communauté de pratiques, et dont les profils mobilitaires pour l'activité sportive ne se distinguent que par nuances et par degrés. Je propose donc de considérer que ces engagements appartiennent plutôt au champ du tourisme lorsqu'ils relèvent d'espaces-temps de l'*exceptionnel*, ce qui reste le cas de la grande majorité des pratiquants; et qu'ils confinent à la mobilité-mode de vie lorsque se construit pour la personne un *habituel géographiquement instable*, par opposition à l'*habituel géographiquement stable*, c'est-à-dire le lieu de résidence, qui définit la

sédentarité. Si le pôle de la faible mobilité — pour la pratique sportive toujours — suppose une restriction à l'échelle locale, le pôle de la grande mobilité en revanche ne préjuge pas du caractère global de l'espace de pratique : si Marius (p. 331) et Laure et Thomas (p. 332) parcourent de vastes distances, les mobilités de Nathan (p. 334) sont intensives et fréquentes sans être lointaines — et les engagements de toutes ces personnes, pour le parapente ou pour l'escalade, se rapprochent de la mobilité-mode de vie, bien qu'aucune n'ait franchi l'étape ultime de l'abandon de la résidence fixe.



**FIGURE 7.9** – Le gradient d'engagement dans la mobilité pour le sport : du tourisme au mode de vie

Je teste donc ici les limites de mon objet de recherche : dans le spectre haut de l'engagement, celui du mode de vie, la pratique quitte à mon sens le champ du tourisme. Si l'on choisit de parler de la *pratique touristico-sportive* comme un phénomène social qui reste signifiant, c'est donc que l'on estime qu'une part significative des individus voyageant pour le sport le font selon des modalités touristiques. Mes recherches empiriques semblent montrer que c'est le cas. Mon impression est que les pratiques relevant de la mobilité-mode de vie restent limitées à une petite minorité de personnes ; mais ce ne sont pas mes données empiriques, ne visant pas à la représentativité, qui permettent de conclure à ce sujet. Les cas qui, dans ma population d'étude, sortent du champ du tourisme, sont ceux d'individus qui, pour une longue durée ou de manière permanente, se sont affranchis des contraintes du travail (principalement les retraités) et/ou de la sédentarité (télétravail ou backpacking de longue durée). Pour les autres, le concept de tourisme est « sauvé » ; le qualificatif de « touristique » se maintient en effet lorsqu'on analyse leurs pratiques en termes de théorie de la pratique et d'engagement. Certes, l'activité sportive fonde pour ces personnes un engagement fort relativement au champ des loisirs : elle constitue nettement un horizon de pratique, un principe directeur ; la mobilité est engagée en fonction de ce projet d'action ; le déroulement du séjour s'organise selon ce projet ; les personnes ont un rapport affectif et mental fort à la pratique. Mais pour la plupart des personnes, il y a un espace-temps clairement identifié, constitué par une mobilité temporaire et par des lieux du hors-quotidien, relativement à un lieu de résidence fixe, et le niveau d'engagement reste donc en général en deçà de celui d'un mode de vie.

En revanche, si l'on sort du domaine de la mobilité supra-locale délimité par les pôles du tourisme et de la mobilité-mode de vie, et qu'on prend donc également en compte les pratiques sportives de proximité, le gradient de l'engagement permet alors de repenser la continuité entre loisirs du quotidien et du hors-quotidien. Si les

espaces-temps restent chez la plupart des personnes clairement distincts selon ce couple notionnel, la pratique sportive en revanche peut dans de nombreux cas dessiner une continuité évidente entre ces espaces-temps distincts. Il faut distinguer là entre des profils de pratiquants que mes recherches empiriques ne permettent pas réellement de caractériser, n'ayant pas porté spécifiquement sur les pratiques sportives de proximité et du quotidien — bien que nombre de personnes les aient spontanément décrites. Il s'agit de la distinction entre les personnes qui ont une pratique régulière de leur sport, en général une à plusieurs fois par semaine, parce qu'elles disposent de sites ou d'infrastructures de pratique à proximité de leurs lieux de vie quotidiens, au moins pour des sorties à la journée, et les personnes qui, ne disposant pas de telles proximités, ont une pratique essentiellement limitée aux espaces-temps de la mobilité touristique. Dans le premier cas, la continuité est bien souvent assez nette : la mobilité touristique apparaît clairement comme une extension de la pratique routinière, et cette pratique et les espaces-temps de l'exceptionnel semblent entretenir une compatibilité forte, voire une relation d'enrichissement mutuel. La modalité touristique de la pratique sportive constitue en fait un passage à l'étape supérieure dans l'engagement des personnes dans l'activité sportive ; elle ne répond pas à la recherche d'une rupture avec les routines, mais plutôt à la recherche d'une exportation des passions habituelles dans des espaces-temps inhabituels. Dans le second cas, il y a bien discontinuité entre le quotidien et la mobilité pour le sport, ce qui correspond mieux aux conceptions classiques du tourisme. Il faut noter, toutefois, que mes recherches ne m'ont que très rarement mené à rencontrer des personnes pratiquant sur un mode véritablement occasionnel, sans pratique régulière au quotidien ni pratique régulière en mobilité touristique. Même chez les personnes présentant le second profil, la pratique limitée aux mobilités touristiques, l'engagement était le plus souvent assez régulier, de l'ordre d'une à deux fois par an au moins, sur des périodes d'une semaine au moins. Il semble donc que ces pratiques sportives nécessitent une certaine régularité pour être appréciées, notamment pour entretenir une maîtrise technique suffisante ; même lorsqu'elles ne sont pas des pratiques du quotidien, elles relèvent donc bien souvent d'un engagement plus qu'occasionnel. Là encore, la définition du loisir par opposition à la routine (Elias et Dunning, 1986) se trouve donc fragilisée, et la perspective de l'engagement permet de mieux saisir les nuances des pratiques de loisir.

## **Conclusion du chapitre**

Dans ce chapitre, l'interrogation du discours réflexif des interrogées sur les principes et l'organisation de leurs propres pratiques m'a offert une plongée dans ce que signifie voyager « pour quelque chose », et m'a donné à voir la variabilité de leurs investissements géographiques, temporels et projectuels dans la pratique sportive de nature. Les théories de la pratique, et la notion d'engagement en particulier, ont ceci d'efficace qu'elles permettent de lier ensemble les différentes dimensions de l'organisation de la pratique, d'en comprendre le sens conscient, l'orientation, la négociation en contexte, et les traductions physiques, en ensembles de mouvements et d'actions.

J'ai montré ainsi que, dans le cas des pratiques touristiques et sportives de nature au moins, le loisir, l'aspiration hédonique, pouvait être considérée pleinement comme un principe organisateur de la pratique. En termes de théories de la pratique, et plus précisément de la version de Thévenot de cette théorie, cela signifie que le loisir en question définit une certaine « conception du bien », mais une conception qui oriente

la coordination de l'action dans l'environnement, plus qu'elle ne détermine l'action *a priori*. Considérer le loisir comme mode d'engagement est une proposition d'affinement ou de complétion de la typologie de Thévenot des régimes d'engagement. J'ai ici proposé de considérer que l'engagement de loisir était dirigé par une conception du bien essentiellement hédonique; et j'ai montré dans le chapitre 6 que l'ajustement du corps à l'environnement, la coordination du corps dans un milieu physique, pouvait être considérée comme un principe essentiel de l'appréciation de la pratique sportive de nature. J'ai proposé un outil d'analyse des pratiques de mobilité pour le loisir, un gradient d'engagement qui les distingue par l'intensité des investissements géographiques, temporels et projectuels. J'ai montré, enfin, que pour certaines personnes, la mobilité pour la pratique sportive de nature pouvait confiner au mode de vie, et que cette mobilité-mode de vie s'inscrivait, à un degré supérieur, dans un continuum d'engagement par rapport à la mobilité touristique-sportive. L'un des atouts importants de la perspective de l'engagement est, à mon sens, que tout en montrant que le concept de tourisme reste pertinent, elle permet une approche affinée des mobilités de loisir, notamment en distinguant différents niveaux d'implication, et en les replaçant de manière plus nuancée dans l'organisation générale de la vie des individus. Elle permet notamment de montrer clairement comment des pratiques touristiques peuvent jouer un rôle majeur dans la vie et le bonheur des personnes, tout en restant des pratiques touristiques, c'est-à-dire de l'ordre de l'exceptionnel — mais parfois dans une continuité assez directe avec les loisirs du quotidien.

Pourquoi insister sur le fait que le loisir peut être en lui-même organisateur de la pratique? Parce qu'on a longtemps eu tendance à expliquer le loisir et le tourisme par d'autres domaines de la vie; en négatif par rapport au quotidien contraint (voir partie 1.1.2.1), ou par la référence à des gratifications plus facilement saisissables, notamment en termes de bénéfices symboliques et sociaux. L'intégration centrale du loisir aux théories de la pratique permet à mon sens de battre en brèche l'idée sous-jacente du tourisme et du loisir comme moyens pour accéder à d'autres bénéfices : à un statut social valorisant, à un sentiment d'appartenance, à une meilleure image de soi, etc. C'est la raison pour laquelle j'ai préféré ici la perspective de l'engagement à plusieurs autres perspectives conceptuelles, pertinentes elles aussi, pour l'analyse des pratiques touristiques et sportives de nature; notamment celles des sous-cultures et des lifestyles, des loisirs sérieux et des carrières de loisir, et enfin du capital symbolique et des champs sociaux, que j'ai toutes présentées dans les parties 2.2.1.1 et 2.2.1.2. Les notions de lifestyle et de sous-culture permettent de traiter de la dimension identitaire, esthétisante et communautaire des pratiques de loisir. Les notions de loisir sérieux et de carrière de loisir abordent la dimension de la performance, de la progression, de l'acquisition des compétences. Les notions de champ social et de capital symbolique, qui englobent en grande partie les clefs de lecture précédente, dessinent un modèle général de concurrences et de gratifications liées au statut social. À mon sens, la notion d'engagement permet de synthétiser tous ces cadres d'analyse — ce que je n'ai pas ici mis en pratique, n'ayant pas constitué les matériaux nécessaires pour aborder chacune de ces problématiques —, mais également de prendre en compte les dimensions plus simplement hédoniques du loisir, à l'instar du repos ou de la stimulation des corps (voir chapitre 6), et de manière générale les gratifications ou satisfactions plus difficilement formalisables. La perspective de la pratique se positionne donc, en partie, en réaction aux théories culturelles centrées sur les codes, les valeurs, les images, les esthétiques, et leur pouvoir de détermination sociale; elle tente de montrer que les

pratiques des individus sont guidés par des aspirations diverses, que celles-ci sont bien souvent plus floues et/ou plus concrètes que des bénéfices clairement réglés par des champs sociaux, et affirme enfin l'importance des rapports à l'environnement direct de l'action, notamment matériel. Pour la pratique touristique-sportive de nature, cela signifie notamment l'importance de l'appréciation des lieux pratiqués (voir chapitre 4), des plaisirs du mouvement et du contact (voir chapitre 6). L'engagement dans une pratique de loisir n'est donc pas que l'engagement dans une communauté de pratiques, malgré l'importance cruciale de cette dernière dimension ; des communautés telles que celles du tourisme sportif de nature ne fonctionnent pas en vase clos, mais trouvent notamment leur cohésion, et une partie du sens des projets individuels, dans la matière qu'elles manipulent.

# Conclusion générale

## Résumé, point par point

Pour introduire cette conclusion, voici d'abord un résumé, dans une forme à la croisée de l'argumentation et de l'incantation, de ce travail, de ce que j'y ai abordé, de ce que j'ai cru apprendre, de ce que j'ai essayé de défendre :

J'ai pris pour objet deux domaines de la vie sociale, et plus précisément deux domaines du loisir, qui me semblaient former dans certains cas, chez certaines personnes, une combinaison pertinente : le tourisme et le sport. J'ai supposé, aidé en cela par une littérature déjà abondante, que cet assemblage constituait même une pratique à part entière, une forme de tourisme qui était aussi une modalité du sport. J'ai esquissé quelques-uns de leurs enjeux contemporains, en réfléchissant principalement en géographe ; je me suis demandé ce qu'ils pouvaient apporter, comme objet d'étude, à une réflexion sur l'état des mobilités dans la société, à une géographie des pratiques, centrée sur l'espace impliqué dans l'action, et à une prise en compte sérieuse des émotions et affects des pratiques de l'espace. J'ai par ailleurs décidé de préciser le phénomène étudié autour d'une notion problématique, celle de *nature*, en postulant qu'elle était un prisme central du voyage pour le sport et des valeurs associée aux espaces ainsi pratiqués. En reprenant les grandes questions ainsi posées à la géographie, j'ai formulé deux principales questions de recherche : celle de la constitution du commun par le spatial, et celle de l'appréciation des spatialités, les deux étant précisées relativement au domaine de la pratique touristico-sportive de nature.

J'ai construit un cadre d'orientation théorique, principalement autour des théories de la pratique. J'ai espéré, grâce à ce cadre, être en mesure de comprendre les principes, les cohérences et les nuances de l'ensemble d'actions combinant mobilité touristique, pratique sportive et pratique de la nature. J'ai admis, avec les auteurs qui en sont les tenants, que ce cadre serait efficace pour dépasser les dichotomies traditionnelles de la structure et de la liberté d'action, de l'individu et du groupe, de la matérialité et des conceptions. J'ai considéré qu'il permettrait une analyse nuancée des régularités chronologiques et collectives observables dans le monde social, ainsi que des divers sens de la pratique. J'ai en particulier retenu de ce vaste champ théorique deux auteurs, deux perspectives : Schatzki, pour sa théorie de l'organisation des pratiques sociales, et Thévenot, pour sa théorie des modes d'engagement et de coordination. J'ai détaillé les applications possibles de ce cadre théorique à la réflexion géographique, pour en retenir notamment le concept central de spatialité, permettant à mon sens d'aborder les rapports à l'espace dans toute leur diversité, dans toutes leurs dimensions. J'ai décliné, relativement à ce cadre théorique et à son application à la pratique touristico-sportive de nature, un outillage conceptuel, organisé par un pôle majeur, celui des communautés de pratiques, posant directement la question de la mise en commun

et de la spécification des spatialités, et deux pôles secondaires, ceux de la corporéité et des pratiques médiatiques, installant les prismes nécessaires au dialogue entre la matérialité de l'expérience et sa médiation par le discours et la technique.

J'ai choisi, en fonction de cette contextualisation thématique, théorique et conceptuelle, des matériaux d'enquête à constituer, des lieux où les constituer, et des méthodes pour les construire et les analyser. J'ai ainsi rencontré des personnes voyageant pour trois sports de nature différents, le kayak de rivière, le parapente et l'escalade sportive, dans quelques-uns des lieux les plus réputés, les plus désirables et les plus attractifs pour ces sports; le tout afin de toucher au cœur de ces sports qui font voyager, dans les lieux qui invitent au voyage. Par ces rencontres, j'ai constitué deux principaux corpus de matériaux : des entretiens semi-directifs, et des photographies commentées. Mes observations, conversations informelles et déambulations personnelles ont permis de soutenir et de compléter ces matériaux.

Fort de ces explorations empiriques, j'ai d'abord développé un premier questionnaire, sur une première dimension des spatialités de la pratique touristico-sportive de nature : celle de ses espaces communs, construits par les circulations et les ancrages, par les appropriations symboliques et physiques de certains lieux. J'ai donné à voir l'organisation générale, le caractère transnational et réticulaire de ces espaces des pratiques; j'ai présenté le rôle des médias spécialisés dans la construction hiérarchique et mythique des hauts lieux sportifs; j'ai montré la concrétisation, à l'échelle locale, des centralités de la pratique, leur caractère hautement spécialisé, et la définition singulière du lieu par la pratique sportive; j'ai détaillé les modalités de la constitution locale du collectif touristico-sportif, dans ses dimensions physiques, symboliques, interactionnelles. Au terme de ce chapitre, j'ai considéré que celui-ci permettait d'éclairer la notion de centralité sous le jour de la spécialisation : des communautés de pratique, ici de loisir, ont des lectures du monde qui leur sont propres, hautement spécifiques et hiérarchisées; en l'occurrence, une lecture du monde qui invite à le parcourir, et qui dessine ainsi une mondialisation sélective, incarnée, hyperlocalisée. J'ai également avancé l'idée que les lieux de la pratique devaient en eux-mêmes être élevés au niveau du sens de la pratique, par exemple en étant intégrés à la conceptualisation des téléoaffectivités de Schatzki; qu'ils ne devaient ainsi pas être considérés comme simples supports d'une activité choisie, mais comme déterminants dans l'organisation et l'appréciation de telles pratiques touristiques.

J'ai ensuite proposé une analyse du rôle de l'information géographique dans la coordination des pratiques touristico-sportives de nature. Cette deuxième spatialité étudiée est un rapport à l'espace de l'ordre de la formalisation; j'ai exploré des outils reprenant certaines des fonctions des topoguides, mais étendant largement les fonctions de ces « grilles de lecture » traditionnelles des pratiques sportives de nature par la numérisation et la mise en ligne de l'information — ce sont là, aujourd'hui, les modes dominants de formalisation de la spatialité. J'ai donc analysé les plates-formes web collaboratives comme modes de partage d'une information géographique ciblée; j'ai montré que ces savoirs spatiaux experts s'inscrivaient plus généralement dans des langages de formalisation des spatialités complexes en jeu dans la pratique des terrains sportifs de nature, des *jargons géographiques*. Ce faisant, j'ai donc proposé un élément de réponse supplémentaire à la question de la mise en commun des spatialités; et j'ai montré comment la médiation numérique des spatialités ouvrait d'importantes possibilités pour cette mise en commun, la rendant plus fluide, plus dynamique et plus collaborative.

Par la suite, j'ai mené une réflexion sur l'appréciation de la spatialité en jeu dans les pratiques touristico-sportives de nature, en me concentrant sur la dimension corporelle de cette appréciation. J'ai montré, en synthétisant les discours des interrogées, notamment au sujet de leur goût pour le voyage sportif et de leur appréciation des environnements de pratique, que l'on pouvait parler d'un mode d'engagement spécifique, valorisant fortement l'immersion et l'action, assez largement partagé dans les pratiques touristico-sportives de nature. Je l'ai donc qualifié d'*immersif-actif*; j'ai montré comment il se déclinait selon les thèmes de la stimulation du corps par l'effort; de la focalisation du corps et de la conscience; d'une expérience de l'espace vécue comme originale et intense, par le ressenti exacerbé de matérialités agréables et/ou inhabituelles; et enfin de la contemplation de l'environnement, notamment dans son interprétation comme nature. J'ai montré comment ce mode d'engagement immersif-actif s'exprimait également dans des pratiques médiatiques, en me concentrant sur les motifs et modalités de capture d'images dans la pratique sportive, et sur ce qu'elles permettent de comprendre de l'engagement physique et des valeurs associées. À l'issue de ce chapitre, j'ai pensé pouvoir apporter des réflexions originales sur la spatialité corporelle, en avançant d'abord que l'immersion-action tenait sa spécificité du fait d'être une spatialité réflexive, une *spatialité d'attention à la spatialité*; en étayant ensuite l'idée selon laquelle la catégorie de nature est avant tout un rapport du corps à l'espace, qui trouve des traductions symboliques et esthétiques notamment dans une conception relationnelle du paysage; en montrant, enfin, comment la spatialité corporelle pouvait être travaillée et partagée, notamment en vue des satisfactions de la maîtrise pratique, de la coordination harmonieuse du corps avec l'environnement biophysique, idéal structurant pour les communautés des sports de nature.

Dans un dernier chapitre enfin, j'ai voulu explorer la cohérence supposée du projet de loisir alliant tourisme et sport, en montrant les modalités variables de combinaison, et *in fine* ses significations variables pour la vie des individus. J'ai illustré les différentes échelles géographiques que ces projets pouvaient recouvrir, d'extension globale pour certaines personnes, beaucoup plus réduite pour d'autres, avec des densités variables de lieux et de mobilités. J'ai rapporté et synthétisé les qualifications subjectives par les pratiquants de la relation entre voyage et sport, qui pour la grande majorité reviennent à une organisation nette de la mobilité et du séjour par la pratique sportive. J'ai enfin tenté de caractériser les différentes étendues temporelles de la pratique sportive, et de la pratique touristico-sportive, dans le loisir, voire dans la vie des individus; où elle occupe dans certains cas une place considérable. Ces réflexions et analyses m'ont mené à confirmer la capacité de la pratique touristico-sportive à former un projet cohérent, par la détermination des mobilités, l'organisation du temps, la projection de l'intentionnalité; à confirmer également la possibilité de projets flous et pourtant clairement orientés, par la coordination entre une pratique sportive servant de trame au voyage et la sérendipité relative à la pratique des lieux. J'ai enfin, à partir de ces réflexions, proposé de considérer l'engagement dans la mobilité pour le sport selon un gradient d'intensité, entre tourisme et mode de vie, confirmant la grande prévalence du premier pôle et l'existence, certes évasive, du second. J'en ai conclu que si la notion de tourisme reste largement pertinente, soutenue par l'attrait pérenne des espaces-temps de l'exceptionnel, l'engagement fort de nombre de personnes dans la pratique sportive et/ou dans sa modalité touristique tend tout de même à fragiliser la définition du tourisme comme rupture avec les activités du quotidien, et incite à envisager, à tout le moins, la possibilité du tourisme comme extension, ou exportation, des engagements

de loisir habituels.

### **Omissions volontaires et restrictions nécessaires**

Après avoir récapitulé en détail l'ensemble des intentions et des efforts de ce travail, je fais ici quelques rappels sur ce que, au contraire, je n'ai pas eu l'intention de faire, ainsi que sur ce qui est resté hors du champ, ou dans les angles morts, de mon travail, en raison des nécessaires choix problématiques et méthodologiques.

Si j'ai tenté de montrer que les pratiques touristiques et sportives de nature étaient spécifiques, c'est-à-dire qu'elles constituaient à part entière une pratique relativement cohérente et fédéraient une communauté de pratiques, je n'ai en revanche pas tenté de montrer qu'elles étaient « spéciales » au sens d'incomparables, d'alternatives, voire de meilleures, par rapport aux autres pratiques touristiques notamment. C'est certes un discours que nombre des personnes interrogées ont assumé pour leur propre cas : elles m'ont donné de nombreuses raisons qui rendaient pour elles le tourisme sportif plus satisfaisant que d'autres formes de tourisme ou de loisir. En outre, bien des travaux scientifiques n'hésitent pas à classer le tourisme sportif de nature comme une pratique « alternative », à l'exemple de Cloke et Perkins (1998, p. 185) :

Contrairement aux touristes de masse qui achètent des voyages tout préparés, les touristes alternatifs sont bien plus enclins à organiser eux-mêmes leurs voyages, à trouver leurs propres hébergements, à utiliser la langue locale pour obtenir des biens et des services, et à privilégier la nourriture locale. Plus important encore, plutôt que de se contenter de visiter, ou de se reposer dans les bars et sur les plages des stations touristiques (ce qui peut être une forme d'aventure pour certains), les touristes alternatifs cherchent à faire l'expérience des cultures locales et des lieux en y participant. Cela inclut souvent des activités en extérieur et physiquement éprouvantes, et c'est cela qui distingue les touristes d'aventure des autres touristes alternatifs (Hall, 1992)<sup>40</sup>.

Mon effort de recherche, je l'espère, s'est placé à l'opposé de telles catégorisations arbitraires qui, au vu du nombre de paramètres impliqués et de la variabilité des attitudes possibles à leur égard, n'ont aucune chance de permettre de désigner de manière cohérente un quelconque phénomène social. Mon projet a consisté en une tentative de caractérisation approximative d'une pratique sociale, et une pratique de loisir, par un ensemble de spatialités relativement spécifiques et cohérentes ; mais plutôt que de les définir en opposition à une supposée « norme », j'ai tenté de montrer comment leur cohérence tenait à une communauté de pratiques organisée par des ensembles complexes d'aspirations, de conceptions, de normes, de manières de se mouvoir et d'agir dans l'espace ; de montrer, donc, qu'en termes de spatialités, les pratiques touristico-sportives constituaient un ensemble distinct. C'est un projet que l'on peut certainement appliquer à bien d'autres pratiques sociales. J'ai voulu montrer, justement, que c'était une perspective originale, empiriquement et conceptuellement utile, pour saisir et caractériser les phénomènes sociaux en tant que pratiques.

Par ailleurs, je n'ai pas cherché à donner un tableau exhaustif des spatialités des pratiques touristico-sportives de nature. J'ai certes cherché à les traiter de la manière la

---

40. « Unlike mass tourists who purchase packaged holidays, alternative tourists to a much greater degree prefer to make their own travel arrangements, find their own accommodation, try to use the local language when obtaining goods and services, and prefer to eat local foods. Most importantly, rather than just sightseeing or resting in the bars or on the beaches of tourist resorts (which for some, in their own way, may be adventurous), alternative tourists seek participatory experiences of local cultures and of places. This often includes doing active and physically challenging things in the outdoors, and it is this feature which sets adventure tourists apart from other alternative tourists (Hall, 1992). »

plus riche et diversifiée possible, en interrogeant différents sports, différents lieux, et des personnes diverses ; mais le tout sans délimitation stricte du phénomène social, sans connaître par exemple les contours d'une hypothétique population totale concernée, donc sans objectif de représentativité statistique des matériaux constitués et des analyses menées. Mon choix des méthodes qualitatives, de même que le choix de trois pratiques sportives parmi de nombreuses autres, sont dans cette perspective une limite fondamentale du travail : il ne permet pas de prétendre à un tableau généralisable des pratiques touristico-sportives comme phénomène social. Ainsi, je n'ai pas pu développer d'argumentation quantitativement informée sur l'ampleur du phénomène étudié : pour défendre cette hypothèse du tourisme sportif de nature comme phénomène « socialement pertinent », je n'ai pas fourni d'évaluation chiffrée. J'aurais pu, par exemple, à partir de l'estimation de l'effectif de pratiquants d'un sport (le nombre de personnes licenciées auprès d'une fédération nationale, ou la population fréquentant les salles d'escalade, sont des chiffres qu'il aurait sans doute été assez aisé d'obtenir), développer un protocole d'enquête pour estimer la proportion de ces personnes pratiquant le sport également selon des modalités touristiques. Mes choix méthodologiques ont été autres, et l'hypothèse de la pertinence sociale du phénomène a été explorée par d'autres biais, par l'observation *in situ*, par le dialogue avec les pratiquantes ; mais seules des données quantitatives permettraient, par exemple, de valider l'hypothèse d'une expansion démographique et/ou économique du tourisme sportif de nature.

Parmi les pans importants du tableau que j'ai laissés de côté, il y a également ceux qui ont été écartés par mes questions de recherche et mes choix théoriques ou conceptuels. Ainsi, en considérant que l'entrée par l'appréciation était la plus efficace pour aborder la richesse des spatialités de la pratique, j'ai laissé de côté toutes les dimensions de ces spatialités qui, au contraire, relèvent de la contrainte, de l'oppression, de l'exclusion, de la souffrance ; je n'ai notamment pas abordé les limitations de l'accès à ces loisirs, dont les plus évidentes sont les ressources économiques nécessaires à la mobilité touristique et les facultés corporelles nécessaires à la pratique sportive. De même, en choisissant d'employer le concept de communautés de pratique plutôt que, par exemple, l'analyse de champ social, je me suis concentré sur le partage des spatialités, leur capacité à rassembler, plutôt que sur leurs enjeux de concurrence, de pouvoir, ou leur potentiel de division. Mes choix, donc, mais aussi la nature même de l'objet d'étude, relevant du loisir, peuvent sembler ériger le tourisme sportif de nature en *enclave apolitique*. La communauté de pratiques est généralement vue par ses membres, de manière assez consensuelle, comme une communauté d'égaux et d'égaux, affranchie des classifications sociales du quotidien ; enfin, les motifs déclarés de la pratique relèvent principalement du plaisir et de la beauté, en tout cas d'aspirations et émotions individuelles, librement recherchées. L'impression générale peut donc être que, si problématique politique il y a, ce ne serait que celle de la constitution de communautés idéales et harmonieuses. Bien sûr, le tourisme sportif de nature est loin d'être cette enclave apolitique. D'abord, le constat même de la valorisation réflexive de la communauté de pratiques comme une sociabilité idéale est significatif de sa dimension politique : ce sont des communautés fondées sur l'affinité et la recherche relativement libre de satisfactions personnelles, plutôt que sur l'appartenance, les contraintes et devoirs (professionnels, citoyens, etc.), lesquels paraissent, par opposition, plus contraignants et moins épanouissants. Ensuite, ces communautés sont bel et bien traversées par des rapports de domination et des normativités, dont les plus évidentes sont sans doute l'association encore prégnante entre sport

et masculinité (Robinson, 2008; Thorpe, 2009), la quasi-exclusivité des citoyennes et citoyens du monde riche dans la population du tourisme sportif de nature, et les rapports inégalitaires qui caractérisent donc ces mobilités touristiques lorsqu'elles ont lieu dans le monde pauvre et/ou non-occidental (Bott, 2013, 2015), et enfin l'importance du modèle du corps valide, athlétique et sain dans les pratiques de loisir sportives et mobiles (Germann Molz, 2006; Léséleuc, Le Roux et Marcellini, 2012). J'ai évoqué ça et là, au cours de mon travail, ces importants questionnements de recherche; j'ai choisi de ne pas les placer au centre de ma problématisation des pratiques touristico-sportives, notamment en raison de l'importance de la littérature déjà existante, dont les références ci-dessus sont un aperçu.

### **Du chemin parcouru, et des contributions proposées**

Voici, enfin, un retour sur les contributions espérées de ce travail, au moment de le conclure, en se rapportant aux états constatés des principaux champs de recherche dans lesquels il s'inscrit.

Cette thèse constitue une contribution à un premier champ de recherche, le champ spécialisé du tourisme sportif. Elle est une tentative de réponse approfondie à la question du « *pourquoi* », posée en particulier par H. J. Gibson (2006) : « *pourquoi les pratiques du tourisme sportif font-elles ce qu'elles font* »? Et cette tentative s'inscrit dans un champ de recherche qui ne s'est que peu attelé à cette question (Weed, 2006), préférant bien souvent se contenter de la description non problématisée des comportements, de consommation en particulier. Cette thèse est donc un développement de l'effort ébauché dans un article (Geffroy, 2017) où je proposais de synthétiser une réponse possible à cette question du « *pourquoi* » par la notion de « *jouer avec l'espace* ». Cette thèse étaye théoriquement et empiriquement la perspective des spatialités, une des dimensions possibles de l'explication de la pratique touristico-sportive, en faisant la part belle à l'expérience subjective, sensible, et à l'interprétation individuelle des expériences.

Mon travail entend aussi apporter une contribution au champ plus général des études du tourisme et des mobilités. J'ai notamment illustré et étayé ce que signifiait voyager « *pour* » quelque chose, m'éloignant des segmentations du tourisme athéoriques et acritiques pour montrer le sens subjectif et les projets individuels qu'on pouvait mettre derrière une notion telle que celle « *tourisme de centre d'intérêt spécifique* » (Trauer, 2006; Weiler et Hall, 1992), qui peut faire sens pour les populations où convergent des ensembles cohérents de sens, de projets et d'actions. J'ai ainsi non seulement validé ma première hypothèse de recherche, mais également proposé un outillage conceptuel et empirique pour fonder les études « *segmentaires* » des pratiques touristiques, en affirmant leur cohérence et leur singularité notamment à travers la notion de communauté de pratiques. J'ai par ailleurs montré, avec cet exemple du tourisme sportif de nature, que la dé-différenciation annoncée (Lash et Urry, 1994) des sphères du quotidien et du hors-quotidien, des espaces-temps familiaux et du tourisme, était encore loin d'être accomplie à un niveau général aujourd'hui, même dans les sociétés riches, même dans les loisirs à fort engagement; mais que, cependant, le tourisme sportif de nature était un exemple d'engagement individuel fort qui pouvait, pour certaines personnes, constituer un projet central de leur vie, voire un mode de vie. C'est là une validation nuancée de ma deuxième hypothèse de recherche.

Sur le plan théorique, j'ai proposé notamment d'appliquer et d'étayer une théorie

de l'*engagement*, issue des théories de la pratique, et de leur déclinaison par Thévenot (2006) en particulier. En l'appliquant à une pratique de loisir dont j'ai montré le caractère hautement signifiant pour ses pratiquants, j'ai voulu montrer que le loisir pouvait être considéré comme un mode d'engagement avec le monde à part entière. Il se déploie en effet en fonction d'une « *conception du bien* » (ibid.) propre, centrée sur les satisfactions hédoniques, qui connaît certainement une grande diversité de déclinaisons en fonction des nombreux affects et aspirations qui peuvent orienter les pratiques de loisir. Cette conception du bien constitue un principe directeur valable de l'action, capable d'organiser des projets, par exemple de mobilité, de diriger de complexes coordinations avec l'environnement des individus, et de rassembler en communautés des personnes dispersées, mais se reconnaissant dans une conception commune d'un loisir vu comme épanouissant et gratifiant. J'ai notamment insisté, dans le spectre des satisfactions recherchées dans l'engagement de loisir, sur celles qui ne visent pas des fins consciemment représentées, des gratifications de l'ordre du capital symbolique ou social, mais qui relèvent principalement des affects sensoriels et sensoriels. Dans la pratique touristique-sportive, ce sont notamment une grande partie des affects que j'ai qualifiés d'immersion-action, qui se fondent sur le contact matériel et le plaisir du mouvement. Dans cet effort, j'ai rejoint par exemple Thrift (2007, p. 5) :

Plutôt que de s'efforcer toujours, indéfiniment, de penser à ce qu'il pourrait y avoir d'autre, il semble que de temps en temps nous nous connectons à une couche de notre existence qui aspire simplement à avoir les choses du monde près de notre peau (Gumbrecht 2004 : 106)<sup>41</sup>.

J'ai également rejoint certaines auteures qui, dans la conceptualisation du tourisme, tiennent à donner la place qui lui revient au corps comme site de production autonome de sensations intenses et plaisantes, voire comme principe suffisant de l'appréciation des lieux, « *tant qu'il y a quelque chose de bon à goûter, qui remplit l'estomac, réchauffe la peau ou entraîne l'esprit dans un flot trouble de pensées et d'émotions sensorielles*<sup>42</sup> » (Veijola et Jokinen, 1994, p. 133). Une telle théorie de l'engagement, accordant une véritable importance aux engagements matériels, permet notamment de remettre en cause certaines conclusions des études sur le tourisme et le sport, qu'on peut critiquer par leur trop grande propension à supposer des acteurs stratèges, et leur restriction intellectualisante aux gratifications de l'ordre du symbole, du statut, du profit individuel de long terme (Donnelly et Young, 1988; Kane et Zink, 2004), ou pour leur recherche incessante de sens profonds, de réflexivité culturelle voire existentielle dans la pratique touristique des lieux et des sociétés, notamment autour des diverses versions de la notion d'authenticité (MacCannell, 1976; Reisinger et Steiner, 2006; Wang, 1999). Le dialogue avec la notion d'engagement de Thévenot m'a donc conduit à la proposition d'un mode d'engagement, celui du loisir, qui vient compléter la théorie du sociologue en se plaçant en dehors de la typologie fondée sur le degré de publicité des conceptions du bien (Thévenot, 2001, 2006). J'ai par ailleurs proposé d'inclure à la conceptualisation de l'engagement la connotation, contenue par le terme, d'*intensité de l'engagement*, pour en faire un gradient de l'implication des personnes dans une pratique; gradient particulièrement utile pour distinguer les engagements forts, voire existentiels, qui

41. « Rather than have to think, always and endlessly, what else there could be, we sometimes seem to connect with a layer in our existence that simply wants the things of the world close to our skin (Gumbrecht 2004 : 106). »

42. « as long as something tastes good, fills the stomach, warms the skin and melts the troubled mind into a flow of sensual thoughts and feelings »

peuvent notamment caractériser des pratiques de loisir telles que le tourisme sportif de nature.

Une autre contribution de ce travail aux théories de la pratique est un éclairage original, par les spatialités de loisir, de la notion de Schatzki (2002) de téléoaffectivité, qui regroupe les fins et les valeurs qui orientent et organisent les pratiques. C'est donc une partie de la réponse qu'on peut apporter en géographie à ma troisième hypothèse, celle de la cohérence d'une communauté de pratique par le projet d'action : j'ai montré en quoi les spatialités pouvaient participer d'un tel projet partagé. Mes analyses des matériaux empiriques, en particulier les discours des pratiquantes, m'ont conduit à conclure que les spatialités elles-mêmes pouvaient être considérées comme des téléoaffectivités, et non pas seulement comme des arrangements produits par l'entremêlement des pratiques (Schatzki, 2015). Je l'ai montré pour au moins deux modalités des spatialités du tourisme sportif de nature : j'ai montré que le lieu de pratique pouvait être considéré comme une fin en soi du projet de mobilité touristique, et non pas comme un simple support adéquat d'une activité recherchée; et j'ai montré que l'engagement immersif-actif si valorisé dans les pratiques sportives de nature n'était en fait autre qu'une spatialité d'attention à la spatialité.

Ces apports aux théories de la pratique sont donc essentiellement orientés par mon attention permanente aux spatialités d'une pratique de loisir, ils résument ma caractérisation, amorcée par ma quatrième hypothèse, d'un « faire avec l'espace singulier, ludique, esthétique et mobile »; en retour, ils constituent également mes principales contributions à la réflexion géographique. Les théories de la pratique, en somme, m'ont permis de montrer que les pratiques réflexives de l'espace, telles que les mobilités vers des lieux conçus comme désirables, ou la recherche d'une coordination consciente et stimulante avec des environnements propices au sentiment du beau et de la vitalité, pouvaient constituer des modes d'appréciation forte, des esthétiques et des émotions proprement spatiales; au point de fonder des projets de loisir cohérents, réguliers, pérennes. C'est là une synthèse de ma réponse, au cours de ce travail, à ma seconde question de recherche. L'autre contribution majeure de ce travail à la géographie, c'est la réponse spécifique apportée à cette vaste question de la constitution du commun par le spatial — ma première question de recherche. Les pratiques touristico-sportives de nature m'ont permis de montrer la puissance fédératrice des spatialités même en dehors des espaces délimités de l'appartenance quotidienne. Elles m'ont permis de montrer que des espaces communs pouvaient se déployer de manière réticulaire et à l'échelle globale, en se traduisant dans des lieux bien spécifiques cristallisant aussi bien les imaginaires que les co-présences, même éphémères, des communautés de pratiques. Elles m'ont permis d'illustrer la façon dont se construisent des langages de formalisation de l'environnement, la façon dont l'information géographique ainsi formalisée circule au sein de ces communautés d'une manière parfaitement ajustée aux modalités de la pratique. Elles m'ont permis de montrer que les spatialités corporelles pouvaient en elles-mêmes, sans nécessairement passer par la représentation ou la verbalisation, constituer des schémas de compréhension communicables, et dont le partage donne lieu à des interactions signifiantes entre les membres des communautés de pratique, créatrices de liens profonds, participant des émotions, esthétiques et affects partagés.

## **Pistes : les pratiques touristico-sportives de nature, la/ma recherche et le monde qui vient**

Pour finir, je porte ici mes réflexions sur la pratique touristico-sportive de nature vers deux débats majeurs de la société contemporaine, débats que je n'ai fait qu'effleurer, et qui pourraient guider des recherches ultérieures — les miennes, ou celles de quiconque serait enclin à aborder des objets de recherche similaires. Il s'agit de réflexions à mener sur deux transitions : la transition numérique et la transition écologique.

La première question est celle des effets durables et profonds de l'outillage numérique sur les pratiques touristiques et sportives. Dans ce travail de thèse, j'ai abordé de manière assez englobante les « pratiques médiatiques », c'est-à-dire l'ensemble des médiations informationnelles et technologiques de la pratique touristico-sportive ; je m'en suis tenu, selon mes choix méthodologiques, au discours des interrogés sur leurs propres pratiques, à l'exploration d'une catégorie centrale d'outils médiatiques, les plates-formes collaboratives en ligne d'information géographique, et aux matériaux photographiques partagés avec moi par mes interrogés. Ce vaste spectre avait l'intérêt de présenter la grande diversité de ces pratiques médiatiques, et d'en explorer de nombreux enjeux à la fois, entre usages pragmatiques de l'information géographique, mise en forme esthétique de l'expérience de loisir et pratiques de sociabilité à distance. L'inconvénient de traiter d'une telle diversité de questions est la difficulté de singulariser les enjeux de chaque type d'outils et de leurs usages ; cela conduit notamment à rester à un niveau assez général de discours sur la révolution numérique comme diffusion généralisée de nouvelles technologies et de nouvelles pratiques, sans toujours prendre véritablement le temps d'examiner leur appropriation différenciée.

J'ai certes évoqué rapidement cette dernière question, dans la partie 6.2.5, sur le registre du rejet des pratiques médiatiques comme médiations indésirables dans le rapport à l'expérience et à la nature<sup>43</sup>. Il me semblerait cependant utile de procéder à des études plus systématiques, pour chaque usage spécifique ou outil spécifique, des différentes modalités d'usage et de non-usage (qui peut prendre de multiples formes, rejet, abandon, inadéquation, préférence pour un outil non numérique, etc.) des technologies numériques. Des typologies pourraient être ainsi développées, attentives aux fonctionnalités des technologies comme aux matérialités des situations d'usage : l'exemple des pratiques sportives de nature et de l'information géographique permettraient par exemple de distinguer, en fonction des impératifs de la pratique et des préférences individuelles, les cas où un outil devient indispensable, des cas où il est une simple aide, de ceux où il est perçu comme superficiel ou gênant, de ceux où il est perçu comme une augmentation de l'expérience, de ceux où il est perçu comme un divertissement, etc. Le cas des pratiques sportives de nature est particulièrement intéressant pour ce type d'études dans la mesure où il constitue une pratique réflexive de l'espace où l'information géographique joue un rôle crucial, comme je l'ai montré d'une part avec les plates-formes en ligne d'information géographique (chapitre 5), et d'autre part avec la perception immédiate de l'environnement comme ensemble de prises au cours de l'action sportive (partie 6.3.3), et dans la mesure où le rapport direct à la matérialité y est vu comme un élément d'appréciation : ces pratiques sont un riche matériau pour explorer les motivations personnelles à passer, ou non, par des outils de médiation technologique et informationnelle. Cela permet d'interroger la

43. Voir aussi Geffroy (à paraître) et Müller (à paraître).

place du numérique dans des lieux qui, si on les considère comme espaces « de nature », semblent aux antipodes du « *code/space* », ce type d'espace qui ne peut fonctionner sans le code informatique (Kitchin et Dodge, 2011), et qui pourtant fonctionnent en partie, pour certains usages du moins, grâce aux potentialités de l'outillage numérique. Un tel travail pourrait participer à l'effort actuel de la géographie à comprendre nos spatialités comme « *toujours-déjà technologiquement médiées*<sup>44</sup> » (Leszczynski, 2015, p. 729), sans pour autant verser dans la vision techno-déterministe de l'augmentation inéluctable et constante de l'assistance numérique de nos rapports à l'espace.

La deuxième question est celle de l'intégration des pratiques touristiques et sportives dans les évolutions nécessaires vers un modèle économique et social durable. J'ai exploré en profondeur, dans cette thèse, la question du rapport à l'environnement biophysique, notamment autour de la notion d'immersion-action ; chez les personnes rencontrées, ce rapport est à la fois sensible, émotionnel, esthétique et éthique, et accorde une grande valeur à cet environnement conçu comme « naturel ». Mais à aucun moment je n'ai lié ce rapport à une quelconque « durabilité » de ce type de pratiques ; je n'ai pas non plus évoqué la notion, pourtant très fréquente, d'« écotourisme ». Certes, on peut faire le constat de sensibilités environnementalistes exacerbées dans ce type de pratiques, de la recherche d'un contact avec la matière, l'idée d'une relation respectueuse des non-humains, la promotion de pratiques relativement peu prédatrices des ressources de l'environnement direct. Mais ce serait aller un peu vite en besogne que de déclarer ces pratiques comme fondamentalement écologiques, ou comme modèles de loisirs durables (Bessy et Mouton, 2004 ; Brymer, Downey et Gray, 2009), ce que tend notamment à faire le discours commun sur l'écotourisme (Fletcher, 2014). En effet, l'idée de la « connexion à la nature » comme sensibilité fondamentale de ce type de pratiques est loin d'être en elle-même garante d'une relation plus soutenable et plus pacifique avec le monde non-humain (Fletcher, 2019). Cette idée reste profondément ancrée dans un paradigme de séparation entre humain et nature, séparation qui se traduit notamment par l'assignation de la qualité de nature à certains espaces seulement, comme je l'ai évoqué dès le début de mon travail (partie 1.2.4) ; de telles idées peuvent contribuer à empêcher de penser l'intégration des sociétés humaines et du monde non-humain autrement que dans certains domaines spécifiques de la vie sociale, notamment les espaces-temps du loisir, et tendre ainsi à exclure la plus grande part des réalités anthropiques, celles de l'urbain notamment, de la réflexion écologique. En outre, le tourisme sportif de nature se fonde aujourd'hui sur les mêmes schémas de mobilité et modes de transport, à énergie fossile principalement, que les autres pratiques de loisir et de tourisme ; ils peuvent même, par leur distribution diffuse et leur recherche d'un certain isolement, constituer des pratiques relativement plus énergivores que les infrastructures touristiques de type urbain (station balnéaire, parc d'attractions), bien desservies et concentrant les impacts de la fréquentation, qui sont pourtant souvent présentées comme des emblèmes du tourisme consumériste dans l'ère du capitalisme tardif, et par conséquent accusées de prédation écologique. Les pratiques touristico-sportives de nature posent donc, certes, la question majeure des conditions écologiques souhaitables de l'habiter humain, mais sans y apporter de réponse autre que très spécifique.

Le problème central, celui de la voracité en énergies fossiles du modèle actuel de mobilités touristiques fréquentes et lointaines, me semble faire que la seule discus-

---

44. « understanding spatiality (as the nexus of material socio-spatio-technical relations) as always-already mediated »

sion sérieuse, pour un tourisme durable, passe par le paradigme de la décroissance — décroissance des mobilités véhiculées, surtout. Cette discussion est relativement récente dans le domaine des études sur le tourisme, mais extrêmement vive (Bourdeau et Berthelot, 2008, 2009; Fletcher et al., 2019; Higgins-Desbiolles et al., 2019). Elle implique un changement radical de perspective, pour les touristes comme pour la recherche :

Ce processus s'opère par une interpellation d'« évidences » constitutives du fait touristique contemporain comme la mobilité, l'exotisme, le travail, le loisir, la consommation, la publicité, la marchandisation, la technologie... Mais il s'opère aussi par l'énonciation d'une utopie basée sur l'inversion des codes dominants du tourisme : la proximité, le quotidien, l'autonomie culturelle, la frugalité, l'autoproduction récréative, la réduction des dépenses, la lenteur des déplacements et l'engagement dans le temps se voient ainsi attribuer a contrario un sens et des valeurs positives. (Bourdeau et Berthelot, 2009, p. 1)

La recherche en sciences sociales voit là un vaste programme s'ouvrir, entre l'analyse des pratiques de mobilité et de consommation, la contribution à l'étude de leur coût énergétique et écologique, et l'interrogation des éthiques et esthétiques du tourisme. Dans la continuité théorique et méthodologique de ce travail de thèse, il me paraîtrait ainsi utile d'interroger, pour le tourisme sportif de nature, certaines dimensions des spatialités, plus précisément que je ne l'ai fait : le rôle de la distance dans la construction symbolique des espaces-temps de l'exceptionnel, et dans l'appréciation de ces espaces-temps (est-ce que plus loin signifie plus enthousiasmant, plus attirant ?) ; ou encore l'importance subjective et émotionnelle de la durée de l'engagement dans les terrains de pratique sportive (vaut-il mieux s'attarder dans les lieux, ou en découvrir le plus possible ?), et de la familiarisation avec les lieux dans le cadre de séjours répétés. Le tout pour saisir la propension de ces personnes à se satisfaire de pratiques touristiques et/ou sportives dans des lieux plus proches, ou impliquant des mobilités plus lentes, ou moins fréquentes, par exemple par l'allongement des séjours et/ou la diminution de leur nombre. Et plus généralement, l'investigation pourrait s'inscrire dans la question de la possibilité du développement d'une esthétique de la décroissance, là où ce paradigme semble pour l'instant mobiliser surtout les dimensions éthique et politique. Cela signifierait explorer, chez les pratiquants, la présence de conceptions symboliques et affectives se détournant de l'injonction à la mobilité, du « cosmopolitisme esthétique » (Lash et Urry, 1994), de l'accumulation comme capital symbolique des expériences exceptionnelles et des lieux, etc. Et cela signifierait explorer l'existence, et les efforts de formalisation, de nouvelles « utopies » telles qu'énumérées ci-dessus par Bourdeau et Berthelot, autour de nouvelles formes, plus sobres, d'enchantement du monde (Latouche, 2019). Le tourisme sportif de nature, par la force des engagements qui s'y déploient, paraît avoir toute sa place dans cet ambitieux programme.



# Glossaire

**arbrissage** En parapente, atterrissage dans un arbre. 248

**bac** En escalade, grosse prise confortable. 248

**bloc** Désigne un rocher peu élevé, sur lequel on pratique l'escalade sans assurage autre que des tapis au sol (crash-pads) et/ou l'aide des partenaires au sol pour amortir la chute; par extension, désigne la pratique de l'escalade en question. 172, 222

**bulle** En parapente, petite masse d'air ascendante localisée. 248

**collante** En escalade, conditions atmosphériques sèches et froides, qui assurent une bonne adhérence du rocher. 248

**colonnette** En escalade, prise en forme de colonne, en général verticale, résultant de dépôts minéraux par ruissellement le long de la falaise. 113

**couenne** Voie d'escalade d'une seule longueur. 172, 222, 226

**cross** Aussi appelé « vol de distance ». Pratique du parapente où l'on cherche à parcourir de grandes distances, nécessitant de trouver régulièrement des courants ascendants. 183, 239

**dégaine** Protection composée de deux mousquetons reliés par une sangle, permettant de relier la corde aux anneaux métalliques fermés placés dans le rocher. 156, 382

**eddy** En rivière, zone de calme formée par un recoin de la rivière ou un contre-courant, permettant une pause dans la descente de la rivière. 248

**enrouler** En parapente, s'élever en décrivant une spirale permettant de rester dans la colonne d'air ascendant, le thermique. 248

**enterrer** En parapente, se faire enterrer signifie perdre de l'altitude jusqu'à se retrouver au fond d'une cuvette ou d'une vallée, en tout cas sans possibilité de retrouver des ascendances. 248

**escalade artificielle** Escalade utilisant le matériel (pitons, sangles, crochets, coinces, etc.) à la fois pour la progression et la protection. 36

**escalade libre** Escalade utilisant uniquement les prises du rocher pour la progression, et des protections artificielles placées dans le rocher pour l'assurage. 115, 174, 381

**escalade sportive** Se dit de l'**escalade libre** dans sa forme la plus sécurisée, c'est-à-dire où les protections sont installées dans le rocher de manière permanente (par opposition au **trad climbing**), et à intervalles suffisamment réguliers pour que la chute soit sans conséquences graves. 36, 110, 115, 174, 249

- esquimautage** En kayak, manoeuvre permettant de redresser son kayak après s'être retourné tête en bas. 326
- essuie-glace** En parapente, faire des allers-retours dans une zone restreinte. 248
- grande voie** Voie d'escalade de plusieurs longueurs, séparées par des relais où il est nécessaire de s'arrêter pour assurer sa ou son partenaire. 115, 172, 222, 226
- gratton** En escalade, très petite prise proéminente. 248
- grille** En kayak, section de rivière présentant de nombreux rochers. 248
- grimpe en tête** Grimper en étant assuré du bas, nécessitant de passer la corde à intervalle réguliers dans des **dégaines**. Par opposition à « grimper en second ». 156
- ligne** En escalade, désigne l'itinéraire formé dans le rocher par les protections métalliques permanentes (« ligne de spits ») ou l'itinéraire visible du bas et formé naturellement par les prises du rocher (« ligne naturelle ». Quasi-synonyme de « voie »). 248
- manœuvrière** En kayak, désigne une rivière à l'itinéraire de navigation sinueux et ponctué d'obstacles, où il est donc nécessaire de manoeuvrer son bateau. 248
- marche et vol** Pratique d'itinérance associant la randonnée et le parapente. 184, 332
- pas de bloc** En escalade, passage composé de quelques mouvements, particulièrement difficile par rapport au reste de la voie. 248
- patine** En escalade, désigne le degré d'usure des prises. 248
- plafond** En parapente, terme qui renvoie à l'altitude maximale qu'il est possible d'atteindre par les courants ascendants, correspondant aussi à la base des nuages. 248, 382
- plouf** En parapente, vol court et exclusivement descendant. 248, 319
- point de rosée** Température en dessous de laquelle une masse d'air se condense, en fonction de son taux d'humidité. Utile pour déterminer le **plafond**. 248
- rappel** En rivière, zone de fort contre-courant succédant à une rupture de pente, dangereuse car susceptible de retenir la kayakiste voire de l'entraîner par le fond. 248, 317
- réglette** En escalade, prise rectiligne de faible épaisseur, qui ne laisse place qu'à une ou deux phalanges. 248, 316
- résistance** En escalade, qualité d'endurance, des bras en particulier, qui permet de soutenir un effort difficile sur une longue distance. 248
- satelliser** En parapente, parvenir à atteindre une haute altitude au-dessus du relief. 248
- siphon** En kayak, mouvement d'eau aspirant vers le fond, particulièrement dangereux pour la navigation. 248
- soaring** En parapente, désigne le fait de voler en bord de mer en profitant des ascensions régulières fournies par la brise de mer venant frapper la dune. 160, 172, 280, 332

- terrain d'aventure** Escalade dans des secteurs où le rocher est peu ou pas équipé de scellements ou autres protections fixes, et où les choix de cheminement au fur et à mesure de l'ascension sont souvent considérés comme partie intégrante de l'intérêt de la pratique. Quasi-synonyme de **trad climbing**. 178, 226, 383
- trad climbing** Escalade utilisant uniquement le rocher pour la progression, et des protections temporaires posées au fur et à mesure par le grimpeur ou la grimpeuse pour l'assurage. Quasi-synonyme de **terrain d'aventure**. 36, 381, 383

## Table des figures

0.1	Flatanger, Norvège . . . . .	1
0.2	Saint-André-les-Alpes, France . . . . .	2
2.1	Hauts lieux et centralités sur papier glacé . . . . .	85
2.2	Schéma du cadre conceptuel général . . . . .	107
3.1	Kalymnos, terrain d'enquête et d'escalade . . . . .	114
3.2	Le canyon du Verdon, terrain d'enquête et d'escalade . . . . .	116
3.3	Saint-André-les-Alpes, terrain d'enquête et de parapente . . . . .	117
3.4	Panneau situé au bord de la route à l'entrée de Saint-André-les-Alpes . . . . .	118
3.5	Le lac d'Annecy, terrain d'enquête et de parapente . . . . .	119
3.6	Le bassin de la Haute-Durance, terrain d'enquête et de kayak . . . . .	121
3.7	Le processus de recherche en sciences sociales, les différentes trajectoires (adapté de Passeron) . . . . .	125
3.8	Grille d'entretien semi-directif . . . . .	133
3.9	Grille d'entretien « éprouvée » . . . . .	134
3.10	Schématisation de la population totale interrogée par entretiens semi-directifs	151
3.11	Exemple de codage : extrait de l'entretien avec Lydia . . . . .	153
3.12	Yelena (source, sujet), Kalymnos . . . . .	155
3.13	Vick (source, sujet), montagne du Charbon, région du lac d'Annecy . . . . .	156
3.14	Yelena (source, sujet), Grande Grotta, Kalymnos . . . . .	157
3.15	Helga (source, sujet), Guil, Hautes-Alpes . . . . .	159
3.16	Niels (source), Rudbjerg Knude, Danemark . . . . .	160
4.1	Déclinaison dans ce chapitre du cadre conceptuel général . . . . .	166
4.2	Lieux pratiqués ou évoqués par les interrogés . . . . .	170
4.3	Les lieux sélectionnés par le Travel Guide du magazine britannique Cross Country . . . . .	175
4.4	Les sites d'escalade majeurs selon le magazine Grimper . . . . .	176
4.5	La région de la Haute-Durance, organisation spatiale des lieux de pratiques sportives de nature . . . . .	181
4.6	Photos et commentaires de Virginia . . . . .	190

4.7	Coilin et son groupe d'amis au cours d'un voyage de kayak . . . . .	197
4.8	Martin et Gabriel, Fishers Tower, Utah . . . . .	198
4.9	Martin et Gabriel, Aiguille Dibona, Isère . . . . .	198
4.10	Aiguille Dibona, Isère, mont Aiguille, Isère . . . . .	199
4.11	Un même paysage pour deux photographies, à deux saisons différentes, de deux compagnons de cordée . . . . .	199
5.1	Déclinaison dans ce chapitre du cadre conceptuel général . . . . .	210
5.2	Le bassin de la Haute-Durance vu par Rivermap, le 5 juin 2019, avec les mesures spécifiques à une section de l'Ubaye . . . . .	214
5.3	Les Alpes suisses et alentour vues par Rivermap, le 20 mai 2019 . . . . .	215
5.4	La page d'accueil d'EauxVives.org, le 8 avril 2019 . . . . .	218
5.5	Un extrait de la liste des niveaux classés par région, EauxVives.org, le 9 avril 2019 . . . . .	218
5.6	Un exemple de topo disponible sur EauxVives.org, le topo de la section du Guil appelée « Combe Chauve », le 9 avril 2019 . . . . .	219
5.7	Nombre d'itinéraires et de sorties renseignées sur CamptoCamp.org, par activité, au 23 avril 2019 . . . . .	224
5.8	Le résultat d'une recherche multi-critériée d'itinéraires d'escalade, CamptoCamp.org, avril 2019 . . . . .	224
5.9	Topo (1ère partie) de la voie des Dalles grises dans le Verdon, CamptoCamp.org, le 11 avril 2019 . . . . .	227
5.10	Topo (2ème partie) des Dalles grises, CamptoCamp.org, le 11 avril 2019 . . . . .	228
5.11	Une sortie dans les Dalles grises dans le Verdon datant du 8 décembre 2018, par phil06, CamptoCamp.org . . . . .	229
5.12	Vols au départ de Saint-André-les-Alpes enregistrés par des personnes interrogées sur le site de la CFD . . . . .	237
5.13	Diagramme du vol de Firas, réglé pour afficher les données d'altitude . . . . .	237
5.14	Carte de fréquentation des Alpes franco-italiennes selon Thermal Maps . . . . .	240
5.15	Les probabilités de thermiques selon Thermal Maps autour de Saint-André-les-Alpes, en juillet, à midi . . . . .	241
5.16	Les probabilités de thermiques selon Thermal Maps autour de Saint-André-les-Alpes, en janvier, à midi . . . . .	241
5.17	Les principaux sites de parapente du lac d'Annecy vus par Paragliding Map le 7 mai 2019 à 15h34 . . . . .	246
5.18	Une liste non exhaustive des sources d'information rassemblées par Paragliding Map . . . . .	246
6.1	Déclinaison dans ce chapitre du cadre conceptuel général . . . . .	262
6.2	La Soča (Slovénie) et l'Ubaye (France), deux rivières que Marieke apprécie pour leur beauté . . . . .	287
6.3	En rivière, chutes, rebonds et bains imminents . . . . .	288
6.4	Les premiers rapides de la Gironde . . . . .	289
6.5	L'« infran » des Vigneaux . . . . .	290
6.6	Repérage et descente des rapides en aval de l'infran des Vigneaux . . . . .	291
6.7	Lacs, mer, rivières, l'eau vue d'en haut . . . . .	292
6.8	Vue surplombante et parapentes plaqués au relief . . . . .	293
6.9	Niels (source, sujet) et ses amis survolant la Tournette, région du lac d'Annecy	293

6.10	Osip (source), vue du lac Léman et de Montreux, avec la voile de Shirley . . .	295
6.11	Osip (source), Shirley (sujet) survolant la plaine du Rhône en contrebas du Chablais . . . . .	295
6.12	Osip (source, sujet) survolant le massif du mont Blanc . . . . .	295
6.13	Tentatives de représenter le « gaz » en paroi . . . . .	297
6.14	Images de sommet et de bord de précipice . . . . .	298
6.15	Tim (source, sujet), Sächsische Schweiz . . . . .	299
6.16	Gabriel (source, sujet), côte atlantique française . . . . .	300
6.17	Marieke (source, sujet), sur la Soča, Slovénie . . . . .	300
6.18	Vick (source, sujet), glacier d'Aletsch, Suisse . . . . .	301
6.19	Quatre kayakistes aux prises avec la même prise (ou presque). Rivière Gyronde, Hautes-Alpes . . . . .	318
7.1	Déclinaison dans ce chapitre du cadre conceptuel général . . . . .	330
7.2	Les lieux et régions de pratique du parapente de Marius . . . . .	332
7.3	Lieux et régions de pratique de l'escalade de Laure et Thomas . . . . .	333
7.4	Outil de mobilité, lieu habité. Source : Nathan . . . . .	335
7.5	Espaces régionaux de pratique . . . . .	336
7.6	Part du sport dans le voyage, telle qu'exprimée par les interrogées . . . . .	350
7.7	Critères et gradient de l'engagement dans une pratique mobile . . . . .	361
7.8	« L'espace et le temps du tourisme, du loisir et des nouveaux modes de résidence », Knafou (dir.), 1997, modifié par V. Geffroy . . . . .	364
7.9	Le gradient d'engagement dans la mobilité pour le sport : du tourisme au mode de vie . . . . .	365

## Table des tableaux

4.1	Extrait du tableau de P. Mao (2003), « Hiérarchisation des hauts lieux par la presse spécialisée » . . . . .	177
5.1	L'information géographique sur Rivermap.ch . . . . .	213
5.2	L'information géographique sur EauxVives.org . . . . .	220
5.3	L'information géographique sur CamptoCamp.org . . . . .	233
5.4	L'information géographique sur la CFD et sur Thermal Maps . . . . .	243
5.5	Interrogés ayant déclaré des vols dans des compétitions en ligne et nombre de leurs vols déclarés au 6 mai 2019 . . . . .	244
5.6	Le vocabulaire géographique spécialisé sur les plates-formes en ligne de sports de nature, selon le type d'information et le sport . . . . .	248
6.1	Fréquence des termes des différents champs lexicaux sensoriels . . . . .	282

# Table des matières

<b>Agitations terre-à-terre, eau, air : introduction générale</b>	<b>1</b>
<b>1 Définitions et état de l'art</b>	<b>9</b>
1.1 Tourisme et sport, deux chantiers de recherche pour dégager les sens du loisir . . . . .	9
1.1.1 Définitions . . . . .	9
1.1.1.1 Le tourisme . . . . .	9
1.1.1.2 Le sport . . . . .	12
1.1.2 Tourisme et sport, au cœur des interrogations sur les fonctions sociales du loisir . . . . .	14
1.1.2.1 Des domaines à part? Le loisir en négatif du quotidien contraint . . . . .	15
1.1.2.2 Tourisme, loisir, quotidien : des délimitations obsolètes? . . . . .	18
1.1.3 Le « tourisme sportif », secteur de niche ou pratique cohérente et distincte? . . . . .	21
1.1.3.1 Le tourisme sportif, objet et champ de recherche . . . . .	21
1.1.3.2 Enjeux et significations du tourisme sportif . . . . .	22
1.1.3.3 Conclusion : le tourisme sportif, objet-carrefour de recherche . . . . .	24
1.2 La géographie face aux mobilités, aux émotions et aux pratiques de l'espace . . . . .	25
1.2.1 Le tournant mobilitaire, ou l'espace au prisme du mouvement . . . . .	25
1.2.2 La géographie des pratiques, ou l'espace travaillé dans l'action . . . . .	27
1.2.3 Émotions et affects : l'espace éprouvé . . . . .	30
1.2.4 Catégorie de l'action, catégorie symbolique : la nature comme terrain sportif et ailleurs touristique . . . . .	34
1.3 Conclusion : des premiers pas aux questions de recherche . . . . .	38
<b>2 Théorie</b>	<b>41</b>
2.1 Cadre théorique . . . . .	41
2.1.1 Les théories de la pratique . . . . .	42
2.1.2 Combiner matérialité et conceptions . . . . .	47
2.1.3 Régularités et routines . . . . .	50
2.1.4 Les « sens » de la pratique . . . . .	55
2.1.4.1 Bourdieu et le sens pratique : un ajustement irréfléchi . . . . .	57
2.1.4.2 Schatzki : l'intelligibilité pratique et l'organisation des pratiques . . . . .	59

2.1.4.3	Thévenot : la conception du bien, la coordination et l'engagement . . . . .	62
2.1.5	La géographie et les théories de la pratique . . . . .	66
2.1.5.1	L'espace au fondement du contextualisme . . . . .	66
2.1.5.2	Habiter, spatialité : des propositions conceptuelles pour traduire en géographie les théories de la pratique . . . . .	69
2.1.6	Conclusion . . . . .	72
2.2	Analyser le tourisme sportif comme pratique : déclinaison conceptuelle . . . . .	73
2.2.1	Communautés de pratiques et sociabilités . . . . .	74
2.2.1.1	Cultures sportives, sous-cultures et « lifestyles » . . . . .	74
2.2.1.2	Champs sociaux, espaces de concurrence et d'accumulation de capital symbolique . . . . .	78
2.2.1.3	Centralités et hauts lieux : des communautés géographiquement construites . . . . .	83
2.2.1.4	Conclusion : le concept de <i>communauté de pratiques</i> pour saisir la dimension sociale des pratiques mobiles de loisir . . . . .	86
2.2.2	La corporéité, un mode élémentaire de l'expérience touristico-sportive . . . . .	87
2.2.2.1	Le tourisme et le sport comme pratiques corporelles . . . . .	88
2.2.2.2	Le corps, matière socialisée . . . . .	89
2.2.2.3	Le corps comme ancrage fondamental de l'expérience du monde . . . . .	92
2.2.2.4	Conclusion : la corporéité, une perspective sur des spatialités vivantes . . . . .	95
2.2.3	Pratiques médiatiques . . . . .	96
2.2.3.1	Une approche pragmatique de la communication : les principaux concepts . . . . .	96
2.2.3.2	Les pratiques médiatiques, au cœur des conceptions partagées? . . . . .	99
2.2.3.3	Les communautés au prisme des pratiques médiatiques . . . . .	101
2.2.3.4	Pratiques médiatiques et pratiques de l'espace . . . . .	104
2.2.3.5	Conclusion . . . . .	106
	Schématisation du cadre conceptuel . . . . .	106
<b>3</b>	<b>Méthodes et Terrains</b> . . . . .	<b>109</b>
3.1	Les terrains de recherche : choix empiriques et... pratiques . . . . .	110
3.1.1	Quand les sports de nature se font invitation au voyage . . . . .	110
3.1.2	Les « hauts lieux » comme « destinations » : choix des terrains . . . . .	111
3.1.3	Présentation des terrains de recherche . . . . .	113
3.1.3.1	Kalymnos . . . . .	113
3.1.3.2	Gorges du Verdon . . . . .	115
3.1.3.3	Saint-André-les-Alpes . . . . .	116
3.1.3.4	Lac d'Annecy . . . . .	120
3.1.3.5	La Haute-Durance . . . . .	120
3.2	Les matériaux : concevoir, générer, analyser . . . . .	122
3.2.1	Sciences sociales et méthodes qualitatives . . . . .	122

3.2.1.1	Les sciences sociales, un travail de contextualisation et d'interprétation . . . . .	122
3.2.1.2	Valeur de l'approche qualitative . . . . .	123
3.2.1.3	Des objectifs et des méthodes . . . . .	125
3.2.2	L'entretien pour saisir le discours sur les pratiques . . . . .	127
3.2.2.1	L'entretien semi-directif : liberté contrôlée . . . . .	129
3.2.2.2	La grille d'entretien, structure et objectifs . . . . .	132
3.2.3	Collecter et interroger des photographies : saisir la <i>pratique des conceptions</i> partagées . . . . .	139
3.2.3.1	Implications épistémologiques des matériaux de recherche visuels . . . . .	140
3.2.3.2	La constitution du corpus médiatique : détails et déroulement . . . . .	146
3.2.4	Matériaux complémentaires . . . . .	147
3.3	Traitement des matériaux . . . . .	150
3.3.1	Aperçu synthétique de la population participante et des matériaux constitués . . . . .	150
3.3.2	L'analyse qualitative des entretiens semi-directifs . . . . .	150
3.3.3	Objectifs et méthode de l'analyse des photographies d'interrogées	152
<b>Transition : annonce du propos</b>		<b>163</b>
<b>4</b>	<b>Lieux rêvés, mondes voyagés, sites investis : la construction médiatique et physique d'espaces en commun dans la pratique touristique-sportive</b>	<b>165</b>
4.1	Les espaces transnationaux des pratiques touristique-sportives de nature	167
4.1.1	Mondes voyagés du kayak, du parapente et de l'escalade . . . . .	168
4.1.2	L'arc alpin, cœur de l'espace transnational européen des sports de nature . . . . .	169
4.1.3	Un aperçu des centralités touristique-sportives . . . . .	169
4.2	Le rôle des médias spécialisés dans l'établissement des réputations et des hiérarchies . . . . .	173
4.2.1	Sélections médiatiques : les exemples des magazines <i>Cross Country</i> et <i>Grimper</i> . . . . .	173
4.2.2	Logiques et dynamiques de la sélection . . . . .	174
4.2.3	Les médias spécialisés, des guides touristiques qui ne disent pas leur nom? . . . . .	179
4.3	Organisation spatiale d'une centralité mondiale multi-sportive : le bassin de la Haute-Durance . . . . .	180
4.3.1	Géographie physique et métrique des sites de pratique . . . . .	182
4.3.2	Circulations et définition pragmatique du lieu touristique-sportif	183
4.3.3	Des centralités hyperspécialisées . . . . .	185
4.4	Valeurs symboliques des lieux de pratique . . . . .	187
	Virginia et Pablo, deux parapentistes loin de la maison, mais au centre de leur monde . . . . .	189
4.5	Les lieux où la communauté prend vie . . . . .	192
4.5.1	Un important facteur d'attraction : l'entre-soi et le contact facile	192
4.5.2	L'appropriation matérielle et symbolique . . . . .	193
4.5.3	Contact entre pairs et conceptions des lieux . . . . .	194

4.5.4	Espaces partagés, émotions partagées . . . . .	196
4.6	Discussion : dispersions et convergences . . . . .	201
4.6.1	Centralités touristiques et mondialisations affinitaires . . . . .	201
4.6.2	Les lieux de pratique comme téléoaffectivités . . . . .	204
<b>5</b>	<b>La coordination des savoirs spatiaux : pratiques médiatiques et schèmes de communication</b>	<b>209</b>
5.1	Une analyse des plates-formes web de partage de l'information géographique pour les sports de nature . . . . .	210
5.1.1	Rivermap . . . . .	211
5.1.2	EauxVives . . . . .	216
5.1.3	CamptoCamp . . . . .	221
5.1.4	La Coupe Fédérale de Distance et Thermal Maps . . . . .	235
5.2	Spatialités complexes, jargons géographiques . . . . .	247
5.2.1	Types d'information géographique . . . . .	248
5.2.2	Le jargon géographique des sports de nature : des savoirs experts, vernaculaires, contextuels . . . . .	251
5.3	Discussion : la médiation numérique des spatialités . . . . .	253
<b>6</b>	<b>Immersion et action : un mode d'engagement touristique-sportif</b>	<b>261</b>
6.1	Satisfactions de l'engagement : le mode de pratique immersif-actif . . . . .	263
6.1.1	L'« activité active » (Élodie), ou la stimulation du corps par l'effort Manuela : sollicitation du corps et guérison de l'âme . . . . .	263 268
6.1.2	Le corps et la conscience focalisées . . . . .	270
6.1.3	Jean-Marc : le moment présent, la douleur et le flow . . . . .	273
6.1.4	L'expérience originale de l'espace et l'intensité du contact . . . . .	275
6.1.5	Francis au Roch Trevezel : la peur, la magie et le dialogue silencieux . . . . .	279
6.1.6	Contemplation . . . . .	281
6.1.7	Félien : le toucher, le rocher, la nature et la paix . . . . .	285
6.2	Pratiques médiatiques de l'immersion-action . . . . .	286
6.2.1	Cliché-situation : en rivière . . . . .	287
6.2.2	Cliché-situation : en vol . . . . .	291
6.2.3	Cliché-situation : en falaise . . . . .	296
6.2.4	Cliché-situation : l'action sportive . . . . .	297
6.2.5	Photo, GoPro, médias sociaux : le contraire de l'immersion? . . . . .	301
6.3	Discussion : l'immersion-action comme spatialité corporelle; fondements de la perception, esthétique du contact et communautés de prises de vues . . . . .	303 303
6.3.1	L'immersion-action, une spatialité d'attention à la spatialité . . . . .	303
6.3.2	La nature et le paysage, produits de la spatialité immersive-active? . . . . .	309
6.3.3	Communication et apprentissage de la spatialité du corps aux prises avec son environnement . . . . .	313
<b>7</b>	<b>Du tourisme au mode de vie : variables spatiales et temporelles de l'engagement</b>	<b>329</b>
7.1	Extensions géographiques de la passion . . . . .	331
7.1.1	Mobilités globales . . . . .	331
7.1.2	Mobilités régionales . . . . .	333
7.2	Sport et voyage : qualifications d'une relation . . . . .	337

7.2.1	La pratique sportive comme « principe actif » du voyage . . . . .	338
7.2.2	Combiner le sport et d'autres activités ou intérêts . . . . .	343
7.3	La place de l'activité sportive dans le temps à disposition . . . . .	348
7.3.1	La « part du sport dans le voyage » : expression et quantification	348
7.3.2	Le sport, rien que le sport : mobilités et séjours à idée fixe . . . .	351
7.3.3	Quand la pratique sportive se fait dominante dans le tourisme, le loisir, voire la vie . . . . .	352
7.4	Discussion : la pratique touristico-sportive dans une théorie de l'enga- gement . . . . .	355
7.4.1	La pratique touristico-sportive de nature comme engagement : projet signifiant et coordination variable . . . . .	355
7.4.2	Niveaux d'engagement dans la mobilité pour les sports de na- ture : du tourisme au mode de vie . . . . .	360
	<b>Conclusion générale</b>	<b>369</b>
	<b>Glossaire</b>	<b>381</b>
	<b>Table des figures</b>	<b>383</b>
	<b>Table des tableaux</b>	<b>385</b>
	<b>Table des matières</b>	<b>386</b>
	<b>Bibliographie</b>	<b>391</b>

# Bibliographie

- ALLEMAND, Sylvain, ASCHER, François et LÉVY, Jacques, éd. (2004). *Les sens du mouvement : modernité et mobilités dans les sociétés urbaines contemporaines*. Centre culturel international de Cerisy, Institut pour la ville en mouvement. Paris : Belin. 336 p.
- AMIROU, Rachid (2012). *L'imaginaire touristique*. Paris : CNRS Ed.
- ANDERSON, Kay et SMITH, Susan J. (2001). « Editorial : Emotional geographies ». *Transactions of the Institute of British Geographers* vol. 26 n° 1, p. 7-10. DOI : [10.1111/1475-5661.00002](https://doi.org/10.1111/1475-5661.00002).
- ASH, James, KITCHIN, Rob et LESZCZYNSKI, Agnieszka (2018). « Digital turn, digital geographies? » *Progress in Human Geography* vol. 42 n° 1, p. 25-43. DOI : [10.1177/0309132516664800](https://doi.org/10.1177/0309132516664800).
- ATKINSON, Paul et COFFEY, Amanda (2003). « Revisiting the relationship between participant observation and interviewing ». In : *Inside Interviewing : New Lenses, New Concerns*. Sous la dir. de James HOLSTEIN et Jaber F. GUBRIUM. SAGE, p. 415-428.
- AUBEL, Olivier et OHL, Fabien (2004). « The Denegation of the Economy : The Example of Climbing in France ». *International Review for the Sociology of Sport* vol. 39 n° 2, p. 123-137. DOI : [10.1177/1012690204043457](https://doi.org/10.1177/1012690204043457).
- AUGUSTIN, Jean-Pierre (2011). « Qu'est-ce que le sport? Cultures sportives et géographie : What is sport? Sports cultures and geography ». *Annales de géographie* vol. 680 n° 4, p. 361-382. DOI : [10.3917/ag.680.0361](https://doi.org/10.3917/ag.680.0361).
- BAERENHOLDT, Joergen Ole, HALDRUP, Michael, LARSEN, Jonas et URRY, John (2004). *Performing Tourist Places*. New edition. Aldershot : Ashgate.
- BAETENS, Jan (2014). « Le médium n'est pas soluble dans les médias de masse, "The medium" is not soluble in "the mass media" ». *Hermès, La Revue* n° 70, p. 40-45.
- BALOMENOU, Nika et GARROD, Brian (2016). « A Review of Participant-Generated Image Methods in the Social Sciences ». *Journal of Mixed Methods Research* vol. 10 n° 4, p. 335-351. DOI : [10.1177/1558689815581561](https://doi.org/10.1177/1558689815581561).
- BALOMENOU, Nika et GARROD, Brian (2019). « Photographs in tourism research : Prejudice, power, performance and participant-generated images ». *Tourism Management* vol. 70, p. 201-217. DOI : [10.1016/j.tourman.2018.08.014](https://doi.org/10.1016/j.tourman.2018.08.014).
- BARTHE-DELOIZY, Francine (2011). « Le corps peut-il être « un objet » du savoir géographique? Ou comment interroger le corps pour mieux comprendre l'espace des sociétés? » *Géographie et cultures* n° 80, p. 229-247. DOI : [10.4000/gc.544](https://doi.org/10.4000/gc.544).
- BECKER, Howard S. (2007). « Les photographies disent-elles la vérité? » Trad. par Stéphane DUFOIX. *Ethnologie française* vol. 37 n° 1, p. 33-42.
- BENNETT, Katy (2002a). « Interviews and focus groups ». In : *Doing cultural geography*. Sous la dir. de Pamela SHURMER-SMITH. London ; Thousand Oaks, Calif : SAGE, p. 151-162.

- BENNETT, Katy (2002b). « Participant Observation ». In : *Doing cultural geography*. Sous la dir. de Pamela SHURMER-SMITH. London ; Thousand Oaks, Calif : SAGE, p. 139-149.
- BERGER, Peter L. et LUCKMANN, Thomas (1966). *The social construction of reality : A treatise in the sociology of knowledge*. New York : Anchor Books.
- BESSY, Olivier et MOUTON, Michel (2004). « Du plein air aux sports de nature. Nouvelles pratiques, nouveaux enjeux ». *Les Cahiers Espaces, Sports de nature. Evolution de l'offre et de la demande* n° 81, p. 13-29.
- BINGLEY, Amanda (2003). « In here and out there : Sensations between Self and landscape ». *Social & Cultural Geography* vol. 4 n° 3, p. 329-345. DOI : [10.1080/14649360309081](https://doi.org/10.1080/14649360309081).
- BIRD, S. Elizabeth (2011). « Are We All Producers Now? » *Cultural Studies* vol. 25 n° 4-5, p. 502-516. DOI : [10.1080/09502386.2011.600532](https://doi.org/10.1080/09502386.2011.600532).
- BOLTANSKI, Luc (1971). « Les usages sociaux du corps ». *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* vol. 26 n° 1, p. 205-233. DOI : [10.3406/ahess.1971.422470](https://doi.org/10.3406/ahess.1971.422470).
- BOLTANSKI, Luc et CHIAPELLO, Ève (2011). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Paris : Gallimard.
- BOLTANSKI, Luc et THÉVENOT, Laurent (1991). *De la justification : les économies de la grandeur*. Paris : Gallimard.
- BONDI, Liz (2005). « Making connections and thinking through emotions : between geography and psychotherapy ». *Transactions of the Institute of British Geographers* vol. 30 n° 4, p. 433-448. DOI : [10.1111/j.1475-5661.2005.00183.x](https://doi.org/10.1111/j.1475-5661.2005.00183.x).
- BOTT, Esther (2013). « New heights in climbing and tourism : Jordan's Wadi Rum ». *Journal of Tourism and Cultural Change* vol. 11 n° 1, p. 21-34. DOI : [10.1080/14766825.2013.768253](https://doi.org/10.1080/14766825.2013.768253).
- BOTT, Esther (2015). « 'You can never cross the same river twice' : Climbers' embodied quests for 'original adventure' in southern Thailand ». *Tourist Studies* vol. 15 n° 1, p. 101-116. DOI : [10.1177/1468797614550959](https://doi.org/10.1177/1468797614550959).
- BOUCHET, Patrick et BOUHAOUALA, Malek (2009). « Tourisme sportif. Un essai de définition socio-économique ». *Téoros. Revue de recherche en tourisme* vol. 28 n° 2.
- BOURDEAU, Philippe (1995a). *L'escalade, entre sport et tourisme : synthèse du rapport réalisé pour l'Agence française de l'ingénierie touristique*. Paris : AFIT.
- BOURDEAU, Philippe (1995b). « Le tourisme sportif de nature ». *Cahiers du CERAMAC, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand*, p. 73-88.
- BOURDEAU, Philippe (2003). « *Territoires du hors-quotidien : une géographie culturelle du rapport à l'ailleurs dans les sociétés urbaines contemporaines ; le cas du tourisme sportif de montagne et de nature.* » Mémoire d'HDR. Université Joseph-Fourier-Grenoble I.
- BOURDEAU, Philippe (2009a). « De l'après-ski à l'après-tourisme, une figure de transition pour les Alpes? » *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* n° 97-3. DOI : [10.4000/rga.1049](https://doi.org/10.4000/rga.1049).
- BOURDEAU, Philippe (2009b). « Interroger l'innovation dans les Alpes à l'échelle locale : Un territoire en mouvement, le Pays des Écrins ». *Revue de géographie alpine* n° 97-1. DOI : [10.4000/rga.786](https://doi.org/10.4000/rga.786).
- BOURDEAU, Philippe (2014). « Interroger les mutations et recompositions en cours ». In : *Fin et confins du tourisme : interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*. Sous la dir. d'Hugues FRANÇOIS, Philippe BOURDEAU et Liliane PERRIN-BENSAHEL. Paris : L'Harmattan, p. 17-42.

- BOURDEAU, Philippe (2018). « L'après-tourisme revisité ». *Via. Tourism Review* n° 13. DOI : [10.4000/viatourism.1936](https://doi.org/10.4000/viatourism.1936).
- BOURDEAU, Philippe et BERTHELOT, Libéra (2008). « Tourisme et Décroissance : de la critique à l'utopie? » *First international conference on Economic De-growth for Ecological Sustainability and Social Equity*, p. 78-86.
- BOURDEAU, Philippe et BERTHELOT, Libéra (2009). « La Décroissance pour repenser le tourisme ». *L'Autre Voie* vol. 5.
- BOURDEAU, Philippe, CORNELOUP, Jean et MAO, Pascal (2002). « Adventure Sports and Tourism in the French Mountains : Dynamics of Change and Challenges for Sustainable Development ». *Current Issues in Tourism* vol. 5 n° 1, p. 22-32. DOI : [10.1080/13683500208667905](https://doi.org/10.1080/13683500208667905).
- BOURDEAU, Philippe, CORNELOUP, Jean, MAO, Pascal et BOUTROY, Éric (2004). « Les interactions entre cultures sportives de montagne et territoires : un état des lieux de la recherche française depuis 1990 ». *Cahiers de géographie du Québec* vol. 48 n° 133, p. 33-46. DOI : [10.7202/009761ar](https://doi.org/10.7202/009761ar).
- BOURDEAU, Philippe, MAO, Pascal et CORNELOUP, Jean (2011). « Les sports de nature comme médiateurs du « pas de deux » ville-montagne. Une habitabilité en devenir? » *Annales de géographie* vol. n° 680 n° 4, p. 449-460.
- BOURDIEU, Pierre (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Paris : Droz.
- BOURDIEU, Pierre (1979). *La Distinction : Critique sociale du jugement*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, Pierre (1980a). « Le capital social ». *Actes de la recherche en sciences sociales* vol. 31 n° 1, p. 2-3.
- BOURDIEU, Pierre (1980b). *Le sens pratique*. Le sens commun. Paris : Les Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, Pierre (1984). *Questions de sociologie*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, Pierre, éd. (1993). *La misère du monde*. 1 t. Paris : Seuil. 947 p.
- BOURDIEU, Pierre (1996). *Raisons pratiques : sur la théorie de l'action*. Paris : Seuil, 1996.
- BOUTROY, Éric (2007). « Insaisissable nature des APPN. Quelques réflexions d'un ethnologue ». In : *Sciences sociales et loisirs sportifs de nature : contribution à la diffusion et au partage de la connaissance*. Sous la dir. de Jean CORNELOUP. L'Argentière-la-Bessée, France : Éd. du Fournel.
- BRATMAN, Michael (1987). *Intention, plans, and practical reason*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- BRÄUCHLER, Birgit et POSTILL, John (2010). *Theorising Media and Practice*. Oxford, New York : Berghahn Books.
- BROOKES, Andrew (2001). « Doing the Franklin : Wilderness Tourism and the Construction of Nature ». *Tourism Recreation Research* vol. 26 n° 1, p. 11-18. DOI : [10.1080/02508281.2001.11081172](https://doi.org/10.1080/02508281.2001.11081172).
- BRUNER, Edward M (2005). *Culture on tour : ethnographies of travel*. Chicago : The University of Chicago Press.
- BRUNS, Axel (2006). « Towards Producers : Futures for User-Led Content Production ». In : *Proceedings Cultural Attitudes towards Communication and Technology 2006*. Sous la dir. de Fay SUDWEEKS, Herbert HRACHOVEC et Charles ESS. Tartu, Estonia, p. 275-284.
- BRYMER, Eric, DOWNEY, Greg et GRAY, Tonia (2009). « Extreme Sports as a Precursor to Environmental Sustainability ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 14 n° 2-3, p. 193-204. DOI : [10.1080/14775080902965223](https://doi.org/10.1080/14775080902965223).

- BRYMER, Eric et GRAY, Tonia (2010). « Developing an intimate “relationship” with nature through extreme sports participation ». *Leisure/Loisir* vol. 34 n° 4, p. 361-374. DOI : [10.1080/14927713.2010.542888](https://doi.org/10.1080/14927713.2010.542888).
- BUCKLEY, R. (2006). *Adventure Tourism*. Wallingford : CABI. DOI : [10.1079/9781845931223.0193](https://doi.org/10.1079/9781845931223.0193).
- BÜSCHER, Monika et URRY, John (2009). « Mobile Methods and the Empirical ». *European Journal of Social Theory* vol. 12 n° 1, p. 99-116. DOI : [10.1177/1368431008099642](https://doi.org/10.1177/1368431008099642).
- BUTLER, Judith (1989). *Gender trouble : Feminism and the subversion of identity*. New York : Routledge.
- CAILLOIS, Roger (1958). *Les jeux et les hommes : le masque et le vertige*. Paris : Gallimard.
- CAILLY, Laurent (2006). « Lieux de « grimpe », contre-lieux de société? Essai sur les formes néo-communautaires et les processus de territorialisation en œuvre dans la pratique de l’escalade ». *Revue de géographie alpine* vol. 94 n° 3, p. 25-33. DOI : [10.3406/rga.2006.2403](https://doi.org/10.3406/rga.2006.2403).
- CAILLY, Laurent (2007). « Capital spatial, stratégies résidentielles et processus d’individualisation ». *Annales de géographie* vol. n° 654 n° 2, p. 169-187.
- CALLON, Michel (1986). « Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc ». *L’Année sociologique* vol. 36, p. 169-208.
- CALLON, Michel et LATOUR, Bruno (2006). « Le grand Léviathan s’appriivoise-t-il? » In : *Sociologie de la traduction*. Sous la dir. de Madeleine AKRICH, Michel CALLON et Bruno LATOUR. Presses des Mines, p. 11-32. DOI : [10.4000/books.pressesmines.1190](https://doi.org/10.4000/books.pressesmines.1190).
- CALVIGNAC, Cédric et JALAUDIN, Christophe (2014). « L’équipée touristique ou le rôle des équipements portables dans l’exploration d’un lieu méconnu ». *Téoros. Revue de recherche en tourisme* vol. 33 n° 2.
- CANNIFORD, Robin (2005). « Moving shadows : suggestions for ethnography in globalised cultures ». *Qualitative Market Research : An International Journal* vol. 8 n° 2, p. 204-218. DOI : [10.1108/13522750510592463](https://doi.org/10.1108/13522750510592463).
- CASTREE, Noel (2014). *Making sense of nature*. London : Routledge.
- CERIANI, Giorgia, DUHAMEL, Philippe, KNAFOU, Rémy et STOCK, Mathis (2005). « Le tourisme et la rencontre de l’autre. Voyage au pays des idées reçues ». *L’Autre* vol. 6 n° 1, p. 71-82.
- CERTEAU, Michel de (1980). *L’invention du quotidien, I : Arts de faire*. Paris : Gallimard.
- CHAMBRE, David (2015). *Le 9e degré : 150 ans d’escalade libre*. Les Houches : Les Éditions du Mont-Blanc.
- CHAPUIS, Amandine (2010). « Performances touristiques. D’une métaphore à un cadre de pensée géographique renouvelé ». *Mondes du Tourisme* n° 2, p. 44-56. DOI : [10.4000/tourisme.274](https://doi.org/10.4000/tourisme.274).
- CHATEAURAYNAUD, Francis (1991). *La Faute professionnelle. Une sociologie des conflits de responsabilité*. Paris : Éditions Métailié.
- CHIVALLON, Christine (2000). « D’un espace appelant forcément les sciences sociales pour le comprendre ». In : *Logiques de l’espace, esprit des lieux : géographies à Cerisy*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 299-317.
- CHRISTALLER, Walter (1933). *Die zentralen Orte in Süddeutschland : eine ökonomisch-geographische Untersuchung über die Gesetzmäßigkeit der Verbreitung und Entwi-*

- cklung der Siedlungen mit städtischen Funktionen*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- CLAVAL, Paul (2003). « Histoire de la géographie ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 459-464.
- CLIVAZ, Christophe, NAHRATH, Stéphane et STOCK, Mathis (2011). « Le développement des stations touristiques dans le champ touristique mondial ». *Mondes du Tourisme* vol. hors-série "Tourisme et mondialisation".
- CLOKE, Paul et PERKINS, Harvey C. (1998). « "Cracking the canyon with the awesome foursome" : representations of adventure tourism in New Zealand ». *Environment and Planning D : Society and Space* vol. 16 n° 2, p. 185-218.
- COËFFÉ, Vincent (2010). « Le tourisme, fabrique d'urbanité. Matériaux pour une théorie de l'urbain ». *Mondes du Tourisme* n° 2, p. 57-69.
- COËFFÉ, Vincent (2014). « Le corps, un objet scientifique venu au monde ». *L'Information géographique* vol. Vol. 78 n° 1, p. 6-26.
- COËFFÉ, Vincent, GUIBERT, Christophe et TAUNAY, Benjamin (2014). « L'aire du bronze : jalons pour une analyse de la circulation et de l'appropriation du hâle (de Hawaï à Hainan) ». *L'Information géographique* vol. 78 n° 1, p. 73-91.
- COHEN, Erik (1979). « A Phenomenology of Tourist Experiences ». *Sociology* vol. 13 n° 2, p. 179-201. DOI : [10.1177/003803857901300203](https://doi.org/10.1177/003803857901300203).
- COHEN, Scott A. (2011). « Lifestyle travellers : Backpacking as a Way of Life ». *Annals of Tourism Research* vol. 38 n° 4, p. 1535-1555. DOI : [10.1016/j.annals.2011.02.002](https://doi.org/10.1016/j.annals.2011.02.002).
- COHEN, Scott A., DUNCAN, Tara et THULEMARK, Maria (2015). « Lifestyle Mobilities : The Crossroads of Travel, Leisure and Migration ». *Mobilities* vol. 10 n° 1, p. 155-172. DOI : [10.1080/17450101.2013.826481](https://doi.org/10.1080/17450101.2013.826481).
- COLLIGNON, Béatrice (1996). *Les Inuit, ce qu'ils savent du territoire*. L'Harmattan.
- COLLIGNON, Béatrice (2005). « Que sait-on des savoirs géographiques vernaculaires ? (What do we know about vernacular geographic knowledges) ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français* vol. 82 n° 3, p. 321-331. DOI : [10.3406/bagf.2005.2467](https://doi.org/10.3406/bagf.2005.2467).
- COMITÉ DÉPARTEMENTAL DU TOURISME DES HAUTES-ALPES (2010). « Les chiffres clés du tourisme dans les Hautes-Alpes ». Brochure. URL : [http://info.hautes-alpes.net/wp-content/uploads/2010/12/BAT-CDT05\\_10-volets-10x15.pdf](http://info.hautes-alpes.net/wp-content/uploads/2010/12/BAT-CDT05_10-volets-10x15.pdf) (visité le 29/09/2019).
- COOK, Ian (2005). « Participant Observation ». In : *Methods in human geography : a guide for students doing a research project*. Sous la dir. de Robin FLOWERDEW et David MARTIN. London : Longman Pearson, p. 167-188.
- CORNELOUP, Jean (1993). « Escalade et société : contribution à l'analyse du système, du communicationnel et du social ». Thèse de doctorat. France : Paris XI.
- CORNELOUP, Jean (1994). « Média et styles de pratique en escalade ». In : Montpellier : IRS, p. 348.
- CORNELOUP, Jean (1998). « Urbanité et pratiques de nature durant la modernité ». In : *Le sport dans la ville*. Sous la dir. de Christian VIVIER et Jean-François LOUDCHER. Collection Espaces et temps du sport. Paris : L'Harmattan, p. 247-260.
- CORNELOUP, Jean (1999). « Sociologie des topos d'escalade ». *Revue de géographie alpine*. Dossier de la revue de Géographie Alpine : Espaces - Mode d'emploi (20), p. 31-40.

- CORNELOUP, Jean (2002). *Les théories sociologiques de la pratique sportive*. Paris : Presses universitaires de France.
- CORNELOUP, Jean (2011). « La forme transmoderne des pratiques récréatives de nature ». *Développement durable et territoires* vol. 2 n° 3. DOI : [10.4000/developpementdurable.9107](https://doi.org/10.4000/developpementdurable.9107).
- CORNELOUP, Jean, BOUHAOUALA, Malek, VACHÉE, Cécile et SOULÉ, Bastien (2001). « Formes de développement et positionnement touristique des espaces sportifs de nature ». *Loisir et Société* vol. 24 n° 1, p. 21. DOI : [10.7202/000162ar](https://doi.org/10.7202/000162ar).
- CORNELOUP, Jean et BOURDEAU, Philippe (2002). « Culture professionnelle et métiers du tourisme sportif de montagne ». *Téoros* vol. 20 n° 3, p. 32-44.
- CORNELOUP, Jean, BOURDEAU, Philippe, BACHIMON, Philippe et BESSY, Olivier (2014). « L'habitabilité récréative périurbaine ». *Sociétés* n° 125, p. 47-58.
- CORNELOUP, Jean, BOURDEAU, Philippe et MAO, Pascal (2006). « La culture, vecteur de développement des territoires touristiques et sportifs ». *Montagnes Méditerranéennes* n° 22, p. 7-22.
- COSGROVE, Denis et DANIELS, Stephen (1988). *The Iconography of Landscape : Essays on the Symbolic Representation, Design and Use of Past Environments*. Cambridge University Press. 310 p.
- COULDRY, Nick (2004). « Theorising media as practice ». *Social Semiotics* vol. 14 n° 2, p. 115-132. DOI : [10.1080/1035033042000238295](https://doi.org/10.1080/1035033042000238295).
- CRAMPTON, Jeremy W. (2009). « Cartography : maps 2.0 ». *Progress in Human Geography* vol. 33 n° 1, p. 91-100. DOI : [10.1177/0309132508094074](https://doi.org/10.1177/0309132508094074).
- CRANG, Mike (1997). « Picturing practices : research through the tourist gaze ». *Progress in Human Geography* vol. 21 n° 3, p. 359-373. DOI : [10.1191/030913297669603510](https://doi.org/10.1191/030913297669603510).
- CRANG, Mike (2000). « Relics, places and unwritten geographies in the work of Michel de Certeau (1925-86) ». In : *Thinking Space*. Sous la dir. de Mike CRANG et N. J. THRIFT. Psychology Press, p. 136-153.
- CRANG, Mike (2003). « Qualitative methods : touchy, feely, look-see? » *Progress in Human Geography* vol. 27 n° 4, p. 494-504. DOI : [10.1191/0309132503ph445pr](https://doi.org/10.1191/0309132503ph445pr).
- CRANG, Mike (2005). « Analysing qualitative materials ». In : *Methods in human geography : a guide for students doing a research project*. Sous la dir. de Robin FLOWERDEW et David MARTIN. London : Longman Pearson, p. 218-232.
- CRESSWELL, Tim (2006). « 'You cannot shake that shimie here' : producing mobility on the dance floor ». *cultural geographies* vol. 13 n° 1, p. 55-77. DOI : [10.1191/1474474006eu3500a](https://doi.org/10.1191/1474474006eu3500a).
- CROUCH, David (2000). « Places around us : embodied lay geographies in leisure and tourism ». *Leisure Studies* vol. 19 n° 2, p. 63-76. DOI : [10.1080/026143600374752](https://doi.org/10.1080/026143600374752).
- CROUCH, David (2001). « Spatialities and the feeling of doing ». *Social & Cultural Geography* vol. 2 n° 1, p. 61-75. DOI : [10.1080/14649360020028276](https://doi.org/10.1080/14649360020028276).
- CROUCH, David (2003). « Spacing, Performing, and Becoming : Tangles in the Mundane ». *Environment and Planning A* vol. 35 n° 11, p. 1945-1960. DOI : [10.1068/a3585](https://doi.org/10.1068/a3585).
- CROUCH, David (2010). « Flirting with space : thinking landscape relationally ». *cultural geographies* vol. 17 n° 1, p. 5-18. DOI : [10.1177/1474474009349996](https://doi.org/10.1177/1474474009349996).
- CROUCH, David (2013). « Introduction : encounters in leisure/tourism ». In : *Leisure/Tourism Geographies : Practices and Geographical Knowledge*. Sous la dir. de David CROUCH. Routledge, p. 9-16. DOI : [10.4324/9780203350461](https://doi.org/10.4324/9780203350461).

- CROUCH, David (2015). « Unravelling Space and Landscape in Leisure's Identities ». In : *Landscapes of Leisure - Space, Place and Identities*. Sous la dir. de Sean GAMMON et Sam ELKINGTON. Palgrave Macmillan, p. 8-23.
- CSIKSZENTMIHALYI, Mihaly (1991). *Flow : The psychology of optimal experience*. New York : Harper Perennial.
- DAELE, A. (2009). « Les communautés de pratique ». In : *Encyclopédie de la formation*. Sous la dir. de J.-M. BARBIER, É. BOURGEOIS, G. CHAPELLE et J.-C. RUANO-BORBALAN. Paris : Presses Universitaires de France, p. 721-730.
- DAUPHINÉ LIBÉRÉ (2011). « HAUTE-SAVOIE. Le parapente a le vent en poupe ». URL : <https://www.ledauphine.com/haute-savoie/2011/07/14/plus-de-la-moitié-des-parapentistes-qui-viennent-voler-dans-le-departement-son-t-des-touristes> (visité le 29/09/2019).
- DAVIDSON, Joyce et MILLIGAN, Christine (2004). « Embodying emotion sensing space : introducing emotional geographies ». *Social & Cultural Geography* vol. 5 n° 4, p. 523-532. DOI : [10.1080/1464936042000317677](https://doi.org/10.1080/1464936042000317677).
- DAVIER, Isabelle (2012). « HAUTE-SAVOIE. Le parapente, une activité outdoor qui booste l'économie haut-savoyarde ». Dauphiné Libéré. URL : <https://www.ledauphine.com/haute-savoie/2012/08/30/le-parapente-une-activite-outdoor-qui-booste-l-economie-haut-savoyarde> (visité le 29/09/2019).
- DEBARBIEUX, Bernard (1993). « Du haut lieu en général et du mont Blanc en particulier ». *Espace géographique* vol. 22 n° 1, p. 5-13. DOI : [10.3406/spgeo.1993.3123](https://doi.org/10.3406/spgeo.1993.3123).
- DEBARBIEUX, Bernard (2001). *Chamonix-Mont-Blanc, 1860-2000 : les coulisses de l'aménagement*. Saint-Gervais, France : Édimontagne, 2001.
- DEBARBIEUX, Bernard (2010). « Imaginaires nationaux et post-nationaux du lieu ». *Communications* vol. n° 87 n° 2, p. 27-41.
- DEBARBIEUX, Bernard (2013). « Imaginaire géographique ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 489-491.
- DEBRAY, Régis (1998). « Histoire des quatre M ». *Les cahiers de médiologie* vol. 6 n° 2, p. 7. DOI : [10.3917/cdm.006.0007](https://doi.org/10.3917/cdm.006.0007).
- DEMATTEIS, Giuseppe (2013). « Centralité ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 162-164.
- DESFORGES, Luke (2000). « Traveling the world : Identity and Travel Biography ». *Annals of Tourism Research* vol. 27 n° 4, p. 926-945. DOI : [10.1016/S0160-7383\(99\)00125-5](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(99)00125-5).
- DI MÉO, Guy (2010). « Subjectivité, socialité, spatialité : le corps, cet impensé de la géographie ». *Annales de géographie* n° 675, p. 466-491.
- DIRECTION DÉPARTEMENTALE DES TERRITOIRES DES HAUTES-ALPES (2011). « Une économie de l'attractivité. Approche sur le cas des Hautes-Alpes ». URL : [http://www.hautes-alpes.gouv.fr/IMG/pdf/Economie\\_de\\_l\\_attractivite.pdf](http://www.hautes-alpes.gouv.fr/IMG/pdf/Economie_de_l_attractivite.pdf) (visité le 29/09/2019).
- DONNELLY, Peter et YOUNG, Kevin (1988). « The Construction and Confirmation of Identity in Sport Subcultures ». *Sociology of Sport Journal* vol. 5 n° 3, p. 223-240.
- DORVILLÉ, Christian et SOBRY, Claude (2006). « La ville revisitée par les sportifs...? » *Territoire en mouvement Revue de géographie et aménagement. Territory in movement Journal of geography and planning* n° 3, p. 14-20. DOI : [10.4000/tem.295](https://doi.org/10.4000/tem.295).

- DREYFUS, Hubert L. (2001). « *A Phenomenology of Skill Acquisition as the Basis for a Merleau-Pontian Nonrepresentational Cognitive Science* ». Manuscrit non-publié. University of California Berkeley, Department of Philosophy.
- DUMAZEDIER, Joffre (1962). *Vers une civilisation du loisir ?* Paris : Ed. du Seuil.
- DUMAZEDIER, Joffre (1988). *Révolution culturelle du temps libre : 1968-1988*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- DUNCAN, Tara, COHEN, Scott A. et THULEMARK, Maria, éd. (2016). *Lifestyle mobilities : intersections of travel, leisure and migration*. London : Routledge.
- DUNNING, Eric (1986). « Sport as a Male Preserve : Notes on the Social Sources of Masculine Identity and its Transformations ». *Theory, Culture & Society* vol. 3 n° 1, p. 79-90. DOI : [10.1177/0263276486003001007](https://doi.org/10.1177/0263276486003001007).
- EDENSOR, Tim (2000a). « Staging tourism : tourists as performers ». *Annals of Tourism Research* vol. 27 n° 2, p. 322-344. DOI : [10.1016/S0160-7383\(99\)00082-1](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(99)00082-1).
- EDENSOR, Tim (2000b). « Walking in the British Countryside : Reflexivity, Embodied Practices and Ways to Escape ». *Body & Society* vol. 6 n° 3, p. 81-106. DOI : [10.1177/1357034X00006003005](https://doi.org/10.1177/1357034X00006003005).
- EDENSOR, Tim (2001). « Performing tourism, staging tourism : (Re)producing tourist space and practice ». *Tourist Studies* vol. 1 n° 1, p. 59-81. DOI : [10.1177/146879760100100104](https://doi.org/10.1177/146879760100100104).
- ELIAS, Norbert et DUNNING, Eric (1986). *Quest for excitement : Sport and leisure in the civilizing process*. Oxford : Blackwell.
- ELIAS, Norbert et DUNNING, Eric (1994). *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*. Fayard.
- ELWOOD, Sarah, GOODCHILD, Michael F. et SUI, Daniel Z. (2012). « Researching Volunteered Geographic Information : Spatial Data, Geographic Research, and New Social Practice ». *Annals of the Association of American Geographers* vol. 102 n° 3, p. 571-590. DOI : [10.1080/00045608.2011.595657](https://doi.org/10.1080/00045608.2011.595657).
- ELWOOD, Sarah et LESZCZYNSKI, Agnieszka (2011). « Privacy, reconsidered : New representations, data practices, and the geoweb ». *Geoforum* vol. 42 n° 1, p. 6-15. DOI : [10.1016/j.geoforum.2010.08.003](https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2010.08.003).
- ELWOOD, Sarah et LESZCZYNSKI, Agnieszka (2013). « New spatial media, new knowledge politics ». *Transactions of the Institute of British Geographers* vol. 38 n° 4, p. 544-559. DOI : [10.1111/j.1475-5661.2012.00543.x](https://doi.org/10.1111/j.1475-5661.2012.00543.x).
- ELWOOD, Sarah et MARTIN, Deborah G. (2000). « “Placing” Interviews : Location and Scales of Power in Qualitative Research ». *The Professional Geographer* vol. 52 n° 4, p. 649-657. DOI : [10.1111/0033-0124.00253](https://doi.org/10.1111/0033-0124.00253).
- EMELIANOFF, Cyria et LÉVY, Jacques (2013). « Environnement ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 342-346.
- ÉQUIPE MIT (2002). *Tourismes 1. Lieux communs*. [Nouvelle édition]. Paris : Belin.
- ÉQUIPE MIT (2005). *Tourismes 2. Moments de lieux*. Collection Mappemonde. Paris : Belin.
- ÉQUIPE MIT (2011). *Tourismes 3. La révolution durable*. Collection Mappemonde. Paris : Belin.
- EVERS, Clifton (2016). « Researching Action Sport with a GoPro™ Camera : An Embodied and Emotional Mobile Video Tale of the Sea, Masculinity, and Men-who-Surf ». In : *Researching embodied sport : Exploring movement cultures*. Sous la dir. d'Ian WELLARD. London : Routledge, p. 145-162.

- EVERTS, Jonathan, LAHR-KURTEN, Matthias et WATSON, Matt (2011). « Practice matters! Geographical inquiry and theories of practice ». *Erdkunde* vol. 65 n° 4, p. 232-334. DOI : [10.3112/erdkunde.2011.04.01](https://doi.org/10.3112/erdkunde.2011.04.01).
- EWERT, Alan et HOLLENHORST, Steve (1989). « Testing the Adventure Model : Empirical Support for a Model of Risk Recreation Participation ». *Journal of Leisure Research* vol. 21 n° 2, p. 124-139. DOI : [10.1080/00222216.1989.11969794](https://doi.org/10.1080/00222216.1989.11969794).
- FALAIX, Ludovic (2009). « Une géographie de l'intime : l'exemple des territoires du surf ». *Revue Européenne de Management du sport* n° 24, p. 32-41.
- FERGUSON, Shelagh et VEER, Ekant (2015). « 3-2-1 bungy : A typology of performance styles ». *Annals of Tourism Research* vol. 55, p. 61-76. DOI : [10.1016/j.annals.2015.08.009](https://doi.org/10.1016/j.annals.2015.08.009).
- FLANAGIN, Andrew J. et METZGER, Miriam J. (2008). « The credibility of volunteered geographic information ». *GeoJournal* vol. 72 n° 3, p. 137-148. DOI : [10.1007/s10708-008-9188-y](https://doi.org/10.1007/s10708-008-9188-y).
- FLETCHER, Robert (2014). *Romancing the wild : cultural dimensions of ecotourism*. Durham : Duke University Press.
- FLETCHER, Robert (2019). « Ecotourism after nature : Anthropocene tourism as a new capitalist "fix" ». *Journal of Sustainable Tourism* vol. 27 n° 4, p. 522-535. DOI : [10.1080/09669582.2018.1471084](https://doi.org/10.1080/09669582.2018.1471084).
- FLETCHER, Robert, MAS, Ivan Murray, BLANCO-ROMERO, Asunción et BLÁZQUEZ-SALOM, Macià (2019). « Tourism and degrowth : an emerging agenda for research and praxis ». *Journal of Sustainable Tourism* vol. 27 n° 12, p. 1745-1763. DOI : [10.1080/09669582.2019.1679822](https://doi.org/10.1080/09669582.2019.1679822).
- FLEURY, Antoine (2008). « Croiser les terrains en géographie ». In : Colloque À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie, 18-20 juin 2008. Arras.
- FORD, Nick et BROWN, David (2006). *Surfing and social theory : Experience, embodiment and narrative of the dream glide*. Taylor & Francis.
- FÜLLER, Henning et MICHEL, Boris (2014). « 'Stop Being a Tourist!' New Dynamics of Urban Tourism in Berlin-Kreuzberg ». *International Journal of Urban and Regional Research* vol. 38 n° 4, p. 1304-1318. DOI : [10.1111/1468-2427.12124](https://doi.org/10.1111/1468-2427.12124).
- GAMMON, Sean, RAMSHAW, Gregory et WRIGHT, Richard (2017). « Theory in sport tourism : some critical reflections ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 21 n° 2, p. 69-74. DOI : [10.1080/14775085.2017.1319515](https://doi.org/10.1080/14775085.2017.1319515).
- GEFFROY, Valérian (2017). « 'Playing with space' : a conceptual basis for investigating active sport tourism practices ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 21 n° 2, p. 95-113. DOI : [10.1080/14775085.2016.1271349](https://doi.org/10.1080/14775085.2016.1271349).
- GEFFROY, Valérian (à paraître). « The screen and the activity : media practices and outdoor sport tourism ». In : *Progress in French Tourism Geographies : Inhabiting Touristic Worlds*. Sous la dir. de Mathis STOCK. Springer.
- GERMANN MOLZ, Jennie (2006). « Cosmopolitan Bodies : Fit to Travel and Travelling to Fit ». *Body & Society* vol. 12 n° 3, p. 1-21. DOI : [10.1177/1357034X06067153](https://doi.org/10.1177/1357034X06067153).
- GERMANN MOLZ, Jennie (2008). « Global Abode : Home and Mobility in Narratives of Round-the-World Travel ». *Space and Culture* vol. 11 n° 4, p. 325-342. DOI : [10.1177/1206331207308333](https://doi.org/10.1177/1206331207308333).
- GERMANN MOLZ, Jennie (2010). « Performing Global Geographies : Time, Space, Place and Pace in Narratives of Round-the-World Travel ». *Tourism Geographies* vol. 12 n° 3, p. 329-348. DOI : [10.1080/14616688.2010.494684](https://doi.org/10.1080/14616688.2010.494684).

- GIBSON, Heather J. (1998a). « Active sport tourism : who participates? » *Leisure Studies* vol. 17 n° 2, p. 155-170. DOI : [10.1080/026143698375213](https://doi.org/10.1080/026143698375213).
- GIBSON, Heather J. (1998b). « Sport Tourism : A Critical Analysis of Research ». *Sport Management Review* vol. 1 n° 1, p. 45-76. DOI : [10.1016/S1441-3523\(98\)70099-3](https://doi.org/10.1016/S1441-3523(98)70099-3).
- GIBSON, Heather J. (2006). « Towards an Understanding of 'Why Sport Tourists Do What They Do' ». In : *Sport Tourism : Concepts and Theories*. Sous la dir. d'Heather J. GIBSON. London; New York : Routledge, p. 66-85.
- GIBSON, James J (1977). « The Theory of Affordances ». In : *Perceiving, Acting and Knowing : Toward an Ecological Psychology*. Sous la dir. de Robert SHAW et John BRANSFORD. Hillsdale, N.J. : Lawrence Erlbaum Associates, p. 67-82.
- GIBSON, James J (1979). *The ecological approach to visual perception*. Boston : Houghton Mifflin.
- GIDDENS, Anthony (1984). *The constitution of society : outline of the theory of structuration*. Cambridge : Polity Press.
- GILBERT, Melissa R. (1994). « The Politics of Location : Doing Feminist Research at "Home" ». *The Professional Geographer* vol. 46 n° 1, p. 90-96. DOI : [10.1111/j.0033-0124.1994.00090.x](https://doi.org/10.1111/j.0033-0124.1994.00090.x).
- GOEURY, David (2011). « Les espaces du mérite, ou la valorisation touristique de l'enclavement dans les vallées du Haut-Atlas central (Maroc) et du Zanskar (Inde) ». In : *La dimension spatiale des inégalités*. Sous la dir. d'Isabelle BACKOUCHE, Fabrice RIPOLL, Sylvie TISSOT et Vincent VESCHAMBRE. Presses universitaires de Rennes, p. 251-269. DOI : [10.4000/books.pur.26746](https://doi.org/10.4000/books.pur.26746).
- GOFFMAN, Erving (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne 1 : La présentation de soi*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- GOODCHILD, Michael F. (2007). « Citizens as sensors : the world of volunteered geography ». *GeoJournal* vol. 69 n° 4, p. 211-221.
- GRACE, Helen (2014). *Culture, Aesthetics and Affect in Ubiquitous Media : The Prosaic Image*. Abingdon, Oxon; New York, NY : Routledge.
- GRAHAM, Mark, ZOOK, Matthew et BOULTON, Andrew (2013). « Augmented reality in urban places : contested content and the duplicity of code ». *Transactions of the Institute of British Geographers* vol. 38 n° 3, p. 464-479. DOI : [10.1111/j.1475-5661.2012.00539.x](https://doi.org/10.1111/j.1475-5661.2012.00539.x).
- GREEN, B. Christine et CHALIP, Laurence (1998). « Sport tourism as the celebration of subculture ». *Annals of Tourism Research* n° 2, p. 275-291. DOI : [10.1016/S0160-7383\(97\)00073-X](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(97)00073-X).
- GREGORY, Derek (2009). « Spatiality ». In : *The Dictionary of Human Geography*. Sous la dir. de Derek GREGORY, Ron JOHNSTON, Geraldine PRATT, Michael WATTS et Sarah WHATMORE. Malden, MA : Blackwell, p. 715-717.
- GUIBERT, Christophe (2011). « Surf et « contre-culture » : la dimension symbolique des constructions journalistiques de la presse spécialisée en France ». *Sciences sociales et sport* vol. 4 n° 1, p. 11-39.
- GUIBERT, Christophe (2014). « Les vagues de surf : des convoitises différenciées. Entre patrimonialisation, privatisation et monopolisation ». *Terrain. Anthropologie & sciences humaines* n° 63, p. 126-141. DOI : [10.4000/terrain.15535](https://doi.org/10.4000/terrain.15535).
- GYIMÓTHY, Szilvia et MYKLETUN, Reidar J. (2004). « Play in adventure tourism : The Case of Arctic Trekking ». *Annals of Tourism Research* vol. 31 n° 4, p. 855-878. DOI : [10.1016/j.annals.2004.03.005](https://doi.org/10.1016/j.annals.2004.03.005).

- HÄGERSTRAND, Torsten (1970). « What about people in regional science? » *Papers in regional science* vol. 24 n° 1, p. 6-21.
- HALL, Colin Michael (2005). « Reconsidering the Geography of Tourism and Contemporary Mobility ». *Geographical Research* vol. 43 n° 2, p. 125-139. DOI : [10.1111/j.1745-5871.2005.00308.x](https://doi.org/10.1111/j.1745-5871.2005.00308.x).
- HAN, Byung-Chul (2015). *The burnout society*. Stanford University Press.
- HARPER, Douglas (2002). « Talking about pictures : A case for photo elicitation ». *Visual Studies* vol. 17 n° 1, p. 13-26. DOI : [10.1080/14725860220137345](https://doi.org/10.1080/14725860220137345).
- HASTRUP, Kirsten (2010). « *Emotional Topographies - The Sense of Place in the Far North* ». In : DAVIES, James et SPENCER, Dimitrina. *Emotions in the Field : The Psychology and Anthropology of Fieldwork Experience*. Stanford University Press, p. 191-211.
- HATT, Émeline (2010). « Les enquêtes photographiques auprès des touristes. Un support à l'analyse des représentations microterritoriales des stations balnéaires ». *Mondes du Tourisme* n° 2, p. 24-43. DOI : [10.4000/tourisme.272](https://doi.org/10.4000/tourisme.272).
- HEPP, Andreas et KROTZ, Friedrich (2014a). « Mediatized Worlds - Understanding Everyday Mediatization ». In : *Mediatized worlds : culture and society in a media age*. Sous la dir. d'Andreas HEPP et Friedrich KROTZ. Basingstoke : Palgrave Macmillan, p. 1-15.
- HEPP, Andreas et KROTZ, Friedrich, éd. (2014b). *Mediatized worlds : culture and society in a media age*. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- HERBERT, Steve (2000). « For ethnography ». *Progress in Human Geography* vol. 24 n° 4, p. 550-568. DOI : [10.1191/030913200100189102](https://doi.org/10.1191/030913200100189102).
- HIGGINS-DESBIOLLES, Freya, CARNICELLI, Sandro, KROLIKOWSKI, Chris, WIJESINGHE, Gayathri et BOLUK, Karla (2019). « Degrowing tourism : rethinking tourism ». *Journal of Sustainable Tourism* vol. 27 n° 12, p. 1926-1944. DOI : [10.1080/09669582.2019.1601732](https://doi.org/10.1080/09669582.2019.1601732).
- HIGHAM, James (2005). *Sport tourism destinations : issues, opportunities and analysis*. Amsterdam ; Oxford : Elsevier Butterworth Heinemann.
- HIGHAM, James et HINCH, Tom (2006). « Sport and Tourism Research : A Geographic Approach ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 11 n° 1, p. 31-49. DOI : [10.1080/14775080600985267](https://doi.org/10.1080/14775080600985267).
- HINCH, Tom et HIGHAM, James (2005). « Sport, Tourism and Authenticity ». *European Sport Management Quarterly* vol. 5 n° 3, p. 243-256. DOI : [10.1080/16184740500190652](https://doi.org/10.1080/16184740500190652).
- HOIBIAN, Olivier (2000). *Les alpinistes en France, 1870-1950 : une histoire culturelle*. Paris : L'Harmattan.
- HOLLINSHEAD, Keith (2004). « Chapter 4 - A primer in ontological craft - The creative capture of people and places through qualitative research ». In : *Qualitative Research in Tourism : Ontologies, Epistemologies and Methodologies*. Sous la dir. de Jenny PHILLIMORE et Lisa GOODSON. Routledge, p. 63-82.
- HOUGE MACKENZIE, Susan et BRYMER, Eric (2020). « Conceptualizing adventurous nature sport : A positive psychology perspective ». *Annals of Leisure Research* vol. 23 n° 1, p. 79-91. DOI : [10.1080/11745398.2018.1483733](https://doi.org/10.1080/11745398.2018.1483733).
- HOYAUX, André-Frédéric (2016). « Corps en place, place du corps ». *L'Information géographique* vol. 80 n° 2, p. 11-31.

- HUI, Allison (2013). « Moving with practices : the discontinuous, rhythmic and material mobilities of leisure ». *Social & Cultural Geography* vol. 14 n° 8, p. 888-908. DOI : [10.1080/14649365.2013.827736](https://doi.org/10.1080/14649365.2013.827736).
- HUIZINGA, Johan (1938). *Homo ludens : proeve fleener bepaling van het spel-element der cultuur*. Haarlem : Tjeenk Willink.
- HUIZINGA, Johan (1951). *Homo ludens : essai sur la fonction sociale du jeu*. Trad. par Cécile SERESIA. Les Essais. Paris : Gallimard.
- IMBERT, Louis (2012). « Les derniers sauvages de l'escalade ». Le Monde.fr, 17 décembre 2012. URL : [https://www.lemonde.fr/sport/article/2012/12/17/les-derniers-sauvages-de-l-escalade-1-3\\_1805196\\_3242.html](https://www.lemonde.fr/sport/article/2012/12/17/les-derniers-sauvages-de-l-escalade-1-3_1805196_3242.html) (visité le 26/09/2019).
- INGOLD, Tim (2002). *The Perception of the Environment : Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*. 1<sup>re</sup> éd. Routledge. DOI : [10.4324/9780203466025](https://doi.org/10.4324/9780203466025).
- IRWIN, John (2005). « Notes on the status of the concept subculture [1970] ». In : *The Subcultures Reader*. Sous la dir. de Ken GELDER. Routledge, p. 73-77.
- JACKSON, Edgar L. (1986). « Outdoor recreation participation and attitudes to the environment ». *Leisure Studies* vol. 5 n° 1, p. 1-23. DOI : [10.1080/02614368600390011](https://doi.org/10.1080/02614368600390011).
- JAFARI, Jafar (1988). « The Tourist System : Sociocultural Models for Theoretical and Practical Applications ». *Loisir et Société / Society and Leisure* vol. 11 n° 1, p. 59-80. DOI : [10.1080/07053436.1988.10715290](https://doi.org/10.1080/07053436.1988.10715290).
- JURÉGUIBERRY, Francis et LACHANCE, Jocelyn (2016). *Le voyageur hypermoderne*. ERES. DOI : [10.3917/eres.jaure.2016.01](https://doi.org/10.3917/eres.jaure.2016.01).
- JEU, Bernard (1972). « Définition du sport ». *Diogène : revue internationale des sciences humaines* n° 80, p. 153-167.
- JEU, Bernard (1977). *Le sport, l'émotion, l'espace : essai sur la classification des sports et ses rapports avec la pensée mythique*. Vigot.
- JEURING, Jelmer Hendrik Gerard et HAARTSEN, Tialda (2017). « The challenge of proximity : the (un)attractiveness of near-home tourism destinations ». *Tourism Geographies* vol. 19 n° 1, p. 118-141. DOI : [10.1080/14616688.2016.1175024](https://doi.org/10.1080/14616688.2016.1175024).
- JOLIVEAU, Thierry (2010). « La géographie et la géomatique au crible de la néogéographie ». *Tracés. Revue de Sciences humaines* n° 10, p. 227-239. DOI : [10.4000/traces.4847](https://doi.org/10.4000/traces.4847).
- JOLIVEAU, Thierry (2011). « Le géoweb, un nouveau défi pour les bases de données géographiques ». *L'Espace géographique* vol. 40 n° 2, p. 154-163.
- JOLIVEAU, Thierry, NOUCHER, Matthieu et ROCHE, Stéphane (2013). « La cartographie 2.0, vers une approche critique d'un nouveau régime cartographique ». *L'Information géographique* vol. 77 n° 4, p. 29. DOI : [10.3917/lig.774.0029](https://doi.org/10.3917/lig.774.0029).
- JONES, Ian et GREEN, B. Christine (2006). « Serious Leisure, Social Identity and Sport Tourism ». In : *Sport Tourism : Concepts and Theories*. Sous la dir. d'Heather J. GIBSON. Routledge, p. 32-49.
- JORAND, Dominique (2000). « Histoire et sociologie du vol libre français. Structure, oppositions, enjeux ». Thèse de doctorat. Paris 11.
- JORAND, Dominique et SUCHET, André (2018). « Le décollage du parapente en France : développement, évolution et structuration fédérale d'une activité de vol libre (années 1980, 1990) ». *Staps* vol. 121 n° 3, p. 47-62.
- JORDAN, Fiona et GIBSON, Heather J. (2004). « Chapter 13 - Let your data do the talking - Researching the solo travel experiences of British and American women ». In :

- Qualitative Research in Tourism : Ontologies, Epistemologies and Methodologies*. Sous la dir. de Jenny PHILLIMORE et Lisa GOODSON. Routledge, p. 233-253.
- KANE, Maurice J. (2010). « Adventure as a Cultural Foundation : Sport and Tourism in New Zealand ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 15 n° 1, p. 27-44. DOI : [10.1080/14775081003770942](https://doi.org/10.1080/14775081003770942).
- KANE, Maurice J. et TUCKER, Hazel (2004). « Adventure tourism. The freedom to play with reality ». *Tourist Studies* vol. 4 n° 3, p. 217-234.
- KANE, Maurice J. et ZINK, Robyn (2004). « Package adventure tours : markers in serious leisure careers ». *Leisure Studies* vol. 23 n° 4, p. 329-345. DOI : [10.1080/0261436042000231655](https://doi.org/10.1080/0261436042000231655).
- KÄNEL, Michael von (2010). « *ParaglidingNet : A sensor network for thermal research* ». Master's thesis. ETH - Eidgenössische Technische Hochschule Zürich | Swiss Federal Institute of Technology Zurich.
- KANNISTO, Päivi (2016). « Extreme mobilities : Challenging the concept of 'travel' ». *Annals of Tourism Research* vol. 57, p. 220-233. DOI : [10.1016/j.annals.2016.01.005](https://doi.org/10.1016/j.annals.2016.01.005).
- KITCHIN, Rob (2013). « Big data and human geography : Opportunities, challenges and risks ». *Dialogues in Human Geography* vol. 3 n° 3, p. 262-267. DOI : [10.1177/2043820613513388](https://doi.org/10.1177/2043820613513388).
- KITCHIN, Rob et DODGE, Martin (2011). *Code/Space - Software and Everyday Life*. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- KNAFOU, Rémy, BRUSTON, Mireille, DEPREST, Florence, DUHAMEL, Philippe, GAY, Jean-Christophe et SACAREAU, Isabelle (1997). « Une approche géographique du tourisme ». *L'Espace géographique* vol. 26 n° 3, p. 193-204. DOI : [10.3406/spgeo.1997.1071](https://doi.org/10.3406/spgeo.1997.1071).
- KNAFOU, Rémy et STOCK, Mathis (2013). « Tourisme ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 1018-1021.
- KNORR-CETINA, Karin (1985). « Germ warfare ». *Social Studies of Science* vol. 15 n° 3, p. 577-586.
- KNORR-CETINA, Karin (2003). « From Pipes to Scopes : The Flow Architecture of Financial Markets ». *Distinktion - Scandinavian journal of social theory* vol. 7 n° 2, p. 7-23. DOI : [10.1080/1600910X.2003.9672857](https://doi.org/10.1080/1600910X.2003.9672857).
- KRIPPENDORF, Jost (1984). *The holiday makers : Understanding the impact of leisure and travel*. Oxford : Butterworth-Heinemann.
- KROTZ, Friedrich (2009). « Mediatization : A Concept With Which to Grasp Media and Societal Change ». In : *Mediatization : Concept, Changes, Consequences*. Sous la dir. de Knut LUNDBY. Peter Lang, p. 21-40.
- KROTZ, Friedrich (2014). « Media, Mediatization and Mediatized Worlds : A Discussion of the Basic Concepts ». In : *Mediatized worlds : culture and society in a media age*. Sous la dir. d'Andreas HEPP et Friedrich KROTZ. Basingstoke : Palgrave Macmillan, p. 72-87.
- KULCZYCKI, Cory (2014). « Place meanings and rock climbing in outdoor settings ». *Journal of Outdoor Recreation and Tourism* vol. 7-8, p. 8-15. DOI : [10.1016/j.jort.2014.09.005](https://doi.org/10.1016/j.jort.2014.09.005).
- KURTZMAN, Joseph et ZAUHAR, John (2003). « A Wave in Time - The Sports Tourism Phenomena ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 8 n° 1, p. 35-47. DOI : [10.1080/14775080306239](https://doi.org/10.1080/14775080306239).

- KWAN, Mei-Po (2016). « Algorithmic Geographies : Big Data, Algorithmic Uncertainty, and the Production of Geographic Knowledge ». *Annals of the American Association of Geographers* vol. 106 n° 2, p. 274-282. DOI : [10.1080/00045608.2015.1117937](https://doi.org/10.1080/00045608.2015.1117937).
- LAHIRE, Bernard (1998). *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*. Paris : Nathan.
- LAMONT, Matthew (2014). « Authentication in sports tourism ». *Annals of Tourism Research* vol. 45, p. 1-17. DOI : [10.1016/j.annals.2013.11.003](https://doi.org/10.1016/j.annals.2013.11.003).
- LANGENBACH, Marc (2012). « *Le marché du tourisme sportif de nature dans les systèmes territoriaux des espaces touristiques et ruraux : l'exemple de l'Ardèche* ». Thèse de doctorat. Université de Grenoble.
- LANGENBACH, Marc (2016). « Le développement des économies locales des sports de nature dans les territoires touristiques et ruraux : diagnostic comparé des ressources territoriales en Ardèche ». *Mondes du Tourisme* n° 11. DOI : [10.4000/tourisme.1003](https://doi.org/10.4000/tourisme.1003).
- LARSEN, Jonas (2008). « De-exoticizing Tourist Travel : Everyday Life and Sociality on the Move ». *Leisure Studies* vol. 27 n° 1, p. 21-34. DOI : [10.1080/02614360701198030](https://doi.org/10.1080/02614360701198030).
- LARSEN, Jonas et URRY, John (2011). « Gazing and performing ». *Environment and Planning D : Society and Space* vol. 29 n° 6, p. 1110-1125. DOI : [10.1068/d21410](https://doi.org/10.1068/d21410).
- LARSEN, Jonas, URRY, John et AXHAUSEN, Kay W. (2007). « Networks and tourism - Mobile Social Life ». *Annals of Tourism Research* vol. 34 n° 1, p. 244-262. DOI : [10.1016/j.annals.2006.08.002](https://doi.org/10.1016/j.annals.2006.08.002).
- LASH, Scott et URRY, John (1994). *Economies of signs and space*. London : SAGE.
- LASHUA, Brett D. (2015). « Zombie Places? Pop Up Leisure and Re-Animated Urban Landscapes ». In : *Landscapes of Leisure - Space, Place and Identities*. Sous la dir. de Sean GAMMON et Sam ELKINGTON. Palgrave Macmillan, p. 55-70.
- LATOUCHE, Serge (2019). *Comment réenchanter le monde : la décroissance et le sacré*. Payot & Rivages.
- LAURIER, Eric (2010). « Participant Observation ». In : *Key methods in geography*. Sous la dir. de N. J. CLIFFORD, Shaun FRENCH et Gill VALENTINE. 2nd ed. Thousand Oaks, CA : SAGE, p. 116-130.
- LAURIER, Eric, LORIMER, Hayden, BROWN, Barry, JONES, Owain, JUHLIN, Oskar, NOBLE, Allyson, PERRY, Mark, PICA, Daniele, SORMANI, Philippe, STREBEL, Ignaz, SWAN, Laurel, TAYLOR, Alex S., WATTS, Laura et WEILENMANN, Alexandra (2008). « Driving and 'Passenger' : Notes on the Ordinary Organization of Car Travel ». *Mobilities* vol. 3 n° 1, p. 1-23. DOI : [10.1080/17450100701797273](https://doi.org/10.1080/17450100701797273).
- LAVE, Jean et WENGER, Etienne (1991). *Situated Learning : Legitimate Peripheral Participation*. Cambridge University Press.
- LAZZAROTTI, Olivier (2010). « Le tourisme, matière à penser de la science géographique ». *Mondes du Tourisme* n° 1, p. 7-16. DOI : [10.4000/tourisme.314](https://doi.org/10.4000/tourisme.314).
- LE LAY, Yves-François et COTTET, Marylise (2016). « Les enquêtes de perception et d'évaluation paysagère ». In : *Acceptation sociale et développement des territoires*. Sous la dir. d'Ute CORNEC, Samuel DEPRAZ et Ulrike GRABSKI-KIERON. Lyon : ENS Éditions, p. 125-130.
- LEBAS, Frédéric (2018). « Les caméras embarquées, ou les possibilités d'avatarisation de l'existence par les machines de vision ubiquitaires ». *Nature & Récréation* n° 6, p. 27-38.
- LEBRETON, Florian (2010). *Cultures urbaines et sportives alternatives : socio-anthropologie de l'urbanité ludique*. L'Harmattan.
- LEFEBVRE, Henri (1970). *La révolution urbaine*. Paris : Gallimard.

- LEFORT, Isabelle (2012). « Le terrain : l'Arlésienne des géographes? » *Annales de géographie* vol. 687-688 n° 5, p. 468-486.
- LEIPER, Neil (1990). « Tourist attraction systems ». *Annals of Tourism Research* vol. 17 n° 3, p. 367-384. DOI : [10.1016/0160-7383\(90\)90004-B](https://doi.org/10.1016/0160-7383(90)90004-B).
- LEROI-GOURHAN, André (1964). *Le geste et la parole 1 : Technique et langage*. Paris : Albin Michel.
- LÉSÉLEUC, Éric de (2004). « Escalade et territoire : des procédés symboliques d'appropriation d'un espace public ». *Revue de géographie alpine* vol. 92 n° 4, p. 87-94.
- LÉSÉLEUC, Éric de, LE ROUX, Nathalie et MARCELLINI, Anne (2012). « Pratique sportive, visibilité et intégration sociale des personnes handicapées ». *ANDULI - Revista Andaluza de Ciencias Sociales* n° 11, p. 71-85.
- LESZCZYNSKI, Agnieszka (2015). « Spatial media/tion ». *Progress in Human Geography* vol. 39 n° 6, p. 729-751. DOI : [10.1177/0309132514558443](https://doi.org/10.1177/0309132514558443).
- LÉVY, Jacques (2003). « Urbanité ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin.
- LÉVY, Jacques (2013a). « Capital spatial ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 147-149.
- LÉVY, Jacques (2013b). « Géographie ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 436-438.
- LÉVY, Jacques (2013c). « Lieu ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 612-613.
- LÉVY, Jacques et LUSSAULT, Michel (2013). « Espace ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 353-360.
- LEWIS, Neil (2000). « The Climbing Body, Nature and the Experience of Modernity ». *Body & Society* vol. 6 n° 3-4, p. 58-80. DOI : [10.1177/1357034X00006003004](https://doi.org/10.1177/1357034X00006003004).
- LIEBMAN PARRINELLO, Giuli (2001). « The Technological Body in Tourism Research and Praxis ». *International Sociology* vol. 16 n° 2, p. 205-219. DOI : [10.1177/0268580901016002005](https://doi.org/10.1177/0268580901016002005).
- LIMB, Melanie et DWYER, Claire (2001). « Introduction : doing qualitative research in geography ». In : *Qualitative methodologies for geographers : issues and debates*. Sous la dir. de Melanie LIMB et Claire DWYER. London : Arnold, p. 1-20.
- LONG, Jonathan (2007). *Researching leisure, sport, and tourism : the essential guide*. Los Angeles : SAGE.
- LONGHURST, Robyn (1997). « (Dis)embodied geographies ». *Progress in Human Geography* vol. 21 n° 4, p. 486-501. DOI : [10.1191/030913297668704177](https://doi.org/10.1191/030913297668704177).
- LONGHURST, Robyn (2010). « Semi-structured interviews and Focus Groups ». In : *Key methods in geography*. Sous la dir. de N. J. CLIFFORD, Shaun FRENCH et Gill VALENTINE. Thousand Oaks, CA : SAGE, p. 103-115.
- LORET, Alain (1995). *Génération glisse : dans l'eau, l'air, la neige...* Paris : Éd. Autrement.
- LUCCHINI, Françoise et ELISSALDE, Bernard (2016). « Pour une réflexion sur les usages des données numériques en géographie ». *Netcom. Réseaux, communication et territoires* n° 30-3/4, p. 175-180.
- LUND, Katrín Anna (2013). « Experiencing nature in nature-based tourism ». *Tourist Studies* vol. 13 n° 2, p. 156-171. DOI : [10.1177/1468797613490373](https://doi.org/10.1177/1468797613490373).
- LUSSAULT, Michel (2003). « Spatialité ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 866-868.

- LUSSAULT, Michel (2007). *L'homme spatial : la construction sociale de l'espace humain*. Paris : Seuil.
- LUSSAULT, Michel (2009). *De la lutte des classes à la lutte des places*. Paris : Grasset & Fasquelle.
- LUSSAULT, Michel (2013). « Urbanité ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 1053-1055.
- LUSSAULT, Michel (2014). « Compétences de spatialité ». EspacesTemps.net. URL : <http://www.espacestems.net/articles/competences-de-spatialite/> (visité le 10/06/2019).
- LUSSAULT, Michel et STOCK, Mathis (2010). « "Doing with space" : towards a pragmatics of space ». *Social Geography* vol. 5 n° 1, p. 11-19. DOI : [10.5194/sg-5-11-2010](https://doi.org/10.5194/sg-5-11-2010).
- MACCANNELL, Dean (1976). *The Tourist : A New Theory of the Leisure Class*. New York : Schocken Books.
- MAO, Pascal (2003). « *Les lieux de pratiques sportives de nature dans les espaces ruraux et montagnards : contribution à l'analyse de l'espace géographique des sports* ». Thèse de doctorat en géographie. Université Grenoble I.
- MAO, Pascal et CORNELOUP, Jean (2005). « Approche géo-historique des formes de développement d'un territoire touristique et sportif de nature. La construction du haut lieu « Gorges de l'Ardèche » durant le XXe siècle ». *Loisir et Société / Society and Leisure* vol. 28 n° 1, p. 117-140. DOI : [10.1080/07053436.2005.10707673](https://doi.org/10.1080/07053436.2005.10707673).
- MAO, Pascal, CORNELOUP, Jean et BOURDEAU, Philippe (2003). « Analyse des processus de territorialisation des hauts lieux de pratiques touristiques et sportives de nature : l'exemple des gorges du Verdon ». *Téoros. Revue de recherche en tourisme* vol. 22 n° 2, p. 52-62.
- MAO, Pascal, CORNELOUP, Jean et BOURDEAU, Philippe (2004). « Objets géographiques et formes de développement autour des Gorges du Verdon ». In : *L'effet géographique. Construction sociale, appréhension cognitive et configuration matérielle des objets géographiques*. Sous la dir. de Bernard DEBARBIEUX et Marie-Christine FOURNY. Editions de la MSH, p. 181-196.
- MARCUS, George E. (1995). « Ethnography in/of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography ». *Annual Review of Anthropology* vol. 24, p. 95-117.
- MARSAC, Antoine (2006). « En kayak de haute rivière : pratiques individuelles et engagements partagés ». *Ethnologie française* vol. 36 n° 4, p. 603. DOI : [10.3917/ethn.064.0603](https://doi.org/10.3917/ethn.064.0603).
- MARSAC, Antoine (2009). « Le tourisme sportif d'eau vive : développement de nouvelles territorialités : Les cas de la France et de l'Afrique Australe ». *Téoros. Revue de recherche en tourisme* vol. 28 n° 2.
- MARSAC, Antoine (2013). « Tourisme sportif et construction de l'altérité dans les espaces de pratique : le canoë en France et en Zambie ». *Mondes du Tourisme* vol. 7, p. 84-97. DOI : [10.4000/tourisme.190](https://doi.org/10.4000/tourisme.190).
- MARTEL, Édouard-Alfred (1928). *La France ignorée. Sud-Est de la France*. Paris : Librairie Delagrave.
- MARTIN, K. (1992). « The fit and adventuresome can now vacation by skate ». 13 décembre 1992. *Hartford Courant*.
- MARTIN, Niels, BOURDEAU, Philippe et DALLER, Jean-François (2012). *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*. L'Harmattan.
- MASSEY, Doreen (2005). *For space*. London ; Thousand Oaks, California : SAGE.

- MAUSS, Marcel (1936). « Les techniques du corps ». *Journal de psychologie* vol. 32 n° 3-4, p. 271-293.
- MAZZUCATO, Valentina et WAGNER, Lauren (2018). « Multi-sited fieldwork in a connected world ». *Handbook on the Geographies of Globalization*. Sous la dir. de Robert C. KLOOSTERMAN, Virginie MAMADOUH et Pieter TERHORST, p. 412-421. DOI : [10.4337/9781785363849.00045](https://doi.org/10.4337/9781785363849.00045).
- MCCORMACK, Derek P. (2008). « Geographies for Moving Bodies : Thinking, Dancing, Spaces ». *Geography Compass* vol. 2 n° 6, p. 1822-1836. DOI : [10.1111/j.1749-8198.2008.00159.x](https://doi.org/10.1111/j.1749-8198.2008.00159.x).
- MERICSKAY, Boris, NOUCHER, Matthieu et ROCHE, Stéphane (2018). « Usages des traces numériques en géographie : potentiels heuristiques et enjeux de recherche ». *L'Information géographique* vol. 82 n° 2, p. 39-61.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1964). *Le visible et l'invisible; suivi de notes de travail*. Paris : Gallimard.
- MICHAEL, Mike (2000). « These Boots Are Made for Walking... : Mundane Technology, the Body and Human-Environment Relations ». *Body & Society* vol. 6 n° 3, p. 107-126. DOI : [10.1177/1357034X00006003006](https://doi.org/10.1177/1357034X00006003006).
- MONDADA, Lorenza (2003). « Représentation (I) ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 866.
- MONNET, Jérôme (2000). « Les dimensions symboliques de la centralité ». *Cahiers de géographie du Québec* vol. 44 n° 123, p. 399-418. DOI : [10.7202/022927ar](https://doi.org/10.7202/022927ar).
- MORALDO, Delphine (2015). « Les conquérants de l'inutile. Expression et diffusion d'un modèle de masculinité héroïque dans l'alpinisme français d'après-guerre ». *Genre, sexualité & société* n° 13. DOI : [10.4000/gss.3419](https://doi.org/10.4000/gss.3419).
- MORANGE, Marianne et SCHMOLL, Camille (2016). *Les outils qualitatifs en géographie : méthodes, applications*. Avec la coll. d'Etienne TOUREILLE. Malakoff : Armand Colin.
- MORGAN, Damian, MOORE, Kevin et MANSELL, Rick (2005). « Adventure tourists on water : linking expectations, affect, achievement and enjoyment to the sports tourism adventure ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 10 n° 1, p. 73-88. DOI : [10.1080/14775080500101593](https://doi.org/10.1080/14775080500101593).
- MORLEY, David (2009). « For a Materialist, Non-Media-centric Media Studies ». *Television & New Media* vol. 10 n° 1, p. 114-116. DOI : [10.1177/1527476408327173](https://doi.org/10.1177/1527476408327173).
- MOSS, Laurence A. G. (2006). *The Amenity Migrants : Seeking and Sustaining Mountains and Their Cultures*. CABI.
- MOULARDE, Julie et WEAVER, Adam (2016). « Serious about leisure, serious about destinations : mountain bikers and destination attractiveness ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 20 n° 3-4, p. 285-303. DOI : [10.1080/14775085.2016.1164069](https://doi.org/10.1080/14775085.2016.1164069).
- MÜLLER, Morgane (à paraître). « Unplug and connect with nature ». In : *Progress in French Tourism Geographies : Inhabiting Touristic Worlds*. Sous la dir. de Mathis STOCK. Springer.
- MUNT, Ian (1994). « The 'Other' postmodern tourism : culture, travel and the new middle classes ». *Theory, Culture & Society* vol. 11 n° 3, p. 101-123.
- MURILLO, Xavier (1989). *La Folle histoire du parapente*. Grenoble : Glénat.
- NASH, Catherine (1996). « Reclaiming Vision : Looking at landscape and the body ». *Gender, Place & Culture* vol. 3 n° 2, p. 149-170. DOI : [10.1080/09663699650021864](https://doi.org/10.1080/09663699650021864).

- NESS, Sally Ann (2011). « Bouldering in Yosemite : Emergent Signs of Place and Landscape ». *American Anthropologist* vol. 113 n° 1, p. 71-87. DOI : [10.1111/j.1548-1433.2010.01307.x](https://doi.org/10.1111/j.1548-1433.2010.01307.x).
- NESS, Sally Ann (2016). *Choreographies of landscape : signs of performance in Yosemite National Park*. New York : Berghahn Books.
- NUENEN, Tom van (2016). « Here I am : Authenticity and self-branding on travel blogs ». *Tourist Studies* vol. 16 n° 2, p. 192-212. DOI : [10.1177/1468797615594748](https://doi.org/10.1177/1468797615594748).
- OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre (2004). « La rigueur du qualitatif. L'anthropologie comme science empirique ». *Espaces Temps* vol. 84 n° 1, p. 38-50. DOI : [10.3406/espat.2004.4237](https://doi.org/10.3406/espat.2004.4237).
- ORTAR, Nathalie, SALZBRUNN, Monika et STOCK, Mathis (2018). « Quels enjeux épistémologiques autour du mobility turn ? » In : *Migrations, circulations, mobilités : nouveaux enjeux épistémologiques et conceptuels à l'épreuve du terrain*. Sous la dir. de Nathalie ORTAR, Monika SALZBRUNN et Mathis STOCK. Sociétés contemporaines. Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, p. 15-42.
- OUDIT, Patricia (2016). « Kalymnos - Rochers & Clichés ». NeufDixième. URL : <https://www.neufdixieme.com/kalymnos> (visité le 22/08/2019).
- PAILLÉ, Pierre et MUCCHIELLI, Alex (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Armand Colin.
- PARLEBAS, Pierre (1999a). *Jeux, sports et sociétés : lexique de praxéologie motrice*. Paris : INSEP-Publications.
- PARLEBAS, Pierre (1999b). « Les tactiques du corps ». In : *Approches de la culture matérielle : corps à corps avec l'objet*. Sous la dir. de Marie-Pierre JULIEN et Jean-Pierre WARNIER. Connaissance des hommes. Paris : Montréal : L'Harmattan; L'Harmattan Inc, p. 29-43.
- PARR, Hester (1999). « Delusional Geographies : The Experiential Worlds of People during Madness/Illness ». *Environment and Planning D : Society and Space* vol. 17 n° 6, p. 673-690. DOI : [10.1068/d170673](https://doi.org/10.1068/d170673).
- PASSERON, Jean-Claude (1991). *Le raisonnement sociologique. L'espace non poppérien de l'argumentation*. Paris : Nathan.
- PASSERON, Jean-Claude (1995). « L'espace mental de l'enquête (I) ». *Enquête. Archives de la revue Enquête* n° 1, p. 13-42. DOI : [10.4000/enquete.259](https://doi.org/10.4000/enquete.259).
- PATERSON, Mark (2009). « Haptic geographies : ethnography, haptic knowledges and sensuous dispositions ». *Progress in Human Geography* vol. 33 n° 6, p. 766-788. DOI : [10.1177/0309132509103155](https://doi.org/10.1177/0309132509103155).
- PEARCE, Philip L. et MOSCARDO, Gianna M. (1985). « The relationship between travellers' career levels and the concept of authenticity ». *Australian Journal of Psychology* vol. 37 n° 2, p. 157-174.
- PIGEASSOU, Charles (2004). « Le tourisme sportif : une réalité sociale aux contours incertains ». In : *Le tourisme sportif*. Sous la dir. de Claude SOBRY. Presses Univ. Septentrion, p. 33-71.
- PIGEASSOU, Charles, BUI-XUAN, G. et GLEYSE, J. (2003). « Epistemological Issues on Sport Tourism : Challenge for a New Scientific Field ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 8 n° 1, p. 27-34. DOI : [10.1080/14775080306241](https://doi.org/10.1080/14775080306241).
- PILE, Steve (2010). « Emotions and affect in recent human geography ». *Transactions of the Institute of British Geographers* vol. 35 n° 1, p. 5-20. DOI : [10.1111/j.1475-5661.2009.00368.x](https://doi.org/10.1111/j.1475-5661.2009.00368.x).

- PINK, Sarah (2011). « Amateur photographic practice, collective representation and the constitution of place ». *Visual Studies* vol. 26 n° 2, p. 92-101. DOI : [10.1080/1472586X.2011.571884](https://doi.org/10.1080/1472586X.2011.571884).
- POCIELLO, Christian (1999). *Les Cultures sportives : pratiques, représentations et mythes sportifs*. 3e édition. Paris : Presses universitaires de France.
- PÔLE RESSOURCES NATIONAL SPORTS DE NATURE (2007). *Sports de nature - repères et actions*. Rapport ministériel. Ministère de la Santé, de la Jeunesse et des Sports.
- PONTING, Jess (2008). « *Consuming Nirvana : An exploration of surfing tourist space*. » Thèse de doctorat. University of Technology, Sydney.
- PRED, Allan (1977). « The Choreography of Existence : Comments on Hägerstrand's Time-Geography and Its Usefulness ». *Economic Geography* vol. 53 n° 2, p. 207-221. DOI : [10.2307/142726](https://doi.org/10.2307/142726).
- QUESNOT, Teriitutea (2016a). « L'involution géographique : des données géosociales aux algorithmes ». *Netcom. Réseaux, communication et territoires* vol. 30 n° 3/4, p. 281-304.
- QUESNOT, Teriitutea (2016b). « *La spatialité algorithmique : apports, limites et réductions de la personnalisation algorithmique dans l'assistance à la navigation et au wayfinding* ». Thèse de doct. Université Laval.
- RÉAU, Bertrand (2011). *Les Français et les vacances : sociologie des pratiques et offres de loisirs*. Société. Paris : CNRS.
- RECKWITZ, Andreas (2002). « Toward a Theory of Social Practices. A development in culturalist theorizing ». *European journal of social theory* vol. 5 n° 2, p. 243-263.
- REED, Edward S. (1988). « *The affordances of the animate environment : social science from the ecological point of view* ». In : INGOLD, Tim. *What is an animal?* London; Boston : Unwin Hyman, p. 110-126.
- REISINGER, Yvette et STEINER, Carol J. (2006). « Reconceptualizing object authenticity ». *Annals of Tourism Research* vol. 33 n° 1, p. 65-86. DOI : [10.1016/j.annals.2005.04.003](https://doi.org/10.1016/j.annals.2005.04.003).
- REVILL, George (2004). « cultural geographies in practice : Performing French folk music : dance, authenticity and nonrepresentational theory ». *cultural geographies* vol. 11 n° 2, p. 199-209. DOI : [10.1191/14744744004eu302xx](https://doi.org/10.1191/14744744004eu302xx).
- RICHARD, Frédéric, DELLIER, Julien et TOMMASI, Greta (2014). « Migration, environnement et gentrification rurale en Montagne limousine ». *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* vol. 102 n° 3. DOI : [10.4000/rga.2525](https://doi.org/10.4000/rga.2525).
- RICHARD, Rémi (2012). « L'expérience sportive du corps en situation de handicap : vers une phénoménologie du fauteuil roulant ». *Staps* vol. 98 n° 4, p. 127-142.
- RICHARDS, Greg et WILSON, Julie (2004). « Travel Writers and Writers who Travel : Nomadic Icons for the Backpacker Subculture? » *Journal of Tourism and Cultural Change* vol. 2 n° 1, p. 46-68. DOI : [10.1080/14766820408668168](https://doi.org/10.1080/14766820408668168).
- RICKLY-BOYD, Jillian M. (2012). « Lifestyle climbing : Toward existential authenticity ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 17 n° 2, p. 85-104. DOI : [10.1080/14775085.2012.729898](https://doi.org/10.1080/14775085.2012.729898).
- RICKLY-BOYD, Jillian M. (2016). « "Dirtbags" : Mobility, Community and Rock Climbing as Performative of Identity ». In : *Lifestyle mobilities : intersections of travel, leisure and migration*. Sous la dir. de Tara DUNCAN, Scott A. COHEN et Maria THULEMARK. London : Routledge, p. 51-64.
- RICKLY, Jillian M. (2016). « Lifestyle Mobilities : A Politics of Lifestyle Rock Climbing ». *Mobilities* vol. 11 n° 2, p. 243-263. DOI : [10.1080/17450101.2014.977667](https://doi.org/10.1080/17450101.2014.977667).

- RICKLY, Jillian M. (2017). « I'm a Red River local » : Rock climbing mobilities and community hospialities ». *Tourist Studies* vol. 17 n° 1, p. 54-74. DOI : [10.1177/1468797616685648](https://doi.org/10.1177/1468797616685648).
- RICKLY, Jillian M. et VIDON, Elizabeth S. (2017). « Contesting authentic practice and ethical authority in adventure tourism ». *Journal of Sustainable Tourism* vol. 25 n° 10, p. 1418-1433. DOI : [10.1080/09669582.2017.1284856](https://doi.org/10.1080/09669582.2017.1284856).
- RINEHART, Robert E. (2000). « Emerging Arriving Sport : Alternatives to Formal Sports ». In : *Handbook of Sports Studies*. London : SAGE, p. 505-520. DOI : [10.4135/9781848608382](https://doi.org/10.4135/9781848608382).
- RINEHART, Robert E. et SYDNOR, Synthia (2003). *To the Extreme : Alternative Sports, Inside and Out*. SUNY Press.
- ROBINSON, Victoria (2008). *Everyday Masculinities and Extreme Sport : Male Identity and Rock Climbing*. Berg. 191 p.
- ROJEK, Chris (1991). « *Ways of escape : modern transformations of leisure and travel* ». Thèse de doct. University of Glasgow.
- ROJEK, Chris (1993). *Ways of Escape – Modern Transformations in Leisure and Travel*. Basingstoke : Palgrave Macmillan.
- ROSE, Gillian (1992). « *Geography as a science of observation : the landscape, the gaze and masculinity* ». In : DRIVER, Felix et ROSE, Gillian. *Nature and science : essays in the history of geographical knowledge*. T. 28. Historical Geography Research Series. Cheltenham : Historical Geography Research Group of the Institute of British Geographers, p. 8-17.
- ROSE, Gillian (1993). *Feminism and geography : the limits of geographical knowledge*. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- ROSE, Gillian (1997). « Situating knowledges : positionality, reflexivities and other tactics ». *Progress in Human Geography* vol. 21 n° 3, p. 305-320. DOI : [10.1191/030913297673302122](https://doi.org/10.1191/030913297673302122).
- ROSE, Gillian (2007). *Visual methodologies : an introduction to the interpretation of visual materials*. London; Thousand Oaks, Calif. : SAGE.
- ROSE, Gillian (2016). « Rethinking the geographies of cultural 'objects' through digital technologies : Interface, network and friction ». *Progress in Human Geography* vol. 40 n° 3, p. 334-351. DOI : [10.1177/0309132515580493](https://doi.org/10.1177/0309132515580493).
- ROSE, Mitch (2002). « Landscape and labyrinths ». *Geoforum* vol. 33 n° 4, p. 455-467. DOI : [10.1016/S0016-7185\(02\)00030-1](https://doi.org/10.1016/S0016-7185(02)00030-1).
- ROSE, Mitch et WYLIE, John (2006). « Animating Landscape ». *Environment and Planning D : Society and Space* vol. 24 n° 4, p. 475-479. DOI : [10.1068/d2404ed](https://doi.org/10.1068/d2404ed).
- RYAN, Chris (1998). « The travel career ladder – An Appraisal ». *Annals of Tourism Research* vol. 25 n° 4, p. 936-957. DOI : [10.1016/S0160-7383\(98\)00044-9](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(98)00044-9).
- SACAREAU, Isabelle (1999). « Les transformations d'une haute montagne par le tourisme : le massif des Annapurna dans l'Himalaya du Népal / Tourism and change in a high mountain : the Annapurna area in the Nepalese Himalaya ». *Annales de géographie* vol. 108 n° 605, p. 21-45. DOI : [10.3406/geo.1999.21766](https://doi.org/10.3406/geo.1999.21766).
- SAJALOLI, Bertrand et GRÉSILLON, Etienne, éd. (2019). *Le sacre de la nature*. Paris : Sorbonne Université Presses.
- SCARLES, Caroline (2010). « Where words fail, visuals ignite : Opportunities for Visual Autoethnography in Tourism Research ». *Annals of Tourism Research* vol. 37 n° 4, p. 905-926. DOI : [10.1016/j.annals.2010.02.001](https://doi.org/10.1016/j.annals.2010.02.001).

- SCARLES, Caroline (2012). « Eliciting embodied knowledge and response : respondent-led photography and visual autoethnography ». In : *An introduction to visual research methods in tourism*. Sous la dir. de Tijana RAKIC et Donna CHAMBERS. London ; New York : Routledge, p. 70-91.
- SCHÄFER, Susann et EVERTS, Jonathan, éd. (2019). *Handbuch Praktiken und Raum - Humangeographie nach dem Practice Turn*. Bielefeld : transcript Verlag.
- SCHATZKI, Theodore Richard (1987). « Overdue analysis of Bourdieu's theory of practice ». *Inquiry* vol. 30 n° 1-2, p. 113-135. DOI : [10.1080/00201748708602113](https://doi.org/10.1080/00201748708602113).
- SCHATZKI, Theodore Richard (1996). *Social practices : a Wittgensteinian approach to human activity and the social*. New York : Cambridge University Press.
- SCHATZKI, Theodore Richard (2001a). « Introduction : practice theory ». In : *The practice turn in contemporary theory*. Sous la dir. de Theodore Richard SCHATZKI, Karin KNORR-CETINA et Eike VON SAVIGNY. London, New York : Routledge, p. 10-23.
- SCHATZKI, Theodore Richard (2001b). « Practice mind-ed orders ». In : *The practice turn in contemporary theory*. Sous la dir. de Theodore Richard SCHATZKI, Karin KNORR-CETINA et Eike VON SAVIGNY. London, New York : Routledge, p. 50-63.
- SCHATZKI, Theodore Richard (2002). *The site of the social : a philosophical account of the constitution of social life and change*. University Park : Pennsylvania State University Press.
- SCHATZKI, Theodore Richard (2015). « Spaces of Practices and of Large Social Phenomena. » *EspacesTemps.net* vol. Traverses.
- SCHATZKI, Theodore Richard, KNORR-CETINA, Karin et VON SAVIGNY, Eike (2001). *The practice turn in contemporary theory*. London, New York : Routledge.
- SCHÜTZ, Alfred et LUCKMANN, Thomas (1973). *The Structures of the Life-World*. Evanston, Ill. : Northwestern University Press.
- SCOL, Jean (2006). « Kalymnos : un paradis de l'escalade au pays des pêcheurs d'éponges : Ou comment l'escalade et les sports de pleine nature soutiennent l'activité touristique de l'île face aux difficultés rencontrées par le modèle hélio-balnéaire ». *Territoire en mouvement* n° 3, p. 21-41.
- SHELLER, Mimi et URRY, John (2006). « The New Mobilities Paradigm ». *Environment and Planning A* vol. 38 n° 2, p. 207-226. DOI : [10.1068/a37268](https://doi.org/10.1068/a37268).
- SHIBUTANI, Tamotsu (1955). « Reference Groups as Perspectives ». *American Journal of Sociology* vol. 60 n° 6, p. 562-569. DOI : [10.1086/221630](https://doi.org/10.1086/221630).
- SHIPWAY, Richard et STEVENSON, Nancy (2012). « Experiencing sport tourism ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 17 n° 2, p. 81-84. DOI : [10.1080/14775085.2012.729897](https://doi.org/10.1080/14775085.2012.729897).
- SIMONDON, Gilbert (1958). *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris : Aubier Montaigne.
- SIMONSEN, Kirsten (2007). « Practice, Spatiality and Embodied Emotions : An Outline of a Geography of Practice ». *Human Affairs* vol. 17 n° 2. DOI : [10.2478/v10023-007-0015-8](https://doi.org/10.2478/v10023-007-0015-8).
- SIMPSON, Paul (2011). « 'So, as you can see...' : some reflections on the utility of video methodologies in the study of embodied practices ». *Area* vol. 43 n° 3, p. 343-352. DOI : [10.1111/j.1475-4762.2011.00998.x](https://doi.org/10.1111/j.1475-4762.2011.00998.x).
- SINGLY, François de (2003). *Les uns avec les autres : quand l'individualisme crée du lien*. Paris : Armand Colin.
- SOBRY, Claude (2004). *Le tourisme sportif*. Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.

- SPINNEY, Justin (2006). « A place of sense : a kinaesthetic ethnography of cyclists on Mont Ventoux ». *Environment and Planning D : Society and Space* vol. 24 n° 5, p. 709-732. DOI : [10.1068/d66j](https://doi.org/10.1068/d66j).
- STASZAK, Jean-François (2006). « Voyage et circulation des images : du Tahiti de Loti et Gauguin à celui des voyageurs ». *Sociétés & Représentations* vol. 21 n° 1, p. 79. DOI : [10.3917/sr.021.0079](https://doi.org/10.3917/sr.021.0079).
- STASZAK, Jean-François (2013). « Représentation de l'espace ». In : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Sous la dir. de Jacques LÉVY et Michel LUSSAULT. Paris : Belin, p. 867-869.
- STEBBINS, Robert A. (1982). « Serious Leisure : A Conceptual Statement ». *The Pacific Sociological Review* vol. 25 n° 2, p. 251-272. DOI : [10.2307/1388726](https://doi.org/10.2307/1388726).
- STEBBINS, Robert A. (1992). *Amateurs, professionals, and serious leisure*. Montréal : McGill-Queen's University Press.
- STEBBINS, Robert A. (1997). « Lifestyle as a generic concept in ethnographic research ». *Quality and Quantity* vol. 31 n° 4, p. 347-360. DOI : [10.1023/A:1004285831689](https://doi.org/10.1023/A:1004285831689).
- STIEGLER, Bernard (1994). *La technique et le temps. 1. La faute d'Épiméthée*. La technique et le temps 1. Galilée.
- STOCK, Mathis (2004). « L'habiter comme pratique des lieux géographiques. » Espaces-Temps.net. URL : <http://www.espacestems.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/> (visité le 18/02/2015).
- STOCK, Mathis (2005). « Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter? » EspacesTemps.net. URL : <http://www.espacestems.net/en/articles/les-societes-a-individus-mobiles-vers-un-nouveau-mode-drsquo-habiter-en/> (visité le 09/12/2014).
- STOCK, Mathis (2006a). « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles. » EspacesTemps.net. URL : <http://www.espacestems.net/en/articles/lrsquohypothese-de-lrsquo-habiter-poly-topique-pratiquer-les-lieux-geographiques-dans-les-societes-a-individus-mobiles-en/> (visité le 18/02/2015).
- STOCK, Mathis (2006b). « Penser géographiquement ». In : *Géopoint 2006 : Demain la géographie. Permanences, dynamiques, mutations*. Groupe Dupont, p. 23-37.
- STOCK, Mathis (2007). « 6. Théorie de l'habiter. Questionnements ». In : *Habiter, le propre de l'humain*. Sous la dir. de Thierry PAQUOT, Michel LUSSAULT et Chris YOUNÈS. Armillaire. La Découverte, p. 103-125.
- STOCK, Mathis (2008). « Il mondo è mobile ». In : *L'invention du monde : une géographie de la mondialisation*. Sous la dir. de Jacques LÉVY. Paris : Presses de Sciences Po, p. 132-159.
- STOCK, Mathis (2015a). « Habiter comme « faire avec l'espace ». Réflexions à partir des théories de la pratique ». *Annales de géographie* vol. 704 n° 4, p. 424-441.
- STOCK, Mathis (2015b). « Spatial practices, theoretical implications. » EspacesTemps.net. URL : <http://www.espacestems.net/articles/spatial-practices-theoretical-implications/> (visité le 08/04/2015).
- STOCK, Mathis (2017). « Le concept de centralité à l'épreuve du tourisme : Réflexions critiques ». In : *Tourisme et périphéries : La centralité des lieux en question*. Sous la dir. de Nicolas BERNARD, Caroline BLONDY et Philippe DUHAMEL. Presses Universitaires de Rennes, p. 269-290.

- STOCK, Mathis, COEFFÉ, Vincent et VIOLIER, Philippe (2017). *Les enjeux contemporains du tourisme : une approche géographique*. Avec la coll. de Philippe DUHAMEL. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- STOCK, Mathis et LUCAS, Léopold (2012). « La double révolution urbaine du tourisme ». *Espaces et sociétés* vol. 151 n° 3, p. 15-30. DOI : [10.3917/esp.151.0015](https://doi.org/10.3917/esp.151.0015).
- STRATFORD, Elaine et BRADSHAW, Matt (2016). « Qualitative Research Design and Rigour ». In : *Qualitative research methods in human geography*. Sous la dir. d'Iain HAY. Don Mills, Ontario : Oxford University Press, p. 117-129.
- STRAUSS, Anselm (1978). « A social world perspective ». *Studies in Symbolic Interaction* vol. 1 n° 1, p. 119-128.
- SWIDLER, Ann (2001). « What anchors cultural practices ». In : *The practice turn in contemporary theory*. Sous la dir. de Theodore Richard SCHATZKI, Karin KNORR-CETINA et Eike VON SAVIGNY. London, New York : Routledge, p. 83-101.
- TAYLOR, Steve, VARLEY, Peter et JOHNSON, Tony, éd. (2013). *Adventure tourism : meaning, experience, and learning*. London ; New York : Routledge.
- THÉVENOT, Laurent (2001). « Pragmatic regimes governing the engagement with the world ». In : *The practice turn in contemporary theory*. Sous la dir. de Theodore Richard SCHATZKI, Karin KNORR-CETINA et Eike VON SAVIGNY. London, New York : Routledge, p. 56-73.
- THÉVENOT, Laurent (2006). *L'action au pluriel : sociologie des régimes d'engagement*. Paris : Découverte.
- THORPE, Holly (2005). « Jibbing the Gender Order : Females in the Snowboarding Culture ». *Sport in Society* vol. 8 n° 1, p. 76-100. DOI : [10.1080/1743043052000316632](https://doi.org/10.1080/1743043052000316632).
- THORPE, Holly (2009). « Bourdieu, feminism and female physical culture : Gender reflexivity and the habitus-field complex ». *Sociology of Sport Journal* vol. 26 n° 4, p. 491-516.
- THORPE, Holly (2012). « Transnational Mobilities in Snowboarding Culture : Travel, Tourism and Lifestyle Migration ». *Mobilities* vol. 7 n° 2, p. 317-345. DOI : [10.1080/17450101.2012.654999](https://doi.org/10.1080/17450101.2012.654999).
- THORPE, Holly (2014). *Transnational mobilities in action sport cultures*. New York : Palgrave Macmillan.
- THORPE, Holly (2017). « Action Sports, Social Media, and New Technologies : Towards a Research Agenda ». *Communication & Sport* vol. 5 n° 5, p. 554-578. DOI : [10.1177/2167479516638125](https://doi.org/10.1177/2167479516638125).
- THORPE, Holly et RINEHART, Robert E. (2010). « Alternative sport and affect : non-representational theory examined ». *Sport in Society* vol. 13 n° 7-8, p. 1268-1291. DOI : [10.1080/17430431003780278](https://doi.org/10.1080/17430431003780278).
- THRIFT, Nigel (1983). « On the determination of social action in space and time ». *Environment and Planning D : Society and Space* vol. 1 n° 1, p. 23-57.
- THRIFT, Nigel (2000). « Still Life in Nearly Present Time : The Object of Nature ». *Body & Society* vol. 6 n° 3-4, p. 34-57. DOI : [10.1177/1357034X00006003003](https://doi.org/10.1177/1357034X00006003003).
- THRIFT, Nigel (2004). « Intensities of feeling : towards a spatial politics of affect ». *Geografiska Annaler : Series B, Human Geography* vol. 86 n° 1, p. 57-78.
- THRIFT, Nigel (2007). *Non-representational theory : space, politics, affect*. London ; New York : Routledge.

- TRAUER, Birgit (2006). « Conceptualizing special interest tourism—frameworks for analysis ». *Tourism Management* vol. 27 n° 2, p. 183-200. DOI : [10.1016/j.tourman.2004.10.004](https://doi.org/10.1016/j.tourman.2004.10.004).
- TUAN, Yi-Fu (1974). *Topophilia : a study of environmental perception, attitudes, and values*. Englewood Cliffs, N.J : Prentice-Hall.
- TUAN, Yi-Fu (1979). « Space and place : humanistic perspective ». In : *Philosophy in geography*. Sous la dir. de Gunnar OLSSON et Stephen GALE. Dordrecht; Boston : D. Reidel, p. 387-427.
- TURPIN, Béatrice (2002). « Le jargon, figure du multiple ». *La linguistique* vol. 38 n° 1, p. 53-68.
- UNITED NATIONS STATISTICAL DIVISION (2010). *International Recommendations for Tourism Statistics 2008*. 83. United Nations Publications.
- URBAIN, Jean-Didier (2002). *L'idiote du voyage : histoires de touristes*. Paris : Payot.
- URIELY, Natan (2001). « 'Travelling workers' and 'working tourists' : variations across the interaction between work and tourism ». *International Journal of Tourism Research* vol. 3 n° 1, p. 1-8. DOI : [10.1002/1522-1970\(200101/02\)3:1<1::AID-JTR241>3.0.CO;2-M](https://doi.org/10.1002/1522-1970(200101/02)3:1<1::AID-JTR241>3.0.CO;2-M).
- URIELY, Natan (2005). « The tourist experience : Conceptual Developments ». *Annals of Tourism Research* vol. 32 n° 1, p. 199-216. DOI : [10.1016/j.annals.2004.07.008](https://doi.org/10.1016/j.annals.2004.07.008).
- URRY, John (1990). *The Tourist Gaze*. London : SAGE.
- URRY, John et LARSEN, Jonas (2011). *The tourist gaze 3.0*. Los Angeles, CA : SAGE.
- VALENTIN, Jérémie, GEORGES, Fanny, BOUMENIR, Yasmine et DRESP-LANGLEY, Birgitta (2011). « Espaces virtuels et pré-expérience de l'espace géographique ». *Netcom. Réseaux, communication et territoires* vol. 25 n° 1-2, p. 9-32. DOI : [10.4000/netcom.275](https://doi.org/10.4000/netcom.275).
- VALENTINE, Gill (1989). « The geography of women's fear ». *Area* vol. 21 n° 4, p. 385-390.
- VALENTINE, Gill (2005). « Tell me about... : using interviews as a research methodology ». In : *Methods in human geography : a guide for students doing a research project*. Sous la dir. de Robin FLOWERDEW et David MARTIN. London : Longman Pearson, p. 110-127.
- VAUCHER, Bernard (2008). *Les fous du Verdon*. Chamonix : Guérin.
- VEAL, Anthony J. (1993). « The concept of lifestyle : a review ». *Leisure Studies* vol. 12 n° 4, p. 233-252. DOI : [10.1080/02614369300390231](https://doi.org/10.1080/02614369300390231).
- VEAL, Anthony J. (2001). « Leisure, Culture and Lifestyle ». *Loisir et Société* vol. 24 n° 2, p. 359. DOI : [10.7202/000187ar](https://doi.org/10.7202/000187ar).
- VEIJOLA, Soile et JOKINEN, Eeva (1994). « The body in tourism ». *Theory, Culture & Society* vol. 11 n° 3, p. 125-151.
- VERGOPOULOS, Hécate (2014). « Être touriste chez soi. Le tourisme comme modèle socioculturel d'appropriation du territoire quotidien ». In : *Fin et confins du tourisme : interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*. Sous la dir. d'Hugues FRANÇOIS, Philippe BOURDEAU et Liliane PERRIN-BENSAHEL. Paris : L'Harmattan, p. 53-62.
- VERMERSCH, P. (1990). « Questionner l'action : l'entretien d'explicitation ». *Psychologie française* vol. 35 n° 3, p. 227-235.
- VIARD, Jean (2000). *Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*. La Tour-d'Aigues : Éditions de l'Aube.
- VIARD, Jean (2006). *Éloge de la mobilité : essai sur le capital temps libre et la valeur travail*. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.

- VINCENT, Johan (2014). « L'appropriation des nouvelles technologies de la mobilité par le tourisme : nouveaux enjeux créatifs ». *Mondes du Tourisme* n° 10, p. 62-74. DOI : [10.4000/tourisme.380](https://doi.org/10.4000/tourisme.380).
- VOLVEY, Anne (2014). « Le corps du chercheur et la question esthétique dans la science géographique ». *L'Information géographique* vol. 78 n° 1, p. 92-117. DOI : [10.3917/lig.781.0092](https://doi.org/10.3917/lig.781.0092).
- VOLVEY, Anne (2016). « Sur le terrain de l'émotion : déconstruire la question émotionnelle en géographie pour reconstruire son horizon épistémologique ». *Carnets de géographes* n° 9. DOI : [10.4000/cdg.541](https://doi.org/10.4000/cdg.541).
- WANG, Ning (1999). « Rethinking authenticity in tourism experience ». *Annals of Tourism Research* vol. 26 n° 2, p. 349-370. DOI : [10.1016/S0160-7383\(98\)00103-0](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(98)00103-0).
- WEBER, Karin (2001). « Outdoor adventure tourism : A Review of Research Approaches ». *Annals of Tourism Research* vol. 28 n° 2, p. 360-377. DOI : [10.1016/S0160-7383\(00\)00051-7](https://doi.org/10.1016/S0160-7383(00)00051-7).
- WEED, Mike (2005). « Sports Tourism Theory and Method – Concepts, Issues and Epistemologies ». *European Sport Management Quarterly* vol. 5 n° 3, p. 229-242. DOI : [10.1080/16184740500190587](https://doi.org/10.1080/16184740500190587).
- WEED, Mike (2006). « Sports Tourism Research 2000–2004 : A Systematic Review of Knowledge and a Meta-Evaluation of Methods ». *Journal of Sport & Tourism* vol. 11 n° 1, p. 5-30. DOI : [10.1080/14775080600985150](https://doi.org/10.1080/14775080600985150).
- WEILER, B. (Betty) et HALL, Colin Michael (1992). *Special interest tourism*. London : New York : Belhaven Press; Halsted Press.
- WHATMORE, Sarah (2002). *Hybrid geographies – natures cultures spaces*. London : SAGE.
- WHATMORE, Sarah (2003). « Chapter 5 – Generating materials ». In : *Using social theory : thinking through research*. Sous la dir. de Michael PRYKE, Gillian ROSE et Sarah WHATMORE. London ; Thousand Oaks, Calif : SAGE in association with the Open University.
- WHEATON, Belinda (2010). « Introducing the consumption and representation of lifestyle sports ». *Sport in Society* vol. 13 n° 7-8, p. 1057-1081. DOI : [10.1080/17430431003779965](https://doi.org/10.1080/17430431003779965).
- WOERMANN, Niklas (2012a). « On the Slope Is on the Screen : Prosumption, Social Media Practices, and Scopic Systems in the Freeskiing Subculture ». *American Behavioral Scientist* vol. 56 n° 4, p. 618-640. DOI : [10.1177/0002764211429363](https://doi.org/10.1177/0002764211429363).
- WOERMANN, Niklas (2012b). « *Seeing Style. Intelligibility, Visual Order, and Social Practices* ». Thèse de doctorat. Universität St Gallen.
- WRONA, Pawel (2019). « Kalymnos : A Paradise in the Aegean Sea ». Rock and Ice. URL : <https://rockandice.com/photo-galleries/kalymnos-a-paradise-in-the-aegean-sea/> (visité le 28/08/2019).
- WYLIE, John (2002). « An essay on ascending Glastonbury Tor ». *Geoforum* vol. 33 n° 4, p. 441-454. DOI : [10.1016/S0016-7185\(02\)00033-7](https://doi.org/10.1016/S0016-7185(02)00033-7).
- WYLIE, John (2005). « A single day's walking : narrating self and landscape on the South West Coast Path ». *Transactions of the Institute of British Geographers* vol. 30 n° 2, p. 234-247. DOI : [10.1111/j.1475-5661.2005.00163.x](https://doi.org/10.1111/j.1475-5661.2005.00163.x).
- ZOOK, Matthew et GRAHAM, Mark (2007). « Mapping DigiPlace : Geocoded Internet Data and the Representation of Place ». *Environment and Planning B : Planning and Design* vol. 34 n° 3, p. 466-482. DOI : [10.1068/b3311](https://doi.org/10.1068/b3311).